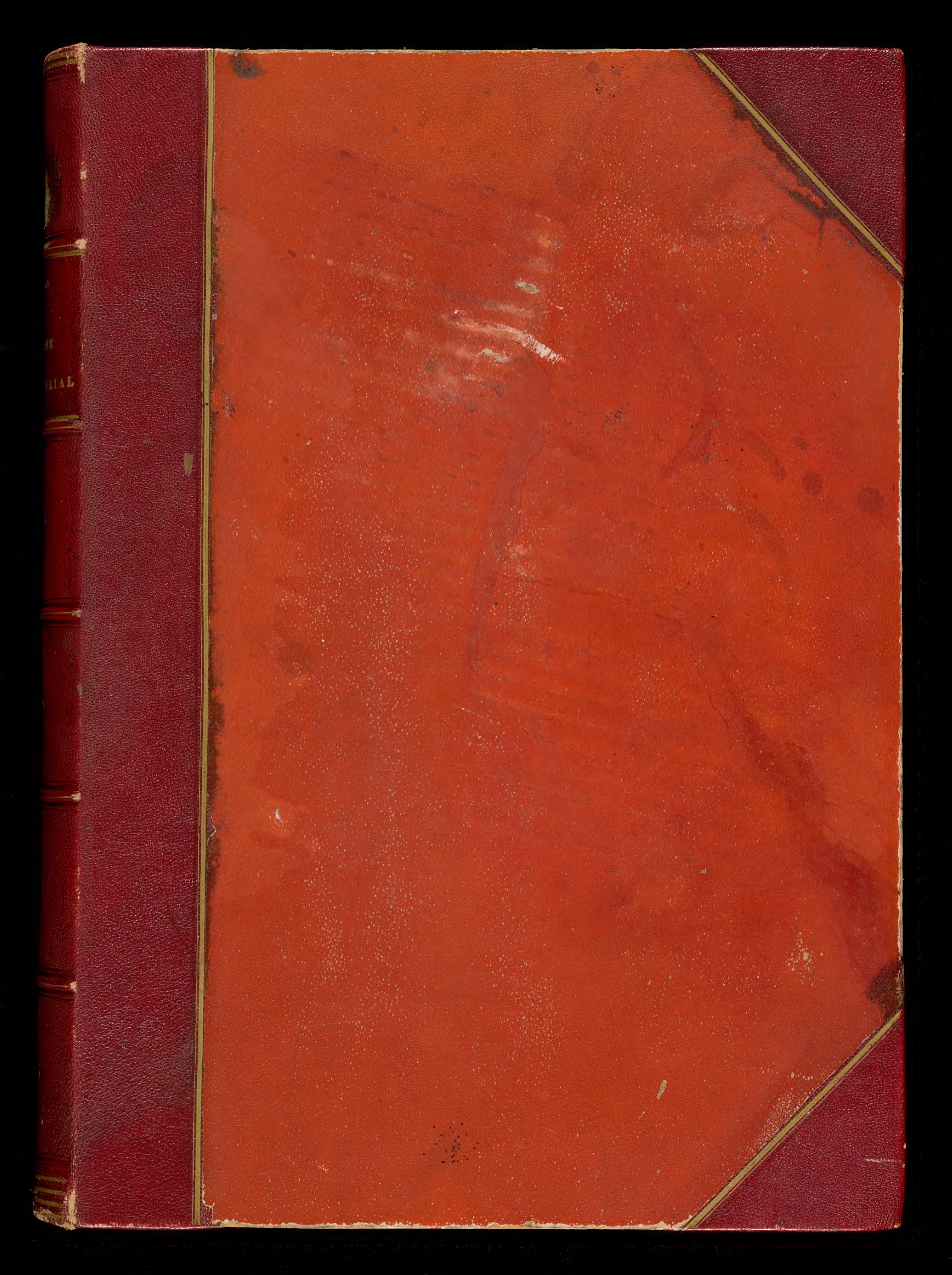
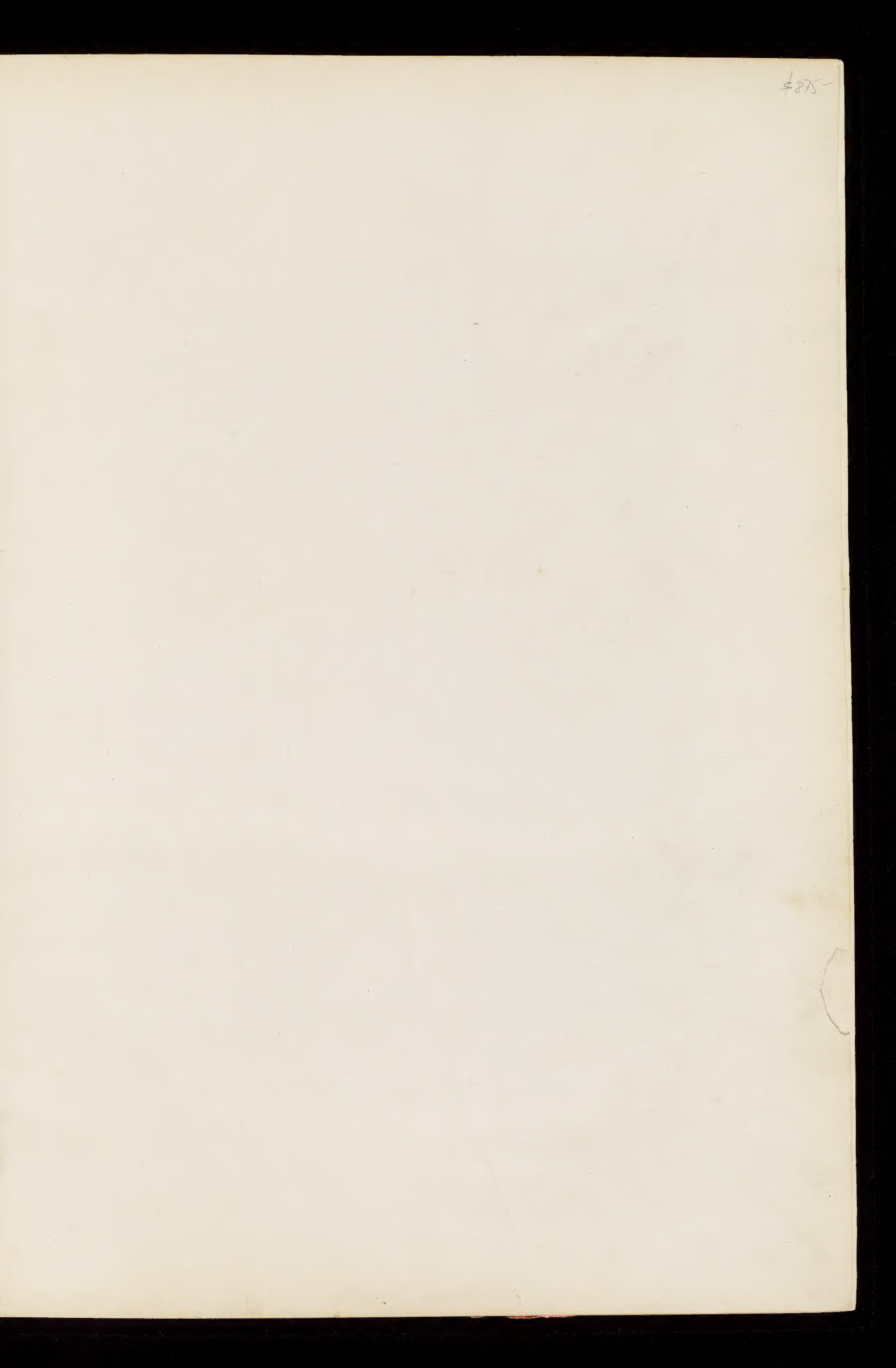



$875-



M. Alcade dib.º Lit de Montori Desengaño 14.

(Nº 126.)

HISTOIRE

DESCRIPTIVE, ARTISTIQUE ET PITTORESQUE

DU MONASTERE ROYAL DE S.T-LAURENT

VULGAIREMENT DIT

DE L'ESCURIAL,

OUVRAGE DÉDIÉ

À S. M. LA REINE ISABELLE II ET À SON AUGUSTE ÉPOUX S. M. LE ROI D. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR D. ANTONIO ROTONDO,

Chevalier de l'Ordre de Charles III, membre de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires.

SECONDE EDITION.



MADRID:

IMPRIMERIE DE D. EUSEBIO AGUADO, IMPRIMEUR DE LA CHAMBRE DE S. M. ET DE LA MAISON ROYALE.
RUE DE PONTÉJOS, NÚMERO 8.

1863.

Único punto de venta: en casa del Editor D. José Gil Dorregaray, *Librería Americana*, calle del Príncipe, núm. 25, Madrid.



LA

REINE DOÑA ISABELLE II,

ET A SON AUGUSTE ÉPOUX

LE ROI DON FRANÇOIS D'ASSISE.

Majestés.

La haute et inappréciable faveur dont vous avez daigné m'honorer en m'autorisant à mettre vos noms augustes en tête du présent ouvrage, paralyse ma voix et remplit mon âme d'une ineffable reconnaissance.

L'audace de m'être proposé une tâche aussi ardue, une entreprise aussi difficile que celle que j'ai l'honneur de soumettre au jugement éclairé de VV. MM. m'exposera peut-être au reproche d'une grande présomption dans mon humble talent; mais sous l'égide d'un aussi haut patronage, les difficultés disparaissent et l'orgueil se justifie.

Loin de moi donc l'idée ambitieuse de fonder mon espoir de succès sur mes ressources exigues et mes faibles connaissances: tout mon espoir je le plaçais dans la grandeur du projet, et dans la sollicitude paternelle

que VV. MM. veulent bien accorder à tous ceux qui aspirent à propager les gloires insignes des règnes les plus heureux de la Monarchie Espagnole.

La haute prédilection et la protection magnanime que VV. MM. professent pour les travaux historiques et les monuments des arts, souvenirs vivants des gloires espagnoles, si jalousées, fut le mobile principal qui m'encouragea à entreprendre un travail aussi colossal pour mes débiles forces que l'est pour les siècles et pour les nations le monument artistique que je me propose d'esquisser dans ce livre.

Si je réussis à le rendre digne du patronage dont VV. MM. veulent bien l'honorer avec tant de bonté, j'aurai obtenu une récompense supérieure à mon espoir, et je verrai accomplis mes vœux les plus ambitieux.

Dieu garde la vie précieuse de VV. MM. et de votre Royale Famille pendant de nombreuses années pour le bien de la Monarchie Espagnole.

De vos Majestés:

Le très-humble et très-obéissant Serviteur,

Antonio Rotondo

LETTRE DE SA SAINTETE, ADRESSEE A L'AUTEUR DE L'OUVRAGE.

PIUS PP. IX.

Dilecte *fili, salutem et Apostolicam benedictionem.=Accepimus cum tua epistola, IV Nonas Martii hujus anni ad Nos data, bina volumina quæ ad Historiam pertinent Escurialensis Cœnobii, quam tibi, ut scribis, exarandam proposuisti. Plurimas tibi pro dono ipso gratias persolvimus, quamvis de tuis iis libris, tantis ut sumus curis et occupationibus distenti, nihil quidquam potuerimus degustare. Deum Optimum Maximum enixe precamur, ut multa te augere dignetur cœlestium munerum copia, atque horum auspicem Apostolicam benedictionem tibi, dilecte fili,* intimo *paterni cordis affectu amanter impertimur.=Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, die* 13 *Augusti, anno* 1856, *Pontificatus Nostri anno XI.*=Pius PP. IX.

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ.

Fils bien aimé, salut et bénédiction Apostolique. Nous avons reçu, avec la lettre en date du 4 mars de la présente année, deux livraisons de *l'Histoire du Monastère de l'Escurial*, que tu t'es proposé, d'après ce que tu nous écris, de parfaire. Nous te rendons grâces pour l'envoi de ce présent, bien que distrait par tant de soucis et de préoccupations, nous n'ayons pu goûter la lecture de ton livre. Nous prions donc Dieu très-bon, très-grand qu'il daigne t'accorder l'abondance de ses dons célestes, et comme gage de ceux-ci nous t'envoyons affectueusement, fils bien aimé, du fond de notre cœur paternel, notre bénédiction Apostolique. Donné à Rome, dans Sainte-Marie Majeure, le 13 août de l'an 1856, XI[e] année de notre Pontificat.=*Pie PP. IX.*

LETTRE DE SON EXCELLENCE SR. D. FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA.

Mon cher Rotondo: la dernière livraison que je viens de lire de votre bel ouvrage de l'Escurial, me met la plume à la main pour vous faire mon compliment cordial et très-sincère pour la manière dont vous conduisez à sa fin cette entreprise gigantesque. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit mille fois de vive voix: sous le rapport, tant de la composition que de la publication, je ne crois pas que personne en Espagne se fût senti le courage d'aborder un travail que vous avez à peu-près surmonté: et si le gouvernement appréciait comme moi vos efforts, il n'hésiterait pas à protéger, à aider et même à récompenser votre louable persévérance pour faire connaître au monde nos gloires nationnales, nos beautés artistiques.

Recevez donc les remerciments d'un pauvre auteur, qui n'a que cela à vous offrir. En attendant l'occasion de vous serrer la main, votre très-affectueux serviteur et ami. Madrid 20 septembre 1860.=*Francisco Martinez de la Rosa.*

LETTRE DE MR. MANUEL BRETON DE LOS HERREROS.

Mon cher ami: vous désirez savoir mon opinion sur votre *Histoire du Monastère royal de l'Escurial:* je dois avouer tout d'abord que la partie artistique prédominant dans l'ouvrage (et il ne pouvait en être autrement en traitant d'une véritable merveille de l'art), mes connaissances bornées en cette matière ôtent sous ce rapport toute importance à mon éloge. Je ne voudrais pas non plus m'en attribuer une trop grande en ce qui touche à la partie littéraire; cependant je ne crois pas m'écarter de ce que veut strictement la justice, en affirmant que la publication dont il s'agit réunit tous les charmes que l'on peut demander à un livre de ce genre. Il suffisait, pour lui donner un prix relevé, de la pensée patriotique qui le dicta; et pour lui faire pardonner ce qu'il pouvait contenir, comme toute œuvre humaine, d'imparfait, il suffisait de l'extrême diligence qu'il vous a fallu mettre à préparer vos immenses matériaux, des veilles et des dépenses que vous vous êtes imposées pour les acquérir et les ordonner, et de la hardiesse, au-dessus de toute louange, avec laquelle, formant peut-être un calcul erroné des frais extraordinaires qu'entraîne une édition illustrée et vraiment monumentale, vous y avez compromis votre modeste fortune, fruit de longues années de travail, dignement passées dans l'exercice d'une profession honorable. Ce n'est pas que je doute que favorisé déjà par de nombreuses souscriptions, et par la protection de l'autorité supérieure qui, il faut l'espérer, lui étendra avec le temps un patronage encore plus efficace, l'ouvrage ne couvre sous peu ses frais, et qu'une fois arrivé à sa fin, ce qui ne peut plus beaucoup tarder, il ne produise bien que lentement des bénéfices (plût à Dieu qu'ils fussent aussi importans qu'il les mérite et que je les lui désire); mais je dis lentement, parce qu'il est de ceux qui demandent par leur nature même des années pour être achevés; autrement vous risqueriez de perdre sans retour vos avances de capitaux.

Des histoires plus ou moins intéressantes de l'Escurial ne nous manquaient pas; des catalogues, manuels des beautés qu'il renferme, tout aussi peu; mais un ouvrage qui nous les présentât aux yeux d'une manière détaillée et consciencieuse, qui les expliquât à l'esprit, et qui dit l'auteur, la provenance et les vicissitudes de chacune d'elles, lorsqu'elles sont si nombreuses, c'est là ce qui nous manquait; or ce grand vide, dont nous avions à rougir, animé d'un noble sentiment de patriotisme, vous avez pris la tâche de le remplir. On est frappé d'admiration en vérité devant la copieuse abondance de charmantes estampes et vignettes, et de gravures et d'ornements typographiques de toute espèce dont vous enjolivez et augmentez le texte, en utilisant à cet effet le talent d'artistes distingués tous espagnols, afin que cette dernière recommendation, si méritoire, ne manquât pas à votre entreprise. Plans; vues de cette merveille architectonique, tant dans son ensemble que dans les différentes corps qui la constituent; dessins de tous ses détails les plus importans; profusion de portraits de tous ceux qui eurent une part dans le tracé ou l'exécution de cette fabrique, grandiose sous tous les rapports, et de tous les personnages célèbres, à divers titres, les uns dans les lettres ou les armes, les autres par leurs vertus ou leurs vices, qui figurèrent d'une manière saillante dans ce siècle si dramatique, si fécond en évènements d'un caractère bruyant et transcendental, tout cela prête un haut intérêt à une lecture qui autrement fatiguerait la généralité des lecteurs, en leur donnant d'ailleurs une idée confuse, imparfaite de l'objet du livre.

D'autre part, comme l'auguste pénitent qui professait pour Saint Laurent une devotion particulière, et fondait sous son invocation la magnifique basilique, était le plus puissant monarque de l'Europe en son temps, et dans des conditions si singulières et d'une conduite telle que tant qu'il vécut, et même aujourd'hui, à une distance de trois siècles, il donna et donne encore lieu à des jugements si divers, il n'était pas possible d'écrire l'histoire de l'Escurial sans tracer en même temps, bien que d'une manière sommaire, la biographie de Philippe II, et les principaux évènements de son règne. L'accomplissement de cette tâche obligatoire, dans son objet le plus essentiel, loin de vous embarrasser, a contribué à faire disparaître en partie, je ne dirai pas l'aridité, mais le cachet trop grave et technique de la matière pour des lecteurs profanes, au nombre desquels je dois me ranger: l'attrait du récit est aussi rehaussé par quelques anecdotes picantes et curieuses, entremêlées avec beaucoup de sagesse d'à-propos. Le ton est celui qui convient à un ouvrage didactique; le style, sauf quelques légères négligences, châtié et correct.

C'est tout ce que dans mon humble mais loyale opinion, je trouve à vous dire à ce sujet, et je le fais au courant de la plume, sans la prétention que mon jugement ait aucune importance.

Recevez mes salutations affectueuses.=*Manuel Breton de los Herreros.*=20 mars 1861.

JUGEMENT CRITIQUE

sur l'Histoire descriptive, artistique et pittoresque du Monastére Royal de Saint-Laurent de l'Escurial écrite par D. Antonio Rotondo.

I.

Après le contenu des deux lettres précédentes, lorsque des notabilités littéraires du premier ordre, comme les Martinez de la Rosa et les Breton de los Herreros, auteurs de ces lettres, ont émis, quoique d'une manière succincte, leur imposante opinion sur le mérite de l'ouvrage monumental qui en fait l'objet, le seul désir de rendre au génie un modeste tribut d'admiration a pu nous engager à consigner dans ces lignes, et sous l'unique garantie de notre nom, l'appréciation analytique de ce même ouvrage, avec toute la franchise, toute la sincérité qui caractérise l'écrivain indépendant et libre, losqu'il s'acquitte d'une tâche de sa profession avec cette conscience sans laquelle un censeur abdique son caractère.

Des circonstances particulières sont venues fournir un nouveau stimulant à cet act spontané, qui présente en même temps un certain caractère d'engagement, lui prête la couleur d'une critique, et l'élève jusqu'à la classification générique d'un jugement, quoique sans prétentions magistrales; prétentions que nous sommes bien loin de nous arroger.

Il y a sept ans, les amateurs des lettres et des arts, tous ceux qui, portant le nom espagnol, pleins d'enthousiasme pour les gloires nationales, sentent leur cœur battre et s'ouvrir avant-tout à des pensées grandes et patriotiques; nous tous qui, brûlant du feu sacré de l'inspiration, marchons dans les voies providentielles du progrès, ce souffle de la Divinité dont il émane; nous ouvriers d'une sainte et philantropique entreprise, qui propage l'illustration et les lumières au sein des sociétés modernes à l'abri de la civilisation où elles puisent leur force, nous doutions, à la simple annonce de *l'Histoire descriptive, artistique et pittoresque du Royal Monastère de l'Escurial,* cette publication gigantesque que fut seulement capable de concevoir un homme aussi entreprenant que l'était Mr. Rotondo, nous doutions, dis-je, qu'il pût continuer et encore moins mener à fin son entreprise, à moins de compter sur de puissants secours, toujours indispensables dans les entreprises de ce genre. Il dut se trouver des gens qui, mesurant dans toute son étendue la grandeur du sujet, la constance, les frais énormes que demandait sa réalisation, crurent non seulement cette publication problématique, mais qui encore, en face d'une triste expérience, virent dans l'auteur le spéculateur empirique, ou du moins l'homme prétentieux et vain. Quelques personnes l'accusèrent probablement de vouloir, tout en cachant une intention malveillante, éblouir et surprendre la bonne foi du public par cette annonce pompeuse; mais d'autres plus sages, et parmi ceux-ci l'auteur de ces pages, recherchant avec prudence certaines données intimes capables d'élucider la question déjà placée dans le domaine du problème, ne purent s'empêcher de regarder cette tentative hardie et enthousiastecomme garantie par la probité à toute épreuve d'un homme honorable, et dont la réputation de littérateur et de bon citoyen ne pouvait s'abaisser à une misérable ruse d'intérêt, ni à une sordide spéculation, toujours repréhensible et imprudente dans son hypothèse, et par consequent étrangère aux grandes âmes.

Et néanmoins en poussant à fond ces investigations, motivées peut-être par un secret instinct de curiosité facile à comprendre, nous finimes par découvrir une triste vérité; c'est que pour affermir le public dans la croyance que la publication dont il s'agit pourrait arriver à bonne fin, il fallait faire de nouveau un appel sincère à la confiance traditionnelle que sut toujours nous inspirer le caractère de Mr. Rotondo, dont le nom faisait depuis longtemps honneur aux lettres, à la société et aux arts.

Cette série de particularités, qui forment l'un des épisodes les plus critiques de la vie laborieuse de l'auteur, a dû rester en portefeuille, et pour des motifs véritablement légitimes, inconnue du public jusqu'à ce jour: mais à présent que ces motifs ont disparu, ainsi que la crainte de faire chanceler la volonté de ce même public, plus ou moins intéressé à l'achèvement de l'ouvrage qui nous occupe, maintenant, dis-je, que nous avons obtenu l'autorisation compétente, un devoir impérieux nous oblige à consigner ces révélations, qui doivent honorer ce nom illustre, et lui imprimer un nouveau cachet plus digne et plus méritoire encore.

L'auteur, chose triste à dire! dans tout autre pays aurait pu se promettre une protection proportionnée à la grandeur de sa pensée, lorsqu'il se proposait un aussi noble objet que celui de faire connaître dans toute sa véridique propriété l'histoire et les vicissitudes de ce grandiose monument, regardé et qualifié avec raison comme la huitième merveille du monde, d'en reproduire les beautés artistiques avec tous leurs détails; cet homme, sans autre boussole que l'inspiration du génie altéré de gloire, en calculant les proportions titaniques de son entreprise, consulta ses propres forces et les trouva faibles, mais non pas défaillantes; il frappa aux portes du pouvoir avec dignité, comme il convient au caractère chevaleresque espagnol, qui ne sait ni flatter ni s'avilir; et quoiqu'il pût entrevoir un rayon d'espérance, en realité ce n'était pas un fait

pratique qui, secondant directement son entreprise, venait lui prêter une vie propre, et un appui proportionné à l'importance des ressources nécessaires qu'elle réclamait: en un mot, le Gouvernement espagnol ne regarda point avec tout l'intérêt voulu cette affaire, que jusqu'à un certain point nous pourrions appeler d'honneur national, et se contenta de temps en temps de lui prêter une protection mesquine et faible, laquelle mérite à peine ce nom. Seulement leurs Majestés ont daigné lui dispenser leur munificence particulière à un degré qui les distingue: et leur secours, quoique insuffisant pour remplir le grand vide dont il s'agit, peut et doit passer pour l'unique moyen rémunératif destiné à un si noble objet. Opprobre et honte pour le nom espagnol devant les nations civilisées!

Cependant cette indifférence, ou pour mieux dire, cette insouciance injurieuse, qu'on n'a pas essayé de réparer avec le temps, loin d'abattre l'esprit décidé de l'athlète, lui donna au contraire une nouvelle ardeur. Son orgueil castillan se souleva; blessé dans sa fibre la plus sensible, il affronta l'explosion produite par l'ardente flamme du génie, et jouant au hasard la fortune entière de sa famille, fruit d'un long et laborieux exercice de sa profession, il réalisa la vente de ses biens, et tenta la difficile entreprise, seul, sans autre secours que celui de la foi, qui, comme dit la Bible, est assez puissant pour soulever les montagnes au souffle de son influence irrésistible.

Comprenant, ou pour mieux dire, devinant que l'ouvrage serait en quelque sorte mieux accueilli à l'étranger que dans sa propre patrie, Mr. Rotondo qui, à ce que nous croyons, n'a pas lieu de se repentir de son calcul, entreprit simultanément avec l'édition espagnole une édition française, dignes en tout l'une et l'autre de rivaliser en luxe typographique avec les meilleures éditions de l'étranger, et bien faites à coup sûr pour honorer l'établissement qui les publia; et ce double effort, qui venait doubler le chapitre de frais d'une ouvrage excessivement coûteux, agrandissait le cercle d'action de cet esprit opiniâtre et constant, qui marchait serein à son but.

Il y a sept ans que muets spectateurs de cette lutte désespérée, nous contemplons avec anxiété l'homme toujours infatigable, redoublant d'ardeur pour couronner honorablement cette même entreprise qui dans tous les cas contribue à l'immortaliser: le suivant dans sa tâche pénible, dont nous observions toutes les phases, nous le vîmes languir enfin au dernier période de son œuvre; ses ressources, ses moyens épuisés, sa fortune détruite, comme cela ne pouvait manquer d'arriver; son esprit abattu, non par les conséquences matérielles de ce contretemps, mais par cet ulcère moral que ne pouvait souffrir son honneur blessé, jusqu'alors susceptible et délical: voilà de quel triste spectacle nous fûmes témoins.

La crise fut terrible, et il ne s'offrait qu'un moyen capable de la conjurer: un bon éditeur qui se chargeât pour son compte personnel de terminer l'impression et la publication de l'ouvrage. D. Antonio Rotondo eut le bonheur d'en trouver un, et acceptant ce moyen provindentiel qui s'offrait à lui, il s'empressa de céder sa propriété favorite à un éditeur en renom: D. José Gil Dorregaray. En échange il s'assura la satisfaction de voir son entreprise couronnée, et sauvegarda ainsi cet honorable sentiment de délicatesse, qui était le rêve doré de ses aspirations.

Ces circonstances que notre impartialité nous a forcé de consigner, ont influé naturellement sur la marche des éditeurs de l'ouvrage, et expliquent l'irrégularité de certains travaux et des époques où ont paru quelques livraisons, et d'autres détails qui, contrevenant aux conditions du programme, ont pu donner lieu à des reproches immérités, puisque des ouvrages de ce genre méritent la qualification d'éditions Royales; éditions que les Gouvernements et non les particuliers, à moins de compter sur des secours positifs, peuvent seuls mener à fin.

II.

Après avoir initié nos lecteurs aux détails ci-dessus, nous allons, conformément à notre promesse, nous occuper de la critique littéraire de l'ouvrage de Mr. Rotondo.

Après l'étude analytique et minutieuse que nous venons de faire du texte, il nous semble vraiment fort difficile de formuler un jugement critique à peu-près complet. Telle est en effet l'immense profondeur que ce texte renferme, qu'on éprouve un embarras incessant pour en classifier et coordonner les détails. Nous connaissions bien d'avance maintes histoires, maintes descriptions de l'Escurial plus ou moins exactes, mais toujours incomplètes, prosaïques, insuffisantes et entachées de défauts de propriété et de style; tandis que d'autres, espèces de rhapsodies ou de plagiats à titres ronflants, ont été annoncées avec des prétentions pompeuses, sans atteindre substantiellement le but que se proposèrent leurs auteurs.

Nous connaissions bien aussi des catalogues descriptifs de ses beautés artistiques, des compilations, des amas d'anecdotes, tableaux partiels, esquisses sans ordre ni méthode, légerement cousues ensemble; et si au milieu de cette bigarrure d'abrégés, de descriptions, de notes, d'éphémérides faisant partie d'un grand tout, il ressort par ci et par là quelque chose de digne et de recommandable, cela n'a jamais suffi pour combler cette grande lacune, et pour correspondre à la fois au mérite artistico-historique du monument. En un mot, jusqu'à ce jour l'histoire descriptive de l'Escurial n'a pas existé à proprement parler, avec son origine, ses vicissitudes et ses beautés matérielles fidèlement reproduites par la plume et par le burin, et

tout avec un luxe vraiment royal, qui témoigne hautement des progrès de la typographie en Espagne, comme nous l'avons indiqué déjà, et comme nous aurons occasion de le redire plus loin, en nous occupant de la partie artistique.

L'introduction de l'ouvrage de Mr. Rotondo, lue avec toute l'attention qu'elle mérite, est un reflet, quoique pâle, du grand tout auquel elle se réfère: elle est comme le vestibule servant d'entrée à un superbe édifice, et qui donne dès la première vue une idée grandiose, destinée à préparer l'âme et à prédisposer l'enthousiasme du philosophe et de l'artiste à la contemplation des magnifiques tableaux dont se compose cette précieuse collection si habilement combinée, et arrangée avec un si grand luxe de connaissances pratiques.

A pénétrer en plein dans l'examen critique du corps de l'ouvrage, on demeure vraiment confondu en présence de la multiplicité des détails: les données historiques dont il abonde, toutes puisées avec à propos aux sources originales et les plus irrécusables, débarrassées en outre de ce fatras insubstantiel que nous avons observé dans maints auteurs fanatisés jusqu'à la superstition et l'absurde, ne vous étonnent pas moins que ce fonds d'élucubrations historiques, que cette harmonie de connaissances si habilement subordonnées à un jugement exercé et toujours droit. Le Père Siguenza, Fr. Juan de S. Geronimo, le Père Quevedo, Mendoza, Fr. Jimenez Walson, Lasso de la Vega (Georges), Polero, Soriano Fuertes, Weis, Fr. Antoine Moreno, Fr. Charles de Arganda, Emile Begin, Fabraquer, S. Miguel, Lafuente, les commentaires de Mendoza, le Mémorial d'Antoine Perez, les Archives générales de Simancas, et plusieurs autres auteurs anonymes, voilà le catalogue des autorités d'élite que l'auteur a consultées, et dont il a su former un trésor d'annotations qui enrichit l'œuvre et fournit un invincible témoignage de son authenticité, conjointement avec les curieuses pièces justificatives insérées dans le texte, pièces contribuant à rehausser de plus en plus l'importance substantielle de l'ensemble. A chaque page éclate cette véracité sincère que réclame le sujet; partout brillent les ornements d'une érudition consommée.

La partie narrative, toujours aride et ordinairement monotone dans ce genre d'ouvrages, où le chroniqueur se voit à chaque pas obligé de parler de moines et entrainé à des répétitions continuelles, sort en quelque sorte de sa sphère, pour se revêtir d'une couleur dramatique, étincelante et attractive. L'auteur, usant de tous les artifices du langage et d'un style toujours brillant, tantôt descend au genre anecdotique, tantôt sur les ailes du rationalisme s'élève aux régions de la philosophie, faisant d'habiles excursions scientifiques dans le domaine de l'histoire et des arts, et se maintenant à la hauteur imposante de cette réputation littéraire que nous admirons dans le monde de l'intelligence.

Dès le début Mr. Rotondo esquisse le grandiose sujet de son ouvrage avec cette rapidité et cette précision qui le caractérise; il en suit pas à pas toute la prodigieuse histoire, sans omettre aucune circonstance mémorable. Au moyen de digressions toujours amenées à propos, à cette idée primordiale le chroniqueur en associe d'autres dignes d'être consacrées. Maître de cette période historique de trois siècles, il passe en revue tous les principaux événements contemporains qui dans le même temps se passent en Espagne et aussi en Europe, et qui ont quelque relation, quelque lien avec le sujet principal qui nous occupe. Enfin, le présent ouvrage, traite non pas de l'histoire proprement dite et isolée du Monastère de l'Escurial, mais du résumé ou de la chronique nationale abrégée de l'histoire de ces trois derniers siècles, qui marquent l'élévation et la décadence des deux familles régnantes les plus puissantes de l'Europe. Don Juan d'Autriche, le Prince D. Carlos, les Princesses d'Eboli et des Ursins, Valenzuela, Antonio Perez et son secrétaire Escobedo, le Comte-Duc d'Olivarès et ses favoris, Charles II et sa cour, tous les monarques et potentats contemporains, avec les faits les plus remarquables de leur temps, les prieurs et les moines de l'Escurial, les personnages qui y figurèrent et contribuèrent par leurs talents et leurs lumières à l'édification de cette merveille, etc., tous ces portraits se reproduisent dans le texte, photographiés, pour ainsi dire, avec un tel savoir-faire, une telle habileté de la part de l'auteur, qu'on reconnaît en lui de prime-abord l'homme du monde expérimenté et érudit.

En consignant les épisodes les plus importants méthodiquement disposés, Mr. Rotondo ne se départ jamais de cette profondeur qu'en bonne justice on ne saurait lui refuser, et qui sert à constituer l'éloge le mieux fondé de son œuvre: la série d'anecdotes qui embrassent la durée entière de la construction et de la décoration intérieure de l'édifice principal et de ses annexes; l'inauguration du temple et du caveau, avec la translation à ce lieu funéraire des cadavres des rois et le fastueux cérémonial qui fut déployé dans ces deux occasions; la mutinerie des ouvriers durant l'édification de cette nouvelle tour de Babel si gigantesque, et l'indulgence, si rare dans Philippe II, accordée aux mêmes par l'entremise du célèbre moine Villacastin; le fatal désastre de la flotte *Invencible* (armada Invencible), la guerre dévastatrice des Pais-Bas, avec l'imprudente tyrannie du Duc d'Albe; les troubles politiques des fueros d'Aragon; la ligue de la France, cette ligue si célèbre; l'incendie et la restauration de l'édifice; sa première profanation et sa restauration au temps de Charles II; l'incarcération violente de Valenzuela, Marquis de Villasierra; sa seconde profanation et sa spoliation sacrilége par les français, et sa réparation immédiate, grâce aux efforts d'une reine pieuse, aussi que toutes les autres particularités survenues jusqu'à l'époque de la fermeture des couvents, forment cet enchaînement d'épisodes que nous avons indiqué déjà, et qui s'enlaçant à l'action historique, lui donnent encore plus d'intérêt, plus d'animation.

Les anecdotes du *Chien de l'Escurial*, de Jean Pareja et de Rubens, celle de la *Nonne coureuse*, d'après le P. Siguenza, et que le Nonce Apostolique Sega qualifie en outre du surnom de *Femme inquiète et de batteuse de pavé*, faisant l'un et l'autre allusion à Sainte Thérèse, etc.; tous ces détails et beaucoup d'autres encore comme incrustés à jour, et sans que leur nombre nuise à l'action principale, donnent à l'ouvrage un caractère d'extrême variété et d'invincible attrait.

Précieux ensemble de beautés classiques, digne sous plus d'un rapport de la grandeur et de la magnificence du monument sur lequel il se concentre, l'ouvrage de Mr. Rotondo, en comprenant tout ce qui touche en quelque point à la construction et à l'existence de cette œuvre des siècles, révèle tout d'abord un fonds d'étude, un amour du travail, un tact de jugement peu communs, qualités estimables, qui grandissent de plus en plus la réputation de l'auteur.

Il y a de la vivacité, du nerf dans tout le cours de l'ouvrage; et ces qualités se soutiennent avec tant de vigueur et d'art, que loin de diminuer l'intérêt augmente à mesure que l'auteur avance, conduit par cette anxiété croissante qui s'annonce dès la première page.

La peinture surtout que l'auteur nous trace de la maladie et de la mort du fondateur, non pas avec la prosaïque monotonie du P. Sigüenza, mais avec tout l'éclat que Mr. Rotondo sait imprimer à ses tableaux; l'appréciation artistique qu'il fait au chapitre VI, et surtout les justes reflexions qui terminent la partie matérielle sur la destination qu'on devrait actuellement donner au monument pour sa conservation et son utilisation la plus convenable, sont des passages qui, joints à ceux que nous avons cités antérieurement, augmentent encore l'importance de l'ouvrage, au point de ne laisser rien à désirer au plus exigeant, et de suffire à former la réputation de l'auteur, si elle n'était assurée déjà.

Vivante copie de l'Espagne de Philippe II, l'Escurial, ce logogriphe de pierre, comme a voulu l'appeler un étranger jaloux de nos gloires, réfléchit dans cette immortelle épopée artistico-religieuse que lui consacre la plume inspirée de Mr. Rotondo, toute l'ascétique sévérité du fondateur, tout le calme mélancolique de son caractère sombre, en harmonie avec les lignes de ce grandiose édifice, dont le spectre détache ses formes gigantesques dans un horizon pur, où il plonge les croix aériennes de ses clochers comme une exubérance titanique, signe auguste et triomphant du christianisme, effort héroïque du monarque le plus puissant du monde, qui dans un élan de foi, inspiré, persévérant et ferme, voulut léguer aux générations futures la puissante trace de son nom, invincible au milieu des luttes politico-religieuses du XVIe siècle.

L'appendice historique, si heureusement écrit, vient compléter, et, pour ainsi dire, *unifier* ce travail, digne en tout du monument auquel il est consacré, qu'on le considère sous un point de vue ou littéraire ou artistique: dans son discours final, l'auteur se surpasse peut-être lui-même; son génie semble s'élever et se surpasser lui-même pour imprimer à son entreprise le sceau final. Ses grandes connaissances spéciales, sa facilité pratique, le grand *technicisme* qu'il emploie, joints à une foule d'autres particularités, forment un concours de circonstances qui constituent un fonds d'autorité magistrale qu'on ne saurait méconnaître.

Il n'y avait réellement qu'un artiste-écrivain qui pût aspirer à donner de l'harmonie et une forme à une œuvre colossale de ce genre, et non seulement un écrivain-artiste, mais encore un homme riche et puissant, qualités assûrément bien rares en Espagne, et dont la réunion manquait par cela même à l'auteur, comme nous l'avons exposé en temps et lieu.

Cependant nous n'avons pas l'intention de présenter l'œuvre que nous analysons comme un modèle de perfection, comme exempte de défauts. Une pareille tâche, tout en cachant une mystification, un leurre séducteur et presque ridicule, paraîtrait comme une prétention vaine et exceptionnelle, comme une antithèse indigne du caractère de l'homme qui, naturellement impuissant à produire quelque chose de complet, s'attaquerait aux barrières qui limitent ses faibles moyens d'action, et chercherait vainement à les briser pour créer sur les ruines de l'erreur, de l'erreur son emblême, une apothéose menteuse capable de le diviniser. Ainsi loin de nous un tel dessein, qui ruinerait la base de notre travail; et rabaisserait en même temps la valeur du sujet qui le motive: jusqu'à présent nous avons examiné ce sujet en thèse générale, et c'est dans ce sens qu'on doit accepter le jugement que nous en avons porté.

Au milieu donc de ce prodigieux ensemble d'un mérite réel, on découvre néanmoins quelques défauts de style, qui jurent avec le rigorisme scolastique qui prédomine dans tout le texte, des archaïsmes qui se sont glissés par inadvertence parmi cette multitude de beautés classiques, et certaine négligence substantielle dans la liaison organique du corps de l'œuvre. Tant il est certain, comme nous l'avons déjà dit, que rien ne sort parfait de la main de l'homme, et que tout, jusqu'au soleil, centre de lumière et vie de l'univers, a ses taches et ses souillures. Ce sont toutefois des points insignifiants et presque invisibles, nous le répétons; points qui se laissent à peine apercevoir dans l'ensemble, mais que le censeur dans sa critique, s'il veut la rendre juste et rationnelle, ne doit pas négliger, quand même ce ne seraient que des minuties à peine sensibles.

En outre certains lecteurs trouvent trop de poésie dans le langage, et y découvrent quelque affectation de style, un luxe descriptif et *panoramique* exagéré jusqu'à l'enflure des romanciers, un concours enfin de circonstances, d'ornements et de pointes d'esprit, élégant et fleuri, plus que ne le comportent réellement les ouvrages de ce genre. L'assertion de ces lecteurs nous paraît inadmissible: car abdiquant ici le sentiment du bon goût, qui dans l'ouvrage ne pèche, à notre avis, contre aucune branche de la littérature, bien qu'on prétende y voir la violation des règles rigides posées par les rhéteurs, ils relèguent l'histoire, dépouillée de ses plus beaux ornements, à ce cercle par trop prosaïque, où elle a flotté, insubstantielle, monotone, proscrite, pour ainsi dire, et oubliée à côté du chemin du progrès, dans lequel tout marche et s'élève par une gradation ascendante jamais stationnaire. Le style de l'ouvrage de Mr. Rotondo, à quelques négligences près, est, sinon entièrement pur dans toute l'étendue de l'expression, du moins coulant, agréable, et même, si nous précisons l'espèce, dramatique à un haut degré, et comme il convient à certain genre d'ouvrages didactiques, dont l'attrait est incontestable en réalité quand on les apprécie et les juge au prisme d'une saine critique.

Il y a surtout une particularité sensible à peine, et demandant toute la perspicace subtilité de la critique pour la devi-

ner à travers le voile doré et transparent qui la couvre: c'est cette admirable tactique, si ingénieuse et si habile de la part de l'auteur, pour éluder en certains cas sa responsabilité en jugeant des actes déterminés, et des circonstances sur lesquels il passe comme sur des charbons ardents, projetant parfois dans son vol hardi un faible et incertain reflet de son opinion, pas toujours franchement énoncée, mais qui cependant se laisse deviner. Nous donc qui, usant de notre droit de critique, avons analysé quelques-uns de ces points, sondant leur esprit, confrontant leur examen à des sources historiques recommandables et de la plus rigide impartialité, nous différons tant soit peu de cette même opinion en plusieurs rapports considérés philosophiquement dans toute leur haute importance sur le terrain spécial des appréciations, où nous la jugeons sincèrement et sans aucune condescendance. Le caractère de Philippe II continue à être encore une énigme pour tous ceux qui devant les fastes historiques, à travers les siècles, et loin de la chaleur des passions qui avaient pu le défigurer dans son époque, se fatiguent en vain à l'éclaircir: le problème reste toujours à résoudre, quelques efforts qu'ait tentés la prétentieuse vanité des critiques pour profaner le secret et déchirer le voile épais qui le couvre.

Tâche inutile! En vain prétendra-t-on dépouiller cette terrible figure de certains traits physiologiques assez noirs; vain sera l'effort qui, lui attribuant plus qu'il ne mérite peut-être, et retranchant d'autres qualités, essayera de justifier ce caractère inflexible avec sa froide cruauté, son fanatisme hypocrite, son égoïsme raffiné, auquel il avait tout sacrifié, jusqu'à cet amour paternel si vif et si pur même chez les êtres irraisonnables, et sur lequel pèse le sévère jugement des générations, qui, si elles n'ont pas fulminé définitivement un arrêt suprême, ont apprécié déjà ses actes, unique preuve concluante émanant du procès encore ouvert, et qui ne laisse échapper qu'une lueur sanglante.

Philippe II, même en dépit de sa dévotion affectée, de ses exploits, de son talent diplomatique et de ses rigides austérités, est un nom qui retentit encore enveloppé dans la fumée des bûchers fatidiques du Saint-Office, dont le pouvoir embrassa les deux mondes, et que porta le souffle de la renommée, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi: son écho toutpuissant fait palpiter le cœur de terreur et d'angoisse, glace encore le sang dans les veines, abat l'esprit, et comprime tous les ressorts vitaux dans un cercle douloureux et triste. Ce souvenir, porté à travers trois siècles comme une magique évocation lugubre, exerce sur l'âme une certaine pression horrible devant le pâle spectre qui reproduit l'idée de cette figure imaginaire, laquelle mérita dans son temps de la part des protestants ses ennemis le surnom de: *le démon du Midi*.

Disons-le donc hautement: notre habituelle franchise ne nous présente aucun moyen de justifier le caractère ambigu de ce monarque, du moins devant le procès mystérieux du prince D. Carlos, devant cette opiniâtre intolérance contre les Flamands, qui distrayait les forces et l'attention de l'Espagne, tandis que la Réforme et son torrent débordé, comme une trombe courroucée, allumaient le schisme en Angleterre et traînaient à l'échafaud une pieuse reine au milieu des flots d'une révolution hérétique, criminelle, infâme, scandale de l'histoire, et qui, on peut le dire encore, demeure impunie. Comment donc cette immonde rafale aveugla-t-elle la vue perspicace du colosse du siècle, qui eût pu l'éteindre de son souffle de géant, et qui négligea de le faire peut-être devant ce prétexte, tant de fois coupable, qu'on appelle *raison d'Etat*? Non, le désastre de *l'Invencible*, qui se dirigeait en apparence dans ce but contre l'impie Elizabeth, n'est pas tout ce qu'auraient exigé la vindicte publique, la religion et la civilisation chrétiennes, si elles devaient être complétement satisfaites, et obtenir en même temps une honorable réparation. Philippe II eût pu et dû faire plus encore; loin de reculer dans l'entreprise se contentant de prêter à la cause des Stuarts un appui moral, et se tenant dans l'expectative des évènements, il aurait pu suivre une autre ligne de conduite bien différente qui, en sauvegardant les institutions et l'ordre, aurait au moins contribué à arrêter les progrès du protestantisme, et la dissolution morale qui en fut la conséquence, qui détruisit le pacte civil, et faussa les garanties organiques de la société européenne, constituée sur la base immuable de la religion du Christ.

Telle est notre opinion sur ce point: nous l'avons exposée à dessein avec quelque étendue, pour atteindre ainsi notre but comme base cardinale du sujet primordial qui produit ces lignes. Philippe II, âme et créateur du monument dont l'histoire et les beautés ont inspiré la plume de Mr. Rotondo, est à la fois la vive incarnation de cette formule utopique, déjà tombée en désuétude, appelée *droit divin*, dont il vécut toujours possédé, prétendant légitimer ses abus au moyen de ce droit, et s'excusant toujours par cette prétendue inviolabilité, issue de sa propre erreur; il divinisa, pour ainsi dire, son caprice érigé en unique boussole ou guide de ses actions.

L'auteur du présent ouvrage, cédant peut-être à cet enthousiasme qu'éveille naturellement l'idée de son propre sujet, n'a vu sans doute que le fondateur qui, effaçant ses faiblesses par cette inspiration de piété mystique, en demeure purifié en quelque sorte, quoique le cri de réparation ne trouve aucun écho dans ce cœur, insensible et pétrifié comme le marbre; quoique le sang coulât dans ses veines de glace, froid, sans chaleur ni vitalité propres, si ce n'est lorsqu'il était galvanisé par ce mysticisme affecté, masque de l'hypocrisie, arme nécessaire et conventionnelle de son caprice. Cette piété de commande et d'emprunt, cet artifice ascétique, cette *réligiosité* outrée jusqu'au fanatisme, et qui a toujours coûté tant de victimes à l'humanité, ne suffient point à couvrir une réalité clairement palpable, ni à dissiper ce brouillard obscur, qui révèle le véritable caractère de Philippe II. Somme toute, l'auteur, maître de son jugement, fidèle à l'intégrité qui le distingue, ne pouvait abdiquer ces qualités; et voilà pourquoi nous croyons avoir eu raison de tempérer la dureté de la qualification que cet incident nous permettrait d'employer; comme il parle avec le cœur, bien que dans un langage un peu vague, nous respectons sa conscience, et nous ne le combattons que sur le terrain des appréciations, sans faire aucunement allusion au mérite littéraire de l'ouvrage, qui conserve toujours tout le mérite que nous lui reconnaissons et que nous admirons.

III.

Disons quelque chose maintenant de la partie matérielle et artistique, comme point complémentaire de notre critique, et comme condition requise et essentielle pour établir l'unité de l'idée que nous nous sommes proposée dès le principe.

Déjà par anticipation, quoique vaguement, nous avons fait allusion au luxe déployé dans cette publication extraordinaire, qui peut presque rivaliser avec les meilleures éditions de l'étranger; mais à présent est venu le moment de traiter avec tout le développement et tous les détails que réclame son importance, ce sujet à peine effleuré d'abord, et de le mettre, par une analyse aussi méthodique que possible, à la portée de nos connaissances spéciales, assurément bien limitées.

Avant tout, et quoique cela paraisse en quelque sorte déplacé, nous ne pouvons nous empêcher d'appeler en passant l'attention sur cette profondeur de connaissances géologiques, sur la nature et la classification physique du terrain que décrit l'auteur avec cette technicité, cette propriété de termes qui distingue d'une manière si éminente la somme de ses notions spéciales dans cette partie essentielle de son travail, auxquelles préside en général avec un grand jugement philosophique; l'exactitude mathématique qui préside à la formation des plans; les points de vue et les échelles métriques dont l'œuvre est illustrée; cette totalité enfin si minutieuse de détails, de données historiques, de particularités, qui constituent un trésor d'une richesse inappréciable pour l'archéologue, pour le philosophe, pour le littérateur et pour l'artiste, lesquels trouveront indubitablement dans ces pages beaucoup à admirer et peut-être à apprendre. Dans notre tâche de classificateur de l'ouvrage, désirant rendre ample justice à son auteur, outre cette multitude de documents rares et originaux que nous avons indiqués déja, nous devons noter aussi cette collection de précieux *fac-simile* de tous les monarques depuis Philippe II jusqu'à Ferdinand VII, du célèbre laïque Villacastin, du Père Sigüenza, et surtout celui de Sainte Thérèse de Jésus, pièces que nous avons eu la curiosité de confronter avec les originaux, et que nous avons trouvées en tous points conformes, de même que la majeure partie des lettres et des ornements au commencement et à la fin des chapitres et qui figurent dans l'ouvrage, copiés dans les livres et les manuscrits du monastère. L'attention est appelée aussi par cette immensité qu'on me passe l'expression, de portraits détachés et intercalés dans le texte, par ce luxe de gravures et de planches sur bois, sur acier, en lithographie et au chrome, et même en photographie, qui illustrent jusqu'à profusion l'ouvrage, véritable reproduction d'édifices, de vues, de paysages, de panoramas, et de personnages célèbres, le tout copié au naturel avec toute la délicatesse et le soin scrupuleux que pourrait désirer le goût plus exigeant.

Et cependant, pour être impartiaux, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que sous ce rapport l'œuvre de Mr. Rotondo est assez vulnérable et comme entachée de défauts sensibles, qui ne peuvent passer inaperçus pour les lecteurs intelligents. La partie pittoresque, formant un contraste remarquable avec la partie purement typographique, qui laisse peu à désirer, manque d'unité artistique dans son exécution, dans ses proportions et dans sa méthode; l'exécution, manquant d'harmonie, pêche par cette discordante inégalité qui saute aux yeux de prime-abord, et constitue à la fois une ombre visible projetée sur la sphère lumineuse de l'ensemble analytiquement considéré, quoique à vrai dire, ce défaut même constitue en définitive sinon un mérite de plus pour l'ouvrage, du moins un titre de gloire pour son auteur, si on l'apprécie sous son véritable aspect, en prenant pour point de départ l'idée et l'intention qui l'ont produit.

Mr. Antoine Rotondo, dans l'ardeur de son enthousiasme, cédant aux entraînements de son patriotisme, et sortant du cercle mesquin de l'égoïsme, propre uniquement des hommes vulgaires, s'inspira d'une pensée vraiment noble, qui fait honneur à son âme et caractérise les hommes de sa trempe. Associant à sa généreuse ambition une autre ambition plus grande encore, si c'est possible, généralisant et fondant pour ainsi dire l'idée, harmoniant des extrêmes déterminés dans une sainte aspiration collective, il voulut que son œuvre fût sous tous les rapports essentiellement espagnole, quitte à sacrifier une partie de sa satisfaction personnelle, et à faire, en outre, un sacrifice d'amour-propre. Il développa son programme, fit un appel artistique purement national, et établit aussitôt dans ce même ouvrage une arène, un concurs où seraient admis tous les systèmes connus, depuis la fabrication du papier jusqu'à la typographie, depuis la gravure sur bois jusqu'à la photographie, jusqu'au chrome: idée grandiose, spontanément développée dans la sphere d'une pensée conçue avec tant de désintéressement, et qui parvint à la réalisation pratique de cette lutte publique, ouverte à l'étude, au point d'honneur et à la gloire Mais comme le hasard voulut que l'auteur, quoique artiste et par cela même entendu dans la matière, fût a la fois éditeur et administrateur de son œuvre, ces diverses charges simultanées, toujours compliquées, et beaucoup plus quand elles se réunissent dans une seule personne, livrée en outre à d'autres soins, lui créaient naturellement des impossibilités essentielles, des difficultés relatives et des négligences forcées, inévitables pour l'homme privé d'auxiliaires, quelque grandes que soient sa constance et son ardeur au travail. Mr. Rotondo, quoique établi comme centre communiquant le mouvement à cette gigantesque machine, n'a pu cependant dominer complètement ni même regulariser l'organisation du mécanisme dans ses divers détails, et son attention a eu malgré lui des distractions d'un effet désastreux, qui viennent ternir l'exécution matérielle de l'œuvre.

Le papier est de différente qualité, de couleur et de force inégales; et sa pâte, par conséquent, n'observe pas l'uniformité voulue: le format, l'exécution des planches et des gravures, les enluminures, la méthode enfin hétérogène qui prédomine dans la partie matérielle, tout vient faire choquer ici et contraster d'une manière fâcheuse avec le mérite littéraire de l'ouvrage, et même avec la majeure partie de ces mêmes travaux artistiques, dignes dans leur ensemble du magnifique sujet qu'ils servent à illustrer, et dont quelques uns sont d'une perfection qui ne laisse rien à désirer.

Cependant nous allons risquer une supposition qui n'est peut-être pas sans fondement: ou nous nous trompons beaucoup, ou une partie de ces mêmes gravures cachent, sous une signature du pays supposée, une origine étrangère; invention recommandable après tout, puisqu'en définitive elle ne fait que créer un titre d'honneur aux artistes espagnols qui, en thèse générale, ne peuvent rivaliser en fait de perfection sous ce rapport avec l'étranger. Nous citerons, entre autres, et à l'appui de notre soupçon, la belle gravure de la page 49, à laquelle on peut reprocher tout au plus la taille écourtée de Philippe II, qu'elle représente.

Reconnaissant ces mêmes imperfections, cette inégalité, ou, pour mieux dire, cette dégradation si marquée dans certaines planches, le nouvel éditeur, nous assure-t-on, au moment même où nous traçons ces lignes, se propose de faire faire un nouveau tirage, et de réformer les plus defectueuses, en faveur des souscripteurs, convaincu de cette obligation, et de cette nécessité, vu l'état avancé de la publication, pour donner au tout la plus grande harmonie possible.

Un autre défaut non moins regrettable, et qui s'offre de prime-abord aux yeux, sans que nous voyions rien qui le justifie, c'est la suppression de l'enluminure dans les ornements en titre et à la fin des chapitres, dans les dernières livraisons. C'est une lacune qui dépare beaucoup et altère précisément cette unité et cette harmonie dont nous avons déjà parlé, et qui est de toute rigueur dans un ouvrage de ce genre. Nous croyons qu'on aurait mieux fait d'adopter ce système dès le principe, et de ne pas se servir du mauvais coloriage qu'on a employé; mais une fois établi, il fallait le continuer jusqu'à la fin.

Quoiqu'il en soit, nous savons que c'est un tort dont l'auteur n'est point responsable pas plus que des défauts que nous avons reprochés à l'exécution des planches; et en accusant ce fait, nous croyons ne nous acquitter à son égard que d'un devoir de stricte justice avec l'impartialité de la critique qui observe et juge avec connaissance de cause, tout en s'abstenant par raison de prudence, de donner ses motifs.

Enfin, si nos observations eussent eu quelque poids, le format trop volumineux de l'ouvrage eût été réduit à des dimensions plus maniables, et l'ouvrage n'eût rien perdu pour cela de sa beauté et de son éclat en rapport avec le caractère grandiose du sujet qui lui sert d'argument et de règle. Cet allongement énorme, qui sort des conditions générales, même lorsqu'il s'agit d'un certain genre d'ouvrages, d'éditions royales et extraordinaires, comme celle dont nous parlons, ne saurait avoir d'autre justification que celle qu'on nous a objectée, sans pourtant nous convaincre. Cette justification se base sur la nécessité de donner un grand format aux planches détachées qui servent d'illustrations au texte: le réduire, nous dit-on, ce serait nuire au grandiose de l'intérêt qui s'attache à la plupart des sujets: mais cette allégation plausible ne nous satisfait point. Loin de prétendre conseiller la réduction, nous voudrions qu'on en augmentât, si c'était possible, le format, bien que l'art offre les moyens de contracter les lignes de la perspective sans manquer aux lois de la perfection et de la vérité. Non, même en laissant cela de côté et en renonçant à cette ressource artistique, il était facile de satisfaire ce vœu en réduisant le format du texte aux dimensions d'un in folio espagnol allongé, et de réunir à part toutes les planches détachées, composant ainsi un magnifique album sur papier grand-aigle, où elles auraient été beaucoup mieux gardées. Cependant cette opinion n'est peut-être qu'une exigence ou un simple caprice de goût, et nous ne la consignons pas à d'autre titre.

Résumant, enfin, tout ce que nous venons de consigner, nous dirons que l'œuvre de Mr. Rotondo est éminemment remarquable au point de vue littéraire, à peine entachée de quelques légers défauts de style, et n'est pas moins notable considérée philosophiquement, abstraction faite de quelques appréciations erronées et de quelques jugements hasardés. Examinée sous un point de vue purement artistique, si, comme nous l'avons déjà dit, la partie typographique ne peut guère être plus parfaite, car elle contient d'excellents dessins, on peut lui adresser des reproches relativement au papier employé et à l'exécution de plusieurs estampes et gravures, assez inférieures certes, en comparaison d'autres, et surtout par rapport à l'enluminure en général; circonstances qui, en altérant l'égalité et l'harmonie que requiert l'unité de l'ensemble, constituent une lacune regrettable pour ses admirateurs. Nous avons antérieurement fait connaître la cause première de ces défauts qui proviennent de l'auteur, dans son désir d'espagnoliser disons-le, la totalité de son entreprise pour partager ainsi seul avec ses compatriotes ce rayon de gloire, que personne ne pourra plus ôter de son front, et protéger l'industrie nationale: et cependant lui si digne de cette même protection à laquelle lui donnaient droit tant de justes titres il devait se voir bientôt à son tour abandonné, ruiné par suite de sa crédulité et de sa bonne foi, déçu dans sa pensée noble jusque dans ses engagements envers le public; enfin, placé aux bords de l'abyme d'une catastrophe aussi mesquine que triste et douloureuse.

Bien pauvres seront les bénéfices que l'auteur retirera de cette entreprise profonde et si peu encouragée, de ses dix années consécutives d'élucubrations scientifiques, de veilles laborieuses, de fatigues et de sacrifices sans nombre, qui auraient

abattu l'esprit de tout autre: la double édition de l'ouvrage, son luxe inusité, et cette magnifique vaillance qu'il accuse, bien que le succès n'y réponde pas toujours, et surtout le grand mérite que renferme l'ensemble pour le connaisseur impartial, tout forme un concours de circonstances bien faites pour remplir le cœur de l'auteur d'une flatteuse satisfaction. Qui pourra la lui refuser?

Il faut encore avouer une vérité bien triste, peut-être, pour le Gouvernement espagnol: c'est que l'œuvre de Mr. Rotondo, il est honteux de le dire! est, à proportion gardée, plus appréciée à l'étranger qu'en Espagne; c'est aussi malheureusement la règle constante lorsqu'il s'agit ici de services et de récompenses analogues. Notre pays, dégénéré par suite d'un système traditionnellement bâtard et routinier, est ingrat pour le sort du génie.

Néanmoins cette indifférence même, tout en créant des difficultés presque insurmontables, a préparé à l'auteur un laurier plus glorieux, et rehaussé le mérite de son triomphe: c'est assez pour lui, comme nous l'avons dit, que la satisfaction d'avoir mené à fin cette entreprise, qui est venue combler un grand vide dans les annales de la littérature et des arts au sein de notre malheureuse patrie, dont la régénération marche, même en dépit de ses faux interprètes. Pour nous, à la faveur des simples rapports sociaux qui nous unissent à *Don Antonio Rotondo* (nous le connaissons à peine, si ce n'est par ses ouvrages), admirant dès-aujourd'hui sa réputation à la hauteur de l'enthousiasme suscité par la présente histoire, nous serons encore plus disposés en sa faveur par l'honneur que nous avons eu d'obtenir une place distinguée pour ce travail, aussi délicat que hardi: car il y avait de la présomption à l'entreprendre, puisque, quand il est question d'ouvrages du genre de celui-ci, le rôle de censeur est compromettant et ingrat.

Sublime épopée de l'art, synthèse de l'idée religieuse, qu'elle résume, *l'Histoire de l'Escurial* est en même temps un poème mystique, symbole de la divinité qu'elle reflète en elle; tandisque, sur les splendeurs du génie, sa création, plane son souffle infus et puissant hymne immortel consacré à cette brillante apothéose, destinée à clore la page que l'architecte, que le fondateur et les restaurateurs ont laissée ouverte à la postérité à travers les siècles et leurs vicissitudes. Poète, philosophe, historien et artiste, Mr. Rotondo en déployant ses qualités puissantes pour la création de cette monumentale entreprise, véritable tour de force en son genre; en lui imprimant cet indispensable sceau d'originalité qui l'immortalise au milieu de cette auréole de gloire, qui resplendira sur son nom dans les fastes de la république littéraire contemporaine, Mr. Rotondo, disons-nous, pouvait seul aspirer à remplir cette honorable page, et il y a réussi. Quant à nous, en lui accordant sans réserves nos félicitations pour un si heureux succès, nous ne pouvons nous empêcher de consigner notre admiration en face de cette œuvre grandiose, à laquelle, comme un juste hommage au génie qui l'a produite, nous consacrons avec toute l'impartialité du jugement cette analyse raisonnée, toute incomplète qu'elle est.—*Joseph Pastor de la Roca.*





INTRODUCTION.

> Tú tambien durarás ¡ó maravilla,
> Que del brio español marcas el vuelo!
> Y en elegancia y magestad sencilla
> Unes el sólio a la mansion del duelo
> (ARRIAZA.)

Le culte que, depuis notre enfance, nous avons rendu aux arts, le sentiment d'admiration que nous inspirent les belles créations du génie, l'orgueil légitime que nous éprouvons à la vue des superbes monuments dont s'honore notre patrie, que les étrangers cependant ont méprisé si souvent, qu'ils ont toujours rabaissée, et à laquelle ils n'ont jamais voulu rendre justice, tels sont les motifs qui nous ont forcé à prendre la plume et à écrire cet ouvrage.

D'après l'opinion d'un auteur, l'Escurial, qui a donné lieu à tant de justes appréciations que nous consignerons ici avec plaisir; l'Escurial, ce monument purement espagnol, ce temple immortel qui rappelle la gloire de son illustre fondateur, est et sera pendant longtemps un objet de curiosité et d'admiration, non seulement pour nous, qui contemplons avec une noble fierté, dans l'œuvre de Philippe II, tout ce qui peut contribuer à la grandeur du pays, mais encore pour les étrangers, qui, attirés par sa renommée, franchissent nos frontières pour venir le visiter.

A la suite du succès de nos armes à Saint-Quentin, le magnifique monastère de l'Escurial fut élevé comme une espèce d'arc de triomphe, destiné à perpétuer dans les siècles à venir la mémoire de ce glorieux événement. Il résume à lui seul

la civilisation du XVII[e] siècle; les arts et la religion confondus dans une harmonieuse alliance, devaient proclamer les noms de Toledo et d'Herrera en même temps que celui du fils de Charles-Quint.

A l'exemple de Rome, l'Escurial est rempli de visiteurs pieux et pacifiques, qui viennent, non pour détruire les chefs-d'œuvre, mais pour acquérir des idées, des souvenirs et de l'instruction. Ce sont de véritables pélerins des arts, des sciences, et de notre sainte-religion.

Cet édifice est digne de sa renommée et mérite le culte qu'on lui rend: tous les arts à l'envi ont concouru à l'embellir et à lui donner cette magnificence vraiment royale, et cette majesté monumentale qui en font la huitième merveille du monde.

De même que sur l'ancienne porte Flaminia de la capitale du monde chrétien on lit l'inscription du Pape Alexandre VII, conçue en ces termes:

FELICI FAUSTOQUE INGRESSU,

de même á l'entrée du Royal Monastère on aurait dû graver la suivante:

DOMUS DEI SACRA, ET ARTIUM PRÆCLARUM MONUMENTUM.

Le visiteur reste en effet extasié en franchissant la porte qui donne accès à la Cour des Rois, à la vue de cet abord grandiose, entrée vraiment monumentale. Cette superbe avenue, ce vestibule, ce temple, tout l'Escurial, placé comme une borne funèbre sur le chemin de l'existence semble dire aux générations futures: «Regardez-moi, car vous passerez vite, et les siècles passeront avec vous: seul j'ai le droit de rester debout, et d'être le témoin muet de vos ambitions et de vos faiblesses.» En parcourant ce temple majestueux, ces cloîtres admirables et solitaires; en contemplant cet escalier remarquable, cette riche bibliothèque, notre esprit évoquait instinctivement le souvenir des hommes illustres qui les ont visités dans des temps plus heureux: nous nous sommes rappelé les divers évenements qui s'y sont passés dans l'intervalle de trois siècles, les vicissitudes qu'a eu à supporter ce monument, son époque du prospérité et de décadence.

Comme l'a dit avec tant de justesse Lamartine en parlant de Jérusalem: «S'il appartient à l'histoire et à la poésie d'immortaliser une ville ou un monument, il n'appartient qu'à la religion de les sanctifier.» Il y a sur la terre des endroits, dont la célébrité et la signification sont immenses, car ils ont vu s'accomplir une des plus grandes phases de l'humanité. Le drame illustre la scène, et lorsque les personnages qui y ont figuré et qui ont excité notre admiration, ont disparu, notre esprit les cherche encore, vole sur leurs traces, court après leur ombre, parcourt les lieux où ils ont été, les décrit, les consacre pour ainsi dire, et de pensée en pensée les transmet aux générations futures, montrant ce qui reste après plusieurs siècles, comme on montre le monticule sur lequel s'élevait jadis la superbe Troie, les ruines d'un temple d'Athènes, de l'ancienne Rome, et le tombeau du Sauveur à Jérusalem. Oui: couvent et palais tout à la fois, l'Escurial est en quelque sorte la place forte de Dieu gardée par son représentant sur la terre, le Roi. L'idée de l'Etre suprême y semble identifiée avec la force qui, selon l'expression du Comte de Fabraquer, effraie plus qu'elle ne console; car en même temps qu'elle édifie, sa masse énorme semble nous écraser sous son poids. On croit, mais avec le froid de la terreur dans l'âme, car on se figure transporté à cette époque où le christianisme n'était qu'une vision lointaine. On s'imagine entendre les foudres du législateur des juifs, les lamentations des prophètes. C'est l'Asie, c'est Jérusalem, c'est le temple, c'est la bible: c'est l'architecture de Ninive, c'est la salle du festin de Balthasar: c'est l'ancien et le nouveau Testament. Qui oserait entrer dans ce sanctuaire sacré sans se prosterner devant l'unité suprême appuyée sur la puissance royale? Dieu! le Roi! voilà l'Escurial; voilà la synthèse de l'Espagne des anciens jours! de l'Espagne de Philippe II! Ce monarque croyait en son pouvoir comme il croyait en Dieu; l'orgueil fortifia sa foi, et la foi soutint son orgueil: car en même temps qu'il consacrait à Dieu le monastère, il lui consacrait aussi son palais et les tombeaux des rois d'Espagne.

Siècles et peuples qui ne sont plus revivent là dans des toiles pleines de poésie et de vie. En première ligne, figure l'histoire sainte répandant une lumière nouvelle sur chaque phase de l'humanité. Le moyen-âge y est représenté par les productions de l'école flamande et de l'école allemande du XV[e] siècle. Les écoles italienne et espagnole y brillent avec éclat; le sentiment y paraît sous toutes les formes: il parle au cœur de l'artiste, et fait revivre à nos yeux les grandes figures de la Bible, comme il redonne la vie aux principaux personnages de la mythologie et de l'histoire. L'architecture, cette Niobé des arts, qui survit à la ruine de tout ce qui fit sa gloire et ses délices, dignement personnifiée dans Jean-Baptiste de Toledo, Jean de Herrera et Antoine de Villacastin, prodiga à pleines mains dans ce somptueux édifice

toutes les beautés de sa puissance et de sa hardiesse, et tous les trésors de son inépuisable richesse. L'Amalthée des arts versa sur ce colosse séculaire la corne d'abondance du génie humain.

Ces éminents artistes, convaincus que la beauté mystique ne ressemble en rien à la beauté terrestre, que les temples du christianisme ne peuvent être construits comme ceux où les payens rendaient un culte idolâtre aux faux dieux, ces artistes, dis-je, s'efforcèrent d'élever un monument qui n'eût pas d'égal dans les fastes de l'histoire, dont la simplicité ne troublât en rien le recueillement que les chrétiens doivent apporter dans la maison du Seigneur.

On croirait qu'en bâtissant ce monastère, Philippe II ait voulu formuler sur la pierre son programme politique: nouveau géant, qu'il ait voulu repousser les coups mortels que lui portaient les ennemis de la religion. On dirait qu'il a voulu laisser son corps et son âme dans cette masse imposante de pierres, pour démontrer par cette solidité, par la rigoureuse exactitude de ces lignes, l'inflexibilité de son caractère, et son ardeur à défendre les dogmes du Christianisme. Malheureusement ce monument, qui jouit d'une juste célébrité, d'une réputation universelle, qui est comme l'expression du règne de son fondateur, ne vivra pas autant de siècles que l'avaient espéré le monarque qui en conçut le plan, et les artistes qui avaient apporté le concours de leur talent.

Ce monument est toute une épopée; tout y est beau, grand et majestueux. Chaque pièce, chaque objet, chaque fenêtre, chaque arbre est une consolante poésie de ces temps, où l'Espagne comptait autant de nations que de lettres dans son nom. Combien d'agréables impressions attendent l'observateur qui pénètre dans son enceinte. Depuis la dernière pierre, jusqu'au tabouret sur lequel le roi mourant appuyait sa jambe malade, tout nous adresse un langage éloquent, tout nous convie à l'étude de l'histoire: cette tribune où l'illustre fondateur fit transporter son lit de mort quelque temps avant d'expirer; où il fit célébrer le sacrifice divin pour le repos de son âme, qui allait s'envoler de ce monde; où ce puissant monarque exprimait ses craintes au sujet de l'éternité, et les ennoblissait par ses sentiments religieux. Quelles émotions ne doit-on pas éprouver en visitant ces lieux si peuplés de souvenirs! La première figure qui se présente à notre esprit, c'est celle de Philippe II, de ce roi dont le pouvoir sur la terre servit à lui conquérir une place dans le séjour des justes; de ce roi qui tout en inondant de sang la Flandre qui menaçait de s'affranchir du joug de l'Espagne, élevait au Seigneur, comme un autre Salomon, un temple magnifique, capable d'illustrer à lui seul son nom, si sa grandeur ne remplissait pas les pages de notre histoire. Notre pensée ne se borne pas à donner une description détaillée de ce monument, en le présentant aux yeux du lecteur comme une fantasmagorie où les figures glissent silencieuses et rapides: loin de nous cette idée; nous voulons invoquer la mémoire, intéresser l'esprit de l'artiste non seulement par les faits et les objets, mais encore par l'importance que leur prête l'histoire, et la valeur que leur donne la philosophie. Nous voulons soulever le voile qui couvre ce monument afin qu'on puisse le voir de partout sous toutes ses faces, dans toutes ses proportions et sous son véritable jour. Nous voulons enfin évoquer les idées en complète harmonie avec son ensemble, et sous tous leurs rapports.

En jetant un regard retrospectif sur l'histoire de l'Escurial, nous assistons aux scènes secrètes du Prince Charles sous les sombres voûtes du monastère; aux auto-da-fé exécutés à quelques pas de cet édifice naissant; à l'arrestation de Valenzuela, habilement motivée dans le but de dépouiller la communauté de ses biens. On sait que dans cette circonstance délicate, le prieur, Marcos de Herrera, donna des preuves non équivoques de son mérite. Nous croyons entendre encore les vents déchaînés de l'ouragan ravivant les flammes de l'incendie que détruisit une bonne partie du monastère, et occasionna la perte d'une foule d'objets précieux qu'on n'a jamais pu remplacer. Au milieu d'un épais nuage, nous sentons courir un froid mortel dans nos veines, en entendant le terrible vœu que Charles II formula sous les majestueuses voûtes du caveau royal: nous voyons étendue presque sans sentiment sur les froides marches qui conduisent à ce lugubre sejour sa jeune et tendre épouse, soutenue par un ambassadeur jaloux; les profanations honteuses commises dans ce temple lorsque l'infortuné ministre de Charles II vint chercher par ordre du Roi un asile dans le couvent; les différentes époques où ce monastère arriva au plus haut point de sa splendeur; sa force morale en antagonisme avec la puissance royale. Nous sommes témoins des dissensions intestines qui s'élèverent au sein même de la communauté: des troubles qui éclatèrent presque de nos jours à l'occasion du prince Ferdinand, et auxquels on donna, à cause du retentissement qu'ils eurent, le nom de l'édifice où ils prirent naissance; des spoliations sacriléges commises par Mr. Quillet, lorsque Napoléon premier envahit notre pays; des nombreux changements survenus dans la forme de gouvernement, dont les uns expulsaient les moines de l'Escurial, les autres les rappelaient, pour les chasser de nouveau. Tout, au gré de notre imagination, y reprend de la vie et du mouvement. Voilà les raisons qui nous ont fait dire que ce monastère était toute une épopée.

Mais ce monument si justement et si universellement renommé, impérissable dans le souvenir des hommes, ne vivra

pas tous les siècles que s'étaient promis le monarque qui conçut cette œuvre grandiose, et les artistes qui secondèrent si dignement ses hautes et pieuses aspirations.

Le monastère royal de Saint-Laurent sentira s'apesantir sur ses murs robustes la main destructrice du temps avant de voir disparaître de la surface de la terre d'autres monuments d'une bien plus haute antiquité et moins solides en apparence. Nous regrettons d'exprimer ici cette triste prédiction formulée déjà par d'autres avant nous. Mais ce désolant pronostique ne répose pas seulement sur le prétendu abandon dans lequel cet édifice a été laissé depuis que la suppression des ordres religieux en Espagne a arraché à la solitude de les murs les moines de l'ordre de Saint-Jérôme.

Plut à Dieu que nos descendants, en parlant de l'Escurial, pussent dire avec le poéte:

Aún duran fatigando á las edades
De Ménfis los soberbios obeliscos;
Aún torres que dominan las ciudades,
Arcos que enlazan encumbrados riscos,
Gimnasios que recuerdan crueldades,
Columnas entre rústicos apriscos,
Y de elegancia y gusto altos ejemplos
En bellas termas y elevados templos.

Ce n'est certainement pas l'absence de ces bons religieux, et l'abandon où par suite est restée une grande partie de l'édifice, qu'on peut rendre responsables des dégradations qu'on y remarque, et qu'on peut accuser d'être la principale cause de sa ruine complète. Le palais de l'Escurial, fortement battu par les vents d'Ouest et enseveli dans la neige une bonne partie de l'année, est construit en pierre friable et d'un grain grossier: c'est là ce qui a causé les dégradations qui frappent actuellement tous les regards, et il suffit d'examiner un instant ce fait pour comprendre à quel état déplorable arrivera avant le temps voulu ce somptueux édifice.

Les générations à venir, auxquelles est réservé le triste privilége de pleurer sur le sort de cette superbe basilique, n'accuseront ni le monarque qui désigna le terrain, ni les architectes qui en tracèrent le plans et qui furent chargés de le construire, ni les artistes qui le terminèrent. Ils accuseront peut être d'incapacité les géologues nommés pour examiner la qualité de la pierre, c'est-à-dire la matière qui forme la base de l'édifice. Les changements politiques survenus en Espagne ont fait un tort considérable à ce monument surtout depuis 1808, époque à laquelle disparurent le objets d'art les plus précieux; mais ces revirements, la perte d'un grand nombre de ses chefs-d'œuvre, l'expulsion des moines, tous ces bouleversements ne sont ni ne peuvent être la cause déterminante de la ruine que nous présageons.

Cet édifice renferme en lui-même un défaut capital: il recèle dans son sein un cancer qui le dévore et qui le mine insensiblement, et qui finira par causer sa perte.

Mais heureusement, et nous le disons avec orgueil, le monastère de l'Escurial peut compter sur sollicitude de ses hôtes habituels si la cause de cette décadence n'est pas aussi impérieuse et inévitable qu'on l'assure. L'auguste souveraine qui est aujourd'hui assise sur le trône de Philippe II, porte à cet édifice le plus grand intérêt, et manifeste en toute occasion le vif désir de le conserver; nous en avons pour preuve, les réparations qu'elle y fait faire constamment, la restauration des plafonds et des tableaux, et les embellissements exécutés dans toutes les dépendances du monastère.

Cependant malgré le désir naturel que nous éprouvions de compléter cette histoire, nous avons cru inutile de nous étendre au-delà de l'achèvement du monastère, de la mort de Philippe II survenue quelques années plus tard, et de ce qui a rapport à l'acquisition de tous les objets précieux dont s'enrichit ce monument pendant les règnes suivants.

Le lecteur verra que de même que nous avons cru devoir nous arrêter sur tous les évènemens survenus pendant le cours de la fondation, épiant, pour ainsi dire, les pas du monarque, et nous aventurant même à scruter ses pensées les plus secrètes durant le progrès des travaux, de même aussi nous passerons très-légèrement sur les faits postérieurs, pour ne nous occuper un peu longuement que des scènes qui offrent un haut intérêt. Autrement le jour viendrait où l'histoire de l'Escurial, à force d'être interminable, ne serait plus qu'une lecture lourde et fatigante.

Ces précédents une fois établis, il est facile de comprendre la nécessité d'une publication dans les conditions de la présente, non pas qu'il n'existe de magnifiques descriptions et de savantes histoires de ce monument, avec les auteurs desquelles il est bien loin de notre pensée de vouloir entrer en lutte de rivalité: mais pour donner ne fût-ce qu'une simple idée de cette

basilique, il fallait que la litographie, la xylographie et l'art litoglyphique se perfectionnassent, que la photographie et l'hélioplastie prissent naissance, et que l'électricité nous découvrît ses importants secrets. Tout cela il le fallait pour que l'on pût copier avec exactitude les beautés infinies que renferme l'édifice: tout cela pour que nous pussions faire voir l'affinité de l'art avec le dogme, la révélation de la divinité et celle du christianisme: pour qu'il nous fût possible d'en multiplier les copies avec la facilité que permettent les progrès de l'époque: et c'était là une lacune qu'en vain chercha à combler le R. P. Fr. Andrés Ximenès avec tout son talent lorsqu'il fut *spécialement chargé par le roi Charles III* de faire sa description de l'Escurial; car quand bien même le petit nombre de planches que contient son ouvrage seraient suffisantes pour faire connaître tous les grandes caractères de l'édifice, la rareté des exemplaires aurait rendu inutiles les efforts des auteurs.

Un ouvrage à la hauteur des progrès artistiques de l'art est donc indispensable; c'est un tribut d'admiration que la génération actuelle est dans l'obligation de payer au règne de Philippe II. Les découvertes modernes ne sauraient être mieux employées qu'à rendre hommage aux monuments; et dans ce nombre à aucun comme à la basilique de l'Escurial. Elle doit offrir de grands enseignements aux artistes, et il faut que ce soit pour quelque chose de plus que pour faire l'admiration des curieux, que subsiste cette œuvre des siècles, objet d'orgueil pour les Espagnols et d'envie pour les étrangers.

Pour que ceux-ci ne continuent pas à nous taxer de paresse et d'inffèrence pour les gloires de notre pays, nous nous sommes décidés à faire paraître deux éditions simultanées, l'une en espagnol et l'autre en français.

Et dans cette partie (nous ne cesserons pas de le répétir) nous ne prétendons rivaliser avec personne; nous n'aspirons pas à la gloire de nouveaux historiens.

Depuis le contemporain de Philippe II, le digne imitateur de Tacite, de Tite-Live et de Salluste, depuis le R. P. Sigüenza qui inaugura cette histoire, en la parsemant de renseignements curieux, d'observations pleines d'erudition, et de documents de la plus grande importance, jusqu'au P. Quevedo, digne successeur du savant chroniqueur, tous ceux qui ont consacré leurs veilles à l'examen de ces grandes et belles choses, ont dit dans un style élégant et avec une vaste érudition, ce que nous aurons à répéter dans un langage depourvu de grâces et de nouveauté.

Nous n'aspirons pas à d'autre gloire qu'à celle de raconter fidèlement l'histoire du monastère, étroitement liée à celle de notre pays; à énumerer les merveilles de l'art qu'il contient; et à faire en un mot une histoire digne du siècle actuel et aussi digne que possible du monument qu'elle retrace.

De cette manière, et non autrement, tous ceux qui visitent ce prodige de l'art pourront se rendre un compte exact de ce qu'ils voient, et récréer ensuite leur imagination en repassant les dessins photographiés de ce qu'ils ont vu. De cette manière et non autrement l'étranger amateur des beaux-arts, en jetant un coup-d'œil sur notre ouvrage, se sentira vivement saisi d'un désir irrésistible de visiter cette merveille.

Nul ouvrage ne demande avec plus de justice d'être orné de gravures à profusion; nul n'a plus de titres pour réveiller dans le cœur d'un artiste le désir de transporter sur la pierre, l'acier ou le bois les sublimes inspirations du Giordano, de Coello, de Rubens, de Cincinato, de Carducci, de Ribera, de Zurbaran, de Velazquez, de Murillo et de Léonardo de Vinci; nul plus à propos pour reproduire sur le papier le beau talent d'Herrera, les belles inspirations de Benvenuto.

C'est au sein de l'art que se perdent dans les espaces les tristesses de l'âme; c'est là qu'elle puise des consolations, et s'abandonne mollement dans le vaste champ de la réflexion, au mouvement tumultueux des méditations. Monde mystérieux et sublime, lorsque l'on plane dans sa sphère immense comparée avec celle où nous nous agitons, il parait calmer par ses cantiques harmonieux les éternelles contradictions de notre nature bornée. Comme la création nous révèle dans ses merveilles l'existence de Dieu, l'art témoigne dans ses œuvres de l'immortalité de l'homme. C'est dans ses pages, bien plutôt que dans les chroniques, que l'on peut apprécier la marche de l'humanité à travers les siècles; parceque c'est sur chacune de ses feuilles sublimes que se fixent instinctivement les sens du corps et les facultés de l'âme.

Considérons pour un moment un fait: c'est qu'une histoire de cette merveille d'Espagne, expression vraie de son époque, sujet de stupeur pour le monde, que nous admirons encore dans toute sa splendeur à l'ombre tutélaire du trône de nos rois, cette histoire, disons-nous, quand bien même elle se publierait, comme d'autres l'ont été, sans aucune espèce de parure artistique et dépourvue de ce qu'on apelle aujourd'hui *illustrations*, n'en serait pas moins toute seule un ouvrage d'une grande importance. Ainsi le prouvent celles qu'ont publiées Sigüenza, Mariana, Santos, Ximénès, Bermejo y Quevedo, Ponz, Alvarez, et Madoz, dont les écrits, surtout ceux des premiers, bien que plus ou moins frappés du sceau de

l'obéissance, plus ou moins entachés des mœurs du cloître. ont tous été lus, ont tous été enlevés avec avidité. Que l'on considère le succès de ces éditions, et l'on pourra se faire une idée de l'accueil que doit attendre de la part des gens instruits la présente publication, où le lecteur, en outre des renseignements que contiennent ces grands ouvrages et ceux que nous avons jugé nécessaire d'y ajouter, peut sans se déranger se promener en imagination par les sites les plus secrets de cet édifice immense, et admirer et même copier tout ce que ce colosse de l'art renferme de beau et admirable.

Depuis l'origine de cette belle fabrique et les premiers plans de Jean-Baptiste de Tolède, jusqu'à la pose de la dernière pierre par Herrera; depuis le premier ornement qui y fut placé jusqu'à l'état où il se trouvait dans son apogée artistique, quand on pouvait dire que l'Escurial était l'histoire de l'art dans ses périodes principales et dans toutes ses évolutions; jusqu'aux profanations, aux vicissitudes par lesquelles il a passé et jusqu'à son état actuel, rien ne sera par nous oublié. Toutes les vues générales et partielles du monument, depuis sa situation et son plan; tous les cloîtres grands et petits, les escaliers, les portiques, les fontaines, la sacristie, le chœur, la vieille église, les salles capitulaires, le palais, le collége, la bibliothèque, les chapelles, le caveau, avec tous les beaux produits de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de la ciselure, et jusqu'aux détails les plus insignifians d'une médaille, d'un reliquaire, d'un meuble, d'une corniche, d'un rétable, d'une balustrade, d'une broderie, tout sera soumis à notre regard pénétrant; tout se verra reproduit d'une manière graphique, tout sera exposé fidèlement aux yeux de nos lecteurs.

Entreprise hérissée d'embarras et d'une exécution aussi difficile que coûteuse; mais rien n'est impossible dans al sphère des arts pour celui qui sent vibrer dans sa poitrine les cordes de la noble inspiration de l'artiste, du véritable enthousiasme, flamme céleste et vivifiante qui ravit notre âme en extase devant les merveilleuses conceptions du génie; pour celui qui aspire à entendre dans la bouche des étrangers que *nous aussi en Espagne nous sommes entrés dans la vraie voie des lumières, du progrès positif*.

Nous commençames notre tâche sans appui d'aucune espèce pour aborder une aussi grande entreprise: toute notre confiance nous l'avons remise dans le peu de forces que Dieu nous a données et dans les quelques économies que le travail nous avait procurées: et cette circonstance, jointe à l'intérêt de l'ouvrage, nous faisait espérer que nous réussirions à le voir un jour terminé: mais à peine notre projet parvint-il aux oreilles de notre Souveraine qu'elle s'informa minutieusement de nos premiers travaux et du plan, et daigna nous faire l'honneur non seulemente d'en accepter la dédicace en son nom et en celui de son auguste époux, mais aussi de souscrire pour un certain nombre d'exemplaires.

Ce fait qui honore si hautement notre auguste Reine par le véritable patronage qu'il implique en fauveur des lettres, des arts et de tout ce qui se rattache aux glorieuses traditions de notre histoire, cette haute protection vint fortifier notre âme: ce fut un rayon fécond qui nous communiqua l'énergie et la vigueur suffisantes pour mener notre entreprise à bonne fin: mais, helas! fatigués les uns par la lenteur avec laquelle l'ouvrage paraissait, les autres effrayés par le prix, une grande partie de nos souscripteurs nous abandonna au dernier tiers de notre publication: non pas tous pourtant, tous les hommes ne sont pas d'humeur changeante et difficile à contenter, mais en assez grand nombre néanmoins pour nous menacer d'un naufrage auquel nous ne pûmes échapper qu'en remettant notre ouvrage entre les mains d'un éditeur éclairé.

Il ne nous reste plus que deux mots à dire, au sujet d'un autre point fort intéressant. Complétement étrangers aux démêlés politiques, nous nous abstiendrons soigneusement d'entrer sur ce terrain, et fermes dans notre résolution à cet égard nous observerons en tout ce qui y a rapport le silence le plus parfait. Cependant qu'on n'aille pas croire pour cela que nous dédaignions la tâche sublime du chroniqueur, ni que, dans notre préoccupation pour les merveilles de l'art que renferme le monastère de Saint-Laurent, nous méconnaissions la foi ardente et pure dont le souffle le créa, et produisit la plus belle page de nos gloires nationales. Loin de là, nous saurons faire justice à ces sentimens, et apprécier comme il est dû les hautes vues du fondateur; mais nous voulons que le présent ouvrage demeure à l'abri des luttes politiques, et que le lecteur, en y jetant les yeux, goûte quelques momens d'un repos pur et instructif, sans que rien vienne l'y froisser, à quelque parti qu'il appartienne, dans ses opinions politico-historiques.

¡O Musa del saber! mi voz te implora;
Ven, desata mi lábio; en digno acento
Dame que pueda revelar ahora

Lo que vi, lo que oí, cuanto escondido,
Sin que los hombres á entenderlo aspiren,
Yace allí entre las sombras y el olvido.

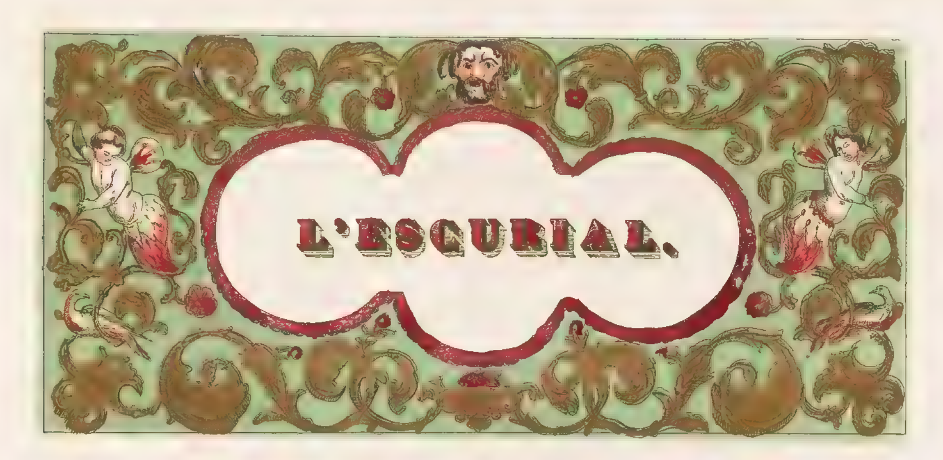
A. R.

HISTOIRE

DU

MONASTÈRE ROYAL DE SAINT-LAURENT

VULGAIREMENT APPELÉ



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

1557—1563.

Sommaire. *Motifs qu'eût le roi Philippe II, et objet qu'il se proposa en faisant bâtir le Monastère de St.-Laurent, près de l'Escurial.—Raisons pour lesquelles le Roi le mit à la disposition des moines Hieronymites.—Choix du terrain.—Premiers religieux.—Nivellement et défrichement.—Suspension subite des travaux.—Jean-Baptiste de Tolède et Jean d'Herrera.—Amoncellement de matériaux.—Excavations pratiquées pour les fondements.—Description des alentours.—Placement de la première pierre.*

L'Empereur Charles-Quint d'Allemagne et I d'Espagne, renonça à tout son pouvoir, à toute sa majesté, à toute sa grandeur et à toute sa gloire, pour se retirer dans une humble cellule du monastère de Yuste. Le monarque le plus grand que le monde ait possédé, le plus grand génie qui ait dirigé la destinée des empires, le plus noble conquérant qu'aient vu les deux hémisphères, mourut pour la société des grands et des puissants de la terre, et ressuscita dans la retraite des hommes humbles et pénitents, les religieux de l'ordre de St.-Jérôme.

Cette orgueilleuse majesté, cette grandeur impériale toujours invincible, qui ne pouvait s'abriter dans toute l'Europe entière, se contenta cependant, du réduit étroit d'un cloître, et vécût cachée dans l'obscurité d'une cellule (1).

Charles-Quint, en changeant le diadème pour le scapulaire et la pourpre pour l'étamine, laissa à son fils le gouvernement d'un royaume qui avait plus de domaines que n'eu pouvait exiger l'ambition la plus démesurée; royaume riche en découvertes, qui excellait dans les arts, dont l'état militaire était des plus puissants et aguerris, très-avancé dans les lices politiques, et généralement dans toutes les questions sociales, ce qui ne laissait pas de causer quelque embarras au jeune monarque pour conserver le royaume tel qu'il l'avait hérité de son auguste père (2).

(1) Mr. Lafuente, au XII volume de son *Histoire générale d'Espagne*, expose et dissipe avec le tact et l'érudition qui lui sont propres, une foule d'inexactitudes qu'ont commis de recommandables écrivains nationaux et étrangers, au sujet du genre de vie de ce célèbre personnage dans sa retraite. Il prouve par des documents originaux et authentiques, que Charles-Quint lors de son entrée à Yuste ne renonça pas entièrement aux affaires, et détruit totalement ce qui s'est dit de ses macérations, de ses mortifications, de son abnégation et de sa frugalité.

Il repousse les affirmations gratuites et inexcusables du P. Siguenza, d'Estrada, de Sandoval, de Robertson, de Stirling, de Vera, et de Figueras, au sujet de l'anecdote reproduite avec tant de vogue par tous ces écrivains, et par laquelle on suppose qu'il fit célébrer ses obsèques de son vivant, y prenant part lui-même dans sa bière et son cercueil. Il repousse également le fait apocryphe, que l'Empereur s'occupait à fabriquer des pendules, et des soldats automates qui sonnaient du clairon, des oiseaux en bois qui volaient, des petits moulins en fer qui faisaient de la farine, et pouvaient se transporter dans la poche, d'autres petites figures et des jouets, avec lesquels on a prétendu que Sa Majesté Césarienne Charles-Quint s'amusait.

(2) Même après avoir séparé l'empire d'Allemagne de l'héritage de Charles Quint, son fils Philippe II pouvait être considéré comme le souverain le plus puissant du monde. Il avait en Europe les royaumes de Castille, d'Aragon et de Navarre; ceux de Naples, des Deux Siciles, le Milanais, la Sardaigne, le Roussillon, les îles Baléares, le Pays-Bas, et la Franche-Comté; sur les côtes occidentales de l'Afrique il avait les îles Canaries, le Cap-Vert, Oran, Bougie et Tunis, qui reconnaissaient son autorité; en Asie les îles Philippines, et une partie des Moluques, et au Nouveau-Monde les immenses royaumes du Mexique, le Pérou, le Chili, et les vastes provinces conquises dans les dernières années du règne de Charles-Quint; en outre l'île de Cuba, l'Espagnole, et d'autres îles et possessions dans ce grand hémisphère. Son mariage avec la reine d'Angleterre, mettait à sa disposition les forces et les ressources de ce royaume. De manière qu'il n'y a rien d'étonnant que l'on ait dit que jamais le soleil ne se couchait sur les possessions du roi d'Espagne, et qu'au moindre mouvement de cette nation la terre toute entière tremblait. (*Lafuente*, tome XIII.)

Il lui laissa quelques états à disputer, beaucoup de provinces en guerre ouverte, ou plutôt remplies de mécontents contre l'unité religieuse, qui ne pouvaient réprimer les élans de leur colère mal déguisée; les mœurs etaient égarées par la contagion des idées d'ambition, qui commençaient à dominer parmi les nobles et les grands du royaume.

Mais Philippe II, comme on le verra dans le cours de cette histoire, ne se découragea point à la vue de tant d'obstacles; bien au contraire, la fermeté de son âme augmenta en présence de tant d'écueils, et il prit d'une main assurée un sceptre qui par son poids excessif, semblait devoir retomber sur le sol.

Philippe II avait vingt-neuf ans, lorsqu'il prit sur soi le glorieux héritage de puissance qui lui revenait par l'abdication de son auguste père.

Comme l'Empereur avait renoncé successivement à ses états et sa souveraineté, à l'exception de l'empire, Philippe lui succeda de son vivant; et comme il avait été revêtu de la dignité de Régent d'Espagne pendant l'absence de son père, il avait un motif plus que suffisant, pour que, malgré sa jeunesse, il s'instruisit de l'administration gouvernementale. Son caractère était inflexible et sévère, il était naturellement mélancolique, penseur et mystérieux; et sans être aussi batailleur que son père, il était plus politique. Il ne laissa pas de comprendre bientôt le lourd fardeaux qui commençait à peser sur ses frêles épaules, et sentit sa tête accablée du poids d'une couronne qui, quoique ornée de puissance et de gloire, exigeait autant de force que d'énergie pour se soutenir.

L'héritage des rois Catholiques et de l'Empereur Charles-Quint était en effet une charge bien lourde.



CHARLES-QUINT.

Lorsque le mariage de Ferdinand et d'Isabelle eût lieu, l'union des deux couronnes eût lieu aussi. De cette manière la concorde conjugale, amena la concorde politique, ce fut-là, un double mariage de monarques et des monarchies qui produisirent le beau titre de *Roi d'Espagne*. Les rois Catholiques ne se contentant pas de rendre aux lettres le lustre qu'elles devaient avoir, de détruire l'anarchie, de faire d'un corps cadavéreux un corps robuste et plein de vie, de réorganiser une nation remplie de désordre, en la rendant compacte, de faire d'un peuple corrompu un peuple de mœurs exemplaires, de recevoir des mains de Boabdil les clefs de l'Alhambra, voulurent encore couronner tant de succès, en couvrant de leur égide cet homme qui dans d'autres cours passait pour visionnaire, et étendirent les confins du monde. Le même hémisphère avait besoin d'Isabelle la Catholique pour se faire connaître, et Isabelle la Catholique méritait bien le Nouveau-Monde qu'on allait découvrir. Les deux grandeurs de la



Yo el Rey



Mª MANUELA DE PORTUGAL — Mᵉ EMMANUELLE DE PORTUGAL

[illegible] — Nº [illegible] — 1re [illegible]

VALLADOLID



Reyne de Angleterre

terre, celle de la souveraineté et celle du génie, se virent alors en contact. C'était l'ouvrage de la Providence. Charles I, prince qui n'était pas né sur notre territoire, qui ne parlait pas notre langue, et qui connaissait moins encore nos mœurs et nos coutumes, était entièrement occupé par les guerres que l'empire avait à soutenir. Absorbé dans les luttes religieuses, accablé sous le poids de tant de couronnes et de tant de lauriers, il ne put s'occuper, comme il le devait, du gouvernement de l'Espagne; mais en revanche la noblesse et l'élévation de son caractère et ses hauts faits d'armes, avaient assuré déjà la renommée et le prestige de son nom.

L'Espagne très-affaiblie par les absences continuelles de l'Empereur manquait d'unité dans ses lois, dans ses coutumes et dans ses intérêts, et couvait de plus à l'intérieur les cendres encore chaudes des turbulences et des discordes passées. La lutte politique et religieuse qui agitait depuis quelques années les Pays-Bas, par suite d'une haine aussi envenimée qu'injustifiable de la part du pape Paul IV, et de son neveu le rusé cardinal Caraffa, la jalousie de quelques souverains, au sujet de notre possession du royaume de Naples, et l'attention particulière exigée par nos conquêtes d'Outremer, étaient autant de circonstances capables de décourager quiconque n'aurait pas eu la force de caractère de Philippe II.

Le nouveau roi fit cependant face à tout; et en même temps qu'il dictait des lois et organisait l'administration d'une aussi vaste monarchie, une armée commandée par le valeureux et célèbre duc d'Albe, plaçait ses échelles contre les murs de Rome, et obligeait Paul IV à accepter la paix. Pendant ce temps-là une autre armée beaucoup plus nombreuse sous les ordres du duc de Savoie, Philibert-Emmanuel, marchait contre la France. Après avoir menacé Mariembourg, ville de Flandres, occupée par les français (15 juillet 1557), le prince Philibert, dans le but de tromper l'ennemi, assiégea St.-Quentin, place forte sur la frontière de France et des Pays-Bas, dans les environs de laquelle l'armée française, qui accourait faire lever le siége, aux ordres du Connétable de Montmorency, fut entièrement battue, le 10 août 1557 (1).

La nouvelle de ce grand triomphe remplit de terreur les habitants de Paris, qui croyaient déjà voir l'ennemi à leurs portes, et en même temps elle combla de joie et de satisfaction le roi Philippe, qui se trouvait alors à Cambray. Il partit le lendemain pour rejoindre l'armée, et le 13 août on arbora l'étendard royal dans une vallée à la vue de St.-Quentin. Quelqu'un (2) conseilla au monarque espagnol de lever le siége, et de marcher rapidemente sur Paris, mais Philippe, moins hardi ou plus prudent, ne crut pas devoir hasarder une opération qui pouvait le compromettre, en face des immenses ressources dont la France pouvait encore disposer; et préféra l'avantage, moins brillant mais plus sûr, de s'emparer de la forteresse qu'il avait devant lui. Les généraux de l'armée ayant adopté cette résolution, le roi fit sommer l'amiral Coligny de se rendre, ainsi que les habitants de la ville, en leur garantissant la vie et la liberté. La réponse de l'amiral de France, ayant été aussi énergique qu'on devait l'attendre de sa bravoure, on commença dès le lendemain (14 août) à attaquer la place. La défense que fit Coligny fut digne de sa grande réputation militaire, et lui fit un nom parmi les plus fameux généraux de son siècle. Mais il ne pouvait resister aux assauts répétés d'une armée de 56000 hommes, entre espagnols, anglais, allemands et flamands, munis de toutes les ressources nécessaires, et encouragés par le succès de la dernière victoire. Enfin, après avoir fait brèche sur plusieurs côtés et pratiqué des mines sur d'autres, on donna l'assaut général, et la place fut prise (27 août 1557) au milieu d'un grand carnage d'hommes, d'enfants et de femmes. L'amiral Coligny, son frère Andelot et l'autre fils du connétable de France furent faits prisonniers (3).

---

(1) Le duc de Savoie et le comte d'Egmont harcèlerent de telle façon les français dans leur retraite, qu'ils rompirent leurs bataillons et les dispersèrent, remplirent le champ de sang et de carnage, et gagnèrent une des victoires les plus complètes qu'on puisse lire dans les annales des batailles.

Le Connétable Montmorency et son plus jèune fils furent faits prisonniers, ainsi que le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de St.-André, le prince de Mantoue, et jusqu'à 300 officiers de distinction, ainsi que 5000 soldats tudesques: les français laissèrent 4000 morts: toute l'artillerie resta au pouvoir du vainqueur, excepté deux pièces, et 50 drapeaux, dont 20 appartenaient aux français, et 30 aux tudesques. La perte du roi d'Espagne ne depassa pas le chiffre de 80 hommes. (*Lafuente*, tome XIII.)

(2) Ce fut le duc de Savoie.

(3) Dans la narration manuscrite de l'Escurial par un témoin oculaire, on lit une horrible description des actes de cruauté et des excès auxquels se livrèrent les vainqueurs. Il y est dit que beaucoup de cadavres furent eventrés, et qu'on ne laissait en vie dans les maisons ni homme, ni femme, ni enfant. Toutes les personnes qui cherchaient un asile dans les caves et les endroits cachés, furent passées au fil de l'épée. Il y eut des soldats qui firent un butin de 12000 ducats, et la moindre part des autres fut de 2000; pour mieux fouiller les femmes on les faisait mettre en chemise, et lorsqu'on ne leur trouvait pas d'argent on leur donnait des coups d'épée, ou bien on leur coupait les bras. Enfin, on incendia la ville en laissant sortir par ordre du Roi le St. Sa-

Cette journée mémorable où Philippe II reçut le baptême de la gloire militaire, inaugura son règne d'une manière éclatante. Ce fait d'armes ayant eu lieu le jour de la fête du martyr espagnol St. Laurent, pour qui ce prince avait une grande dévotion depuis son enfance, il crut devoir au ciel par l'intercession du Saint, la faveur d'un si beau début dans la carrière qui s'ouvrait devant lui. Concevant dès ce moment-là l'idée d'un culte signalé, il se proposa d'élever un temple qui servirait à rappeler aux générations futures une aussi grande victoire; et comme le jour où il la remporta, était précisément celui que l'Eglise consacre à la commémoration de St. Laurent (10 août 1557), il voulut placer ce monument sous le nom et l'invocation du martyr romain.

D'après les idées dévotes du monarque et les tendances d'une époque, où les questions théologiques préoccupaient toutes les pensées, on devait s'attendre à voir présider à la construction d'un monument de cette espèce l'esprit religieux et le caractère mélancolique et sévère de son royal fondateur.

C'est ainsi que le succès des armes espagnoles à St.-Quentin, suivi de la reddition du Chatelet et de Ham, ne furent pas les seuls résultats de cette mémorable campagne; la religion et les arts devaient en obtenir un triomphe plus fécond et plus durable.



BATAILLE DE SAINT-QUENTIN.

L'idée de la fondation de l'Escurial, de ce monument qui se déroule majestueusement aux pieds du Guadarrama, s'offrit à l'imagination du vainqueur au milieu du cliquetis des armes et des cris de douleurs des mourants. Ce n'était pas assez pour Philippe II d'avoir augmenté la gloire militaire de la nation, ni de veiller sur la vaste monarchie que la divine Providence avait recommandée à ses soins, il voulut encore rendre mémorable l'époque et le siècle de son règne, en arrachant les arts du sommeil léthargique où ils étaient plongés. C'est ainsi que, malgré la divergence des opinions émises jusqu'à ce jour sur la fondation et les richesses du monastère de l'Escurial, nous devons considérer ce fait comme le point de départ de la véritable renaissance des arts en Espagne.

Ainsi, nous ferons observer que tandis que dans une grande partie de l'Europe, les dogmes et les monuments de la religion Catholique souffraient des rudes atteintes; tandis que dans les possessions mêmes du monarque espagnol, dans les belles provinces des Pays-Bas, des villes et des contrées entières se levaient en masse pour proclamer les doctrines hérétiques de Calvin, de Luther, de Muncer; tandis que la noblesse infestée par le poison du schisme se soulevait contre son roi, et proscrivait le culte du Dieu de ses ancêtres; et que le peuple en tumulte profanait et détruisait les églises, renversait et brisait les images, déchirait les symboles sacrés de la religion du Christ, on élevait en Espagne un monument religieux qui allait causer l'admiration du monde par

crement et le corps de St. Quentin, de même que les religieuses qui furent l'objet de la protection du comte de Féria et du duc de Savoie qui les conduisirent à leurs tentes pour qu'elles ne fussent pas deshonorées.

Ce fut un soldat natif de Toro, appelé Francisco Diaz, qui fit prisonnier l'amiral celui-ci fut remis par ordre du roi au Mestre-de Camp Caceres, et Andelot put s'échapper, mais non sans éloigner le soupçon de subornement de la part des espagnols qui le gardaient.

sa grandeur et sa magnificence, tabernacle simple et sévère, où devaient se faire entendre perpétuellement les louanges du Dieu des Chrétiens. Aux temps où Ignace de Loyola venait de lever en Espagne l'étendard de la Foi orthodoxe contre les prédications de Luther en Allemagne, et quand en Flandres les églises catholiques étaient renversées, et les habitants des cloîtres lapidés, on érigeait en Espagne le grand monastère de l'Escurial, et on le peuplait de moines.

L'empereur Charles-Quint après avoir passé les dernières années de sa vie dans un monastère de l'ordre de St.-Jerôme, laissa à son fils le choix du lieu où devaient reposer ses restes mortels, c'est pourquoi Philippe II voulut que le monument qu'il projetait relevat de l'ordre de St.-Jérôme; tel est, du moins d'après l'opinion des meilleurs historiens, le motif qui lui suggéra l'idée d'ajouter au projet d'un temple et d'une maison religieuse, celui de faire construire un panthéon digne de renfermer les cendres des grands princes de sa famille (1).



MOINES HIERONYMITES.

La lettre patente de fondation de ce monastère écrite par Philippe II, qui à cette époque se trouvait en Flandres, après les titres communs, est conçue en ces termes:

«Reconnaissant les nombreux et grands bienfaits que de Dieu Notre-Seigneur nous avons reçu, et que chaque jour nous rece- »vons, et tout ce qu'il a voulu faire pour diriger et guider nos faits et nos affaires pour son saint service, et soutenir et maintenir nos »royaumes en sa sainte foi et sa sainte religion en paix et en justice, entendant par cela tout ce qui devant Dieu est pieux et agréa- »ble en témoignage de reconnaissance pour lesdits bienfaits, comme bâtir et fonder des églises et monasteres où son saint nom sera »béni et loué, et que sa sainte foi, avec la doctrine et l'exemple des religieux serviteurs de Dieu, se conserve et s'augmente, et afin »qu'il y soit prié et qu'on intercède auprès de Dieu pour nous et pour les rois nos prédécesseurs, pour le bien de nos âmes et la conser- »vation de notre royal état; prenant en considération que l'Empereur notre père, après avoir renoncé en notre faveur à ses royau- »mes et à ses autres états, se retira à un monastère de l'ordre de St.-Jérôme de Yuste, qui appartient à l'ordre de St.-Jérôme, où »il mourût, et où son corps se trouve déposé; par le codicille qu'il fit en dernier lieu, nous ayant chargé de tout ce qui avait rapport »à sa sépulture, au lieu et l'endroit où son corps et celui de l'Impératrice et reine notre mère, devaient être déposés et placés, étant »fort juste et convenable que leurs corps soient honorablement ensevelis, et que l'on fasse pour leurs âmes de continuelles prières,

(1) Quelques écrivains manquent d'exactitude historique, entr'autres Herrera dans son Histoire générale du Monde, quand ils disent que cette décision du Roi, eut pour cause la réparation d'un monastère de St.-Laurent, détruit le jour de la bataille, près de la ville de St. Quentin; et quand on prétend qu'il fit vœu de bâtir un monastère s'il était vainqueur dans l'affaire, ou bien que le Pontife lui imposa ce devoir en expiation du sang que versèrent ses troupes à cette occasion. Les motifs sont ceux que nous avons déjà indiqués, et que le Roi lui-même exposa dans la lettre de fondation que nous allons voir. (*Siguenza.*—*Cabrera*, Hist. de Felipe II.—*Fr. Jean de St.-Jérôme*, dans son livre de Mémoires sur le monastère de l'Escurial. *Quevedo*, Histoire du même. *Lafuente*, Histoire générale d'Espagne.)

»des sacrifices, des commémorations et des suffrages, nous avons décidé, que lorsque Dieu voudra »bien nous appeler à lui, que notre corps soit enseveli dans le même endroit que la haute et puis- »sante dame, la princesse Marie, notre chère et aimée épouse, qui a déterminé que quand Dieu »Notre-Seigneur l'appèlera à lui, on l'enterre dans le même monastère, et qu'on y transporte le »corps des Infants D. Ferdinand et D. Jean, nos frères, et ceux des reines Eléonore et Marie, nos tantes.

»Pour lesdites considérations nous fondons, et faisons bâtir le monastère royal de St.-Laurent, près de la »ville de l'Escurial, dans la diocèse et archevêché de Tolède; lequel nous fondons sous l'invocation et la dédicace du »bien-heureux St. Laurent, à cause de la dévotion toute particulière que, comme nous avons dit, nous professons à ce »saint. Et en souvenir de la grâce et des victoires que nous avons remportées le jour de sa fête. Item: Nous le fondons »d'après la règle de St.-Jérôme, à cause de l'affection et de la dévotion que nous avons envers cet ordre, et celle qu'eut »pour lui l'Empereur et Roi. Outre cela nous avons déterminé qu'il s'instituerait et se fonderait un collège où l'on en- »seignera les arts et la sainte Théologie, et où l'on élèvera quelques enfants sous le régime d'un seminaire, etc., etc.»

Philippe II arriva à Laredo le 29 août 1559, après une navigation des plus heureuses, mais à peine débarqué, une furieuse tempête brisa une partie de ses bâtiments, et engloutit près d'un millier d'hommes. C'est ainsi que la superbe collection de statues, de tableaux et d'autres objets précieux que Charles-Quint avait réunie pendant quarante ans de conquêtes en Italie, en Allemagne, et en Flandres, fut entièrement perdue. Philippe II destinait tous ces objets d'art et de prix à enrichir l'Escurial, et dans le but de témoigner à Dieu sa reconnaissance de l'avoir sauvé de ce naufrage, S. M. déclara publiquement qu'il prenait dès ce moment la résolution de consacrer sa vie à l'exaltation de la Foi (1).

Aussitôt revenu des Pays-Bas dont il laissa le gouvernement à sa sœur Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, il s'occupa sérieusement de la réalisation de son projet, et chercha tout d'abord le lieu le plus propre à l'érection d'un monastère. Son caractère mélancolique, lui faisait préférer les sites solitaires, rocailleux et agrestes, qui du reste paraissaient aussi les plus convenables au but de l'édifice. Habitué par prédilection à passer la Semaine-Sainte au monastère de Guisando, situé entre Cebreros et Cadalso, sur une montagne dont les environs sont renommés pour leurs taureaux, il pensa qu'un lieu plus rapproché de Madrid, et situé aux pieds d'un des pitons qui forment la chaîne du Guadarrama, serait le plus favorable à ses intentions. En effet, la montagne sur laquelle se trouvait le monastère de Guisando, ainsi que ses alentours, offrait à l'œil un paysage raboteux, il est vrai, mais richement orné par la nature; des rocs à pic tous couverts d'arbustes et de fleurs, en faisaient un délicieux séjour, que le roi choisit d'abord pour l'exécution de ses desseins; mais après un mûr examen il finit par se convaincre qu'en outre de la grande distance de la nouvelle capitale, l'aspérité du terrain était un obstacle insurmontable. Il parcourut donc la base de tous les mamelons situés au nord de Madrid, connus sous le nom de Real-de-Manzanarès, et ne trouvant aucun lieu qui satisfît complètement ses désirs, il jeta les yeux sur Aranjuez, où de nouvelles difficultés rétardèrent encore l'exécution de son projet, puis se décidant enfin pour la zone comprise entre le monastère de Guisando et le Real-de-Manzanarès, il chargea une commission composée d'architectes, de médecins et de géologues de proposer dans ce territoire le lieu qui leur parut le plus convenable.

Les membres de la commission s'acquittèrent de leur tâche avec le plus grand zèle; cependant leurs recherches furent infructueuses, car après avoir parcouru le pays dans tous les sens, aucun endroit ne leur sembla réunir les conditions exigées.

Tout en appréciant la fraîcheur et la riche végétation de la Fresneda, mais en raison de son insalubrité, ils se dirigèrent vers l'Alberquilla, endroit situé sur un terrain plus plat et plus gai, qui paraissant offrir tous les avantages que l'on pouvait désirer, fut cependant encore abandonné par suite du manque d'eau. Enfin, un peu plus vers le nord de l'Alberquilla sur une hauteur appartenant à la chaîne des Carpétans, ils découvrirent un lieu qui par sa fertilité, l'abondance de ses eaux et la proximité des principaux matériaux propres à la construction, leur sembla devoir répondre au but du monarque. En arrivant à Madrid la commission rendit un compte détaillé de l'objet de ses recherches.

Philippe II se montra très-satisfait du choix de ses délégués; car l'endroit n'était éloigné de Madrid que de 8 lieues vers le nord, non loin de l'Alberquilla et de l'Escurial, et près du pacage de la *Herreria*. Il voulut le voir en personne, et sut apprécier la salubrité et les autres avantages qu'offrait ce site, surtout par sa verdeur mélancolique, si propice à l'établissement d'un asile religieux et à la retraite à laquelle il pensait se vouer lui-même pour expédier les affaires publiques dans la solitude et le silence.

---

(1) On voit encore entre Laredo et Colindres les gros anneaux où l'on attacha les galères de Charles-Quint un an auparavant, et celles de Philippe II dans cette occasion.

Cet endroit n'était pas loin de la capitale où les circonstances pouvaient quelquefois rendre sa présence nécessaire. Tel était le lieu choisi après tant de recherches pour bâtir, suivant l'expression de ce monarque, *un temple à Dieu et une chaumière pour l'homme.* Il réunit, en effet, toutes les circonstances dont la nature peut embellir les conceptions de l'artiste.

Le roi désirait, pour les raisons que nous avons déjà énoncées, confier le futur monastère aux soins des religieux de l'ordre de St.-Jérôme qui, nouvellement établi en Espagne, se trouvait dans l'état le plus admirable d'austérité (1). Il fit demander au Chapître général de l'ordre de St.-Jérôme qui à cette époque siégeait à St.-Barthélemy-de-Lupiana (1561), dans l'Alcarie, que l'on nommât un prieur et des moines fondateurs pour la nouvelle maison de l'ordre, qu'il pensait dédier au martyr espagnol. On fit demander au susdit Chapître par ordre du roi: *Si l'ordre accepterait un monastère qu'il avait le projet de fonder pour la gloire de Dieu, sous l'invocation du martyr espagnol Saint Laurent? Que si cela lui convenait on choisit sans délai les personnes qui devraient remplir les fonctions de prieur, vicaire et autres offices, afin que les susdites personnes allassent prendre possession du lieu.* Pour toute réponse les membres du Chapître inclinèrent humblemente la tête, et acceptèrent la faveur que S. M. accordait à leur ordre. Aussitôt le P. Jean de Huete, profès du collège de Zamora, fut nommé prieur et premier fondateur; et le P. Jean du Colmenar, fut nommé vicaire, dignité qu'il occupait au monastère de Guisando; les deux religieux étaient réputés comme des hommes probes et vertueux. On fit immédiatement au roi le rapport de l'admission du Chapître, et des nominations qui avaient eu lieu, et les moines témoignèrent la plus grande reconnaissance pour l'honneur que le monarque venait de faire à l'ordre de St.-Jérôme, en le préférant à tout autre.

Les nouveaux élus, le prieur de St.-Jérôme de Madrid, le P. Gutierrez-de-Léon, Jean-Baptiste de Tolède, architecte en chef du roi, et Pierre de Hoyo, Secrétaire de S. M., tinrent une réunion par ordre de S. M., à Guadarrama, le 30 novembre 1561. Le but de cette réunion était d'aller reconnaître le terrain le plus propice à la construction de l'édifice, et de concerter entr'eux, sur tout ce qui pourrait convenir à son exécution (2), et à son embellissement. Ils le firent ainsi, et lors de leur tournée d'investigation ils se trouvaient aux abords de l'Escurial, lorsqu'en montant le coteau qui est entre le village et la Résidence, un violent ouragan arracha le torchis placé sur le murs d'une petite vigne, et le lança sur les touristes, non sans leur causer quelques blessures; mais ceux-ci loin de se décourager continuèrent leur route.



Le lendemain ils furent saisis du plus grand étonnement en voyant arriver un courrier de S. M., porteur d'une lettre par laquelle le Roi les engageait à ne pas s'alarmer des coups de vents qu'ils avaient souffert, car à Madrid il avait fait ce jour-là le même temps. Ce qui prouve l'impatience de Philippe II pour faire exécuter son projet.

Après avoir reçu le rapport de cette dernière commission, qui loin d'être arrêtée par des obstacles invincibles, trouvait tout ce qu'elle avait vu propice au but que le roi s'était proposé, ce prince alla passer la Semaine-Sainte, selon sa coutume, au monastère de Guisando. Il était accompagné du duc d'Albe, Don Antoine de Tolède, prieur de St.-Jean, du marquis de Cortes, Don François Benavides,

(1) Quoique l'ordre de St.-Jérôme fut depuis longtemps établi en Italie et même en Espagne depuis quelques années on comptait quelques hermitages sous ce titre, l'ordre ne fut crée canoniquement que du moment où il fut établi par le Pape Grégoire XI en vertu de sa bulle expédiée à Avignon (octobre 1373). Dans cette bulle, le Pontife nommait premier prélat Pierre Fernandez-Pecha, chambellan du roi Alphonse XI, et plus tard de son fils Pierre, surnommé le Cruel.

(2) On raconte que le Juge des Eaux et-Forêts étant allé prendre des informations des Alcades des hameaux voisins, celui de Galapagar lui dit: *Prenez note que j'ai 90 ans, que j'ai été vingt fois alcade et autant de fois échevin, et que le roi fera là un nid de chenilles qui mangera tout le pays; mas le service de Dieu avant tout.....* (*Cabrera,* Hist. de Philippe II, liv. 4.)

du marquis de la Navas, du marquis de Chinchon, de plusieurs autres seigneurs et de son architecte en chef Jean-Baptiste de Tolède, qui tenait en bon état le devis et la formation du plan de l'édifice. Le lundi de Pâques, le Roi partit de Guisando avec son noble cortège, auquel se joignirent les PP. Jean de Colmenar, Jean de St.-Jérôme, et Michel de la Croix, pour se rendre à l'Escurial, où S. M. passa la nuit. Il y séjourna deux jours et examina de nouveau les alentours du site et les bois voisins, ses sources et ses fontaines, il fit des observations sur tout, il s'informa de tout ce qui frappait ses yeux, et descendait jusqu'aux détails les plus minutieux. Après cette visite, Philippe II partit pour Madrid avec les personnes de sa suite, à l'exception de moines qui restèrent à l'Escurial; ces derniers furent chargés de faire des préparatifs et des provisions de toute espèce pour l'époque où les travaux commençeraient.

La ville de l'Escurial était alors très-petite et très-pauvre; elle se trouvait sur la partie connue aujourd'hui sous le nom d'*Escorial de Abajo*, que l'on a donné à la résidence actuelle. Le P. Fr. Jean de St.-Jérôme, déjà cité comme témoin oculaire, dit dans ses mémoires manuscrites, que dans tout le village, il n'y avait ni cheminée, ni fenêtre; de manière que la lumière, la fumée, les bêtes et les hommes n'avaient qu'une seule entrée et une seule issue. Le P. Sigüenza, ajoute pour donner une idée de la misère de ce village, qu'il était oublié et tellement isolé, que les greffiers et les huissiers de Ségovie, gens toujours à l'affût de rixes et procès, ignoraient même le nom de l'Escurial. Les Religieux fondateurs se logèrent dans une de ces humbles chaumières où ils étaient très-gênés; c'est de là qu'ils allaient tous les jours, surveiller les travaux du défrichement, qui commencèrent vers les premiers jours du mois d'avril 1562.

Tout le terrain qu'occupe aujourd'hui le monastère était alors couvert de broussailles si épaisses que les bergers des environs y avaient établi leurs bercails afin de défendre leurs troupeaux du froid en hiver, et d'y conserver leurs abreuvoirs en l'été. Il y avait deux fontaines abondantes, qui ne tarissaient jamais: l'une donnait de l'eau très-légère et digestive, elle était connue sous le nom de *Fuente de Blasco Sancho* (à présent cette source se trouve à coté du grand bassin du Jardin potager, elle porte le nom de fontaine de l'Etrier (*del Estribo*), l'autre plus éloignée vers le Couchant, portait le nom de *Mata-las-Fuentes* (tue les fontaines) parceque les bestiaux préféraient son eau qui avait plus de sel. Après la fondation on l'appela la fontaine de la Reine, on lui fit des canaux et des acqueducs, et elle est sur le chemin qui conduit à las Navas-del-Marqués. Actuellement elle est entièrement perdue et abandonnée, ses eaux se filtrent et coulent à travers le chemin, ce qui est d'autant plus régrettable que l'augmentation de population qui tous les ans a lieu, et la chaleur excessive qui règne dans la résidence, sont cause du manque d'eau.



Après que le défrichement fut terminé, et que l'on eut arraché tous les arbrisseaux qui étaient encore attachés au sol, l'habile architecte Jean-Baptiste de Tolède, en présence du Roi, de la Cour et des moines, tira ses lignes, arpenta le terrain qui devait occuper l'édifice et y planta des pieux, d'après les plans qu'il avait tracé lui-même (1562), et dès ce moment le Roi ordonna que ce terrain prit le nom de

RÉSIDENCE ROYALE DE SAINT-LAURENT.

Afin d'éviter que les vents violents qui soufflent ordinairement dans cette contrée endommageassent les façades de l'édifice, et pour que les appartements se trouvassent mieux exposés au soleil du Midi, Jean-Baptiste de Tolède crut devoir les placer sur un dégré d'inclinaison un peu au Levant, et avec cet écart des points cardinaux, on tira la première ligne du Levant au Couchant sur l'étendue de 162 mètres. De ses extrémités on leva deux perpendiculaires du Nord au Midi de 204 mètres chacune, en formant avec la quatrième parallèle jusqu'à la première un parallélogramme rectangle, dont les côtés situés au Levant et au Couchant excèdent de 36 mètres ceux qui sont vers le Midi et vers le Nord. L'aire qui reste au milieu quoique assez plate à la simple vue présenta une inclinaison de 8^{m},36 dès qu'elle fût nivellée; outre cela elle était remplie de rocs énormes, de fentes, de crevasses, de hauts et de bas qui coutèrent beaucoup de peine à combler. Il s'en suit de là que cette

contrée jadis condamnée à l'oubli, et dans laquelle la nature se montrait dans toute sa négligence agreste, fut destinée à devenir un site délicieux, le séjour des arts les mieux appréciés de l'Europe.

Il nous est absolument nécessaire, dans ce moment, de suspendre la narration de notre histoire, pour marquer la situation du monastère qui en est l'objet et pour que nous puissions décrire ses alentours et en donner un précis statistique; et nous croyons que cela suffira pour répondre à une opinion vulgaire provenant sans doute de la jalousie, qui veut tout souiller de son souffle impur: *que Philippe II avait détruit et dépeuplé plusieurs villages et plusieurs hameaux pour peupler un monastère de moines.*



PHILIPPE II.

La Résidence Royale de St.-Laurent est située à 40° 35′ de latitude septentrionale du méridien de Madrid. Elle se trouve placée, comme nous l'avons déjà dit, à mi-côte de la chaîne appelée *Carpetana,* du côté du Nord, et vers le Couchant elle est dominée par de hautes montagnes (1). Celles-ci sont connues dans le pays sous différents noms, dont les principaux sont *Machota,* qui se trouve vers le Midi; *San Benito,* qui est située au milieu vers le Couchant; elle forme á ses côtés deux gorges qui donnent passage aux vents impétueux qui incommodent beaucoup, surtout pendant l'hiver et au printemps, mais qui rendent ce pays frais et serein, pendant l'été. A côté de cette dernière montagne vers le Nord, on voit celle que l'on appelle *Malagon,* qui se réunit avec la chaîne du Guadarrama. Il y avait anciennement sur cette montagne un hermitage appelé St.-Jean-de-Malagon, où les gens du pays se rendaient en pélérinage: aujourd'hui il n'en reste aucun vestige. Dans toute la partie

---

(1) Les noms des pics les plus élevés qui entourent l'Escurial, comme la hauteur qu'ils ont au-dessus du niveau du Parvis, se trouvent dans la table suivante que le P. Quevedo a copié de la bibliothèque du monastère.

	Metres.
Le premier des Hermitages, le plus éloignés vers le midi, a	414,65
Le second desdits Hermitages	407,97
Celui qui se trouve sur le Castagnar	306,65
La Machota	469,19
San Benito	685,58
El Cabo de la Torrecilla	489,00
El de la ventisca del Alojero	538,71
El de Elechar	471,14
Le port de Malagon	533,69
La Cruz de Enmedio	527,12

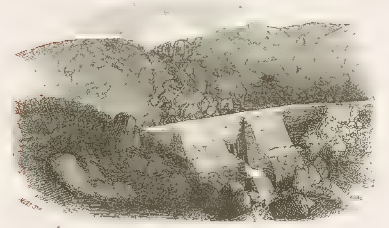
Sur la troisième de ces montagnes, on voit une raie longitudinale de couleur plus claire que le reste du terrain: cette raie qui, vue de l'Escurial ressemble à un sentier, et que vue du chemin de Madrid s'est présentée à l'imagination poétique d'un de nos écrivains, comme la silhouette enchanteresse d'une fée, n'est autre chose qu'un éboulement occasionné, en 1854, par la réunion de plusieurs sources cachées, qui à force de siècles avaient miné la partie intérieure des couches superficielles de la terre. Cet éboulement eut lieu avec un épouvantable fracas, et fit rouler d'énormes pierres sur le Castagnar; il y en avait du poids de 1250 quintaux. Les pierres qui tombaient au fond de la source en firent evacuer le liquide et produisirent son jaillissement en grande abondance pendant dix ou douze jours consécutifs, ce qui fit transformer cette partie du Castagnar en un tas de boue.

du Levant et du Midi on découvre un vaste horizon très-pittoresque; son aspect a quelque chose de féérique dans les beaux jours d'hiver. Le ciel y est si pur et si transparent, qu'il serait difficile de trouver au monde un pays qui puisse l'égaler. Il faut pourtant en excepter les jours d'automne où il fait du vent, mais dans les autres saisons, même dans les jours d'hiver, sa température est délicieuse. Son état de salubrité est tel, dit le P. Sigüenza, que malgré les ravages de la peste dont toute l'Espagne fut affligée depuis 1598 jusqu'en 1601, qui continuaient encore dans quelques contrées de la Péninsule, lorsque le Père écrivait ces lignes, les habitants de l'Escurial ne le surent que par tradition. Sa distance de Madrid est si courte, que dans les jours sereins on en distingue les édifices à la simple vue. Il existe un sentier direct qui ne passe guère de 4 lieues, tandis que la route ordinaire en comprend près de 8; et s'il arrive un jour que l'on construise un chemin-de-fer dans cette direction, le trajet pourra se faire dans l'espace de 20 à 30 minutes. La position topographique de Madrid par rapport à l'Escurial, est entre le Levant et le Midi; Tolède se trouve à 12 lieues, dans la même direction; Avila en est à 9 lieues au Couchant, et Ségovie se trouve à distance égale du côté du Nord. Les forêts que Philippe II donna en dot au monastère, procurent à ce territoire scabreux par nature, une fraîcheur et un agrément très-apréciable. Ces forêts, aujourd'hui taillées et défrichées avec outrance, attiraient autrefois l'attention du voyageur, par l'agréable perspective qu'offraient leurs belles plantations, qui, d'après Sigüenza, les faisait ressembler à deux vases de basilic, et par le gibier abondant qu'elles contenaient. Un grand nombre de fontaines d'excellente eau, et de nombreux ruisseaux qui se précipitent du haut des montagnes en formant des cascades, sont arrêtés dans leur fougue par trois fortes digues en pierre de taille, et suffisent à l'irrigation.

L'enceinte a dix lieues de circonférence; elle est toute en pierre sèche et de la hauteur de dix à douze pieds. Le pacâge de la *Herreria* fait partie de ces forêts. Il commence au mur d'enclos du monastère, et s'étend jusqu'à une très-longue distance vers le Midi. Il y avait anciennement un village appelé *La Herreria de Fuente Lámparas*, que l'on croit avoir été situé sur la partie la plus élevée du jardin potager, qui actuellement se nomme le Castagnar et dont on voit encore quelques traces: cependant il est inhabité depuis bien longtemps, puisqu'en 1443 il appartenait au docteur Jean García-de-San-Roman-de-Porras, aux héritiers duquel Philippe II l'acheta au prix de 15.000 ducats. On croit que l'église paroissiale se trouvait sur un plateau carré qui se conserve encore. Indépendemment de la petite église bâtie dans le Castagnar même, il y avait sur son territoire un hermitage de la Sainte Vierge, dite de la Herreria, dont les ruines se trouvent au pied du pic appelé *de los Hermitagnos*, et l'on prétend qu'il y avait encore quelques hermites lors

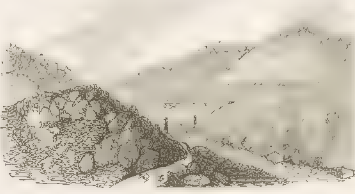


GRANDE DIGUE DU FOULON (*Batan*).





DIGUE DU ROMERAL.



DIGUE DE L'INFANT.

de la fondation du monastère. Plus tard on donna l'ordre de démolir cet hermitage (1595), afin d'éviter autant que possible, les profanations qui pouvaient avoir lieu dans un endroit aussi isolé; et la sainte image fut transportée à l'Escurial, où encore aujourd'hui elle est l'objet d'un culte particulier, dans une chapelle qui lui est exclusivement destinée. Le Castagnar, dont

nous avons déjà parlé, se trouve dans cette même possession. C'est un grand jardin très-fertile en fruits de toute espèce, avec plusieurs fontaines, et des sites délicieux, surtout la place des Tillieuls *(de los Tilos)*, qui est un endroit enchanteur, plein de poésie, et difficile à décrire. Un peu plus loin vers l'Orient, et comme à une portée de fusil du Castagnar, se trouve l'endroit appelé le *siège de Philippe II*, qui consiste en cinq bancs taillés sur un énorme rocher, où, d'après ce que l'on assure traditionnellement, le Roi allait observer les travaux de la construction, sans que sa présence put distraire les ouvriers.

L'enclos de la Fresneda commence à la distance à peu près d'un kilomètre de la *Herreria*, et dans la partie la plus basse de la vallée. Il fut anciennement habité par quelques gens miserables. Lorsque Philippe II acheta ce terrain aux cinq propriétaires qui en jouissaient, pour la somme de 21.822.227 maravedis, il n'y avait que six ou sept habitants tous pauvres, et qui n'étaient que de simples fermiers. On conserve encore aujourd'hui l'église qui en était la paroisse, sous l'invocation de Saint Jean-Baptiste. Le nef de l'ancienne église, forme à présent un parvis cloturé par un mur en pierre, et le maître-autel se trouve tel qu'on le voyait jadis, quoiqu'il ait été restauré depuis. On y remarque encore un rétable que l'on estime beaucoup à cause de son antiquité, et des peintures sur bois, audessous desquelles on lit une inscription en caractères communement appelés gothiques, mais qui appartiennent réellement au type dont on se servait pour écrire les privilèges et les chartes que signait le Roi, avec les seigneurs de la Cour; ces caractères étaient légers, et très-déliés. Cette inscription est conçue en ces termes: *Ce rétable a été construit par ordre des Membres du Conseil de cette ville; le Licencié Frias, chanoine et grand-chantre de Tolède, étant curé, l'an* 1314. Quelques années plus tard, Philippe II fit construire dans ce même lieu une petite maison de plaisance ayant la forme d'un couvent, et la destina aux moines à titre de maison de campagne; c'est pour cette raison qu'on l'appelle *la Granjilla*.


CHATEAU DE LA GRANJILLA.

Il fit orner cette jolie propriété de jardins, les premiers que dessina le frère convers Cardona, célèbre horticulteur; ces jardins furent embellis par de nombreuses fontaines, des cascades et des berceaux: on creusa pour l'irrigation cinq magnifiques reservoirs


BELVÉDER DE LA REINA.


ROCHER DE CASTEJON.

remplis d'excellents poissons, et on y planta de grandes allées d'arbres qui rendaient ce site des plus agréables, quoique très-malsains pour les habitants, à cause de l'humidité des bassins. Quel dommage que les guerres dévastatrices d'abord, et plus tard

la main destructrice de l'homme, aient causé les dégâts que ce délicieux séjour a éprouvés et l'aient réduit à l'état où il se trouve!

Sur toute la partie du Levant, derrière la *Fresneda*, et dans la direction du Nord, s'étend à plus d'une lieue de distance, un bois touffu dont le centre est l'endroit appelé *las Radas*. C'est là que se trouve le site *el Mirador de la Reina* (1): il regarde vers la gauche de la Granjilla et se compose seulement d'une petite tour, avec une porte et trois fenêtres, par où la reine pouvait à l'abri de tout danger prendre part à la chasse, et tirer sur le gibier et les animaux qui étaient relancés. Cette tour construite en pierre de taille, est assise sur un rocher, auquel on monte par un large escalier en pierre.


PARC ET MAISON DE CAMPILLO

Dans le même endroit et un peu vers le Nord on trouve le site appelé *Canto de Castejon*, qui se compose de rochers égaux à ceux qui forment le siége de Philippe II. Avant d'arriver sur la hauteur, on lit cette inscription qui se trouve sur une roche: *En 1588, le 20 avril, le prince Philippe troisième du nom, âgé du dix ans et six jours, fit feu pour la première fois avec une arquebuse, contre cette pierre, en présence de S. M. le Roi Philippe Notre Seigneur, son père, et la haute et puissante dame l'Infante Isabelle, sa sœur*. Il y a au-dessous gravée dans le même roc, une inscription conçue en ces termes: *Sous le règne fortuné de Charles IV, on renouvella cette inscription, le 17 mars* 1803. De la plaine où se trouve cette inscription, on monte aux deux pics du rocher par deux escaliers pratiqués dans le même roc, celui de la droite a 21 marches, celui de la gauche en a 13. A l'endroit le plus élevé on voit plusieurs siéges taillés, et c'est peut-être de là où l'on peut jouir le mieux de la vue du monastère, de la fraîcheur et de l'étendue du bois.

Le site appelé *las Radas* s'étend jusqu'à *Campillo* et *Monasterio* où fut jadis l'emplacement de deux villages presqu'abandonnés, ainsi que d'un troisième nommé la *Collation de las Pozas*, qui en était voisin. Ces trois villages faisaient partie des propriétés des deux frères du nom d'Ajofrin, qui moururent sans succession à la bataille d'Aljubarrota, que le roi Jean I de Castille perdit en Portugal, et pour cette raison ces terrains passèrent à d'autres mains. Après plusieurs procès, et mille vicissitudes ils firent partie des biens du marquisat de Santillana; et plus tard ils appartinrent au comte de Tendilla et au duc de Maqueda, à qui Philippe II les acheta pour la somme de 40.000 ducats. Lorsque cette vente eut lieu, Campillo avait environ 120 habitants et Monasterio en avait 60; ils étaient généralement tous pauvres, et s'occupaient un peu des travaux agricoles, à élever des bestiaux et à soigner les biens du duc, dont la principale spéculation était la propagation de l'espèce chevaline. Le roi accorda à tous ces colons le droit d'aller s'établir où bon leur semblerait; il les exempta, pendant le reste de leur vie, du paiement de toute contribution. Il leur accorda encore de grandes faveurs, sans compter l'indemnité qui leur fut donnée. De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent nous devons conclure, que ces deux villages furent les seuls que fit détruire Philippe II.

On conserve encore à Campillo un ancien château, presqu'en ruines. Sa construction est en pierre, et ses murailles ont 2m,50 d'épaisseur; sa forme entièrement carrée, a une étendue de 23 mètres de chaque coté, et 20 de hauteur, avec une seule entrée au Midi. L'escalier, construit de la même matière, est d'une élégance remarquable; il aboutit à une salle carrée au premier étage, que nous ne saurions guère qualifier que du nom de salle d'armes, ou de salle de reception. Elle est ouverte jusqu'à la toiture; au second étage elle est entourée d'un balcon avec galerie en bois; et au troisième on voit encore des arceaux donnant sur une large galerie, qui constitue le troisième étage. Au premier et au second il y a huit portes s'ouvrant sur autant d'appartements. Ce château offre à la vue une particularité remarquable: sur la partie qui est exposé au Nord on aperçoit à l'angle du Levant, une tourelle en pierre, bâtie isolément, quoique contigüe aux murs du château. Sa forme demi-circulaire a de six à sept pieds de diamètre, ella a trois entrées au rez-de-chaussée, qui communiquent à la partie extérieure du château, par le moyen d'une galerie en pierre qui s'ouvre sur le toit. Quand on s'en approche, elle ressemble à un puits profond, et ni le P. Quevedo n'a pu rendre compte de l'usage auquel on l'appliquait, ni aucune des personnes que nous avons consultées à

(1) Le Belveder de la Reine.

ce sujet n'a su nous en donner l'explication. Lorsque Philippe II fit l'acquisition de ce château, il fit pratiquer des ouvertures pour remplacer par des balcons les œils-de-bœuf qu'il y avait auparavant, et il donna l'ordre de reconstruire les appartements intérieurs; mais ce ne fut qu'au commencement du règne de Philippe IV, que cet ouvrage fut définitivement terminé. Ce fut alors qu'au lieu de la plateforme qui le couvrait, on plaça un toit et qu'on enleva le balcon en fer qui l'entourait. On bâtit alors ainsi les maisons qui l'avoisinent, dans le but de procurer aux gens de la chasse du Roi un abri indispensable.

Sur le territoire de ce village les comtes de Maqueda fondèrent, à grands frais, une importante fabrique de toute espèce d'armes. Aujourd'hui il n'en reste que quelques vestiges, que l'on connait dans le pays sous le nom de *Molino de las armas*



MOULIN AUX ARMES.



CHATEAU DE CAMPILLO.

(Moulin aux armes). D'après une ancienne tradition alors très-répandue dans tous les villages d'alentour, il existait à *Monasterio* près de *Campillo*, un petit château où le roi Roderic garda pendant quelque temps la Cava cachée, et qu'il allait la voir sous prétexte d'aller à la chasse dans ces pacages, et l'on ajoutait que des restes antiques d'édifices ornés de quelques sculptures que l'on voit encore aujourd'hui sur les bords de la rivière de Guadarrama, appartenaient aux bains alors en usage où venait se baigner la fille du comte D. Julien. Cependant cette tradition est considérée comme entièrement fabuleuse, comme il résulte d'un ordre royal d'Isabelle la Catholique (1503) par lequel cette princesse donnait ordre au Grand-Commandeur de Léon de bâtir une maison près de Monasterio, où son Altesse pourrait aller se reposer toutes les fois qu'elle passerait par cet endroit. La maison bâtie, les comtes de Maqueda en conservèrent la jouissance plus tard, jusqu'à ce qu'elle fut démolie pour construire sur son emplacement le château dont nous parlons, et qui existait encore en 1839. Sa forme était un parallélogramme de 120 pieds de long sur 60 de large. Il présentait une superbe façade en pierre vers le Midi; son entrée était formée par cinq arceaux, ce qui constituait le premier corps; on arrivait au second par autant de balcons ou galeries parfaitement ouvertes avec des corniches, des jambajes et des linteaux parfaitement travaillés. Une grande corniche entourait tout l'édifice, dont la façade terminait par un triangle ou frontispice, au centre duquel il y avait une grande ogive. Quoique sans portes et sans fenêtres après l'invasion française, tout se trouvait en bon état, mais en 1839 l'administrateur des domaines royaux de l'Escurial eut l'idée de démolir cet édifice sous prétexte de tirer parti de ses débris, et ce qu'il obtint fut de le détruire complètement, puisque la charpente ne servit à rien, ou tout au plus à peu de chose, et les frais qu'on fit pour les enlever et les transporter, furent beaucoup plus considérables que ceux qu'aurait occasionné la réparation de ce joli château. Et après son total abandon, il s'en suivit comme conséquence naturelle que la façade entière s'écroula, et ce n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Les églises paroissiales des villages dont nous nous occupons relèvent de la jurisdiction ecclésiastique de Tolède; celle de Campillo était sous l'invocacion de la Très-Sainte-Trinité; aujourd'hui encore on conserve en face du château, quoique dans un état assez délabré, celle de Monasterio consacrée à Sainte-Marie-du-Marrubial. Nos lecteurs trouveront dans le cours de cet ouvrage quelqu'autre détail au sujet de cette forêt.

Quoique nous n'aspirions pas à une réputation scientifique, nous allons donner à nos lecteurs quelques renseignements au sujet du territoire de l'Escurial, considéré sous le point de vue géologique.



En supposant que la résidence royal de Saint-Laurent soit le centre d'un rayon de quinze kilomètres pris à vol d'oiseau, nous trouvons dans son étendue la plus grande partie des corps naturels qui sont répandues dans le royaume, savoir: des mines, des bonnes eaux potables, des végétaux et des terres applicables aux usages industriels. Comme ces objets sont rarement réunis sur un même terrain, nous regardons comme un effet de la Providence d'avoir étendu le commerce des hommes en les faisant dépendre les uns des autres par la variété des productions des différents climats et des diverses terres.

Les montagnes qui entourent l'Escurial appartiennent aux terrains hypogéniques, et les rochers qui les constituent essentiellement sont le granit et le gneis, tandis qu'à Colmenar-Viejo il y a du granit rouge.

Dans la démarcation que nous venons de tracer, on trouve specialement les matières suivantes: quelque filons de quartz blanc, quelques mines de cuivre piriteux et carbonateux; des bancs de pierre blanche saccharoïde; et vers le Sud on trouve de la galène ou pyrite arsénicale, des bancs de kaolin ou feldspate en décomposition (1). Il y a en outre une mine d'émeri, qui a été si utile pour le polissage des glaces fabriquées à Saint-Ildephonse, et enfin, sur le roc de Malagon on trouve une grande quantité de fer magnétique. Nous ne fairons pas mention ici de certaine mine d'amyanthe que quelques historiens assurent avoir été découverte, lorsque l'on construisit le tunel qui facilite la communication entre le monastère et la maison des Offices, ce qui arriva sous le règne de Charles III, parcequ'il nous répugne de croire que dans un terrain primitif, comme celui de l'Escurial, il se soit présenté une mine de cette espèce qui ne se trouve que dans les terrains de serpentine et dans les mines d'ardoises (2).

Très-peu de géologues ont publié leurs recherches sur le terrain de l'Escurial. Cela ne doit nullement nous étonner à cause des progrès que depuis quelques années on a fait dans l'étude de la minéralogie. Il y a quelques auteurs qui ont dit avec le plus grand sang-froid, que dans le territoire de l'Escurial il y avait des mines de jais, de cristal de roche, du cuivre violet, vert et bleu, des eaux minerales, du marbre, et de la pierre susceptible, avec le temps, de se changer en granit; mais toutes ces assertions aussi contraires á la nature du terrain, aux résultats des investigations faites tout récemment, et aux connaissances que l'on a aujourd'hui sur cette matière, sont dûes, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'état arrièré, où se trouvait la science; et par conséquent, on doit rejeter aujourd'hui de pareilles definitions.

Ce qu'il y de certain c'est que tout le granit de l'Escurial a une grande propension à se décomposer sous l'influence de l'air, parcequ'il entre beaucoup de feldspate dans sa composition et beaucoup de gros grain, ce qui malheureusement sera cause que la Basilique de l'Escurial, ouvrage bâti à grands frais et avec autant de solidité que les pyramides d'Egypte, ne survivra à celles-ci malgré leur antiquité fabuleuse.

Nous nous sommes occupés quoique sommairement, des eaux qui fertilisent ces endroits délicieux; elles prennent toutes leurs sources dans les montagnes qui se trouvent entre l'Escurial et Saint-Ildephonse. Ces eaux aident d'une manière prodigieuse la végétation des champs et des prairies qui produisent du foin excellent, ce qui est assez rare au centre des deux Castilles. Ces sources jaillissent en divers endroits, et ont des niveaux plus ou moins élevés.

Mais il est déjà temps de revenir á notre sujet, et de nous occuper du commencement des travaux de construction du monastère, que nous avons abandonnés momentanément dans le but d'entretenir nos lecteurs par une description exacte de ses alentours et de quelques notices géologiques du pays.

Nous disions, donc, en parlant du commencement, que l'on parvint à inverser ce terrain extrèmement accidenté et rocheux qui présentait une pente de plus de 8 mètres: cette opération coûta de frais considérables. On commença ensuite à réunir et à travailler les matériaux pour la construction du monastère. On vit accourir aussitôt de toutes parts des ouvriers de toute espèce. André d'Almaguer fut nommé intendant et comptable de toute la construction, et par ordre du Roi, le P. Jean de St.-Jérôme lui fut adjoint, pour faire les comptes et tenir les livres. Ce religieux, homme laborieux, est l'auteur d'un des mémoires manus-

---

(1) Il est évident que puisque le kaolin, qui est la base de la véritable porcelaine du Japon, abonde tant dans ces terrains, ceux-ci doivent être les plus propres à l'établissement d'une fabrique de porcelaine, dont l'importance pourrait devenir aussi grande que celle de Sèvres.

(2) Lorsque nous traiterons de la construction de cette communication souterraine, qui appartient à l'époque de Charles III, nos lecteurs trouveront tous les détails au sujet de la mine d'amyanthe.

crits conservés à la bibliothèque du monastère. Le P. de St.-Jérôme était en outre amateur de dessin, de peinture à l'aquarelle, et les quelques ouvrages qu'il a laissé, prouvent qu'il peignait avec un certain talent.

Le premier architecte Jean-Baptiste de Tolède dirigeait les travaux de construction, et le Frère Antoine de Villacastin, moine hiéronymite, l'aidait en qualité de premier ouvrier. Ce religieux appartenait à la clase des choristes, il était profès de la Sisla de Tolède; ses connaissances particulières en architecture avaient appelé sur lui l'attention, et on le chargea de la restauration des appartements que devait occuper Charles-Quint dans le monastère de Yuste.

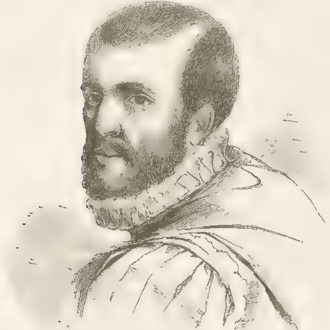
Le 23 avril 1563 la première pierre fut solennellement posée. Jean-Baptiste de Tolède voulut la fixer de sa propre main; il réunissait à la qualité d'excellent architecte, celles de sculpteur, de mathématicien, de géologue et de polyglotte. Cette première pierre, modeste inauguration d'un travail qui plus tard devait faire toute l'admiration du monde, fut placée au centre de la façade du Sud, au-dessous de l'endroit où se trouve aujourd'hui le siège du prieur au réfectoire; cette pierre est carrée, et sur trois de ses côtés on a mis les inscriptions suivantes gravées par Jean d'Herrera, comme il le dit dans ses mémoires:

Sur le plan supérieur: DEUS O. M. OPERI ASPICIAT.

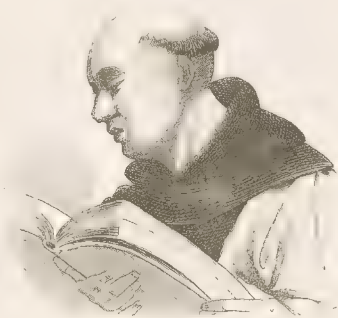
A droite: PHILIPPUS II. HISPANIARUM REX A
FUNDAMENTIS ERIGIT
MDLXIII.

A gauche: JOANNES BAPTISTA ARCHITECTUS
MAJOR IX KAL. MAII (1).

Ici nous devons une explication à nos lecteurs. Ils auront naturellement été surpris de nous entendre dire qu'Herrera se chargea de sculpter les inscriptions de la première pierre, quand un autre architecte avait été choisi. Pour cette raison il nous faudra jeter un coup d'œil retrospectif sur notre histoire, et continuer à citer le nom des différentes personnes qui furent désignées pour les diverses charges attachées à la construction; et nous poursuivrons le récit de certains détails qui eurent lieu avant le placement de la première pierre.




JEAN-BAPTISTE DE TOLEDE.



LE FRERE VILLACASTIN.

La nomination du Frère Antoine de Villacastin fut des plus dignes d'éloges; et le tact spécial du monarque et sa connaissance des hommes dus à son droit jugement, présidèrent à cette election. Frère Antoine travailla avec le plus grand zèle, la

(1) Nous avons copié cettes inscriptions avec la plus grande exactitude d'après le P. Quevedo, qui à son tour les a copiées des Mémoires manuscrites du P. Jean de St.-Jérôme, contemporain de Philippe II, et témoin oculaire de l'acte du placement de la première pierre. Il est à remarquer qu'elles sont différentes de celle du P. Siguenza, également contemporain et témoin oculaire du fait, en ce que à la deuxième inscription il emploie le parfait du verbe *erexit;* et à la troisième il omet l'épithète *major* après *architectus*, différence un peu trop remarquable à l'égard d'une circonstance où ils se trouvaient présents tous les deux, et d'une chose qu'ils palpèrent et purent copier à leur aise.

plus grande activité, et la plus grande intelligence, et on aurait dit qu'il était l'âme et l'agent principal des travaux. Jean de Paz fut nommé payeur: Pierre de Toulouse, conducteur des travaux et maître-maçon; malgré cette dernière nomination Frère François de l'Armedilla était chargé de toutes les carrières et de toute la pierre qui se recevait. Giuseppe Flecha, italien, était le maître en chef de la charpente.

Les principaux historiens disent-ils que la transformation qui s'opérait tous les jours était admirable à voir, non seulement à l'égard des endroits tirés au cordeau, mais encore à celui de leurs alentours. Partout on n'entendait que les coups de hache qui tombaient avec fracas sur les poutres, le bruit des marteaux des tailleurs de pierres, et les maillets, qui poussaient le ciseau du charpentier; du jour au lendemain on voyait disparaître comme par enchantement d'immenses rochers, de profonds ravins étaient bientôt comblés, et leur emplacement uni avec le sol; en même temps sur la trace des lignes on ouvrait de profonds fossés, où devaient s'asseoir les fondements. Dans les environs on établissait des fours à chaux, à plâtre et à briques, on ouvrait des carrières, on préparait des forges, et par tous les alentours on élevait des baraques, des maisons en bois et des tentes, pour que les travailleurs pussent se défendre contre le mauvais temps, et pour garder les outils de leur métier; de manière que ce paysage, naguère si désert, si silentieux et si sombre, avait été transformé d'une manière féerique en un lieu des plus animés; et à tout moment on y entendait le bruit des outils, et les chants rustiques et variés des journaliers.



LE P. JEAN DE HUETE.

Ainsi l'on voyait disparaître tous les jours l'aspérité et le désordre de cette nature sauvage, et par les soins du Frère Marcos de Cardona, on voyait se changer en agréables vergers, les sites qui jusqu'alors avaient servi de repaire aux sangliers et aux loups. Le profès de Barcelonne était révêtu de tous les pouvoirs du Roi, et certainement, il sû correspondre à la confiance royale de la manière la plus surprenante.

Outre le grand nombre d'ouvriers occupés à tous ces travaux, il y en avait d'autres qui coupaient les enormes sapins de Cuenca, que le P. Sigüenza ose comparer aux cèdres du Liban, et on mit à contribution toutes les forêts qui entouraient le tableau magnifique de l'Escurial, tel que ceux de Valsaïn, de Guadarrama, de Pinares-Llanos, de Quejigar et de Navaluenga, tandis que d'autres sciaient et travaillaient le bois propre aux différents usages, et qu'un nombre incalculable de charrètes conduissait les pièces aux pieds de la bâtisse.

Malgré le nombre d'ouvriers, et la bonne direction des maîtres, toute l'année 1652 et une partie de la suivante, ne furent employées qu'à préparer le terrain, à ouvrir les fossés principaux pour les fondements, et à amonceler des pierres et des matériaux de toute espèce. Tout était déjà préparé, lorsque Philippe II étant obligé d'aller aux Etats *(Cortes)* de Monzon, se trouva tellement épuisé de ressources pécuniaires, qu'il ordonna de suspendre les travaux commencés; et sans le comptable Andrée d'Almaguer, qui à l'aide de ses nombreux amis, et inspiré par son rare talent, procura les moyens d'acquérir des fonds, cette mésure d'une suspension indefinie, qui répandait partout la consternation, aurait attiré des pertes considérables, ou peut-être paralysé entièrement la construction.

Les travaux continuèrent donc sans interruption, et Philippe II leur donna plus en plus de vigueur, et par un effet du caractère prévoyant qui le distinguait, il fit associer avec Jean de Tolède, celui qui plus tard non seulement partagea sa gloire, mais encore la lui ravit. C'était le fameux Jean d'Herrera, l'honneur et le lustre de l'Architecture espagnole, à qui pour cette raison on donnait cent ducats par an d'honoraires, ou d'entretien (1).

Vers ce temps-là le premier Prieur Frère Jean de Huete se présenta accompagné de deux religieux. Il fut reçu avec amour et humilité par les cinq moines qui se trouvaient à la Résidence; il fut installé dans la nouvelle habitation, petite maison

(1) Mémoires de Jean d'Herrera présentées à Philippe II, par l'entremise de son sécrétaire Matthieu Vazquez. (Note sur le livre des Actes Capitulaires.)

que Philippe II avait fait acheter au village de l'Escurial, et qui, malgré son manque de disposition à cet effet, put encore se diviser en cellules, et être pourvue d'un jardin.

Jean-Baptiste de Tolède croyait avoir réuni les matériaux nécessaires: il était temps de commencer. A fin qu'il ne manquait rien à l'inauguration de cette entreprise, il fit prévenir le P. Prieur et les moines d'y concourir, et il fut convenu que le 23 avril la première pierre serait placée.

Le Prieur, vu son âge avancé et le mauvais état de sa santé, ne put y assister; mais sa place fut remplie par le Vicaire et les autres moines, qui furent suivis de tous les maîtres, les ouvriers et les hommes de peine. Ils descendirent tous en procession au grand fossé, qui s'étendait du Levant au Couchant, et s'arrêtant au milieu, les religieux se mirent à genoux, chantèrent quelques psaumes, et des oraisons pour invoquer la faveur du ciel et supplier de protéger cette construction, faite pour son service; et ensuite la première pierre fut placée de la manière dont nous avons parlé.

Le P. Villacastin se trouva aussi à la cérémonie, et ayant été engagé par l'architecte et d'autres personnes à aider au placement de la pierre, il répondit: «*Qu'ils placent eux-mêmes la première pierre, quant à moi, je me réserve pour la dernière.*» Ce vœu fut exaucée de Dieu et comblé outre mésure; car non seulement il eut la satisfaction de placer la dernière pierre de sa main, mais encore il vécut jusqu'en 1602.

Tels furent les commencements de ce grand monument qu'au bout de quelques années devait causer l'admiration générale, devenir le type artistique du XVI siècle, et qui, enfin, devait, avec plus ou moins de raison, s'appeler la *huitième merveille du monde.*



CHAPITRE II.

1565—1572.

Sommaire.—*Pose de la première pierre.—Disette et contre-temps que Philippe II éprouva d'abord.—Monastère royal de Sigena.—Plan et dessin de Jean-Baptiste de Tolède.—Motifs qu'on eut de les changer, et difficultés qui en résultèrent.—L'opinion du P. Villacastin est adoptée.—Propriétés que Philippe II acheta; leur prix et détails sur quelques unes d'elles.—Le prince Charles.—Un collége et un séminaire sont établis à Parraces.—Chaptîre général de l'Ordre, 1567.—Concessions qui furent faites à Philippe II.—Etat de l'ouvrage.—Profession des premiers moines.—Eglise provisoire.—Nouveaux moines.—Reliques.—Mort de la reine Elisabeth.—On commence à habiter le nouvel édifice, et à y célébrer journellement le service divin dans l'église.*



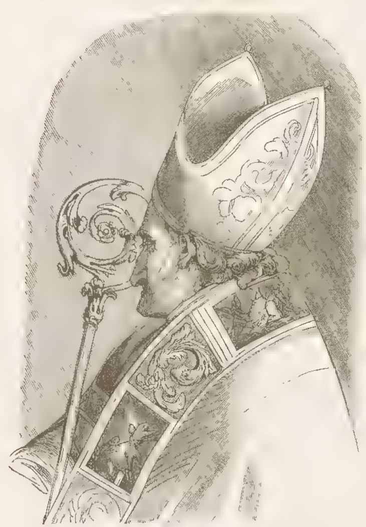
N même temps que l'on élevait les fondements, l'architecte formait des deux grands conduits pour l'assainissement du terrain qui, par ce moyen, restait à sec et à l'épreuve de l'humidité. Ces deux conduits consistent en deux grands égouts de deux à trois mètres de hauteur sur 125 centimètres de large, lesquels reçoivent le trop-plein des fontaines, les eaux des infiltrations et celles de la pluie. Ils traversent la plus grande partie de l'édifice du côté de l'Eglise, et terminent l'un par un puits profond, qui se trouve sous l'autel à gauche en entrant par la porte principale, et l'autre par dessous les jardins, dans l'endroit que l'on appelle aujourd'hui le bosquet du Prieur.

Après s'être mis au courant de tous ces travaux par les rapports fréquents qu'on lui en faisait, le roi témoigna le désir d'assister à la pose de la première pierre de l'église. C'est pourquoi il partit de Madrid, vers le milieu du mois d'août, accompagné de plusieurs Grands et Chevaliers de la cour, et de son confesseur le P. Bernard de la Fresneda, qui déjà était évêque de Cuenca. Aussitôt après son arrivée à l'Escurial, il fixa au 20 la cérémonie, et il ordonna que tout fût prêt pour ce jour-là; et l'on se conforma en effet à sa volonté. On avait élevé, dès le matin, trois autels: l'un sur le terrain désigné pour le maître autel, sur lequel on érigea une grande croix en bois: un autre sur le côté de l'Evangile; on plaça sur celui-ci un Crucifix qui avait appartenu à l'empereur Charles-Quint; et le troisième fut dressé du côté de l'Epître. Sur ce dernier s'élevait une superbe statue de la Sainte-Vierge, à côté de l'emplacement de la grille qui donne accès aujourd'hui à la sacristie, et tout près de l'autel où se trouvent les reliques de saint Jérôme. La pierre destinée à cette cérémonie était, comme généralement toutes celles qui s'emploient à cet usage, petite, carrée, et avait une croix rouge peinte sur un de ses côtés: elle fut provisoirement déposée sur un autel dégarni après avoir été couverte d'un linge blanc très-fin.

Tous les maîtres ouvriers, tous les journaliers et les employés de la construction allèrent préalablement à la ville de l'Escurial, vêtus de leurs plus beaux habits. A trois heures de l'après-midi, le roi accompagné de la Cour se dirigea vers les chantiers. Les ouvriers ouvraient la marche du cortége et après eux venait la communauté: Philippe II monta sur l'estrade qui lui était destinée et s'assit à côté de l'autel, de façon à dominer toute la cérémonie. L'Evêque de Cuenca bénit la pierre suivant le rit romain; il était revêtu de ses habits pontificaux. Le Prieur et le Vicaire, suivis du cortége, portaient processionnellement la pierre, ensuite ils la déposèrent entre les mains de S. M. Le Roi, sans pouvoir cacher la profonde satisfaction qu'il éprouvait, malgré la gravité naturelle de son maintien, prit la pierre des mains de celui qui la lui présentait, et alla la placer lui-même au lieu désigné. Les architectes finirent de la fixer, et mirent audessus d'elle une autre pierre qui était suspendue au-dessous du fossé, et également marquée par des croix rouges, comme la première. Aussitôt que l'on eût fini de la poser, les architectes, les maîtres et les ouvriers reprirent leurs places, et ils firent le tour de l'église en chantant les psaumes et les antiennes que le cérémonial prescrit; ils longèrent le fossé des fondements, qui devaient servir de clôture, et ils

retournèrent au même endroit où l'on avait placé les pierres. Après la bénédiction de l'Evêque, la cérémonie étant finie, tous les assistants allèrent accompagner le Roi jusqu'à son logement.

La demeure de S. M. n'avait certainement rien de royal. Ce prince occupait une petite et misérable chambre chez le curé; pour s'asseoir il n'y avait qu'un escabeau de trois pieds, fait d'un tronc d'arbre grossièrement travaillé: il servait au Roi pour s'approcher du feu pendant l'hiver. Les historiens ont beaucoup loué la pauvreté et la gêne qu'eut à endurer Philippe II, le monarque des deux Mondes; quelques uns ont écrit même que, lorsqu'il assistait à l'office divin dans l'oratoire ou petite chapelle improvisée, que les moines avaient élevée dans la chétive maison qu'il habitait, on l'a vu très-souvent verser de larmes d'émotion en voyant Dieu et sa royale personne dans un asile de pauvreté. Il est vrai que la chapelle était une petite pièce qui avait pour plafond un drap blanc, comme de ceux que les moines avaient dans leurs lits. Ce drap servait seulement à intercepter la lueur des étoiles qu'on apercevait à travers les tuiles; il est vrai que le seul maître-autel qu'on y voyait n'avait pour tout ornement qu'un Crucifix, grossièrement dessiné par un moine avec du charbon, et le devant d'autel et la chasuble étaient en vieux basin, tombant en lambeaux. Mais nous, historiens fidèles, serions-nous injustes envers ce monarque, en disant qu'il versait des larmes, parce qu'il se trouvait dans une position qu'il avait choisie volontairement? Accordons-lui, du moins, le mérite de n'avoir pas recherché tout ce qui pouvait lui donner plus de bien-être matériel; mais n'allons pas supposer qu'il ait voulu se comparer à l'Etre Suprême en établissant un terme de comparaison entre sa modeste demeure et l'asile plus que pauvre où l'on adorait le Roi des Rois. Si la chaise où se s'asseyait Philippe II pendant la Messe et les autres offices du chœur était très-vieille, et si, pour plus de convenance, on la recouvrait d'un mouchoir de Bearn, déjà usé et rempli de trous, que lui prêtait Almaguer, tout cela, d'après notre opinion, prouve seulement que l'objet qui occupait toute l'attention du monarque dans ces moments-là, était au-dessous de toutes les vanités du monde. Si tout cet appareil misérable n'eut pas été de son goût, il lui aurait été très-facile de s'entourer de plus de luxe et de confort, et surtout de se procurer une chaise qui n'eut pas besoin d'être couverte d'un vieux mouchoir déchiré et effilé.


FR. BERNARD DE FRESNEDA, EVEQUE DE CUENCA.

Les historiens ont généralement la mauvaise habitude de tirer des conséquences et des comparaisons forcées des faits historiques dont ils s'occupent, sans faire attention le plus souvent, qu'au lieu de donner à la figure qu'ils veulent représenter des proportions colossales, ils tombent dans l'extrémité opposée; ils rappetissent leurs héros en le ridiculisant, car ils leur prêtent souvent des choses qu'ils n'ont jamais pensées.

La figure de ce grand prince nous apparaît grande et sublime, quand nous le voyons s'occuper des autres avec un dévouement et une tendresse paternelle, et s'oublier lui-même dans les soins qu'il donnait aux personnes employées à la construction du monastère. Il veillait à ce que rien ne manquât aux ouvriers: il recommandait aux conducteurs des travaux *qu'ils ne les soumissent pas à un travail trop au-dessus de leurs forces, et qu'ils fissent en sorte que ce qu'ils gagneraient en plus fût plutôt une aumône qu'un salaire.* Outre cela il ordonna par décision royale du 18 janvier 1563, contresignée par son secrétaire Pierre de Hoyo, qu'aucun maître, ouvrier, journalier ni travailleur à forfait de la construction du monastère ne payât point de contributions pendant la durée des travaux. Ce trait spontané et philanthropique ferait seul la réputation d'un monarque, car il caractérise parfaitement un aussi haut personnage et fait oublier les défauts que, dans d'autres occasions, on aurait pu lui reprocher. Il ordonna en même temps qu'on achetât la maison la plus vaste qu'on trouverait à l'Escurial, et y fit établir un hôpital parfaitement organisé qui commença par avoir 10 ou 11 lits et arriva bientôt à augmenter ce nombre jusqu'à plus de 70. Cet établissement fut destiné à recevoir les journaliers malades, et son organisation se fit avec tant de soin que, d'après un historien, les malades *y guérissaient seulement par le confort et la propreté qu'on y trouvait, sans le secours des médecins.*

Qui aurait pensé que cet homme qui semblait si préoccupé des affaires de l'Escurial, avait dans sa tête une idée qui précisément devait fixer toute son attention? Ce fut à cette époque que la maladie du prince Charles s'aggrava à tel point que, par ordre de Philippe II, le mariage de ce jeune prince avec la princesse Anne, fille de son oncle Maximilien, roi de Bohême, fut suspendu (1). Les événements qui se passèrent postérieurement à l'occasion du fils de ce monarque, nous font croire qu'ils devaient occuper l'imagination de son père. Ainsi nous le voyons courir à Alcala, et non content d'ordonner des prières publiques pour demander au ciel la santé de son fils, il donna l'ordre qu'on lui portât la châsse du bienheureux Frère Diego. Le corps du saint homme ayant touché celui du prince royal, on attribua à un miracle son rétablissement, et dès ce moment Philippe II fit tout ce qu'il put pour faire canoniser le bienheureux Diego d'Alcala. Le prince ayant été mis plus tard en accusation se trouva impliqué dans un procès mystérieux, à cause de sa conduite et à la suite duquel il ne pouvait manquer d'être condamné à mort, selon les lois générales du royaume. Comprendra-t-on la lutte terrible que Philippe II avait à soutenir dans son cœur? Car d'un côté, il avait à lutter contre l'accomplissement sévère de son devoir comme juge, et la tendresse paternelle; on pourra juger ainsi de la fermeté de caractère du fondateur de l'Escurial, de l'homme que l'on voyait avec tant de sollicitude et de persévérance, s'occuper des affaires de la plus haute portée, de même qu'il descendait jusqu'aux détails les plus minutieux. Il était sombre et pensif, soupçonneux et rusé, il avait une grande pénétration, et connaissait parfaitement le cœur humain; il était actif dans les affaires, persévérant dans ses entreprises, et il n'était pas surtout scrupuleux dans les moyens de les mettre en exécution. Indifférent aux plaisirs, il était exempt de passions, inaccessible à la surprise, et regardait la flatterie avec dédain, et ne pouvant supporter la domination de personne, il fallait qu'il dominât sur les autres. Il réunissait toutes les conditions nécessaires pour être roi absolu, et il le fut (2).


MICHEL D'ANTONA.

Dans l'endroit où se trouve la chapelle, comme nous l'avons dit, on bâtit une maison un peu plus commode, mais très-étroite; on la divisa en cellules, pour les moines; on éleva une chapelle plus convenable, dans laquelle on construisit, par ordre du roi, une petite tribune afin qu'il pût assister aux offices divins, mais tellement réduite qu'il était obligé de se tenir à côté des religieux, et de se confondre parmi les assistants, comme cela lui arriva. Philippe II se trouvant chez le curé, entendit pour la première fois le son d'une cloche. Il demanda d'où venait ce son, on lui répondit que c'était la cloche du couvent provisoire, et que l'on sonnait Matines. Il se leva sur-le-champ, et accompagné seulement de son bouffon Michel d'Antona, il se rendit


RUINES DU COUVENT PROVISOIRE.

(1) Archives de Simancas, Etat, dossier 140.
(2) Lafuente.



à la chapelle où il se contenta de l'extrémité d'un banc que lui céda un homme du peuple. Encore aujourd'hui on peut calculer le peu d'étendue de cet édifice, en visitant ses ruines qui se trouvent sur la place de l'Escurial d'en bas.

Les intentions du Roi furent très-bien secondées par les religieux de St.-Jérôme; car le supérieur général de l'ordre avait eu soin de choisir dans tous les monastères les moines les plus capables qui se recommendaient par leurs connaissances spéciales dans les beaux-arts, ainsi que ceux qui se trouvaient les plus versés dans l'administration des affaires temporelles. Tout en suivant le récit des faits racontés par le P. Quevedo, et en même temps, pour abréger, nous nous dispenserons de citer les noms, les emplois et l'époque de l'arrivée de ces moines, nous réservant ce soin pour le moment où nous aurons à faire la description des travaux qu'ils exécutèrent, ou quand nous aurons à parler des services éclatants qu'ils rendirent dans cette construction colossale.

Les travaux avançaient, d'après le plan général dressé par Jean-Baptiste de Tolède. Ce plan, tant dans son ensemble architectural que dans ses profils et sa distribution principale, était semblable à ce qui existe aujourd'hui; mais il a éprouvé, dans le reste, de grandes modifications. Il est à regretter que l'on ait perdu un modèle en bois que cet artiste distingué avait exécuté, parceque d'après cette œuvre on aurait pu juger du talent de son auteur; mais à défaut de cet auxiliaire, nous décrirons à grands traits tout ce que nous avons pu découvrir au sujet du premier projet, dans un ouvrage qui n'est pas très-ancien.

Nous continuerons à suivre pas à pas le roi Philippe II; pour cela, il faut que nous détournions pour un moment notre attention de l'Escurial. Nous verrons jusqu'à quel point ce prince portait l'observance des règles monastiques, et nous donnerons quelques détails historiques sur la tête de saint Herménégilde, qui est un objet de vénération à l'Escurial. Plus tard, lorsque nous parlerons de cette précieuse relique, nous aurons l'occasion d'ajouter quelques mots de plus aux renseignements que nous allons donner (1).

Dans les environs de Villanueva, village du royaume d'Aragon, situé sur les rives de l'Alcanadre, s'élève majestueusement le monastère royal de Sigena. Sa fondation date de l'an 1188. Ce fut la reine d'Aragon Doña Sancha de Castille qui fit bâtir ce monument remarquable, digne à plusieurs titres d'être appelé l'Escurial d'Aragon. C'est le premier monastère de l'Univers qui fut destiné aux religieuses de l'ordre militaire de St.-Jean de Jérusalem. De tout temps il a eu une grande renommée à cause de la vie austère et vertueuse de celles qui l'habitaient, et par la position sociale que ces religieuses occupaient dans le monde. On compte parmi les personnes qui s'y sont retirées un grand nombre de reines, d'infantes et de princesses de presque toutes les dynasties régnantes de la chrétienté; et plusieurs princesses qui se sont assises sur les premiers trônes de l'Europe, ont fait leur éducation dans les murs de cette sainte maison. Ce monastère est encore remarquable parce que les restes de l'ordre militaire de St.-Georges d'Alfama, branche de celui qu'avait institué l'empereur Constantin, se retirèrent dans ce cloître. Cet édifice est encore cité comme renfermant les cendres de deux rois et de beaucoup d'autres princes de la famille royale. On sait que le roi Don Pedro le catholique, autrement dit Don Pedro de *las Navas de Tolosa*, à cause de la bravoure qu'il déploya dans cette bataille mémorable, y fut armé chevalier. Les religieuses qui y font leurs vœux, ne sont pas obligées à garder le cloître, ce qui est sans exemple dans toutes les communautés. Ce couvent a été l'objet de faveurs particulières, telles que grâces, immunités, privilèges sans nombre dont les Papes et les rois se sont plus à l'enrichir; et pendant plusieurs siècles, il a servi de dépôt d'archives, où les rois d'Aragon ont conservé leurs papiers les plus précieux, concernant leurs familles et l'Etat. L'importance de ce monastère est tellement digne d'attirer toute notre attention, et d'exciter toute notre admiration qu'un roi aussi puissant que Jean II dit le Grand, père de Ferdinand le Catholique, se fit un honneur d'ajouter à ses titres celui de *Conservateur de Sigena.*

Lorsque les Maures se rendirent maîtres de toute l'Andalousie, la tête du saint frère aîné Récarède était en grande vénération à Séville. Dans le but de la soustraire à la profanation des Sarrasins, on la transporta à Saragosse, et de là au monastère royal de Sigena, dont la communauté en fit présent en 1585 à Philippe II.

---

(1) Histoire du monastère royal de Sigena. —Pamplona, 1776.



(N° 5

545

MA. L



aun antes de las Constituciones de San Pio V. Celebrando Cortes los Aragoneses en la villa de Monzon, el Católico rey de las Españas, Felipe II, año 1564, mientras se ventilaban algunos puntos en que ocurrieron graves dificultades, determinó tomar la diversion de la caza en los montes de Sigena, donde es grande la abundancia de todas especies, singularmente de ciervos, á que era muy aficionado. Llegó en coche hasta Villanueva; pero no siendo posible subir en ruedas al monte, que por frente del monasterio es muy áspero y escabroso, el rey y los grandes de su comitiva tomaron caballos. Pasando con tal inmediacion al monasterio, le dió al monarca deseo de verlo, pero por no detenerse en recibir los obsequios debidos á la magestad quiso entrar de incógnito, ordenando á los de la comitiva que ninguno diese á entender que venia en ella, sino que lo tratasen como á uno de tantos mientras estuviesen en el monasterio. Los racioneros, que por el estruendo y conmocion que habian observado en Villanueva sospecharon que venia el rey, se bajaron á la puerta esterior y con gran disimulo observaban á los que iban llegando. Iban á entrarse de golpe en la gran plaza del monasterio, pero el portero seglar les detuvo, advirtiéndoles que de aquella puerta ninguno pasaba sin espresa licencia de la Priora. Pues decidle, respondió uno de la comitiva, que unos caballeros que pasan de largo, desean con su licencia ver el monasterio. La respuesta fue que dijeran sus nombres, y de otro modo no pasasen adelante. Decid, replicó entonces el mismo, que D. Fernando de Toledo y unos amigos suyos. Volvió el portero con la orden de que entrase D. Fernando de Toledo, de cuya vista se alegrarian mucho, y se le serviria en el monasterio cuanto necesitase para su asistencia y regalo, pero que los demás quedasen á la puerta, pues en Sigena no se admitia sino gente que fuese conocida.

Observaron entonces los racioneros que uno de la comitiva que habia estado mirando la estatua del Bautista que hay sobre la portada, y de quien sospecharon fuese el rey, volviendo las riendas al caballo y dirigiéndose hácia los demás les dijo en voz sumisa, pero no tanto que los racioneros no lo oyeran: «Todo se ha errado desde el principio y ya no tiene remedio. »Siento el no ver esta ilustre fundacion de mis antecesores, pero podrá ofrecerse otra ocasion. La Priora obra bien en conser»var los usos y costumbres de su monasterio; ella tiene razon, y no es justo quitársela.» Con esto marcharon al monte.

Pasados algunos años, cuando este monarca despojaba el mundo por enriquecer su monasterio del Escorial, en el viaje que hizo á Cataluña en el año 1585, noticioso de que en el monasterio se guardaba la testa del glorioso martir de Cristo y príncipe de las Españas San Hermenegildo, destacó de su comitiva al Obispo de Vique y al señor de Manresana para que la pidieran en su real nombre, dándoles una carta para la Priora, y Esguart en que esplicaba el singular servicio que recibiria en la materia, que dichos embajadores la notificarian de su parte, á los que deberian dar entero crédito en cuanto les dijesen. La fecha de la carta es de Vinefar en 6 de diciembre de 1585. Sin pérdida de tiempo, oidos los embajadores, se resolvió entregarles la insigne reliquia, como se hizo al punto con las solemnidades y ceremonias que diremos cuando se trate de las reliquias del monasterio. Y los despidieron diciéndoles que D. Francisco de Moncayo, hermano de la priora, quedaba en el archivo registrando las escrituras auténticas de dicha reliquia que habia dado al monasterio su fundadora la Serma. Reina Doña Sancha; que con ellos responderia á la carta de S. M., y partiria con tal diligencia que podria tal vez alcanzarlos en su camino, puesto que decian que no podian detenerse mas tiempo. Efectivamente los alcanzó en Serós, pueblo situado sobre el Cinca en las inmediaciones de Lérida, con que juntos ya los tres, habiendo alcanzado al rey fueron al punto admitidos á su presencia. Presentóle D. Francisco la carta y el Obispo la reliquia, que el rey al punto postrado en tierra adoró en sus manos con los mas tiernos afectos de su corazon: y vuelto á D. Francisco, sin poder contener el gozo que habia recibido, y olvidado algun tanto de aquella magestad y gravedad que tanto ponderan los que escribieron las cosas de este príncipe, le dijo: «Mucho aprecio este servicio. »Yo me acordaré de Sigena.»

Quiso informarle dicho D. Francisco de la grandeza, observancia y calificada nobleza de las religiosas del monasterio, pero le interrumpió el monarca diciéndole: «No paseis adelante, sé bien las prendas que guarda, y del modo que las guarda; »el gran cuidado y recato con que se vive en él, y se observan las leyes y costumbres suyas.» Y mandándole entregar una carta que daremos á su tiempo [1], le despidió repitiendo otras dos veces: «Yo me acordaré de Sigena.»

---

[1] Esta carta de Felipe II a que se hace referencia en esta historia, y que su autor ofrece insertar mas adelante, existe en el tomo tercero manuscrito é inédito que está en el archivo de dicho monasterio, el cual dejó de publicarse sin duda por el menoscabo que esperimentó aquel convento á causa de un robo famoso, por haber levantado en sus estados tropas á sus espensas para ayudar á los reyes D. Carlos IV y Fernando VII en sus guerras contra la república, y por lo calamitoso de los tiempos posteriores.

Desempeñó religiosamente su palabra, siendo estos dos sucesos los que, sobre los informes de su confesor, determinaron á este monarca á que solicitase con tan vivas instancias la exencion de la clausura, como queda dicho, y se dirá aún en el capítulo siguiente.

Mas volvamos al edificio del Escorial; veamos cuál era su primitiva forma, y de qué manera concibió Juan Bautista de Toledo su primera idea (¹).

Parece ser que dividió el cuadrado rectángulo que hoy abraza todo el terreno en tres partes iguales en la direccion de Oriente á Poniente. El templo debia ocupar la del centro, formando una cruz latina, ó de brazos desiguales: la del Mediodia el convento; y la del Norte el Real Palacio. Además de las torres que hay hoy en los ángulos debian haberse levantado otras dos á los lados de la fachada ó puerta principal; las que, dicho sea de paso, hubieran embellecido la entrada, haciéndola mas grande y magestuosa; otras dos junto á la capilla mayor mirando á Oriente, y en las que pensó colocar las campanas. Esta idea que de seguro habria hecho mas armoniosa y elegante la fachada de Oriente, cuya vista es hoy algun tanto ingrata por sus muchos cuerpos salientes, hubiera sido muy incómoda para las personas reales, á quienes hubiera molestado mucho el ruido de las campanas en sus habitaciones.


JUAN BAUTISTA DE HERRERA.

Dividió la parte del convento en cinco claustros, uno grande y cuatro pequeños que juntos ocupasen igual terreno que el primero, habiéndolos de separar una torre levantada en el centro de la fachada del Mediodía, en la que aún se divisa el resalto marcado. Dividió la parte del Norte en dos porciones iguales separadas por otra torre en correspondencia con la del Mediodía; en la seccion mas oriental colocaba las habitaciones para los cortesanos y la real servidumbre; y la de Poniente debia ser destinada á las cocinas, graneros, cuadras y demás oficinas indispensables. Y siguiendo el pensamiento de Felipe II, de tener una tribuna en la capilla mayor, el aposento real ocupaba, como ahora, la inmediacion de dicha capilla. Los claustros pequeños son los que sufrieron mas modificacion, porque en el plan de Toledo no tenian mas que un piso con dos órdenes de ventanas, y el grande tres, aunque unas eran figuradas. Los remates ó capiteles de las torres, asi como algunas otras menudencias, y particularmente la distribucion interior de la parte del Norte, fueron notablemente alteradas, segun lo exigia la necesidad, ó segun el nuevo pensamiento de Herrera.

Tal fué la planta ó primer proyecto de Juan de Toledo, á cuya formacion presidió en un todo la idea del monarca; pero este, que constantemente meditaba sobre la fábrica y objeto á que la destinaba, conoció que el número de 50 monges que al principio habia fijado era insuficiente, no solo para custodiar y conservar tan vasto edificio, sino tambien para tener en él un culto cual correspondia á su grandeza, y cumplir las cargas religiosas que pensaba imponerles; concluyendo por resolver que se necesitaria al menos el doble. Bajo este supuesto consultó á Juan Bautista de Toledo y otros arquitectos, con el objeto de ver de qué modo podrian hacerse habitaciones dobles de las proyectadas, agrandando al mismo tiempo en proporcion todas las oficinas, sobre lo cual cada uno emitió su dictamen, haciendo alarde de su pericia en el arte. Unos opinaban que debia variarse toda la planta ya comenzada á ejecutar; otros que se aumentasen claustros interiores; y otros discurrian distintas medios, sin conseguir agradar al Rey. Llamó por fin al inteligente obrero Fr. Antonio de Villacastin, el cual sin pretensiones de inventor y dejando á Toledo en el lugar que le correspondia, propuso lo que se hizo y hoy se ve; esto es, que sin variar en nada lo esencial de la planta primitiva se levantase el edificio otro tanto mas, puesto que la solidez de los cimientos lo sufria, y con esto se doblaban las habitaciones, recibiendo al mismo tiempo toda la fábrica mas belleza y grandiosidad; la cornisa última correria en derredor á nivel: los tejados y caballetes subirian á una altura, y las fachadas adquiririan mas uniformidad y belleza á la par que prestarian mayor gravedad á todo el edificio. Mucho complació al rey la solucion del lego, y tanto él como los demás que dieron su parecer, lo aprobaron, no tan solo por llenar cumplidamente los deseos del monarca, sino por no haber de destruir nada de lo ya fabricado.

(¹) En la biblioteca del Excmo. Sr. Duque de Osuna hay un librito escrito por Juan de Herrera, donde se esplican todos los diseños que este céle bre arquitecto hizo para el Escorial, y se grabaron en aquella epoca.

Allanada esta dificultad y aprobado el proyecto de Fr. Antonio, tornóse con calor á la obra, principalmente en el ángulo entre Poniente y Mediodia, que en la parte interior corresponde á los cláustros donde hoy está la Iglesia vieja (¹), la enfermería, el refectorio y cocina: y aunque en lo demás de la obra apenas se cubrian las zanjas, por este lado crecia mucho, porque Felipe II deseaba con ansia que hubiese iglesia, donde desde luego se comenzasen á celebrar los divinos oficios, y habitaciones para que provisionalmente se alojasen los monjes; no solo porque saliesen de la estrechisima y pobre casa que tenian en el Escorial, sino para que estuviesen mas á la vista, y su presencia animase á los trabajadores.

Abrumado por el peso de los años y quebrantado por las austeridades, murió el primer prior Fr. Juan de Huete, y los monjes hechas las exequias, le depositaron, hasta poderlo subir al monasterio, en el campo santo, á cuyo objeto estaba destinado un prado cercado de pared, con una gran cruz de piedra en medio, que ahora se ve entre el Jardin *de Abajo* y la villa del Escorial. Al momento el General de la orden, á propuesta del rey, nombró para sucederle al P. Fr. Juan de Colmenar, el cual, segun dejamos apuntado, habia ido de primer vicario.





LA CRUZ DE LA HORCA.



ERMITA EN LA FRESNEDA.

Completamente absorto Felipe II en su pensamiento, al mismo tiempo que inspeccionaba y se ocupaba en los trabajos de la fábrica, compraba, en 1563, á los herederos de Gomez de Villalba las dos dehesas llamadas del Quejigar y Navarluenga: la primera en 362.526 rs. 25 mrs., y la segunda en 57.200 rs.; y adquiriendo sucesivamente la Herrería, Fresneda, Campillo y Monasterio con sus términos como ya antes hemos dicho. Despues en 1567 compró á los Gerónimos de Guadalupe, en la cantidad de 59.964 rs. 24 mrs. el heredamiento de San Sadornin, llamado comunmente *el Santo*, situado en la ribera del rio Alberche; alcanzándo en el mismo año una Bula del Sumo Pontífice Pio V, por la cual la abadía de Santa María la Real de Párraces fué unida en lo temporal y espiritual al monasterio de San Lorenzo con todas sus rentas y posesiones.

Hállase situada esta abadía en Castilla la Vieja, á cinco leguas de Segovia, y perteneció á los canónigos regulares de San Agustin, que en aquella época la habian abandonado, hasta el estremo de no haber ya en ella mas que dos canónigos profesos y algunos racioneros. El P. Fr. Juan del Espinar, representante con poder bastante de la comunidad de San Lorenzo, tomó posesion de ella en enero de 1567, ante el escribano Rosales de Pernia, siendo los canónigos y racioneros remunerados por Felipe II con pensiones y dignidades pagadas de las rentas del monasterio, hasta que fallecieron los que las habian obtenido.

No se limitaba el pensamiento de Felipe II á edificar una suntuosa casa para los monjes, queria que la nacion reportase tambien alguna utilidad, teniendo allí un asilo y lugar preferente la religion, la moral y las letras; y reproduciendo sus mismas palabras, *queria que el monasterio que edificaba fuese un perpétuo seminario de santos y sabios:* por esta razon, luego que á nombre de la comunidad se tomó posesion de todas las rentas, granjas y edificios pertenecientes á Parraces, juzgó llegado el momento de poner en práctica su idea y comenzar á cojer algun fruto. A este efecto dispuso, ínterin se hacia el edificio que habia de llenar cumplidamente dicho objeto, se habilitase en el pequeño, pero lindo monasterio de Santa María la Real de Parraces, un seminario con arreglo á lo que en la sesion 23 previene el concilio de Trento, donde debian reunirse 24 niños que bajo la direccion de un rector, un preceptor y un pasante se instruyesen en religion, moral, buenas costumbres, gramática, retórica y canto. Estableciése al mismo tiempo un colegio donde se estudiasen artes y ciencias eclesiásticas, con especialidad los monjes de la Orden, que habian de ser tambien 24, los 12 para comenzar artes, y los restantes teología, renovándose á propor-

(¹) Iglesia vieja ó de prestado, como el mismo Felipe II la llamaba, segun veremos mas adelante en algun documento autógrafo.

cion que fuesen terminando sus carreras. Creáronse igualmente doce plazas de becas para que pudiesen obtenerlas los seminaristas, hasta concluir la teología. Eran gratuitas todas estas plazas, y de las rentas del monasterio se suministraba para su alimento y vestido. Las aulas eran públicas para eclesiásticos y seglares, y para la validez de los cursos fue incorporado á la Universidad de Alcalá.

Celebró la Orden de S. Gerónimo capítulo general en S. Bartolomé de Lupiana el 6 de abril de aquel mismo año (1567), al que asistió el doctor Velasco, del Consejo y Cámara de S. M., en cuyo real nombre presentó la escritura de fundacion y dotacion del monasterio de San Gerónimo, para que la Orden la aceptase, á la que iban unidas otras peticiones que fueron aprobadas y concedidas sin discusion.

Lo notable de este capítulo fue que á instancia del Rey acordaron:

1.° Que el nuevo monasterio tuviese todas y cada una de las preeminencias que gozaban los monasterios antiguos.

2.° Que los monjes, en llegando al número de cuarenta, pudiesen elejir por votacion canónica prior de aquel monasterio, y que el elejido, atendido lo mucho que le ocupaba el cuidado de la obra, no pudiese ser compelido á aceptar ningun destino ni cargo de la Orden.

3.° Que se aprobaba la creacion del seminario y colegio que el Rey mandaba establecer en Parraces, quedando nombrado primer Rector el P. Fr. Francisco de la Serena.

4.° Que deseando mostrar á Felipe II su profunda gratitud por lo mucho que á la orden honraba, le declaraban su **INSIGNE BIENHECHOR**, y mandaban que todos los monjes rogasen por él en la Misa, decretándose otros sufragios perpétuos, unos para durante su vida, otros para despues de su muerte.

Presentada la aceptacion al Rey por el doctor Velasco, dióle cuenta de cuanto en el capítulo se habia hecho, de lo que se mostró muy complacido el monarca, espidiendo sobre la marcha las órdenes oportunas para la apertura del colegio y seminario, cuyos cursos comenzaron en 19 de octubre del mismo año.

Una vez restablecido el colegio, tornó Felipe II su vista hácia la comunidad, tratando de hacerla mas compacta y estable;



LOS SIETE PRIMEROS MONJES QUE PROFESARON.

con cuyo objeto exijió que los monjes fuesen profesos de la nueva casa, que en la Orden de San Gerónimo equivale á comprometerse á vivir en ella por toda la vida. Entraba igualmente en las miras del monarca la idea de que algunos religiosos, cuyas virtudes, honradez y utilidad le eran bien conocidas, se fijasen allí para siempre, y le ayudasen en sus deseos de adelantar la

plies, lorsque, après avoir pris les renseignements convenables, les candidats eurent été présentés au chapitre et admis par lui, sept moines prononcèrent leurs vœux le jour des Innocents, l'an 1567. Cinq d'entr'eux étaient prêtres, le sixième choriste, et le dernier, frère convers, s'appelait Antoine de Villacastin, qui s'était déjà fait remarquer par ses connaissances en architecture. Pendant cette touchante cérémonie, Philippe II ne pouvait comprimer les élans de sa joie, et le bonheur éclatait sur ses traits: tant était vif chez lui le désir de réaliser son projet, soit sous le rapport temporel, soit sur le rapport spirituel (1).

Malgré tous les efforts du Roi, les travaux de construction marchaient avec une lenteur désespérante: sur plusieurs points on avait à peine creusé les fondements. Du côté du midi, la bâtisse néanmoins était plus avancée; mais on travaillait en général si lentement, que Philippe finit par croire qu'il ne verrait jamais l'achèvement du monastère.

Cette pensée était pour lui le plus cuisant de ses soucis. Or, pour presser cette construction colossale, ce monarque s'était constitué lui-même conducteur des travaux. Aussi, d'après Sigüenza, le voyait-t-on apparaître au moment où l'on y pensait le moins, accompagné seulement de quatre ou cinq chevaliers de la cour. Toujours poursuivi par l'idée qu'il pourrait bien mourir avant d'avoir vu terminer son œuvre, ou bien qu'on pourrait même la suspendre, il ordonna qu'on disposât les appartements à mesure que les ouvrages de maçonnerie seraient achevés. Il prit en conséquence ses dispositions pour qu'on terminât les toits, qu'on plaçât en même temps les planchers et les fenêtres, afin que tout fut prêt dans le plus bref délai.

L'année suivante (1568) l'Evêque de Cuenca vint, sur l'ordre de Philippe II, bénir solennellement la Fresneda, la chapelle, et la petite église de l'Escurial. Cette cérémonie religieuse eut lieu en présence de ce pieux monarque.

Ce fut son confesseur qui prononça, dans cette circonstance, un discours remarquable sur l'immunité de l'Eglise; il ne craignit pas d'exciter le fondateur du monastère à la respecter lui-même, s'il voulait qu'elle fût respectée par ses propres sujets.

C'est vers cette époque qu'on apporta à l'Escurial les premières reliques destinées au couvent; nous n'en parlerons pas ici, notre intention étant d'y consacrer dans le courant de l'ouvrage un chapitre spécial. Nous ne nous pouvons néanmoins nous empêcher de manifester les transports de joie que fit éclater ce prince à l'arrivée de la première relique, qui consistait en un bras de saint Laurent, sous l'invocation duquel le monastère avait été placé. Ce bras était enchassé dans un autre bras d'argent orné de ciselures très-anciennes, *ce qui, d'après le naïf P. Sigüenza, était un témoignage des plus authentiques.*

Le Roi ayant su que la ville de Huesca, dans le désir de lui être agréable, avait l'intention de lui envoyer plusieurs reliques du pere et la mère du saint martyr espagnol, écrivit une lettre confidentielle au frère Jean Regla, Prieur du couvent de Sainte-Grâce à Saragosse, en le priant de lui faire parvenir ces reliques en gardant le plus grand secret, et en y joignant les documents authentiques. On se conforma en effet à ses désirs, mais malheureusement le secret transpira contrairement aux recommandations du Monarque (2).

Quelque temps avant ces événements, et quelques mois après la mort du prince royal Charles (1567), la reine Isabelle vint à mourir. Cette triste circonstance fut cependant, pour certains nouvellistes, un prétexte infâme pour outrager jusque dans son tombeau, la mémoire sans tâche de cette noble princesse. Ceux-ci ne craignirent pas de répandre le bruit que le chagrin que lui avait causé la perte de son beau-fils, avait été si profond qu'elle n'avait pu lui survivre. Les ennemis du Roi allèrent encore plus loin: ils osèrent l'accuser de l'avoir empoisonné. Cette double calomnie tombe naturellement devant des preuves irrécusables, telles que les déclarations authentiques qui rendent compte des diverses phases de la maladie, et même des derniers moments de la Reine. Un historien plus impartial lui rendit cependant publiquement hommage en vantant sa douceur, sa piété et sa modestie. Déjà, en 1564, dit l'historien Lafuente, la Reine avait fait une grande maladie, à laquelle elle faillit succomber deux fois (3).

En 1567, après la naissance de sa seconde fille, elle tomba, à la suite de ses couches, dans un tel état de faiblesse, que sa

(1) Les premiers moines qui firent leur profession furent:

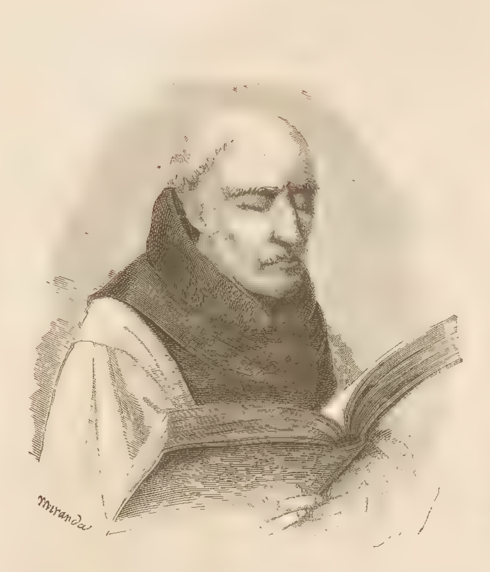
1.° Fr. Jean de l'Espinar.
2.° Fr. Jean de St.-Jérôme.
3.° Fr. Jean de St.-Jérôme de Guisando.
4.° Fr. François de Cuellar.
5.° Fr. Alonso de l'Escurial.
6.° Fr. Alonso de Madrid.
7.° Fr. Antoine Villacastin, frère convers.

On voit encore dans les archives du monastère la profession de ces premiers moines, écrite sur papier velin et signée de leur propre main.

Une particularité peu importante en elle-même, mais néanmoins qui a attiré notre attention, c'est que tous les moines ou la plupart d'entr'eux, portent des noms de ville ou de village, tels que Siguenza, Espinar, Cuellar, Villacastin, Guisando, Madrid, Escurial, Ciudad-Réal, Colmenar, Fresneda, etc.

(2) Le P. Siguenza dit, page 558, tome III, qu'il ne fut pas possible de garder le secret; on aurait dit qu'une estafette précédait le Prieur chargé de conduire les reliques, si ce n'était pas un ange qui annonçait d'avance l'arrivée de ce precieux dépôt. Cette indiscrétion tourmentait ce bon religieux, qui craignait de déplaire au Roi. On assure que lorsqu'il arrivait dans une ville, les habitants l'arrêtaient et réclamaient la faveur d'adorer les reliques de saint Just et de saint Pasteur, au grand étonnement du P. Regla. Une nuit qu'il était couché à Daroca, les deux saints vinrent, dit-il, l'interrompre au milieu de son sommeil, et le firent lever pour aller célébrer le saint sacrifice de la Messe. Cédant à leur invitation il les suivit, et assisté des deux beaux jeunes gens, il dit la Messe sur l'autel où reposent les corps des deux saints.

(3) Lettre du secrétaire Gonzalez Perez à Jean Vasquez de Molina le 26 août 1564. (Archives de Simancas, état, dossier 144.)



LE P. JEAN DU COLMENAR.

LA REINE ISABELLE.

convalescence fut aussi longue que pénible. Etant encore redevenue enceinte, elle eut une grossesse des plus difficiles, qui causa un tel dérangement dans sa santé, que les médecins perdirent tout espoir de la sauver. Son mal empira sensiblement dans le mois de septembre; et elle expira enfin, le 3 octobre, après avoir donné le jour à une fille qu'elle n'avait portée dans son sein que quatre mois, et qui cependant put recevoir le baptême. La reine Isabelle avait à peine 22 ans: sa mort, comme sa vie, fut édifiante et exemplaire, aussi fut-elle accompagnée de regrets universels. Le Roi surtout fut inconsolable. Il se retira pendant quelque temps au monastère de St.-Jérôme, afin de pouvoir, sans contrainte, donner un libre cours à sa juste douleur. Le corps de la Reine fut enterré à Madrid, le 4 octobre, dans le couvent de *las Descalzas*.

Vers la fin de l'année 1570, Philippe II se vit contraint de céder aux sollicitations réitérées que lui adressait depuis longtemps le P. Jean du Colmenar, demandant, à cause de son grand âge, à être relevé de la charge de Prieur, attendu que ses forces ne lui permettaient plus de remplir cet emploi. Le Roi s'empressa donc de faire droit à sa requête, malgré le regret qu'il éprouvait de se priver de ses services dans un poste aussi important, d'autant plus qu'il avait voué à ce vénérable Prieur une estime toute particulière. Il lui donna pour successeur le P. Hernan de Ciudad-Réal, qui était, en ce moment, Prieur du monastère de Guadalupe. Ce fut dans les premiers jours de l'année suivante (1571) que celui-ci fut installé dans ses nouvelles fonctions (1).

On travaillait déjà depuis cinq ans à la construction du monastère, sans qu'on s'aperçût que les travaux avançassent. Malgré leur lenteur apparente, l'activité qu'on avait déployée n'avait pas été néanmoins sans effet; car, au bout de ce terme, on avait déjà élevé la façade du midi, et en grande partie celles du levant et du couchant.

Les travaux de l'intérieur étaient plus avancés. Les toits étaient couverts, deux petits cloîtres étaient déjà terminés, et deux autres l'étaient à moitié. Les murs latéraux du cloître principal étaient presque achevés: la vieille église l'était entièrement. Comme celle-ci a subi, depuis cette époque, de notables changements, nous croyons utile d'en faire une légère description pour mettre le lecteur mieux à même de comprendre les observations que nous aurons à faire dans le courant de l'ouvrage.

(1) Le Roi, avant de lui donner un successeur, consulta le P. Jean de Colmenar, et le pria même de lui désigner celui qui lui paraissait le plus digne. Le vénérable Prieur répondit que tous les religieux en étaient également dignes; mais que le P. Hernan était, à son avis, celui qui réunissait les qualités les plus propres à remplir cette dignité. Sur cette simple indication, et pour lui être agréable, Philippe nomma ce dernier Prieur du monastère. Il obligea le P. Jean de Colmenar à rester jusqu'à sa mort, et recommanda qu'on eût pour lui tous les égards que méritaient son grand âge et ses vertus.

L'église avait la même disposition intérieure et la même étendue qu'aujourd'hui: on avait seulement construit, à la hauteur de quinze pieds dans la partie qui regarde le sud, un vaste chœur orné d'une double rang de stalles, les unes élevées au-dessus des autres. Le chœur ressemblait à celui de l'église principale du monastère, où l'on voit encore adossées au mur les mêmes stalles qui figuraient dans l'ancienne. En-dessous du chœur, on construisit pour le Roi une cellule qui s'ouvrait sur une petite tribune, d'où il pouvait entendre la Messe et assister aux offices. Ce prince avait cependant l'habitude de se rendre au chœur, et d'occuper la stalle placée à la droite du Prieur. En visitant l'intérieur de la vieille église que nous décrivons en ce moment, on se convaincra combien toutes ses parties étaient petites et mesquines.

Philippe II éprouva une joie bien vive lorsque la chambre ou la cellule qu'on avait disposée pour lui, fut terminée: aussi s'empressa-t-il d'aller l'habiter, comme s'il eût tenu à prouver qu'il voulait être le premier hôte, ou plutôt le premier moine de ce couvent. Son premier vœu étant donc exaucé, il ordonna que les religieux vinssent, à son exemple, s'y établir après avoir fait toutefois approprier les logements d'une manière convenable. Il annonça à toute la communauté réunie, que, si cela était possible, la Fête-Dieu serait célébrée cette année-là (1571) dans l'église provisoire, ou bien d'emprunt, pour nous servir des termes du P. Sigüenza.



SAINT LAURENT

On redoubla d'efforts pour exécuter les ordres du monarque: en conséquence, la pharmacie, l'infirmerie, le réfectoire, la cuisine et quelques autres dépendances furent placés dans la partie couverte de l'édifice. Le 11 juin, enfin, Philippe II assista à la dernière messe qui fut célébrée par le Prieur dans le petit couvent de l'Escurial, et revint coucher dans sa cellule située, comme nous l'avons dit, sous le chœur. Le lendemain les moines consumèrent les réserves du Saint-Sacrement et éteignirent les lampes qui brûlaient dans la chapelle; après avoir pris leurs effets, ils se rendirent ensemble au monastère, et prirent possession des nouvelles habitations qu'on leur avait préparées. Le 13 du même mois, l'Evêque de Cuenca, Fr. Bernard de la Fresneda, bénit l'église ainsi que les petits cloîtres qui étaient l'endroit destiné à la sépulture des moines: le reste de la journée fut employé à faire les préparatifs de la grande solennité du lendemain.

On orna, exprès pour cette circonstance, les nouveaux cloîtres avec autant de goût que de simplicité. On les couvrit de guirlandes de lierre et de fleurs: un grand nombre d'arbustes rares et d'un parfum odorant avaient été aussi prodigués. Les offices de la Fête-Dieu furent célébrés par la communauté avec une pompe extraordinaire; après la messe eu lieu la procession, à laquelle assista un grand concours de fidèles. Le Roi portait un coin du dais: les autres coins étaient tenus par plusieurs seigneurs de la Cour, par Don Pierre Manuel et Don Antoine de Tolede, prieur de Saint-Jean.

A partir de ce jour, et sans la moindre interruption, les offices du chœur continuèrent avec la plus grande régularité. Dans le but de faire le plutôt possible les anniversaires, s'acquitter des Messes demandées et d'autres actes pieux fondés par lui, Philippe II donna l'ordre qu'on fit venir immédiatement à St.-Laurent tous les séminaristes qui faisaient leurs études au couvent de St.-Barthélemy de Lupiana. Cet ordre fut aussitôt exécuté, et les jeunes novices accompagnés de leur professeur et d'un autre moine se rendirent au monastère. Le Prieur fit encore appeler douze moines du monastère de Guadalupe. Avec ce nouveau renfort, il y eut assez de moines pour faire les cérémonies religieuses avec toute la convenance désirable. De plus chacun put s'acquitter aisément de ses obligations, soit qu'elles eussent rapport à la surveillance des travaux, soit qu'elles eussent trait à l'observance des règles intérieures. La première fête qu'on célébra, après l'installation des nouveaux moines, fut celle de Saint Laurent; pour en rehausser l'éclat, les élèves du séminaire de Parraces furent invités à y assister. Ceux-ci représentèrent devant le Roi et les seigneurs de la Cour une tragédie en latin, dont le sujet était précisément le martyre de ce Saint. Philippe II, dit un historien contemporain, prit un plaisir extrême à cette solennité; sa pensée se reportait avec complaisance sur cette jeunesse qui était pour lui comme une fleur promettant déjà des fruits magnifiques et abondants.

Nous avons remarqué, dans le cours de cette histoire, que Philippe II était souvent frappé de la fatale pensée qu'il ne verrait pas l'achèvement de l'édifice. Heureusement son âme d'une trempe spéciale ne se laissait ni abattre par les contre-temps, ni arrêter par les obstacles: rien ne faisait fléchir sa constance. Aussi le vit-on, pendant près de vingt ans, surveiller sans re-

lâche les travaux de la construction, dont il avait, pour ainsi dire, la direction. Pour ce prince aussi ferme dans ses résolutions que persévérant dans ses entreprises, l'Escurial devint le plus bel épisode de sa vie, et fut comme la sève qui anima son existence jusque dans ses derniers moments. C'est vers cette époque que reprenant confiance, il espérait voir son œuvre terminée. Les travaux marchaient, du reste, avec un ensemble admirable; et si les questions embrouillées de la politique n'étaient venues faire une triste diversion à ses douces préoccupations, on pourrait dire que l'héritier de Charles-Quint fut le plus heureux de tous les monarques.

Il était parvenu à voir quelques religieux et quelques novices installés dans le nouvel édifice: l'église provisoire et les cloîtres destinés à servir de sépulture aux moines, avaient déjà reçu la consécration religieuse, et l'on faisait déjà tous les préparatifs pour célébrer avec la plus grande pompe la Fête-Dieu.

Tous ces motifs nous autorisent à croire qu'à cette époque le pieux fondateur sentait renaître son courage, et se réjouissait à l'idée qu'il pourrait voir bientôt la réalisation de son projet gigantesque. Mais n'anticipons pas sur les événements; nous pourrons juger jour par jour, minute par minute, de l'assiduité de ce monarque, et de la manière dont il parvint à mener à bonne fin l'exécution du plan que le préoccupait.

Dans le chapitre suivant nous aurons occasion d'admirer son instinct religieux, et son inébranlable inflexibilité, lorsque nous assisterons à la réception qu'il fit à l'envoyé qui vint lui annoncer la victoire de Lépante: nous continuerons à le suivre pas à pas; en voyant ce somptueux monastère achevé, nous nous arrêterons pour contempler avec extase la grandeur imposante de cet édifice, et admirer les merveilles que ce prince sut y réunir. Nous y trouverons ce que la religion a de plus auguste, ce que les arts ont produit de plus parfait, et la bibliothèque la plus complète de son temps, avec tout ce que l'histoire du christianisme peut offrir de plus remarquable. En posant la dernière pierre du fameux monastère, nous traiterons longuement cette question; peut-être même nous hasarderons-nous à faire une revue artistique sur toutes les merveilles qui s'y trouvent renfermées. Mais, pour ne pas interrompre le fil de notre narration, arrêtons-nous ici, et reprenons haleine afin de pouvoir continuer notre récit dans le chapitre suivant.





LEPANTO.

En el nombre de Dios misericordioso y piadoso Mahoma mensagero de Dios

Dios

ABIBUBCAR.

MAHOMA.

Jlhesesuna Dios ... su nombre [illegible] breve

ODMAN.

OMAR.

Hcud librome Dios del Fatac ... del infierno y de la guerra que del mas ... de la guerra de los ... que me dese ... mal y de la guerra de los traidores tiranos ... ayuntamientos y de la guerra de los ... cuando siegan

HASCEN.

ALI.

No hay mas que un Dios ... que nunca duerme y siempre esta en el cielo y en la tierra. Quien es el que se podra salvar sin su favor.

y nos declaro las cosas del cielo y de la tierra y sabe los verdaderos ... Dios ... que esta en todo ... todo poderoso criador nuestro. Este abra y aclare nuestro entendimiento para que cuando muramos vamos con la verdad a esperar el dia verdadero

... de nuestros enemigos y del Rey de las malas gentes y de sus malas compañias y de las guerras de los malos por amundes y del diablo

Estaba roto por esta parte y remataba en punta de figura redonda con ... de letras que no quede sino una pequeña parte

En el nombre de Dios misericordioso y piadoso Dios me quiade [illegible]

[illegible]

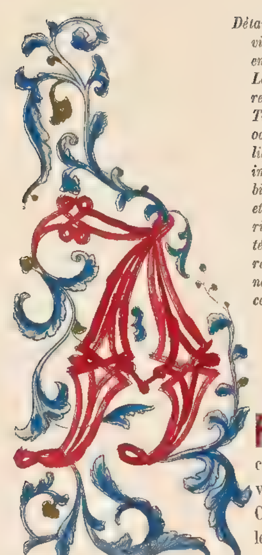
[illegible] al Sultan Selim



CHAPITRE III.

1572—1576.

Détails sur Don Juan d'Autriche.—Courrier que ce prince envoie à Philippe II pour lui annoncer la victoire de Lepante.—Description de l'étendard turc.—Exécution de Montigny.—Philippe II convole en quatrièmes noces.—Naissance du prince Ferdinand.—On transporte pour la première fois à St.-Laurent les restes mortels des membres de la famille royale.—Naissance de l'Infant Charles Laurent.—Mort de la princesse Anne, reine de Portugal, et sœur de Philippe II.—Siége de Harlem.—Translation solennelle à l'Escurial des corps de quelques autres princes.—Cérémonial observé à cette occasion.—Histoire des Monteros d'Espinosa.—Trombe et les malheurs qu'elle occasionna.—Reliques.—Progrès de l'édifice.—Plan de l'église: son auteur.—Pose des premières pierres.—Fête improvisée par le frère Villacastin.—Arrivée de Don Juan d'Autriche à l'Escurial.—Quelques détails biographiques sur ce personnage et sur ses exploits.—Le cachalot.—Mort de l'Infant Charles Laurent et naissance de l'Infant Don Diego.—Translation du collége et du seminaire de Parraces à l'Escurial.—Nouvelles difficultés que présente la construction de l'église.—Désespoir du Roi.—Ces difficultés sont applanies par le frère Villacastin.—Jean de Tolède, chargé de la direction des travaux, est remplacé par son élève Jean de Herrera.—Bruits qu'on faisait courir sur la construction du monastère.—Gravité de caractère de Philippe II et ses conséquences.—Recherches qu'il fit pour arriver à connaître le chiffre exact des dépenses des travaux.

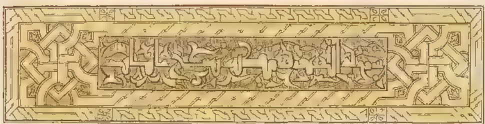


PRES avoir triomphé des Maures de Grenade, Don Juan d'Autriche, impatient de cueillir de nouveaux lauriers pour en ceindre son noble front, cherchait un champ plus vaste pour se lancer dans des entreprises dignes de son esprit élevé et de son grand cœur. Ce guerrier, qui avait battu les Maures jusqu'au milieu des montagnes et des rochers qui leur servaient de retraite, malgré leur vigoureuse résistance, ne tarda pas à trouver l'occasion qu'il cherchait: il partit peu de temps après pour l'Orient, où il prit le commandement supérieur des flottes réunies des trois nations alliées. Ainsi donc, pendant que Philippe II consacrait tous les instants que lui laissaient les affaires de l'Etat, à la réalisation du projet qui germait dans sa tête, pendant qu'il suivait attentivement les progrès de la construction du monastère, Don Juan de Autriche, son frère naturel, la gloire et l'honneur de sa famille, le glorieux héritier du caractère belliqueux de Charles-Quint, comme la figure la plus noble et la plus saillante qui ressort du le tableau historique de cette époque, rehaussait le lustre et la grandeur de la monarchie espagnole, se couvrait de lauriers immortels, et remplissait le monde catholique d'admiration en humiliant la puissance du Croissant, et en détruisant entièrement sur le golfe de Lépante la flotte formidable du Sultan.

Le roi d'Espagne assistait aux vêpres de l'octave de la Toussaint, au milieu des moines, assis simplement dans une stalle du chœur provisoire dont on a parlé dans le chapitre précédent, lorsqu'on vit entrer Don Pedro Manuel, dont le visage rayonnant de joie annonçait visiblement qu'il apportait d'heureuses nouvelles. En effet, ce seigneur attaché à la cour, s'étant approché de Philippe II: Sire, lui dit-il, voici un courrier envoyé par Don Juan d'Autriche, il vous apporte la nouvelle d'une grande victoire. Le Roi continua à prier avec un calme impassible, se contentant de faire à ce seigneur un signe qui signifiait qu'on attendît. Il se recueillit de nouveau sans laisser percer sur son visage la moindre émotion, ni sans rien perdre de sa gravité naturelle.

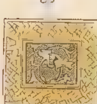
Après l'Office, il témoigna au Prieur le désir qu'on chantât un *Te-Deum* solennel accompagné des prières que l'Eglise récite en pareille circonstance. Après avoir reçu les félicitations que celui-ci lui adressa tant en son nom qu'en celui des autres moines, Philippe II se retira dans son appartement. Le lendemain il y eut une cérémonie religieuse pour remercier le Tout-

9



puissant de ce brillant succès (1). Après le *Te-Deum* et la procession, on chanta l'office et la Messe des morts: le jour suivant on fit un service funèbre en mémoire de ceux qui avaient péri dans cette expédition. Avec la nouvelle de ce triomphe, le courrier expédié par Don Juan d'Autriche portait encore, comme trophée de ce glorieux fait d'armes, l'étendard royal du Sultan. On disait qu'on avait fait venir de la Mecque cette précieuse relique afin de rendre l'armée invincible, comme l'annoncent plusieurs de ses devises. Tous les auteurs sont d'accord sur la description qu'ils font de ce fameux étendard (2). Il avait la forme d'un carré de près de trois mètres de longueur sur deux de largeur. Il était d'une étoffe de coton et de fil très-fin, satinée de deux côtés, avec un fond blanc. Sur les deux faces, on avait brodé, avec une rare perfection, plusieurs figures, telles que cercles, carrés et triangles, au milieu desquels on lisait le nom d'Allah, qui se trouvait répété jusqu'à 28.900 fois. Il était encore parsemé d'une infinité de caractères turcs et syriaques, de quelques versets du Coran, de quelques chiffres et de quelques prières. Sur le revers et près de la hampe, on apercevait le nom de Dieu, et sur le fond on voyait placés de deux en deux, six grands cercles au milieu desquels on lisait les noms suivants: Mahomet, Abubecker, Omar, Osman, Ali, Hassem. Des deux côtés les versets tirés du Coran servaient de bordure à cet étendard, terminant par une pointe arrondie, remplie aussi de lettres, de signes et de chiffres qui avaient une signification marquée pour les fanatiques descendants du prophète. Le même envoyé avait été également chargé de remettre un exemplaire du Coran (3), œuvre d'art d'un grand mérite, écrite à la main d'une manière vraiment remarquable: il portait aussi quatre lanternes qui avaient appartenu à la galère du commandant turc. Le Roi donna l'ordre que ces objets fussent déposés dans la bibliothèque du monastère, pour y rappeler le souvenir de cette éclatante victoire, et même temps pour justifier que c'était là qu'il en avait reçu la nouvelle. Il voulut néanmoins que deux lanternes fussent portées au couvent de Notre-Dame de Guadelupe, comme un témoignage de reconnaissance qu'il désirait offrir à l'image miraculeuse de la Vierge (4).







Le baron de Montigny, chevalier de la Toison-d'Or, gouverneur de Tournay et en même temps frère du

(1) Le ciseau de Vittoria et le pinceau du Tintoret ont aussi immortalisé cet événement remarquable par des productions, dont peut s'enorgueillir à juste titre la cité qui fut jadis la reine de l'Adriatique. A Vénise même, une chapelle particulière de l'église St.-Jean et St.-Paul fut consacrée à perpétuer la mémoire de la *Sainte Ligue* et le glorieux succès de Lépante.

C'est dans cette même bataille qu'en combattant avec intrépidité fut blessé Michel Cervantes, alors soldat obscur dans l'armée, mais qui devait plus tard se faire un nom fameux dans les lettres.

Il existe encore beaucoup de monuments et de souvenirs que les lettres et les arts ont laissé pour célébrer la victoire de Lépante, et le nom du prince qui commandait les forces de la Ligue. Parmi les écrivains on nomme Juan Rufo, Gerónimo Corte-Real, Ercilla, Manrique, Puyol, Morales, et sur tout le poète Ferdinand de Herrera dont on cite la pièce de vers commençant par ces mots:

Chantons le Seigneur qui, sur la vaste mer,
Nous fit vaincre le Thrace intrépide.....

Il faut classer dans la seconde catégorie le fameux tableau du Titien, représentant la victoire de la Ligue, tableau qui se trouve au musée de Madrid; la médaille qui fut frappée en souvenir de cet événement, déposée dans le cabinet numismatique de la bibliothèque, les autels, les sculptures, les statues, les tableaux qu'on retrouve en Espagne, à Rome, à Messine, à Vénise et dans d'autres villes. On admire une foule d'objets rapportés de cette bataille, dans le musée d'armes de cette capitale, tels que le casque d'Ali-Pacha, et l'armure de Don Juan d'Autriche.

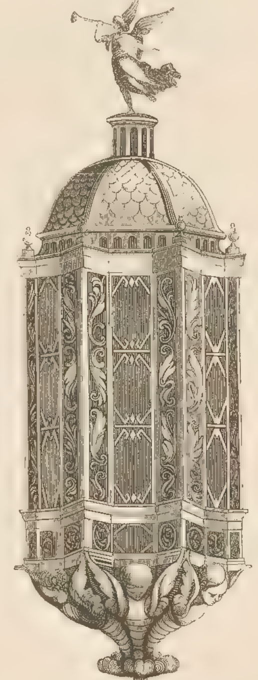
L'Intendant du Palais découvrit, en 1855, pendant le séjour de la Reine à l'Escurial, six toiles de grandes dimensions où Luqueto avait représenté cette bataille. Après les avoir fait restaurer, il donna l'ordre de les placer dans les cloîtres du monastère de Saint-Laurent. Leur principal mérite consistait dans les souvenirs historiques qu'ils rappelaient, car au point de vue de l'art, à part quelques figures allégoriques, ils n'ont rien de remarquable. En 1820, ces tableaux, d'après ce qu'en dit le P. Bermejo (page 334), se trouvaient dans une des galeries de cette résidence royale, dont ils étaient l'unique ornement. Ils étaient à cette époque en assez mauvais état.

(2) Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs un dessin représentant exactement cet étendard, reproduit avec le plus grand soin sur celui qui existe dans les archives de l'Escurial. Ce dessin fut copié et traduit par Luis de Marmol, par ordre de Philippe II. Sans cette heureuse circonstance, il nous était impossible de le donner ici, attendu que cet étendard fut brûlé dans l'incendie de l'Escurial qui eut lieu en 1671. On perdit à cette occasion plus de 4000 manuscrits arabes d'une grande importance.

(3) Les ornements qui figurent ici ont été copiés sur le Coran qui se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial.

(4) Comme il nous est impossible de reproduire ici le dessin de ces lanternes, nous nous sommes determinés à donner celui de la lanterne appartenant au vaisseau-amiral, que montait Don Alvaro de Bazan à la bataille de Lépante. Celle-ci a 1 $^{1}/_{2}$ mètre de haut et 500 millimètres de large; elle est faite en bois de poirier, parfaitement travaillé; le petit dôme et la renommée qui la couronnent sont de bronze doré. On voit dans l'intérieur deux tubes fort bas, espèce de bobèches, qui servaient à soutenir de grands cierges. Les carreaux de vitre de cette lanterne sont de verres opaques et grossiers qui révèlent l'état arriéré où se trouvait la chimie, et qui forment un frappant contraste avec l'élégance de tout le dessin et le fini du travail. S. E. le Marquis de Santa Cruz, descendant de Don Alvaro, a bien voulu nous permettre de prendre cette copie, ainsi que celle du portrait de saint Pie V.

comte de Horn qui avait été mis à mort à Bruxelles, et dont le Duc d'Albe avait envoyé à Philippe II la sentence le 18 mars en 1750, se trouvait renfermé dans l'Alcazar de Séville. Il fut ensuite, par ordre du Roi, transféré au château de Simancas, où il fut exécuté secrètement, et, selon la recommandation expresse de ce prince, on répandit le bruit qu'il y était mort de maladie (1). Pendant que cela se passait, Philippe II, alors âgé de 43 ans, et après un triple veuvage, célébrait avec grande pompe, le 12 novembre de la même année, son union avec la princesse Anne d'Autriche, qui comptait à peine 25 ans (2).


LA LANTERNE DU VAISSEAU-AMIRAL.

Ce fut vingt-et-un mois après ce mariage, et pendant son séjour à l'Escurial, que Philippe II apprit la naissance du prince Ferdinand, qui vint au monde le 8 décembre 1571, au palais de Madrid.

Après ces événements, et après avoir assuré l'établissement de la communauté, le Roi s'occupa de remplir le second but qu'il s'était proposé en la fondant, savoir, d'y faire déposer et conserver les restes mortels des membres de la famille royale. C'est à cette occasion qu'il écrivit la lettre suivante:

«Le Roi.=Pieux et vénérables Pères, Prieur, moines de la communauté du monas-»tère royal de St.-Laurent, vous devez déjà savoir que nous avons ordonné que le corps »de la reine Isabelle, notre chère épouse bien-aimée et celui du prince Charles, mon fils, »que Dieu ait en sa sainte garde, seraient déposés dans l'église des religieuses de Notre-»Dame-de-la-Consolation de *las Descalzas*, et dans celle du couvent royal de Saint-»Dominique, situé hors de l'enceinte de Madrid, et y resteraient aussi longtemps que »nous le jugerions convenable, et jusqu'à ce que nous prenions des dispositions con-»traires. Nous venons d'ordonner que lesdits corps fussent remis (ce qui a été déjà fait) »aux Révérends Pères en Jésus-Christ, les Evêques de Salamanca et de Zamora, au prélat »désigné pour le siége épiscopal de Siguenza, membre de notre conseil, et aux ducs »d'Arcos et d'Escalona, qui sont chargés de les accompagner à ce monastère, et de »vous faire la remise. Nous vous sommons et ordonnons de les recevoir, et aussitôt »que vous les aurez en votre pouvoir, vous voudrez bien les placer dans l'église pro-»visoire du monastère, et dans le caveau qui se trouve sous le maître-autel, afin qu'ils »y restent déposés: on dressera un acte de cette translation dans la forme voulue. Ces »corps y resteront jusqu'au moment où l'on pourra les enterrer et les porter dans »l'église principale, à l'endroit que nous désignerons ultérieurement, car tel est notre »bon plaisir. Donné au palais du Pardo, le 6 juin 1573.»

Cet ordre fut exécuté, et la translation des deux corps eut lieu avec toute la pompe et tout l'éclat convenables. Ils furent accompagnés, depuis Madrid, par un nombre considerable de religieux appartenant à toutes les congrégations qui existaient alors dans la capitale, par les membres de la Chapelle royale, le Grand-Aumônier, Don Luis Manrique, et Don Rodrigo Manuel, capitaine des gardes à cheval à la tête de ses soldats, et par une foule d'employés et de serviteurs faisant partie de la maison royale. En arrivant au monastère de l'Escurial, on dressa le procès-verbal de remise au Prieur et aux moines. Après avoir chanté l'office des morts, et après qu'on eut prononcé l'oraison funèbre, les deux corps furent déposés à l'endroit désigné dans la lettre du Roi, c'est-à-dire, sous le maître-autel de l'ancienne église. On mit sur chaque cercueil l'inscription suivante.

Sur celle de la reine Isabelle de Valois:

«Dans ce cercueil repose la reine Isabelle de Valois, troisième épouse du roi Philippe, notre souverain, second de nom. »Elle fut fille d'Henri II et de Catherine de Médicis, Roi et Reine de France. Elle mourut dans la ville de Madrid, au Palais, le »3 octobre, la veille du jour du bienheureux saint François, 1568. Son corps fut déposé dans l'église du monastère des »religieuses *Descalzas*, et de là il a été transféré au monastère de St.-Laurent, le 7 juin 1573.»

Sur le cercueil du prince Charles:

(1) Cabrera; Estrada; Bentivoglio; Gachard dans la dernière partie de la Correspondance de Philippe II.
(2) Cabrera dans le livre IX, chapitre 19 de son Histoire, fait la description des cérémonies qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage, et cite les personnes qui y assistèrent.

«Dans ce cercueil repose le corps de l'illustre prince Charles, fils aîné de Sa Majesté très-Catholique Philippe II, notre»seigneur et maître, fondateur de ce monastère consacré à St.-Laurent, fils de la princesse Anne-Marie, sa première femme, qui »mourut, au palais de Madrid, la veille de la fête de l'apôtre saint Jacques, le 24 juillet 1568, à l'âge de 23 ans; il était né à »Valladolid, le 9 juillet, en 1545. Son corps fut déposé à Madrid dans le couvent des religieuses de Saint-Dominique, d'où il a »été transporté au monastère royal de St.-Laurent par ordre du Roi, son père, le 7 juin de l'année 1573.»

Après la sépulture des deux cadavres le Roi voulut qu'on procédât à l'exhumation des restes mortels des moines qui se trouvaient enterrés dans le monastère du village, où n'avaient plus lieu les exercices du culte. Ils furent donc transportés et inhumés dans les petits cloîtres qui étaient déjà achevés. Cette translation fut faite avec la plus grande solennité, et cette cérémonie fut suivie de l'office des morts. On disposa ensuite le mieux possible l'église et l'ancien couvent de l'Escurial qu'on convertit en hôpital pour les ouvriers, afin qu'ils y fussent plus au large et d'une manière plus commode. On y annexa le cimetière qui avait servi aux moines, et qui se trouve aujourd'hui compris entre le jardin et l'Escurial d'en bas.


DON JUAN D'AUTRICHE.

Après cette double translation, la famille royale vint occuper le nouveau bâtiment où plusieurs appartements avaient été déjà préparés à cet effet. La reine Anne venait d'atteindre le neuvième mois de sa grossesse, et le jour même de St.-Laurent elle se sentit prise des douleurs d'enfantement. Elle partit aussitôt pour Madrid; mais en route, les douleurs devinrent si violentes qu'elle fût obligé de s'arrêter dans le modeste bourg de Galapagar, où, dans la nuit du 12, elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Charles Laurent. Le Roi apprit avec la plus vive satisfaction cet heureux événement; mais, comme ici bas la joie est toujours empoisonnée par la tristesse, la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, reine de Portugal, tomba sur ces entrefaites dangereusement malade. Son état s'étant peu à peu aggravé, elle succomba le 8 décembre 1573. Elle habitait, en ce moment, un des appartements de l'Escurial. Après de magnifiques funérailles, son corps fut ramené à Madrid, et déposé au couvent de *las Descalzas Reales*, dont elle était la fondatrice, et où elle avait fait préparer le lieu de sa sépulture. Le Roi et la Reine vivement affligés de cette perte cruelle, se retirèrent au Pardo, où ils avaient l'habitude de passer la fin de l'hiver.

On ne saurait mettre en doute que Philippe n'eût l'âme fortement trempée. Pendant que ce prince était occupé à l'Escurial à prendre des dispositions minutieuses et à dresser des états de tout ce qui s'y faisait, il se passait en Flandres l'événement le plus remarquable de la guerre dont ce pays était le théâtre, nous voulons parler du fameux siége de Harlem, une des plus belles villes de la Hollande. En voyant ce monarque recevoir dans son cabinet cette nouvelle importante, et continuer ensuite à surveiller les travaux, il ne faut pas croire que ce soit par pure forme que nous ayons donné à cet événement l'épithète de remarquable, ou avec l'intention de faire ressortir le caractère impassible de l'immortel fondateur de l'Escurial. Quoique ce soit une digression, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter sommairement les principales circonstances de ce siége. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes si les divers épisodes de cette guerre et ses conséquences n'étaient pas faites pour distraire l'homme le plus fortement trempé.

Toute l'armée espagnole, sous les ordres de Don Fadrique de Toledo, fils du duc d'Albe, était venu assiéger la ville de Harlem, où les rebelles s'étaient refugiés, après avoir repoussé hautement toute proposition de pardon, et où il se défendirent bravement pendant l'espace de huit mois contre une armée formidable. Un volume entier ne suffirait pas, s'il fallait consigner ici tous les actes de bravoure, de constance qui s'accomplirent, les malheurs que ce siége entraîna, les stratagèmes auxquels il donna lieu, en un mot, l'attaque acharnée et la défense héroïque de cette place.

On se battit avec tant d'acharnement qu'on ne faisait point de quartier, et tout prisonnier, fait de part ou d'autre, n'attendait pour être pendu que juste le temps qu'il fallait pour constater sa qualité d'ennemi, ce qui équivalait presque à être pendu sur-le-champ. Les assiégés donnèrent les premiers l'exemple d'une semblable barbarie. Il leur arriva plusieurs fois de suspendre aux créneaux des murailles les cadavres des soldats espagnols en adressant aux assiégeants des injures grossières et provocantes.



CRISTOBAL RAMIREZ,
escritor de los libros de coro

LUISA ROLDAN,
escultora de Carlos II

FRANCISCO HERNANDEZ,
iluminador

FR. ANDRÉS DE LEON,
iluminador

NUMERO 62

N° 106.

A.

B.

Les Espagnols, de leur côté, lançaient par dessus les remparts des têtes coupées, avec des écriteaux de ce genre: *Tête de Philippe Coninx, qui est venu à la tête de deux mille hommes, délivrer Harlem. — Tête d'Antoine Pictor, qui a livré la ville de Mons aux Français.* Les assiégés, à leur tour, répondirent à ce défi en jetant dans le camp espagnol onze têtes avec ces mots: *Les habitants de Harlem envoient aux Espagnols dix têtes afin que le duc d'Albe ne fasse pas la guerre parce qu'on refuse de payer la dîme, et pour le dédommager, nous lui en envoyons une de plus.* Ils plaçaient souvent, au haut des remparts, des images de saints pour qu'elles fussent atteintes les premières par les balles des Espagnols. D'autres fois, ils étalaient des mannequins habillés en prêtres ou en moines, qu'ils faisaient semblant de fouetter et à qui ils coupaient ensuite la tête. A l'exemple des Amazones, les femmes de Harlem formaient un bataillon et partageaient avec les hommes les fatigues de la guerre. Leur intrépidité était si grande que les Espagnols eux-mêmes en étaient remplis d'admiration. La perte de deux officiers de génie distingués, l'assaut tenté plusieurs fois inutilement, et dans lequels les assiégeants avaient perdu tant de monde, enfin, les souffrances qu'ils enduraient au milieu de ces marais glacés, tous ces motifs déterminèrent Don Fadrique à renoncer à son entreprise et à se replier sur le Brabant. Le Duc d'Albe, son père, ayant appris cette détermination, lui fit dire: *Que, s'il levait le siége sans s'emparer de la place, il le reniait pour son fils; que s'il mourait dans l'attaque, il irait lui-même le remplacer bien qu'il fût malade au lit; que si tous les deux venaient à succomber, sa mère viendrait d'Espagne pour accomplir ce que son fils n'avait pas eu le courage de faire.*

La faim se faisait cruellement sentir dans les deux camps, mais surtout dans la ville, où les habitants étaient réduits à manger les choses les plus immondes, jusqu'à des semelles de souliers. Les assiégés néanmoins ne se rendaient pas, quoique leurs murailles eussent déjà été criblées par 10.250 boulets de canon. Le prince d'Orange fit, le 8 juillet 1573, au milieu de la nuit, une nouvelle tentative pour venir au secours de Harlem. Le lendemain, Don Fadrique l'attaqua et le mit en déroute, après lui avoir tué trois mille hommes et s'être emparé de toute l'artillerie, des drapeaux et de plus de trois cents charriots chargés de munitions. Ce revers porta le découragement dans le cœur des assiégés qui, malgré leur désespoir, malgré leur infériorité et la famine qu'ils éprouvaient, résolurent de tenter une sortie, car on venait de repousser la proposition qu'ils avaient faite de capituler. Ils ne devaient laisser dans la ville que les femmes et les enfants: il ne leur restait d'autre espoir que de mourir en combattant; mais les embrassements de leurs enfants et de leurs mères eurent tant d'empire sur ces intrépides guerriers, qui avaient bravé tant de fois la mort et le fer de l'ennemi, que, vaincus par ces tendres démonstrations, ils revinrent sur leurs pas, et se rendirent enfin sans condition s'en remettant à la générosité et à la clémence du Roi (12 juillet 1573).

Reportons-nous par la pensée à l'Escurial où nous avons laissé Philippe II, s'occupant des restes mortels des membres de sa famille. Comme le but principal que ce prince s'était proposé en fondant le monastère de St.-Laurent, était d'en faire le lieu de sépulture des rois, après avoir ordonné la translation des corps de sa femme et de son fils, il avisa aux moyens de faire transporter les dépouilles de son père, de sa mère, de ses sœurs et autres parents, d'une manière digne du rang de ces hauts personnages. C'est pourquoi il rédigea lui-même le cérémonial des funérailles, ainsi que toutes les formalités qu'on devait observer dans cette translation. Ce document était si détaillé et si circonstancié qu'on aurait pu croire que le monarque le méditait depuis longtemps. Le soin et l'exactitude qu'il apporta dans la rédaction de cette pièce, ne doit point nous surprendre, si l'on observe que ce monarque avait un goût particulier pour écrire, et qu'il mettait le plus grand scrupule à appliquer les règles de l'orthographe; il ne manquait jamais de signaler les fautes de ce genre qu'il remarquait. Un historien, en parlant du goût de Philippe II pour écrire, prétend que, si l'on réunissait tous les autographes de ce prince, on en formerait un grand nombre de volumes (1). Rien ne nous eût été plus facile que de reproduire textuellement ici les dispositions de ce cérémonial, surtout

(1) Philippe II ne fut pas seul de ce caractère: on cite de nombreux exemples de personnes qui pardonnent tout et qui ne peuvent supporter qu'un mot soit mal écrit. Ce fait nous rapelle le souvenir du marquis de Favras qui, un instant avant d'être conduit à l'échafaud, pendant la révolution française de 1793, et au moment où il dictait ses dernières volontés, arracha la plume des mains du notaire pour corriger trois fautes d'orthographe qu'il venait de faire.

en ayant sous les yeux l'ouvrage du P. Siguenza; mais nous avons regardé cette reproduction comme inutile et même superflue à cause de sa longueur, et surtout après en avoir cité les principaux articles.

Quand ce prince eut terminé son programme, il écrivit, le 22 janvier 1574, au Vicaire en l'absence du Prieur, ainsi qu'aux moines, une lettre signée de sa main et contresignée par son secrétaire Antoine Gracien, dans laquelle il les chargeait d'exécuter fidèlement les ordres qu'il leur transmettait.

Tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de cette époque et qui en ont raconté les événements de la manière la plus remarquable, ont fait une description plus ou moins fidele de cette cérémonie; mais le récit du P. Quevedo étant, à notre avis, le plus exact, nous reproduirons textuellement les paroles de ce célèbre historien.

«Conformément aux dispositions du programme et en face de la porte des Cuisines qui était alors la seule issue par laquelle »on pénétrait dans la partie de l'édifice qui avait été déjà construite, à peu près à dix pas de distance, on éleva une large estrade »de 28 pieds carrés, à laquelle on arrivait par trois marches qui en faisaient le tour. Ces marches, ainsi que l'estrade étaient »recouvertes de draperies en velours noir, garnies de crépines d'or. Aux quatre angles se dressaient des colonnes avec bases et »chapiteaux, tendus de brocart et supportant un immense baldaquin orné d'une riche étoffe avec des pentes, des courtines et »des franges d'une grande richesse, ce qui faisait de ce monument un objet aussi remarquable qu'imposant. Au-dessous de ce »baldaquin, et sur le milieu de cette estrade, on avait placé un tombeau de la largeur de 5 pieds sur 19 de long, recouvert »également de brocart. A partir de cet endroit jusqu'au tournant du chantier, on avait établi une grande balustrade en bois, »tant pour la convenance que pour empêcher la réunion trop considérable des ouvriers et des habitants des villages voisins.

»De différents lieux de la Péninsule où avaient été inhumées les dépouilles mortelles des membres de la famille royale, par»taient à la fois des convois funèbres en grande pompe, s'acheminant processionnellement vers l'Escurial, au milieu d'un grand »concours de prêtres et de seigneurs, et en dépensant des sommes énormes.

»Le premier convoi qui arriva, fut celui conduit par l'Evêque de Jaen et le Duc d'Alcala qui ramenaient les restes de l'Em»pereur et l'Impératrice, de la Princesse Marie, de la Reine de France, et des Infants Ferdinand et Jean. Ce cortège arriva le »2 février au village de Valdemorillo: après s'y être reposé toute la nuit, il se remit le lendemain en marche pour l'Escurial. »Dans l'après-midi, le son des cloches ayant annoncé l'approche du convoi, le Vicaire revêtu des ornements sacerdotaux, assisté »du diacre, du sous-diacre et des acolytes, et suivi de toute la communauté, alla le recevoir à l'extrémité de la balustrade, de ce »point il vint se placer sur l'estrade dont nous avons déjà parlé. Pendant qu'on descendait les cercueils des litières, et qu'on »les plaçait sur le catafalque, les religieux chantèrent les prières d'usage. Le capitaine des gardes, Don Rodrigo Manuel, occupa »avec son escorte les deux côtés de la porte, et les autres soldats formèrent la haie.

»On s'avança dans les cloîtres où l'on avait disposé deux autres catafalques sur lesquels on mettait les cercueils à mesure qu'ils »se présentaient, tandis que le chœur faisait entendre des chants funèbres. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'église provisoire qu'on »avait tendu de velours noir pour cette circonstance. Tout autour, on avait placé des bancs pour le clergé; il y avait une »seconde rangée de bancs pour les seigneurs, et devant le maître-autel plusieurs siéges avaient été reservés pour les Evêques. »Les corps étaient accompagnés par une foule de Grands d'Espagne, et par les *Monteros* (1); ils venaient dans l'ordre sui»vant: D'abord les deux Infants, les deux Reines, puis enfin, l'Empereur et son épouse, qui furent placés dans le même ordre »sur le catafalque dressé au milieu de l'église, et qu'on avait recouvert de magnifiques tentures noires. La communauté monta »au chœur et chanta l'Office des morts, par lequel se terminèrent les cérémonies de cette journée.

»Le lende main, devant une nombreuse assistance, on fit, en l'honneur de l'Empereur Charles-Quint, un service funèbre pen»dant lequel officia pontificalement l'Evêque de Jaen. L'oraison funèbre fut prononcée par le P. François de Villalba. Dans l'après»midi, on procéda à l'acte d'inhumation; mais en arrivant à l'entrée du caveau, on s'arrêta jusqu'à la fin des prières. C'est en »ce moment, que les personnes chargées de conduire les restes de l'Empereur, en firent la remise officielle au Vicaire et au

---

(1) Pendant le règne de Don Sancho Garcia, troisième comte de Castille, la mère de ce prince s'éprit d'amour, en 1009, pour Mahomet Almohadio, roi de Cordoue, qui consentit à l'épouser à la condition qu'elle assassinerait elle-même son fils Don Sancho afin de s'approprier le titre de Comte de Castille. Cette mère dénaturée accepta cette clause, et se préparait à empoisonner son fils; lorsque la femme de Sancho Espinosa, intendant de ce prince, ayant surpris ce secret, le dévoila à son mari qui s'empressa d'avertir son maître du danger qu'il courait. Au retour d'une partie de chasse, le Comte pressé par la soif, ne voulut pas accepter la coupe que sa mère lui présentait et la refusa avec courtoisie en la priant de boire d'abord; mais comme, dans son trouble, elle persistait à ne pas la porter à ses lèvres, il l'obligea à la vider entièrement: en effet, elle expira quelques instants après. Le comte atterré par cette catastrophe et ne pouvant éloigner de sa mémoire le souvenir de ce parricide, fonda, comme expiation, le monastère royal d'Oña, où il établit des religieuses de l'ordre de Saint-Bénoît. Pour donner à son intendant une marque de reconnaissance, et en témoignage de sa loyauté qui avait son origine dans le pur sang qui coulait dans ses veines, dont devait participer le pays où il avait reçu le jour, ce prince voulut qu'à partir de cette époque (c'était en 1011) sa personne royale, ainsi que celles de ses descendants, fut gardée pendant le sommeil, par Sancho natif d'Espinosa et les nobles habitants de cette ville, membres de sa famille, et de celle de sa femme, qu'il nomma dame d'honneur du Palais.

»Couvent, par l'entremise de Martin de Gastelú, secrétaire de S. M. et en présence de l'Alcalde Don Martin Velazquez. Après »avoir rempli cette formalité, les *Monteros* déposèrent le cercueil dans le caveau. Les obsèques en l'honneur de l'Impératrice »eurent lieu le 5, avec le même cérémonial et dans le même ordre. L'Evêque de Ségorbe présida cette cérémonie, et le P. Fran»çois de Ségovie prononça l'oraison funèbre. Le lendemain, qui était le 6 février, on chanta la Messe et l'Office des Anges pour »les Infants.»

Il s'éleva, ce jour-là, un vent si violent qu'il répandit partout l'effroi et la consternation. *On eût dit*, comme le rapporte Siguenza, *que les portes de l'enfer s'étaient ouvertes pour arracher les pierres de cette maison*. L'estrade qui avait été dressée en face de la porte des Cuisines, fut enlevée par un coup de vent et mise en pièces. Les gardes-joyaux du Roi se trouvaient là. Cet événement avait attiré une foule d'ouvriers et de travailleurs. Bien qu'on leur offrît des sommes énormes pour sauver les riches brocarts qui décoraient le monument funèbre, aucun d'entr'eux n'osa exposer sa vie; en un instant le bois voisin fut couvert de lambeaux d'étoffe réduits en morceaux si petits qu'il fut impossible d'en tirer parti (1).

La tourmente venait de s'apaiser un peu, lorsqu'on apercut sur la route de Guadarrama un autre convoi présidé par l'Evêque de Salamanque et le Marquis d'Aguilar, qui ramenaient les restes mortels de l'infortunée reine Jeanne, mère de l'Empereur Charles-Quint, et de la Princesse Marie, reine de Hongrie. On leur fit la même réception et l'on renouvela le même genre de cérémonies que pour les premiers, d'après les instructions dictées par le Roi, en commençant par Jeanne, surnommée la *Folle*. La remise officielle des corps se fit avec les mêmes formalités et en présence du secrétaire et de l'alcalde: les cercueils furent ensuite descendus dans le caveau (2).


GUZMAN DE SILVA.

Le corps de la reine Jeanne ne fut pas conservé à l'Escurial comme les autres: il fut confié, après les funérailles, à l'Evêque de Jaen et au Duc d'Alcala qui furent chargés de le conduire à Grenade pour être déposé dans le tombeau des Rois Catholiques. Il paraît que cette princesse et son époux étaient destinés à voyager même après leur mort.

Se conformant à la volonté de sa Majesté, les moines placèrent aussitôt dans chaque cercueil, un parchemin enveloppé d'un double taffetas, sur lequel on avait écrit le jour, le mois et l'année de la naissance et de la mort de la personne qui s'y trouvait enfermée, ainsi que la date de cette translation solennelle, comme on avait déjà fait pour la reine Isabelle et le prince Charles.

C'est vers cette époque (12 avril 1574) que Guzman de Silva arriva au monastère de l'Escurial avec un grand nombre de reliques que le Roi avait donné l'ordre d'aller chercher. Nous nous dispenserons d'en faire ici l'énumération, nous réservant ce soin lorsque nous traiterons cette question.

On plaça avec elles d'autres reliques que la princesse Marie avait ordonné de mettre à côté de son corps, ainsi que plusieurs bijoux d'argent à l'usage des autels et des sacristies, des images, des peintures d'une grande valeur et d'un grand mérite dont l'illustre et pieux fondateur se plaisait à embellir son ouvrage.

---

(1) Pour donner une preuve de la violence des vents qui règnent ordinairement à l'Escurial, surtout pendant le printemps, le P. Quévédo raconte qu'il y eut, en 1829, un ouragan si terrible que six feuilles de plomb qui garnissaient la voûte de l'église principale au-dessus du maître-autel, et qui ne pesaient pas moins de 1200 livres, furent enlevées comme une feuille et transportées jusqu'auprès de la tour du Prieur, c'est-à-dire, à une distance de 200 pieds, où en tombant elles enfoncèrent la toiture et un galetas.

Comme nouvelle preuve des vents impétueux qui y règnent (et ce bruit est très-accrédité parmi le peuple), c'est que les cheminées en pierre qui couronnent le toit de cette résidence royale, malgré l'épaisseur des murs et une hauteur de 12 pieds, sont toutes inclinées du côté où les vents soufflent avec le plus d'impétuosité, à tel point que plusieurs d'entre elles paraissent près de s'écrouler. Que les cheminées de pierre aient perdu leur aplomb, c'est un fait incontestable; mais il ne manque pas de gens qui pensent qu'elles furent construites de la sorte par Herrera, afin d'offrir plus de résistance à la fureur des vents. Nous croyons néanmoins que le P. Siguenza, réputé pour un historien fidèle et qui raconte souvent les faits les plus insignifiants, n'aurait certainement pas omis de parler de cette circonstance. De plus, il faut convenir que toutes ne sont pas penchées du même côté, ce qui prouverait que ce n'est ni l'effet du vent du couchant qui souffle le plus souvent, ni l'œuvre d'Herrera, mais plutôt celle du temps qui altère et qui change tout.

(2) On est étonné que Philippe II ait exclus de ces honneurs funèbres sa troisième femme, Isabelle de Valois, et le prince Charles, son fils. Nous trouverons peut-être la raison de cette anomalie dans l'histoire de ce monarque, à l'endroit où il est question de cette Reine et du prince Charles. (San-Miguel, *Histoire de Philippe II*, tome I, page 313.)

Vers la fin de la même année, les constructions du couvent avançaient: mais on n'avait fait encore que les fondements de l'église principale, lesquels arrivaient à fleur de terre. Outre l'idée dominante et de prédilection d'élever un temple, Philippe II avait le projet de le faire construire sur un nouveau plan, avec des proportions plus vastes et d'un ensemble plus majestueux, car le plan présenté par Jean-Baptiste de Tolède d'une conception mesquine était loin de répondre à ses vues. Il se fit en conséquence présenter de tous côtés des plans et des dévis, et les architectes, désireux de concourir à la gloire artistique du XVI.ᵉ siècle, rivalisèrent d'une noble émulation pour présenter les productions de leur génie. Tous ces travaux, plus remarquables et plus beaux les uns que les autres, furent minutieusement examinés par ce monarque, qui arrêta son choix sur le plan de l'édifice qu'on admire aujourd'hui, et qui fut conçu par un italien nommé Pachote (1). Après que le Roi eut exprimé sa détermination, les travaux commencèrent avec cette activité qu'il imposait pour tout ce qui avait rapport à la construction du monastère royal de St.-Laurent.

Le Frère Villacastin, dont les vues se trouvaient en parfaite harmonie avec les idées et goûts religieux du Roi, résolut d'improviser une fête qui ne pouvait manquer de lui être agréable, et qui aurait certainement augmenté l'estime de ce prince pour sa modeste personne, si cela eût été possible. Il fit tout disposer à cet effet pour le 7 mars 1575; mais tous les préparatifs en furent faits secrètement afin de ménager une plus grande surprise à ce monarque. En voici le programme.

De la carrière d'où l'on avait extrait les premières pierres (2) pour l'église, on vit se mettre en mouvement une colonne d'environ mille hommes, composée de tous les ouvriers employés à la construction de monastère. La marche était ouverte par les manœuvres, revêtus de leurs plus beaux habits et portant les attributs de leur métier tels que pioches, marteaux, pelles, pics, bêches, etc.: au centre de cette division, se trouvait un peloton remarquable formé par les ouvriers aux pièces, les maîtres et les journaliers ordinaires, avec un costume suisse, armés de piques, de lances et d'arquebuses. A l'arrière-garde venaient quatre magnifiques chars de triomphe couverts de lierre et de fleurs dont abonde l'Escurial même au cœur de l'hiver. Ils étaient tirés chacun pour quatre paires de bœufs employés aux travaux et conduits par leurs bouviers respectifs, habillés eux-mêmes avec goût. Sur le premier char on avait placé la statue de saint Pierre, et sur le second celle de saint Laurent, donnant ainsi à entendre que c'était, par une faveur spéciale du souverain Pontife, et pour la gloire de l'église qu'on allait élever au glorieux martyr un édifice magnifique.

Le troisième char portait les quatre vertus cardinales au milieu desquelles s'élevait le temple de la Vertu, comme le symbole de la personne du pieux fondateur du couvent. Enfin, sur le dernier on avait représenté les trois Maries. Le frère Villacastin, interrogé sur la signification allégorique qu'il donnait dans cette circonstance à ces trois saintes femmes, répondit qu'elles figuraient *les religieux et les âmes pieuses qui devaient dans le nouveau temple, jour et nuit, aller à la recherche de Notre-Seigneur, comme les Maries étaient allées le chercher au sépulcre.*

Les quatre chars traînaient chacun une énorme pierre qui devait servir de base aux pilastres gigantesques de la nouvelle église. Arrivées sur les lieux, les pierres furent déchargées et mises en place: aussitôt après cette opération, on se livra aux danses et à toute sorte de réjouissances. On exécuta divers exercices gymnastiques et plusieurs tours de force. Enfin, la fête se termina par la course d'un *novillo* (3) d'une grande bravoure, qui, contrairement à ce qui se passe dans ces sortes de représentations, amusa beaucoup toute l'assistance, sans que l'on eût le plus petit accident à déplorer.

Peu de temps après, arriva de Madrid le jeune vainqueur de Lépante, le brave et intrépide Don Juan d'Autriche (4). Après s'être longuement informé de l'état des travaux, il alla rendre visite aux moines et surtout au P. Jean del Colmenar et au Prieur Fernand de Ciudad-Real, tous deux retenus dans leur lit par suite de leur grand âge et des infirmités qui l'accompagnent: il se recommanda à leurs prières, et adora les saintes reliques avec les marques de la piété la plus sincère. *Il se montra,* ajoute

(1) Le Signor Pachote nous permettra de lui refuser notre reconnaissance pour sa prétendue invention, attendu que nous retrouvons dans ce monument religieux une imitation de la chapelle Sixtine et de l'église du Vatican, dont il a raccourci la nef, en changeant en frontispices carrés ceux qui sont demi-circulaires dans la superbe basilique romaine. Ceci ne veut pas dire que nous le désapprouvions; car nous n'avons rien vu de mal dans l'église du Vatican que nous avons eu le plaisir de visiter. Nous avons voulu démontrer que l'artiste étranger n'avait point apporté en Espagne une conception nouvelle comme cela entrait dans les vues du monarque quelque difficile que fût la réalisation de son idée.

(2) Les principales carrières d'où l'on extrayait la pierre pour les constructions, étaient celles d'Alberquilla et du ruisseau de Sandon.

(3) Un *novillo* est un jeune taureau.

(4) Don Juan d'Autriche était fils naturel de l'Empereur Charles-Quint et le fruit de ses relations intimes avec une jeune fille de Ratisbonne, appelée Barbe de Blomberg, qu'il avait connue quelques années après la mort de l'Impératrice Isabelle. Cette jeune fille mourut à Colindres en 1598.

Siguenza, *aussi franc et aussi bon qu'il était autrefois à Yuste, avant qu'il ne fût reconnu pour le fils du grand monarque.*

Combien durent être intéressantes les conversations qui eurent lieu entre les deux frères au sujet des derniers triomphes remportés par le jeune capitaine! Nous savons quel tact Philippe II apportait dans le choix des personnes qu'il destinait aux postes élevés. Bien qu'à cette époque on comptât beaucoup d'anciens généraux très-expérimentés, il ne craignit pas cependant de choisir son frère naturel et de le charger d'aller faire la guerre contre les Maures de Grenade et contre l'étendard du Prophète.

Là, au milieu de monceaux de pierres, au milieu du bruit des scies, la conversation de ces deux personnages dût rouler bien des fois sur les affaires politiques: bien des fois le vainqueur de Lépante dût solliciter auprès du Roi, son frère, sa nomination de lieutenant-général avec le gouvernement des possessions d'Italie; là, peut-être, lui demanda-t-il le titre d'Infant de Castille, faveur qu'il ambitionnait ardemment, mais qu'il ne put jamais obtenir.

Don Juan fut élevé d'abord secrètement à Léganès et reçut ensuite les principes de première éducation à Villagarcia; plus tard il fut conduit chez la femme de D. Luis Quijada, appelée Doña Madeleine d'Ulloa, sœur du Marquis de la Mota, aussi distinguée par ses vertus que par son savoir, chez laquelle il contracta de nouvelles habitudes et acheva de perfectionner son éducation.

Lorsque Charles-Quint se renferma dans le monastère de Yuste, le jeune Don Juan lui était souvent présenté en qualité de page de Luis Quijada, qui était à la fois son intendant et son confident intime. L'Empereur aimait à admirer la vivacité précoce de cet enfant; néanmoins il eut assez de force d'âme pour étouffer les tendres sentiments de son cœur et sut garder le secret, bien qu'il eût déjà transpiré, et qu'on fît déjà force conjectures et force commentaires à ce sujet (1).

La naissance de ce prince n'était déjà plus un secret pour Philippe II qui, animé du plus vif désir de connaître son frère, donna l'ordre qu'on l'amenât au fameux auto-da-fé qu'il devait présider en personne à Valladolid. Ce fut dans cette circonstance que, déchirant le voile du mystère, le Roi lui ceignit l'épée et lui suspendit lui-même au cou la Toison d'Or dans le monastère d'Espina où tout avait été disposé à l'avance pour cette cérémonie. Philippe prononça en même-temps ces paroles: *Courage, mon enfant, vous êtes le fils d'un noble personnage: l'Empereur Charles-Quint, qui est au ciel, est mon père et le vôtre.*

Après cette reconnaissance solennelle, dit l'éloquent Lafuente, après que les seigneurs de la cour eurent rendu à Don Juan tout surpris les honneurs qui lui étaient dûs en sa qualité de fils de l'Empereur et de frère du Roi, le cortége repartit pour Valladolid: ce fut un jour d'allégresse pour les habitants de cette ville, qui se portèrent en foule au-devant du nouveau prince qu'ils désiraient connaître.

Plus porté vers le métier des armes que vers la pourpre romaine, à laquelle le Roi son frère semblait le destiner d'abord, Don Juan montra de bonne heure une aptitude remarquable pour les grandes affaires et les hautes charges de l'état: il révéla bientôt le noble courage qui distinguait son jeune cœur. On lui confia, en 1568, le commandement de la flotte espagnole avec le titre de Grand-Amiral. Il fut spontanément suivi par une foule de Seigneurs qui, séduits par les grâces de sa personne autant qu'entraînés par la confiance qu'il leur inspirait malgré sa jeunesse, s'attachèrent à sa fortune. Au milieu des fanfares des musiques guerrières et des décharges d'artillerie, ce prince intrépide s'embarqua à Carthagène à la tête de 33 galères dont il sut se servir dans la suite de la manière la plus heureuse.

Il se lança plus tard vers les mers d'Orient, où il se montra le digne fils de Charles-Quint et agrandit par ses exploits la puissance de son frère Philippe II, aidé dans cette grande entreprise par le célèbre Don Alvaro de Bazan.



DON ALVARO DE BAZAN.

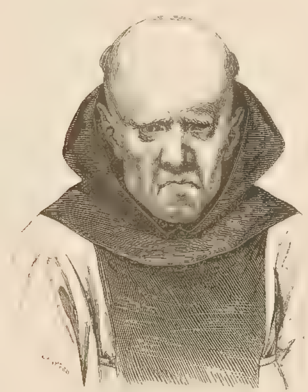
Son esprit avide de gloire et ennemi de l'inaction et du repos lui fit, en 1568, solliciter auprès de son frère la faveur d'aller soumettre les habitants de l'Alpujarra, qui venaient de se révolter. Philippe ne jugea pas à propos d'accepter les services de Don Juan; mais les événements ne tardèrent pas à lui prouver qu'il avait été mal inspiré dans cette circonstance. Il se déter-

(1) Je trouve déjà si divulgué tout ce qu'on dit au sujet de la personne dont je me suis chargé, comme le sait V. M., écrivait confidentiellement Luis Quijada à Philippe II, le 12 décembre 1558, que j'en suis moi-même tout bouleversé, comme je le suis également de toutes les particularités que j'entends raconter autour de moi. (Archives de Simancas, Etat, leg. 120.)

mina donc à envoyer son frère et à le charger de la seconde guerre qui venait d'éclater, laquelle menaçait d'envahir le royaume de Grenade. Don Juan d'Autriche manœuvra si bien qu'il entra dans Grenade où il sut par son caractère bienveillant, par ses manières affables et distinguées, gagner toutes les sympathies et tous les cœurs, comme il le faisait partout.

Il exécuta les ordres du Conseil, qui voulait que tous les Maures de Grenade et de ses deux faubourgs de l'Alcazaba et de l'Albaycin, depuis l'âge de dix ans jusqu'à soixante-dix, fussent expulsés du pays et conduits dans les villages situés sur les confins de l'Andalousie. Après avoir repoussé les propositions de l'orgueilleux Ben-Humeya, qui s'intitulait roi de Grenade et d'Andalousie, il attaqua le fort de Galera dont les rebelles s'étaient emparés. Les Maures s'y défendirent avec un acharnement héroïque et presque sauvage; mais Don Juan, voyant tomber autour de lui un grand nombre d'officiers, donna l'ordre de faire jouer en même temps toutes les pièces de siége et de mettre le feu aux mines qui firent aussitôt sauter les maisons et les quartiers de rocher, et qui ébranlèrent la montagne sur laquelle s'élevaient le fort et la ville. L'assaut général fut donné et les soldats se précipitant dans les rues, comme des lions furieux, massacrèrent plus de deux mille quatre cents hommes (c'était le 10 février 1570) sans compter plus de quatre cents femmes et enfants: la ville fut enfin rasée complètement.

Cependant ce monarque, ne voulant pas que Don Juan s'élevât au-dessus de la sphère où il l'avait placé, recommanda d'une manière spéciale à ses ministres d'Italie de ne lui jamais donner, soit par écrit, soit verbalement, le titre d'*Altesse*, se bornant seulement à celui d'*Excellence*. Il craignait sans doute que son frère, profitant de son prestige, ne réussît à obtenir quelque couronne secondaire, ce à quoi semblaient, du reste, l'encourager ses amis et même le souverain Pontife, qui flattaient ainsi sa jeune ambition. Il n'est donc pas étonnant qu'après tant de fatigues, qu'après tant de triomphes signalés et surtout après quelques années de séparation, Don Juan n'eût le vif désir de revoir son frère et ne se livrât, en ce moment, à l'Escurial à de douces et intimes conversations.



HERNAND DE CIUDAD-REAL.

On assure que ce prince ne parvint à faire le voyage de l'Escurial que grâce à la solidité de son cheval: tous les domestiques qui l'accompagnaient, désarçonnés par la fureur du vent, restèrent en chemin. Dans sa candide ingénuité, le P. Siguenza attribue cet évènement à la malice du démon, intéressé, selon lui, à empêcher la réalisation de tout ce qui pouvait faire plaisir aux moines et à entraver la construction du monastère. Don Juan en repartit bientôt pour se rendre à Valladolid où il allait prendre congé de Madeleine d'Ulloa qu'il chérissait comme une mère.

Peu de temps après, le P. Hernand de Ciudad-Real présenta sa démission qui fut acceptée par le Roi. On lui donna pour successeur le P. Julien de Tricio dont la nomination fut immédiatement confirmée par le chapitre, le 20 mai 1575.

Dans le courant de la même année, pendant que le Roi et toute la famille royale étaient à l'Escurial, avec la Reine Anne, les Infantes Isabelle et Catherine, les deux princes Albert et Wenceslas, frères de la Reine, on vint présenter à Philippe II la mâchoire d'un poisson monstrueux dont les proportions durent être colossales.

L'équipage d'un bâtiment, qui, d'après les historiens, voguait sur l'Océan non loin du détroit de Gibraltar, aperçut un monstre marin dont la vue les glaça d'effroi. On lui tira un coup de canon qui le blessa à une nageoire. L'animal s'élança dans le détroit avec une effrayante rapidité; il vint s'échouer sur la plage de Valence, tout auprès du lac d'Albuféra où il fut trouvé mort, le jour de la Fête-Dieu 1574. On remarqua que tous les poissons s'étaient éloignés de cet endroit, on ne sait au juste si c'est à cause de l'effroi que leur causait cette masse énorme, ou s'ils fuyaient l'odeur de putréfaction qu'il répandait au loin. La longueur de son corps était de 150 pans: sa grosseur, dans la partie la plus développée, présentait une circonférence de 100 pans; on eût dit une véritable tour. Sa tête, demesurément grande, pouvait contenir dans ses cavités sept personnes; un homme monté à cheval pouvait facilement entrer par sa bouche; ses yeux ressemblaient à des rondaches. Ses parties génitales avaient des proportions énormes et ses nageoires étaient aussi grandes que les voiles d'une galère. On conçoit aisément de telles dimensions quand on a vu les mâchoires que l'on conserve encore. Chacune mesure 16 pieds de long et est armée de deux rangées de vingt-deux dents, dont quelques-unes n'ont pas moins 42 centimètres de longueur; les plus petites ont 12 centimètres. Le vulgaire donna à ce poisson le nom de *mular*, à cause de la ressemblance de ses parties génitales avec

celles du mulet. Siguenza croit que ce devait être un *canis carcaria* mâle. Son véritable nom est du reste *cachalot* (1). Philippe voulut que ces maxillaires fussent conservées au monastère de St.-Laurent, pour y être l'objet de l'admiration de tous ceux qui les verraient, et afin de rappeler que c'était sous son règne qu'on avait pris cet animal gigantesque et si peu connu. On les suspendit, au moyen de deux anneaux, à l'endroit où elles sont encore aujourd'hui, au vestibule placé à côté des cuisines.

Le Roi et la Reine eurent la douleur de perdre leur fils l'Infant Charles-Laurent, qui mourut à Madrid le 9 juillet de la même année. Le corps de ce prince fut transporté à l'Escurial, sous la conduite de Don Jean Manuel, Evêque de Siguenza, qui en fit la remise au Prieur et aux moines avec toutes les formalités prescrites. Après que la communauté eut chanté l'office des Saints Innocents, il fut descendu dans le caveau où avaient été déjà déposés ses ancêtres (2). Sur ses entrefaites, la naissance de l'Infant Don Diego, troisième fils de la Reine Anne, qui eut lieu le 12 du même mois, vint faire diversion au deuil de la cour.

Il ne suffit pas d'examiner la position d'un monarque absolu de cette époque, assez libre et peu tourmenté certainement par les soins de l'Administration, mais fixons un instant notre attention sur les complications difficiles et les étranges combinaisons que suscitait alors la politique dans l'Europe entière liguée contre Philippe II, qui avait besoin de toute son habilité, de son savoir et de sa fermeté pour résister à tant d'efforts; c'est de cette manière que nous pourrons nous former une idée exacte de l'organisation remarquable de ce prince qui, tranquille à l'Escurial, ne semblait préoccupé que des travaux du monastère. Il en était réellement ainsi et l'histoire est venue confirmer cette opinion. Dans le moment même où il récitait ses prières, il expédiait à son frère, Don Juan d'Autriche, l'ordre de marcher sur la Flandre pour y rétablir l'autorité royale et pacifier complètement ce pays rebelle. Pendant qu'il terminait de lire l'office des morts, il prenait connaissance de la dernière détermination du Prince d'Orange, laquelle consistait à démolir le château d'Anvers, pour pouvoir menacer ainsi toute la ville: il apprenait encore le renversement de la statue du Duc d'Albe et l'enthousiasme populaire qu'il avait causé.

C'est pourquoi celui qui considèrerait isolément ce Prince à l'Escurial, pourrait être tenté à croire que l'édification du monastère absorbait exclusivement toutes ses pensées, tandis qu'au contraire, recueilli et plongé dans le sombre cahos de la politique, il tenait les rênes de toute l'Europe, et se maintenait à la tête de ses nombreux Etats, si bien qu'on eût pu dire avec plus de raison qu'il mettait à peine les pieds à l'Escurial. Magnifique privilége des hommes doués d'une si grande force de volonté, d'une telle puissance et d'un semblable talent diplomatique! Nous voyons donc que, sans négliger le gouvernement de ses domaines, Philippe II y passait une bonne partie de l'année, où il se reposait des fatigues et des ennuis dont l'accablaient les affaires politiques. Il était là constamment occupé à surveiller les travaux; il prévenait tout, donnait des ordres, inspectait tout ce qu'on faisait; bien qu'il consacrât avec les moines un certain temps à chanter les louanges de Dieu, il ne cessait d'imprimer par sa présence à son entreprise une grande impulsion, sa plus grande préoccupation étant d'embellir et d'améliorer le projet, qui était en cours d'exécution. Ce fut dans ce but qu'il songea à transporter à l'Escurial le collége et le séminaire établis provisoirement à Parraces. A peine eut-il fait connaître son intention qu'il se vit assailli de toute part par les réclamations d'une infinité de personnes qui ne voulaient pas que cette abbaye fût placée sous la juridiction des moines. Les uns lui conseillaient de la céder à l'ordre de Saint-François; les autres de construire un couvent séparé; le plus grand nombre, enfin, qu'il la confiât au clergé séculier. Cette dernière idée avait fait tant de progrès dans l'esprit de ce monarque qu'il avait demandé et obtenu un bref de Grégoire XIII pour la mettre en exécution. Il chargea, en effet, Don Antoine de Padilla, président du Conseil des Ordres, de se rendre à l'Escurial pour étudier cette question et proposer la mesure qu'il croirait la plus convenable: après l'avoir mûrement étudiée, et d'accord avec le Prieur Julien de Tricio,



LE P. JULIEN DE TRICIO.

(1) Cachalot, mammifère de l'espèce des cétacées, qui semble appartenir aux mers des tropiques, mais qui se trouve aussi sous toutes les zônes: il peut arriver à avoir de 5 à 30 mètres de long et plus de 16 de circonférence dans la partie la plus grosse du corps. Ce qui caractérise plus particulièrement ce monstre marin, c'est le développement énorme de sa tête, qui représente le tiers de sa longueur. C'est dans ses intestins que se forme l'ambre gris, qui est, dit-on, le produit d'une sécrétion morbide. L'espèce la plus considérable est celle du *cachalot macrocéphale*, qui fournit tout le blanc de baleine employé dans le commerce. Les cachalots sont les géants des mers où ils règnent en maîtres. Ils voyagent toujours par groupes nombreux. (*Dictionnaire national*, tome I, page 50.)

(2) Ce jeune prince était le second fils que Philippe II avait eu de la Reine Anne; c'est le même qui naquît à Galapagar, comme nous avons eu occasion de le dire.

il fut convenu qu'après la translation du collége et du séminaire, le couvent de Parraces serait habité par neuf moines et un Vicaire, sous les ordres du Prieur de St.-Laurent, duquel ils dépendraient, comme profès du monastère royal.

Cet arrangement plut infiniment au Roi qui, voulant en assurer l'entier accomplissement, confia au Prieur la rédaction des règlements qu'on devait observer à l'avenir tant au couvent de Parraces qu'au collége, se réservant toutefois le soin de les reviser ou de les modifier, ce qu'il fit en effet.

Cette translation eut lieu le 25 septembre: le collége et le séminaire furent installés dans le cloître de la *Hospedería*. Malgré l'exiguité du local, on y avait disposé tout ce qui était nécessaire, les 24 cellules pour les moines chargés de la direction des écoles et les logements pour les séminaristes. On appropria les salles destinées aux différents cours, ainsi que la chapelle où devait se célébrer la Messe de l'aube, et qui serait le lieu reservé pour les exercices religieux de la communauté. Cette chapelle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le vestibule de la grande porte.

Après avoir reçu l'approbation du Roi, le Prieur nomma les moines qui devaient aller résider à Parraces, conformément aux constitutions de l'Ordre, dont voici le texte:

« Premièrement nous statuons et ordonnons (tant que nous n'aurons pas donné d'ordres contraires) que Parraces soit »habité par neuf religieux de St.-Laurent et un Vicaire, soit en tout dix, ou plus ou moins selon la volonté du Prieur, sup»posant que ce nombre sera plus que suffisant pour le service de l'Abbaye. »

On chargea les moines les plus intelligents et les plus capables de préparer les règlements du couvent; mais ce travail souleva de grosses difficultés, attendu que les moines les plus âgés, les plus aptes et les plus élevés en dignités sortaient de différentes communautés, et que chacun voulait introduire dans le nouveau monastère les coutumes qu'il avait déjà suivies. Cette divergence d'avis en arriva à un tel point, et occasionna tant d'ennuis, que les religieux, venus du monastère de Guadeloupe, se retirèrent malgré le désir et les instances du Roi, de sorte que, par suite de cet incident, les règlements restèrent incomplets et ne purent recevoir aucune application, ni même être approuvés.


L'ARCHITECTE PACHOTE.

Dans cet intervalle, la communauté eut la douleur de perdre, le 5 octobre, l'un de ses membres les plus vertueux, le P. Jean du Colmenar, le premier religieux qui professa à l'Escurial, et qui en fut aussi le premier Vicaire et le second Prieur. Il mourut dans un âge avancé, après avoir accompli beaucoup de bonnes œuvres, et laissant parmi ses compagnons du cloître le doux souvenir d'une vie exemplaire.

On avait poussé avec tant d'activité la construction de l'église, d'après le plan présenté par l'architecte Pachote, que le 14 juin 1575, on avait déjà posé le soubasement des énormes piliers qui soutiennent l'édifice. Ces travaux avaient été confiés directement à deux conducteurs nommés Tolosa et Escalante, auxquels le Roi payait un certain traitement. Ceux-ci étaient chargés de faire extraire la pierre nécessaire, de la faire tailler et placer; ils avaient sous leurs ordres immédiats toutes les brigades de maçons et de manœvres qu'on employait. On travailla pendant un an avec la plus grande ardeur et la plus admirable constance; mais les travaux ne marchaient pas néanmoins au gré de l'impatience de Philippe II, qui finit par s'imaginer qu'il ne verrait point le monastère terminé, quelque longue que fût sa vie. Il contemplait en esprit la majesté de cet édifice, et comparant dans son imagination ce qui s'était déjà fait dans une année, au milieu d'une si grande activité, il voyait avec un profond regret diminuer ses espérances; mais ce prince, doué d'une grande force de volonté, et habitué à surmonter les obstacles les plus invincibles, chercha le moyen d'y porter un prompt remède. En conséquence, il fit appeler Tolosa et Escalante, et après leur avoir rappelé que les constructions n'avançaient pas autant qu'il le désirait, il leur demanda ce qu'il y aurait à faire pour accélérer les travaux. Ceux-ci, après s'être creusé l'esprit, et après avoir épuisé leurs connaissances pratiques, firent une proposition qui fut loin de satisfaire les vues du monarque: or il se bornèrent à dire qu'en travaillant sans désemparer et avec toute l'activité possible ils feraient beaucoup en posant, dans le cours d'une année, *un rang de pierres sur toute l'étendue de l'édifice*. Qu'on calcule son élévation et le nombre de rangées qu'il fallait, et on se fera une idée du désespoir que cette réponse portait dans le cœur de son noble fondateur, si l'on songe au temps immense et aux sommes considérables que ces travaux exigeaient, sans parler du dépit secret qu'il éprouverait, si son projet ne se réalisait pas.

Cette nouvelle fit sur l'esprit du Roi une profonde impression, car elle le blessait dans l'endroit le plus sensible. Son imagination se trouvant surexcitée par ce fâcheux contre-temps, Philippe mit en jeu tous les ressources de son intelligence, et finit par recourir aux connaissances du Frère Villacastin; mais ne voulant pas aborder en face la question avec lui, il chargea le comte de Chinchon de le sonder adroitement et de l'amener à s'expliquer franchement sur ce sujet. Le comte s'acquitta de sa mission, et dans la conversation le frère convers lui fit cette réponse pleine de justesse: *Si Sa Majesté veut voir l'église promptement terminée, il n'a qu'à faire venir beaucoup d'entrepreneurs.* Ce noble seigneur n'ayant pas bien saisi le sens de ces paroles, le prit par le bras et le conduisit en présence du Roi afin qu'il expliquât sa pensée devant lui. Interrogé en effet par ce prince, Villacastin lui répondit que le seul moyen de réussir était de multiplier les entrepreneurs et de donner les travaux à forfait, ajoutant que non seulement la construction avancerait de la sorte, mais que l'exécution y gagnerait beaucoup par la rivalité naturelle que ce moyen ne pouvait manquer de faire naître. Un rayon d'espérance vient aussitôt illuminer le front du Roi si soucieux quelques instants auparavant; aussi saisissant cette idée comme l'unique planche de salut qui lui restât, il fit annoncer dans tout le royaume pour le mois de novembre de la même année, l'adjudication des travaux de l'église en enchères publiques, invitant tous les entrepreneurs de maçonnerie qui voudraient se charger d'une partie des ouvrages, à venir y prendre part. Pour faciliter l'exécution de ce plan, Villacastin et Herrera furent particulièrement chargés par le Roi de diviser les travaux en dix lots presque égaux: ils dressèrent ensuite le cahier des charges et attendirent l'époque désignée.

Le Roi s'était déjà rendu à l'Escurial pour y passer les fêtes de Noël et présider l'adjudication des travaux. Pendant son séjour il institua la société appelée de *Obras y Fábrica* (de travaux et de construction), composée du Prieur, de l'architecte en chef, de l'inspecteur et de l'agent comptable dont les fonctions étaient gratuites. Ceux-ci étaient chargés de débattre les prix avec les entrepreneurs, de reconnaître les travaux, d'en faire l'estimation ainsi que de conclure les marchés de toute espèce.

Dans tous les états soumis à la puissance de Philippe II, on murmurait hautement sur les sommes immenses qui se dépensaient pour la construction du couvent: on faisait courir mille propos calomnieux sur ce prince qui, pressé par le besoin d'argent, prélevait tous les jours de nouveaux impôts sur ses sujets pour bâtir aux moines une magnifique et somptueuse demeure.

La gravité naturelle que tous les historiens prêtent à Philippe II, avait un cachet particulier que le célèbre pinceau du Titien chargé de faire le portrait de ce prince, lorsqu'il était encore en bas âge, ne put faire disparaître de ses traits enfantins. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il ne fut jamais enfant: ses actions, même les plus indifférentes, étaient empreintes d'un tel caractère de sévérité que cela joint à la brièveté de ses paroles et à la finesse de ses répliques, finit par frapper l'attention de ses gouverneurs et de ses professeurs. On assure qu'on ne l'entendit jamais chanter et qu'on ne le vit rire que fort rarement. Cette rigidité de caractère lui valut, sans doute, l'antipathie des Flamands habitués par nature autant que par goût aux dehors avenants de Charles-Quint. Si l'un était flamand avec le caractère espagnol, l'autre était espagnol avec la gravité flamande. Peut-être la répulsion qu'éprouvaient pour Philippe II ses sujets des Pays-Bas, contribua-t-elle à lui gagner les sympathies des Espagnols ses compatriotes.


ALONSO DE ERCILLA.

Cependant cette sévérité habituelle et la sècheresse de son langage lui aliénèrent l'affection de plusieurs personnes de talent, qui conservèrent un profond ressentiment de la dureté avec laquelle elles avaient été traitées. On ne pouvait, en effet, l'aborder sans éprouver un sentiment de crainte. Tous les seigneurs de la cour s'étudiaient à deviner sur ses traits le plus léger indice de mécontentement: plus d'une fois sa mordante critique porta dans bien des cœurs le désespoir et même la mort.

Tous ceux qui lui parlaient pour la première fois, se troublaient, quelque attention qu'ils apportassent à leurs paroles. Bien souvent le regard pénétrant que Philippe lançait à l'orateur en le toisant de haut en bas, lui faisait bégayer la harangue la mieux rédigée et la mieux étudiée. Ses paroles aigres et piquantes eurent encore, au dire d'un historien, de plus terribles conséquences. Il est vrai que la majesté royale, même dépouillée de sa sévérité, porte en elle-même un certain prestige qui en impose aux plus hardis comme aux plus audacieux. Don Alonso d'Ercilla, malgré sa haute naissance et son talent, se troublait toutes les fois qu'il parlait à Philippe II; son trouble allait au point de ne pouvoir exprimer ce qu'il voulait dire. Le Roi ayant su que cette timidité provenait de ce que ce gentilhomme ne pouvait soute-

nir ses regards, lui dit un jour: *Alonso, parlez-moi par écrit*. C'est ce que fit l'auteur du célèbre poème l'*Araucana*, et le Roi s'empressa de lui accorder ce qu'il demandait; mais ce fait n'a aucun rapport avec les cruelles conséquences dont nous voulons parler ici. On raconte que certain président des Ordres Militaires mourut de l'impression causée par le regard que lui lança ce prince en lui reprochant d'avoir révélé à la Reine Anne quelque clauses de son testament. On cite encore l'exemple d'un vice-roi du Pérou, qui éprouva la même sort, parce que Philippe lui fit observer qu'il l'avait envoyé dans les Indes non pour y *massacrer des rois, mais pour les y servir*.

Nous venons de dire qu'il régnait un mécontentement général. Philippe II avait organisé une véritable police dont il avait la direction: aussi était-il parfaitement instruit de tout ce qui se disait à l'Escurial, et de toutes les plaintes que ces sujets se permettaient de faire sur les sommes qu'absorbait la construction du monastère. Soit pour étouffer ces bruits, soit encore pour se rendre un compte exact, il ordonna à Herrera et à Villacastin de faire séparément le relevé des dépenses de tous les travaux. Le premier présenta un mémoire s'élevant au chiffre d'un million et demi de ducats: le second ne présenta qu'un budget de six cent mille. Philippe II trouva la première somme trop élevée, tandis que la seconde lui parut trop faible. Entre ces deux extrêmes il prit un terme moyen qui lui donna le résultat qu'il cherchait. Dans cette circonstance le talent de Villacastin l'emporta encore, comme on le verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE IV.

1575—1578.

Nouvelles de Don Juan d'Autriche pendant son séjour en Italie.—Départ de Philippe II pour l'Escurial.—Son impatience.—Nouveau mode de construction proposé par Herrera, et difficultés que celui-ci rencontre.—Avantages de son système.—Don Juan d'Autriche à l'Escurial.—Visite de sainte Thérèse au monastère.—Les travaux sont donnés à l'entreprise.—Commencement de la bibliothèque.—Soulèvement des maçons biscayens.—Paroles remarquables du Frère Villacastin.—Le Prince Albert d'Autriche reçoit le chapeau de Cardinal.—La Rose d'or est remise à la Reine d'Espagne.—Cérémonies.—Premier incendie du monastère.—Sang-froid du Duc d'Albe.—Le religieux horloger.—Le chien noir de l'Escurial.—Le prince Archiduc d'Autriche est reçu chevalier de l'ordre de Saint-Jean.—Auto-da-fé.—Comète fameuse.—Triomphes de Don Juan d'Autriche.

PHILIPPE II venait d'envoyer Don Juan d'Autriche en Italie, afin de surveiller les affaires de Gênes et de protéger ce pays contre l'invasion musulmane. Ce dernier parvint à se faire adorer en Italie: les Catholiques d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse lui envoyèrent offrir la couronne de la Grande-Bretagne, s'il voulait les affranchir du joug tyrannique que la Reine Elisabeth faisait peser sur eux. Le souverain Pontife, qui s'était déjà assuré de l'assentiment du frère de Philippe par l'entremise de Jean d'Escobedo, secrétaire particulier de Don Juan, favorisait secrètement ce projet. Malheureusement Jean de Zuñiga qui remplissait alors les fonctions d'ambassadeur auprès de la Cour de Rome, tenait le Roi d'Espagne au courant de toutes ces menées clandestines. Celui-ci apprenant avec déplaisir et voyant de mauvais œil les propositions qu'on faisait de toutes parts à son frère à qui on offrait plusieurs couronnes, fit dire au Saint-Père qu'il appréciait infiniment toutes les marques d'estime qu'il donnait à Don Juan et l'honneur qu'il lui faisait, mais qu'il ne pouvait approuver la prétendue expédition contre l'Angleterre, dont son frère devait avoir le commandement. En effet, cette affaire lui causa quelque souci; car, comme le rapporte un des historiens de Don Juan, Philippe II ne voulait pas que son frère eût d'autre volonté que la sienne, et d'autres distinctions que celles qu'il lui accorderait.

Débarrasé un peu des affaires politiques qui le tourmentaient et qui l'empêchaient de s'occuper, comme il le désirait, du nouveau plan présenté par Villacastin, ce monarque sentit enfin renaître la joie et l'espérance au fond de son cœur, bien que ce plan fût loin d'être celui qu'il avait rêvé.

Son impatience mal déguisée de voir avancer rapidement la construction du monastère même au prix des plus grands sacrifices, n'était pas encore satisfaite; mais elle devait l'être bientôt, grâce au talent d'Herrera et malgré les difficultés sans nombre suscitées les unes par un esprit de rivalité, les autres par l'ignorance et l'envie. Jean d'Herrera, outre l'expérience qu'il avait acquise pendant les 13 années qu'il passa auprès de son maître, possédait un esprit remarquable, une intelligence supérieure et des conaissances très étendues en fait de sciences exactes.

Aussi dès qu'il fut chargé de la direction des travaux en qualité d'architecte en chef, proposa-t-il, pour activer les constructions, un moyen aussi ingénieux que nouveau en Espagne; ce moyen consistait à faire tailler dans les carrières toute la pierre, en ayant soin du reste de fournir exactement toutes les dimensions nécessaires afin que les entrepreneurs pussent avec leurs

ouvriers travailler sans perte de temps. Or, comme ce système était nouveau, et qu'on ne pouvait en apprécier de suite les avantages, il arriva que personne n'en comprit l'application aussi bien que celui qui en était l'auteur.

Tous les chefs des travaux y compris le frère Villacastin lui-même criaient à l'absurdité, et regardaient cette méthode comme un moyen gênant, d'une réalisation difficile, et de plus comme devant occasionner des dépenses énormes. Ils étaient tous si aveuglés sur cette question qu'ils allèrent se plaindre au Conseil de l'œuvre et même au Roi. Dans la réclamation écrite qu'ils présentèrent à Philippe II, ils faisaient ressortir tous les inconvénients qu'ils découvraient dans le plan d'Herrera, lesquels étaient confirmés par Villacastin, dont l'opinion était d'un grand poids pour ce Prince.

Aussi le plan d'Herrera aurait-il échoué, si celui-ci n'eut supplié le Roi de ne pas le condamner sans l'entendre, ajoutant qu'il serait libre de prendre telle résolution qu'il jugerait convenable. Cette demande fut accueillie et l'habile architecte démontra jusqu'à l'évidence que le système qu'il proposait, loin d'être nouveau et inconnu, remontait à un temps immémorial et avait été mis en pratique par les Grecs et les Romains avec tant de succès que les vestiges de leur architecture excitaient encore notre admiration et sont là debout pour défier les siècles à venir après avoir résisté à la main dévastatrice des temps barbares. Il prouva que les difficultés que ses adversaires signalaient, n'existaient que dans leur imagination, car l'uniformité des travaux, leur bonne exécution, une pose de pierres plus régulière exigeaient par dessous tout l'adoption d'un projet qui présentait à la fois une économie notable de temps et d'argent. En effet, les pierres chargées sur les charriots, en sortant des carrières, seraient conduites directement à l'endroit de leur destination. Il fit enfin observer au monarque que le travail fait pour tailler et sculpter la pierre sur les quatre faces ne serait pas perdu, qu'avec une légère couche de ciment les pierres se trouveraient parfaitement liées entre elles sans laisser d'interstice, ni sans rien perdre de leur aplomb. Quant à la prétendue incommodité dont les ouvriers auraient à souffrir, il y avait mille moyens d'y remédier, en les mettant à l'abri des rigueurs de l'hiver et les pourvoyant de vivres et d'outils.

Après avoir réfuté victorieusement tous les arguments de ses adversaires, on aurait pu croire que la question devait être complètement jugée; bien au contraire, elle se compliqua davantage dès ce moment par suite de l'obstination avec laquelle chaque intéressé défendait son opinion à tel point que le Roi fut obligé d'intervenir comme juge dans ce débat. Afin de mieux apprécier les faits et après avoir examiné avec attention la méthode des uns et des autres, ce prince donna l'ordre à Herrera de faire l'essai de la sienne. Cette détermination remplit d'abord de joie les rivaux de ce dernier, qui comptaient démontrer dans cette épreuve la justice de leur opposition. Il en fut autrement et le coup terrible porté à leur opinion fit ressortir clairement la fausseté de leur jugement. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette circonstance, c'est que le Frère Villacastin, si entendu dans cette matière, s'était laissé entrainer au point de devenir le chef de cette opposition: mais nous devons ajouter que c'est l'unique circonstance dans laquelle son avis ne prévalut pas. Tout fut fait conformément aux ordres du Roi, qui assista lui-même à toutes les épreuves, et qui ne tarda pas à se convaincre qu'Herrera avait eu raison de dire qu'il économiserait beaucoup de temps, beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent.

Ce plan ayant donc été adopté, on vit bientôt, comme par enchantement, sortir de terre et s'élever autour de chaque carrière une espèce de ville populeuse. On y construisit, en effet, des forges, des ateliers, des barraquements en briques et en planches pour garantir contre les intempéries les travailleurs, d'immenses tentes de campagne, de grands abris faits à l'aide de couvertures de laine, des cantines et des débits de comestibles; on y réunit enfin, avec une promptitude merveilleuse, tout ce dont on pouvait avoir besoin. Le jeune Jean d'Herrera, plus intéressé que personne, à assurer la réussite de son plan, allait et venait continuellement avec un zèle infatigable des carrières aux chantiers et des chantiers aux carrières, il donnait tantôt aux uns la mesure des pierres à tailler qu'il accompagnait de ses observations, tantôt il en présidait lui-même la distribution et la pose. L'excellence de ce nouveau système ayant été démontrée jusqu'à l'évidence, on ne peut comprendre la résistance qu'il rencontra chez les entrepreneurs et les ouvriers pour le mettre en exécution: ceux-ci bien qu'ils en eussent reconnu tous les avantages, refusaient de se rendre, par la seule raison que c'était une chose nouvelle pour eux. Cette injuste obstination contribua singulièrement à augmenter les embarras de l'architecte en chef.

Philippe II fut obligé de se montrer: il dut multiplier ses visites à l'Escurial, et déployer toute sa sévérité pour se faire obéir. Ce ne fut qu'au prix de mille contrariétés et de nombreux efforts qu'il parvint à son but; mais les résultats en furent si rapides et si immédiats que l'église principale, qui, d'après le système de Tolosa et Escalante, n'aurait pas été construite dans vingt années, et qui peut-être même n'aurait jamais été terminée, avança tellement d'après la nouvelle méthode que Grégoire de la Puente, qui avait pris à forfait la construction du grand pilier qui se trouve à côté de la sacristie, plaça la première pierre à la hauteur de 30 pieds et y grava ce chiffre. Cette merveilleuse promptitude d'exécution valut de la part duc d'Albe l'observation

suivante: « On sera plus longtemps, dit-il au Roi, à faire les ornements de la construction que la construction elle-même. » L'événement justifia pleinement cette prédiction.

Le talent d'Herrera avait fini par dissiper toutes les craintes de Philippe II qui, plein de joie et de confiance, se berçait déjà du doux espoir de pouvoir assister à la pose de la dernière pierre de l'édifice et jouir d'un monument si cher à son cœur. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il retourna à Madrid où il séjourna jusqu'au 7 mars, époque à laquelle il revint à l'Escurial pour y passer la Semaine Sainte. Il consacra entièrement ce temps aux exercices religieux qui se pratiquent alors, et dont il conserva l'habitude tout le reste de sa vie, comme nous aurons occasion de le dire plus tard. Il y prolongea son séjour jusqu'au 2 mai 1577.

Quelque temps auparavant il se passa un évènement qui mérite d'être rapporté.

A peu près vers cette époque, on avait annoncé à Philippe II l'arrivée de Sainte Thérèse à l'Escurial, visite qui lui causa la plus grande surprise eu égard à la circonstance que nous allons raconter. Tout le monde sait les égards que ce monarque avait pour la sœur Thérèse et l'empressement qu'il mettait à lui être agréable toutes les fois qu'elle lui écrivait pour lui demander quelque faveur, sans parler du plaisir extrême qu'il éprouvait à converser avec elle. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il prit ses dispositions pour aller lui-même au-devant de l'illustre réformatrice des couvents. Le P. Siguenza, qui, dit-on, n'était pas un grand admirateur de cette religieuse, était en train de mettre en ordre quelques livres, en compagnie du frère Jean de St.-Jérôme, quand il vit tout à coup entrer le Roi accompagné du P. Villacastin. Ce prince lui demanda un certain volume et le pria de se presser attendu qu'il devait, dit-il, aller recevoir sœur Thérèse qui arrivait de Tolède. Le P. Siguenza obéit à l'instant et en lui remettant le livre en question, il lui fit la réflexion suivante: *Je ne comprends pas, Sire, que vous vous donniez tant de peine pour une sœur si coureuse* (1). On ignore ce que répondit Philippe II; mais après avoir vu Sainte Thérèse, il revint avec elle au monastère et la présenta au P. Siguenza en lui disant: *Voilà la sœur Thérèse, vous voyez qu'elle est arrivée en bonne santé.* Celle-ci, fixant alors avec un aplomb extraordinaire les yeux sur le P. Siguenza, et sans lui donner le temps de répondre au Roi: *Je ne sais pas franchement, dit-elle, pourquoi Votre Majesté se donne tant peine pour une sœur si coureuse?* Cette repartie inattendue causa encore plus de surprise à Philippe II qu'au P. Siguenza lui-même, et fut pendant quelque temps le sujet de toutes les conversations (2).


PHILIPPE II À LA CHASSE

Philippe II, qui était venu dans l'intervalle passer quelques jours à Madrid, en repartit pour l'Escurial accompagné de toute la famille royale avec laquelle il aimait à visiter souvent les chantiers et à encourager les travailleurs. Quelquefois il se livrait au plaisir de la chasse, car le gibier commençait à abonder dans ces délicieux parages, sans pour cela négliger, au milieu de ces doux passe-temps, les exercices de piété (3).

---

(1) A peu près vers la même époque, le Nonce Sega l'appelait: *femme inquiète et coureuse.* (Vie de sainte Thérèse par Diego de Yepes, évêque de Tarazonne.)

(2) Cette intuition ne doit point nous surprendre, car nous lisons dans la vie de sainte Thérèse que, dans une de ses extases mystérieuses, elle avait aperçu le ciel. Elle avoua au vénérable Don Diego de Yepes, son directeur spirituel, et à Don Domingo Ibañez, que les premières personnes qu'elle y avait vues, étaient ses parents: elle ajouta qu'elle même avait aussi sa place réservée parmi les elus. Nous trouvons dans le même livre, que sainte Thérèse prédisait l'avenir, découvrait les choses les plus intimes, et qu'elle connaissait parfaitement les secrets du cœur humain. On y assure qu'elle avait vu l'enfer, et qu'elle avait même enduré quelques uns de ses tourments. Ce fut vers cette époque qu'elle écrivit plusieurs fois à Philippe II, pour le prier de protéger la réforme, ainsi qu'à Gracian afin qu'il pût lui aider dans ses projets de fondation. Elle le suppliait de rendre la liberté à saint Jean de la Croix. *(La femme grande.* Méditations sur la vie de sainte Thérèse par le R. P. F. M. de T.)

(3) Il y avait, à cette époque, dans les terrains de la Fresneda et de la Herreria, d'immenses jardins presque naturels remplis de fleurs et fruits. On y trouvait beaucoup de gibier, de cerfs, de lapins, de lièvres, une infinité d'oiseaux, sans parler d'une grande quantité de poissons, qu'on avait réunis pour le plaisir du monarque. Lorsque, dans les soirées d'été, dit Siguenza, le soleil disparaissait derrière la chaîne des montagnes, il s'élevait une brise légère qui tempérait la chaleur du jour, de sorte que la famille royale, sans sortir presque des ses appartements, pouvait jouir de tous les agréments possibles. On trouve à peine aujourd'hui du gibier dans les endroits où il abondait alors.

Les exercices religieux auxquels se livrait à certains moments ce pieux monarque, étaient des processions publiques faites avec le Saint Sacrement, qu'il avait ordonnées à l'occasion de la guerre de Grenade contre les Maures, lorsque ceux-ci se révoltèrent dans les Alpujarras, ou pour quelque autre besoin de la chrétienté. C'étaient encore des neuvaines, des litanies et autres prières.

D. Juan d'Autriche, qui, comme nous l'avons déjà dit, se trouvait alors en Italie, reçut de Philippe II un ordre, daté de l'Escurial, qui lui enjoignait de se rendre auprès de sa personne sans le moindre retard. Ce noble guerrier obéit immédiatement et arriva au monastère vers les premiers jours de septembre. Après avoir reçu les instructions concernant la situation critique des Etats de Flandres dont il allait prendre le gouvernement, et où seize provinces sur dix-sept s'étaient soulevées contre la domination espagnole, il repartit pour Madrid avec Philippe II, et ce fut de là qu'il prit congé de lui, sans se douter qu'il allait entreprendre un voyage qui devait être le terme de sa courte, mais glorieuse carrière.



D. SÉBASTIEN, ROI DE PORTUGAL.

Le Roi se rendit au Pardo où il passait ordinairement la mauvaise saison; c'est de cette résidence royale que, le 9 novembre, il donna l'ordre d'aller chercher le Christ de marbre dont lui avait fait présent le Grand Duc de Toscane. En conséquence, Baptiste de Cabrera partit le 11 pour Madrid à la tête de 50 hommes et revint dans la même journée. Le Christ fut porté sur les épaules et accompagné processionnellement, comme cela s'était fait depuis Barcelonne. C'était un des chefs-d'œuvre de Benevenuto Cellini, sur le mérite duquel nous parlerons plus longuement, quand nous décrirons le derrière du chœur où il se trouve actuellement placé (1).

Le Roi ne tarda pas à se rendre à l'Escurial afin de s'assurer par lui-même de l'état des travaux. Après un court séjour, il partit pour Guadelouppe, où il eut une entrevue avec l'infortuné Don Sébastien, Roi de Portugal qui, pour avoir dédaigné les sages avis de Philippe II, fut victime de son intrépidité, non loin des côtes d'Afrique. Après cette visite, il revint au monastère (1577) et fut ravi non seulement des progrès notables de l'édifice, mais encore de l'entente qui existait entre les principaux entrepreneurs, du bon ordre qui régnait partout, du zèle et du soin que tous apportaient dans l'accomplissement de leur tâche.

Philippe II qui se faisait remarquer par la sagesse de ses jugements, le calme et la fermeté de ses décisions, éprouvait plus que personne une satisfaction intérieure en voyant la prochaine réalisation de ses vœux. Ne pouvant plus contenir la joie que lui inspirait l'avancement des travaux, satisfait de la vertu et de la régularité des moines, ayant plus que jamais l'espérance de voir terminer cette entreprise colossale, il jeta un regard de protection sur la littérature qui est une des plus fermes bases de la science, et commença à fonder la fameuse bibliothèque de l'Escurial. Comprenant que les moines, malgré leur aptitude à inculquer de bons principes, devaient avant tout être instruits eux-mêmes, il alloua une somme qui dépassait mille *duros* pour y former une librairie, et ordonna en même temps que toutes les cellules fussent pourvues de livres de science ecclésiastique. La bibliothèque fut alors installée dans le cloître supérieur, et confiée aux soins du P. Jean de Saint-Jérôme, qui fut chargé de classer les ouvrages à mesure qu'ils lui seraient remis. C'est à partir de cette époque que date la réputation de cette bibliothèque aussi remarquable que bien choisie à laquelle fut réunie celle de Diego de Mendoza, le plus grand bibliophile de son temps; celle-ci se composait des manuscrits précieux grecs et arabes qu'on y admire aujourd'hui. Philippe II en prit possession et en échange il s'engagea à payer toutes les dettes de l'illustre savant (2).

Le monarque des deux mondes passait des jours heureux au milieu de ces agréables occupations bien que les affaires d'Etat l'obligeassent quelquefois à les abandonner; mais il s'arrangeait de manière à ne pas négliger la surveillance des travaux ni les exercices de piété: néanmoins quelque urgente que fut pour lui la pensée de cette construction, qui avait toutes les proportions d'une violente passion, nous devons supposer qu'elle n'occupait qu'une faible partie de son existence et de son esprit, attendu qu'il veillait en même temps avec un soin tout particulier à la marche du gouvernement. Il passa à l'Escurial, en 1577, la Semaine-Sainte au milieu des moines dont il imitait et surpassait même, au dire de Siguenza, la piété et le recueillement dans les cérémonies religieuses qui se pratiquent à cette époque.

Le Roi revint ensuite à Madrid; mais à peine était-il parti de l'Escurial qu'un évènement insignifiant dans son origine vint

(1) Dans les manuscrits du P. Villacastin, page 40, on lit l'observation suivante: L'auteur de ce Christ a composé un livre intitulé: *Benvenuto Celino, de la manière de travailler le marbre*. Il explique dans ce livre la peine qu'il eut à le sculpter, et le soin avec lequel il le finit.

(2) Mendoza avait déjà manifesté, en 1573, l'intention de léguer sa bibliothèque à l'Escurial. (Voir la lettre qu'il adressa au chronologiste Jérôme Zurita, et que publia Diego José Dormer.)

Philippe II chargea de l'achat des ouvrages le maure Alonso et plusieurs autres personnes. Plus tard Castello s'occupa de former une table des livres arabes conservés à l'Escurial, dont nous parlerons plus longuement quand nous ferons la description de cette bibliothèque.



troubler la bonne harmonie qui régnait dans les différents chantiers. Dans la soirée du 20 mai, le premier alcalde de la ville de l'Escurial, appelé Muñoz, fonctionnaire nommé alors par le Prieur du monastère, arrêta dans l'enceinte de l'église où il s'était refugié, un carrier qui s'était rendu coupable d'un délit peu important, et le conduisit en prison. Il y fit renfermer aussi trois autres ouvriers accusés d'être ses complices. Après leur arrestation, et sans doute dans l'intention de leur donner une leçon plutôt que pour les déshonorer, ajoute le P. Siguenza, il donna l'ordre d'amener quatre ânes sur lesquels ils devaient être placés pour être promenés en public et puis fouettés le lendemain. Les quatre prisonniers étaient Biscayens, comme tous ceux qui exerçaient la profession de carrier. Leurs compatriotes, en apprenant l'avanie qu'on leur préparait, et poussés tant par l'amour du pays que par le souvenir des immunités de leur province et de la noblesse dont ils sont si fiers, commencèrent à murmurer qu'il ne fallait pas souffrir une semblable insulte. Cette proposition trouva écho parmi les ouvriers qui résolurent d'empêcher par la force le châtiment infligé à leurs camarades, si, de bon gré, on n'accordait pas leur pardon, ou si du moins l'on ne commuait pas leur peine. L'alcalde de son côté, croyant voir son autorité méconnue, insistait pour qu'on exécutât la punition, et demandait que les coupables fussent fustigés. Cette insistance accrut le nombre et la fureur des mécontents qui se mirent aussitôt à crier: *Mort au premier alcalde! mort aux alguazils!* A l'instant ils s'acheminèrent vers la ville en brandissant leurs épées nues (1), et vinrent assiéger la prison. Ils postèrent tout autour leurs sentinelles et restèrent toute la nuit sur le qui-vive, déterminés à repousser la force par force, si l'autorité persistait à accomplir son projet. Avertis à temps qu'on les cherchait, l'alcalde et ses agents jugèrent prudent de se dérober au premier emportement de cette populace furieuse: ils furent assez heureux de pouvoir, à la faveur des ténèbres, se cacher dans un lieu sûr, et bien leur en prit, car s'ils avaient passé la nuit dans la ville, ils auraient été bien certainement victimes de la fureur des Biscayens. Aux premiers rayons du soleil, quelques émeutiers sonnèrent le tocsin à la cloche destinée à donner le signal du travail. A cet appel les carrières, les ateliers, le monastère et les autres dépendances furent en un instant abandonnés. Tous les ouvriers coururent se joindre aux révoltés et, après avoir arboré un drapeau, ils s'emparèrent de la ville tambour battant, après s'être choisi un chef. Chacun avait eu soin de s'armer de ce tout ce qui lui était tombé sous la main. Il est impossible de décrire l'exaspération de ces forcenés, et si le licencié Muñoz avait été rencontré par eux, ils l'auraient sacrifié, et on ne sait pas les malheurs qu'on aurait eu à déplorer, s'ils avaient eu des ennemis à combattre.

Atterré à la vue d'une émeute si formidable, le P. Villascastin essaya de calmer les esprits en employant les prières et en interposant son autorité. Il s'adressa d'abord aux entrepreneurs et aux maîtres maçons et les supplia de l'aider à contenir cette masse désordonnée: toute intervention fut inutile: non seulement les révoltés ne firent aucun cas des démarches des médiateurs, mais encore ils les insultèrent et les menacèrent. Les entrepreneurs s'estimaient heureux d'avoir contenu leur fureur pendant quelque temps, assez du reste pour que ceux que l'on croyait compromis, pussent se mettre à l'abri du danger.

Le prieur P. Julien de Tricio redoutant les funestes conséquences qui pouvaient résulter de cet état de choses, et connaissant la retraite de l'alcalde, le pria par écrit de vouloir bien faire une concession afin d'éviter de plus grands malheurs, et de rendre la liberté aux prisonniers. Muñoz quoiqu'à regret consentit à faire ouvrir les portes de la prison. Les détenus, hissés sur les épaules de leurs compagnons, furent promenés en triomphe dans les rues, au milieu des vivat et des acclamations d'une foule immense.

Les ouvriers ayant ainsi atteint leur but, les esprits commencèrent à se calmer: un grand nombre de mutins, contents

---

(1) Il est bon de savoir que tout Biscayen avait, de temps immémorial, le droit de porter l'épée.

d'avoir eu gain de cause, déposèrent les armes et se remirent à l'ouvrage. Le calme amena la réflexion et les principaux auteurs de ces désordres, effrayés de l'énormité de leur faute et redoutant avec raison le châtiment qui les attendait, cherchèrentt leur salut dans la fuite. A peine informé de cet évènement Philippe II se rendit en toute hâte à l'Escurial, accompagné de toute la famille royale et d'un fort détachement de hallebardiers qu'il fit distribuer en rondes et dans divers postes le long des chantiers, avec recommandation de faire bonne garde surtout pendant la nuit. En apprenant l'arrivée du Roi, à la tête de tant de forces, chose inusitée jusqu'à ce jour, tous les travailleurs et principalement les coupables craignirent la rigueur de sa justice, tandis que les gens politiques attribuèrent cette circonstance à des causes bien distinctes. L'opinion la plus vraisemblable est que le Roi s'était présenté avec ce déploiement de forces pour le cas où il en aurait besoin, et en même temps pour suivre les conseils du Duc d'Albe qui lui avait fait comprendre les dangers qu'il courait en faisant dans cette résidence de si fréquents séjours sans avoir une garde pour protéger sa royale personne. Le P. Villacastin tremblait non pour lui, mais pour les ouvriers auxquels il portait la plus tendre affection, et surtout à cause de l'intérêt qu'il avait à voir continuer les travaux. Aussitôt qu'il aperçut le Roi, il alla se jeter à ses pieds en lui adresant les paroles suivantes: *Sire*, s'écria-t-il, *il faut que V. M. fasse grâce à ces hommes qui n'ont manqué que par esprit de noblesse, par un sentiment de délicatesse et par ignorance*. Un léger sourire perça sur les lèvres du monarque qui promit de pardonner à tous, excepté aux véritables auteurs de ces désordres. Il tint sa promesse: il ne condamna aux présides que celui qui avait donné le signal de la révolte, celui qui avait sonné le tocsin et quelques autres des plus compromis: le reste de ouvriers resta libre.

Si Philippe II n'eût suivi que son désir, il aurait fait un exemple terrible, et aurait déployé, dans cette circonstance, la plus grande sévérité; mais les instances de Villacastin le firent pencher vers la clémence; en effet, avec des mesures rigoureuses on eût éloigné une infinité de travailleurs dont on avait le plus pressant besoin. Plusieurs d'entre eux qui, par crainte de châtiment, étaient déjà partis, revinrent à leurs chantiers, sur l'avis de ce bon religieux.


LE DUC D'ALBE.

Le peuple était en ce moment fort mécontent de l'imposition de la dîme dont le Gouvernement venait de le frapper, sans parler encore des sourdes menées qui avaient lieu au palais. Si les ouvriers insurgés n'avaient pas heureusement déposé les armes, il est certain que, dans cette disposition générale des esprits, ce mouvement se fut propagé sur un grand nombre de points et eût fini par prendre des proportions alarmantes.

La cour passa agréablement à l'Escurial toute la belle saison, au milieu des fêtes les plus brillantes. Le jour de la Pentecôte, le Prince Albert d'Autriche, fils de l'Empereur Maximilien, reçut le chapeau de Cardinal, dignité que venait de lui conférer le souverain Pontife, Grégoire XII. Cette cérémonie fut publique et eut lieu avec une pompe et une magnificence inusitées. Le Roi y assista revêtu de tous les insignes de la royauté et portant à son cou le collier de la Toison-d'Or, ainsi que le Duc d'Albe et les autres seigneurs de la cour. Le lendemain le Nonce du Pape officia pontificalement et à la Messe il remit à la Reine Anne la rose d'or bénie, selon l'usage, par le Saint-Père le quatrième dimanche du Carême. Lorsque le Pape procède à cette cérémonie et avant de bénir la rose, qu'il serait plus juste d'appeler un rosier, car il n'a pas moins d'un pied de haut, il convoque tous les cardinaux et les consulte pour savoir à laquelle des dames les plus élevées de la chrétienté il convient d'envoyer la rose; une fois le choix fixé, on bénit cette fleur en récitant les prières d'usage prescrites par la liturgie romaine. Dans cette circonstance, comme on le voit, le choix tomba sur la Reine d'Espagne.

L'auguste épouse du Roi, suivie de toute la cour, s'avança jusqu'au pied du maître-autel de la vieille église où elle reçut, avec les marques les plus sincères de piété et de respect, la rose qui lui était destinée. Après la cérémonie elle en fit don au monastère et voulut qu'elle fût placée parmi les autres reliques, comme un souvenir de la haute estime que Sa Sainteté avait eue pour sa personne en lui adressant ce précieux témoignage.

Ces cérémonies qui entraient si bien dans les goûts de Philippe II, et la marche rapide des travaux lui causaient le plus vif contentement; mais comme, dans cette vie, la peine suit de près le plaisir, et que les joies terrestres cachent quelque déception, il fallait donc que quelque triste évènement empoisonnât cette douce satisfaction. C'est ce qui arriva en effet. Entre le Midi et le Couchant, il s'éleva un ouragan dont l'approche répandit partout la consternation: à la suite d'un vent affreux, les cataractes du ciel semblèrent s'ouvrir et aussitôt commença une pluie diluvienne accompagnée d'éclairs et de tonnerres. Des nuages épais et grisâtres, poussés par l'impétuosité du vent, couvraient l'horizon et se condensaient autour de la montagne, dont ils semblaient couronner la cime, en produisant un bruit épouvantable. On entendit tout à coup une détonation sèche et terrible qui glaça tout le monde de terreur. Au milieu des éclats de la foudre, on vit se détacher de la nue le fluide électrique, et tomber sur plusieurs points de l'édifice naissant où l'on ne tarda pas à en constater les déplorables conséquences.

Dans la sacristie, les cadres de quelques tableaux furent trouvés carbonisés, les galons de plusieurs ornements entièrement perdus ou à demi-brûlés. Dans un appartement de l'étage supérieur, on aperçut une grande ouverture faite par le feu du ciel; dans la tour du Couchant appelé aujourd'hui tour de la *Pharmacie*, où se trouvaient alors les cloches, des pierres de l'intérieur furent descellées et lancées sur la cellule du frère horloger, et presque aussitôt le toit du clocher devint la proie des flammes. Cet incendie aurait eu peu d'importance, si l'on avait pu parvenir à l'endroit où il venait de se déclarer; mais le foyer était justement auprès de la boule qui soutenait la girouette. Or, il était impossible d'aller y porter les secours convenables: les personnes téméraires qui voulurent tenter cette ascension périlleuse, furent obligées d'y renoncer, pleines d'effroi et arrêtées par les ruisseaux de plomb en fusion qui coulaient de tous côtés. Le plus sage parti fut de faire la part du feu et d'abandonner le haut du clocher qui fut bientôt réduit en cendres. Malheureusement l'incendie se communiqua avec une rapidité incroyable à l'endroit où étaient suspendues les cloches. Les poutres qui les supportaient, desséchées par l'ardeur du soleil, fournirent au feu un nouvel aliment. Le vent qui soufflait avec violence, vint encore augmenter cette scène de dévastation, en poussant les flammes vers la toiture de l'édifice qu'elles menaçaient d'envahir. La force de l'incendie était telle qu'en un instant onze cloches magnifiques se fondirent et formèrent un ruisseau de plomb et de cuivre coulant le long de l'escalier qu'il rendait inaccessible.


LA TOUR DE LA PHARMACIE.

Philippe II se disposait à se coucher lorsqu'un de ses serviteurs lui apprit cette fatale nouvelle. Son premier soin fut de s'informer s'il avait péri quelque religieux ou quelque autre personne; sur la réponse négative, il rendit grâces à Dieu et sortit de ses appartements, accompagné de son ministre, le Duc d'Albe, du Marquis de Los Velez et d'autres hauts personnages. Il vint se placer dans le cloître de l'Infirmerie, c'est-à-dire, en face de la tour qui était en feu. Le vieux Duc d'Albe, familiarisé avec les périls de la guerre, ne redoutait pas les dangers d'un incendie: aussi quoique souffrant de la goutte, il ne craignit pas de s'élancer au lieu le plus rapproché du sinistre. De ce point, et avec cette énergie qu'on lui connaissait, il commença à diriger tous les ouvriers qui étaient venus offrir leur concours. Il organisa la chaîne dont l'extrémité arrivait jusqu'à la fontaine. Les seaux d'eau passaient de cette manière de main en main avec tant de rapidité qu'on aurait cru qu'on avait établi une source au faîte de la tour qui brûlait. Comme un général en chef, il désignait le point où il fallait jeter l'eau. Aux uns il demandait du sable, aux autres des couvertures mouillées pour les appliquer aux portes et aux fenêtres qui étaient les plus menacées; en un mot, il était l'âme de ces travailleurs qui allaient enfin avoir raison du terrible élément. Ceux qui se firent le plus remarquer dans cette circonstance, furent deux braves soldats échappés de Constantinople où ils étaient captifs, et qui étaient venus solliciter du Roi quelque faveur. Placés sur les deux fenêtres donnant sur le cloître, avec un sang froid, une adresse et une bravoure au-dessous de tout éloge, ils saisissaient toutes les poutres qui se détachaient des combles, et les lançaient dans la



cour. Cette manœuvre habile, en ôtant au feu toute matière inflammable, finit par diminuer peu à peu l'intensité de l'incendie. Le Roi, témoin de tant de dévouement et des nobles sentiments dont ils firent preuve, leur accorda la grâce qu'ils demandaient. Les religieux, de leur côté, ne restèrent pas inactifs au milieu de cette terrible catastrophe: pendant que les plus âgés portaient en procession le *Lignum Crucis* et le bras de Saint Laurent avec d'autres reliques, ou récitaient à genoux les Litanies, les plus jeunes se consacraient au service des travailleurs, leur donnaient à boire et à manger afin qu'ils travaillassent avec plus d'ardeur et plus de courage.

Au milieu de cette scène de désordre et de désolation, au milieu de cette activité et de ce mouvement, plusieurs entrepreneurs accouraient auprès du Roi et le suppliaient de laisser abattre les toitures voisines, afin d'arrêter la marche de l'incendie; mais le P. Villacastin, après avoir reconnu, sur l'ordre de Philippe II, la partie où était le feu, s'opposa de toutes ses forces à leur projet. Il assura en outre que le feu s'éteindrait entre les grosses et les solides murailles de la tour, et que la croix et la boule qui en couronnaient la flèche, et dont la chûte pouvait, à cause de leur énorme poids, occasionner de grands dégâts, viendraient tomber dans le jardin où elles ne causeraient aucun dommage. L'événement ne tarda pas à justifier l'exactitude de ses calculs. Enfin, à 6 heures du matin, après sept heures de fatigues et de trances, le feu était complètement éteint. Philippe II se retira alors dans son oratoire pour remercier de nouveau le Tout-Puissant d'avoir permis qu'on arrêtât si vite un fléau, menaçant de détruire un monument qui avait coûté tant de peine et tant de sacrifices. L'orage qui durait encore, se dirigea enfin vers le Couchant.

En commençant le récit de ce triste événement, nous avons dit qu'on n'avait eu aucun malheur à déplorer: cependant il n'en fut pas ainsi, car si la victime ne succomba pas sur le moment, il n'est pas moins vrai que le danger qu'elle courut, et l'effroi qu'elle éprouva, furent plus tard la cause de sa mort. Nous voulons parler du frère horloger, qui demeurait dans une cellule voisine de l'endroit atteint par la foudre qui en tombant avait détaché quelques pierres. Ce pauvre religieux était, en cet instant, en train de se rendre compte comment le réveille-matin avait sonné avant l'heure marquée, lorsqu'une forte secousse ébranla son domicile et le précipita par terre. Remis un peu de sa frayeur, et quoique encore tout étourdi, il se mit à crier: au feu! au feu! et à sonner les cloches pour donner l'éveil. Cette peur qui d'abord ne semblait pas devoir entraîner de fatales conséquences, mina peu à peu la santé de cet infortuné religieux qui tomba dans une profonde mélancolie. Il perdit les couleurs et tout son corps se couvrit de tâches noires: il mourut enfin après trois ans de souffrances.

Passons maintenant à un autre sujet. Il se passe dans la vie des faits si insignifiants par eux-mêmes, qu'ils ne mériteraient certainement pas les honneurs de la publicité, si le hasard, ou plutôt la pusillanimité, ne venait leur donner un degré d'importance. Parmi ces sortes de faits nous classerons le suivant que le P. Siguenza ne craint pas de flétrir ouvertement.

Depuis le soulèvement des Biscayens, on avait répandu le bruit qu'un énorme chien errait, toutes les nuits, dans les chantiers de construction de l'Escurial. D'après la chronique, cet animal se montrait en mille endroits divers; on le voyait sauter et grimper à travers les grues et les échafaudages avec la légèreté d'un oiseau, bien qu'il traînât après lui de lourdes chaînes de fer, dont le bruit infernal, mêlé aux hurlements affreux qu'il poussait, était capable de glacer d'épouvante l'homme le plus intrépide. Or, comme le vulgaire est toujours disposé à accueillir toutes les fables qu'on débite, et à leur accorder d'autant plus de crédit qu'elles sont plus absurdes, ce conte ridicule se propagea avec une rapidité extraordinaire, et ne tarda pas à devenir le sujet

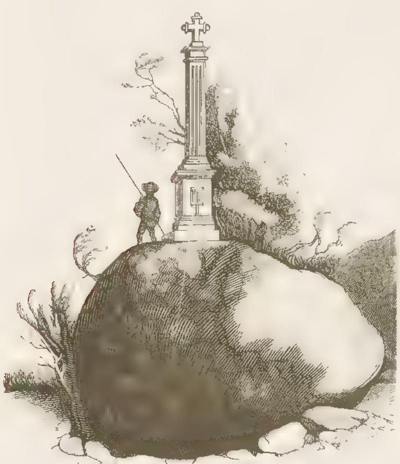
de toutes les conversations. Il acquit bientôt dans ce siècle fanatique d'immenses proportions. On commençait même déjà à lui donner une trop grande importance, car chacun l'interprétait selon ses impressions ou selon son caprice. Parmi tant d'opinions plus extravagantes et plus contraires les unes que les autres, la plus accréditée était celle qui prétendait qu'on engloutissait à l'Escurial les richesses des deux mondes, pour construire et enrichir un couvent de moines; que, pour ce motif, le chien noir manifestait la volonté de Dieu qui reprouvait des dépenses dont l'utilité était loin de justifier l'emploi. Les plus fanatiques voyaient dans le chien la personification du démon qui, par ses fréquentes apparitions et par ses hurlements, témoignait d'une manière peu équivoque, le dépit que lui causait l'édification d'un temple où l'on se préparait à lui faire une rude guerre, et cherchait de cette façon à entraver la marche des travaux. La politique, non moins avide à rechercher les occasions de faire briller ses idées stratégiques, prit fait et cause dans cette question, et voulant aussi donner son opinion, elle prétendit que l'apparition du chien n'était qu'un avertissement donné à cause du nouvel impôt établi par le Roi, impôt qui absorbait les sueurs de ses sujets. Les hurlements signifiaient les gémissements du peuple, tandis que les chaînes symbolisaient la détresse où l'avaient plongé des contributions excessives. Mais bientôt cet échafaudage d'absurdités devait crouler, bientôt la vérité allait dissiper les ténèbres à la faveur desquelles s'étaient formées tant de suppositions ridicules. On avait déjà tant parlé de cet évènement, et les fables qu'on avait forgées avaient acquis tant de crédit, qu'elles finirent par faire impression sur un grand nombre de moines assez enclins par caractère à croire tout ce qui est merveilleux et surnaturel. Cette prédisposition des esprits avait été poussée jusqu'à ses dernières limites, lorsqu'une nuit au moment où toute la communauté, se trouvant réunie pour réciter Matines, on entendit des hurlements affreux auprès de l'appartement du Roi, placé, comme nous l'avons déjà dit, sous le chœur de la vieille église. La terreur fit aussitôt suspendre les chants sacrés, et les moines restèrent comme pétrifiés dans leurs stalles, se regardant les uns les autres, tremblants et consternés. Dans ce même instant, le chien se mit à pousser de nouveaux hurlements: la peur qui glaçait tous les cœurs, le silence, la pâle lumière des lampes, l'heure avancée de la nuit, et l'écho reproduit par ces voûtes désertes, tout contribuait à remplir d'effroi et d'épouvante ces bons moines qui sentaient les jambes se dérober sous eux (1). Le P. Villacastin et un autre religieux furent les seuls qui surmontèrent cette frayeur; le premier instant de panique passé, ils sortirent tous deux du chœur, et se dirigèrent avec précaution vers l'endroit d'où étaient partis les premiers aboiements de l'animal qui n'était, du reste, qu'un chien égaré sous une des voûtes qui conduit au jardin potager. Le P. Villacastin redoubla de courage, surtout quand il se fut assuré de la vérité, et qu'il vit que le chien n'avait ni chaînes, ni ailes, ni rien de semblable. Il s'empara, en effet, de cet animal inoffensif qui se laissa prendre par le collier et suivit tranquillement ses conducteurs, sans se douter que sa docilité ne saurait trouver grâce devant les moines qui ne pouvaient lui pardonner la frayeur qu'il leur avait causée. Ceux-ci effectivement résolurent de le faire mourir malgré son innocence, et le pendirent au balcon du cloître principal. Le corps de la victime demeura quelque temps exposé à la curiosité du public, et chacun put se convaincre que l'auteur de cette terrible panique n'était qu'un limier de race dont le Marquis de Las Navas faisait le plus grand cas.


LE PRINCE ALBERT.

La famille royale séjourna à l'Escurial tout l'été et une partie de l'automne. Le 18 octobre (1577), l'Archiduc d'Autriche, Wenceslas fut reçu chevalier de l'ordre de Saint-Jean, et prononça ses vœux entre les mains d'Antoine de Tolède, délégué par le Pape Grégoire XIII, et reçut en même temps l'investiture de Grand-Prieur du même ordre. Comme son frère le prince Albert venait de recevoir le chapeau de Cardinal, il en résulta que les deux frères sur lesquels Philippe II avait des vues politiques de la plus haute importance, entrèrent à l'Escurial comme séculiers, et en sortirent consacrés au culte de l'Eglise.

(1) Le P. Siguenza ajoute qu'il y eut à peine un seul religieux dans le chœur qui ne sentit les cheveux se dresser sur sa tête. (Tome III, pag. 593.)

Le Roi revint à Madrid avec toute la Cour, le 4 novembre, et, trois jours après son départ, eut lieu en dehors de l'Escurial, dans l'enceinte même du jardin du Prince, à l'endroit où s'élève une grande croix de pierre (1), un horrible auto-da-fé. On brûla vif un jeune homme de 24 ans, fils du boulanger de la reine Anne. Cet horrible supplice que la civilisation a heureusement effacé de notre histoire contemporaine, fut appliqué à cet infortuné, convaincu d'un crime infâme. Nous avons cru convenable de ne pas entrer dans les détails de cette affaire.



LA CROIX DU CRIME.

Il apparut, vers cette époque, une fameuse comète dont s'occupèrent tous les astrologues de ce temps-là, et qui donna lieu à tant de prédictions sinistres sur le Portugal et sur l'Espagne, lesquelles se réalisèrent par hasard en grande partie; mais elles nous prouvent en même temps combien l'illustre P. Siguenza se montre crédule au sujet de l'influence que les astres exercent sur les évènements de la vie.

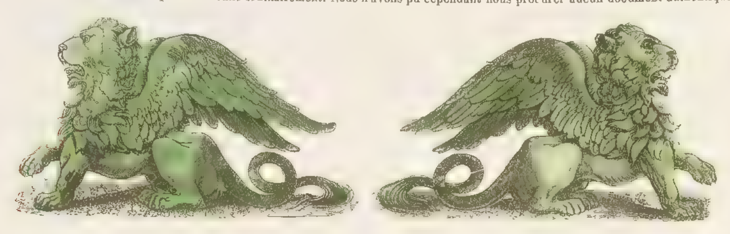
Ce fut pendant son séjour à Madrid que Philippe apprit la nouvelle des exploits de D. Juan d'Autriche. Environné d'anciens capitaines, à la tête de vieilles troupes espagnoles, le vainqueur de Lépante fit inscrire sur son étendard, au bas de la croix qui y était représentée, ces paroles: *Avec cette bannière j'ai vaincu les Turcs, avec elle je vaincrai les rebelles.* Ce pronostic se réalisa en effet admirablement. «Rarement, dit l'auteur des Décades, on vit si peu »d'hommes, en si peu de temps et au prix de si peu de sacrifices, »verser tant de sang et remporter une bataille.» La première rencontre qui eut lieu entre l'armée espagnole et l'armée flamande fut à Gembloux près Namur, le 31 janvier 1578; les Espagnols, à la suite de cette victoire, s'emparèrent de Bouvignes, de Tillemont et d'autres places du Brabant; enfin, la ville de Louvain leur ouvrit ses portes, après avoir expulsé les Ecossais qui y tenaient garnison.

A ces triomphes de Don Juan d'Autriche, vinrent s'ajouter d'autres nouveaux exploits que rehaussèrent encore de nombreux et glorieux faits d'armes, lesquels furent couronnés d'abord par l'attaque de Nivelles, et puis par la prise de Philippeville où ce jeune guerrier remplit tour à tour le rôle de général et de soldat. Toujours est-il qu'au bout de quelques mois, les Espagnols parcouraient en toute liberté les provinces de Namur, du Luxembourg et du Hainaut.

Après avoir écrit à Don Juan d'Autriche de négocier la paix, ce qui soit dit en passant, contrariait vivement les vues et les projets de cet illustre général qui demandait au contraire des troupes et des subsides, Philippe II, suivi de toute la cour, repartit pour l'Escurial.

Ce monarque dut éprouver un sentiment d'orgueil bien légitime en voyant l'auréole de gloire qui rayonnait déjà sur le front de son noble frère; mais malheureusement pour le brave descendant de Charles-Quint, le destin fatal allait bientôt interrompre le cours de ses conquêtes, et mettre un terme à tous les ennuis et les chagrins auxquels il était en butte. Ce magnifique et brillant avenir devait bientôt disparaître dans les terribles profondeurs du néant; cette fleur pleine de jeunesse et de fraîcheur allait se ternir dans tout l'éclat d'une renommée justement acquise.

(1) Cette croix fut placée après le supplice de l'infortuné, peut-être même pour rappeler ce triste évènement, comme sembleraient l'indiquer les noms de Croix du Bûcher et Croix du Crime qu'on lui donne ordinairement. Nous n'avons pu cependant nous procurer aucun document authentique à ce sujet.





EL PRINCIPE DE ORANGE.



CARLOS I DE INGLATERRA.



EL PRINCIPE D. BALTASAR CARLOS,
h o de Felipe IV



WENCESLAO, ARCHIDUQUE DE AUSTRIA.

CHAPITRE V.

1578—1586.

Grande activité dans la construction de l'édifice. — Naissance du prince Philippe. — Tournoi donné dans les environs du monastére de Parraces. — Jean d'Escobedo, Antoine Perez et la princesse d'Eboli. —Mort du Roi de Portugal.—Mort de Don Juan d'Autriche résumé de l'histoire de ce prince par un auteur étranger.—Poésies d'Herrera composées en l'honneur de ce dernier personnage.—Décés du prince Ferdinand.—Funérailles de ces princes à l'Escurial.—Etat des travaux.—Il est une autre fois question d'Antoine Perez.—Départ de Philippe II pour le Portugal où il devait être couronné roi.—Soulévement du Portugal contre l'Espagne.—Arrivée de deux princes Japonais à l'Escurial et motif de leur visite.—Mort de sainte Thérese.—Philippe II est atteint à Badajoz de la peste qui régnait à cette époque.—Ce prince fait son testament.—La Reine Anne meurt victime de la meme maladie.—Description de cet épidemie.—Etat et avancement des travaux.—Achévement de l'église et projet du P. Villacastin.—Progres que fait l'édifice.—Philippe II revient du Portugal.—Réception qui lui es faite tant à l'Escurial qu'à Madrid.—Le P. Villacastin pose la derniére pierre du monastére.—Amélioration sensible de la santé de son fondateur.—Ouvrages des artistes qui furen chargés de les exécuter.—La tete de saint Herménégilde.—Départ de Philippe II pour Barcelonne.—Son retour à l'Escurial.—On commence à célebrer l'Office divin dans l'église principale.—Inauguration faite le jour de Saint-Laurent l'an 1586.



DMIRABLE et majestueux était à la fois l'aspect que présentait déjà le mosnastére de l'Escurial en 1578; sa masse imposante s'élevait bien au-dessus des arbres gigantesques et des rochers escarpés qui entourent ce site pittoresque. Tout autour s'étendait une ville populeuse formée de chantiers, de tentes de cabanes et de cantines pour les travailleurs. Cette animation, ce bruit, ce va et vient continuel formant une espèce de flux et reflux ajoutait à la beauté de ces montagnes gigantesques et composait un tableau digne de captiver l'attention de l'observateur. Ce panorama était non seulement magnifique, mais encore il était aussi grandiose que peut le rêver l'imagination. Nous, qui connaissons assez bien le caractère de Philippe II, n'hésitons pas à affirmer que l'édification de l'Escurial, qui avait été l'objet de ses constanst désirs, œuvre à laquelle il avait contribué par ses persévérants efforts, et qu'il avait si heureusement menée à bonne fin, avait été pour ce monarque la plus douce récompense qu'il put ambitionner; cette circonstance exerça une heureuse influence tant au moral qu'au physique sur sa royale existence. Nous aurons souvent l'occasion de le remarquer dans le cours de cette histoire, et si cela ne ressort pas clairement des faits, on peut du moins le déduire, comme conséquence naturelle, des divers évènements que nous aurons à raconter.

Les chansons joyeuses et variées de différents pays, qu'accompagnaient en cadence les coups de marteau et le bruit monotone des outils, se mêlaient aux cris des ouvriers qui montaient les pierres de taille, les chargeaient ou les déchargeaient: le tout produisait une rumeur assourdissante semblable à celle qui s'élève du sein d'une cité manufacturière. Dans la partie de l'église, on comptait plus de 30 grues doubles, les unes plus élevées, les autres plus basses, que d'autres dominaient encore: au-dessus se dressaient des échafaudages, des échelles et des strades, qui d'en bas paraissaient se perdre dans les nues. L'idée de la tour de Babel, avec toute sa confusion et son désordre, se présentait naturellement à l'esprit. On apercevait au pied de l'édifice, une multitude de charrettes qui étaient traînées par de nombreux attelages de bœuf, formant une ligne non interrompue des carrières au monastère et vice-versa: à la vue des matériaux qu'on entassait, on eût dit qu'il s'agissait non seulement de construire un monastère, mais une ville entière: ajoutez à cela un nombre infini de charpentiers, de scieursde long et de menuisiers qui façonnaient le bois, tan pour les constructions estérieures que pour les ouvrages d'art, tandisd'autres s'occupaient de scuptures d'un travail aussi remarquable que fini. On se ferait

dificilement une idée du mouvement produit par cette réunion d'hommes qu'animait le mêm cintérêt, que stimulait le même enthousiasme: quiconque, dit le P. Siguenza, eût considéré les forges, ainsi que le fer qu'on employait ou qui s'y élaborait, se serait imaginé qu'on voulait construire de ce métal quelque château fort ou quelque palais: les fonderies de plomb, de cuivre, d'étain, et de bronze n'étaient pas moins importantes. Tout ce qui avait rappor à la maçonne-



MARQUIS DE CARPIO.



LE PINTE BARROSO.

rie était immense: On avait élevé une grande quantité de fours à chaux, à plâtre, à briques, à tuiles, quioccupaient des milliers de bras. On n'entendait dans tous les environs que les coup retentissants des marteaux et des haches mêlés au bruit cadencé des massues, au cri aigu des poulies et des charriots, au fracas épouvantable produit par les quartiers de roche que la mine détachait du sein des montagnes: au prime abord tout paraissait être une confusion extraordinaire; mais, en examinant avec un peu d'attention, on s'apercevait que chaque chose se faisait avec ordre et était réglée avec un entendement parfait: on eût dit que tout obéissait à la volonté d'un seul homme.

Il en était réellement ainsi: cet homme, cet agent unique n'était autre que l'estimable Jean d'Herrera, secondé en sous ordre par le frère Villacastin. Tous deux résument por nous un véritable prodige: si dans l'un nous admirons le grand artiste, et l'éclat immortel de sa renommée; nous ne pouvons assez exalter l'activité infatigable de l'autre, ainsi que son intelligence et son ardeur au travail. Doué de la plus grande modestie le P. Villacastin ne voulait même pas qu'on l'appelât Frère *Antonio*, mais seulement Frère *Anton*, afin de ne pas embellir son nom. Il avait été élevé, dès son enfance, au métiert de carreleur; la portée de son esprit était si grande qu'il eût été le premier architecte de son époque, s'il avait pu faire des études préparatoires. D'une délicatesse à toute épreuve, il fut l'âme de cette entreprise; il économisa des sommes considérables au noble fondateur du monastére, et régla les nombreux différents survenus entre les travailleurs. J'allais bien souvent, ajoute Siguenza, dans sa cellule, transformée en une espece de tribunal où il donnait ses audiences, et je le voyais terminer une infinité d'affaires et de procès de la plus haute importance avec tan de facilité que je me moquais des décisions de Scévola, Trébacius ou Papinianus.

Les travaux de l'extérieur n'avançaient pas avec moins de rapidité que ceux de l'intérieur. Au-dehors, comme nous avons eu l'occasion de le dire, tout était bruit et mouvement, tandis qu'au-dedans il ne régnait que silence et recueillement. Les beaux-arts semblaient s'y être donné rendez vous, comme pour veiller du haut de leur temple et inspirer les génies qui devaient les honorer et les illustrer. Là, des peintres fameux confiaient à la toile ou au bois leurs sublimes inspirations, les étendaient en fresques remarquables sus les voûtes et les murailles du nouveau palais, pendan que d'autres s'efforçaient à tracer des contours et des dessins, ou à peindre en détrempe; de sorte que l'art de Michel Angel se cultivait sous toutes les formes que l'histoire, dans son éloquent langage, présente ordinairement à nos yeux.

Il y avait bon nombre d'usines où s'élaboraient les métaux: on avait réuni une foule de sculpteurs, de ciseleurs, d'orfèvres,

de bronzeurs, de tourneurs qui s'occupaient en même temps àfaire des ornementations, à sculpter les statues, les objets précieux qui devaient servir plus tard à l'usage du culte. Là se trouvaient Navarrette, le Muet, ainsi nommé à cause de l'infirmité dont il était atteint (1), Luqueto, Tibaldi, Romulo Cincinato, Carducho, Sanchez Coello, Barroso, Urbino, Bergamasco et autres chargés des fresques et des peintures à l'huile; certains artistes tel que Pierre Salabert, les frères Julien de la Fuente-el-Saz, Jean de la Concepcion, Martin de Palencia, ainsi que Christophe Ramirez et François Hernandez, sous la direction d'Ambroise Sala-



AMBROISE DE MORA. MANUEL DE VEGA. FR. ALONSO DE TALAVERA PRIEUR.

zar, copiaient les fameux livres de chœur que d'autres enrichissaient de vignettes, de dessins et d'attributs d'un goût exquis. Qu'on ne s'imagine pas que ce mouvement inoui, que cette activité fût restreinte seulement à l'Escurial et à ses environs: ce centre fournissait des œuvriers nombreux qui se répandaient dan tous les domaines de la couronne, travaillant presque tous à des objets destinés au palais de l'Escurial. Les forêts de pins de Valsain, de Cuenca, de Quejigar, de Navaluenga, de las Navas et d'autres non moins renommés retentissaient des coups de haches qui abattaient des arbres aussi remarquables par leur grosseur que par leur vieillesse. Dans les carrieres de jaspe près de Burgo-de-Osma, on entendait les explosions de la poudre faisant sauter des rochers énormes. Une foule d'artistes italiens et espagnols taillaient pour le dallage les marbres blancs extraits des montagnes de Filabres, d'Estremoz et de Burgos, ainsi que ceux qu'on retirait des bords du Xénil et d'Aracena: ceux-ci étaient des marbres gris, rouges et incarnats, reservés à d'autres usages. En même temps, les sculpteurs les plus distingués étaien en train, à Florence et à Milan, de mouler et de couler des statues énormes qu'on voit encore sur le maître-autel, et dans les caveaux de la famille royale: à Tolède on fondait des cloches, on fabriquait des candélabres, des croix, des lampes, des encensoirs et des navettes d'argent. Dans les fabriques de Valence, de Talavera, de Tolède et de Séville, on tissait des milliers de pièces de soie. Dans un grand nombre de couvents de femmes, on confectionnait des aubes, de rochets, des amics, des corporaux. Sur ces entrefaites, le Frère Jean de Saint-Jérôme classifiait les objets zoologiques qui ornèrent long-temps les appartements de Pilippe II, et rangeait dans un ordre symétrique la collection botanique qu'avait réunie le célèbre naturaliste Hernandez.

A Cuenca et à Guadalajara, on fabriquait les magnifiques grilles qu'on admire aujourd'hui au monastère: à Saragosse, on construisait les jolis grillages de bronze qui ferment l'entrée de l'église. Un grand nombre d'ouvriers travaillaient á Madrid à la construction du maître-autel et du tabernacle, sous la direction de Jacques de Trezzo (2), sculpteur fameux,

(1) On a dit bien souvent que ce peintre n'était pas muet, mais qu'on l'avait ainsi surnommé à cause de son caractère taciturne. Quelques-uns assurent quil parlait pendan son enfance; mais qu'à l'âge de sept ans il avait perdu l'usage de la parole, version qui paraît assez vraisemblable, attendu que le P. Siguenza, auteur aussi vrai que consciencieux, n'aurait pas dit qu'il était muet, si réellement il ne l'avait pas été.

(2) La tradition nous apprend que Jean d'Herrera fit construire pour son ami Jacome Trezzo une maison dans la rue de même nom où demeurait ce célèbre artiste. Comme résultat de nos recherches, nous reproduisons ici les détails suivants que nous empruntons à un auteur contemperain:

«La rue de Jacometrezo, l'une des plus fréquenteés, des plus étroites et en même temps l'une des plus irrégulières de Madrid, a pris le nom du fameux sculpteur »orfèvre et joaillier de Philippe II, Jacome Trezzo, originaire de Milan, l'auteur de magnifique tabernacle de l'Escurial, qu'il fit construire dans la maison qu'il pos»sédait dans cette rue, et qu'avait fait bâtir exprès Jean d'Herrera sur l emplacement occupé par la maison numéro 15, appartenant à Perez de Soto, construction»moderne, élevée au commencement de ce siècle par Don Gonzalo del Rio. L'ancienne maison de Jean d'Herrera n'avait qu'on étage. Après la mort de Jacome Trezzo

orfèvre et joaillier Philippe II, qui donna son nom à la rue qu'il habitait à Madrid, et qui s'appelle aujourd'hui par corruption *Jacometrezo*.



OLIVARES. GENTILECHI. MARQUIS DE ESPINOLA.

Philippe II multipliait ses visites à l'Escurial: à chaque voyage il sentait grandir son admiration à la vue de tan de chefs-d'œuvre réunis dans le monastère, et contemplait avec une joie secrète la marche progresive des travaux.

Le Vendredi-Saint (1578), pendant l'adoration de la croix, Don Louis Manrique présenta au Roi, comme c'était l'usage, les sentences de plusieurs criminels condamnés au dernier supplice; parmi les coupables, il en choisit un à qui il fit grâce de la vie.

La reine se trouvant dans un état de grossesse très-avancé, la famille royale revint à Madrid aussitôt après les fêtes de Pâques: le 13 avril suivant, en effet, à onze heures du soir, elle donna le jour à un prince qui reçut sur les fonts baptismaux le même nom que son auguste père: ce fut Philippe III.

La cour ne sejourna à Madrid que le temps strictement néccessaire au rétablissement de la santé de la Reine, et revint à l'Escurial pour y passer l'été. Pendant ce séjour, on célébra la fête du Roi, qui entrait dans sa cinquantedeuxième année: suivant la coutume, ce monarque offrit, au moment de l'Offertoire, au prêtre qui celebrait l'office divin, cinquante monnaies d'or qu'on appelait alors *couronnes* (1). Vers le milieu du mois de juin, Philippe II fit un voyage a Ségovie, et de cette ville il se rendit au monastere de Parraces afin d'assister au tournoi qui devait avoir lieu dans les environs, et dont le champion était Don Diego de Sandoval. Ce prince repartit bientôt après pour l'Escurial, et de là il vint à Madrid.

Initié par son père à la connaissance des affaires et au gouvernement des Etats qu'il était appelé à administrer plus tard, Philippe II devint sinon un général habile comme César, du moins un plus profond politique. Il ressemblait moins à Octave Auguste qui s'asseyait sur son lit pendant que ses troupes combattaient, qu'à Jules César qui payait toujours de sa personne. Ce prince doué d'une intelligence supérieure dictait dès l'Escurial les lois qui devaient gouverner presque le monde entier: il ne s'entendait pas moins à diriger le plan d'un rétable qu'à contenir dans le devoir une province rebelle. Il est vrai de dire que son attachement au sol espagnol lui fut quelquefois funeste: comme le dit judicieusement Antoine Perez en parlant de la

»elle devint la propiété de Jean-Baptiste Bordelasco, également milanais; elle passa en suite à Jean Escarafigo ou Valdivieso, et puis à Jean Baptiste Justi-»niano: dans le dernier siècle elle fut possédée par Pedro Saavedra Fajardo Barnuevo y Villarasa; enfin, elle appartient aujourd'hui à Don Ignacio Perez de Soto.»

Comme cette maison a disparu, nous avons donné le dessin de la maison de l'Escurial où demeura Jacobo Trezzo, telle qu'il l'a laissa à sa mort, nous trouvant dans l'impossibilité de donner celui de la maison de Madrid.

(1) Cet usage de nos rois d'offrir, le jour de l'anniversaire de leur naissance, autant de pièces de monnaie qu'ils comptaient d'années, s'est conservé jusqu'à nos jours. Le R. P. Quévedo rapporte qu'il a assisté plusieurs fois à ce genre de cérémonie où il a vu Ferdinand VII offrit autant de pièces d'or de quatre-vingt réaux qu'il avait d'années.



Flandres, l'éclat de l'autorité royal, concentré en Espagne, ne brillait qu'à l'Escurial; aussi Philippe II ne put-il, par sa présence ni par ses armes, vaincre la résistance des peuples éloignés du centre de la monarchie. Nul doute, que s'il se fût présenté en personne et en temps utile, il se serait laissé attendrir par, les larmes d'un peuple qui fut le plus malhereux de la terre. Aussi grave que sévére, il ne fournit jamais à ses serviteurs les plus intimes l'occasion d'oublier un instant le respect et la crainte qu'il leur inspirait. La gravité, dit l'auteur que nous venons de citer, est une qualité chez un prince; mais ce qui est bon pour un peuple ne l'est pas toujours pour d'autres. Si un roi de France en agissait de même envers ses sujets, s'il vivait retiré à Versailles ou à Saint-Germain, les Français ne croiraient pas avoir un roi. Il est certain que ce souverain gouvernait, dès l'Escurial, les Indes Orientales et Occidentales, et qu'il y était aussi craint et respecté, qu'un homme s'appuyant sur sa propre autorité, sur son blason, sur de milliers de soldats, et disposant de sommes énormes.

Cette légère digression a detourné pour un instant l'attention de nos lecteurs, et nous a empêché de leur parler de un évènement qui, dans ce temps-là, preoccupait l'esprit de Philippe II, au milieu des sujets de satisfaction qu'il avait à l'Escurial: pour en rendre compte, il nous suffira de consulter les écrivains les plus renommés de l'époque.

Vers la fin de l'anne 1577, Jean d'Escobedo, secrétaire de Don Juan d'Autriche se trouvait à Madrid, où ce prince l'avait envoyé pour demander des subsides et du renfort. Il avait été parfaitement accueilli par Philippe II et son ministre d'Etat. Ce monarque, qui connaissait par les rapports confidentiels de ses ambassadeurs, toutes les manœuvres de Don Juan d'Autriche, ainsi que les perfides insinuations d'Antoine Perez, consulta plusieurs personnes de sa confiance pour savoir ce qu'il devait faire d'Escobedo dans cette circonstance. Son retour dans les Pays-Bas était à ses yeux un danger, et en le retenant sous de vains prétextes on s'exposait à éveiller sa méfiance; de plus une accusation n'aurait pas manqué d'alarmer vivement Don Juan. Le résultat de ces délibérations fut qu'après avoir reconnu la nécessité de se débarrasser d'Escobedo, regardé comme un homme dangereux, il fallait à tout prix le faire assassiner secrètement. On a beau grossir, dit un auteur, les fautes de Don Juan, et quelque funeste que pût être l'influence de son secrétaire, rien ne saurait justifier tant de violence, ni tant de rigueur. Les chroniques du temps nous représentent Antoine Perez entretenant des rélations intimes avec Anne de Mendoza (1), veuve du prince d'Eboli, aussi renommée par la grâce de sa personne et l'éclat de sa beauté, que par la faciletė de ses mœurs. On disait qu'Escobedo, très-lié avec sa famille, reprouvait hautement les intrigues de la princesse avec Antoine Perez, son ennemi personnel; et que le ressentiment que cette noble dame gardait des reproches amers que lui avait adressés ce censeur sévère, n'avait fait qu'enflammer la haine qui couvait déjà dans le cœur d'Antonio Perez. Il est certain que cette femme eut assez d'esprit pour mener à son gré les trois hommes les plus sensés de l'époque, Jean d'Escobedo, Antoine Perez et Philippe II.



PRINCESSE D'EBOLI.

Escobedo se trouvait, en conséquence, entravé dans les démarches don l'avait chargé Don Juan d'Autriche. Pendant qu'on

(1) Anne de Mendoza, princesse d'Eboli epouse de Ruy Gomez de Silva, favori de Philippe II. On disait que non seulement elle etait belle, mais qu'elle était femme de beaucoup d'esprit. Plusieurs d'auteurs ont pretendu que le prince d'Eboli dut sa faveur moins a son merite personnel qu'aux charmes et a l'esprit de sa charmante epouse. Philippe II s'en eprit; on ajoute que Perez etait le confident de ses amours. Il parait que malgre ses relations avec ce prince, celui-ci sut se faire aimer d'elle, et tous deux se moquaient du fils de Charles V. Cette princesse mourut vers la fin du seizieme siecle. Il en est qui croient qu'elle mourut de mort violente, et que la croix de la *Degollada* (egorgee), qu'on voit dans les environs de l'Escurial, a quelque rapport avec cet evenement (*Dictionnaire des femmes celebres, par Diaz Canseco*), mais cette supposition ne repose sur aucune preuve solide. Le portrait de cette princesse que nous donnons ici, a été copié sur le tableau du Titien qui se trouve dans la galerie de Mr. Salamanca.

le retenait à la cour sous de futiles prétextes, on tramait déjà sa mort. On lui intenta un procès ténébreux sur les griefs qu'on avait à lui reprocher, et le Roi, après avoir entendu l'avis de ceux qui le conseillaient dans cette circonstance, chargea Antoine Perez d'exécuter la sentence de mort prononcée contre Escobedo. La condamnation d'un homme, ordonnée par le monarque, qui était considéré comme dépositaire de la justice, n'était point alors regardé comme un crime. Les tribunaux qui en étaient la representation, n'exprimaient que sa volonté, et les formes judiciaires n'étaient bonnes qu'à éclairer le juge sans enchaîner le souverain. Dans cette hypothèse, les rois avaient le droit de juger arbitrairement toutes les fois qu'ils voulaient rendre la justice par eux-mêmes. C'est par cette raison qu'Antoine Perez assura que c'était une action que l'obéissance aveugle aux ordres (1) du Roi lui faisait un impérieux devoir d'accomplir. Aussi Philippe II fut-il convaincu qu'il n'avait usé, dans ce cas, que de son droit et d'une des prérogatives royales en faisant mourir secrètement Jean d'Escobedo.



ANTOINE PEREZ.

Ce perfide ministre essaya deux fois de faire périr Escobedo en cherchant à l'empoisonner dans deux banquets auxquels il l'avait invité; mais voyant que le poison avait été inefficace, il se procura, à prix d'argent, des assassins qui, après s'être embusqués à la place de Santiago, se jetèrent à l'improviste sur lui, tandis que l'un d'eux le traversait avec sa canne-à-épée: c'est ainsi que succomba, dans un infâme guet-à-pens, l'infortuné secrétaire de Don Juan d'Autriche. On comprenda tout le regret que dût éprouver ce jeune prince de la perte de son confident intime. Cet évènement ne fit, du reste, que compliquer la situation. On attribua cet assassinat à Antoine Perez qu'on accusait de complicité avec la princesse d'Eboli, dont on connaissait les anciennes relations avec Philippe II. Cruellement placé entre les devoirs que lui impossait le soin de la justice, et les égards que méritait le coupable, ce prince essaya d'un côté de détourner le coup, en mettant en jeu toutes les ressources de son esprit et en ajournant l'instruction de cette affaire. D'un autre côté Antoine Perez, qui connaissait parfaitement le caractère du Roi, le supplia instamment de le tirer de la triste position où il se trouvait pour avoir executé ses ordres.

La fête de saint Laurent approchant, Philippe II se rendit à l'Escurial, où il apprit la mort de Don Sébastien, roi de Portugal, dont l'armée venait d'être mise en déroute. Malgré l'impassibilité de son visage, que reproduisit si bien le pinceau d'Antoine Moro; de ce visage que n'altéraient ni les succès ni les revers, ce prince laissa percer visiblement dans cette circonstance le chagrin profond que lui causait cette triste nouvelle. Il ordonna aux moines de redoubler leurs prières et de s'imposer des pénitences extraordinaires. Le lendemain, sans vouloir recevoir personne, sans visiter les constructions, comme il en avait l'habitude, il sortit par une porte réservée du jardin et revint à Madrid. L'affaire d'Antoine Perez et la perte de ses soldats le préoccupaient vivement.

Peu de temps après, Philippe II reçut à Madrid la nouvelle de la mort de Don Juan d'Autriche. Cet illustre capitaine qui fit tant d'honneur aux armées espagnoles, venait de succomber (le 1.er octobre 1578) en Flandres, sous les remparts de Namur, à l'âge de 33 ans, juste à l'époque de sa carrière où ses talents militaires l'élèvaient à la hauteur des plus illustres monarques qui se fussent assis sur le trône d'Espagne.

Cette perte prematurée fut profondement sentie par l armée entière. Les uns ne craignaient pas de le comparer à Germanicus; les autres, dans l'expansion de leur douleur, plaisaient à comparer les beaux faits d'armes du fils aux glorieux exploits du père.

En apprenant cette fatale nouvelle, Philippe II se retira, pendant quelques jours, au couvent de Sain-Jérôme-del-Paso; ce fut de cette retraite qu'il conféra à son neveu Alexandre Farnèse le titre de Capitaine-général avec le gouvernement des Pays Bas.

Nous donnerons ici un aperçu à la fois simple et eloquent qu'un auteur étranger fait des principales actions de ce jeune prince. «Il illustra, dit celui-ci, sa carrière militaire par trois nobles entreprises. Par la première, il mit un frein à l'audace des

(1) Le Roi avait donné par écrit à Antoine Perez l'ordre de tuer ou de faire assassiner secrètement Escobedo.

Maures; par la seconde, il châtia l'insolence des Mahométans; et par la troisième, il humilia l'orgueil des Flamands. Dans chacune de ces circonstances, il déploya des qualités que ne comportait pas son âge. Il atteignait à peine l'adolescence lorsqu'il vainquit les Maures; quand il défit les Turcs il était à peine dans la fleur de la jeunesse; et quand il soumit la Belgique, il fit preuve d'un talent militaire que lui eut envié sans contredit le général le plus aguerri et le plus habile.

Le poète Herrera chanta dans ses vers le vainqueur de Lépante. Nous reproduisons ici les strophes les plus remarquables de ce poème:

«Toi, couvert d'acier, toit, redoutable fléau des hommes, toi, dont le sang se soulève »fièrement, tu te précipites avec impétuosité pour renverser la tour du vaste rempart.

»C'est toi qui sus abattre le vain orgueil d'une race impie qui avait osé lever une »maine profane.

»Les âges futurs rendiront ton nom immortel et en augmenteront la gloire.

»Le fertile Occident, dont l'immense Océant embrasse et baigne les côtes, et le »monde apprendront, pour l'honneur et la gloire d'Espagne, le récit de tes exploits.

»Que le ciel lui donne le laurier immortel qui ceignit le front de César, dont il »hérita de la valeur, afin que ce jeune héros brise le courage et l'ardeur de l'odieux »mahométan.

»Mais aussitôt que paraît le jeune Don Juan d'Autriche sur cette terre accidentée, »un effroi mortel s'empare du rebelle: cette guerre impie sème partout l'épouvante »et la mort.»


LE PRINCE FERDINAND.

Le prince Ferdinand mourut également, le 18 octobre, dans le couvent de hiéronymites à Madrid. Inconsolable de la perte de tant d'objets qui lui étaient chers, Philippe II écrivit au Prieur du monastère de l'Escurial une lettre dans laquelle il lui peignait toute l'étendue de sa douleur, et lui donnait l'ordre de recevoir les dépouilles mortelles de ces deux princes, comme cela s'était pratiqué pour les autres membres de la famille royale qui y avaient été enterrés. Cet ordre fut ponctuellement exécuté.

Le 21 mai de l'année suivante, en 1579, arriva à l'Escurial le corps de Don Juan d'Autriche avec une escorte d'honneur. L'Evêque d'Avila, Don Busto de Villegas, acompagné du clergé et d'un nombreux cortège de gentils-hommes, vint le recevoir: on étala pour cette cérémonie une pompe vraiement royale. Le cadavre fut ensuite déposé dans le caveau avec les formalités que nous avons déjà indiquées plus haut.

Trois années s'étaient à peine écoulées depuis qu'on avait jeté les fondemens de l'église, et déjà les colonnes et les pilastres s'élevaient à la naissance des arceaux de la voûte. On avait déjà terminé la corniche, aussi large que bardie, qui n'a pas moins de cinq pieds de relief, et qui entoure la partie intérieure de l'édifice. On l'avait à peine terminé, lorsque quelques pierres s'affaissèrent: Juan d'Herrera, qui en comprit la cause, fit remplacer celles qui étaient peu solides par d'autres plus dures. Ce changement ayant été opéré sans retard, on établit les premiers cintres sur lesquels on devait construire l'arceau vraiment remarquable par la courbe presque insensible qu'il décrit, arceau d'une forme aussi belle que grandiose, qui fut construite en 23 jours. Tous les autres travaux marchaient également avec la même rapidité: aussi la voûte de la première chapelle, qu'on appelle aujourd'hui chapelle des Reliques, fut-elle couverte peu de temps après


L'ÉVÊQUE D'AVILA

En attendant, l'affaire de Antoine Perez se compliquait tous les jours davantage. Les fils d'Escobedo demandaient justice contre celui qui paraissait l'unique auteur de l'assassinat. Le président du Conseil de Castille, convaincu qu'Antonio Perez n'avait été que l'instrument de la volonté du Roi, fit tous ses efforts pour obtenir le désistement des plaignants. Bientôt on mit en cause un nouveau personnage, Mateo Vazquez, employé au ministère d'Etat, soutenu en sous main par Philippe; ce fut alors que ce prince se détermina à sacrifier ces deux agents.

Le Roi d'Espagne procédait en tout avec une lenteur trop calculée pour porter de suite les coups qu'il méditait dans sa politique. Il frappait sans menacer: rarement on le vit faire mauvaise mine à ceux dont il avait résolu la perte. Avant de se débarrasser de son secrétaire, il avait besoin d'une personne sur le talent et l'habilité de laquelle il pût compter. Il jeta les yeux sur le fameux Cardinal Granvela, qui demeurait à Rome, où il vivait loin des affaires. Il lui écrivit une lettre des plus affec-



LE CARDINAL GRANVELA.



LA FORTERESSE DE PINTO.

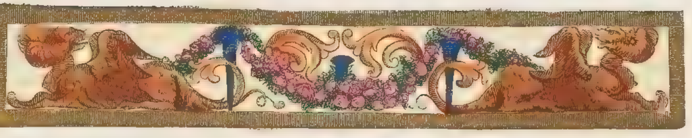
tueuses; aussitôt le prélat, dont le grand âge n'avait pas diminué l'ambition, vint se mettre aux ordres du monarque, qui le nomma président du Conseil, et le chargea d'autres affaires importantes (1).

L'arrivée de Granvela coïncida avec l'ordre donné par Philippe II d'arrêter Antoine Perez, et de le mettre sous la garde d'un juge de la cour. A la même heure, c'est-à-dire, à 11 heures du soir, on fit prendre la princesse d'Eboli qu'on conduisit au fort de Pinto. Le Roi qui était à l'Escurial, revint à Madrid, après s'être confessé et après avoir communié, afin de prendre toutes ses mesures. Le secret fut si bien tenu que Perez expédiait avec le Roi les affaires du gouvernement à 10 heures du soir, c'est-à-dire, demi-heure avant son arrestation. Nous ajouterons, comme détail, que ce prince était présent quand on prit la princesse d'Eboli: à la faveur d'un déguisement, il se tint caché sur les arceaux de Sainte-Marie, en face de l'hôtel de la princesse, pendant que les envoyés de la justice exécutaient leur mandat, et ne se retira que lorsqu'il la vit sortir sous bonne escorte. C'est une page que les partisans de Philippe II effaceraient sans doute avec plaisir de l'histoire de ce prince; mais notre impartialité nous fait un devoir sacré de rapporter les faits sans les commenter, laissant à nos lecteurs le soin de les apprécier d'après leur raison ou leurs tendances politiques. C'est pour ce motif que ce prince se rendit seul à Madrid et en repartit le même jour pour l'Escurial, après s'être assuré que ses ordres avaient été fidèlement remplis.

Quand nous abandonnons le bruit de la capitale pour ce beau site, quand nous commençons à parcourir cet immense édifice à la fois imposant et solitaire, mais néanmoins toujours nouveau et intéressant pour le visiteur, mille sentiments agréables se pressent dans notre âme: il semble qu'on ait échangé cette demeure de misère pour le séjour de la paix et du repos. Enervée par tant d'idées vulgaires, par tant de pensées mesquines et d'habitudes, toujours égales mais toujours stériles, l'âme désire ardemment remplir le vide de ce néant avec des idées émanées d'une inspiratione divine, et l'on peut dire que, fatigués d'habiter cette terre de déceptions, nous cherchons à nous élever à une hauteur qui nous rapproche du ciel, cet asile de la vérité. L'aspect de ces lieux réveille en nous des souvenirs empreints d'une tendre mélancolie. Notre âme, absorbée par ce magnifique spectacle, se repaît complaisamment de ces douces illusions qui ne sont plus et qui firent jadis le charme de notre existence.

A en juger par les impressions que nous éprouvons nous-mêmes toutes les fois que nous dirigeons nos pas vers l'Escurial, nous nous expliquons facilement celles qui devait éprouver Philippe II en voyant s'élever plein de force et de grandeur ce magnifique produit de son imagination. Quant à la construction du monastère, il ne survint rien de nouveau jusqu'au 23 décembre, jour où l'on termina le portique principal, dont la forme déplut à ce prince, et qu'on fut obligé de changer, comme

(1) Dans ses mémoires, Perez néglige de parler de l'arrivée du Cardinal, ce qui est un fait digne de remarque



nous le dirons bientôt. Parmi les 13 ou 14 blocs de pierre qu'on avait mis de côté à cet effet, on choisit les plus beaux : chacun d'eux mesurait plus de 24 pieds de long et était d'une grosseur et d'une épaisseur vraiment remarquables, de sorte qu'on ne pouvait s'empêcher de les admirer avant même qu'ils fussent en place. Une de ces pierres pesait 1200 arrobes, et il ne fallut pas moins de 48 paires de bœufs pour la transporter.

Des affaires politiques d'une haute importance pour l'Espagne forcèrent Philippe II à renoncer, pour quelque temps, aux douceurs que lui offrait le séjour de l'Escurial. C'est à cette époque qu'il signa l'arrêt de proscription lancé contre Guillaume I, prince d'Orange (1). L'année 1580 fut signalée par deux graves événements, par la défaite de l'armée portugaise à Alcazarquivir, et la mort du Cardinal Henri, Roi de Portugal. Par suite du décès de ce prince, la succession à la couronne revenait à Philippe II. Celui-ci, en apprenant cette nouvelle, partit à la hâte de Madrid pour aller s'établir à Badajoz où il avait réuni un corps de troupes considérable, à la tête duquel il prétendait faire valoir ses droits sur le royaume du Portugal.

La Providence, qui se plaît à déjouer les calculs des hommes, permet quelquefois, même dans les circonstances les plus imprévues, que certains états éprouvent des bouleversements tels que leurs conditions d'existence se trouvent complètement modifiées. C'est ce qui arriva au Portugal qui fut réuni à la couronne d'Espagne sous le règne de Philippe II.

La petite nation portugaise, qui avait fait toujours partie de la péninsule ibérique, et qui avait été tour à tour province de la monarchie espagnole, émancipée et constituée en un royaume indépendant, avait grandi, grâce à la habileté de quelques-uns de ses monarques, grâce au courage, à l'esprit et au caractère entreprenant des Portugais, qui surent en faire un état important. Les découvertes et les conquêtes des XV.e et XVI.e siècles, les entreprises aussi glorieuses que hardies, tentées en Afrique, en Asie, et dans lesquelles les Portugais n'eurent pas de rivaux, les rendirent maîtres de contrées riches et étendues dans l'Océan Oriental. On pouvait donc comparer ce peuple à un corps aux proportions immenses dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrêmités du monde.

Ce fut dans ces conditions et lorsque ce rejeton émancipé de l'Espagne semblait le plus disposé à vivre de sa propre vie, et à jouir de sa force que, par une suite de revirements extraordinaires, il fut de nouveau réuni à la monarchie espagnole, comme si la Providence eût voulu prouver aux deux nations qu'elles n'auraient jamais dû rompre l'unité géographique indiquée par la nature.

En apprenant l'échec de l'armée portugaise en Afrique et la mort de son neveu, Philippe II éprouva un profond chagrin; mais ce double malheur ne l'étonna point, car il n'était que l'accomplissement de ses prévisions.

Le Portugal avait été trop abattu par ces deux événements pour pouvoir résister à la puissance de Philippe II (2). Néanmoins, ce prince affectant, dans cette circonstance, une prudence excessive, peut-être même une lenteur blâmable, essaya, pour dissiper les préventions dont il pouvait être l'objet, de gagner d'abord les bonnes grâces des Portugais. Il leur fit offrir, par l'intermédiaire de son ambassadeur, le Duc d'Osuna, de leur conserver non seulement les immunités, les priviléges et les franchises dont ils jouissaient, mais encore de leur accorder de nouvelles faveurs.

L'armée expéditionnaire se réunit donc à Badajoz où le Roi se rendit dans le mois de mars de 1580: c'est dans cette ville où il fut rejoint, quelques semaines plus tard, par la Reine, par son fils Don Diego qui venait d'être reconnu héritier présomptif de la couronne par suite de la mort du prince Ferdinand, par les Infantes et l'Archiduc Albert tout récemment nommé Cardinal de

(1) Il est curieux de lire la protestation que ce prince adressa, à cette occasion, aux provinces confédérées.

(2) Philippe II, comme homme de jugement et d'expérience, voulut détourner le fougueux Don Sébastien d'entreprendre la campagne d'Afrique; mais celui-ci inébranlable dans sa résolution, et montrant plus de valeur que de prudence, ne tint aucun compte de ses avis. Il réunit une armée de 17.000 hommes, composée en grande partie de journaliers qu'on avait enrôlés de vive force. Cette troupe ne devait naturellement ressembler en rien à ces vaillants Portugais qui, quelques années auparavant, s'étaient distingués par leurs exploits. En abordant à Cadix, Don Sébastien fut reçu et fêté d'une manière splendide par le Duc de Médinasidonia (en juin de 1578): en quittant cette ville il mit aussitôt à la voile et traversa le détroit, en ayant soin de faire prévenir le chériff Muley-Mahomet. Il débarqua à Arcila avec l'intention d'aller mettre le siége devant Larrache. Il parcourut par terre la distance qui sépare ces deux villes, et vint camper dans les plaines d'Alcazarquivir. Enfin, le 3 août les Marocains et les Portugais se rencontrèrent, et le lendemain la bataille fut engagée au grand désavantage des chrétiens, qui se trouvèrent enveloppés par les Maures. L'armée du Roi de Fez et du Maroc, forte de 40.000 chevaux et 30.000 hommes d'infanterie, se jeta avec fureur sur ces soldats inexpérimentés. Ce fut en combattant avec bravoure que succomba le vaillant Don Sébastien dans toute la fleur de la jeunesse, car il comptait à peine 25 ans. Il mourut victime de sa foi ardente, de son éducation religieuse et de son caractère aventurier et chevaleresque.

Jérusalem. Les gouverneurs portugais se mirent faiblement sur la défensive, plutôt par crainte d'une populace en fureur que réellement pour empêcher la reconnaissance de Philippe II qu'ils s'étaient engagés à favoriser.

Le bas clergé et surtout les moines, partisans décidés du prince Antoine, se montraient ouvertement les plus hostiles au Roi Catholique, tant du haut de la chaire sacrée comme dans le tribunal de la pénitence: on les rencontrait souvent armés sur les places publiques. Leur influence avait été si puissante que, le 24 juin 1580, au moment où l'armée espagnole commençait à se mettre en mouvement, le prince Antoine faisait son entrée à Lisbonne, presque sans coup férir: il y fut accueilli avec enthousiasme et proclamé roi. Son premier soin fut de porter un décret par lequel il déclarait ennemis du pays Philippe II et tous ceux qui marchaient sous ses ordres. Aussitôt il fit une levée extraordinaire, demanda des renforts de tous côtés, fortifia les places fortes et nomma les généraux qui devaient exercer le commandement sur terre et sur mer.

Le Duc d'Albe, qui était encore un chef habile, malgré son grand âge, alla au-devant de l'ennemi, et, par une fausse contre-marche, le surprit à Cascaes où il le défit complètement. Il s'empara de la forteresse et prit le général Don Diego de Meneses, à qui il fit couper la tête en sa présence pour effrayer les Portugais.

Le Duc d'Albe s'avança jusqu'à Belen, et après avoir reconnu la position des ennemis, il résolut d'attaquer le Roi Antoine jusque dans ses retranchements. Cette attaque fut si habilement dirigée que personne n'eût, en effet, reconnu dans les Portugais les anciens vainqueurs d'Aljubarrota.

Il est temps de revenir à l'Escurial afin d'assister à la visite des princes Japonais; mais pour bien faire comprendre à nos



LES PRINCES JAPONAIS Á L'ESCURIAL.

lecteurs le motif de cette visite, on nous permettra d'entrer dans quelques détails préliminaires.

Tout le monde sait que les Jésuites furent les premiers missionnaires qui plantèrent au Japon l'étendard du Christ. Grâce au zèle apostolique du P. Valignan, procureur général de cette mission, le christianisme fit de si rapides progrès que celui-ci jugea à propos de former des prêtres indigènes. Pour cela, il fallait le concours d'un évêque, ce qu'il ne pouvait obtenir sans l'autorisation de la Cour de Rome. A peine le P. Valignan eut-il manifesté cette intention que les Rois de Bongo, d'Arima et d'Omura résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour y solliciter cette faveur, et déposer, en même temps, leurs hommages aux pieds de Sa Sainteté. L'ambassade partit, en effet, le 2 février 1582, de Nangasaki (1): elle se composait de Colignan et de deux princes, l'un Mancio Ito, neveu et représentant de François, Roi de Bongo, et l'autre appelé Miguel, qui allait au nom des Rois d'Arima et d'Omura.

(1) Nangasaki est un port du Japon, situé dans l'île Kiusin, et possède 60.000 habitants.

Un des points les plus importants du voyage pour les envoyés japonais était Madrid où ils arrivèrent dans le mois de mai. Philippe II, entouré de toute sa famille, les reçut avec la plus grande pompe: il les embrassa même affectueusement et ordonna à ses fils d'en faire autant. Comme leur visite coïncidait avec l'heure des vêpres, ce prince les engagea à l'accompagner à la chapelle royale. Il les fit placer en face du maître-autel afin, dit un auteur, que toute la Cour pût les voir à l'aise; nous pensons que l'intention de ce monarque n'avait d'autre but que de les faire assister plus commodément aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Si les soins du gouvernement lui en eussent laissé le temps, Philippe II les aurait conduit lui-même à l'Escorial. Avant d'aller voir cette merveille, qui n'était pas encore terminée, il désigna deux gentils hommes qui, après leur avoir montré tout ce que Madrid pouvait contenir de remarquable, devaient les accompagner jusqu'au monastère. Il écrivit, à cet effet, au Prieur, le P. Julien de Tricio une lettre en l'engageant à traiter les ambassadeurs Japonais comme des membres de la famille royale, et lui fit connaître les raisons qui conduisaient ces étrangers à Rome.

Le 20 mai, par un beau temps, mais par un vent violent, ces princes firent leur entrée à l'Escurial où ils consacrèrent deux journées entières à visiter en détail toutes les curiosités du monastère. Ils appelaient l'attention de tout le monde, tant par leur noble tournure que par la richesse et l'élégance de leurs costumes. Ils furent agréablement surpris de trouver dans la bibliothèque un ouvrage écrit en leur langue: c'était une édition remarquable en deux volumes sur les rits et les cérémonies religieuses du Céleste Empire. A cette époque, le palais de l'Escurial renfermait pas les richesses qu'il possède aujourd'hui et les environs ne présentaient point cet aspect charmant, que lui donnent ces bosquets, ces parterres émaillés de fleurs, ces jardins délicieux, ces promenades admirables, et ces belles maisons de campagne; mais en échange, le monastère s'élevait au milieu de ces rochers pittoresques avec la majesté d'un roi, avec la sévérité et l'isolement qui conviennent à la demeure d'hommes consacrés au service du culte, n'ayant pas pour tout voisinage que les modestes maisons des ouvriers. Il n'a pas fallu moins de sept règnes consécutifs pour que le village de Saint-Laurent prît un certain développement, et que, jaloux de l'Escurial-d'en-bas, il ne parvînt à l'éclipser par son importance et le luxe de ses constructions.

Les princes Japonais revinrent ensuite à Madrid et de là ils partirent pour l'Italie; mais Philippe II leur fit avant leur départ une visite d'adieu, et voulut qu'ils voyageassent à ses frais jusqu'à Barcelonne où un vaisseau de l'Etat les attendait pour les transporter à Marseille, et de Marseille à Civita-Vecchia.

ÉCRITURE DE SAINTE THÉRÈSE.

Cette même année mourut sainte Thérèse, femme célèbre sous plus d'un rapport, et l'un des personnages les plus recommandables du pays; aussi sa mort fut-elle vivement sentie par Philippe II.

Pendant son séjour dans la capitale de l'Estrémadure, ce prince fut attaqué de l'épidémie régnante, de ce fléau qui fit tant de ravages en Espagne, qui décima presque la ville de Madrid, et qui se répandit enfin à l'Escurial où il enleva plusieurs moines et plusieurs employés (1). Il se sentit si malade qu'il voulut faire son testament, lequel fut aussitôt après envoyé à l'Escurial pour y être déposé dans les archives jusqu'à ce qu'on eût besoin. Sa forte constitution ainsi que les secours de l'art déterminèrent une réaction favorable qui domina la maladie, et le fondateur de l'Escurial ne tarda pas à recouvrer la santé. Il n'en fut pas de même de la Reine Anne qui succomba le 26 septembre aux atteintes de l'épidémie, ainsi que l'enfant qu'elle portait

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de relever ici une inexactitude que nous remarquons dans l'histoire du P. Siguenza, qui ne craint pas d'affirmer que l'épidémie, qui sévissait dans toute l'Espagne, se fit à peine sentir à l'Escurial; où on n'en connut que le nom. Ce catarrhe pestilentiel de l'époque qui dépleupla presque la ville de Madrid et bien d'autres endroits, ne ressemblait en rien à la peste: seulement les anciens avaient coutume d'appeler pestilentielles toutes les maladies épidémiques qui étaient graves et mortelles. Voilà pourquoi la peste des anciens n'était autre chose qu'un typhus d'un caractère plus ou moins dangereux. D'ailleurs le catarrhe de 1580 était une maladie épidémique comme tant d'autres qu'il y a eu plus tard, et comme on en constate de loin en loin, de nos jours; ces maladies attaquent une infinité d'individus en même temps, et outre les symptômes particuliers du catarrhe qu'elles déterminent, elles provoquent des affections nerveuses et inflammatoires surtout chez les vieillards, les enfants et personnes d'une complexion délicate. Cette espèce de peste a pris différents noms suivant les époques et les climats: on l'a généralement appelé *grippe* dans ces derniers temps. L'épidémie qui précéda le choléra-morbus en 1834, fut nommé cholérine par la raison qu'elle se déclara avant le choléra, et cependant ce n'était qu'un catarrhe épidémique. L'histoire raconte que la peste de 1580 sévit à Barcelonne avec une telle intensité qu'en moins de dix ou douze jours, plus de 20.000 personnes furent attaquées, parmi lesquelles un grand nombre d'entrelles succombèrent; on remarquera que le 7 décembre tous les habitants de cette ville souffraient de ses atteintes.

dans son sein. Le Roi chargea l'Evêque de Badajoz et le Duc d'Osuna d'accompagner le corps de la Reine à l'Escurial où il arriva le 11 novembre. Les funérailles furent faites avec la plus grande pompe: tous les religieux y assistèrent: on avait fait venir pour cette cérémonie les chantres et les musiciens de la cathédrale de Tolède et de la Chapelle royale. L'Archevêque de Tolède, Quiroga, célébra l'Office divin, et l'oraison funèbre fut prononcée par Don Garcia Loaisa, qui plus tard lui succéda sur le même siége archiépiscopal: enfin, après l'absoute, le corps fut déposé dans le caveau provisoire.



DON GARCIA DE LOAISA.

Les occupations de Philippe II étaient, en ce moment, aussi graves que compliquées. Quoique la politique semblât réclamer tous ses soins et ses instants, il ne laissait pas, bien qu'éloigné de l'Escurial, de penser à tout ce qui avait rapport à l'édification du monastère. Il était vraiment merveilleux de voir cette monarchie colossale, composé de tant de provinces et de tant de contrées éloignées, placées sous le sceptre de Philippe II, recevoir de lui seul toute leur impulsion. L'Alexandre moderne, Charles-Quint avait cessé d'exister; mais le front sur lequel il avait déposé tant de lauriers, était en état de les porter avec gloire, et l'histoire a prouvé que le grand Roi avait succédé au grand conquérant.

Philippe II était si enthousiasmé de son œuvre, et montrait tant de persévérance à en poursuivre la réalisation, que de Badajoz où il se trouvait, au milieu même des embarras politiques, il écrivait fréquemment au Prieur et à l'architecte auxquels il recommandait de le tenir au courant de ce qui se faisait, et de lui faire parvenir les plans et devis de tout ce qui serait entrepris d'important. Il en fut ainsi, car peu de temps après, on lui envoya deux modèles de stalles du chœur de grandeur naturelle, afin qu'il donnât son avis, qu'il ajoutât ou retranchât ce qu'il lui paraîtrait convenable. Il fit ces modifications avec autant de goût que de tact, et en arrêta le dessin, en leur donnant cette simplicité majestueuse qu'on admire encore. Nous voyons donc que ce prince, quoiqu'à une grande distance, ne cessait de diriger les travaux avec ce que nous appellerons sa double vue. Joignez à cette préoccupation incessante du Roi l'habile direction d'Herrera, et la surveillance continuelle exercée par le P. Villacastin qui s'occupait de tout avec un zèle infatigable. Nous pouvons, en conséquence, conclure que la longue absence de Philippe II, loin de nuire aux progrès de l'édifice, contribua, au contraire, à son avancement dans le courant de l'année 1581.

Pendant que tout marchait à l'Escurial au gré de ses désirs, Philippe II entrait à Lisbonne en souverain, à la tête d'un grand nombre de Seigneurs espagnols et portugais, avec la pompe qui convenait à son rang élevé. La cérémonie du serment, préparée par les soins du Duc d'Albe, malgré tout l'apparat dont on l'avait entourée, n'avait attiré qu'un fort petit nombre de personnes, et n'excita, il faut le dire, que fort peu d'enthousiasme (1).

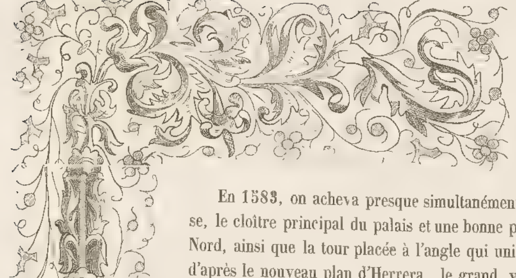
Le 23 juin 1582, on plaça la dernière pierre de l'église, ainsi que la croix qui surmonte la girouette. Ce fut un jour de fête pour les travailleurs qui reconnaissaient que la plus grande difficulté avait été surmontée, et qui voyaient cet important édifice arrivé à son terme. Nous ne pouvons contenir l'expression de notre admiration en songeant que cette église, aux proportions colossales et majestueuses, avait été terminée en six années. La satisfaction était peinte sur tous les visages. Les moines et les ouvriers résolurent de fêter d'une manière solennelle cet heureux événement. A cette occasion, on chanta un *Te Deum*, qui fut suivi d'une procession: après cette cérémonie, les employés de la maison royale, pour mieux manifester leur joie, se livrèrent avec transport aux danses et aux jeux.

---

(1) L'historien Constanzo rapporte que, pendant son séjour à Lisbonne, Philippe II échappa deux fois au poignard des assassins. C'est un fait que nous n'avons vu consigné nulle part, et certes, s'il était vrai, le P. Siguenza n'aurait pas manqué d'en faire mention.



DE SEMANA SANTA. (Nº 7) SOLEMNITÉ DU JEUDI SAINT



Pour que le lecteur se forme une idée exacte de l'avancement des travaux à cette époque, il suffit de dire que, lorsque le Père Don Miguel d'Alaejos fut nommé Prieur du monastère, on plaça la grande horloge. Cette pièce, fabriquée à Madrid, avait été faite avec une telle précision qu'elle marcha pendant plus d'un siècle sans éprouver le moindre dérangement.

En 1583, on acheva presque simultanément les deux clochers qui décorent la façade de l'église, le cloître principal du palais et une bonne partie des appartements des aîles du Couchant et du Nord, ainsi que la tour placée à l'angle qui unit ces deux corps de logis. On termina également, d'après le nouveau plan d'Herrera, le grand vestibule: quelque temps après, fut placée dans sa niche la belle statue de Saint-Laurent qu'on voit encore à l'entrée du monument, au-dessus de l'écusson royal, œuvre remarquable due au ciseau du célèbre sculpteur Monegro (1).

Le Roi, n'ayant pas trouvé de son goût le plan de la façade de l'église, chargea Herrera de le refaire, en lui adressant les paroles suivantes: «Surtout n'oubliez pas ce que je viens de vous dire, simplicité dans la forme, sévérité dans l'ensemble, noblesse sans prétention, et majesté sans faste. Rappelez-vous que le monument que je veux élever pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise, notre sainte mère, est à la fois un monastère, un temple et une tombe.» Paroles remarquables qui révèlent l'intelligence d'un artiste consommé, la sagesse d'un philosophe profond et religieux, paroles qui contribuèrent plus tard, peut-être, à hâter la chute du premier architecte de l'Escurial.

Les travaux de l'église n'éprouvèrent point de ralentissement. Les ornementations intérieures marchaient avec la même rapidité: l'extraction des pierres s'augmentait de jour en jour, et l'on finissait de poser les ardoises: la construction du tabernacle et d'autres objets importants touchait aussi à son terme. Nous avons déjà dit que, pendant la guerre qu'il fit en Portugal, où il avait laissé en qualité de gouverneur son neveu le cardinal Albert, dont il connaissait l'habileté et la valeur, Philippe II recevait de l'Escurial de fréquentes nouvelles qui le tenaient parfaitement au courant de tout ce qui s'y passait. Cette correspondance excita en lui le désir de revoir l'Escurial: aussi résolut-il de s'y rendre le plutôt possible. En revenant, il traversa la ville de Badajoz et visita sur sa route plusieurs sanctuaires renommés.

En arrivant à la Cruz-Verde, et, après avoir franchi le sommet du monticule de San-Benito, ce monarque, en apercevant le monastère, le plus cher de ses rêves, éprouva le besoin de le contempler avec quelque attention. Il fit donc faire halte, et resta pendant quelques instants en extase devant ce magnifique panorama, pendant que son cœur s'ouvrait aux douces émotions que peuvent donner le bonheur et la joie.

On était aux premiers jours du printemps: dans l'azur du ciel se détachaient vaguement les objets que le soleil éclairait de ses tièdes rayons, et dont l'éclat resplendissant semblait embellir les environs de l'Escurial. Les cerfs et les daims bondissaient en paix, comme s'ils eussent compris que personne ne pouvait troubler leur repos par cette belle matinée de mars, qui, quoique un peu froide, se présentait avec ces divers effets de lumière et sous un aspect nouveau. Les arbres se disposaient à se revêtir de leur nouvelle parure: on eut dit qu'on sentait renaître cette délicieuse saison, et la campagne se féconder mystérieusement. Rien n'attristait dans la nature; la joie secrète qu'éprouvait le monarque, et l'extase dans laquelle il était plongé, formaient avec les rayons du soleil un tableau enchanteur qui refléchissait avec fidélité l'âme du fondateur du monastère.

Ces flèches à la forme gracieuse et élancée dont l'extrémité semblait se perdre dans les airs, cet édifice grandiose s'élevant majestueusement du milieu des montagnes arides qui l'environnent, cette masse énorme de constructions blanches se détachant, comme un géant de pierre, sur la luxuriante verdure des bois qui formaient, pour ainsi dire, le fond du tableau, tout cela n'était que la réalisation de son projet gigantesque. L'orgueil de voir alors complètement réalisée cette sublime pensée, née dans la chaleur de la lutte et dans les bruyants transports d'une victoire récente, inondait son cœur de la joie la plus pure. A ses propres yeux, il était plus grand que lorsque, après avoir vaincu ses ennemis, il promenait ses regards sur le champ de

(1) Nous avons déjà donné le dessin de cette statue à la pag. 10.

bataille couvert de morts et de dépouilles. Ce cadre ne pouvait du reste que l'héroïque valeur de ses troupes, tandis que le monastère, cette merveille du seizième siècle, était l'expression de sa piété, l'emblème de son caractère grave et mystyque, et comme le reflet de sa fermeté et de sa constance. Dans cette douce contemplation, son ravissement était si grand que le souvenir des difficultés qu'il avait rencontrées, était entièrement effacé de sa mémoire. N'allons accuser pas pour cela ce prince d'égoïsme ou d'insensibilité: notre cœur est ainsi fait qu'il se dilate sous l'impression de sensations extérieures, bien que de cruels tourments semblent l'assiéger au-dedans avec plus d'obstination. Il y a plus, quelque profond que soit le chagrin, il a toujours des limites qu'il ne saurait franchir à moins que la raison ne s'égare; mais Philippe II avait une tête solidement organisée et une raison des plus saines.

A peine l'arrivée du Roi fut-elle connue des ouvriers, qu'aussitôt les travaux se suspendent, chacun revêt ses habits de fête; tout le monde se porte en foule à sa rencontre. En donnant cette preuve spontanée de respect, tous les travailleurs étaient fiers de montrer au monarque les progrès qu'ils avaient fait faire à l'édifice pendant son absence. Ces démonstrations de joie vinrent tirer le Roi de la délicieuse extase où il était plongé. Les ouvriers, armés des outils de leur profession, eurent bientôt atteint le cortége royal, auquel ils se joignirent pour ménager à leur protecteur un entrée triomphale. Les trois communautés, rangées processionnellement l'attendaient à l'entrée du monastère: sur le seuil était aussi le Prieur revêtu de la chape et tenant dans ses mains le morceau de la vrai Croix enchassé dans un reliquaire d'or.


MORCEAU DE LA VRAIE CROIX.

En arrivant, Philippe II se mit à genoux sur de riches coussins de brocart, et adora la croix qu'il baisa avec les marques de la plus profonde piété. Les religieux entonnèrent aussitôt un *Te-Deum* d'actions de grâces et se rendirent en procession à l'église. Ces chants alternaient avec les danses exécutés par les jeunes séminaristes. Après avoir remercié le Tout-Puissant du bonheur dont il le comblait, ce prince visita tout l'édifice dont il faissait remarquer les beautés au Cardinal Granvela, à l'Evêque de Viseo et à plusieurs gentilshomes portugais et espagnols attachés à sa suite. Après cette visite, il se livra à ses exercices habituels de dévotion qui généralement se prolongeaient fort longtemps. Il s'enquit ensuite en détail de tout ce qui avait rapport au nouvel édifice, faisant à ce sujet des observations pleines d'à propos et de justesse. Trois jours après, accompagné du Cardinal Granvela, il se rendit à Madrid où sa rentrée fut célébrée par des fêtes splendides et par les acclamations enthousiastes d'une populace impatiente de saluer le nouveau conquérant qui venait d'enrichir l'Espagne d'un grand royaume.

Arrivà enfin la Semaine-Sainte que Philippe II avait l'habitude de passer à l'Escurial. On peut dire avec raison que ce fut alors qu'il put jouir à son aise du séjour du monastère dont une longue absence l'avait tenu éloigné: aussi le vit-on renouveler frequemment ses visites. Chaque fois, c'était pour lui une surprise nouvelle, chaque fois, c'était une nouvelle source de bonheur. Le 21 juillet de la même année (1583), on plaça la boule et la croix appelée la Lanterne du Collége. La Galerie des Convalescents était déjà terminée à cette date. Quand il fut question d'enlever les échaffaudages de l'intérieur de l'église et les cintres, l'entreprise en parut si délicate et si dangereuse que les entrepreneurs qui ne se souciaient pas de s'en charger, demandèrent une somme d'argent considérable. Mais ce procédé n'en était pas moins une accusation indirecte contre Herrera et Villacastin: car, dans leur pensée méticuleuse, ils supposaient que cette opération pourrait donner lieu à des accidents dont les conséquences seraient compromettre la vie des travailleurs. Le P. Villacastin devina leur intention, et, blessé dans son amour propre, il démontra clairement que la difficulté et le danger étaient loin d'être aussi grands qu'on voulait bien le dire. Il procéda donc en personne à l'enlèvement de ces échaffaudages avec cette intelligence qu'on lui connaissait et qui mit le sceau à sa réputation. Non seulement ceux-ci furent enlevés sans qu'il arrivât le moindre malheur, et sans dégrader les madriers qu'on y avait employés, mais encore la dépense ne dépassa pas 400 ducats. Quand l'église fut déblayée on

put alors juger de son étendue et de son aspect majestueux. L'harmonie de ses lignes ressortait à mesure que les murs se dégageaient et recevaient la dernière main. Dans ce nouveau temple, l'art, ce reflet de la beauté divine, commençait à étaler avec orgueil toutes ses magnificences: cet édifice, comme s'il eût interprété l'intention de son illustre fondateur, semblait déployer complaisamment ses ailes, dont l'enceinte renfermait de nombreux chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et de ciselure. Enfin, la sculpture, cet art de l'antiquité, restauré par le moyen-âge, y avait réuni un grand nombre d' artistes distingués.

Tout le monde s'extasie devant l'ensemble de ce monument artistique et s'incline devant ces grands souvenirs où il puise les plus nobles inspirations. Les espérances de Philippe II furent donc complètement réalisées. Nous envions sincèrement à ce monarque les transports de joie qu'il dut ressentir en voyant pour la première fois l'effet grandiose produit par ce temple dont on ne peut se lasser d'admirer la grandeur, où nous découvrons chaque jour de nouvelles merveilles, où nous aprécions le mérite de tant de difficultés vaincues.

A l'extérieur, les progrès n'avaient pas été moins rapides, car les travaux de construction touchaient à leur terme. Six journées suffirent pour élever sur leurs piédestaux les six statues colossales des personnages tirées du Vieux-Testament (1), sculptées sur le granit par Jean-Baptiste Monégro de Tolède. On avait déjà terminé le vaste et magnifique vestibule, appelé aujourd'hui le *Vestibule des Rois*, que l'on traverse pour arriver à l'église, et dont l'architecture sévère semble prédisposer l'âme aux nobles impressions qu'elle doit recevoir dans l'enceinte du temple; il ne restait plus qu'à poser la première pierre, et, par cette opération, se trouvait ainsi complété tout ce qui avait rapport à la maçonnerie.

LE PÈRE VILLACASTIN, DÉJA VIEUX.

Le vieux frère Villacastin, qui, comme nous l'avons déjà raconté ailleurs, avait refusé de concourir à la pose de la première pierre dans l'espoir que Dieu prolongerait assez longtemps son existence pour lui permettre de poser la dernière, ce bon vieux frère, dis-je, vit enfin ses vœux exaucés. Ce fut lui, en effet, qui plaça la dernière pierre dans la corniche qui couronne la partie du Collége, en présence du Roi, dont la joie perçait sur sa figure sévère.

Nous trouvons dans les mémoires rédigés par Villacastin lui-même, la relation fidèle et circonstanciée de cet évènement: nous citerons ici ses propres paroles: «Le 13 septembre 1584, on posa la dernière pierre du monastère royal de Saint Lau»rent, dans la corniche qui couronne la partie de l'édifice où se trouve le cloître, à gauche en entrant dans le Vestibule des »Rois. On fit sur cette pierre une croix noire: sur la surface inférieure on pratiqua une ouverture où fut déposé, avec le livre »des Evangiles et autres objets sacrés, un parchemin contenant le jour et l'année de cet évènement, et indiquant de plus sous »quel Pape, sous quel Roi et sous quel Prieur il avait eu lieu. Il y avait 22 ans que la construction du monastère avait été »entreprise. Le R. P. Miguel de Alaejos, profès de l'ordre de St.-Jérôme-de-Yuste, était en ce moment Prieur, et Villacastin »conducteur des travaux, de sorte que ce dernier eut le bonheur de voir commencer et finir cet important édifice.»

Dans une circonstance où Philippe II, un peu découragé, exprimait le doute de voir jamais achever le palais de l'Escurial, ce religieux lui répondit: «J'en jure par l'habit que je porte, si je n'étais certain que V. M. et moi ne devions le voir terminé »et ne devions même en jouir encore longtemps après, je ne poserai pas une pierre de plus.» Cette réponse, qui renfermait une adroite flatterie, n'en fut pas moins prophétique, puisque ces paroles se réalisèrent à la lettre.

La santé du Roi était fortement dérangée lorsqu'il se rendit à l'Escurial; mais, apres un séjour de cinq mois, dans cette délicieuse résidence, elle était entièrement rétablie. En effet, l'air sain et parfumé qu'on y respire, purifie le sang et rappellerait à la vie le malade le plus désespéré. Je passe sous silence l'heureuse influence qu'exercèrent sur ce prince la joie de voir son entreprise menée à bonne fin et la satisfaction qu'il éprouvait de vivre au milieu des moines.

Philippe II espérait donc voir bientôt l'achèvement du monastère; mais l'espérance et le travail ne sont-ils pas ici-bas l'apanage de l'homme, et les déceptions les plus cruelles ne sont-elles pas réservées à celui qui se laisse aller au découragement ou

(1) En 1854, la foudre tomba sur la tête du roi Josias, et la brisa en morceaux. Quelques habitants de l'Escurial en ont gardé précieusement divers fragments. François Elias sculpteur de S. M. a fait une autre tête qui fut placée dans le mois de juin de 1856; on dit qu'elle pèse 9 arrobes.

qui tombe dans l'apathie? Pour les nations un siècle compte moins qu'une minute dans la vie d'un individu. Les grandes œuvres demandent beaucoup de temps; mais plus une œuvre s'approche de la perfection, plus elle est longue à exécuter.

Ce prince aimait à errer au hasard au milieu de ces bois délicieux; ses pieds foulaient les gazons baignés par les pleurs de la rosée, et les doux tapis de verdure que la terre souriante et joyeuse étalait à son réveil. L'expension à laquelle s'abandonne notre cœur sous la douce impression des plaisirs tranquiles, a été et sera toujours le meilleur antidote. Si nous ajoutons à cela la joie bien naturelle que ce monarque ressentait d'avoir assisté, enfin, à la pose de la dernière pierre et d'être parvenu, après tant d'efforts et de constance, à réaliser le plus ardent de ses vœux, on comprendra facilement le rapide changement qui s'opéra dans l'état de sa santé. Après s'être entièrement remis, il repartit pour Madrid le 11 octobre, afin de s'occuper du sacre de son fils Philippe. Cette cérémonie remarquable eut lieu, le 11 novembre, dans l'église de St.-Jérôme du Prado, en présence des Cortès réunies, avec toute la pompe et la magnificence qu'on pouvait déployer à cette époque. Le Cardinal Quiroga, Archevêque de Tolède, officia pontificalement dans cette circonstance.

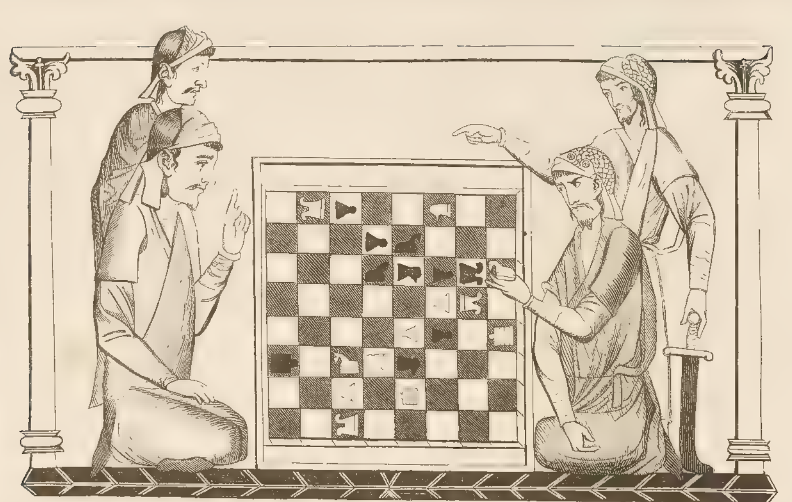

LE CARDINAL QUIROGA.

La partie la plus essentielle, la plus difficile, en même temps que la plus coûteuse, était achevée; mais ce n'était là, pour ainsi dire, que l'ébauche de la célèbre basilique, que la chasse précieuse du riche joyau qu'elle devait contenir, que l'écrin destiné à garder les immenses richesses qu'on y admire aujourd'hui. Ce prince, loin de se décourager en songeant aux dépenses qu'il lui restait à faire, donna, au contraire, dans cette occasion, des preuves de son énergique persevérance. L'aspect que présentait cet édifice naissant, était multiple et varié comme la nature, embrassant tant de détails que chaque pierre semblait répresenter une idée; en le voyant s'élever majestueusement vers le ciel, et en admirant ses lignes hardies qui en terminaient la magnifique coupole, on sentait involontairement naître dans son esprit la pensée de la religion dont la bonté divine est la base.

Philippe II, craignant que les soins du gouvernement ne l'enchainassent trop longtemps à Madrid, prépara à l'avance son départ pour l'Escurial; il prit si bien ses dispositions que, quelques jours avant la fête de la Noël (1584), il pouvait se livrer déjà à un de ses doux passe-temps, celui d'assister lui-même aux travaux, et d'encourager les travailleurs. Plusieurs peintres de renom se trouvaient alors réunis au monastère: on y remarquait aussi les deux ébénistes les plus distingués de l'époque, nous voulons parler de Flecha et de Gamboa, chargés de faire les remarquables boiseries de la bibliothèque, les stalles du chœur et le lutrin. On achevait en ce moment de monter les deux magnifiques orgues de l'église sous l'habile direction d'un artiste flamand nommé Masigiles. Jacobo de Trezo, de son côté, s'occupait de l'ornementation de la grande chapelle, des mausolées des Rois d'Espagne, et du maître-autel, tandis que les marbriers se hâtaient de placer et de polir le dallage de l'église, du presbytère et des salles capitulaires.


GAMBOA

L'édifice de l'Escurial était donc pour l'illustre fondateur un sujet de joie et de consolation. Aussi les jours s'écoulaient-ils pour lui avec une rapidité incroyable. Chaque journée lui ménageait une surprise, un nouvel instant de bonheur. Tantôt il s'extasiait devant la toile de Navarrete, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus (ce tableau se trouve aujourd'hui placé dans le grand cloître); tantôt il visitait les objets d'art qu'on envoyait au monastère, ou s'arrêtait à examiner les peintures et les livres de chœur. D'autrefois, las d'admirer tant de magnificences artistiques, il portait ses pas vers l'admirable galerie des Convalescents. Que de pensées diverses devaient se presser dans l'esprit du monarque, lorsqu'il dirigeait ses regards vers Madrid, qu'on distingue parfaitement dans le lointain, lorsque le temps est beau! Est-il possible, dira-t-on, qu'un homme, dans la tête duquel ont germé tant de nobles idées, qu'un homme qui a, pour ainsi dire, animé la pierre et le bois par la puissance de son intelligence, rentre dans le néant, tandis que ses œuvres passent à la postérité?



DE LAS CANTIGAS DE D. ALONSO EL SABIO.

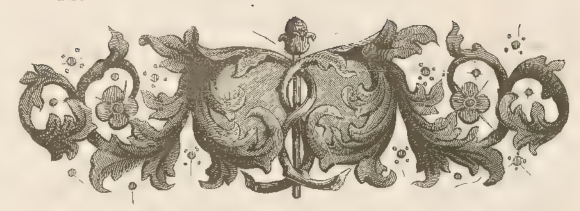


DE LAS CANTIGAS.



DEL APOCALIPSIS.

NUMERO 45.



Passant ensuite à établir des comparaisons: Grand Dieu! devait-il s'écrier, quelle différence et quel contraste entre ces deux points! Là-bas tant de bruit, ici un silence profond; d'un côté l'ambition, les intrigues et la flatterie, de l'autre la simplicité et l'abnégation. Oui, je veux que tout ce mouvement produit par l'intérêt fasse ici place à ce repos sépulcral; je veux que tout ce cynisme et toute cette imposture deviennent ici la vérité qui éclaire le cénobite, et le recueillement qui convient aux pieux habitants de cette retraite.

Quelquefois le Roi faisait des excursions dans les campagnes des environs: la nouvelle scène qui s'étalait alors sous ses yeux, si variée et rehaussée encore par le parfum des plantes, devait lui prouver, à lui monarque triste et rêveur, malgré toute sa puissance, combien l'œuvre de l'Escurial était mesquine auprès de ces bois sombres, de ces montagnes gigantesques, surtout en pensant que tout cela avait été créé d'un seul mot. Les descendants de Noé ne purent élever sur les bords de l'Euphrate la fameuse tour de Babel en un grand nombre d'années: ici, d'un seul coup, dans un instant, d'une seule parole le Créateur de l'univers avait formé ces montagnes, ce ciel, ces forêts, cette végétation, comme pour faire comprendre à l'homme la différence qui existe entre l'architecture d'un Dieu et l'architecture d'un mortel. Que l'homme devait lui paraître chétif comparé à l'immensité de la nature! c'était comme un insecte perdu dans la poussière, s'efforçant de diriger sa marche incertaine à travers cette terre de boue. Là, le noble fondateur de l'Escurial respirait l'odeur de l'amandier qui console, le parfum du thym qui fortifie, celui du romarin qui donne de si douces émotions, celui du laurier-rose qui invite au sommeil. Il demeurait en extase sous le charme de ces sites sauvages et pittoresques dont l'esprit humain ne saurait comprendre le beau désordre.

S'égarant ensuite au milieu de ces sentiers tortueux, et donnant à ses idées un nouvel essor, Philippe II se dirigeait vers le Monastère où, après avoir fait une visite scrupuleuse, il repartait pour la capitale.

Au commencement de 1585, ce prince suivi de l'Impératrice, des deux princesses et de toute la cour se rendit à Saragosse, où devait avoir lieu le mariage de l'Infante Catherine avec le Duc de Savoie. Après cette cérémonie, Philippe II accompagna les jeunes époux jusqu'à Barcelonne, où ils s'embarquèrent pour Gênes sur les galères d'André Doria. Le Roi revint ensuite par l'Aragon et tint les Cortès à Monzon. C'est dans cette ville qu'il tomba gravement malade. Dans le but de se rétablir, il descendit l'Ebre jusqu'à Tortosa, et de là il se rendit à Valence pour y passer tout l'hiver.

Pendant son absence, on finit de placer à l'Escurial les divers autels de l'église: on termina les peintures de la voûte, du chœur et de la grande chapelle, dont avait été chargé le fameux Luquet, qui employa à ce travail huit mois, au bout desquels il mourut. On plaça également les stalles et les rayons destinés aux antiphonaires. Tout fut enfin achevé vers le milieu de décembre, juste en même temps que le rétable du maître-autel, qui est le plus beau chef-d'œuvre des quatre ordres d'architecture réunis.

Philippe II prolongea, pendant une année, son séjour en Aragon, où il s'occupait à régler les affaires d'état, et ne revint à Madrid que vers les premiers jours de mars de 1586. Allégé un peu du poids de la politique, sa première pensée fut d'aller à l'Escurial où deux motifs importants réclamaient sa présence, l'approche de la Semaine-Sainte, et le désir d'activer encore les travaux; car son impatience semblait s'accroître à mesure que son œuvre approchait de sa fin: il craignait toujours que la mort ne vint le surprendre avant l'achevement du Monastere.

Il rapporta, pour parer l'autel principal et la sacristie, des joyaux d'un grand prix et quelques reliques précieuses, telles qu'un fémur de Saint-Laurent, appellé l'os miraculeux, ainsi que la tête de Saint-Herménégilde. Le Pape Grégoire XIII avait accordé des indulgences plénieres pour le jour où ces pieux objets arriveraient à l'Escurial.

Afin de profiter de cette faveur spéciale, le Roi voulut qu'on en différât l'entrée jusqu'au 13 avril, jour de la fête de Saint-Herménégilde.

Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et la réception se fit avec la plus grande pompe: ces reliques furent aussitôt après déposées dans de reliquaires préparés à cet effet, et renfermés eux-mêmes dans de vases d'un grand prix. L'érection du maître-autel et des tombeaux de la famille royale qui en ornent les deux côtés, eut lieu en présence de ce prince qui,



jugeant dès lors que tous les travaux d'art pouvaient être terminés au mois d'août suivant, fixa pour cette époque l'inauguration de l'église principale.

Quelque temps après, en compagnie de ses enfants, le Prince Philippe et l'Infante Isabelle, il rentra à Madrid, où les affaires d'Etat l'appelaient.

Pendant son séjour à l'Escurial, ce monarque partageait son temps entre les exercices religieux et les visites qu'il faisait aux artistes qui s'occupaient déjà à polir les jaspes de la grande chapelle, ainsi qu'aux peintres dont il aimait à admirer les belles compositions. On plaça enfin le magnifique tabernacle, ainsi que le sanctuaire intérieur, fait du marbre le plus rare et le plus beau. On ne le connaît aujourd'hui que par la description qui nous en est restée (1).

Il ne fallait rien moins que la présence de Philippe II pour que tout fût terminé pour l'inauguration, et malgré l'inflexibilité de son caractère, ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à obtenir ce résultat: car il voulait que cette cérémonie eût lieu le jour de la fête de Saint-Laurent. L'époque approchait, et cependant il paraissait impossible que tous les travaux fussent achevés bien qu'ils parussent très-avancés. Malgré l'activité déployée par les travailleurs, les préparatifs aux yeux de ce prince, semblaient marcher avec une lenteur désespérante. Enfin, arriva le 10 août, jour de l'inauguration, jour où le Roi devait voir la réalisation du plus ardent de ses vœux. Quarante-huit heures auparavant on travaillait encore à l'achèvement du tabernacle et au polissage des marbres; mais la volonté du Roi était de fer, aussi triompha-t-elle de tous les obstacles.

A mesure que cette solennité avançait, Philippe II donnait des preuves de son esprit organisateur: lui-même désignait la place où chaque chose devait être, le rang que chaque personnage devait occuper. Il vint alors lui-même avec toute la cour habiter, pour la première fois, les appartements qui lui étaient destinés, quoiqu'ils fussent encore bien modestement meublés. D'après ses ordres, les moines s'installèrent dans les cellules du grand cloître. On transporta à la sacristie les objets précieux, les ornements sacerdotaux et le linge: on plaça dans les rayons disposés à l'avance les magnifiques livres de chœur, en même temps on garnissait l'église de lamps, de lustres et de tous les objets nécessaires au service divin. Ce monarque avait emmené avec lui Don Bonaventure Nateo Alméricо, de l'ordre de Saint-François, évêque de Rosa en Irlande, pour bénir tout ce qui devait servir au culte. Le 3 août, ce vénérable prélat consacra cinquante pierres d'autel: le lendemain il procéda solennellement à la bénédiction de l'église principale, en présence du Roi, des Princes et de tous les seigneurs de la Cour: trois jours après eut lieu la même cérémonie pour la consécration des autels, et ce jour-là les lampes furent allumées pour la première fois.

L'activité et le mouvement qu'on remarquait de tous côtés, étaient vraiment extraordinaires; tous les visages, comme celui du Roi, respiraient la joie et le contentement. Arriva enfin ce jour si désiré. Grâce aux dispositions prises par Philippe II, tous les préparatifs étaient terminés. Après la célébration de la Messe dans la vieille église, on transporta processionnellement et en grand pompe le Saint-Sacrement dans la nouvelle. Le nombreux et brillant cortége qui l'accompagnait, se composait des trois communautés, du Roi, de la famille royale, des gentilshommes, de tous les employés du palais et de tous les ouvriers. La procession sortit par la petite porte du réfectoire, se dirigea vers l'entrée du monastère, et après avoir traversé le vestibule entra dans le nouveau temple par la grande porte où formait la haie la garde royale, en uniforme jaune. Le Prieur revêtu d'ornements magnifiques portait l'ostensoir où était renfermée l'hostie sacrée. Le Roi, le Prince et les plus hauts dignitaires de la Cour portaient le dais. L'harmonie de ce magnifique sanctuaire versait dans l'âme un calme ineffable. Ces arceaux si bien dessinés, ces piliers si sveltes, ces voûtes à la courbe si gracieuse, tout servait à raviver la foi des croyants, et pour la première fois, les sublimes cantiques adressés au Tout-puissant retentirent dans cette vaste enceinte, en produisant un effet indescriptible. Par la pensée on se sentait porté vers Dieu, et on éprouvait une espèce de rêverie cent fois plus douce et plus agréable que tous les plaisirs du monde, car les aspirations vers l'infini produisent toujours ce sentiment. On entendait à la fois les accents harmonieux des orgues qui se mêlaient aux accords des instruments et à ceux de l'orgue portatif en argent

(1) Le tabernacle, ainsi que ses dépendances, plus remarquable que celui qui existe aujourd'hui, était de l'ordre dorique. C'était une œuvre où le goût le disputait à la richesse de la matière: on y avait prodigué le jaspe, le bronze ciselé, l'argent, l'or, et enfin les pierreries. On y remarquait un vase précieux fait d'une agathe orientale, grande comme la coupe d'un ciboire ordinaire; les anses et le pied étaient d'or émaillé, ainsi que le couvercle surmonté lui même d'un saphir de la grosseur et de la forme d'un gland. Dans ce vase, il y en avait un autre d'or fin qui renfermait les saintes espèces. En parlant de ce tabernacle, Siguenza dit que tout ce qu'il avait vu depuis lui avait paru grossier et sans art.

qui avait appartenu à Charles-Quint. Ces flots d'harmonie, alternant avec le chant grave des religieux, inspiraient le recueillement et faisaient naitre une espèce d'enthousiasme religieux dans le cœur de tous les assistants. Ces notes suaves et mélodieuses arrivaient aux oreilles des fidèles, comme le soupir d'une âme attendrie et souffrante, comme le bruissement des feuilles que la brise agite mollement. Si, dans ce moment solennel, un athée eût pénétré dans ce temple, il se serait prosterné instinctivement, comme le dit un écrivain distingué, et d'abondantes larmes eussent coulé de ses yeux, malgré sa froide incrédulité. Les torrents de lumière dont l'astre du jour inondait ce monument majestueux, faisaient ressortir la blancheur de la pierre. Les dalles polies et brillantes qui reflèchissaient comme une glace les personnes et les objets; le luxe déployé dans la parure des autels où brillaient des milliers des lumières; la dignité, l'illustration et le recueillement des personnes qui formaient le cortége, et enfin, la pompe de cette solennité donnaient à cette enceinte un caractère sacré, et portaient les cœurs à la méditation: aussi tous les genoux, comme s'ils avaient obéi à une force invisible, se pliaient spontanément, et tous les yeux étaient baignés de larmes que faisait couler une douce joie, et tous se sentaient anéantis en présence de Dieu que ne pouvait contenir ce temple grandiose.



Malgré les fortes chaleurs, le temps était magnifique, un ciel pur et serein semblait convier les habitants d'alentour à venir assister à cette solennité extraordinaire. Dans l'espace brillait un soleil aux rayons étincelants, mais tempérés par la brise qui venait des hauteurs du Guadarrama. Sa vive lumière éclairait les environs du Monastère et leur prêtait une vie et une teinte nouvelle. Tous les chemins étaient couverts d'un peuple immense fourni par les villages voisins, et venant grossir la foule déjà réunie à l'Escurial.

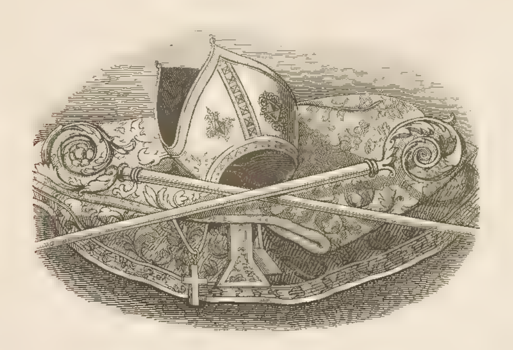
Vu dès la plateforme du dôme, ce mouvement ressemblait aux tableaux dissolvants dont la vue nous représente une infinité des figures géométriques qui, partant des divers points de la circonférence, viennent se perdre dans un centre commun. Cependant les personnes qui étaient accourues de Madrid, de Tolède, de Ségovie, d'Avila et des environs pour assister à cette imposante cérémonie, furent trompées dans leur attente, car elles ne purent jouir qu'à demi de ce magnifique spectacle: les archers du Roi, obéissant à une consigne sévère, ne laissaient franchir les grilles qu'à ceux qui faisaient partie de la procession. Philippe II, depuis lors maintint l'ordre de ne laisser pénétrer que les gentilshommes du palais et quelques personnages de distinction. La garde royale armée de pertuisanes avait de la peine à contenir les flots de la populace qui se pressait à l'entrée de manière à gêner le passage des invités.

La Cour des Rois, le vestibule de l'église et tous les endroits où la circulation se trouvait interdite, étaient remplis d'une foule compacte qui dut se contenter de promener ses regards dans cette enceinte au lieu d'assister à la cérémonie religieuse qui avait été le but de leur voyage.

D'après les détails que nous avons donnés sur la solennité qui eut lieu la veille de la fête du glorieux martyr, on peut facilement juger de ce que ce dût être le lendemain. Toutes les richesses, toute la puissance du monarque qui régnait sur les deux mondes, entourée de la pompe qu'il savait déployer dans les fêtes publiques et religieuses, la magnificence de la Cour, les élégants costumes des dames couvertes de pierreries, ainsi que ceux des seigneurs qui, en attendant l'heure de la cérémonie, peuplaient les magnifiques cloîtres du monastère, le temple, le vestibule et la Cour des Rois, tout cela formait un tableau d'un effet admirable. Les orgues jouaient non des airs brillants et profanes, plus propres à distraire qu'à porter l'âme au recueillement, mais elles faisaient entendre des notes graves et sonores qui portaient la tristesse dans tous les cœurs, ces accords solennels semblables au bruit monotone des vagues et aux mugissements lointains qu'exhalent les nuages chargés d'électricité, donnaient aux idées et aux sentiments une élévation inconnue. La musique a une puissance surnaturelle qui ouvre l'âme aux douces sensations, et lui fait oublier tout ce que la terre a de prosaïque et de vulgaire. Si la musique et la poésie sont les cordes d'une même lyre, il est certain que, lorsqu'elles prennent un caractère religieux, elles parlent alors un langage que ne peuvent comprendre les incrédules, mais un langage toujours sublime et plein de charmes.

Cette admirable exposition de tant de chefs-d'œuvre faite dans la magnifique enceinte non d'un palais de cristal, mais d'un palais de granit; la piété, l'attitude grave des moines, tout semblait concourir ce jour-là à rehausser la grandeur du culte

divin. Le Prieur célébra la Messe: le sermon fut prêché par le savant Sigüenza. La musique et le chant furent admirablement exécutés par les artistes de la chapelle: le Roi, environné de ses enfants, assistait à toutes les cérémonies avec cet empressement et cette piété qu'on lui connaissait. Aux secondes Vêpres, qui furent chantées, Philippe II s'assit pour la première fois dans la stalle du chœur placée au coin de droite, car il ne voulut jamais occuper celle du Prieur, malgré les plus vives instances de ce dernier.





CARDENAL CISNEROS.

CARDENAL ALBERTO.

CARDENAL ESPINOSA.

AGUSTIN ANTONIO,
Arzobispo de Tarragona.

NUMERO 47.

CHAPITRE VI.

1586—1595.

Lettre de Philippe II dans laquelle ce prince ordonne que les restes de l'Empereur et de son épouse soient transférés dans le caveau situé au-dessous du maître-autel.—Notes sur le premier caveau royal.—Détails sur cette construction.—Décapitation de Marie Stuart.—Ses funérailles à l'Escurial.—Achèvement du collége et du Séminaire.—Destination qu'on donna aux appartements occupés par les élèves.—Changements qui eurent lieu dans l'église provisoire.—Commencement de la bibliothèque.—Perte de l'escadre surnommée l'Invincible.*—Paroles remarquables de Philippe II.—Le lutrin.—Présent fait par le souverain Pontife aux princes d'Espagne.—On place les évangélistes.—Le tonnerre tombe sur le clocher.—Mort du Pape Sixte V.—La part active que prit Philippe II aux évènements qui se passèrent en France.—Mort du duc de Guise.—Mort de Catherine de Médicis.—Jacques Clément.—Paris est cerné.—Entrée des Espagnols dans cette capitale.—Fausse politique suivie par Philippe II à l'occasion du Pays-Bas.—Auto-da fé qui eut lieu à Tolède en présence du Roi.—Nouvelles reliques et vases précieux destinés à les renfermer.—Autres détails sur Antonio Perez.—Soulèvement des habitants de Saragosse à la suite des mesures rigoureuses prises par l'Inquisition —Ordre autographe de Philippe II concernant l'execution de Lanuza.—La bibliothèque de l'Escurial est terminée.—Consécration solennelle de l'église.—Infirmités du monarque.—Ce prince charge son fils Philippe de le représenter dans cette cérémonie.—Illumination.—Ornementation intérieure du monastère.—Appréciations sur cet édifice.—Un coup-d'œil au point de vue artistique.—Poésie.*



HILIPPE II devait être à la fois fier et satisfait de la brillante inauguration de l'église, ou pour la première fois, avait éclaté la grandeur de Dieu devant laquelle toutes les autres grandeurs de la terre s'effacent, comme s'efface la lumière des étoiles devant les rayons du soleil. Est-il permis de croire que quelques mortels aveuglés trouvent le firmament entièrement vide? Peut-on concevoir que ces infortunés pénètrent dans un temple sans entendre la voix de Dieu qui résonne sous ces voûtes sacrées? Philippe II vit le Seigneur dans son sanctuaire: aussi chaque pierre lui parut-elle comme une note de son chant divin, et comme une manifestation de sa puissance.

La cérémonie de la consécration eut lieu le jour de la fête de Saint-Laurent, sous l'invocation duquel il avait placé le monastère, car il professa toujours pour ce saint une dévotion toute particulière. Ce fut, du reste, le motif qui détermina ce prince à prolonger son séjour à l'Escurial jusques vers le milieu du mois d'octobre, comme pour conserver plus présent à son esprit le souvenir de ce mémorable évènement.

De là il se rendit au Pardo d'où il écrivit à la communauté la lettre suivante:

«Le Roi.=Pieux et vénérables Frères, Prieur et délégués du monastère royal de Saint-Laurent que j'ai fondé et édifié: »j'ai décidé que les restes de l'Empereur mon maître et mon père, et ceux de l'Impératrice, ma souveraine et ma mère, ainsi »que ceux des autres membres de la famille royale fussent retirés de l'endroit où ils reposent actuellement pour être dépo»sés dans le caveau placé au-dessous du maître-autel de l'église, bien que j'eusse déjà ordonné de les placer dans le caveau »de la grande chapelle, conformément aux termes de l'acte de fondation et de dotation du 22 avril de l'année dernière »1567. En conséquence, je vous charge de veiller à ce que cette traslation ait lieu de la manière et dans l'ordre que j'ai »indiqués, en vous priant de garder ce dépôt avec tout le respect et la convenance désirable. Par les présentes, j'annule les dis»positions antérieures relatives à tout autre caveau existant dans ce monastère; ce faisant vous accomplirez ma volonté. Pour »en assurer l'accomplissement, j'ai fait expédier les présentes au dos desquelles mon secrétaire Juan de Ibarra certifiera qu'on »a fidèlement exécuté mes ordres: de plus il me sera fourni la preuve écrite qu'on s'est conformé en tout à ma volonté. »Fait au Pardo le 18 octobre 1586.=MOI LE ROI.=Par ordre de S. M., *Mateo Vazquez.*»

Comme on le voit, l'ordre était formel et explicite; quoique S. M. n'eût point dit que cette traslation dût se faire avec solennité, puisqu'il ne s'agissait que de transporter les corps d'un caveau à l'autre, sans sortir du couvent, le Prieur, D. Miguel de Alaejos, prit néanmoins si bien ses dispositions, que les seize cadavres déjà inhumés furent transférés en trois jours dans le nouveau. Il furent placés par rang de dignité, bien que ce lieu de sépulture ne fût pas définitif, car Philippe II le fit rebâtir à deux reprises différentes: il ne jugea point à propos de le terminer puisqu'ils laissa à ses successeurs le soin d'en faire un monument vraiment royal.

LE P. D. MIGUEL DE ALAEJOS

Pendant cette cérémonie, que de pensées profondes durent se présenter à l'esprit des moines observateurs! Ces cercueils ne renfermaient-ils pas les restes de souverains qui furent jadis les maîtres du monde? Pourquoi se trouvaient-ils maintenant dans ce monument funèbre? Hélas! ils dormaient pour toujours sous une froide pierre, couverts d'un suaire, au milieu d'une atmosphère glaciale. Quel langage éloquent ne tiennent pas aux vivants ces illustres dépouilles, quand on veut bien se donner de la peine de le comprendre! La vue de ces cercueils était à la fois triste et saisissante: cependant ces tombes renfermaient une pensée consolante pour l'infortune. N'est-ce pas, en effet, dans la tombe que viennent finir toutes les amertumes de la vie comme toutes les grandeurs de la terre?

Philippe II sut gré au vénérable Prieur du monastère, des honneurs que celui-ci fit rendre aux restes des anciens membres de la famille royale. Il vit dans cette conduite un témoignage éclatant du respect et de la vénération que lui inspiraient les cendres de ses nobles ancêtres: aussi approuva-t-il tout ce que ce pieux serviteur avait fait dans cette circonstance, et qu'il n'avait point demandé tant par discrétion que par excès de délicatesse.

Nous croyons utile, pour l'intelligence des faits, de donner ici quelques explicatioes, attendu qu'il n'existe aujourd'hui qu'une faible partie du premier caveau. En entreprenant cette construction, Philippe II, qui était incapable d'avoir une idée étroite, voulut qu'il fût construit sur le modèle des anciennes catacombes, et qu'il fût assez vaste pour qu'on pût y célébrer l'office des morts avec toute la pompe qu'on déploie ordinairement en Italie dans ces espèces de cryptes. Conception aussi juste que digne de son esprit, et bien appropriée au sujet, quoique dans l'application elle fut susceptible de quelques modifications; elle était, en effet, bien plus en harmonie avec le reste de l'édifice que le caveau élégant mais mesquin, qu'on bâtit plus tard et qui est précisement celui qui existe aujourd'hui. Ce prince voulut, dit avec justesse un écrivain, que ce temple majestueux consacré au Dieu éternel, servît de pierre funèbre aux tombes de ses glorieux ancêtres; il voulut, comme un des plus ardents défenseurs de l'Eglise catholique, symboliser dans ce monument le principe sacré et politique qui le guida comme chrétien, comme espagnol et comme roi: enfin il désira lui-même reposer sous cette voûte à l'exemple de ses illustres guerriers qui voulaient être ensevelis dans les plis de leur drapeau. En effet, il en fut ainsi. Peu importait à Philippe II que le caveau royal fut bâti par lui ou ses descendants: ce qu'il prétendait, c'était que cet édifice élevé à la foi, solide et inébranlable comme le principe qu'il représentait, conservât ses cendres, comme il gardait sa pensée, et que cette architecture sévère, défiant, pour ainsi dire, les hautes montagnes d'alentour, et la fureur des vents, humiliât leurs cimes superbes par sa grandeur, et pût braver par sa solidité la fureur des orages. Nous avons vu que les jours d'épreuve et de tristesse se passèrent sans laisser la moindre trace sur ce pieux monument. Le monde chrétien, de sa voix forte et puissante, s'écria à la vue de ce glorieux édifice et des cendres de son illustre fondateur: «Voilà le sanctuaire où se réfugia la lumière »quand l'univers était plongé dans les ténèbres! L'Espagne la conserva toujours dans tout son éclat du haut de ce rempart de »la foi: ci-gît l'homme qui éleva cette citadelle inexpugnable, et qui avec son esprit sut conserver ce phare allumé.»

Nous avons dit que Philippe II commença un caveau, et personne ne saurait contester cette vérité. A une profondeur considérable sous l'église, il fit construire une chapelle de forme circulaire, surmontée d'une coupole, avec un espace vide pour y placer un autel: en face on éleva une tribune servant de chœurs en même temps. On ménagea tout autour des cavités assez grandes pour y recevoir des tombeaux, soit en pierre, soit en marbre.

On descendait à ce souterrain par deux escaliers tournants et dérobés qui, du maître-autel de l'église, communiquaient avec deux autres également en pierre, mais plus larges et plus clairs. Ceux-ci aboutissaient aux appartements du Roi, et à la sacristie du couvent. Ce souterrain était fait en pierres de taille immenses, ce qui lui donnait un air grandiose et imposant;

mais plus tard, ce monarque, l'ayant trouvé trop éloigné et trop triste, en fit bâtir un nouveau dont la clef de voûte devait correspondre juste avec le milieu du maître-autel. On construisit, en effet, un autre caveau qui occupait tout le terrain placé sus le presbytere, depuis l'endroit où l'on commence à monter les douze marches qui se trouvent à la hauteur des chaires jusqu'au mur du rétable. Voilà ce que fit faire Philippe II. Les appartements intérieurs du monastère étaient terminés et toutes les autres constructions touchaient à leur terme au commencement de 1587: ce monument pouvait être comparé à un jeune imberbe qui, après avoir quitté les habits de l'enfance, prend le costume de l'adolescent et affecte les manières d'un homme élégant, oubliant sa récente métamorphose. Quiconque eut alors arrêté sa vue sur l'Escurial, aurait compris aussitôt qu'il avait devant lui la gloire du seizième siècle. L'Escurial se trouvait alors dans tout l'éclat de la jeunesse, dans toute sa force et sa vigueur: c'était enfin la merveille de l'époque.

Le Roi s'y rendit cette même année pour y passer la Semaine-Sainte: on étrenna à cette occasion le magnifique monument qui se termine par un reposoir en dôme et à colonnes, ressemblant assez, quant à la forme, à la partie supérieure du lutrin: il était orné de jaspes, de bronzes, et parfaitement en armonie avec la grandeur et la majesté de ce temple. Ce travail remarquable fut exécuté sur bois d'après Herrera, par un habile sculpteur italien nommé Giuseppe Flecha (1). Ce monument répondit pleinement aux désirs de Philippe II, tant par l'effet magnifique qu'il produisait que par le fini de son exécution, et la facilité avec laquelle on pouvait le monter et le démonter.

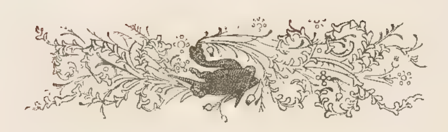
Ce prince assistait avec son exactitude habituelle à tous les exercices de piété: il consacrait tous les instants de loisir à parcourir les diverses dépendances du monastère, formant tous les jours de nouveaux projets d'embellissement, et cherchant à enrichir et à orner cet édifice, l'objet de sa prédilection et de ses préférences. Tantôt il passait son temps à voir peindre les frères Fabricio et Granelio qui, à cette époque, mettaient la dernière main aux magnifiques fresques des salles capitulaires (2); tantôt il parcourait le cloître inférieur où l'on exécutait différentes espèces de peintures; quelquefois, fatigué de contempler tant d'objets d'art, il montait sur la plateforme du dôme, d'où il pouvait jouir du plus admirable des panoramas. Isolé au milieu de ces monts pittoresques, ce monastère parait triste et solitaire, comme il convient à la demeure d'hommes ascétiques. De ce point élevé, l'imagination du noble fondateur s'exaltait, et semblait vouloir mesurer l'espace qui le séparait de la voûte azurée. On eût dit que ce prince se spiritualisait: les champs, les bois, les contours capricieux des côteaux, l'horizon immense qu'il embrassait du regard; tout perdait son prestige, tout pâlissait à côté de la Divinité, de l'incommensurable étendue de l'inconnu, de ce monde invisible où se trouvent le séjour de la lumière, et les mystères du Tout-puissant. Et nous, faibles mortels, atômes imperceptibles de ce grand tout, nous osons analyser les évènements de la vie, nous osons sonder les secrets de la Divinité! Après s'être convaincu de l'insuffisance de l'homme dans ces recherches aussi sublimes qu'impossibles, ses idées descendaient de la hauteur philosophique où elles s'étaient élevées un moment. L'esprit se matérialise quelquefois. Philippe poursuivait le cours de ses visites à travers les autres dépendances; il lui arrivait souvent de faire changer ce qui était déjà achevé, lorsque cela lui paraissait mesquin et peu élégant. C'est ce qui eut lieu pour les fontaines qui ornent les petits cloîtres, lesquelles étaient construites avec les mêmes pierres que le reste de l'édifice. Il en fit remplacer plusieurs par d'autres en marbre qui sont celles qu'on voit aujourd'hui.


FONTAINE DANS LA PETITE COUR.

Accompagné de sa famille et des gentilshommes qui faisaient partie de sa suite, ce prince continua cette promenade et se

(1) Pendant la Semaine-Sainte de 1857, on éleva ce monument dont on ne s'était pas servi depuis 25 ans. Du temps de Philippe II, on le gardait avec soin dans une pièce destinée à cet effet, où il se trouve actuellement; mais depuis que cette pièce fut détruite par l'incendie de 1744, on n'a pu avoir un endroit convenable pour l'y placer tout démonté. Dans la partie descriptive, nous parlerons de ce beau morceau d'architecture, et communiquerons à nos lecteurs l'impression que nous a causée la vue de ce monument, et indiquerons le moyen de le restaurer à peu de frais.

(2) En parlant des ornements des salles capitulaires, Ponz dit dans le tome II de son ouvrage que, si l'on a gravé les peintures du même genre qu'on admire au Vatican, celles de l'Escurial méritaient le même honneur. On a tardé longtemps, en effet, à réparer cet oubli; mais enfin est venu le jour où un espagnol guidé par son amour pour les arts, plutôt que par les ressources d'une fortune modeste, n'a pas craint de tout sacrifier pour entreprendre cette tâche, œuvre importante qui, si elle ne se distingue pas par son mérite artistique, ne sera pas du moins entièrement indigne du palais de l'Escurial.



rendit à la bibliothèque où il assista à la pose des riches boiseries qu'on y admire, donnant partout des ordres, et s'informant de tous les détails avec le soin le plus minutieux. En franchissant le seuil de cette salle, son désir était d'y voir promptement réunis tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité avec ce que la littérature avait produit de plus remarquable. L'achèvement de l'Escurial était l'une des vives préoccupations de ce prince. Doit-on louer ou blâmer cet empressement et ces préoccupations? Il faut, ce me semble, les approuver, car l'illusion et l'espérance constituent le bonheur ici-bas. L'espérance est comme un éclair qui perce les sombres nuages pendant la tempête, comme une fleur qui pousse au milieu du désert, comme les étoiles qui brillent dans le firmament, au milieu d'une nuit obscure. L'homme a toujours assez de temps pour découvrir sous des apparences trompeuses la triste réalité des choses de ce bas monde.

Dans cette circonstance, Philippe II prolongea son séjour à l'Escurial plus longtemps qu'il n'avait coutume de le faire. Deux motifs l'y avaient, du reste, déterminé: le premier, c'est qu'il désirait avant son retour, fêter le jour de la naissance de son fils, qui devait accomplir sa neuvième année le 13 avril; le second, c'est qu'il voulait assister en personne au service funèbre qu'il avait ordonné de faire avec la plus grande pompe, en l'honneur de reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui venait d'être décapitée (1).



BIBLIOTHEQUE.

La conduite infâme d'Elisabeth, reine d'Angleterre, envers la belle et infortunée Marie Stuart, que Philippe II affectionnait d'une manière toute particulière, et à qui il avait l'intention d'unir son fils Charles, sans doute à cause de la religion catholique qu'elle professait, cette conduite, dis-je, finit par augmenter la haine que le roi d'Espagne avait déjà vouée à l'Angleterre. La différence de culte de ces deux monarques, la protection plus ou moins déguisée que chacun d'eux accordait aux sujets de l'autre pays, qui pratiquaient leur religion, étaient des motifs plus que suffisants pour alimenter cette haine et même pour la faire déborder. Nous consignerons ici en passant que le supplice de Marie Stuart fut la cause qui détermina la perte de l'escadre surnommée l'*Invincible*. En apprenant que la tête de cette princesse avait roulé sur l'échafaud, Philippe sentit grandir son horreur pour le protestantisme: son imagination s'exalta, et, sous cette fatale impression, il se lança dans une entreprise immense dont les conséquences furent déplorables.

Le Pape Sixte V l'engageait vivement à la réaliser le plutôt possible, car il espérait, à la faveur des armes, pouvoir rétablir son autorité en Angleterre. Les généraux chargés de l'expédition, conseillaient à Philippe II de ne point aller directement en Angleterre, qu'ils regardaient comme un pays redoutable par le grand nombre de ses ports et par sa réputation maritime. Ce prince ferma l'oreille à tous les conseils: et, après avoir pensé plusieurs années à cette entreprise, il se détermina enfin à prendre l'offensive: il accusa même d'une circonspection exagérée les personnes qui lui faisaient des représentations; il ordonna donc qu'on se rendit directement en Angleterre.

Le mouvement occasionné par les préparatifs de la guerre, était immense. La flotte se composait de 152 vaisseaux de haut-bord parmi lesquels on comptait 100 galions plus grands que tous ceux qui ont été construits depuis lors; ils étaient armés de 3.630 canons de gros calibre, et portaient des vivres pour six mois. On y avait joint 20 bateaux et 10 barques à 6 rames chacune. L'expédition était forte de 20.000 hommes, auxquels il faut ajouter un grand nombre d'enrôlés volontaires espagnols, italiens et allemands; tous ces apprêts de guerre ne permettaient plus de se méprendre sur les intentions de Philippe II (2).

(1) En même temps qu'on annonçait à Philippe II la mort de Marie Stuart, on lui apporta un anneau d'or enrichi d'un magnifique diamant taillé qui avait appartenu à cette princesse: aussitôt il le remit lui-même au P. Siguenza, en lui donnant l'ordre formel de placer ce bijou parmi les reliques des saints, ce qui fut exécuté. Nous avons voulu donner le dessin de cet anneau; mais cela nous a été impossible, cet objet précieux ayant disparu.

(2) La marine anglaise se composait de 24 navires, et ne comprenait alors que 14.285 hommes. Les vaisseaux anglais étaient en général si petits, qu'à l'exception de quelques navires de guerre de la reine, il y avait peu de bâtiments marchands capables de jauger 400 tonnes.





L'escadre *Invincible*, ainsi surnommée parce-qu'on la regardait partout comme telle, se disposait à quitter le port de Lisbonne, lorsqu'elle fut retenue par un contre-temps fâcheux qui semblait être le prélude d'autres revers plus importants. Le marquis de Santa Crux, almiral de la flotte, le marin le plus renommé de ce temps-là, qui avait triomphé dans toutes les mers, fut enlevé en quelques jours par une fièvre vilente. Peu de temps après succomba de la même manière le vice-almiral Duc de Poliano. Philippe donna pour successeur au premier le Duc de Madinasidonia, issu d'une famille illustre, et possédant une fortune considérable, mais n'ayant aucune connaissance, ni aucune expérience du métier. Don Martin Racalde fut élevé au grade de vice-almiral. Cet évènement eut des conséquances fatales pour les Espagnols, non seulement à cause de la perte d'un capitaine aussi habile que l'était le Marquis de Santa Cruz, mais encore par le retard qu'éprouva le départ de la flotte, ce qui donna aux anglais le temps de se mettre en défense. A peine la flotte eut-elle mis à la voile (c'était le 29 mai) qu'elle fut assaillie par une affreuse tempête et jetée sur les côtes de Galice: huit navires furent brisés contre les rochers, et les autres allèrent se rallier dans le port de la Corogne, d'où ils repartirent le 21 juillet 1588 (1).

L'escadre anglaise venait de jeter l'ancre dans le port de Plymouth, lorsqu'on aperçut à la hauteur du cap Lézard, la flotte espagnole semblable à une ville flottante, déployée en forme de croissant, sur une étendue de 7 milles (c'était le 30 jouillet 1588). La vue de ces bâtiments immenses et de ces galères colossales, avec leurs proues et leurs gaillards élevés, s'avançant lentement et d'une manière imposante offrait aux Anglais un spectacle aussi beau que grandiose. C'est alors que la flotte *Invincible* aurait dû attaquer l'escadre anglaise, attendu qu'elle se trouvait à l'abri du vent. L'amiral Howard, voyant que notre flotte prenait le large, résolut d'aller l'inquiéter dans sa marche. Nos vaisseaux virèrent de bord à deux lieues de Plymouth; mais leur masse et leur grandeur rendait toutes les manœuvres lentes et difficiles, tandis que les bateaux anglais, plus petits et partant plus légers, plus bas et par conséquent moins vulnérables, et de plus commandés par d'habiles marins, passaient et repassaient autour de nos lourdes galères auxquelles ils faisaient beaucoup de mal.

Laissons pour un moment en présence les flottes des deux nations les plus puissantes de l'époque: nous reviendrons dans ces parages où la fatalité conduisit notre escadre. Suivons les traces de Philippe II qui doit se trouver bien près du monastère de Saint-Laurent.

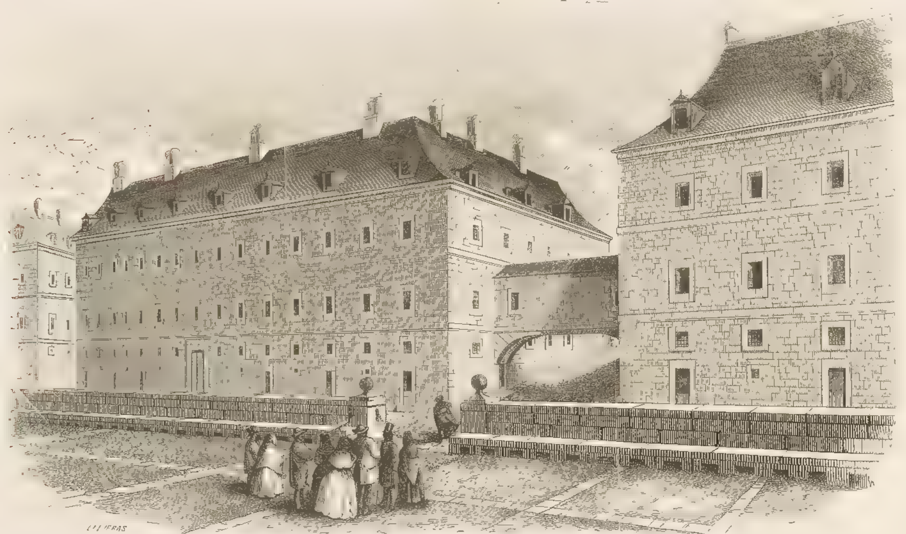
Le lendemain du jour où fut célébré avec tant de pompe le service funèbre de Marie Stuart, le Roi d'Espagne qui avait ordonné cette cérémonie, partit avec ces enfants pour Tolède afin de recevoir le corps de Sainte Léocadie qui lui envoyait de Flandres le Prince de Parme. A cette occasion, cette ville fit à ces reliques une reception solennelle: de là Philippe II se rendit à Madrid où il séjourna jusqu'au 7 août suivant. Il en repartit pour revenir à l'Escurial passer la fête de Saint-Laurent. Ce fut alors qu'il eut l'idée d'illuminer pour la première fois l'intérieur de l'église. On plaça dans ce but une grande quantité de flambeaux garnis de cierges devant les niches et les corniches du rétable du maître-autel et des autres autels secondaires. Ils furent allumés le 9 août au soir, et quelques moments après on vit arriver de Madrid l'Impératrice et l'Infante qu'on reçut

(1) On sait que cette grande flotte ne rencontra jamais d'ennemis qui acceptassent le combat, bien que ces vaisseaux furent loin de réunir les conditions de défense qui les rendent aujourd'hui si utiles dans la guerre. Ce défi porté aux ennemis de l'Espagne, loin d'être accepté par eux, les remplissait d'effroi. L'inexpérience militaire des chefs, plus braves qu'habiles tacticiens, fut la cause de leurs fausses manœuvres. Il est évident que les mauvais temps qui surprirent nos vaisseaux, mal préparés, complétèrent la ruine de la flotte *Invincible* Ce fut dans cette circonstance que l'anglais Drake, osa attaquer nos forces débandées: il profita de ce desarroi et de l'incapacité des chefs pour remporter quelques avantages fort mal apréciés par la jalousie et la haine des ennemis de l'Espagne. Le désir exprimé par la reine Elisabeth d'organiser une flotte capable de contrebalancer la flotte espagnole donna lieu à des nombreux actes de dévastation et piraterie que Drake exerça contre nos possessions d'Amérique. Les anglais pourront les classer parmi les marins qui ont placé à l'Angleterre au premier rang des nations maritimes, mais dans tous les cas, ce général ne sera pour l'Espagne qu'un véritable corsaire, que le plus audacieux des pirates. (*Jorge Lasso de la Vega.*)

avec les honneurs dûs à leur rang; elles entrèrent par la porte principale, après avoir traversé la cour des Rois, afin de pouvoir mieux jouir de l'effet merveilleux que produisait cette illumination. De l'avis même des personnes qui en furent témoins, et qui nous ont transmis leurs impressions, cette illumination, dans le monument élevé par la piété de Philippe II, avait une puissance magique qui portait l'âme vers une douce contemplation, et l'enivrait des transports ineffables d'une joie profondement religieuse.

L'intérieur du collége et du séminaire ayant été terminé dans l'intervalle, le Roi ordonna que les élèves et les séminaristes qu'on avait logés provisoirement ailleurs, vinssent s'y installer sans le moindre retard. Le nombre de ces derniers fut porté au chiffre de 40, et celui des frères convers à 32. De cette manière, on établit une certaine régularité dans l'administration. Les trois communautés organisées d'après les constitutions monastiques, et soumises aux règles sévères et consciencieuses que ce monarque avait rédigées lui-même, commencèrent à marcher avec ordre et précision. On pourrait dire avec raison que le palais de l'Escurial était alors dans la plus brillante période de son existence. Son noble fondateur avait complete-ment réalisé la partie morale de son entreprise: la partie matérielle exigeait encore quelque temps pour arriver au niveau de l'autre. Attendons un peu, et bientôt celle-ci sera terminée à son tour.

Philippe II, avec le caractère de prévoyance qui le distinguait, comprit bientôt, que devant faire de fréquents séjours dans cette résidence de prédilection il lui fallait créer des bureaux pour l'expédition des affaires et établir des logements pour les employés de sa maison. En conséquence, il fit élever deux vastes bâtiments, appelés maisons des différents corps d'état, situés

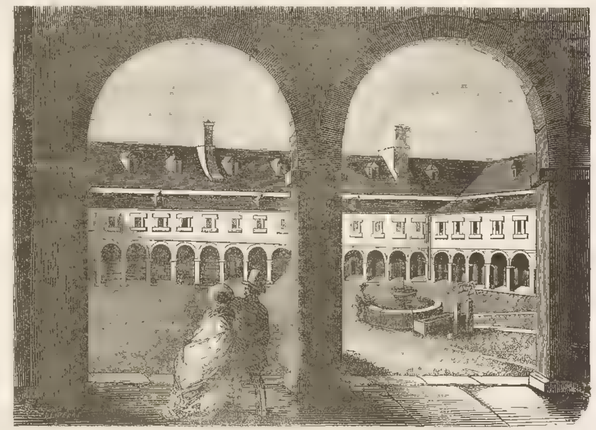


BATIMENTS DES CORPS D'ÉTAT

vis-à-vis la façade du nord, et qui, à cause de l'harmonie qui existe entre ces constructions et le reste de l'édifice, ajoutaient encore à la beauté de l'ensemble. Il fit laisser entre ces maisons, tirées au cordeau, et le monastère, une place immense entourée d'un parapet en pierre, s'étandant de long des façades du Nord et du Couchant et qu'on appelle place de la *Lonja*. On construisait en même temps, du côté du Couchant, et sous la direction de Juan de Mora, un grand et spacieux corps de logis appelé la *Compaña*, où l'on trouvait tout ce qui était nécessaire, non seulement aux besoins d'une communauté nombreuse, mais encore à ceux d'un grand centre de population. En visitant la cour de la *Compaña*, nous avons fini par nous convaincre que tout ce qu'on fit à cette époque à l'Escurial, avait été l'œuvre de la prévoyance, de l'intelligence et de connaissances non seulement artistiques, mais qu'on s'était encore conformé à toutes les règles de l'économie et de l'hygiène. Au milieu de cette

cour existe un grand carré de pierres bien propres et bien travaillées qui servit à blanchir les cierges. La construction à la fois simple et élégante de la *Compaña* révèle l'exactitude des calculs et le talent de celui qui dirigea ce travail. Il y avait autrefois un moulin à farine, une boulangerie avec deux fours, des greniers, et tout ce qu'il fallait pour la fabrication du pain avec toutes les commodités possibles. On y trouvait des confiseurs, des fabriquants de cierges, de drap, des cordonniers, des chaudronniers, des vétérinaires, des vitriers, des fabricants de sparteries, des charpentiers, des tanneurs, des bouchers, sans parler des écuries, de l'hôpital pour les employés du monastère, des ateliers de toute espèce, magasins, bûchers, hangards et galetas. On pouvait dire que tout un monde était renfermé dans cette enceinte.

Pendant que l'édifice de la *Compaña* s'élevait, on commençait déjà dans l'intérieur du couvent à démolir quelques cloisons pour y installer les bureaux, d'après le plan adopté. La vieille église subit aussi une entière transformation. On supprima la tribune et le petit appartement du Roi, ainsi que le chœur qui se trouvait au-dessus. Les stalles furent placés autour de la grande salle qui remplace la vieille église. Le salon de la Trinité, ainsi nommé à cause du fameux tableau du même nom (1), peint par Ribera (l'Espagnolet) fut garni de siéges commodes et converti en antichambre. Dans le local où se trouvaient le collége et le séminaire, on établit la lingerie et les logements pour les étrangers: enfin les quatre cloîtres furent ouverts, et dès ce moment on put juger de leur élévation qui n'avait pas moins de 30 pieds. Par suite de cette réforme radicale et de l'enlèvement des cloisons, qui séparaient les cloîtres, on eût dit que l'édifice avait été agrandi de moitié.



COUR DE LA *COMPAÑA*

Philippe II avait compris que l'éclat du trône et la gloire des nations demeurent ensevelis dans l'oubli, si les sciences, les lettres et les arts ne les font ressortir, tandis qu'ils acquièrent un nouveau lustre lorsqu'ils sont soutenus par ces puissants appuis.

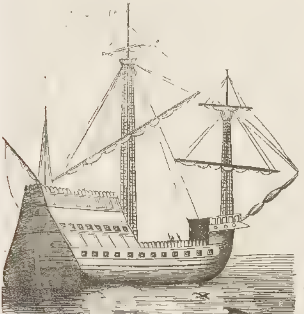
Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'avec la fondation du monastère de l'Escurial, on eut recours à ce moyen dont la puissance a valu à l'Espagne un renom si glorieux. Ce monarque était profondement pénétré de cette idée puisque au début de la construction du monastère, il conçut le projet de former une bibliothèque choisie. Les paroles mêmes de ce prince nous révèlent son goût pour les bons livres, et nous montrent l'importance qu'il attachait aux ouvrages de science. Dans l'ordonnance royale qu'il rendit lorsqu'il fut question de l'impression de la Bible, confiée aux soins d'Arias Montano, on remarquait le passage suivant: ***Cette bibliothèque est un des principaux trésors que je désire léguer aux religieux destinés à vivre dans ce monastère, je dirai même que c'est le plus utile et le plus indispensable de tous.*** A partir de ce moment, et dans le but de réaliser la pensée, il commença à réunir livres et manuscrits; il donna pour son compte quatre mille volumes dont la plupart se composaient de manuscrits originaux et anciens sur divers sujets et en diverses langues. Le premier religieux qui remplit l'office de bibliothécaire, fut le R. P. Jean de Saint-Jerôme, homme d'une activité infatigable qui, en dehors des comptes de la construction dont il était chargé, cumulait les emplois d'archiviste et de secrétaire du chapitre, dont les procès-verbaux ont été écrits de sa propre main jusqu'en 1591: il apporta dans l'accomplissement de sa nou-

(1) La gravure numéro 2 qui représente la vue générale du monastère, donne une idée exacte de ce monument, tel que le laissa Philippe II: c'est pour cette raison qu'on n'y retrouve point la maison des Infants; ni celle des ministères qui furent, du reste, construites beaucoup plus tard. Nous avons copié cette vue sur le magnifique tableau de Hovasse qui existe au Musée de Madrid, sous le n. 209. Ce peintre naquit à Paris vers la fin du XVII siècle ou au commencement du XVIII: il fut élève de son père Antoine Renato, et mourut en Espagne, où il était venu en qualité de premier peintre de Philippe V.

velle charge tant de soin et tant d'intelligence que le roi vint lui-même le féliciter de l'organisation qu'il avait donnée à la bibliothèque qui avait déjà acquis une certaine importance.

Philippe II ne pouvait contenir son impatience : aussi désirant qu'on apliquât de suite les dispositions qui devaient être mises en vigueur, il fit apporter les livres dans la bibliothèque haute où sont déposés actuellement les manuscrits. Le R. P. Siguenza, d'après les ordres de ce monarque, s'occupa activement de cette translation.

Il ne se passa aucun évènement remarquable jusqu'en 1588. Les religieux observèrent que le Roi se montrait pendant la Semaine-Sainte, plus pieux que de coutume. Son esprit était plongé dans la méditation des mystères sacrés que renferment les cérémonies religieuses, tant pour donner le bon exemple à son fils qui assistait à tous les exercices de piété, que pour demander à Dieu le triomphe de l'escadre *Invincible*. La flotte dont nous avons parlé se trouvait alors près de Plymouth, et était la plus formidable qu'on eut vue jusqu'alors. Tout le pays en masse s'intéressa d'une manière toute particulière à cette guerre: il y eut, en cette occasion, des prières plubliques, des neuvaines en si grand nombre que les fêtes de Saint Jean et de Saint Pierre qui sont ordinairement des jours de réjouissance et des jours excessivement bruyants, se passèrent dans la tristesse et le recueillement, comme s'il eut agi d'un deuil public. Dieu, dans ses desseins impénétrables, ne jugea à propos d'écouter ces ferventes prières, ni de tenir compte des pénitences et des mortifications que les moines de l'Escurial s'imposèrent dans cette circonstance. L'escadre *Invincible* fut complètement détruite. En apprenant ce terrible échec, qui entraînait tant de pertes regrettables, Philippe esclave de ses passions, mais habile à contenir ses impressions, conserva tout son calme et se contenta de répondre: *je commandais aux hommes, et non aux éléments.* Il ajouta ensuite: *Je remercie Dieu de m'avoir laissé assez de ressources pour supporter un tel revers; je crois qu'il importe peu qu'on ait abattu les branches, pourvu que l'arbre qui les a produites, et qui peut en produire d'autres, soit encore debout.*

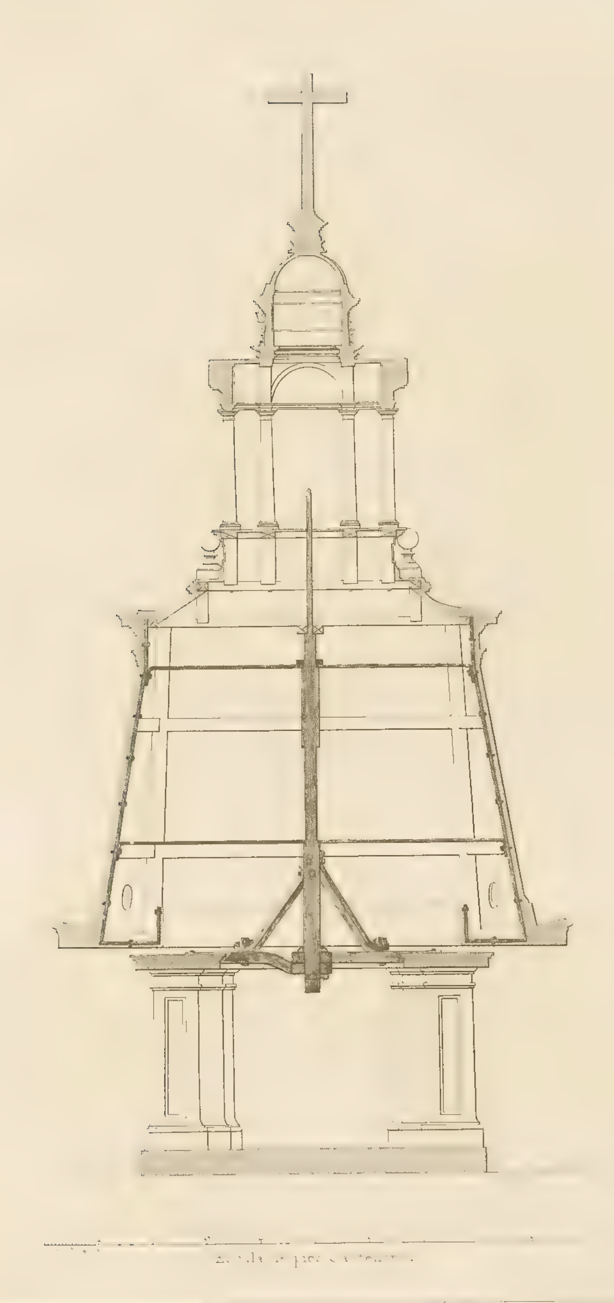

GALION DE L'ESCADRE INVINCIBLE.

L'Espagne se vit alors l'objet de sarcasmes piquants de la part de ses ennemis, qui tournaient en ridicule sa dévotion et ses prières. Ils disaient dans leurs pamphlets: *Que les prières des Esppagnols avaient été si nombreuses et si ferventes que l'escadre Invincible avait été enlevée au ciel.* Pendant que l'opulent, mais inhabile Duc de Medinaceli attendait l'arrivée de l'armée de Flandres, l'amiral anglais profita d'une nuit obscure pour user d'un stratagème ingénieux contre nos forces. Il choisit huit petites embarcations auxquelles il fit mettre le feu, et les lança les unes après les autres au milieu de nos vaisseaux. Les Espagnols les prirent d'abord pour des brulots du genre de celui qui venait de faire tant de ravages auprès d'Anvers. En voyant approcher, au milieu d'une obscurité profonde, ces feux flottants, ils coupèrent les amarres pour gagner le large; mais au milieu du désordre, et de la confusion qu'occasionnait cet évènement, les bâtiments se heurtaient les uns contre les autres, se brisaient ou tombaient au pouvoir des ennemis. Au point du jour, les Anglais attaquèrent les débris de la flotte dispersée le long de la baie depuis Ostende jusqu'à Calais. L'action fut, enfin, engagée devant Gravelines, et nos troupes éprovèrent de nouvelles pertes. L'escadre chercha à s'approcher des côtes de Flandres; mais elle dut renoncer à ce dessein, à cause du vent du Sud, qui soufflait avec violence et qui pouvait la jeter sur des terres inconnues: elle se vit donc dans la necessité de fuir pour la première fois devant l'ennemi, et se dirigea vers la mer du Nord. Comme les Anglais manquaient de munitions, ils ne purent poursuivre les Espagnols que jusqu'à la hauteur de l'Ecosse. Ceux-ci abordèrent dans ce pays et en Irlande et trouverent leur ruine complète dans ces parages où règnent toujours les tempêtes. Cinquante-trois bâtiments rentrèrent seuls dans les ports de Biscaye: quatre-vingt-un avaient été détruits dans le combat ou avaient péri dans le naufrage; 14.000 hommes avaient trouvé la mort dans cette folle entreprise, et 2.000 soldats avaient été emmenés prisonniers en Angleterre.


GALÉRIE DE L'ESCADRE INVINCIBLE.

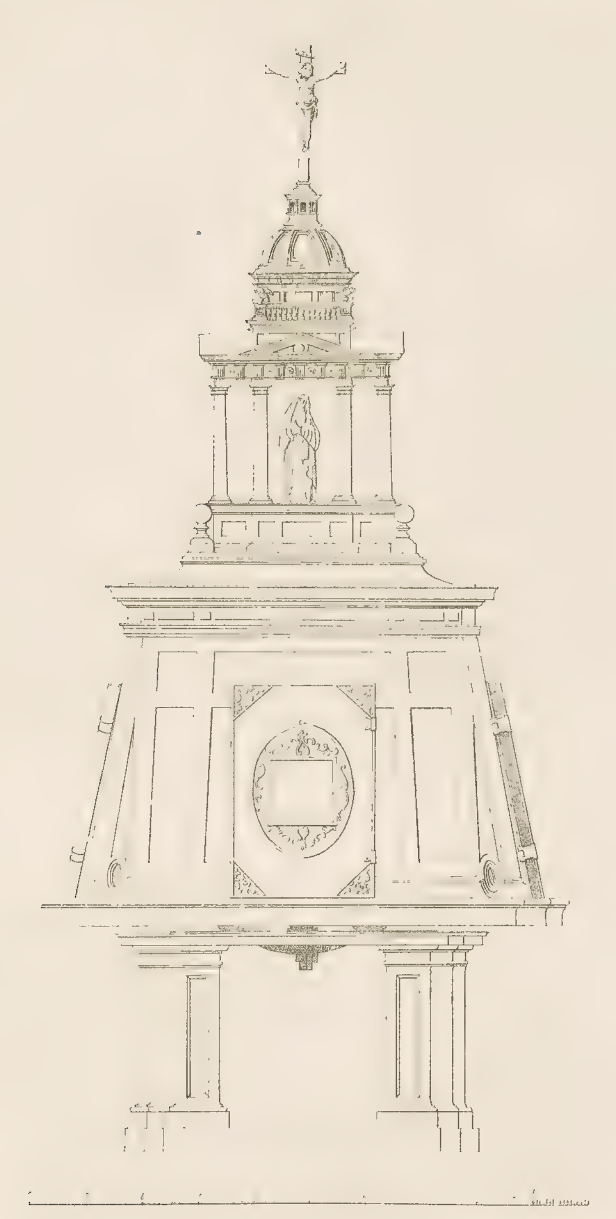
Telles furent les déplorables conséquences de cette guerre qui coûta des sommes immenses et qui remplit toute l'Espagne de deuil et consternation. Le roi seul sut maîtriser sa douleur: il fit distribuer 500.000 couronnes aux soldats qui avaient survécu à ce désastre. Il défendit tout deuil public et rendit grâces à Dieu d'avoir permis que toute la flotte n'eût pas été détruite.



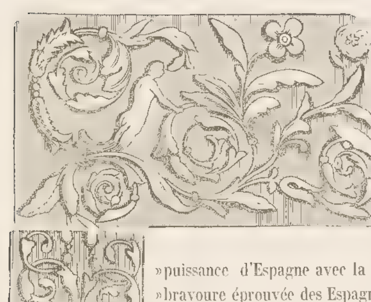


Escala de [illegible] pies castellanos.

SECCION [illegible] POR LAS LINEAS A B [illegible]
AL FACISTOL DEL CORO DE LA IGLESIA DE S. LORENZO
EN EL REAL MONASTERIO DEL ESCORIAL



Frente del Facistol (N.º 101) *Face principale du lutrin.*



«Bon nombre d'Espagnols, au dire de Lasso de la Vega, ont »commis une erreur grave, et beaucoup d'étrangers même ont »montré une insigne mauvaise foi relativement à l'opinion qu'ils ont »formée de la flotte *invincible* qui se présenta si bravement dans le »canal de la Manche et dans les mers voisines pour en imposer à »l'Angleterre et aux autres nations maritimes, rivales de l'Espagne. »L'erreur n'a pas été moins grossière de la part de ceux qui ont »cru que cette escadre constituait alors une marine considérable »dans le sens scientifique et naturel qu'on lui donne aujourd'hui; »c'était en effet une escadre imposante qui aspirait à représenter la »puissance d'Espagne avec la supériorité incontestable que lui assuraient le savoir, l'influence et la »bravoure éprouvée des Espagnols.»

La perte matérielle pouvait se réparer; mais la confiance et le prestige de la marine espagnole, malgré les paroles arrogantes de Philippe II, ne pouvaient survivre à la destruction de la flotte. A partir de ce moment, l'Angleterre s'agrandit rapidement, et sa puissance maritime prit cet immense développement qu'elle conserve encore de nous jours: l'Espagne, au contraire, jusqu'alors reine des mers, fut obligée d'aller cacher ses vaisseaux dans ses ports menacés. Pendant que l'Espagne entière pleurait la perte qu'elle venait de faire, l'Angleterre célébrait sa victoire par des réjouissances publiques. On a comparé aux triomphes des Romains les fêtes qui eurent lieu à Londres à l'occasion de la défaite de la flotte *Invincible*. On frappa dans cette circonstance une médaille commémorative avec cette légende: ***Dux fœmina facti***, légende qui fut plus tard remplacée par cette autre: ***Afflavit Deus et dissipantur***, par l'intermédiaire du Doyen de Saint Paul de Londres qui, dans un sermon, ne craignit pas de rappeler à la Reine ce qu'elle devait de reconnaissance au ciel pour l'éclatant succès qu'elle venait d'obtenir.

Détournons un instant nos regards de ce tableau pénible pour les reporter sur l'Escurial où nous assisterons à une autre scène tout aussi triste, mais dont les conséquences furent moins déplorables.

L'année suivante (1589) on étrenna, lors du service funèbre qui fut célébré en l'honneur de Catherine de Médicis, Reine de France, le magnifique lutrin qui s'élève au milieu du chœur, le plus beau sans contredit qu'il y ait au monde, chef d'œuvre digne d'admiration non seulement par la hardiesse de son exécution, sa grandeur et le fini du travail, mais encore par sa solidité qui lui a permis de résister pendant trois siècles, sans qu'il se soit passé presque un seul jour sans servir (1). Le Roi et la famille Royale assistèrent à cette pieuse cérémonie: Philippe II, malgré son caractère taciturne, éprouvait une vive satisfaction à voir fonctionner ce lutrin aussi remarquable que solide. Cette solidité même a donné lieu à des contes absurdes qui se sont propagés de bouche en bouche; je ne laisserai pas, pour mon compte, échapper une seule occasion de les combattre toutes les fois qu'ils se présenteront sous ma plume. On disait dans le vulgaire que ce pupitre était monté sur diamant: erreur qui trouvait son origine dans sa fixité bien calculée; erreur qu'on peut facilement dissiper en examinant sa base et sa construction intérieure: or cette masse, qui ne pèse pas moins de 500 arrobes, pivote sur deux grosses traverses croisées et soutenues par quatre pieds dont le centre est percé à jour, pour y recevoir la tige de l'arbre sur lequel tourne ce fameux lutrin.

En effet, si l'on veut bien tenir compte de l'admiration qu'éprouvent tous ceux qui viennent visiter les merveilles que renferme le palais de l'Escurial, on se fera une idée des transports de joie que devait ressentir ce monarque lorsqu'il les remarquait lui-même pour la première fois, et surtout si l'on veut bien se rappeler que la plupart étaient dûs à son imagination et à ses bons calculs.

Quelques jours après la semaine Sainte, c'est-à-dire le 4 avril, le Roi se rendit à Alcala de Henarès pour assister à la canonisation de Saint Diego de Saint Nicolas, plus communément connu sous le nom de Saint Diego de Alcala, à laquelle il avait travaillé avec une ardeur sans égale: le 29 du même mois, il était, de retour à l'Escurial, où il se proposait de passer la belle saison.

Ce fut vers cette époque qu'un des juifs les plus riche de la ville de Fez (2) qui venait de se convertir au christianisme,

(1) En supposant qu'on fasse tourner ce pupitre 10 fois par jour, nous trouverons, à peu de différence près, qu'il a tourné 9.655.000 fois.

(2) Le R. P. Sigüenza, raconte qu'outre les inspirations dont Dieu se plut à éclairer l'âme de ce payen et qui le déterminèrent à embrasser notre religion

et qui manifestait la plus vive impatience de faire partie du troupeau du Christ, reçut le baptême à l'Escurial: il eut pour parrains le Roi qui en avait témoigné désir, ainsi que ses augustes enfants, le Prince et l'Infante.

Le monastere s'enrichit à peu pres vers ces temps-là d'un grand nombre de dons importants parmi lesquels il faut citer de magnifiques tableaux destinés à orner les cloîtres et les cellules des moines: car Philippe II voulait que ces modestes demeures ne fussent pas trop en désaccord avec le reste de l'édifice, sans s'écarter pour cela de la pauvreté religieuse. La mort du R. P. Miguel de Alaejos, sixième prieur du monastère, arrivée le 6 août de la même année, ne fut pas moins vivement sentie par les moines que par le Roi lui-même. La douleur de Philippe II dut être bien profonde, car en apprenant cette fatale nouvelle, il s'écria: *de longtemps les moines ne rencontreront un autre Miguel de Alaejos.* C'est ce qui arriva en effet: ce vénérable religieux, aussi vertueux que rigide dans ses mœurs et ses actions, aussi intelligent qu'administrateur habile, réunissait au plus haut degré toutes les qualités qui lui gagnaient l'estime de tout le monde. Ce fut lui qui fit bâtir le vaste édifice de la *Campaña* dont nous avons déjà parlé. On y transporta les divers ateliers dont le voisinage importun devait nécessairement troubler le silence du cloître: ce fut encore, du reste, une acquisition aussi utile qu'avantageuse. On lui donna pour successeur le R. P. Jean de Saint Jérôme II, prédicateur distingué dont nos lecteurs connaissent déjà le portrait, et qui avait été le premier bibliothécaire. L'installation du nouveau prieur eut lieu le 20 août (1589) en présence du Roi, de la famille Royale et de toute la cour. Cette cérémonie fut présidée par le R. P. Jean de la Cruz, qu'on avait fait venir tout exprès de Salamanque, lequel, selon l'usage adopté dans l'ordre, adressa au nouveau Prieur une allocution pleine de tact et de convenance, tout en lui faisant entendre que ceux qui occupaient les hautes dignités, surtout ceux qui avaient l'honneur d'approcher de près les personnes Royales, étaient ordinairement aveuglés par leur propre élévation.

Frédéric Zúcaro était alors en train d'achever les beaux travaux qu'on remarque au maître-autel. L'histoire nous apprend que le Roi n'ayant pas été content de leur exécution, avait dit plusieurs fois en parlant de ce peintre qu'il avait plus de *réputation que de talent*: observation injuste à notre avis et qu'on aurait dû appliquer avec plus de raison à d'autres artistes. On plaça enfin les premières statues de bronze, et cette opération donna lieu à un évènement qui vint prouver une fois de plus la solidité de la construction dirigée par Herrera et la bonne confection de la statue qui représentait Saint Jean l'Evangéliste. Cette statue de 7 pieds de haut et qui ne pesait pas moins de 600 arrobes, était déjà arrivée à la hauteur de la niche où elle devait être placée, lorsque le cable qui la soulevait, se rompit; mais, par un hasard providentiel, cette masse enorme retomba, légère comme une plume, sans être endommagée dans sa chûte, et sans laisser la moindre empreinte sur le pavé. On parvint enfin à la hisser dans sa niche où elle resta environ deux cent vingt ans, jusqu'à l'époque où une main impie l'en retira, accomplissant ainsi une de ces profanations comme les annales de l'histoire n'en offrent pas d'exemple.

Philippe II passa l'été à l'Escurial, occupé tantôt à voir terminer plusieurs tableaux importants, tantôt à voir mettre en ordre les livres destinés au service du chœur.

On fut étrangement surpris que ce monarque n'assistât pas aux offices de la Semaine Sainte, comme il l'avait toujours fait depuis un si grand nombre de'années; il paraît que la goutte dont il souffrait, lui causait des attaques si cruelles et si fréquentes qu'il lui était impossible de quitter son appartement. Depuis son arrivée, il se faisait escorter par une garde nombreuse: on avait adopté certaines mesures de précaution inconnues jusqu'alors. On exerçait une vigilance rigoureuse envers les voyageurs qui se rendaient à l'Escurial: par suite de ces mesures de sûreté, l'Alcalde fut chargé personnellement de visiter les maisons et les hôtels. Il devait encore remettre au Roi tous les soirs un état détaillé du mouvement de la population. On alla jusqu'à désigner les personnes qui seraient admises dans l'église, et le nombre en fut très-limité: de plus on plaça des sentinelles jour et nuit autour du monastère et du palais.

Le 21 juillet 1590, toutes les peintures et les fresques du cloître inferieur étaient complètement terminées. Une fois qu'on eût débarrassé ce local des échafaudages et des artistes, dès qu'on eut nettoyé et poli les dalles, eut lieu la première procession à laquelle assistèrent le Roi, le Prince et les seigneurs de la cour qui tenaient les cordons du dais. Sur deux files s'avançaient les élèves du petit séminaire richement habillés, dont les danses ajoutaient encore à l'éclat de cette cérémonie.

Dans les journées du 5, du 6 et du 7 septembre de la même année, on plaça sur le dernier plan du grand rétable les

---

fut encore pousée par la vue du supplice terrible qu'on fit souffrir à la supérieure du convent de l'Annonciation, et dont il fut témoin. Cette religieuse fut brûlée vive pour avoir imité les plaies sacrées avec lesquelles il trompait une infinité de personnes, les unes par bonté ou par simplicité, les autres à cause de leur goût pour les superstitions et les momeries religieuses, comme le faisait cette femme impie qui avait eu le talent de se faire passer pour une sainte aux yeux de tous sans recourir aux maléfices du demon

magnifiques statues de bronze aux proportions colossales, œuvre de Pompeyo Leoni. Pour cette opération on fut obligé de dresser un solide échafaudage qui couvrait la chapelle principale, et dont les poutres reposaient sur la corniche; sur cette charpente on avait posé deux tours à l'aide desquels on put les hisser. Malgré la goutte dont il souffrait, le Roi accompagné de ses enfants, monta à cette hauteur pour s'assurer par lui-même de quelle manière on pouvait placer convenablement ces masses énormes. A la fin de la première journée, un était parvenu à poser sans aucune espèce de difficulté la statue de Saint Pierre. Le temps était magnifique; mais tout à coup on entendit un épouvantable coup de tonnerre, aussitôt la foudre tomba sur le clocher de l'église, et, après avoir pénétré par la tribune de droite, qui touchait celle que le Roi avait l'habitude d'occuper, vint traverser le chœur où les moines se trouvaient réunis pour y chanter les Complies. L'effroi que ceux-ci éprouvèrent fut si grand, que plusieurs d'entr'eux tombèrent à la renverse.

Philippe II craignant que le feu du ciel n'eût occasionné des dégâts considérables accourut en toute hâte; mais bientôt il se tranquillisa et remercia le Seigneur en voyant que la dorure de la grille de la tribune avait été seule endommagée (1).

Pour ce monarque, la vie s'écoulait heureuse; il se repaissait des plus douces espérances. Quoique la vivacité de son imagination eut fait place à un froid calcul, à des pensées sérieuses, il avait gagné à ce changement, comme cela arrive quand ce changement s'opère en nous. Avec les années, dit un auteur, les impressions gagnent en profondeur ce qu'elles perdent en force et en vigueur. Il est très-difficile de s'emparer de la pensée, car l'inspiration comme le pouls, marche lentement.

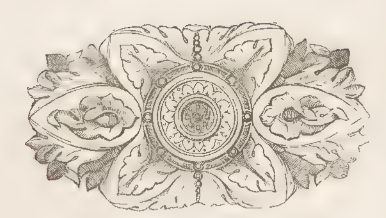
Ce prince se trouvait d'autant plus heureux dans ce séjour que, fatigué de joug que la vie du monde lui imposait, il désirait ardemment vivre à la campagne soit au milieu de la nature où tout est libre et primitif. Là on jouit et l'on sent: d'un côté la vanité, de l'autre l'inspiration. Ailleurs on vit pour les autres, là on vit pour soi. Là-bas on ressemble à cette substance molle qui s'attache aux murailles. Ici on n'a d'autre règle que son âme, d'autre guide que son cœur, d'autre conseiller que sa consciencie, ni d'autre tableau que celui de la nature, et sur lequel la main puissante de Dieu a semé de millions de merveilles. La véritable manière de juger est moins dans les livres qu'en nous mêmes; elle se développe surtout à la vue de ce grand livre écrit par l'Etre-Suprême, où chaque ligne est une manifestation de sa toutepuissance, où chaque lettre nous révèle un prodige qui démontre notre néant.

L'illustre fondateur du monastére ne se contentait pas de visiter les travaux qu'on exécutait dans l'intérieur, mais il faisait encore des excursions dans la campagne. Il prenait plaisir à errer au milieu de ces bois, où à s'asseoir au pied de ces montagnes gigantesques dont la masse semble menacer l'Escurial. Là, pendant de longues heures, il repassait dans son esprit les travaux d'art exécutés au monastère, ou pensait aux nombreuses complications que lui suscitait la politique. Ce prince prolongea encore son séjour tout le reste de l'automne, et le 3 novembre il partit pour le Pardo. Le fin de l'année se passa sans aucun évènement remarquable.

Philippe II prenait en même temps une part très-active dans les affaires de France. Si, pendant qu'Henri III perdait son honneur à Paris aux barricades de 1588, il n'avait pas perdu sa flotte *Invincible*, il est probable que le sort de la Ligue aurait été différent. Le Duc de Guise resta maître de Paris, et Henri III, qui n'osa pas lui résister en face, le fit traitreusement assassiner dans son palais à Blois où il avait convoqué le parlement Le prince de Lorraine qui était loin de soupçonner tant de perfidie, ne tint aucun compte des avertissements secrets qui lui furent donnés et ne fut détrompé que lorsqu'il sentit le fer des assassins soudoyés par le Roi (1588). Ce monarque digne de mépris ne craignit pas de venir contempler le corps de sa victime: *mon Dieu, qu'il est grand!* dit il en le remuant avec le bout du pied, *on dirait qu'il est plus grand mort qu'en vie*. Non content de ce premier crime, il fit tuer presque en sa présence le Cardinal frère du Duc. Après la perpétration de ce nouvel assassinat, Henri III entra aussitôt dans l'appartement de Catherine de Médicis sa mère, qui était alors indisposée, et comme celle-ci lui disait qu'elle se trouvait mieux; et *moi aussi*, lui répondit Henri, *je me sens beaucoup mieux, car ce matin je suis redevenu Roi de France en faisant mourir le beau Roi de Paris*. Jusques ici tu as bien taillé, reprit cette femme machiavélique; il ne te reste plus maintenant qu'à coudre. Peu de temps après cet évènement mourut l'artificieuse Catherine de Médicis, Reine de France. Du haut de la chaire, un prêtre, après avoir élevé le doute si l'Eglise catholique

---

(1) Il est bon de savoir que Philippe II commença, douze ou quinze ans avant sa mort, à suivre un régime hygiénique très-sévère, à cause de la goutte dont il était atteint. A partir de cette époque il se priva de vin, ne mangea qu'à des heures marquées, et ne se nourrit que de certaines viandes dont la quantité était même fixée.



devait prier pour elle, dit cependant qu'on pouvait réciter un *Pater* et un *Ave Maria* par charité, dans le cas où cela pourrait lui servir de quelque chose (1).

Henri de Bourbon, Prince de Béarn, surnommé Roi de Navarre et chef des Huguenots, était en train de réunir ses troupes à celles d'Henri III pour soumettre la ville de Paris, quand un dominicain se présente devant les postes avancés, et demande à remettre une lettre au Roi. Admis en présence d'Henri III, il met un genou en terre, et pendant que celui-ci est occupé à lire, Jacques Clément le frappe avec un poignard qu'il cachait sous son froc. C'était le 1.er août (1589). L'assassin tombe mort aux pieds de sa victime; mais Henri III survécut encore assez de temps pour pouvoir déclarer que Henri de Navarre était son légitime successeur. En lui s'éteignit la race des Valois qui, pendant plus de 250 ans, avait fourni des rois à la France. Ce fut alors que commença la dynastie des Bourbons.

Laissons maintenant de côté une foule d'incidents sans importance pour le sujet qui nous occupe, fixons notre attention sur le Roi d'Espagne, et tâchons de pénétrer ses pensées, moins pour nous poser en censeur sévère que pour faire ressortir ici l'organisation remarquable d'un prince qui, tout en s'occupant à l'Escurial d'approuver ou de rejeter les travaux d'art qui s'y exécutaient, et en suivant avec la plus scrupuleuse exactitude tous les exercices de piété, ne tenait pas moins du fond de sa cellule les fils inextricables de la politique du monde entier; de cet homme extraordinaire, entre les mains duquel passaient toutes les affaires d'état, dans une époque où ses relations s'étendaient dans les quatre parties de l'univers.

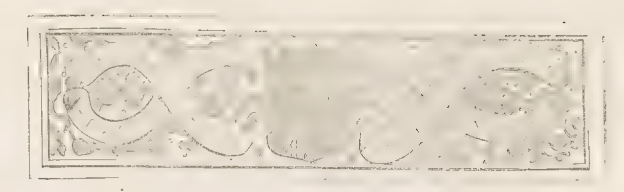
Philippe II ne pouvait permettre qu'un protestant, surtout après avoir tant fait pour la ligue, s'assît sur le trône de Charlemagne et de Saint Louis. Henri IV serra de plus près la ville de Paris qu'il bloquait, et ce fut alors qu'eut lieu cette terrible famine qui coûta la vie à plus de 30.000 personnes. Le clergé tâchait, dit Châteaubriand, de contenir la populace affamée avec des cérémonies religieuses qui devenaient ridicules à force d'être exagérés. Pendant que la capitale de France se trouvait ainsi dans la détresse et supportait les conséquences d'un siége horrible, Alexandre Farnèse, sur l'ordre exprès qu'il avait reçu de Philipe II, marchait au secours de Paris à la tête de ses bataillons aguerris et victorieux. Malgré son talent militaire, Henri IV ne jugea pas à propos de l'attendre, et leva le blocus le 30 août 1590. Les Espagnols, après avoir pris les villes de Ligny et de Corbeil, entrèrent sans résistance dans l'antique Lutèce, dont les habitants célébrèrent leur avenue par des réjouissances publiques et par des actions de grâces adressées au Très-Haut. Mais l'Espagne ne devait retirer aucun avantage de ces guerres continuelles et moins encore de son intervention en France.

Les Espagnols, au dire d'un historien, faits aux longues expéditions militaires où ils s'étaient couverts de lauriers, sincèrement religieux comme leur Roi, de plus habitués pendant plus de sept siècles à regarder les ennemis de leur culte comme autant d'ennemis de leur indépendance, servaient avec plaisir leur souverain dont ils exécutaient aveuglement les ordres. Aussi les vit-on combattre en France, en Angleterre, en Flandre, en Portugal, en Italie et sur mer contre les Maures, les Turcs, les hérétiques, et contre les chrétiens catholiques. En un mot, les armées espagnoles intervinrent dans toutes les affaires d'Europe; mais s'ils remportèrent de nombreux triomphes, ne ce fut pas sans de cruels sacrifices.

La politique que Philippe II suivit envers les Pays-Bas, donna lieu à une lutte des plus acharnées et des plus sanglantes, qui convertit ces belles provinces en un horrible champ de bataille, lutte enfin qui coûta à l'Espagne des hommes et de l'argen. Pour notre patrie cette guerre fut un malheur, et pour la Flandre une juste vengeance du ciel. Cette vengeance fut en effet terrible, et nous ne saurions nous en réjouir. Après mille désastres et mille horreurs commises tant par les Espagnols que les partisans

(1) Sur le tombeau de Catherine de Médicis, on grava l'épitaphe suivante, aussi significative que satyrique: nous la donnons en français et en espagnol.

Aquí yace una reina: fué un demonio Y un ángel á la vez; fué maldecida Y tambien cual ninguna fué encomiada. Al Estado sostuvo; holló al Estado; Produjo mil conciertos y debates; A tres reyes dió ser, y cinco guerras Civiles encendió su furia insana; Castillos levantó, batió ciudades, Sábias leyes nos dió y malos edictos. ¡Infierno y Paraiso le desea! (*Joaquin Sanchez de Fuentes.*)	La reine qui cy git fut un diable et un ange, Toute pleine de blâme et pleine de louange; Elle soutint l'Etat, et l'Etat mit à bas; Elle fit maints accords, et pas moins de débats; Elle enfanta trois rois et cinq guerres civiles, Fit bâtir des châteaux et ruiner des villes, Rendit des bonnes lois et des mauvais édits. Souhaite-lui, passant, enfer et paradis. (Lafuente, pág. 267, tomo XIV.)



de la maison d'Orange, après avoir perdu de part et d'autre plusieurs généraux, après avoir dépensé des sommes énormes, le dernier résultat de cette guerre fut que les Provinces-Unies se formèrent en république libre; mais Philippe II, ayant voulu encore exercer sur elles une certaine pression, occasionna une autre guerre aussi longue que désastreuse qui eut pour dénouement la perte de ce riche pays. Sur ces entrefaites, la Communauté de l'Escurial attendait l'arrivée de son noble fondateur, car la Semaine-Sainte approchait; on sait qu'à cette époque, ce souverain venait régulièrement pour suivre, confondu parmi les moines, les exercices de piété.

L'année suivante, en 1591, Philippe II se rendit à l'Escurial plus tard que de coutume: il avait voulu passer la Semaine-Sainte à Tolède, afin de pouvoir assister à l'auto-da-fé qui eut lieu le dimanche de la Trinité par ordre du Tribunal de l'Inquisition. C'est le motif qui l'empêcha de présider l'installation du septième Prieur du monastère, le R. P. Jean de Yepes, successeur de Jean de Saint-Jérôme, qui venait de se demettre de ses fonctions. Ce Monarque arriva pendant l'octave de la Fête-Dieu: il porta avec lui un grand nombre de reliques et de reliquaires magnifiques, des vases d'or et d'argent, des pierres précieuses, des bronzes dorés, ainsi que des chasses en verre pour les y renfermer.

Le R. P. Siguenza fut chargé de la garde de ces objets précieux, et, en attendant qu'on fixât le lieu qu'ils devaient occuper, il les déposa provisoirement sur des tapis et des étoffes de soie, où le prince allait souvent avec son fils les adorer.

Le 23 août, arriva à l'Escurial le Nonce de Sa Sainteté, Monseigneur Dario Bocarin, accompagné de Guido, maître de cérémonies, que le nouveau Pape Grégoire XIV avait délégués pour remettre au prince Philippe le bâton et le chapeau qu'il avait bénis le jour de la Noël, et à l'Infante sa sœur la rose d'or, comme un témoignage de sa bienveillance et de son attachement.

Les rides sillonnaient déjà le front du Roi, sur lequel reposaient tant de couronnes et tant d'intérêts: sa tête, où s'agitaient mille soucis et mille projets divers, commençait déjà à se courber un peu. Outre les affaires d'état dont il supportait tout le poids, et les infirmités dont il était atteint, ce Monarque était déjà cassé par l'âge; mais il avait conservé toute la vigueur de son esprit, vigueur qui ne l'avait jamais abandonné, et qui le soutenait dans sa faiblesse, ce qui explique ce phénomène physiologique.

Dans le chapitre précédent, nous avons laissé le fameux secrétaire de Philippe II entre les mains de la justice. L'étrange procès d'Antoine Pérez pourrait toutefois être regardé comme un évènement mensonger, s'il n'était constaté par des pièces authentiques qui ne laissent aucune espèce de doute. Après avoir subi la question, celui-ci parvint à s'évader de la prison où il était renfermé, grâce au concours et au dévoûment de sa femme Jeanne Coello, qui lui donna ses vêtements: en effet, ainsi déguisé, le prisonnier passa au milieu des gardes sans être reconnu, et sortit sans rencontrer le moindre obstacle (1).

Philippe II, furieux de cette évasion, fit encarcérer Jeanne et ses sept enfants. Antoine Pérez s'était refugié en Aragon où il comptait de nombreux amis et où il était protégé par les lois du pays. Les Aragonais supportaient à regret, la domination des princes autrichiens: aussi s'ils éprouvèrent peu de sympathie pour Charles-Quint, ils en eurent bien moins encore pour son fils, dont le caractère était plus violent que celui de son père. Les procédures criminelles avaient alors lieu publiquement, surtout lorsqu'il s'agissait de personnes qui craignaient d'être opprimées par les juges qui poursuivaient au nom du Roi. Ces sortes d'affaires piquaient trop la curiosité publique pour qu'elles passassent inaperçues. Philippe II connaissait l'esprit du pays et certes le procès de Pérez n'était pas fait pour lui gagner les bonnes grâces des habitants; d'un autre côté l'habile secrétaire, qui n'igno-

(1) La tradition raconte, que toute la cour se trouvant réunie, le Jeudi-Saint, au Palais avant d'aller faire les stations, on répandit la nouvelle parmi les courtisans qu'Antoine Pérez était parvenu à s'échapper de la prison. Cette nouvelle, soit dit en passant, fit plaisir a tous ceux qui l'apprirent. A cette occasion, le bouffon de Philippe II, ayant vu son maître triste au milieu de la joie générale, lui adressa ces paroles: *Dis-moi, Prince, quel est cet homme que tu avais fait renfermer et qui s'est enfui? Le motif de son incarcération ne devait pas être bien juste, puisque tout le monde se réjouit de son évasion. Réjouis-toi aussi a ton tour comme tous les autres.* L'historien qui rapporte ce fait, a omis de dire de quelle manière Philippe II, si grave et si austère, reçut l'avis du bouffon. On sait que ce Monarque, pour se conformer à la mode de l'époque, avait un bouffon dont nous avons donné son portrait à la page 23; c'est la seule fois que nous voyons celui-ci converser avec son Souverain: aussi nous permettra-t-on de douter du fait en raison des paroles adressées à un Roi si peu disposé par caractère à écouter des bouffonneries. Un historien moderne d'un talent remarquable, adit que ce bouffon avait reproché à Philippe II, sa manie d'appauvrir le peuple pour fonder le monastère de l'Escurial, sa dureté de cœur, et qu'il avait même ajouté qu'il devait avoir la tête dure comme une pierre pour supporter le poids de tant de couronnes. Il alla, dit-on, jusqu'à comparer l'affaire du Prince Charles au sacrifice d'Isaac. A notre avis tout cela n'est qu'une fable. Nous avons étudié attentivement le caractère de l'illustre fondateur, et nous le regardons comme incapable d'entendre de semblables reproches même de la bouche d'un bouffon.

rait pas ces dispositions malveillantes, ne négligeait aucun moyen pour les maintenir en faisant courir des bruits qui, dans l'opinion publique, le posaient comme une victime innocente de l'ingratitude et des mauvais procédés du Monarque. Ce concours de circonstances explique la popularité qu'il parvint à obtenir à Saragosse; on verra quelles en furent les consequénces.

Cependant le Roi donna l'ordre qu'on s'emparât de Pérez mort ov vif: en effet, on ne tarda pas à l'arrêter dans le monastère de Calatayud où il s'était refugié; mais quelque dût être le sort qui l'attendît, sa position s'était améliorée sous la protection des lois tutélaires d'Aragon.

Après l'exposé des nombreuses charges qu'on faisait peser sur lui, Pérez fut déclaré coupable d'hérésie, et à ce titre il devait être livré au tribunal de la Sainte Inquisition. Après la révision du procès, qui fut fait avec toute la sévérite dont étaient capables les inquisiteurs de ce temps-là, ceux-ci, comme seuls compétents, réclamèrent l'infortuné Pérez. Le tribunal formé du juge suprême et de ses cinq assesseurs donna son assentiment à cette réclamation.




SAINT MATHIEU.



SAINT MARC.



SAINT LUC.

Apeine cette décision fut-elle connue dans Saragosse, qu'on entendit dans les rues le cri de *contrafuero* (violation de privilége), cri capable de soulever les pierres, suivant l'expression énergique d'un auteur contemporain (1). A ce cri se mêlèrent bientôt ceux de *¡Vive la liberté! ¡vive les fueros! ¡mort aux oppresseurs du peuple!* En attendant des masses nombreuses de gens armés se rendaient à la maison du Marquis de Almenara, qu'on accusait d'avoir donné l'ordre de remettre Pérez à l'Inquisition. C'était le première fois que le peuple s'insurgeait contre les arrêts de ce tribunal depuis qu'il était établi. Cette protestation de la part des habitants de Saragosse fut regardé par Philippe II comme un outrage fait à sa personne. Les Juges de la cour suprême accoururent chez le Marquis de Almenara pour le protéger contre les mutins, mais ceux-ci le maltraitèrent si fort qu'il mourut 14 jours apres dans la prison où on l'avait renfermé. La populace soulevée se rendit ensuite au château-fort de Aljaferia, et parvint à arracher des cachots de l'Inquisition Antoine Pérez et Mayorini, et les conduisit à la prison de ceux qui relevaient du tribunal suprême (ceci se passait le 24 mai 1591) (2). Elle n'avait cependant obtenu qu'un résultat négatif, car après que cette effervescence se fut calmée, et que le Saint-Office se fut assuré de l'appui de ses nombreux partisans, on réclama de nouveau le prisonnier dans des termes qui paraissaient arrêtés d'avance. Pendant qu'on concentrait à Saragosse

(1) Antoine Herrera.

(2) D'après la législation particulière de ce royaume, foncièrement libre en fait de matière contentieuse, l'accusé qui se présentait en personne ou qui se faisait représenter par un fondé de pouvoir devant le Juge suprême ou l'un des conseillers, cessait d'avoir pour juge le Roi, qui seulement pouvait être partie civile. L'arrêt ne devait être rendu que par ce juge, comme personification du Tribunal Supérieur, et son arrêt était sans appel. La prison où étaient renfermés les accusés, s'appelait prison *de la manifestation* ou *de los fueros*.

des troupes qu'on mettait à la disposition du Gouverneur militaire, on affichait dans tous les coins des rues des placards où l'on démasquait les sourdes manœuvres des Inquisiteurs.

Dans cet intervalle vint à mourir Jean de La Nuza, grand Juge de la cour suprême d'Aragon, auquel succéda son fils, âgé de 27 ans. Son premier acte d'autorité fut de signer l'ordre de rendre Antoine Pérez au Saint-Office. La voiture destinée à transporter ce dernier ainsi que Mayorini, était déjà à la porte de la prison, lorsque l'alarme générale fut donnée. A l'église de Saint-Paul on sonna le tocsin, qui était le signal convenu. A cet appel, la populace ameutée se rua sur les troupes qui voulaient lui opposer résistance; après s'être ouvert un passage, elle força les portes de la prison et en arracha les deux prisonniers qui furent portés en triomphe dans toutes les rues de la ville. Le peuple se montra dans cette circonstance plus avisé qu'il ne l'avait été et les prisonniers furent provisoirement déposés dans la maison du Baron de Barboles d'où ils sortirent quelques heures plus tard, et Antoine Pérez put ainsi traverser les Pyrénées sans difficulté.



SAINT JEAN.

Cet événement avait réveillé l'esprit de parti, et avait répandu l'agitation et l'alarme parmi la population de Saragosse. L'enthousiasme du peuple croissait de jour en jour, et les révoltés étaient plus que jamais décidés à briser tous les obstacles qu'on pourrait soulever pour les empêcher de jouir de la plénitude de leurs droits. Le nouveau Juge, ce jeune homme au cœur noble et généreux, repentant sans doute d'avoir signé l'ordre dont nous avons déjà parlé, se déclara ouvertement le défenseur des priviléges du royaume.

Philippe II était vivement contrarié de se voir éloigné du monastère, l'objet de ses prédilections. On le voyait travailler sans relâche, malgré ses souffrances. L'insurrection de Saragosse lui donnait beaucoup de souci: il voyait avec déplaisir les progrès qu'elle faisait tous les jours.

Sur ces entrefaites arriva à Saragosse un délégué du Roi, portant l'ordre d'arrêter principalement le grand Juge, le Duc de Villahermosa, et le Comte de Aranda. Ces arrestations furent opérées sans bruit; Villahermosa fut conduit à Burgos, et enfermé dans la forteresse. Aranda fut dirigé sur la Mota de Medina del Campo, et fut ensuite jeté dans le fort de Coca.

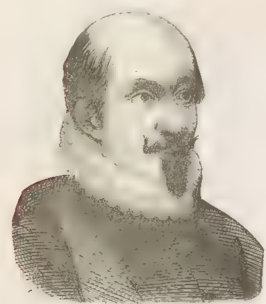
Quant à la Nuza, sans instruire sa cause ni sans l'entendre, on exécuta l'ordre écrit de la main de Philippe II, dont voici les termes: «Au reçu de la présente, vous arrêterez Jean de La Nuza, grand Juge d'Aragon: que j'apprenne sa mort aussitôt que »son arrestation. Vous lui ferez ensuite couper la tête, et le crieur public dira: tel est le châtiment que le Roi notre maître a »infligé á ce sujet traître et rebelle qui a osé se soulever contre son Souverain, lequel ordonne que sa tête soit coupée, que ses »biens soient confisqués, et que ses maisons et ses châteaux soient rasés. Ainsi sera puni quiconque l'imitera.»

La Nuza eut beau prétendre qu'il ne pouvait être jugé que par les Cortès réunies, le Roi et les grands du royaume; en vain demanda-t-il pour quel motif on voulait lui ôter la vie, le lendemain de la réception de cet ordre, le 10 décembre, ce jeune magistrat dont les ancêtres avaient rempli, pendant près d'un siècle et demi, les fonctions de Juge suprême d'Aragon, fut livré impitoyablement au bourreau, et sa tête roula sur l'échafaud qu'on avait dressé sur la place de la ville. On permit néanmoins qu'on lui fit de magnifiques funérailles, et les principaux officiers de l'armée se disputèrent l'honneur de le porte sur leurs épaules. Le peuple, qui pour témoigner de ses regrets, s'était abstenu d'assister à son supplice, qui n'eut lieu qu'en présence des troupes, accourut avec empressement à cette cérémonie funèbre, pour prier pour l'âme de l'infortuné magistrat.

La liste des condamnations ne s'arrêta pas là; on vit encore monter sur l'échafaud Diego de Heredia, Jean de Luna, François Ayerbe, Denis Pérez et François Fuertes, sans compter une infinité d'honorables citoyens: ces condamnations atteignirent des artisans et même des laboureurs qui furent assez heureux de trouver leur salut dans la fuite, beaucoup d'autres furent condamnés aux galères ou à l'exil.

A cause de ces évènements et des ses souffrances Philippe II ne put, comme il en avait l'habitude, aller passer la Semaine-Sainte à l'Escurial; mais il s'y rendit aussitôt que sa santé et ses affaires le lui permirent. En effet, il y arriva la veille de la Pentecôte, et y se journa jusqu'après la Fête-Dieu. Son premier soin, après avoir fait ses dévotions, fut d'aller visiter les travaux qu'il avait déjà vu commencer. Les plus importants étaient les fresques, et la boiserie de la bibliothèque, le magnifique petit dôme élevé au milieu de la cour des Evangélistes, et le bâtiment de la *Compaña*. Après avoir donné ses ordres afin que ce-

travaux fussent continués avec la même activité, ce prince, malgré sa mauvaise santé, partit pour Valladolid et Burgos. Dans ce voyage, il perdit ses deux meilleurs médecins, Valles Cobarrubiano, homme d'un immense talent, qui s'est inmortalisé par ses écrits (1), et le Docteur Victoria. Ils moururent justement dans le moment où il avait le plus de besoin de leurs services. Etant allé un jour visiter le monastère de Saint Jérôme de la Estrella, il tomba si gravement malade qu'on crut qu'il en mourrait. Il parvint néanmoins à se rétablir, mais la convalescence fut longue; c'est pour cette raison que ce voyage se prolongea près d'une année.



LE DOCTEUR VICTORIA.

En revanche, l'année suivante, en 1593, ce Monarque passa tout l'été à l'Escurial: il eut le plaisir de voir la bibliothèque complètement achevée: il fut ravi de l'air de grandeur qu'elle présentait, de l'élégance des boiseries et des fresques qui en ornaient les plafonds. Il vit encore placer les statues dans le petit dôme qui donne son nom à la cour des Evangélistes. La Compaña était à cette époque presque terminée, ainsi que le dallage de la Lonja, avec les parapets et les escaliers de pierre qui entourent cet édifice du côté du Nord et du Levant.

Ce serait un erreur de croire que Philippe II, en voyant l'achèvement de tous ces travaux, s'imaginât avoir réalisé la grande pensée qu'il avait conçue à Saint-Quentin, qu'il jouit d'une œuvre qui avait été l'objet de ses vœux les plus ardents, et qu'il se complût à admirer tant de chefs-d'œuvre. Loin de là, on peut dire, au contraire, qu'à l'exemple de l'un de ses descendants, la manie de bâtir avait jeté chez lui des racines si profondes, que peu satisfait de l'exécution de sès projets, il voulut encore prouver qu'il n'avait épuisé ni la fécondité de son esprit ni les ressources de son immense fortune.



VALLES COBARRUBIANO.

L'unique passion de Philippe II, passion à la vérité excessive et connue de toute le monde, fut sans doute celle de l'architecture. Si l'édifice de l'Escurial n'était là pour en fournir la preuve éclatante, nous la trouverions dans sa correspondance, où ce prince donne aux hommes de l'art des instructions pleines de juguement, où il approuve ou modifie leurs plans. Parmi les plans qui regardent les travaux de l'alcazar de Tolède, on trouve des notes et des corrections faites de sa main avec autant de justesse que de talent.

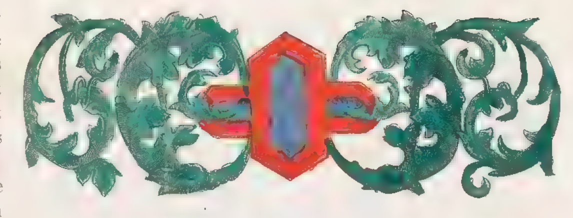
L'ancienne ville de Madrid, décorée du double titre de capitale des Espagnes et métropole, des deux mondes, que ce Monarque lui avait décerné, se glorifiait avec orgueil de cette faveur qui était le pris de son dévoûment. Depuis près de 32 ans, cette cité, appelée d'abord *Noble* et *Loyale*, et surnommée ensuite par l'Empereur Charles-Quint *Ville Impériale* et *Couronnée*, avait été mise en légitime possession de sa couronne et de son empire par son fils Philippe, qui transféra le siége du gouvernement de Tolede à l'antique Ursaria ou Magerit.

La nouvelle capitale, fière de sa nouvelle destinée, prenait de l'importance et s'agrandissait de tous côtés. Elle cherchait, comme de nos jours, à franchir les barrières qui l'étreignaient dans une enceinte trop étroite, en élargissant se rues et ses places irrégulières, en envahissant les terrains de *Recoletos*, de *Santa Bárbara* et de *Chamberí*, soit encore en creusant un lit aux eaux vagabondes du fameux Manzanarès, sur les bords duquel vint bientôt se grouper une population considérable.

(1) Le Docteur François Valles a publié beaucoup d'ouvrages en latin qui l'ont rendu célèbre à l'étranger. Ces ouvrages sont:
Controversiarum medicarum et philosophicarum libri decem.
De locis manifeste pugnantibus apud Galenum.
De iis quæ scripta sunt physice in libris sacris, sive de sacra philosophia liber singularis.
Methodus medendi, in quatuor libros divisa
Commentaria in libros Hippocratis de morbis popularibus; in libros Hippocratis de ratione victus in morbis acutis; in aphorismos et libellum de alimento Hippocratis; in prognosticum Hippocratis
Commentaria de urinis, pulsibus et febribus.
De differentia febrium. Il publia en outre des comentarires sur les ouvrages de Galenus et d'Aristote.



Armas de Madrid (Nº 102.) Armes de le Ville de Madrid



A l'époque dont nous parlons, les faubourgs de Saint-Ginès, de Saint-Martin et de Saint-François se trouvaient déjà compris dans Madrid. Ils s'étendaient et s'alignaient en suivant différentes directions, et formant en même temps des rues plus larges et plus régulières que celles qui existaient déjà (1).

Les grands qui entouraient le trône, ne montrèrent pas moins d'empressement à faire construire que leur souverain. On vit s'élever de toutes parts, comme par enchantement, des palais et des maisons magnifiques, qui faisaient l'ornement des nouveaux quartiers. On remarquait surtout les maisons de D. Pedro Porres, de D. Alonso Gutierrez, de D. Juan Victoria, D. Pedro de Mendoza, celle des Lujan, sur la place de San-Salvador, où fut renfermé François I.er Les principaux points de Madrid étaient alors la rue de Ségovie, la Puerta-Cerrada, la Puerta de Moros, la grand-rue de Saint-François et ses environs.

Comme jadis, en même temps qu'on construisait à Jérusalem l'église de la Résurrection, appelée plus tard l'église du Saint-Sépulcre, s'élevaient aussi, dans plusieurs endroits sanctifiés par la présence du Christ, d'autres temples sacrés, parmi lesquels on remarquait celui de la Montagne des Oliviers, et celui de l'étable de Bethléhem, pour laisser un témoignage éclatant de la véritable foi; de même aussi, Philippe II faisait bâtir à la fois plusieurs pieux monuments en même temps qu'il s'occupait des embellissements de la Capitale, et qu'on construisait le fameux monastère de l'Escurial. Il fit à cette époque reconstruire de ses deniers la vieille église de l'Escurial-d'en-Bas, qui menaçait ruine, pour récompenser les habitants de cette ville des services qu'ils avaient rendus au commencement de la construction du monastère. Cette église, telle qu'elle existe aujourd'hui, fut commencée le 1.er janvier 1593, et terminée en 15 mois. Cet édifice, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la solidité, fut bâti sous direction du Père Villacastin (2).



EGLISE DE L'ESCURIAL-D'EN-BAS.

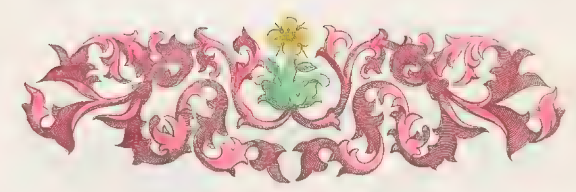
La pensée de Philippe II s'était enfin réalisée; le Monastère Royal de l'Escurial était entièrement achevé; l'intérieur avait été orné avec autant de luxe que de goût; tout avait été prévu et réglé de manière à ce que le projet que ce Monarque avait médité si longtemps, reçut une complète exécution. A ses yeux il manquait encore quelque chose à son œuvre; il voulait lui donner plus de relief, en lui imprimant le sceau de la religion. L'église n'avait été que bénite d'abord; il désira qu'elle fût encore consacrée solennellement, comme s'il eut voulu donner à ces pierres inanimées une puissance mystérieuse, capable de réveiller un sentiment de respect et de vénération pour les choses divines, se conformant ainsi à l'opinion des plus savants théologiens, et aux anciennes coutumes des chrétiens (3). Philippe II choisit pour faire cette consécration Monseigneur Camille Cayetano, Nonce du Pape.

---

(1) Le palais de Madrid existait du temps de Philippe II, et quoiqu'il ne put soutenir la comparaison avec celui qui fut élevé par les Bourbons, il ne manquait pas cependant d'élégance et de majesté. Vega et Jean Baptiste de Tolède en avaient été les architectes.

(2) Nous rectifierons une erreur qui s'est propagée de bouche en bouche. On prétend que l'église de l'Escurial-d'en-Bas fut bâtie avec les matériaux qui restèrent après l'édification du monastère. Il suffira de lire ce que nous avons déjà dit au sujet de cette nouvelle construction, pour se convaincre combien cette opinion est erronée.

(3) Depuis la fondation de l'Eglise, les Souverains Pontifes décidèrent que les temples de la religion seraient consacrés. Cette décision se trouve



C'est dans ce but que ce Monarque se rendit au monastère de Saint-Laurent vers le commencement du printemps; mais il y arriva cruellement tourmenté par ses accès de goutte, et accablé par ses infirmités, auxquelles venait se joindre le poids de 68 années, et de 40 ans d'un règne difficile et agité: c'était donc plus qu'il n'en fallait pour abattre l'homme le plus solidement constitué. Ce prince grave et austère par caractère, passionné par tempérament, tout en luttant contre les nouvelles sectes qui cherchaient à s'introduire dans ses états, lutta d'abord autant contre lui-même que contre ses ennemis. Arriva enfin le jour où les mécontents gagnèrent du terrain. Le dévoûment de quelques seigneurs qui avaient été jusques alors fidèles à la cause de l'Espagne, commençait à s'affaiblir visiblement; l'héritier de Charles Quint fut obligé de recourir à une politique plus énergique, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à étouffer les premiers germes de cet incendie. Cette inquiétude et cette surveillance active et incessante lui donnèrent évidemment cette humeur sombre et mélancolique. Ce mélange d'intérêts et de passions fut l'origine de ses erreurs comme roi, et de ses fautes comme homme. Est-il donc étonnant que, dans cette lutte terrible, son esprit ne se ressentit pas dans certaines occasions, de cette agitation et de ces passions? Est-il étonnant que celles-ci ne trouvassent un écho dans les siennes, et ne le fissent sortir des règles de la justice qu'il s'était proposé de suivre rigoureusement? Nous devons avouer cependant que la construction de l'Escurial fut pour ainsi dire une sève bienfaisante qui, pendant plus de 20 ans, donna la vie et l'animation à cette plante dont le suc se serait tari sous l'influence de la politique et des complications qu'elle entraîne, avant d'arriver à un état complet de dépérissement. A l'appui de notre opinion, nous dirons que toutes les fois qu'il changeait d'air, il éprouvait dans sa santé une amélioration sensible, sans parler de plaisir secret qu'il éprouvait à voir son entreprise arrivée à son terme: aussi se sentit-il assez de force pour assister à la consécration de l'église. Il chargea de cette pieuse cérémonie, comme nous l'avons déjà dit, Camille Cayetano, Patriarche d'Alexandrie et Nonce du Pape en Espagne, homme aussi distingué par ses vertus que par son savoir. Dès que Philippe II eut pris connaissance de tout ce qu'il fallait pour cette solennité, il s'entendit avec le Nonce, et le jour de la consécration fut fixé au 30 août, avec ordre d'en fêter tous les ans l'anniversaire. La veille de ce grand-jour, il y eut un jeûne rigoureux pour les religieux, les employés, les domestiques du palais et pour les habitants de l'Escurial.



CAMILLE CAYETANO.

Le Nonce, accompagné du Roi, fit ce jour-là, parmi les nombreuses reliques, un choix de celles de Saint Laurent, des Apôtres et d'autres Saints qu'on devait déposer dans une magnifique chasse en verre, laquelle devait être scellée sous le maître-autel. Après avoir été apportées à la vieille église où l'on avait disposé un autel tout exprès, le Nonce les enferma dans une chasse en verre avec trois grains d'encens, et un parchemin contenant les paroles suivantes: «*L'an MDXCV, le* 30 *août, Moi Camille Cayetano, Patriarche d'Alexan-»drie, Nonce apostolique en Espagne, ai consacré cette église et cet autel dédiés à Saint Laurent, et ai renfermé dans »ce dernier les reliques de l'illustre Martyr, avec celles des douze Apôtres, de Saint Etienne et d'autres Saints; de plus »ai accordé pour aujourd'hui, à tous les fidèles un an d'indulgence et* 40 *jours à tous ceux qui visiteront cette église le »jour de l'anniversaire de cette consécration.*» Il scella ensuite la chasse, et la déposa sur une espèce de tréteau construit à cet effet. On disposa également tous les objets précieux, et sur chacun des principaux arceaux qui s'élèvent autour de l'église, on plaça onze cercles en marbre blanc, sur lesquels était incrustée une croix de jaspe rouge donnant sur l'amaranthe. Le douzième se trouvait au chevet derrière le maître-autel. Chaque cercle était surmonté d'un chandelier muni de son

---

consignée dans les saints canons, et le Pape Saint Clément le recommande dans plusieurs lettres où il affirme que cela avait été prescrit et ordonné par les Apôtres-eux mêmes, comme cela a été depuis confirmé par Saint Evariste et Saint Urbin. D'ailleurs Notre Seigneur lui-même honora de sa présence la dédicace du temple faite par Judas Machabée, voulant faire entendre par là qu'il désirait que toutes les églises fussent consacrées.



cierge (1). On avait construit aussi un escalier mobile en bois, large et commode, avec sa rampe, ses paliers, dont la peinture était faite avec tant de talent qu'elle imitait, à s'y méprendre, le marbre le plus fin. Cet escalier, qui avait 24 pieds de haut, reposait sur de fortes roues, et les personnes qui se trouvaient dessus, pouvaient facilement le diriger partout où elles voulaient. Le Nonce et les membres du clergé qui l'accompagnaient y montèrent: de là, ce prélat put oindre avec le Saint-Chrême les croix placées aux quatre coins de l'église. Enfin, pour ne pas nous arrêter aux insignifiants préparatifs du Saint-Chrême, tel que l'huile de catéchumènes, l'encens, les paquets d'hysope, les fourneaux, les navettes, le sel et les linges de différentes espèces, etc., nous croyons que, pour donner une preuve que rien n'avait été épargné pour cette imposante cérémonie, il suffira de dire que le Roi avait fait imprimer un très-grand nombre de livres contenant l'office de la consécration. Tous les moines ainsi que tous les assistants reçurent un exemplaire, afin que chacun pût savoir ce qu'on devait chanter et réciter: il régna partout le plus grand ordre (2).

Les derniers rayons d'un soleil caniculaire disparaissaient derrière les coteaux pittoresques qui entourent l'Escurial du côté du Couchant: les fenêtres de la façade occidentale du monastère refléchissaient ses feux étincelants ainsi que les nuages bizarres dont les lignes transparentes et de diverses couleurs encadraient la somptueuse demeure où le roi de la nature semblait se cacher pour se livrer au repos; l'église élevait sa masse imposante, éclairée en ce moment par la lumière faible et douteuse du crépuscule toujours précoce à l'Escurial; la blancheur du granit nouvellement travaillé tranchait sur ce fond sombre formé por la verdure des bois d'alentour. Tout semblait imprimer un cachet religieux et pacifique à la solitude qui régnait dans ces environs.

Sans attendre l'apparition de la pâle étoile du soir, la pieuse résidence du grand Roi s'éclaira de mille feux avec une rapidité incroyable. Les lignes de ce vaste et sévère édifice ressortaient comme des bandes lumineuses. Le sommet et la base de l'édifice paraissaient environnés d'une brillante auréole qui, tout en charmant les yeux, ravissait doucement le cœur et enivrait les sens. Les rayons du soleil couchant tamisés par les tentures contre lesquelles ils venaient se briser, inondaient l'intérieur du temple d'une lumière d'or, qu'on aurait pu comparer aux douces émanations d'un esprit renfermé dans la nature. En arrêtant ses regards sur ce tableau magnifique, selon le dire d'un historien, on aurait cru assister à la vision de Saint Jean, revoir cette ville sainte, cette cité mystérieuse qui descendait du ciel comme l'épouse qui va au-devant de son divin époux. Dans ce moment le monastère de Saint-Laurent ne semblait plus être l'ouvrage des hommes, mais une œuvre sublime qui remplissait l'âme d'admiration et de douces pensées.

La nuit s'écoula enfin: le temps était pur et serein. L'Escurial s'apprêta de bonne heure à fêter ce grand jour. Dès l'aube (c'était le 30 août 1595), les moines quittèrent leurs cellules pour aller célébrer l'Office divin et chanter les petites Heures, afin d'être entièrement libres pour assister à cette solennité. Toutes les cloches bourdonnaient comme un essaim d'abeilles tourmentées par le vent, et lançaient cette harmonie dont savent pénétrer nos cœurs les chants sublimes de la religion.

Le Nonce, accompagné d'un grand nombre de moines et de seigneurs, se rendit de grand matin à l'église, et après s'être

(1) Le sens mystique de ces croix, ainsi que de celle que fit le Nonce avec le bout de sa crosse à la porte de l'église, signifiait que ce signe sacré devait chasser les malins esprits qui s'étaient emparés de ce séjour à la faveur des ténèbres de l'ignorance.

(2) Nous avons vu dans la bibliothèque une soixantaine de ces livres en cuir, dorés sur tranche, tel qu'ils furent reliés alors, et qui sont restés comme une preuve irrécusable de l'importance que l'illustre fondateur ajoutait à cette solennité; car Philippe II ne négligea rien pour lui donner le plus grand éclat.

assuré que tout avait été disposé à l'avance, commença la consécration, cérémonie, comme le dit Siguenza, longue, mais pleine de mystère, d'onction et de majesté religieuse.

L'illustre fondateur souffrait énormement des atteintes de la goutte, au point qu'il ne lui était guère possible d'assister à la bénédiction de l'église: cependant il se détermina à se faire transporter dans la stalle qui lui était réservée dans le chœur, et puis à la galerie principale. Dans toutes les autres circonstances où sa présence était nécessaire, il se fit remplacer par son fils Philippe, qui s'acquitta parfaitement de cette mission. Celui-ci, en effet, à la tête d'un grand nombre de seigneurs, présida la procession, fit tout le tour de l'église, et vint ensuite prendre place sous le dais de brocart qui l'attendait à la porte de l'église. Ce fut alors que le jeune prince écouta le discours que lui adressa le Nonce, placé en face sur une chaise plus basse: celui-ci lui dit entre autres choses, en se conformant du reste aux prescriptions du Rituel: *Prince Sérénissime, sachez que les Saints Canons ne permettent pas qu'on consacre les églises sans dotation ni sans ministres: de même qu'on exige une dot pour le mariage, de même aussi des revenus assurés sont indispensables pour la subsistance des ministres. C'est pour cette raison, Prince Sérénissime, que nous désirons savoir quelles ressources le Roi Catholique votre père compte laisser à ce monastère, et de quelles rentes il a déjà doté ou pense doter cette église.* En entendant ces paroles, le jeune Prince ouvrit un papier qu'il avait à la main, et dit: *Voici la réponse que vous me demandez.* Il remit aussitôt cet écrit au Secrétaire d'Etat D. Martin de Idiaquez, qui, après l'avoir reçu avec tout le respect convenable, en fit la lecture à haute voix, en traduisant le texte latin, dans lequel il était rédigé. *Je pense, mon très Révérend Père en Jésus-Christ, que vous n'ignorez pas combien sont nombreux les moines destinés au service de ce monastère, et que la dotation qui leur est affectée, est en rapport avec le nombre des religieux et l'importance de la communauté. Celle-ci possède déjà les terres del Quejigar, et de Navaluenga, celles de la Herreria, de la Fresneda, et del Espadañal, propriétés bien connues, sans parler des possessions importantes qui y ont été ajoutées, de l'abbaye de Parraces, et du prioré de Saint-Thomé, et de plusieurs autres bénéfices ecclésiastiques que le Saint-Siège, sur les instances de mon père, a accordés; je passe sous silence les autres avantages qui seront assurés à cette communauté et aux religieux qui y vivront, dans les termes et conditions qu'il plaira à mon père de fixer.* La donation ainsi que les conditions ayant été acceptées par toutes les parties, on en dressa l'acte par devant Jean Beltran de Guevara et Figueroa, Pronotaire Apostolique: aussitôt après le Nonce l'approuva et le signa, après avoir apposé son sceing.

Cette solennité, présidée par le prélat, ne fut terminée qu'à quatre heures du soir; elle s'était prolongée bien tard si l'on a égard à la santé délicate de Philippe II. Le lendemain on consacra les autels des bas côtés, ainsi les 40 autres qui restaient. On avait placé sur chacun d'eux une chasse avec un grand nombre de reliques, richesse inconnue dans n'importe quelle église de la chrétienté, ce qui prouvait d'une manière évidente la puissance et les sentiments religieux du Royal fondateur, ainsi que le désir qu'il avait de faire de l'Escurial un monument aussi grandiose que magnifique.



VUE GENERALE DU MONASTERE ROYAL DE L'ESCURIAL, PRISE DE LA HERRERIA.

Si la mémoire de nos lecteurs est fidèle, ils se rappelleront que 30 ans auparavant on avait posé la première pierre de cet édifice. Vingt-et-une années furent consacrées à la construction, et le restant à l'ornementation intérieure (1); temps bien long si l'on considère l'impatience du Monarque, mais terme bien court si on veut bien tenir compt des travaux qui s'y exécutèrent.

(1) Il n'est pas ici question des 9 années qui furent employées à la construction du caveau de la famille royale, dont nous parlerons plus tard.



Morada espléndida de Reyes vivos, mansion reducida, pero ostentosa, de Reyes muertos, yo te saludo.

(*Joaquin Maria Lopez.*)

Ya se escucha del templo sacrosanto
Cómo al trono de Dios piadoso sube
La prez cristiana de ferviente canto,
Envuelta en humo de aromada nube (1).

(*Infante.*)





'ESCURIAL était enfin achevé; on avait mis la dernière main à cette grande page de granit dont les générations relisent le langage éloquent. On y trouvait réuni tout ce que les arts ont produit de plus remarquable, ce que la religion possède de plus respectable, tout ce qui peut contribuer au développement des sciences, comme tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré dans les fastes du christianisme.

La superbe basilique s'élevait, au milieu de son siècle, comme une de ces pyramides gigantesques et immortelles, érigées par la main de Dieu.

Ce monument, placé au pied de montagnes volcaniques, dû à la foi d'un chrétien en même temps qu'à la munificence d'un puissant souverain, était regardé comme la huitième merveille du monde, et faisait, à juste titre, l'orgueil de la nation espagnole. Il était là comme un témoignage vivant de la grandeur de l'Eglise Catholique, écrasant sous sa masse énorme les derniers vestiges de la domination des Maures.

Si les génies les plus fameux de la Grèce et de Rome concoururent à la décoration de l'église du Saint-Sépulcre qu'on admire à Jérusalem, et effacèrent, dans ce lieu d'ignominie, la magnificence de l'ancien temple de Salomon et du palais d'Herode, de même aussi les artistes les plus renommés du pays et de l'étranger contribuèrent à l'embellissement de l'Escurial. Leurs ouvrages sont encore là pour servir de modèle aux générations futures, et demeurent comme une preuve éclatante de la piété et de la générosité du monarque qui en fut le fondateur.

Les hommes de talent, qui se trouvaient au loin quand on construisit le monastère de l'Escurial, revinrent en Espagne, attirés par la gloire et la fortune. Les artistes étrangers les plus illustres répondirent à l'appel qui leur était fait, et s'empressèrent d'accourir comme certains talents oubliés au fond de quelque province.

(1) Ces quatre vers sont extraits d'une jolie pièce de poésie adressée par le poète même à l'auteur de cet ouvrage.

On ne voit point autour du Royal Monastère de Saint-Laurent des palmiers, des champs d'orangers, des ponts admirables par leur hardiesse, des aqueducs et des chapiteaux d'une architecture remarquable. On n'y trouve point de sycomores; ni de tours menaçantes; il n'est pas non plus environné de vieux et de solides remparts. Tous ces genres de beautés se trouvent disséminées sur le sol de l'Espagne; on les rencontre dans les plaines comme sur les montagnes; il y a bien des beffrois où jamais les infidèles n'ont fait vibrer la cloche d'alarme, selon l'expression poétique de Victor Hugo. Les églises y renferment une infinité d'ornements et de détails précieux; mais l'Escurial, qui est la véritable expression du seizième siècle, qui reproduit le caractère de cette époque, qui est l'image fidèle de l'esprit religieux de nos pères, n'a qu'une seule chose.....

LE ROYAL MONASTERE DE ST-LAURENT.

Si l'on veut retrouver plus clairement dans les pâles reflets de l'histoire, la puisssance de la nation qui marchait à la tête des peuples de l'Europe, et apprécier son influence morale et sa grandeur au point de vue des arts, qu'on se transporte à l'Escurial; on verra ce qu'était l'Espagne sous Philippe II; car, n'en doutous pas, les peuples grands et puissants sont les seuls qui savent consigner leur valeur dans des œuvres aussi imposantes que hardies.

Si l'on veut former sur ce Prince une opinion claire et exacte, si l'on désire enfin connaître l'homme extraordinaire qui sut donner à la victoire de Saint-Quentin une forme sensible, qui fit retentir son nom du pied de ces montagnes, et à qui ses admirateurs et ses ennemis prodiguèrent les éloges les plus exagérés, comme les termes les plus injurieux, qu'on aille à l'Escurial; qu'on examine avec attention ce monument séculaire, qui exprime d'une manière fidele la pensée du fils de Charles-Quint; qu'on traverse le magnifique vestibule de l'église; qu'on contemple cette imposante basilique; on y retrouvera gravés sur le granit les traits de ce monarque comme les sentiments qui l'animaient; on y découvrira des parcelles de son âme d'une manière plus sûre et plus exacte que dans les plus beaux portraits de Pantoja, et les écrits passionnés des auteurs tant anciens que modernes. Si l'on souhaite enfin de connaître le pontife de l'art qui, déjà maître du sanctuaire, se consacra à son culte en élevant un monument, fruit de sa propre inspiration, digne de cette source divine, monument qui parle à l'esprit et aux sens, qui satisfait les plus vifs besoins du cœur, on n'a qu'à prononcer le nom de *Juan de Herrera*. On trouvera en lui une pensée sublime, capable d'inspirer un poème religieux. Dans la coupole gigantesque de l'église del Escurial, on verra écrit clairement le plan hardi et grandiose du célèbre architecte espagnol.

Qui ne s'extasierait pas devant les belles productions des hommes de l'art? Qui pourrait rester froid devant l'œuvre de Juan de Herrera, qui sans doute conçut ce magnifique plan dans un moment d'inspiration? On ne saurait comprendre d'une autre manière que ces voûtes colossales fussent l'ouvrage d'un mortel, qu'un homme ordinaire eût trouvé cette admirable distribution, eut appliqué à ce merveilleux édifice le sceau de son génie pour léguer à la postérité un nom immortel.

A l'exemple de l'alcyon qui bâtit son nid sur un rocher sauvage, Philippe fit construire le Monastère de l'Escurial au pied de montagnes escarpées et pittoresques: avec une volonté de fer, il poursuivit la réalisation de sa pensée jusqu'à ce qu'on eût terminé la plus belle page de notre histoire religieuse, artistique et monumentale.

L'Eglise Catholique soutenait en ce moment une lutte terrible; comme un véritable soldat de la foi, le fils de Charles-Quint combattait vaillamment pour elle. Ses ennemis lui faisaient une opposition des plus acharnées; aussi, en élevant ce monastere, il éleva en même temps une digue contre les idées subversives; et ce monument, il faut le dire, fut comme le symbole de ses croyances et de ses nobles inspirations.

Posé en ardent défenseur du catholicisme, professant le plus profond respect pour les décrets de la Providence, il se montra ferme et inébranlable dans l'accomplissement de ses pénibles devoirs. Religieux par principe, ce prince était d'un caractere sévère qu'il poussait jusqu'à l'inflexibilité; son intelligence était excessivement remarquable. Il était triste et mélancolique comme il convenait à un personnage sur la tête duquel reposaient les destinées des deux mondes, et habitué à commander à un peuple jaloux de conserver son ascendant moral sur l'univers. Avec une pénétration exquise, avec une habileté incomparable, il sut marcher avec son siècle; il se servit de ses immenses revenus et de ses trésors pour immortaliser à la fois ses goûts et son siècle. La postérité, moins par ingratitude que par indifférence, a négligé d'élever des statues à ce monarque, et en cela elle a agi sagement. Quel mortel pourrait élever un monument plus grand que celui que Philippe II éleva lui-même au pied des monts Carpétans?

Le magnifique monastère de l'Escurial renferme, avec les chefs d'œuvre de l'art, les enseignements de l'histoire, la philoso-

phie de la vie, les tristes leçons du temps. Par un contraste bizarre, on peut contempler à la fois le pouvoir dans tout son éclat, et le pouvoir réprésenté par quelques grains de poussière.

Les beaux arts, encouragés par la gloire, se trouvaient réunis dans le nouvel édifice. On y admirait une bibliothèque digne seule d'honorer la mémoire de Philippe II, et de figurer en première ligne parmi les établissements de ce genre. Il y avait aussi un collége et un séminaire, où les élèves recevaient les bienfaits d'une instruction solide. Ce monument renfermait encore les restes de ses glorieux ancêtres, qui reposaient, sinon dans un lieu tel qu'il le désirait, du moins dans un lieu qui suffisait pour nous démontrer l'égalité établie, dans ce sombre séjour, par la mort, dont la main glaciale se plait à renverser toutes les grandeurs de la terre; enfin, la religion dont il faut reconnaître la puissante influence, avait sanctifié cette pieuse demeure.

Ce monastère se distingue surtout par une architecture simple et majestueuse, exemple de faste comme de mesquinerie: l'art et le sentiment se trouvent réunis dans un style sévère. L'esprit religieux, la sublime mélancolie du christianisme, le sceau des pensées grandes et immortelles, telles étaient les aspirations de Philippe II.

Le monastère de Saint-Laurent, comme tous les anciens édifices consacrés au culte, par le langage des siècles qui se sont écoulés: il salue les vivants du haut de ses coupoles, montre au voyageur étonné les merveilles de l'homme quand celui-ci ouvre son cœur aux douces méditations de la religion, et se livre à l'étude des beaux-arts.

La construction de cette masse énorme, aussi majestueuse et aussi sublime que la religion divine à la qui elle doit son origine, se fait remarquer par la sévérité comme par la correction de ses lignes, par la régularité comme par le fini de tous ses détails, et par l'harmonie de ses proportions, que quelques esprits chagrins non pas craint de critiquer; par une belle simplicité qui tranche au milieu de sa grandeur, enfin, par l'inspiration mystérieuse qui prête la vie, qui fait entendre une voix éloquente au milieu d'un silence imposant. Cette demeure devint à la fois pour ce prince un lieu de plaisir et de délassement.

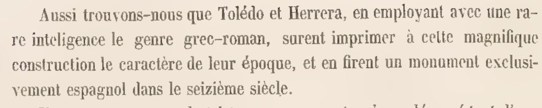
Semblable à l'empereur Tibère, qui, de sa résidence de Caprée, gouvernait le monde par correspondance, Philippe II quittait souvent son palais de Madrid pour se rendre à l'Escurial où, d'un trait de plume, il dictait des lois aux deux hémisphères. Aussi voyons-nous ce monarque, aussitôt que les affaires lui laissaient quelque loisir, accourir à ce séjour de prédilection. Là, il oubliait les soucis et les tourments qu'il devait à son double titre de père et de souverain. De là, il pouvait à l'aise surveiller la marche des travaux: il éprouvait un bonheur infini à voir surgir de terre, comme par enchantement, cette épopée de granit, épopée politique et religieuse, épopée destinée à célébrer, par la voix puissante de monuments séculaires, les vérités sublimes de la religion et les gloires de notre pays.

En effet, notre religion possède un art particulier, un art qui inspire les véritables sentiments de la vertu, qui porte l'esprit à la méditation, et qui s'est toujours fait distinguer par un cachet d'originalité, bien que tous les genres d'architecture aient subi les réformes considérables depuis les modestes basiliques de la primitive Eglise jusqu'aux magnifiques cathédrales gothiques qu'on éleva pendant les XII et XVI siecles.

Les caractères spéciaux de cet art, destiné à symboliser la religion du Christ, doivent se faire remarquer autant par leur pureté et leur simplicité que par leur grandeur et leur portée morale, car, sans ces conditions, l'art ne serait ni l'expression de ses sublimes mystères ni l'aspiration vers l'immortalité.

Du reste, on est généralment d'accord que l'ogive est l'emblème des premiers temps du catholicisme, comme il est reconnu que l'architecture du moyen-âge est l'unique et la véritable qui convienne aux monuments sacrés; que les clochers gothiques, aux formes gracieuses et élancées, paraissent avoir été inventés pour porter jusqu'au ciel les pieux refrains de nos cantiques. En arrêtant un instant nos regards sur le monastère de Saint-Laurent, nous ne tarderons pas à nous convaincre de la fausseté de cette opinion. L'Escurial dont l'architecture n'a rien de commun avec celle des anciennes cathédrales, ne contient ni portes à ogives, ni fenêtres sculptées à jour, ni des chapiteaux aux gracieux contours, ni des corniches ouvragées soutenant des galeries d'un travail exquis. Ses clochers n'ont ni filigrammes ni mosaïques et ne sont pas surmontés de flèches hardies dont l'extrémité semble percer les nues. L'Escurial, nous le répétons, est simplement un monument destiné au culte des hommes tristement attachés à la terre par les liens du corps. Il se distingue surtout par un aspect simple et sévère, si conforme à l'austérité des mœurs de ceux qui l'habitent: c'est du reste l'expression de l'esprit du catholicisme en Espagne, grave, sérieux, inquisitorial, tel qu'il existait vers la fin du XIV siècle.

En effet, l'architecture, vigoureuse, mâle et massive du monument élevé par les soins de Philippe II, est tracée sur l'image et la ressemblance de l'Eglise catholique qui, à cette époque de lutte, proclamait hautement la vérité de ses principes et l'éternité de son existence.



Aussi trouvons-nous que Tolédo et Herrera, en employant avec une rare inteligence le genre grec-roman, surent imprimer à cette magnifique construction le caractère de leur époque, et en firent un monument exclusivement espagnol dans le seizième siècle.

Notre cœur se serre de tristesse en songeant qu'on a dépensé tant d'années, tant de richesses, tant de peine à élever cet édifice monumental, dont la matière première ne correspond nullement à l'ensemble de ses belles qualités. Cette pensée vient détruire nos beaux rêves: bien souvent, à cette idée, nous avons jeté la plume loin de nous; nous sentions notre sang se glacer dans les veines, et notre imagination se tarir. Dans l'avenir nous voyions nos descendants verser des larmes de désespoir sur les ruines de l'Escurial, en contemplant les débris de ce géant couvert de la poussière de siècles.

Devançant l'avenir par la pensée, nous comparions l'Escurial à l'antique Babylone qui, après avoir été la première cité du monde, avait disparu avec toute sa gloire. Il ne reste plus, en effet, que quelques ruines sur les bords de l'Euphrate, qui abritent quelques bergers faisant paître leurs troupeaux dans ces lieux désolés. Nous voyions le lauboureur actif couché sur les débris de l'opulente ville de Tyr, qui fut jadis la reine des mers. Nous pensions encore à Carthage, ce colosse d'Afrique, l'héroïque rivale de Rome, qui vainquit Régulus. A notre esprit s'offrait aussi le souvenir d'Ephèse avec le fameux temple de Diane, l'immortelle ville de Sagonte, l'opiniâtre Numance: au milieu de ce tourbillon de pensées, il nous semblait entendre crier sous les pieds du passant ou de l'archéologue, à la place où fut l'Escurial, les feuilles sèches qui doivent couvrir ses ruines.

Ces débris, épars çà et là sur le sol, rappelaient à notre esprit différentes pensées plus tristes et plus extravagantes les unes que les autres. Pourquoi, disions-nous, l'arbre qui tombe, laisse-t-il sur la terre une semence qui produit un nouvel arbre? Comment se fait-il que la goutte d'eau qui s'évapore, retombe ensuite en pluie, et que le déchet qu'éprouve l'or en passant par le creuset, serve à donner plus de force aux nouveaux grains de ce métal? N'en est il pas de même ici bas dans l'ordre moral? Pourquoi verrait-on détruire à tout jamais tant de chefs-d'œuvre de l'art, ces sources de nobles inspirations, tant de monuments enfantés par l'esprit religieux de nos pères, placés comme autant de jalons destinés à marquer les étapes que parcourt l'homme sur la terre?

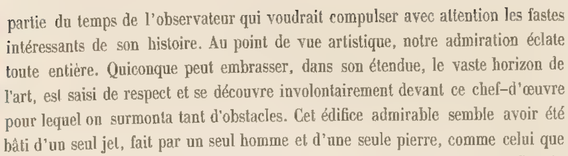
Mais laissons au temps inexorable le soin de transmettre aux générations futures l'histoire vieillie de l'Escurial; éloignons de notre esprit ces réflexions qui portent dans le cœur un sentiment de tristesse qui le déchire.

Si les découvertes du seizième siècle, en étonnant l'humanité, servirent de suaire au moyen-âge, si le goût des choses antiques se refugia au fond des souterrains pour se fortifier dans la méditation et dans l'étude; de même, si l'Escurial vient à disparaître un jour, il ne manquera pas d'hommes savants ou de pieux touristes qui, recueillant toutes les impressions que peuven inspirer les vestiges des arts et de la religion, sauront découvrir, au milieu des ruines, les traces de son antiquité, pour raconter en détail à leurs contemporains ce que fut l'Escurial, redonnant ainsi la vie à cette page immortelle que la main de l'ignorance, et le poids des anées auraient impitoyablement détruite. Ainsi on refera le vieil édifice des âges qui ne sont plus, et, avec l'aide des anciens historiens, on le verra reparaître plein de vie et imposant de majesté.

Qui sait même si, en faisant un appel à la générosité des peuples catholiques, on ne parviendrait pas à rendre au monastère de l'Escurial son ancienne splendeur? On ne ferait du reste qu'imiter le noble exemple du Pape Léon XII, qui eut recours à ce moyen pour reconstruire la superbe église de Saint-Paul à Rome, dont les immenses richesses, réunies à grands frais, pendant près de quinze siècles, avaient été détruites par les flammes en moins de six heures.

Mais à quoi bon toutes ces réflexions? Continuons à examiner cette œuvre gigantesque, non telle qu'elle aurait dû être, mais telle qu'elle estr ou, pour mieux dire, telle qu'elle était lorsque Philippe II la termina.

Au point de vue général, le monastère de Saint-Laurent offre un vaste champ à la curiosité et à l'étude. Dans cette retraite de paix et de silence, tout est grand et mélancolique: tout parle à la pensée comme tout incline à la méditation. Cet immense logogriphe de granit, comme l'a nommé un historien moderne, est comme un abîme dont l'œil du géologue ne peut mesurer la profondeur, et dont la sonde ne peut jamais atteindre le fond. Comme dépôt de documents historiques, comme centre du passé, comme témoin impassible de plusieurs drames politiques, l'Escurial absorberait bien certainement une bonne



partie du temps de l'observateur qui voudrait compulser avec attention les fastes intéressants de son histoire. Au point de vue artistique, notre admiration éclate toute entière. Quiconque peut embrasser, dans son étendue, le vaste horizon de l'art, est saisi de respect et se découvre involontairement devant ce chef-d'œuvre pour lequel on surmonta tant d'obstacles. Cet édifice admirable semble avoir été bâti d'un seul jet, fait par un seul homme et d'une seule pierre, comme celui que fit tailler l'orgueilleux Dinocrate dans les flancs du mont Athos pour l'offrir à Alexandre-le-Grand: tant est grande l'unité de ses parties, comme l'harmonie de ses proportions et l'exécution de ses formes à la fois simples, majestueuses et sévères. L'homme le plus froid, le plus sceptique ne peut pénétrer, sans éprouver un sentiment de crainte, dans ce sanctuaire divin placé sous la garde du roi son mandataire ici-bas. C'est un monument sans modèle comme sans copie. Là, les rochers dociles ont obéi à une lyre plus puissante que celle d'Orphée; si ce dernier releva les murailles de Thèbes par ses mélodieux accords, on peut dire qu'une nouvelle harpe de David a élevé à son tour les murs de l'Escurial.

Vous, s'écrie dans un moment d'indignation un auteur contemporain, vous qui n'avez pour Philippe II que des imprécations et du mépris, vous qui avez défiguré ses traits pour mieux le juger, tournez vos regards vers l'Escurial, examinez, dans ses plus minutieux détails, ce merveilleux palais, et représentez-vous, si cela vous est possible, ce qu'était ce monastère dans les beaux jours de sa splendeur: vous reconnaîtrez votre erreur et ne craindrez pas d'en faire l'aveu.

L'intérieur de l'église, vu du haut du chœur, présente un admirable panorama. Il est impossible à la plume de reproduire la pompe de son architecture à la fois sévère et imposante: nous ne pourrions ici analyser l'impression que nous avons éprouvée toutes les fois qu'il nous a été donné d'admirer ce spectacle sublime, prosterné sur les magnifiques dalles de ce temple. L'Escurial, comme l'a dit un auteur célèbre, est un des plus beaux monuments que l'homme ait jamais élevé au Tout-puissant.

La voix de Johovah se fait entendre sous les voûtes du temple, et d'harmonieux échos la reproduisent mystérieusement dans cette enceinte immense. L'esprit s'extasie et ne pense qu'à adorer Dieu.

Malgré sa variété, cet édifice ne s'écarte jamais des règles de l'unité artistique qui est la loi immuable du beau et du bon goût. Nous voyons d'après cela que si le plan de l'Escurial fut bien conçu, l'exécution n'en fut pas moins irréprochable. Comme nous avons eu occasion de le dire dans le courant de cette histoire, on eut à surmonter des difficultés immenses, résultant soit des accidents du terrain, soit de la qualité de la pierre, soit encore de la grandeur même de l'édifice. Les murs qui, en plusieurs endroits, ont plus de six vares d'épaisseur, sont percés, dans toutes les directions, de portes et de fenêtres, avec des escaliers et des passages, le tout parfaitement approprié au service du public: il en est de même de la galerie intérieure qui fait le tour de l'église dans la partie élevée. Il est vraiment curieux de voir ce couloir en voûte faire, avec un art admirable, des détours et des circuits ainsi que l'exigeait la forme de ce monument religieux. Dans la construction de cette galerie comme dans le reste de l'édifice, nous ne devons pas moins admirer le talent de Jean de Herrera dont le nom durera autant que la civilisation et la culture des beaux arts; on dirait qu'il a joué avec ces masses énormes, et qu'il a voulu démontrer la puissance de l'art en présence du talent.

Nous avons vu quelquefois des arènes d'une hardiesse inouïe, des voûtes soutenues par des nervures comme celles qu'on remarque au bas des clochers. D'autres fois nous admirons des escaliers sans rampe, dont les marches paraissent suspendues en l'air, capables d'étonner par leur hardiesse l'artiste le plus habile. Plus loin, nos yeux contemplent avec surprise la croix immense qui surmonte le dôme des Evangélistes, et qui lui sert en même temps de clef de voûte. Qui oserait donc rabaisser le nom espagnol et calomnier l'œuvre la plus remarquable des meilleurs temps de l'architecture, en ne considérant ici l'Escurial que comme masse de pierre? Il y a malheureusement des hommes qui n'ont pas craint de se rendre coupables de semblable hérésie. Plaignons ces insensés qui ont pris à tâche de rabaisser tout ce qui peut contribuer à la gloire du pays pour lequel, nous ne craignons pas de l'avouer, nous professons un culte tout particulier.

Le travail délicat de la pierre imitant la dentelle, la pose intelligente et le rajustage des divers fragments fait par une main habile, méritent certainement de fixer aussi notre attention.

Le spectacle le plus surprenant, et qui remplit l'observateur d'un certain sentiment d'effroi, est de voir des masses énormes dépassant tout ce que l'imagination peut concevoir, appuyées sur de faibles voûtes qui n'ont pour les fermer qu'une petite pierre dont la grosseur et la force paraissent complètement insuffisantes pour les maintenir.

L'Escurial est de plus un modèle où l'on a appliqué avec succès les lois de résistance. En effet, malgré son antiquité, on ne remarque pas la moindre dégradation dans les pierres qui forment la base de l'édifice, comme cela se voit dans plusieurs constructions plus modernes (1). A notre avis, l'étude détaillée de cet immense monument serait capable de former seule un architecte distingué. Le beau, les chefs-d'œuvre de l'art, le talent artistique, le mérite des difficultés vaincues, se trouvent à chaque pas dans des proportions aussi élevées que surprenantes.

Si tout ce que nous voyons extérieurement de la base au sommet, porte un cachet de grandeur et de majesté, ce qui se trouve caché dans les fondements n'est pas moins admirable: c'est une belle page ensevelie sous cette masse énorme où l'immortel Tolédo a gravé son nom en traits impérissables. Pourquoi chercher à énumérer ici tout ce qu'il y a de remarquable dans cet édifice, à citer ces voûtes hardies sous lesquelles un homme à cheval pourrait librement circuler, la savante distribution des eaux, la construction des caves, des citernes et des conduits souterrains? Comme tous ces détails regardent la partie descriptive, nous tâcherons d'en parler longuement, quand nous traiterons ce sujet.

Si, après avoir considéré l'Escurial comme un tout magnifique, comme un chef-d'œuvre complet d'architecture, nous passons à l'art sublime des Raphael et des Michel-Ange, il faudra le regarder comme un riche musée renfermant les plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et de ciselure. Nous sommes ici obligés de rappeler le passé de l'Escurial. A cette époque, cette royale demeure avait été enrichie de peintures remarquables. On admirait à chaque pas les productions des écoles espagnole, italienne et flamande. L'Escurial était devenu le rendez-vous des amis des beaux arts, et l'on peut dire que c'était la source où l'artiste venait puiser ses inspirations, où les talents de tous les pays venaient se retremper. L'histoire des beaux-arts y était d'autant plus facile que la réunion de tant de merveilles prouvait clairement que la force de conception est celle qui constitue le véritable artiste. On y aurait pu faire une étude exacte en examinant les divers degrés par lesquels les arts sont passés, comme cela est démontré par les anciennes légendes et les traditions religieuses.

Philippe II, dont on ne peut nier la piété ni le bon goût, ainsi que quelques uns de ses successeurs, y réunirent peu à peu une collection de magnifiques tableaux. Ferdinand VII, que l'historien Bermejo surnomme *le second fondateur de l'Escurial*, obtint du gouvernement français qu'on lui rendit une partie des objets précieux qui avaient été enlevés pendant la guerre, aussi en 1820, l'Escurial brillait-il de tout son éclat comme du temps de Philippe II. Vers cette époque, une partie des tableaux les plus remarquables furent transportés au Musée de Madrid, dont ils sont la principale richesse. On retrouve néanmoins encore à l'Escurial les traces de son ancienne splendeur. Il y reste quelques tableaux comme un triste souvenir de la riche collection d'autrefois. On y admire encore les plafonds peints par Peregrin et l'infatigable Jourdan, les fresques et les stations dûes au pinceau de Tibaldi: on peut y critiquer quelques ouvrages incorrets de Luqueto: la vue se repose agréablement sur des lambris représentant des sujets grottesques dont sont décorées les salles capitulaires et la sacristie. Ces sculptures, exécutées avec un talent incontestable, sont l'ouvrage de Fabricio, Granello et Urbino. En parcourant cet ouvrage, et en examinant les nombreux dessins qu'on y a reproduits, tous tirés des plafonds, nos lecteurs pourront facilement se convaincre combien sont inépuisables les richesses que renferme ce monument.

Pour arriver à l'apogée de cette gloire artistique, Philippe II n'oublia point la musique; il augmenta les membres qui composaient sa chapelle particulière, et fonda celle de l'Escurial. Les cathédrales et les églises collégiales imitèrent l'exemple du souverain: les grands seigneurs améliorèrent la musique de leur chapelle qu'ils entretenaient à grands frais dans leurs palais depuis le règne des Rois Catholiques: à cette époque, la peinture, l'architecture et la musique reprirent une nouvelle vie.

La musique sacrée s'enrichit, à la vérité, d'instruments et de nouvelles combinaisons harmoniques, mais elle perdit sa pureté et sa simplicité au milieu du bruit, des fugues et des contrepointes.

La sculpture du seizième siècle, qui rivalisait, quoiqu'à un dégré inférieur, avec les autres arts, la plus liée à l'antiquité,

(1) Cet état de conservation est encore plus remarquable dans l'intérieur, où la pierre n'a point à subir l'influence atmosphérique; aussi, tout a-t-il gardé son uniformité.



avait aussi fourni son tribut de chefs-d'œuvre. Benvenuto Cellini, célèbre sculpteur de Florence, Jean-Baptiste Monegro, espagnol, Léon Leoni avec son fils, La Roldan, Jacobo Trezzo et Joseph Flecha contribuèrent par leur talent à former ce magnifique ensemble que nous admirons aujourd'hui, dont nous ne citons ici que les principaux ouvrages, nous réservant de le faire longuement quand nous arriverons à la partie descriptive.

Hoppe a raison de dire que deux pensées dominent lorsqu'on visite ces monuments impérissables de l'art; je dis impérissables parce que l'art survit à travers les âges, ne fut-ce que dans un tronçon de colonne, dans un fragment exhumé, ou dans l'herbe qui croît triste et solitaire au milieu de quelques ruines.

L'histoire le consigne dans ses écrits; le voyageur s'arrête pour l'admirer: il s'entretient mystérieusement avec ce qui n'est plus, et l'esprit rétablit ce que les yeux ne peuvent voir; ces deux pensées sont: Dieu et l'homme.

Dieu qui inspire et qui commande, et l'homme qui obéit à cette inspiration et qui s'y conforme instinctivement.

La Divinité communiquant à la créature un des rayons de sa gloire.

La transmission de la science à l'esprit créé, et l'activité à la matière.

La bonté de Dieu, et la petitesse de l'homme.

Nous avons dejà dit que cet édifice, malgré sa variété, ne s'écarte jamais des règles de l'unité, loi immuable du beau: c'est ce qui a été religieusement observé. Sans nous arrêter à la partie matérielle, sans parler de cette bâtisse somptueuse, une chose frappe d'abord l'attention de l'observateur intelligent dans l'intérieur de l'église, c'est l'harmonie qui existe entre les ornements et les meubles qu'on y admire, lesquels se trouvent parfaitement en rapport avec le goût de l'époque. Le lutrin, les stalles du chœur, la grandeur des orgues, des grilles, des balustrades en bronze, les tables des autels, le dôme qui couronne le monument de la Semaine Sainte, et enfin tous les objets sont exécutés dans des proportions mathématiquement calculées, de telle sorte que si tout cela avait été fait plus grand ou plus petit, il en serait résulté une discordance qui, tout en étant contraire au bon goût, aurait nui à l'effet.

Cette harmonie semble figurer l'unité et la puissance du dogme qu'on y adore, et que son fondateur défendait contre les cent têtes de l'hérésie. La rigoureuse exactitude de ses proportions architecturales semble révéler l'inflexibilité de ce même dogme qui, fondé sur la révélation, condamne l'erreur sans la tolérer ni la discuter.

Enfin la grandeur et l'austerité s'y trouvent combinées et réunies. Sa majesté élève vers Dieu l'âme des fidèles, tandis que sa simplicité la touche et l'édifie: là, tout y est grandiose, tout est sublime, tout y est harmonieux et divin.

Cette légère dissertation historique nous rappelle un passage d'une ode aux beaux-arts, composée par le Duc de Frias et lue à l'Académie d'Histoire: voici la traduction de ce qu'il dit en parlant de l'Escurial.

Telle s'élève, au milieu de ces monts escarpés, la masse imposante de ce temple sacré qui rappelle la victoire de Saint-Quentin, et qui sera la gloire d'Herrera. L'habile pinceau des Sanzio, des Jourdan et des Titien a immortalisé ce glorieux monument. Là, placé sur une hauteur voisine, Philippe II encourageait les nombreux travailleurs, en même temps qu'il portait la terreur sur les rives de la Seine et de la Tamise. Ses colonnes, ses portiques, ses murs, ses spacieuses galeries, le dôme majestueux, les fresques précieuses et immortelles qui ornent la coupole et le chœur, le magnifique caveau, tout révèle la puissance. Ses campagnes ne seront plus couvertes de fleurs et de verdure, ni fertilisées par les eaux murmurantes de clairs ruisseaux; la blanche neige couvrant les cimes arides des montagnes, les sifflements horribles de la tempête que soulève l'aquilon, la cloche retentissant dans la montagne accompagnent la pompe royale et le faste de la cour. Une ombre pâle, portant le sceptre et la pourpre, erre au milieu des cloîtres silencieux, l'écho fait résonner sa voix sonore dans cette vaste demeure dès le moment où la nuit déploie son manteau jusqu'à ce qu'apparaissent les premiers rayons de l'aurore, ne cessant de répéter ces mots: *ici la tombe et le trône se trouvent réunis.*

CHAPITRE VII.

1596—1598.

Philippe II ordonne une enquête sur les miracles opérés par Sainte-Thérèse.—Commission nommée pour découvrir et réunir les reliques destinées au Monastère de l'Escurial.—Manière dont elle remplit sa mission, et objets qu'elle put rassembler.—Ouvrage de Thomas Campanella; ses théories —Retour de la Commission à l'Escurial; réception solennelle qui fut faite aux membres qui en faisaient partie.—Dernière maladie de Philippe II.—Etat affreux de l'auguste malade.—Bénédiction apostolique.—Il bénit ses enfants et leur fait ses derniers adieux.—Agonie et mort de ce monarque.—Aperçus historiques sur ce prince et sur son caractère.—Opinion qu'il professait sur la propagation des ordres monastiques.—Sa sevérité de mœurs.—Son goût pour les lettres.—Parallèle entre Philippe II et Charles-Quint.—Artistes qui se distinguèrent sous son règne, et qui contribuèrent à la décoration de l'Escurial.—Digression sur les monuments religieux du moyen-âge en Espagne.—Poésie dramatique, satyre, épopée, roman.—Ecrivains militaires du XVI siècle.—Apologie de Philippe II.—Derniers honneurs rendus à ce prince.—Ouverture de son testament.—Funérailles magnifiques.—Dépenses pour la construction du monastère de l'Escurial.—Opinion de quelques écrivains.—Nouveaux détails sur l'Escurial.



ERS cette époque, alors même que Philippe II semblait le plus préoccupé de la réalisation de son entreprise gigantesque, alors même que ses souffrances physiques auraient dû concentrer toutes ses facultés sur un seul objet, on le vit néanmoins se consacrer, avec une activité sans égale, à une foule d'affaires importantes, toutes de nature distincte. Nous avons déjà représenté ce prince dictant, avec la plus grande sérénité, de Madrid ou de l'Escurial, des lois à presque tout l'univers, sans que la distance de ses possessions le gênât en rien, sans que la multiplicité des affaires portât la moindre atteinte à sa raison ou fatigât même sa mémoire, sans que ses occupations lui fissent oublier un instant ses propres affaires, celles de sa cour et tout ce qui avait rapport à la construction du monastère: car il s'occupait de tous les détails, comme s'il n'avait été dominé que par une seule pensée.

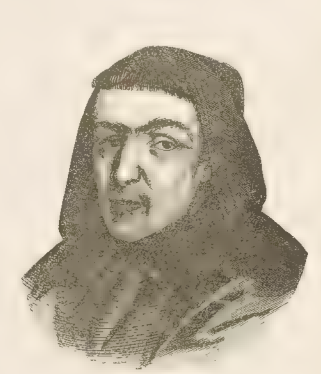
Ce fut donc à cette époque que Philippe II fit procéder, par l'intermédiaire de D. Camilo Cayetano, aux informations dans toute l'Espagne aux sujet des miracles opérés par Sainte-Thérèse. Cette enquête minutieuse ne dura pas moins de trois ans, et ce ne fut qu'en 1597 qu'on renvoya à Rome les pièces authentiques accompagnés de plusieurs lettres de ce prince, datées de l'Escurial, dans lesquelles il sollicitait instamment du Saint-Père la canonisation de cette Sainte. La lenteur apportée par la Cour de Rome à la solution de cette affaire, fut cause que Philippe II mourut sans avoir obtenu les pouvoirs nécessaires, qui n'arrivèrent en Espagne qu'en 1604 (1), et ce ne fut qu'en 1621 que Sainte-Thérèse put être canonisée par le Pape Grégoire XV.

(1) Ces pouvoirs furent remis à Laurent de Otaduy et Avendaño, Evêque d'Avila, et à Louis de Córdoba, Evêque de Salamanca, afin qu'ils prisent toutes les informations sur la vie exemplaire et sur les prétendus miracles de la bienheureuse sœur de glorieuse mémoire.

Philippe II, désireux de réunir dans le nouveau monastère le plus grand nombre d'objets de piété, et après avoir obtenu de la cour pontificale les brefs et les dispenses dont il avait besoin, avait nommé une Commission (1), chargée de recueillir dans toutes les villes, les églises et les couvents d'Allemagne, et même partout ailleurs toutes les réliques de Saints, et de pré-

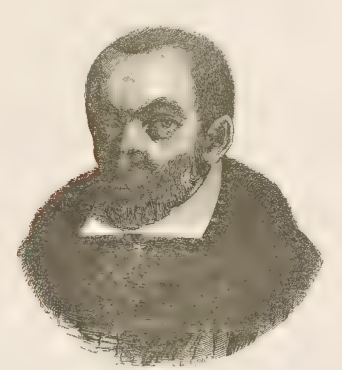


SAINTE THERESE.

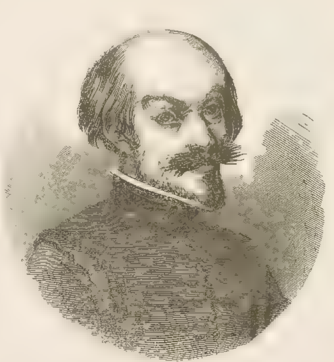


DOCTEUR LAWENBERCH.

férence les corps entiers, lorsque les propriétaires voudraient les céder à quelque titre que ce fût. Il avait expressement recommandé de payer généreusement les dons qui seraient faits, de ne rien négliger, et de ne point se laisser arrêter par les dépenses qu'il y aurait à faire. La Commission, en effet, s'acquitta consciencieusement de cette mission délicate. Enfin, dans les derniers



GEORGES BRAUNIO.



ROLLAND WEIERSTRAS.

jours de 1597, après avoir employé tous les moyens inspirés par son bon vouloir, et avec l'agrément des Princes dont elle avait visité les états, elle avait déjà réuni un grand nombre de reliques précieuses, ayant appartenu à d'illustres martyrs et confesseurs du Christ. On en avait rempli quatre énormes caisses qu'on avait eu soin de fermer et de sceller. Le Révérend

(1) Cette Commission était composée du R. P. Balthasar Delgado, de l'ordre de Saint-Augustin, du Docteur Christian Lawenberch, très-habile jurisconsulte, de Georges Braunio, commissaire apostolique, désigné à cet effet par Sa Sainteté, et de Rolland Weierstras, notaire apostolique

P. Balthasar Delgado, président de la Commission, se laissant entraîner par un zèle indiscret, et dans le but d'être agréable au roi, avait eu la fatale pensée de faire laver et dorer de distance en distance plusieurs ossements noircis par le temps et d'en retirer d'autres des chasses ou reliquaires modestes où ils se trouvaient, ce qui contraria vivement Philippe II. Cette opération irréfléchie, enleva à ces reliques leur autorité, en leur ôtant le mérite qu'elles devaient à leur antiquité.

Laissons pour un instant la Commission occupée de sa pieuse mission, dont nous aurons, du reste, le temps de parler, et entretenons nos lecteurs d'un évènement qui eut un grand retentissement à cette époque.

Il s'écrivait alors un ouvrage étrange par sa forme, qui, malgré la bizarrerie de son style, ne laisse pas de jeter un grand-jour sur le système gouvernemental et les pensées intimes de Philippe II. Nous disons étrange dans sa forme, car si ce prince avait suivi les conseils de l'auteur, et créé des janissaires chrétiens, comme l'auteur le lui insinuait, il aurait été obligé de rétablir l'esclavage et de faire rétrograder le christianisme jusques aux temps barbares. Heureusement ces conseils perfides ne furent pas écoutés. Philippe II et ses successeurs ne voulurent point se servir de semblables moyens pour rehausser le prestige de la couronne d'Espagne et pour maintenir leur prépondérance en Europe. Nous voulons parler du *Traité de Thomas Campanella sur la monarchie espagnole*, qu'on a diversement jugé (1). L'auteur était un religieux Calabrais, qui écrivait à Naples du fond d'un cachot où il avait été jeté comme conspirateur après avoir subi la question. Il composa cet ouvrage sans dates, sans livres, sans savoir ce qui se passait dans le monde dont il vivait séparé depuis vingt-sept ans.

Il l'avait dédié à Philippe II dans l'espoir que ce monarque lui accorderait un jour ou l'autre une audience particulière. *Magna et secreta colloquio tuo reservo, ubi et quando Majestati tuæ placuerit.* Cette faveur ne lui fut point accordé; et quand l'infortuné reclus sortit de son cachot, il n'eut d'autre ressource que de se retirer en France, où l'amitié de Gabriel Naude sut adoucir l'amertume de ses vieux jours.

Ce moine obscur et proscrit avait conçu cependant le projet de réformer l'Espagne, et de lui donner l'empire du monde. Si l'idée de ce projet était bonne et vaste à la fois, la théorie en était mauvaise et les moyens à employer plus detestables encore. Voici un exposé de son système que nous avons extrait de son ouvrage.

«Celui qui ne sait pas gouverner un empire, est incapable de gouverner le monde; celui qui dirige mal un royaume, ne sait pas diriger un empire; celui qui ne sait pas diriger un royaume, est impropre à administrer une province; celui qui ne peut administrer une province, peut bien moins administrer une ville; celui qui gouverne mal un village, gouvernera plus mal encore une ville; celui qui ne sait pas diriger sa famille, ne saura jamais se diriger lui-même.

»Tout souverain qui porte le sceptre, est un loup, un mercenaire, ou un simple pasteur. S'il est un loup, c'est un tyran, parce qu'il sacrifie son troupeau à ses propres intérêts. Le mercenaire n'assassine pas, il s'approprie tout ce qui peut lui être utile, les honneurs comme la liberté de ses sujets.

»Le véritable pasteur c'est le roi qui fait consister sa gloire dans celle de la nation, qui sait éclairer son peuple par ses exemples, le protéger de ses armes sous la sauvegarde de lois justes et conservatrices. C'est pourquoi un bon roi doit avoir plus de capacité que le peuple qu'il est chargé de gouverner, comme le pasteur en sait plus que ses brebis.

»Le roi doit toujours avoir à ses côtés quelque membre de la maison d'Autriche, afin de lui succéder dans le cas où il mourrait sans héritier. Il est indispensable qu'il parle la langue du pays. La capitale de l'Empire doit être toujours en Espagne; le monarque ne pourra sortir du territoire qu'en cas de guerre, et, dans cette circonstance, il devra laisser à sa place un de ses fils. Il pourra encore quitter l'Espagne lorsqu'il s'agira de demander compte à quelque vassal ou d'aller soumettre quelque province rebelle. Les enfants qui n'auront pas de droits à la couronne, seront faits cardinaux, et ne s'immisceront jamais dans les affaires d'état pour leur enlever tout prétexte d'ambition.

»Le roi d'Espagne est le Roi *Catholique*, et à ce titre le défenseur naturel du christianisme. Eh bien, le jour viendra où la religion chrétienne, selon la promesse de son Divin fondateur, dominera le monde entier. C'est au roi d'Espagne à la protéger, et c'est en profitant de ses conquêtes qu'il parviendra à donner des lois, à l'univers régénéré. Sur tous les points du globe, il possède des domaines, et à toute heure, on adresse pour lui des prières au Toutpuissant. Qu'il persévere dans sa foi, qu'il se déclare le défenseur du Christ et l'apôtre armé de la civilisation chrétienne jusqu'à ce qu'il obtienne que les touchantes cérémonies de la religion soient célébrées dans tous les pays qu'éclaire le soleil.»

Tel est en résumé le système de Campanella, considéré au point de vue général; mais, si nous passons ensuite aux

(1) Nous avons trouvé cet ouvrage dans la bibliothèque du Palais. Il est écrit en latin, et se compose de deux volumes, édition *d'Elzevir*, imprimé à Amsterdam en 1611, et publié sous le règne de Philippe II.

moyens pratiques qu'il développe, nous voyons qu'il soutient que le roi d'Espagne a reçu de la Providence la mission de combattre la religion de Mahomet et de Luther. Il faut, ajoute-t-il, que Philippe II triomphe des Turcs et des protestants, comme Cyrus triompha de Babylone, comme Alexandre triompha des Perses, comme Rome triompha de Carthage. Pour compter sur une victoire certaine, le roi d'Espagne doit d'abord gagner les bonnes grâces des Electeurs, et ceindre la couronne impériale, ensuite former une alliance intime avec le Saint-Siége, flatter les Cardinaux, et faire nommer un Pape espagnol. C'est à ce système politique, dit-il, que les rois de France ont dû leur prépondérance pendant le moyen-âge. Une fois reconnu Empereur, et disposant à son gré de l'autorité pontificale, le roi d'Espagne ne doit envisager que les intérêts de l'Eglise poursuivie, et, à l'exemple de Charlemagne, s'emparer des états occupés par les infideles et les protestants. Les catholiques d'Allemagne, de France et d'Angleterre le recevront à bras ouverts; qu'il agisse donc avec vigueur, et il est assuré du triomphe. Pour ce qui regarde la Grande-Bretagne, Campanella conseille à Philippe II de promettre son appui à Jacques II, roi d'Ecosse, à la condition qu'il embrassera la religion de sa mère, tout en se réservant de le supplanter après la victoire, en cherchant à le rendre suspect aux yeux du clergé. Il l'engage encore à favoriser secrètement les troubles qui déchiraient la France, à donner sa fille au jeune Duc de Guise, et à aider ce dernier à s'emparer du trône au préjudice des Bourbons, ou bien à provoquer un démembrement féodal pour flatter l'ambition des Seigneurs; enfin, à profiter des discordes civiles qui en seraient la conséquence, et à la faveur desquelles il pourrait conquérir ce royaume avec une armée composée de Flamands, d'Espagnols et d'Italiens. Quant au sort de l'Allemagne, il est d'avis qu'on surprenne les trois Electeurs protestants sans leur donner le temps de réunir leurs forces. Le Pape les excommuniera, et une fois séparés de la communion des fidèles, il sera facile de les déposer, et de les remplacer par des Princes chrétiens dévoués à l'Espagne. Campanella pense que Philippe II, après avoir atteint ce but, doit employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour faire asseoir sur le trône de Pologne un des princes de la maison d'Autriche, et conclure après cela un traité d'alliance avec la Russie. D'après ce plan, le Roi d'Espagne disposera de toutes les forces de la chrétienté dont il pourra se servir contre les Turcs, ses plus redoutables ennemis. Il réussira à les vaincre en favorisant le soulèvement des esclaves chrétiens d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et en provoquant la trahison des généraux turcs nés dans le sein de la religion, mais forcés de l'abjurer dès leur enfance. L'exemple de Cicala, d'Occhiali, Scanderberg, etc., prouve combien il est facile de recourir à ce moyen. Le religieux calabrais pensait qu'il serait aisé de les séduire en promettant aux plus influents le gouvernement de quelque état ou une vice-royauté. Redevenus alors chrétiens, et de plus vassaux de Philippe II, ils auraient naturellement l'espoir de transmettre à leurs descendents la souveraineté qu'ils auraient acquise, tandis que, lorsqu'ils étaient sous la dépendance du Sultan, ils n'étaient que de nobles esclaves, sans parents, sans famille, sans héritiers. L'auteur rappelle encore la croyance où l'on était alors, croyance répendue dans tout l'Orient, que l'Empire turc s'écroulerait, et que sur ses ruines s'élèverait l'Empire du Christ, lorsque les Ethiopiens attaqueraient les infidèles par la Mer Rouge, et seconderaient les occidentaux en menaçant les Turcs par la Méditerranée. C'est pour cette raison qu'il engage vivement Philippe II à gagner l'amitié du Prêtre-Jean (c'est sous ce nom qu'était connu le roi chrétien d'Ethiopie), et à faire alliance avec les Perses, en ayant soin d'exploiter à son profit la haine qu'ils ont pour les Turcs. En leur fournissant des armes, ils pourront tenir tête aux troupes ottomanes, qui n'ont vaincu que parce qu'elles avaient des armes supérieures et qu'elles étaient mieux disciplinées. En dernier lieu, l'auteur veut que le roi d'Espagne envoie en Géorgie des commerçants vénitiens chargés de faire un traité en vertu duquel les Géorgiens s'empareraient de Trébisonde et envahiraient ensuite les provinces turques de l'Asie Mineure, pendant que les Vénitiens, alliés fidèles de l'Espagne, débarqueraient des troupes en Morée, dans l'île de Chypre et en Egypte, et apelleraient aux armes les populations catholiques en leur distribuant de l'argent et des munitions, et en leur annonçant l'arrivée d'une armée chrétienne capable d'écraser toutes les forces de la Turquie. »

Tel était le songe doré qu'avait fait Campanella, qui prétendait encore que le Roi d'Espagne, à l'exemple d'Alexandre, devait enrôler dans ses armées les jeunes gens les plus robustes des pays conquis.

Le livre de Campanella (1) est l'expression fidèle des espérances que nourrissait l'Espagne au seizième siècle. C'étaient des idées de conquête et de domination sans bornes qui avaient germé dans une tête volcanisée. Campanella présente, sous la forme théorique, la pensée de tout un peuple; mais cette pensée était irréalisable, je dirai même qu'elle est contraire à nos propres idées.

Il y a des caractères qui ne se distinguent des autres que par leurs visions insensées et leurs songes impossibles; ils cèdent à une force inconnue qui les emporte sur les ailes d'une imagination en délire.

---

(1) Thomas Campanella mourut à Paris, le 21 mai 1639, au couvent de Saint-Honoré

Du haut de sa vanité insensée, l'homme proclame la vérité; il ignore que les vérités les plus absolues dégénèrent complètement, quand on veut en faire l'application. Les nombres eux-mêmes, malgré leur autorité inflexible, se prêtent à des modifications infinies dès qu'ils entrent dans le cercle des combinaisons humaines.

Une religson, imposée par le cimeterre, comme l'islamisme, pourrait à la rigueur proscrire toutes les autres, mais jamais elle ne pourrait proscrire une religion qui procède à ses conquêtes par la parole et la persuasion, qui s'est répandue, qui a grandi par la tolérance, et qui, à la faveur de cette même tolérance, existe encore en une foule de pays.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens ne cherchaient pas à imposer leurs croyances: ils se contentaient de demander quelques pouces de terrain pour élever un temple au Fils de Dieu. En vain les tyrans les jetaient-ils aux bêtes féroces du cirque; en vain les faisait-on brûler tous vifs afin d'éclairer, pendant la nuit, les honteuses orgies de l'impudique Néron. En vain le cruel Titus les faisait-il égorger par milliers dans les rues de Jérusalem; la persécution augmantait le nombre des croyants, et le christianisme brillait alors de tout son éclat et dans toute sa pureté.

Comme Campanella, le fanatisme laissa les armes de la persuasion pour prendre l'épée de Dioclétien. Au lieu de gagner les consciences par le raisonnement, il eut recours aux instruments de torture, il alluma les bûchers pour soumettre la matière. Ce fut là le temps d'épreuve pour le christianisme.

Le père de Philippe II avait passé sa vie à rêver la monarchie universelle, rêve poursuivi par quelques uns de ses descendents, comme nous le verrons plus tard. Placé en Flandres, au centre de se domaines, au dire de l'historien Mignet, Charles Quint gouvernait de là tout son empire. Il fut sans cesse obligé de courir des Pays-Bas en Espagne, d'Espagne en Italie, d'Italie en France et de France en Allemagne. Ce foudre de Guerre, comme l'appelait Cervantès, présidait les assamblées, étouffait les insurrections et livrait des batailles. La fortune lui sourit d'abord; les Castillans qui s'étaient soulevés, furent battus à Villalar, il en fut de même des Flamands à Gand, des Français en Italie, et des Allemands sur les bords du Danube et de l'Elbe. Mais il fallait être toujours en marche et vaincre toujours. Cette vie sans repos et cette série de victoires finirent par le fatiguer et l'abattre. Il devint alors triste et rêveur par suite de cette prédisposition naturelle à la mélancolie qu'il tenait de sa mère; mélancolie qu'il domina pendant cette période d'agitation, pendant cette vie de mouvement laquelle lui suggéra l'dée d'abdiquer, et le conduisit plus tard au monastère de Yuste.

Revenons un instant à la Commission chargée par Philippe II de réunir les reliques, et voyons de quelle manière elle termina sa mission de l'utopie de Campanella nous a fait perdre de vue.

Les membres de cette Commission, désireux de présenter à Philippe II le résultat de leurs recherches et de leurs travaux, emballèrent soigneusement les caisses qui renfermaient les pieux trésors, et les placèrent dans un char, en y apposant un sceau, afin de tromper la vigilance des hérétiques, et pour se conformer en même temps aux ordres du Roi. Ils partirent de Cologne le 30 septembre 1597. Ce ne fut que le 16 mars de l'année suivante qu'ils arrivèrent à Barcelonne où Gabriel de Roi prit la poste pour venir annoncer à Philippe II l'arrivée de la Commission, et prendre en même temps ses ordres. Le R. P. Balthasar, qui, avec la meilleure intention du monde avait déjà commis une faute, voulut organiser une procession solennelle pour la réception des reliques. A cet effet, il commanda, pour orner les caisses et les brancards destinés à les porter, des nœuds de rubans, des tentures avec des franges d'or et d'argent; on dépensa, pour cette cérémonie, une somme considérable, mais en pure perte, car avant d'en terminer les préparatifs, Gabriel de Roi revint avec l'ordre formel que la Commission se mît en route sans pompe, et qu'elle se rendît à Barajas, où le Monarque ferait connaître sa volonté. Le fluide conducteur de la parole, ou plutôt les magiques effets de mesmérisme, encore inconnus, n'auraient pas tenu le fondateur de l'Escurial plus au courant de tout ce qui se passait sur le Rhin. Cette circonstance, qu'on a vu se renouveler plusieurs fois pendant le règne de Philippe II, prouve clairement le soin que se prince mettait à bien choisir les personnes qu'il investissait de sa confiance.

A peine les membres de la Commission furent-ils arrivés à Barajas, qu'ils reçurent l'ordrre d'être rendus à Madrid le 8 mai. La volonté du Monarque fut entièrement accomplie. Le précieux trésor tant désiré fut en fin remis à Philippe II: il serait

difficile d'exprimer la joie et le contentement qu'il éprouva à la vue de ces dépouilles sacrées, et des titres qui en garantissaient l'authenticité. Nous aurons bientôt l'occasion de parler de la vénération profonde qu'il professait pour ces pieux objets.

Après avoir vu ses vœux en partie comblés, ce prince s'empressa de faire transporter à l'Escurial les reliques qu'il confia aux soins des deux religieux Delgado et Martin de Villanueva, porteurs d'instructions particulieres pour la réception qu'il ordonnait de faire (1). Le programme de la cérémonie que le Roi avait rédigé lui-même, fut exécuté a la lettre. Les caisses furent déposées dans l'une des chapelles le 14, et le soir même eut lieu une magnifique procession qui parcourut une allée d'arbres et des fleurs établie depuis la porte du vestibule jusqu'à l'entrée de la chapelle en traversant la Lonja; des prêtres revêtus d'ornements sacerdotaux portaient sur leurs épaules ces pieuses reliques. L'air était embeaumé par le parfum des fleurs. On avait réuni un grand nombre d'acacias, d'orangers, de myrtes, de térébinthes et de rosiers formant une espèce de tapis qui, tout en répendant l'odeur la plus suave, rehaussait l'éclat de cette cérémonie.

Le son des cloches se mêlait au murmure de la foule, semblable au mugissement des vagues qui viennent se baiser sur la plage, ou au bruit du tonnerre qui se perd dans le lointain.

La brise du soir était douce en fraiche: la nature semblait revivre au souffle des zéphyrs, et dévancer l'arrivée du printemps. Les portes, les arceaux, les pilastres tant de l'église que du vestibule étaient couverts d'inscriptions de toute espèce; on y lisait des vers, inspirés par un sentiment religieux, et qu'avaient composés, pour cette solennité, les membres de la Communauté. Les ornements que portaient les 16 diacres, se faisaient remarquer par leur richesse: les uns étaient tissus d'or avec des bordures remarquables et des cordons blancs; les autres étaient en damas, d'autres enfin en couleur jonquille relevés par des riches broderies dont les bords étaient en relief; les quatre derniers prêtres avaient des dalmatiques en cramoisi d'un travail exquis. Après eux marchaient six chantres revêtus de leurs chapes, lesquels précédaient le Prieur accompagné du diacre et du sous-diacre, couverts également d'ornements magnifiques.


CRISTOBAL DE MORA.

L'entrée des reliques dans l'église eut lieu au milieu des hymnes sacrées que chantaient 150 religieux, sans parler des 40 élèves du séminaire, qui assistaient à la procession en surplis, et portant chacun un grand chandelier. On dressa un procès-verbal de cette cérémonie, qu'on envoya à Philippe II avec les pièces de vers composés pour la circonstance, et les dessins qui reproduisaient les divers détails de la fête. Ce prince prit connaissance de tout, lut les vers malgré l'antipathie naturelle que lui inspirait la poésie. Il parcourut avec plaisir le rapport circonstancié qu'on lui adressait, et vit avec satisfaction que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés.

Malheureusement pour ce prince, ces joies devaient être de courte durée, peut-être même devaient-elles être les dernières qu'il dût ressentir. Depuis plus de 20 ans, il souffrait de la goutte, et déjà une espèce de fièvre imperceptible le minait peu à peu; depuis quelque temps il avait maigri visiblement. Ces souffrances continuelles l'avaient affaibli au point de ne pouvoir plus faire un pas. On pouvait dire que ce corps, brisé et presque réduit à l'état de cadavre, n'était soutenu que par la vigoureuse constitution et la force morale du monarque. La nouvelle de la cérémonie qui venait d'avoir lieu à l'Escurial, parut lui redonner un peu de vie, ce qui lui permit de se rendre à sa résidence de prédilection. Il ne fit aucun cas des avis des médecins: il voulut à tout prix qu'on le conduisit à l'Escurial, et voici les paroles qu'il adressa à Cristobal de Mora: «Je veux qu'on me mène vivant à l'endroit où est ma tombe.» Il fallut céder et respecter sa volonté. On fit faire exprès une chaise où il put voyager couché, portée par des hommes qui allaient avec une extrême lenteur et d'un pas égal, afin d'éviter toute espèce de secousse: Philippe II quitta enfin Madrid qu'il ne devait plus revoir.

---

(1) Le Roi était si jaloux et si méfiant, qu'on raconte à ce sujet plusieurs faits bizarres. Comme il y avait un grand nombre de reliques, et d'objets d'art remarquables, il était toujours aux aguets pour voir s'il se détachait quelque fragment, car il lui semblait qu'on allait le lui enlever. Il ne trouvait ces reliques en sureté nulle part; il suspectait tout le monde. Quand il souffrait de la goutte, il s'en faisait mettre sur les yeux, sur la tête, et principalement sur les mains; après avoir ainsi rejoui son âme, et, pour nous exprimer ainsi, après avoir respiré le parfum de ces fleurs célestes, il les faisait rapporter à leur place.

Il entreprit ce voyage le 30 juin 1598; mais sa faiblesse était si grande, et les douleurs qu'il éprouvait si cruelles et si vives, qu'il ne lui fallut pas moins de six jours pour parcourir cette courte distance. Entre cinq et six heures du soir, il arriva accompagné de ses deux fils à la Fresneda, où il trouva le Prieur ainsi que les principaux religieux du monastère, venus tout exprès à sa rencontre.

Malgré le mieux apparent qu'il paraissait éprouver, ce prince n'eut pas le courage de se faire transporter jusqu'à l'Escu-



LA FRESNEDA.



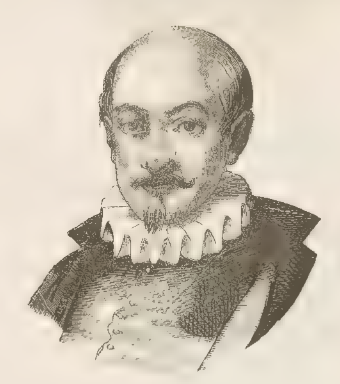
LE PRIEUR

rial; il coucha donc à la Fresneda, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors. Le Prince et l'Infante passèrent la nuit à Valdemorillo, village situé à une lieue et demie de l'Escurial; le lendemain ils rejoignirent le Roi, déjeunèrent avec lui et partirent tous ensemble le soir pour le Monastère. Philippe II voulut, le jour suivant, qu'on le portât à l'église, où il passa long-temps en prière: enfin, le 8 il commença sa dernière visite, faisant ses adieux à tout le monde et à tous les objets qu'il avait conçus dans son esprit, et dont il avait pu assurer la réalisation, grâce à son énergie et à sa ferme volonté.

Étendu sur une chaise que portaient ses serviteurs, cet homme è l'aspect cadavérique visitait toutes les dépendances du Monastère: ses facultés, du reste, s'étaient conservées intactes; son caractère avait gardé sa vigueur naturelle: aussi lui



GARCIA DE OÑATE.



ANDRES ZAMUDIO

était-il facile de prendre connaissance d'une infinité de petits détails. Il examina avec attention les reliquaires, et dicta même quelques dispositions concernant la conservation des reliques. Il contempla avec plaisir ces voûtes magnifiques, les salles de la bibliothèque qu'on venait de terminer. Il passa ensuite dans la chambre où étaient déposés les manuscrits: il se fit encore

porter dans une pièce haute, où le R. P. Siguenza avait déjà mis en ordre dans les rayons une grande collection de livres. Ce prince parcourut ainsi tout l'édifice come s'il voulait lui faire ses derniers adieux. Il eut la force d'inspecter une foule d'objets qu'on avait achevés tout récement. Il employa quatre jours consécutifs à faire cette dernière visite, qui lui causa le plus grand plaisir.

Cette distraction, dans une autre circonstance, aurait peut-être produit en lui une réaction favorable; mais elle ne fut qu'un palliatif passager qui, après lui avait permis éprouver de douces émotions, détermina au contraire une altération profonde dans ses traits.

Le quatrième jour de ses visites, il se sentit très-fatigué: la fièvre divint plus intense et plus fréquente, ce qui alarma beaucoup ses médecins, Garcia de Oñate, Andrés Zamudio de Alfaro et Juan Gomez de Sanabria (1). Les souffrances qui affectaient si vivement l'esprit du Monarque, étaient si grandes, que les médecins hésitèrent un instant pour savoir s'ils attaqueraient de front la maladie, moyen violent qui pouvait compromettre sa vie, ou s'ils se renfermeraient dans les limites d'une prudente expectative. Du reste, il ne fallait pas oublier que l'auguste malade comptait déjà soixante-dix ans, que son corps était brisé et même usé par les infirmités: aussi il était facile de voir que cette forte recrudescense n'était que l'avant-coureur de la mort.



JUAN GOMEZ DE SANABRIA.



DIEGO DE YEPES.

Pendant les sept dernières années de sa vie, Philippe II, comme nous avons eu déjà occasion de le dire, souffrait de la goutte; mais ces douleurs devinrent si fréquentes et si aiguës qu'il était constamment obligé de s'appuyer sur une espèce de béquille. A ces souffrances vint se joindre une tristesse profonde qui, tout en le minant insensiblement, finit par déterminer une hydropisie des plus cruelles.

Telle était la triste position de ce prince, quand il se fit transporter à l'Escurial. On peut dire qu'il y fut conduit par la force de sa volonté soutenue par ses croyances, par l'amour qu'il portait à ce Monastère, et l'affection particulière qu'il professait pour ceux qui l'habitaient. Là, en présence de ce monument superbe qu'il avait élevé pour la gloire de son siècle, et qui était pour lui un sujet de joie, il dut reconnaître combien est peu de chose la puissance de l'homme à côté de la puissance de celui qui gouverne les destinés du monde. ¡Pauvre mortel! ¡Comme on apeçoit vite gravé sur ton front le sceau de la misère! ¡On ne tarde guères à ce convaincre que la vie n'est qu'un voyage à travers le vide, et dont le terme est l'éternité.

(1) Ce dernier n'était que médecin adjoint. Nous avons sous les yeux un ouvrage intitulé *Considérations sur la mort du sage Roi Philippe II*, que publia en 1599, sur l'ordre de l'Archevêque de Toledo, le R. P. Antonio Cervera de la Torre, grand sacristain de l'Ordre de Calatrava. On ne saurait douter que le R. P. Siguenza ne l'ait consultée, puisqu'il en reproduit une foule de passages.



DON MARTIN DE IDIAQUEZ.



LOPE DE VEGA

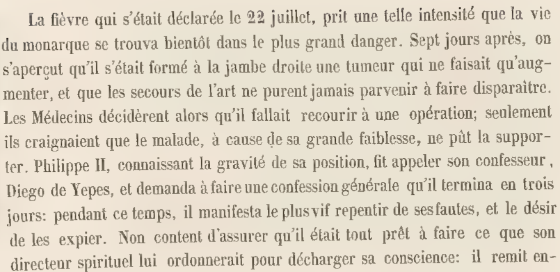


JUAN DE VERGARA.
[illegible]



EL DOCTOR PAEZ

NUMERO 61.

La fièvre qui s'était déclarée le 22 juillet, prit une telle intensité que la vie du monarque se trouva bientôt dans le plus grand danger. Sept jours après, on s'aperçut qu'il s'était formé à la jambe droite une tumeur qui ne faisait qu'augmenter, et que les secours de l'art ne purent jamais parvenir à faire disparaître. Les Médecins décidèrent alors qu'il fallait recourir à une opération; seulement ils craignaient que le malade, à cause de sa grande faiblesse, ne pût la supporter. Philippe II, connaissant la gravité de sa position, fit appeler son confesseur, Diego de Yepes, et demanda à faire une confession générale qu'il termina en trois jours: pendant ce temps, il manifesta le plus vif repentir de ses fautes, et le désir de les expier. Non content d'assurer qu'il était tout prêt à faire ce que son directeur spirituel lui ordonnerait pour décharger sa conscience: il remit encore à son premier chambellan, Don Cristobal Mora, Marquis de Castelrodrigo, un petit billet, dont il ordonna qu'on fit aussitôt la lecture en sa presence, et qui contenait les paroles suivantes; *Mon père, vous tenez ici la place de Dieu, je déclare au nom du respect que je professe pour lui, que je ferai tout ce que vous me prescrirez pour le salut de mon âme, car je vous rends responsable de tout ce que j'aurais omis de faire, attendu que je suis disposé a exécuter pleinement toutes vos volontés.*

Après avoir terminé sa confession générale, et deux jours avant l'apparition de la tumeur, Philippe II demanda qu'on lui apportât solennellement les reliques pour lesquelles il avait le plus de vénération, voulant outre cela que chaque ecclésiastique qui les porterait, fit une instruction spirituelle. Son confesseur, Diego de Yepes, celui de son fils, Garpar de Cordoba, le vénérable Prieur du Monastère et Garcia de Santa Maria, tous en surplis et avec l'étole se chargèrent des reliques. Le premier portait le genou et la peau de Saint Sébastien, le second une côte de Saint Albano, présent fait par le Pape Clément VIII, auquel il avait attaché des indulgences plénières pour l'article de la mort, comme aussi une indulgence particulière pour le prêtre *qui célebrerait le service divin sur un des autels du Monastère, avec l'assurance de délivrer chaque fois une ame du purgatoire*. Un troisième portait le bras de Saint Vincent Ferrer. On recita les prières des Saints



FR. GASPAR DE CORDOBA.



FR. GARCIA DE SANTA MARIA.

dont on avait extrait les reliques: chaque ministre de l'église adressa à l'illustre malade quelques courtes exhortations qui furent pour lui comme un baume consolateur. Enfin, après avoir adoré et baisé ces pieuses reliques, et après qu'on eut aspergé son lit d'eau bénite, ce prince se remit entre les mains des médecins. Ceux-ci, en vue de la gravité du danger, n'hésitèrent pas à tenter l'opération. Ce fut le 6 août que Jean de Vergara, chirurgien de sa Majesté, fit l'incision à la jambe.

Cette opération, quoique faite avec autant d'adresse que de talent, n'en fut moins très douloureuse; cependant l'auguste



malade n'exhala point une seule plainte: il paraissait entièrement plongé dans la méditation des pages sublimes de la Passion du Rédempteur que lui lisait son confesseur, pendant qu'on l'opérait. Cette cruelle opération terminée, il ordonna à toutes les personnes présentes de remercier le Tout-puissant: à cette injonction, toutes tombèrent à genoux et se mirent à prier avec la plus grande ferveur. A partir de ce moment, la main de Dieu sembla s'appésantir de plus en plus sur ce corps flétri et mutilé. On aurait dit que le Seigneur se plaisait à multiplier les souffrances et les douleurs du patient monarque. Chaque minute qui prolongeait son existence était un nouveau danger, et malgré cela, au milieu de ces tortures physiques, on découvrait cette âme énergique et cet esprit ferme qui semblaient, pour ainsi dire, lutter corps à corps avec le mal et même le défier. Cette espèce d'agonie dura cinquante trois jours: les douleurs qu'il éprouvait à chaque instant, ne sauraient se décrire: pour comble de maux, ses ulcères devinrent une affreuse pourriture. Au milieu de tant de souffrances inouïes, Philippe II ne paraissait trouver de consolation que dans la méditation des choses saintes. Il ne se passait pas de jour qu'il ne demandât au Révérend P. Martin de Villanueva quelque nouvelle relique ou quelque Vierge: on sait que ce religieux avait été préposé à la garde de ces pieux objets. Sur l'autel provisoire qu'on avait dressé au pied du lit de l'illustre malade, on avait placé les reliques les plus célèbres. Les rideaux étaient couverts de Crucifix, d'images et de reliquaires. Il était impossible de regarder sans arrêter ses yeux sur quelque objet de piété. De temps en temps il les baisait avec effusion, et les appliquait sur ses plaies avec foi et avec confiance: c'est surtout pour le morceau de la Sainte Croix (Lignum Crucis) qu'il avait la plus grande vénération. Quand il s'assoupissait, il appelait, pour le tenir éveillé, l'Infante, qui n'avait pour y réussir, qu'à prononcer ces mots: *ne touchaz pas à ces reliques*.

Il faisait continuellement remettre à son confesseur, Garcia de Loaisa, alors archevêque de Tolède, et à Jean Ruiz de Velasco, des sommes importantes pour être appliquées à faire dire des Messes, á doter des orphelines, à secourir les veuves et les pauvres, à fonder des établissements religieux, à élever des autels, sans oublier les hôpitaux et les autres œuvres de charité (1).

Malgré son état désespéré. Philippe II continuait à gouverner: il donnait à son favori Mora, des ordres concernant la signature du traité de Vervins, dont le Pape Clément était le médiateur. Il eut encore le temps de se désabuser et de reconnaître que tout l'or dépensé et que tout le sang qu'on avait versé pour soutenir ses vieilles prétentions au trône de France, avaient été inutiles.

Ce prince, ayant appris que les bulles pour l'archevêque élu de Toléde étaient arrivées, voulut qu'on procédât immédiatement à la consécration du nouveau prélat. Aussitôt il fit avertir le Nonce de Sa Saintété, Camilo Cayetano, André Pacheco, évêque de Ségovie, ainsi que l'évêque d'Osma. En effet, le 16 août, eut lieu cette cérémonie avec toute la pompe et l'éclat désirables dans la grande chapelle de l'église, afin que de son lit il pùt tout voir.

Après cette imposante cérémonie, il fit appeler le Nonce, et le pria de vouloir bien lui donner la bénédiction Pontificale avec indulgences plénières pour l'article de la mort, avec toutes celles qui peuvent être accordées par le Souverain Pontife, en l'assurant que son plus grand désir était de mourir dans la grâce de Dieu, et d'obtenir le pardon de ses fautes. Le Nonce accéda à sa pieuse demande, et aussitôt après, il expédia un courrier à Rome: le Saint-Père s'empressa de ratifier tout ce que son légat avait fait en faveur du roi mourant.

(1) Diego de Yepes, Antoine Cervera de Latorre, Jean Suarez de Godoy, Antoine de Herrera, Siguenza, Quevedo, etc., et quelques auteurs assurent que, pendant ce temps d'épreuve, Philippe II fit rendre la liberté à plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouvaient l'épouse d'Antoine Perez et sa famille: il en est qui prétendent que Philippe II fut le fondateur de l'ordre du pardon, et tout semble confirmer cette opinion. Il est certain qu'on distribua, à cette occasion, plus de 22.000 ducats. Sans parler des aumônes, des neuvaines, des Messes et autres œuvres pieuses, Philippe II donna pour le rétable de Notre-Dame de Guadeloupe 20.000 ducats, avec une rente de 1.000 ducats. Il fonda, par l'intermédiaire du Comte de Chinchon, le monastère de Huesca en Aragon, où furent établis des frères de l'Ordre de Saint-Augustin: ce même gentilhomme fut également chargé de donner 10.000 ducats pour Notre-Dame de Monserrat. Le couvent de l'ordre des Prêcheurs de Valence, reçut 5.000 ducats plus 1.000 affectés à la restauration de la façade de l'église, avec une somme sufissante pour l'entretien d'une lampe allumée. La Communauté de Saint-Bénoît de Valladolid eut 3.000 ducats, avec 6.000 pour faire canoniser Saint Raymond: enfin, il prit sous son patronage l'église de Notre-Dame d'Atocha, située, à cette époque, hors de l'enceinte de Madrid.



La vie du monarque s'éteignait insensiblement: l'auguste malade en était arrivé au point de ne pouvoir plus se faire entendre quand il parlait. La prolongation de son existence paraissait un problème inexplicable au milieu de tant de souffrances horribles. Comprenant enfin que sa dernière heure allait sonner, et voulant recevoir l'extrême-onction pendant qu'il jouissait encore de toute la plénitude de sa raison, il demanda avec instance qu'on l'administrât et voulut que son confesseur lui lût à haute voix dans le Rituel romain les prières que le prêtre a coutume de réciter pendant qu'il administre ce sacrement. Après avoir pris connaissance de tous les détails de cette triste cérémonie, il demanda aux médecins s'il était en état de recevoir l'extrême-onction. Ceux-ci, après s'être consultés ensemble, répondirent affirmativement. Il se fit immédiatement laver les mains et couper les ongles. Il désira ensuite voir Cristobal de Mora, qu'il chargea de dire au Prince son fils qu'il voulait qu'il assistât à cette cérémonie. Même avis fut donné au Prieur du monastère, à quelques religieux et aux seigneurs de sa cour. Tous les préparatifs étant enfin terminés, l'archevêque de Tolède lui donna l'extrême-onction le 1.er septembre à 9 heures du soir en présence du Prince et de l'Infant, et des autres personnes que nous venons de nommer. Le Roi se montra plein de calme et de résignation: à part sa faiblesse, on eût dit qu'il ne souffrait point.

Le R. P. Siguenza qui était présent á cet acte religieux, crut qu'on s'était trop hâté de lui donner ce Sacrement, que l'Eglise n'autorise que lorsqu'un malade est à l'extrêmité.

Après la cérémonie, ce monarque resta seul avec son fils auquel il adressa les paroles suivantes: *J'ai voulu, mon fils, que vous soyez ici, afin que voyez comment tout finit ici-bas.* Il lui recommanda ensuite de bien veiller à la défense de la foi et de la justice, et l'engagea à vivre de manière à avoir la conscience tranquille quand il arriverait au terme fatal.

La mort, dit un témoin oculaire, ne voulut point l'enlever avant d'avoir prouvé que les grands de la terre sortent de la vie d'une manière aussi triste et aussi honteuse que les plus pauvres d'entre les hommes. Le Roi mourant dit encore à son fils



L'ÉVEQUE D'OSMA.



L'ÉVEQUE DE SÉGOVIE.

que, ne se sentant pas la force de lui expliquer ce qu'il fallait pour gouverner tant de peuples, il chargeait de ce soin son confesseur, qui l'aiderait de sa profonde expérience, et qui donnerait en même temps les plus sages conseils pour bien diriger sa conscience. Ces conseils étaient les mêmes que Saint Louis Roi de France avait donnés à son successeur.

Le jeune Prince sortit de cette entrevue vivement ému, tandis que son père resta cloué sur son lit de douleur.

A partir de ce jour, Philippe II cessa de s'occuper des affaires du gouvernement, pour ne penser qu'à sa mort et à ses



funérailles. Il voulut d'abord qu'on ouvrit et qu'on examinât le cercueil où était renfermé le corps de l'Empereur son père, afin qu'il fût enseveli de la même manière. Il fit ensuite une solennelle profession de foi, comme celle qui se trouve dans le second volume de l'ouvrage de Louis Blosio. Quelques jours plus tard, il fit appeler auprès de lui Ruiz de Velasco, gentilhomme, et lui donna l'ordre d'apporter la boite dont il lui avait confié la garde six ans auparavant à Logroño, où se trouvaient renfermés deux cierges bénits au monastère de Monserrat, deux disciplines dont l'une était fort usée, et un Crucifix en cuivre.

C'est avec ce Crucifix dans la main, dit le Roi, *que mourut mon père: qu'on le suspende dans l'interieur de mont lit. C'est avec cette discipline qu'il se frappait dans le choeur du monastère au milieu des autres religieux: gardez cette relique*. Il appela ensuite Ferdinand de Toledo, lui remit les cierges, et le pria d'en tenir un tout allumé, afin de le lui donner quand il le demanderait.

Philippe II voulut que son cercueil fût fait dubois qui était resté après la confection de la croix placée sur le maître-autel, et prise sur la quille du gallion portugais appelé *Cinco Chagas* (Cinq Plaies), échoué depuis plus de vingt ans dans le port de Lisbonne quand ce prince alla prendre possession du royaume du Portugal. C'est de ce bois appelé *ange* dans les Indes Occidentales, qu'on forma la bière, garnie intérieurement de satin blanc, et en dehors recouverte d'étoffe noire et or; on avait formé sur le couvercle une croix en satin cramoisi. On l'apporta dans le chambre afin que ce prince l'examinât; mais, voyant l'état de décomposition dans lequel son corps se trouvait, et l'odeur infecte qu'il répandait déjà, il ordonna qu'on fit un autre cercueil en plomb, qui serait placé dans le premier, afin qu'on l'y déposât sans l'embaumer.

Il est vraiment incroyable, je dirai même admirable, qu'au milieu de cet état de souffrances et d'affaiblissement, ce prince pût s'occuper aussi minutieusement de tout ce qui avait rapport à ses funérailles.

Le 11 septembre, deux jours avant sa mort, sentant enfin qu'il touchait à sa dernière heure, il manifesta le désir de dire adieu à ses enfants, et de leur donner sa bénédiction. Le Prince et l'Infante se rendirent à l'invitation de leur père qui, aprés les avoir embrassés tendrement, leur adressa quelques mots pour leur recommander de protéger la religion et de conserver la foi, leur présenta ensuite à baiser sa main décharnée et presque glacée, il leur donna sa bénédiction avec une grande force d'âme, et les renvoya, baignés de larmes et remplis de tristesse.

Le lendemain, pendant que son confesseur célébrait la Messe sur l'autel qu'on avait dressé au pied de son lit, Philippe II témoigna le désir de recevoir la sainte communion, qu'il avait déjà reçue deux fois depuis qu'on l'avait administré; mais comme les médecins avaient déclaré qu'en raison de son extrême faiblesse, il était dans l'impossibilité de pouvoir avaler l'hostie, le prêtre se vit dans la triste necessité de lui refuser.

Le temps était sombre: dans l'intérieur des appartements, il régnait un air funèbre; on apercevait déjà flottant sur l'auguste malade une espèce de nuage lourd et glacial, peuplé d'esprits invisibles qui semblaient représenter le cortège de la mort. Enfin, arriva le moment fatal qui devait mettre fin à une existence si douloureuse, bien qu'à en juger par la tranquillité apparente du malade, on eût pu croire que toutes souffrances avaient cessé. Les médecins firent aussitôt prévenir Don Cristobal de Mora que le Roi allait bientôt rendre son âme à Dieu. L'auguste malade entendit cette nouvelle sans se troubler (1); il fit à l'instant appeler son confesseur, celui de sons fils et de l'Infante, l'archevêque de Tolède ainsi que le vénérable Prieur du monastère, afin qu'ils le soutinssent dans ce moment critique. L'archevêque de Tolède lui fit une longue instruction qui dura plus de demi heure, et qu'il termina en l'engageant à faire une profession de foi. A cette invitation, le noble malade répondit d'une voix assez claire et assez intelligible: oui, je crois fermement. Il voulut qu'on lui lût ensuite la passion selon Saint-Jean.

---

(1) Nous aurons souvent occasion de constater l'exagération avec laquelle plusieurs religieux ont parlé de ce monarque. Dans un ouvrage, intitulé *Observations sur la mort de Philippe II*, page 116 Antoine de Cervera de la Torre, dit parlant du moment où l'on vint annoncer à ce prince que sa dernière heure était arrivée: La mort demeura étonnée, la nature elle-même fut surprise de voir la sérénité de son visage, la tranquillité de son âme en apprenant cette fatale nouvelle. Le trépas était lui-même confondu devant le calme avec lequel ce monarque parlait de ses funérailles.



La lecture en fut faite par l'archevêque de Tolède, qui l'accompagna de pieuses reflexions: le Roi les écoutait en donnant des preuves de sa tendresse et de son repentir. Vers une heure du matin, son confesseur lui adressa de nouveau la parole dans les termes les plus affectueux Quand les exhortations venaient à cesser, Philippe II leur répétait: *parlez-moi encore, mes vénérables Pères*; il passa ainsi plusieurs heures à entendre ces entretiens spirituels. Le docteur Jean Gomez, craignant qu'une imprudence n'avançât sa dernière heure, l'engagea à se reposer un peu afin de pouvoir reprendre quelque force; mais le Roi lui répondit: *Le moment n'est pas encore venu.*

Quelques instants après, Philippe II eut une syncope si forte que l'on crut qu'il avait cessé de vivre; cependant, au bout de quelque temps, il rouvrit les yeux et les fixa sur Ferdinand de Tolede, qui tenait à la main le Crucifix que son auguste père avait embrassé en mourant. Il le saisit et le baissa pieusement à différentes reprises. On lui présenta ensuite le voile de notre Dame de Montserrat. Le malade le regarda d'abord en souriant, puis le prit en disant ces mot: *Donnez-le moi, voici l'heure*. Le prieur du Monastère se mit à faire la recommandation de l'âme et récita les prières des agonisants, qui se trouvent dans le rituel romain. Le Roi fit signe qu'il entendait parfaitement et qu'il écoutait avec plaisir ces paroles de consolation. Pendant plus d'une demi-heure, il tint un cierge d'une main, et de l'autre le Crucifix qu'il portait constamment à ses lèvres. Enfin à cinq heures du matin, au moment où les premiers rayons du jour commençaient à paraître, cette âme si énergique, si fortement trempée, s'échappa de ce corps usé par les souffrances et presque en putréfaction. C'était le 13 septembre 1598.

Voici la traduction de quelques strophes composées à l'occasion de la mort de ce monarque:

«La mort te ravit, mais en vain, car ta vie appartient à l'histoire des siècles. L'avenir sombre se pare du manteau de ta »gloire pour faire briller ta renommée d'un éclat plus pur. Ne fus-tu pas, en effet, un des plus grands souverains qu'ait vu »naître l'Espagne, et qui aient illustré le trône? Tu inauguras ton règne par des grandes choses, tu l'as fini par une merveille.»

La main glacée de la mort avait enfin rayé du livre de vie le noble fondateur de l'Escurial, qui reposa dans ce lieu de prédilection d'où il avait, pendant de longues années, gouverné les deux mondes et dirigé une politique aussi aventureuse, que compliquée.

Ce monarque était né le 21 mai 1527; il était monté sur le trône en 1556, par suite de l'abdication de son père. Il avait commencé l'édification du monastère de l'Escurial en 1563, et avait assisté à la pose de la dernière pierre le 13 septembre 1584; quatorze ans plus tard, et le même jour, il succombait à une longue et affreuse maladie. Il avait donc 71 ans, 3 mois et 22 jours, âge que n'atteignit aucun prince de la maison d'Autriche.

Devant le lit funèbre, tout disparaît, le temps, les honneurs, les dissensions; il n'y a plus que le silence de l'éternité.

L'existence de ce puissant souverain finit presque avec le seizième siècle, dont il avait été le principal héros pendant la seconde période, comme Charles-Quint l'avait été pendant la première.

Les actes et la vie privée de Philippe II n'ont pas été, en général, jugés avec assez d'impartialité. D'après l'opinion d'un écrivain, on ne doit point s'en étonner, car les historiens n'inventent pas les faits; ils ne font que les emprunter à d'autres ouvrages et les coordonner à leur guise. L'historien doit être comme un apôtre, armé du flambeau de la foi, pour éclairer le monde. Il doit interroger les ruines du passé afin de découvrir et de proclamer la volonté de Dieu, qui préside aux destinées de la terre. Il doit enfin soulever d'une main sûre le voile qui cache les faits, et les étudier avec un esprit de loyauté et de justice. Malheureusement l'intérêt, les passions, la nationalité sont pour la plume de l'écrivain autant d'écueils contre lesquels la

vérité vient échouer. Il est vrai de dire que ceux qui écrivent l'histoire, oublient souvent le fameux précepte de Polybius:

Historicus nihil amore, vel odio ductus scribat;
Laudet laudanda, contraria vituperet.

L'histoire serait par elle-même monotone et aride, si elle ne racontait les évènements de la religion, en empruntant le langage sublime de la philosophie, de la tragédie ou même de la religion. L'histoire, qui est la poésie des faits, n'est pas simplement un récit; elle exige qu'on raconte bien, car le talent fait partie de la vérite. Les actions de la vie, même les plus ordinaires en apparence, ont un certain côté intellectuel et éloquent, qui captive les esprits les plus positifs; cela est si vrai qu'il vaut mieux s'abstenir de dire ce qu'on ne peut bien raconter.

Ainsi finit ce règne si fécond en grands évènements. L'Espagne jouissait des douceurs de la paix, et bien qu'elle fut encore en désaccord avec l'Angleterre, toute espèce d'hostilité avait cessé.

Philippe II avait un tact particulier pour juger les hommes et les choses; de plus il avait acquis, des sa jeunesse, une rare expérience dans le maniement des affaires.

Bien que ce monarque disposât d'une marine formidable, d'une armée aguerrie et bien disciplinée, qu'il eût des généraux habiles et habitués à vaincre; bien qu'il fût roi absolu, et que ses ordres, transmis dans ses possessions les plus lointaines fussent reçus avec respect et exécutés avec la plus grande promptitude, on ne sera point étonné que nous ayons traité de chimère le rêve de monarchie universelle qu'on lui a si souvent attribué.

Philippe II était le chef de vastes domaines: c'était un vérible roi, peu-être même le dernier qu'il y ait eu en Espagne. Il est vrai de dire que s'il était peu distingué de sa personne, que si son langage était peu éloquent, en échange, il avait le mérite de diriger tout seul les affaires de ses nombreux états. Il savait avec un à-propos admirable, en peu de mots, avec cette autorité qu'il donnait à ses expressions, avec ce ton de sévérité dont il ne se départit jamais, il savait, dis-je, inspirer un respect, une aveugle déférence à toutes ses volontés, comme peu de souverain savant lui surent le faire.

On comprendra facilement que ce prince ait été jugé défavorablement à l'étranger. A l'appui de cette assertion, je citerai l'histoire écrite par Leti. On comprend du reste que les auteurs espagnols n'aient raconté que ce qui était en sa faveur. Les faits particuliers et les actions de la vie privée des princes et des grands personnages, ne forment pas généralement la partie la plus intéressante de leur histoire, surtout quand ils se prêtent à la critique, défaut si justement reproché à l'espèce humaine. Censeur sévère de la conduite du clergé, Philippe II se faisait rendre un compte exact des qualités de chaque ecclesiastique. Aussi connaissait-il d'avance l'aptitude et la moralité de ceux qui aspiraient aux dignités de l'Eglise. Pour lui, le savoir effaçait la naissance, et la vertu valait mieux qu'un blason. Voilà pourquoi, sous son règne, on comptait un grand nombre de prélats aussi vertueux qu'éclairés. Grâce à ce système et à sa merveilleuse mémoire, quand on lui présentait des candidats pour un siége épiscopal, il pouvait les admettre ou les refuser s'il connaissait quelque faute récente, ou quelque égarement passé, dont lui seul avait gardé le souvenir. Sa mémoire paraîtra d'autant plus surprenante, que les membres du clergé étaient fort nombreux, et que leur conduite était en général peu édifiante. (1).

Ce monarque, qui vivait au milieu de religieux, et qui subissait leur influence, voyait sans pitié marcher au supplice quiconque lui avait manqué comme souverain. Miguel de los Santos, malgré son rang et ses diguités, fut pendu sur une des places de Madrid. Bien qu'il parût défendre les intérêts du clergé, il ne se faisait aucun scrupule de s'emparer de la moitié de ses revenus quand les ressources de l'Etat étaient épuisées. Nous trouvons dans son histoire qu'une assemblée de théologiens et de casuistes espagnols repoussa la réclamation du Souverain Pontife, qui invoquait la révocation d'une bulle.

---

(1) Plusieurs auteurs sont entrés dans quelques détails à ce sujet. On avait proposé plusieurs fois pour l'archevêché de Tolède un certain candidat; le Conseil s'étonnait de voir le Roi s'opposer à cette nomination. Philippe dit à cette occasion: «Si nous le nommons archevêque, lequel de ces deux fils héritera de l'archevêché?—Dites-moi ce qu'il a fait de l'enfant qu'il eut quand il était à l'Université de Salamanque,» répondit ce prince en parlant d'un prêtre qu'on proposait por un évêché.



Cet homme extraordinaire, dont le caractère est insaisissable pour quiconque ne l'étudie au point de vue philosophique; ce prince dont la grave austérité se trouve stéréotypée dans ce magnifique monastère, dont les goûts ascétiques le portaient à rechercher la société de ceux qui l'habitaient; ce monarque, dont le trésor s'ouvrait plus facilement quand il s'agissait d'élever un temple ou une magnifique demeure pour quelque communauté religieuse, que pour payer ses armées qui cependant lui conquéraient des états, était très-contraire à la propagation des ordres réguliers. Il les regardait comme peu conformes au véritable esprit de l'Eglise; aussi s'appliquait-il à les réformer, et à faire observer les anciennes règles. On lui entendait répéter souvent, que si ces ordres se multipliaient davantage, il y aurait dans le monde plus de communautés religieuses que de foi.

Il introduisit partout l'ordre et la régularité; il adopta une politique parfaitement en rapport avec son caractère soupçonneux, jaloux et profondement dissimulé. Il s'arrangeait de manière à ce que ses ministres ne sussent jamais s'ils étaient en faveur ou en disgrâce.

Philippe II fonda les archives de Simancas, où furent déposés les anciens actes publics qui se trouvaient disséminés dans toute la Castille, et exposés à être égarés.

Malgré la sevérité de son visage, il était indulgent pour les personnes qui restaient interdites devant lui; nous avons déjà vu ce qui était arrivé à Ercilla. Il contenait la fougue de son caractère en entendant certaines reparties dont il reconnaissait la justesse. Entre autres faits, on cite la réponse d'un gardien du couvent de San Francisco, qui avait caché Gonzalo Chacon, que le Roi faisait rechercher. Ce monarque, instruit de ce qui se passait, fit appeler le religieux, et lui dit d'un air dégagé: ***Frère, qui vous a appris à désobéir à votre Roi, en cachant un tel coupable? Quel est le motif qui vous a engagé à le faire?*** le franciscain tremblant et à genoux leva timidement les yeux sur le monarque, et lui répondit: ***La Charité***. A cette réponse inattendue, Philippe II fit deux pas en arrière en répétant: La Charité! La Charité! ***Qu'on le ramène de suite à son couvent***, dit-il au juge qui l'accompagnait. Si c'est la Charité, que voulez-vous y faire?

En parlant du monastère de Sigena, nous avons eu occasion de faire remarquer avec quelle rigidité ce prince voulait que les règles monastiques fussent observées. On sait du reste qu'il avait cette même sévérité envers toutes les personnes qui l'approchaient.

Un jour, dans une de ces excursions solitaires qui plaisaient tant au noble fondateur, et qui convenaient si bien à son caractère sombre et rêveur, en se promenant dans les environs d'Illescas, il fut salué par un étudiant qui, tranquillement assis sur l'herbe, et la *bota* (1) en main, était en train de terminer son modeste repas.

—A votre service, dit le jeune homme au royal voyageur qu'il ne connaissait pas. Très-volontiers, répondit le prince, en s'approchant de son interlocuteur: et prenant aussitôt la *bota* qu'il lui présentait, il la porta à ses lèvres.

—Votre vin me plait, s'écria le Roi.

—Les yeux de la cabaretière qui me l'a vendu, vous plairaient bien davantage, reprit l'étudiant.

Philippe II, dont la curiosité avait été piquée par cette réponse, lui demanda à quelle carrière il se destinait. Il ne put retenir un mouvement de déplaisir en l'entendant dire qu'il se destinait à la carrière ecclésiastique.

—Où allez-vous? ajouta-t-il.

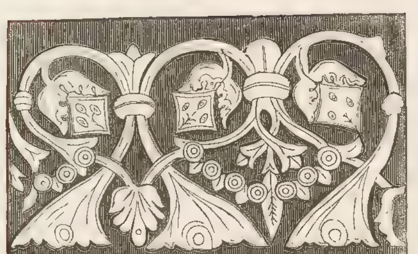
—A Tolède, répondit l'étudiant, afin d'obtenir une petite place; seulement je crains que l'évêque ne me reçoive fort mal, car j'ai ouï dire qu'il ne protégeait que ses amis.

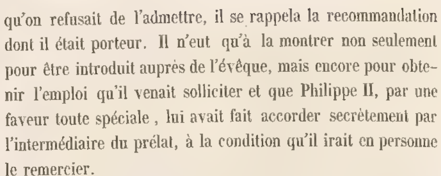
Le monarque tira alors de sa poche un papier écrit qu'il donna au jeune homme.

—Tâchez, ajouta-t-il en lui disant adieu, de remettre ce billet à Sa Grandeur; il en fera peut-être plus de cas que vous ne pensez.

Philippe II s'éloigna, et l'autre conserva son papier. Après avoir terminé son repas, il reprit la route de Tolède, et se rendit au palais épiscopal sans se souvenir du petit billet auquel il donnait, au fond du cœur, peu d'importance. Voyant néanmoins

(1) La *bota* est une petite peau de bouc goudronnée, dans laquelle on met le vin, et qui a la forme et la grandeur d'une musette.





qu'on refusait de l'admettre, il se rappela la recommandation dont il était porteur. Il n'eut qu'à la montrer non seulement pour être introduit auprès de l'évêque, mais encore pour obtenir l'emploi qu'il venait solliciter et que Philippe II, par une faveur toute spéciale, lui avait fait accorder secrètement par l'intermédiaire du prélat, à la condition qu'il irait en personne le remercier.

Sur les instances du prélat, le jeune homme se détermina à se rendre à l'Escurial, où il fut reçu en audience particulière par le Roi.

Le trouble qui lui causaient la joie et la présence du souverain firent qu'il n'osait lever les yeux; bientôt entendant le son d'une voix qui lui était déjà connue, il leva la tête; mais en apercevant Philippe II, il se mit à genoux; celui-ci, l'ayant relevé avec amitié, lui dit:

— «Je suis bien aise que vous m'ayez reconnu; je suis en effet celui de la *bota*; mais je vous conseille, si vous voulez être un bon prêtre, de laisser de côté les yeux de la cabaretière.»

Ce prince était doué d'une rare intelligence et d'une grande perspicacité; nous en avons, du reste, pour preuve la manière habile dont il gouverna l'Espagne. Il semble vraiment, étonnant que, s'étant trouvé en guerre pendant tout son règne, il ne se soit présenté que deux fois à ses troupes: la première, fut le lendemain de la bataille de Saint-Quentin, la seconde à Badajoz, où il assista au défilé de ses troupes, qui allaient conquérir un royaume sous les ordres du Duc d'Albe. Peut-être, au dire de quelques historiens, faut-il attribuer avec quelque fondement les fautes politiques qui commit ce monarque à la répugnance qu'il éprouvait de sortir du royaume, et à la croyance qu'il pouvait du palais de l'Escurial, régler les affaires d'Europe.

La communion d'idées et de sentiments qui existait entre le peuple et le souverain, eut pour résultat les belles victoires qui délivrèrent l'Espagne de l'oppression musulmane, et permit de maintenir ferme l'étendard de la religion au milieu de la tempête. Le vaisseau de Saint-Pierre trouva un port assuré sur ses plages, et les princes de la catholicité, quoique un peu jaloux de notre gloire et de notre puissance, tournaient les yeux vers nous en réclamant, dans tous leurs conflits, notre appui contre le principe délétère qui, tout en minant l'autorité de l'Eglise, minait en même temps la leur.

L'influence et la puissance incontestables de l'Espagne, pendant les déchirements de ces guerres de religion, étaient certainement dues à la protection du ciel, et n'étaient pas le résultat de combinaisons humaines. Une main plus puissante protégeait le trône de Philippe II, et le faisait briller au-dessous des autres trônes.

Dès sa plus tendre enfance, ce prince montra les plus heureuses dispositions, et surtout une sagacité peu commune. De là vient que beaucoup de ses reparties étaient laconiques, sentencieuses et si piquantes qu'on y retrouvait toujours la sévérité de sa personne. On lui recommandait un jour pour un emploi important un individu dont on vantait fort la prudence. Le Roi écrivit en marge de la pétition qu'on lui présentait: ***Je n'en veux pas, je sais à quoi m'en tenir sur sa prudence.*** Sur une autre demande il mit la note suivante: *Quand il ne jouera plus.*

Philippe II était encore un homme d'une activité infatigable, et un souverain à la fois dévot et politique. Il connaissait plusieurs langues, et n'était pas étranger à la littérature (1). Il savait parfaitement la prosodie latine, et souvent les auteurs des poèmes écrits en latin venaient le consulter sur la quantité de certains mots.

Il avait une estime particulière pour les personnes instruites; il aimait aussi beaucoup les livres. Nous en voyons une preuve dans la double mission qu'il donna à Antonio de Gracian, qui fut chargé d'acquérir les ouvrages de Abulense surnommé *el Tostado*, et à Arias Montano, qui fut envoyé à Rome pour acheter des manuscrits hébreux: n'en trouvons-nous pas une autre preuve dans la fondation de la bibliothèque de l'Escurial?

---

(1) C'est l'opinion de tous les historiens. Cependant il ne devait pas être très-fort sur le français, puisque, quand Charles-Quint convoqua les Etats de Flandres pour le faire reconnaître, il chargea le Cardinal Granvela de répondre pour lui en français s'excusant de ne pas le faire lui-même, attendu qu'il ne l'avait jamais appris.



CHAMARTIN.



Vista de S Bernardino, tomada desde la misma huerta.

(N.° 108.)

On prétend que Philippe II avait beaucoup de goût pour les sciences exactes, qu'il avait des connaissances très-étendues en géométrie, et qu'il avait encore quelques notions sur l'histoire naturelle. La fondation de l'Escurial, où tous les arts ont brillé du plus vif éclat, est, à notre avis, le meilleur témoignage qu'on puisse invoquer pour prouver que ce prince se connaissait parfaitement en architecture. Nous ne pouvons cependant passer sous silence le mépris avec lequel il traita les ouvrages de Zucharo, et la fatale pensée qu'il eut de faire couper le fameux tableau de la Cène du Titien pour pouvoir le placer dans le réfectoire du monastère. Comme artistes, nous désirons que notre impartialité soit bien reconnue.

Ce souverain, qui montrait tant d'empressement à favoriser la propagation des sciences, soit en achetant les ouvrages les plus remarquables, soit en récompensant les écrivains les plus renommés, est malheureusement le même qui signa la fameuse Pragmatique ou ordonnance datée d'Aranjuez, dans laquelle il sacrifiait le progrès intellectuel au fanatisme religieux (1). Pour empêcher que le protestantisme s'introduisît en Espagne, il préféra l'isoler de tout le reste de l'Europe, et quoique ami des belles lettres, il s'opposa ouvertement qu'on enseignât des doctrines qu'il avait en profonde aversion.

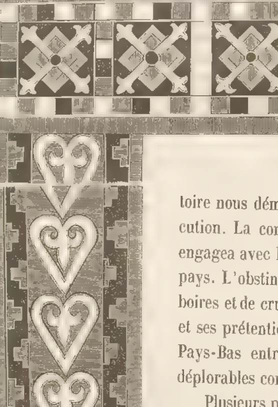


ANTONIO GRACIAN. EL TOSTADO. ARIAS MONTANO

Ce monarque, doué d'une mémoire merveilleuse, lassait au travail les ministres les plus laborieux. A côté de ces belles qualités, il nourrissait une ambition démesurée qui lui faisait aspirer à dominer les hommes et les peuples.

D'après un historien, Philippe II était aussi lent à se décider que son père était prompt à agir. Charles-Quint avait plustôt conquis un royaume que son fils n'avait résolu une question. L'un, né et élevé en Flandres, avait déplu aux Espagnols parce qu'il ne parlait pas leur langue; l'autre, né et élevé en Espagne, ne plaisait pas par la même raison aux Flamands. Philippe, quoique espagnol, avait le calme d'un flamand, tandis que Charles-Quint avait la vivacité d'un espagnol. On pouvait dire que chacun d'eux s'était trompé de patrie. Si Charles-Quint était expansif et cosmopolite, Philippe était d'un caractère sombre, mais il était en même temps un habile politique. Le premier, d'une nature infatigable, aurait voulu se trouver partout à la fois.

(1) Dans cette ordonnance le prince condamnait à un bannissement perpétuel et à la perte de tous leurs biens, ceux de ses sujets qui iraient étudier ou enseigner à l'étranger.



Le second, non moins infatigable dans son cabinet de travail, aurait voulu gouverner le monde sans se déplacer. Le père faisait trembler un pays par sa présence, tandis que le fils l'intimidait par un décret. Celui-là aimait beaucoup à courir par terre et par mer; celui-ci, au contraire, se contentait de voyager sur la carte. Charles-Quint assistait à toutes les assemblées d'Europe; Philippe ne quittait point l'Escurial: à la vérité, de là il transmettait ses ordres aux ambassadeurs, car il était le premier des diplomates, et son savoir les éclipsait tous.

Il paraît que ce prince conçut, en effet, de grands projets; mais l'histoire nous démontre qu'il manqua plus d'une fois de la force nécessaire pour les mettre en exécution. La conquête du Portugal affaiblit son pouvoir au lieu de l'augmenter. La lutte qu'il engagea avec les Turcs, fut une suite de triomphes et de revers qui épuisèrent les ressources du pays. L'obstination avec laquelle il essaya de s'établir dans la mer Baltique, lui causa des déboires et de cruels sacrifices. Ses attaques contre l'Angleterre lui coûtèrent la perte de sa marine, et ses prétentions sur la France finirent par ruiner le trésor: en dernier lieu, le soulèvement des Pays-Bas entraîna la défaite de son armée et le démembrement de ses états. Telles furent les déplorables conséquences de sa politique envahissante.

Plusieurs personnes ont cru à tort que l'Escurial avait été la résidence fixe de ce monarque; a cette époque la cour était à Madrid, qui était regardé comme le siége du gouvernement. L'Escurial, comme le dit le Duc de San Miguel, n'était qu'une maison de plaisance où le Roi allait ordinairement faire ses dévotions: c'était pour lui un endroit retiré où, au milieu des religieux, les heures se passaient avec la rapidité de l'éclair, et où il trouvait encore un soulagement à ses souffrances.

Nous ne nous arrêterons pas à signaler ici les tâches qui ont pu obscurcir l'éclat de ce règne: ce travail n'est point de notre compétence, et de plus il a été rempli fidèlement par des écrivains de grand renom. Nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur les progrès de l'Espagne à cette époque, et sur les talents qu'elle produisit. Il ne nous appartient pas à nous obscur écrivain qui n'avons fait qu'extraire l'histoire de l'Escurial des auteurs les plus remarquables qui nous ont précédé, il ne nous appartient pas, dis-je, de rechercher les causes ni d'en déduire les conséquences. Nous avons raconté tous les faits tels que notre modeste intelligence nous les a fait voir. Si nos lecteurs désirent former un jugement plus complet sur la personne de Philippe II, ils peuvent le faire eux-mêmes, en se laissant guider par notre impartialité d'écrivain.

A quoi bon, du reste, discuter si Philippe II fut le *mauvais génie du Midi*, comme on disait à l'étranger, ou bien le saint roi, l'homme religieux qui délivra l'Eglise de l'hérésie, titres que lui donnaient les Espagnols? A quoi bon donner un libre essor à notre imagination, ou torturer notre esprit, pour démontrer si ce prince fut ou non la personification du fanatisme et de la tyrannie, l'homme des bûchers, le bourreau des peuples, ou, enfin, le grand politique qui comprit son siècle et donna à l'Espagne une puissance et une gloire dignes d'envie?

Nous nous contenterons de dire de ce monarque tout à la fois si vanté et si critiqué, que chacun s'est plu à combler d'éloges ou à couvrir d'invectives selon sa manière de voir, que son règne fut purement espagnol. Certes, si la pensée de fonder l'Escurial est dûe au fanatisme, il faut avouer au moins que le fanatisme sait produire des chefs-d'œuvre.

Heureusement ce siècle qui avait vu s'épuiser les trésors de la couronne et ceux du nouveau monde par suite du fol entêtement du monarque, qui s'obstinait à conserver des possessions lointaines sur la fidélité desquelles il ne devait pas trop compter, ce siècle de guerres, d'oppression intellectuelle et de sacrifices humains fut le siècle des arts; le siècle d'or de la littérature espagnole. Le goût des peintres, des architectes et des sculpteurs du pays s'était formé à l'école de Léonard, de Michel-Ange, de Raphael, du Titien et du Corrége, et si le talent de Murillo, de Velazquez et de Cano ne brillait pas encore, le règne de Philippe II ne produisit pas moins des artistes dont l'Espagne peut citer le nom avec orgueil.

Pendant que Charles-Quint réunissait à la couronne de Castille le royaume de Naples et le Milanais, les arts étaient arrivés en Italie à l'apogée de leur gloire. Les éminents artistes que nous venons de nommer, avaient déjà produit leurs inimitables chefs-d'œuvre. D'un autre côté, la nation reçut un développement prodigieux après la prise de Grenade, la découverte du Nouveau Monde, et les conquêtes de Charles-Quint. En apprenant que des trésors précieux enrichissaient en Italie les palais des princes

et les ateliers des artistes, une foule de peintres, de sculpteurs et d'architectes s'élancèrent à l'envi vers cette terre de merveilles, qui avait plus de charme pour eux que le Pérou et le Méxique, où se rendaient des populations entières attirées par un autre genre de richesses. Aussi de retour dans leur patrie, rapportèrent-ils la connaissance et le goût d'un art dont ils avaient étudié les premiers modèles et qu'ils étaient parvenus à égaler. En même temps, d'autres artistes étrangers, tels que le Titien, Rubens, Philippe de Bourgogne, Torigiani et Campana les accompagnèrent en Espagne, attirés par la munificence des grands seigneurs et du haut clergé; ils vinrent compléter l'œuvre de génération commencée par les Espágnols qui avaient déjà puisé leur inspiration sur les beaux modèles de l'école italienne.

C'est depuis lors que date la naissance des deux écoles. L'art italien, imité d'abord timidement, prit aussitôt une nouvelle carrière; mais s'affranchissant bientôt de cette espèce de tutèle, il ne tarda pas à prendre son essor. Il se forma en Espagne quatre écoles, celles de Tolède, de Valence, de Séville et de Madrid. L'école de Valence, fondée par Juan de Juanes, fut illustrée par Ribera, Ribalta et Espinosa; plus tard elle se refondit dans celle de Séville. Celle de Tolede, ouverte par *el Greco*, produisit Louis Tristan: elle finit par se réunir à celle de Madrid.



PONT DE SÉGOVIE.

Les premiers artistes de l'époque, poussés par une espèce de rivalité, vinrent en foule apporter le concours de leur talent et travailler à l'envi à l'embellissement de l'Escurial. S'ils ne firent pas briller de tout son éclat l'art divin de Raphael, ils laissèrent du moins dans leurs ouvrages des traces de son génie. Luqueto fut moins heureux que Peregrin, Zucharo et Carducci, lesquels enrichirent de la plupart de leurs productions ce superbe monument: aussi méritent-ils que leurs noms figurent à côté de ceux de nos compatriotes. La gloire de cette importante entreprise revient en grande partie aux peintres espagnols, à la tête desquels nous pouvons placer le Titien, le célèbre Navarrete le Muet, Juanes, Pantoja, Espinosa et autres que nous citerons en temps utile, puisqu'ils contribuèrent, autant que les artistes étrangers, à compléter ce chef-d'œuvre.



PATIO DE SAINT PHILIPPE.

Berruguete, Monegro, Vergara et une foule d'autres sculpteurs se firent remarquer sous le règne de Philippe II, et augmentèrent avec les produits de leur talent, les richesses artistiques de l'Escurial. Les statues de Pompeyo Leoni et d'autres artistes nous prouvent également que la réputation de leurs auteurs s'agrandit beaucoup à l'Escurial.

Il ne serait pas juste de croire que Philippe II, si absorbé dans la construction du monastère, ne s'occupât point d'autres ouvrages; ce serait une erreur profonde. Ce roi aimait beaucoup à faire bâtir, et son règne doit être regardé comme un de ceux où l'architecture fut la plus florissante. A Madrid dont il est, pour ainsi dire, le fondateur, il faisait construire en même temps le palais, le musée d'armes, les écuries royales, la Casa de Campo, la maison de Miséricorde, le couvent des sœurs de Saint-Dominique, ceux de la Soledad,

de Saint Bernard, de las Descalzas Reales, le pont de Ségovie, sans parler d'autres œuvres moins importantes qu'on exécutait encore.

Nous ne nous arrêterons pas à énumérer tous les édifices consacrés au culte, tels que cathédrales, églises, chapelles, couvents et hôpitaux qui furent bâtis en Espagne sous ce règne. Parmi ces pieuses constructions, nous citerons le monastère de *San Felipe el Real,* dans le cloître duquel Herrera déploya toutes les ressources de son génie. Nous nous bornerons seulement à donner une idée succinte de certaines bâtisses dans l'ordre public et civil pour démontrer que cette partie n'était pas aussi négligée qu'on pouvait le croire.

Nous avons déjà dit que le musée d'armes (Armeria) avait été élevé par ce prince pour servir d'écuries.

Outre la construction de cet édifice, et la réédification du palais, Philippe II chargea, vers le milieu du siècle, Gaspar Vega de faire le palais de Valsain, situé à deux lieues de Ségovie, à peu près à une demi lieue de celui de la Granja. On entreprit de grandes restaurations à l'Alcazar de Ségovie. On élevait dans cette ville l'hôtel de la monnaie, où se frappaient toutes les pièces d'or, d'argent et de cuivre. On construisait les ponts de Ségovie et d'Almaraz. On donnait une nouvelle forme au château du Pardo; on créait le palais et les jardins d'Aranjuez, qui n'avaient aucune importance avant le règne de Philippe II.



PALAIS DE VALSAIN.

Les lettres datées des Pays-Bas, que ce monarque écrivait à l'architecte de la Couronne, D. Gaspar Vega, sont extrêmement curieuses, à cause des détails minutieux dans lesquels il entrait au sujet des matériaux, tant sur la manière de les transporter que sur celle de les travailler: il exigeait qu'on lui envoyât fréquemment un rapport circonstancié sur l'état et les progrès des travaux. Ce roi fut le premier qui fit employer l'ardoise pour les toitures.

Bustamante Herrera commença, vers l'an 1550, le canal de Castille, dont les travaux furent poursuivis pendant de longues années, mais qui éprouvèrent cependant une interruption sous le règne de Philippe II.

A peu près vers la même époque, Valdelvira construisit le château de Saviote, dans la province de Jaen, château qui existe encore. Martin Murcio fit bâtir un pont sur le Jerete près de Galisteo; Fernan Ruiz, celui de Benameji et la flèche qui couronne la Giralda de Séville.



PONT DE ALMARAZ

Raphael de Archioli fut chargé de la restauration du château de Simancas qui, depuis dix ans, servait de dépôt aux archives du royaume.

Augustin Morlano entreprit, vers ce même temps, la construction du Canal Impérial d'Aragon.

Jean-Baptiste Calvi, italien de nation, travailla à réparer les remparts de Gibraltar, les fortifications de la place de Per-

pignan, capitale de l'ancien Roussillon, qui appartenait alors à l'Espagne; celles de la place de Rosas; le château de Mahon, et celui d'Iviça. Le même architecte fit bâtir encore les Atarazanas de Tortosa, et jeta les fondements de celles de Barcelone.

Pedro de Uria fit construire sur le Tage le pont d'Almaraz, arrangé de nos jours par un moine célèbre.

Pedro Villalpando fut l'architecte chargé des œuvres importantes qui furent exécutées à l'Alcazar de Tolède.

Pedro Videl, pour garantir la ville de Daroca, en Aragon, des inondations dont elle était toujours menacée dans la saison des grandes pluies, fit ouvrir un souterrain de 780 vares de longueur sur 8 de profondeur et autant de largeur, pour deverser le trop-plein des eaux dans le lit de la Jiloca.

Ce fut à cette époque qu'on bâtit encore l'aqueduc de Teruel, pour amener dans cette ville les eaux du Guadalaviar.

Les travaux entrepris dans le port de Mahon, furent achevés par Raphael Coll.

Dominique de Estala et Jean de Alcolaraz terminèrent la forteresse de Saint-Sébastien, dans la province de Guipuzcoa.

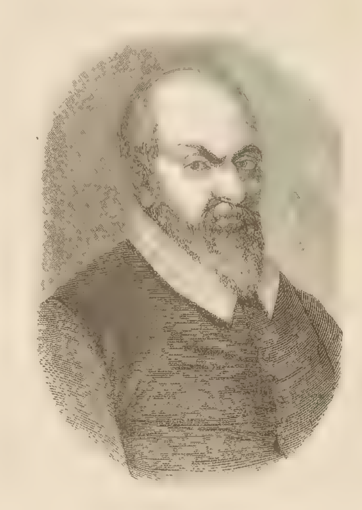
C'est vers l'an 1579 que furent finis le quai et le contre-quai de Gijon.

On bâtit encore le pont de Suazo sur la rivière de Santi-Petri, ou bras de mer qui forme l'île sur laquelle s'élève la ville de Cadix.

Nous ferons ici une mention spéciale de Juanelo Turriano de Crémone, célèbre mécanicien, qui fut un des hommes les plus étonnants de son siècle. Charles-Quint, appréciateur de son talent, lui portait une estime toute particulière. Cet artiste fit pour Philippe II une magnifique horloge, qui faisait marcher tout le système planétaire avec une précision admirable. Ce chef-d'œuvre était semblable à celui qu'il avait fait plusieurs années auparavant pour l'Empereur.

Il inventa des machines de la plus grande utilité; il construisit des automates ingénieux, des moulins et des pièces mécaniques propres à imprimer le mouvement.


GIRALDA DE SEVILLA.


JUANELO.

Ces sortes d'inventions valurent à Juanelo une grande renommée. Le vulgaire ignorant ne manquait pas d'attribuer aux sortiléges quelques uns de ses ouvrages. La preuve que Juanelo jouissait d'une certaine célébrité, c'est qu'on donna son nom à une rue de Madrid, et qu'on appliqua à une autre rue de Tolède la dénomination *de la statue* ou de *l'homme de bois*, pour rappeler le fameux automate dont il était l'auteur: son portrait se trouve sur la porte d'une cellule au monastère de l'Escurial, tout près de la bibliothèque, et qu'on appelle pour cette raison *la cellule de Juanelo*.

Les travaux entrepris au château fort del Morro, à la Havane, furent continués sous ce regne; on travailla aussi avec

activité au canal d'irrigation d'Aranjuez, aux fortifications de la Goulette et de Palma, à l'édifice destiné au Conseil général de Barcelone; on termina la restauration de l'alcazar de Ségovie; on construisit en même temps l'aqueduc de *los Pilares* pour amener l'eau à Oviedo, lequel fut achevé en 1599.

Par ce qui précède, il est facile de se convaincre que si la peinture et la sculpture acquirent, pendant le seizième siècle, un développement et un éclat qu'elles n'avaient pas eues dans les siècles précédents, l'architecture, au contraire, n'avait pas besoin de progresser, puisque déjà, avant cette époque, elle était grande et magnifique. La renaissance modifia la manière de bâtir. Sans discuter ici si le style gothique qui domina à la fin du douzième siècle, doit être préféré au style grec-roman, nous dirons que ce dernier, employé dans l'édifice qui nous occupe, semble mériter la préférence, et s'adapter beaucoup mieux au caractère religieux et sévère du monastère de l'Escurial (1).

Nous avons dit ailleurs que les noms de Jean de Toledo et de Jean d'Herrera symbolisaient la bonne architecture, et à l'appui de notre assertion, le meilleur modèle que nous puissions offrir, est le monastère même de l'Escurial.

Tout ce qui a rapport aux beaux-arts, rentre plus spécialement dans notre domaine. Si nous reportons nos regards vers le passé pour étudier la poésie dramatique, la satyre légère ou la majestueuse épopée, ainsi que le roman, l'histoire, le genre didactique ou mystique, il faudra convenir avec le conciencieux écrivain Lafuente, que tous les styles et tous les genres littéraires eurent, à cette époque, de dignes interprètes, qui même après trois siècles nous servent encore de modèles. Ce siècle vit naître Garcilaso, Rueda, Ercilla, Herrera, les Louis de Granade et de Leon, Mendoza, Zurita, Arias Montano,



GARCILASO. CERVANTES GONGORA.

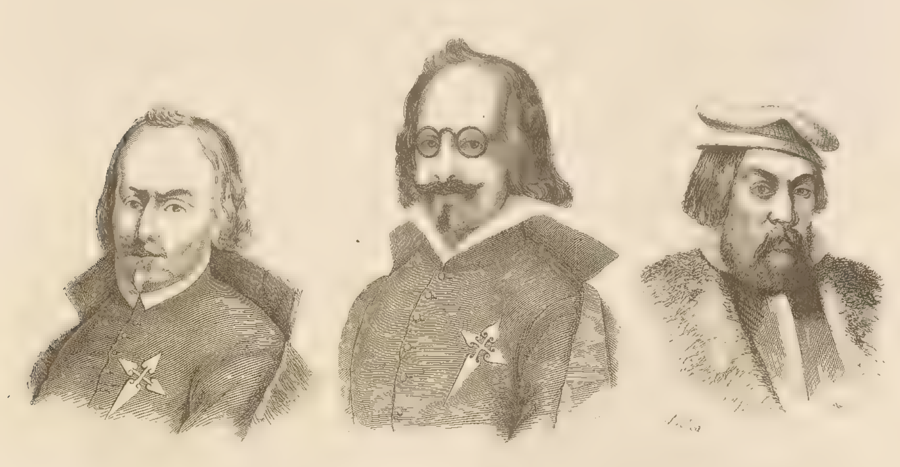
Sainte-Thérèse, Lope de Vega, Mariana et Cervantes. Sous le règne de Charles-Quint et de Philippe II, la littérature espagnole reçut une telle impulsion, que nous la verrons s'avancer belle et majestueuse à travers les règnes suivants, sur les pas de Rioja et Calderon de la Barca; elle fut le modèle pour les autres pays jusqu'à ce qu'elle commença à baisser sous la plume de Gongora et Quevedo, et continua à dégénérer insensiblement jusqu'à l'époque des Moratins, de Reinoso, de Lista ou des autres écrivains du siècle dernier, ou même de celui-ci où elle est arrivée à une décadence anticipée.

Ce développement intellectuel paraît, pour beaucoup de personnes, inexplicable chez un peuple sous le joug de l'Inquisition, et vivant au milieu du bruit des armes et du tumulte des batailles. Le Saint-Office exerçait une rigoureuse surveillance

(1) Nos monuments religieux du moyen-âge ne peuvent être compares bien certainement à ceux qui furent éleves dans les autres pays. L'essor rapide que prit l'architecture à cette époque, en est une preuve évidente. La cathédrale de Tolède date de 1181; celle de Burgos fut construite en 1221; celle de Palma en 1230; celle de Barcelone en 1259; celle de Palencia en 1261; celle de Murcie en 1373; celle d'Oviedo en 1388; celle de Pamplune en 1397; celle de Séville en 1403, celle de Plasencia en 1442, et celle d'Astorga en 1471. Pour donner une idée de la faveur dont jouissait le genre grec roman, nous dirons qu'au commencement du XVI siècle, pendant qu'on construisait à Rome la fameuse basilique de Saint-Pierre, on finissait de bâtir en Espagne les cathedrales en style gothique, telles que celle de Siguenza en 1507, celle de Salamanque en 1513, celle de Jaen en 1519, et celle de Segovie en 1521

sur les ouvrages de théologie, de philosophie et de droit qui pouvaient attaquer ou blesser les véritables doctrines de l'Eglise. Peu d'hommes distingués par leur savoir purent échapper aux persécutions de ce terrible tribunal. En échange, la poésie, étrangère, par son caractère, à toute question théologique ou philosophique, pouvait prendre l'essor qu'elle désirait. Les monarques et les inquisiteurs étaient très-indulgents pour les écarts de l'imagination, excepté cependant pour tout ce qui touchait à la religion. Ils voyaient au contraire avec plaisir que les poètes s'occupassent à chanter les tendres amours des bergers, et les dédains des folâtres bergères. Le Parnasse fut un champ libre; aussi les intelligences indépendantes s'y réfugièrent-elles avec empressement, et finirent par constituer à la poésie une espèce de souveraineté en littérature.

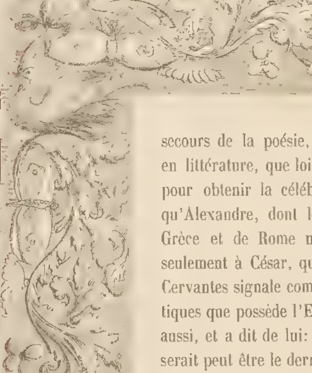
Il n'est pas moins étonnant que tant de génies cultivassent les belles-lettres dans un temps si belliqueux, qui semblait contraire à l'expansion des sentiments tendres, ainsi qu'aux études tranquilles. On eût dit que du choc des lances et des boucliers jaillissaient des étincelles qui inspiraient ces poètes guerriers. On ne pouvait pas assurément appliquer à cette époque le *musæ silent inter arma*, car dans ce pays les muses chantaient au milieu des sourdes rumeurs du canon et du cliquetis des armes. On ne saurait se figurer le nombre de soldats écrivains que produisit l'Espagne au seizième siècle et même avant. Le chroniqueur Perez de Guzman assista en qualité de soldat à la bataille de la Higuera; Lope de Ayala fut fait prisonnier à celle



CALDERON DE LA BARCA. QUEVEDO HERNAN CORTÉS

de Najera, et raconta les évènements qu'il avait vus. Georges Manrique prit part, comme chef d'expédition, à l'action de Calatrava et au siége de Vélez; il composa à ce sujet de tendres élégies. Bernal Diez del Castillo accompagna Fernand Cortès au Mexique: il assista à cent dix combats, et écrivit l'histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne; Boscan, tout en combattant pour son pays, introduisit dans la poésie espagnole le vers de onze syllabes en usage en Italie; Hurtado de Mendoza, général et ambassadeur de Charles-Quint, à la fois poète et historien, fit des vers, composa des romans d'un genre badin, et rédigea l'histoire de la guerre de Grenade. Garcilaso accompagna le même monarque dans la plupart de ses campagnes: il se trouva au siége de Vienne, et après avoir assisté à la prise de la Goulette et de Tunis, il mourut à la suite d'une blessure qu'il reçut en faisant l'assaut de cette dernière place; Lope de Vega prit l'arquebuse, servit comme simple soldat dans la flotte surnommée *l'Invincible*, et écrivit 2200 comédies qui furent traduites de son vivant dans toutes les langues d'Europe.

Ce fécond écrivain rachète par le nombre de ses pièces la négligence de style qu'on y remarque quelquefois: il représentait l'art dramatique sous toutes les formes, il créait le théâtre pour l'univers et servait de modèle à tous les peuples. Ercilla, qui traversa l'océan Atlantique, qui franchit le détroit de Magellan, cherchant dans un autre hémisphère les périls et la gloire, écrivit aussi sur le champ de bataille un poème remarquable que Voltaire ne craint pas de comparer aux chefs-d'œuvre



d'Homère, de Virgile, du Camoens et de Milton. Cette production sublime appelée *la Araucana*, qu'il composa pendant qu'il combattait les braves indiens d'Arauco, est un poème où l'on trouve de grandes et nobles pensées, une éloquence mâle incisive et martiale, comme celle qu'inspirent les combats, et qui sied si bien au soldat poète.

Cet illustre nourrisson des muses était si brave que, sans le secours de la poésie, ses prouesses seules l'auraient assurément immortalisé. Il se distingua tant en littérature, que loin d'en avoir besoin pour faire mieux ressortir sa valeur, il se suffit à lui-même pour obtenir la célébrité avec sa plume ou son épée. Il fut plus heureux en cela qu'Achille et qu'Alexandre, dont les exploits seraient tombés dans l'oubli, si Homère ou les historiens de la Grèce et de Rome ne les eussent consignés dans leurs écrits immortels. On peut le comparer seulement à César, qui raconte les faits qu'il a vus. Son Araucana est un poème héroïque que Cervantes signale comme un des meilleurs qu'on ait jamais écrits, et un des plus riches joyaux poétiques que possède l'Espagne. Jean de Guzman appelle Ercilla l'Homère espagnol. Espinel l'a chanté aussi, et a dit de lui: «Que dans le genre héroïque il fut le premier qui illustra sa patrie, et qu'il serait peut être le dernier.»

C'est ce qui est arrivé; le talent remarquable d'Ercilla, la fécondité de son imagination ont pu seuls donner de l'importance et de l'intérêt à des évènements uniformes et monotones, comme le sont généralement les récits des batailles et les incidents de la guerre, surtout dans un pays où les habitants sont sauvages et inconnus. Malgré cette difficulté, le poète sut recourir à la fiction, et donner à ses vers une grâce que peu de poètes ont répandue dans leurs compositions. Il est facile de feindre; mais il est très-difficile de donner à l'histoire le charme qu'on trouve dans la fable.

Remarquons cette heureuse coïncidence. Pendant que Philippe II commençait à jeter les fondements de l'Escurial, au moment même où les plus grandes difficultés semblaient surgir autour lui afin qu'il eût la gloire de les surmonter, notre jeune poète, le fougueux Ercilla, après s'être trouvé à sept batailles pendant la sanglante expédition d'Arauco, traverse le détroit de Magellan, pénètre dans la vallée de Chiloe, et sur l'écorce de l'arbre le plus vigoureux qu'il peut rencontrer, il grave avec son couteau deux strophes dont voici le traduction:

«Don Alonso Ercilla est parvenu ici, où nul mortel n'était venu auparavant: c'est lui qui le premier, en compagnie de dix hommes, a franchi le détroit, l'an de 1558, le dernier jour du mois de février, à deux heures de l'après-midi. Il rejoignit en suite ses compagnons d'armes dont il s'était séparé.»

Notre nouveau Virgile de retour au Chili, assista à la fête donnée à l'occasion du couronnement de Philippe II, fête qui lui coûta fort cher, comme il raconte lui-même dans le passage suivant:

«Cette solennité fut troublée par un évènement imprévu: la sévérité du juge fut si grande que je fus traîné devant la justice, je faillis voir mon cou abandonné au tranchant de la hâche.»

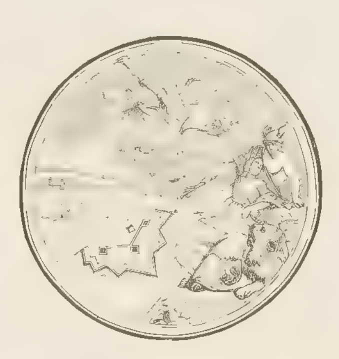
«Ce crime exagéré qu'a ébruité la renommée, n'est autre que d'avoir dégaîné mon épée, que je n'ai jamais tirée du fourreau sans raison.»

Cervantes se distingue comme guerrier dans le combat naval de Lépante; il est mutilé et envoyé captif à Alger; il écrit plus de trente comédies et des romans d'une grande originalité, que lui-même appelle des *modèles:* il compose enfin son Don Quichote de la Manche, qui fait l'admiration du monde entier. Ce chef-d'œuvre, cette admirable production de son génie, élève la réputation de Cervantes à une hauteur que personne n'a jamais atteint depuis, environne son front de l'auréole de l'immortalité, et lui valut cette immense popularité dont il jouit à juste titre dans tout l'univers. Que pourrions-nous dire dans ce léger aperçu du charmant ouvrage de *Don Quichotte de la Manche?* Le mérite en est connu, et vanté tant en Espagne qu'à l'étranger; sa popularité est si grande que nos louanges n'ajouteraient rien à sa réputation. Contentons-nous donc de le citer, et c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire. Si on nous accuse par hasard d'orgueil, on nous pardonnera ce défaut dans cette circonstance.

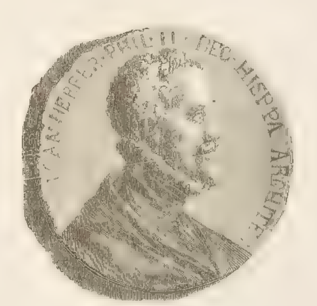
Il est temps que nous revenions à l'Escurial, et que nous portions nos regards vers cette résidence royale, pour voir ce qui se passa dès que Philippe II eut rendu le dernier soupir.



MEDALLA DE JACOBO TREZO



REVERSO DE DICHA MEDALLA



MEDALLA DE JUAN DE HERRERA.



REVERSO DE LA MISMA.

NUMERO 56.

Après que l'héritier du trône eut reçu l'hommage de tous les courtisans qui se trouvaient à l'Escurial, après qu'il eut été reconnu sans opposition comme légitime successeur, il demanda qu'on lui donnât lecture des recommandations que son père avait laissées à son confesseur. Il s'occupa ensuite des funérailles, et voulut qu'on se conformât en tout aux dispositions que l'auguste monarque avait dictées pendant sa maladie.



MÉDAILLE DE PHILIPPE II.

D'après une de ces dispositions, Cristophe de Mora et Antoine de Tolède devaient seuls et sans témoins ensevelir le cadavre. En effet, tous les deux le retirèrent du lit, et après l'avoir lavé et lui avoir mit une chemise, l'enveloppèrent dans un drap. Ils lui attachèrent au cou un cordon auquel était suspendue une modeste croix de bois: et c'est dans ce simple appareil que le défunt fut déposé dans un cercueil en plomb. Le jeune prince voulut voir une dernière fois son père avant qu'on scellât le couvercle. Il contempla avec un sombre effroi ce visage que la mort avait encore respecté. Le corps du fils était attaché à celui du père; mais la mort impitoyable avait étendu entre eux un voile impénétrable. Si les enseignements, reçus sur le bord de la tombe, laissent dans l'esprit une impression ineffaçable, les leçons d'un père ont une éloquence plus terrible que ne peut effacer le temps avec toutes ses vicissitudes. Après cette dernière visite, le prince se retira plongé dans sa douleur. Les religieux ainsi que les grands de la cour se réunirent autour de lui pour prodiguer leurs consolations.

Il serait difficile de peindre la tristesse et les regrets sincères que manifestèrent ces bons religieux qui se rappelaient avec reconnaissance tous les bienfaits qu'ils avaient reçus de l'auguste fondateur du monastère. Ceux-ci se trouvaient commodément installés dans un somptueux monument et entourés de toute sorte d'égards. Le monarque qui venait de mourir, avait confié à leurs soins d'une manière toute particulière la garde de cet édifice, qu'ils regardaient déjà comme leur propriété. Tant de considérations, tant de munificence ne pouvaient manquer de laisser dans leurs cœurs un souvenir de gratitude et des regrets, en voyant disparaître pour toujours la main bienfaisante de leur meilleur protecteur et de leur meilleur appui. Aussi, dans leurs ferventes prières, ils ne cessaient d'implorer le Dieu de miséricorde, en le priant d'accorder au pieux monarque le séjour de la gloire éternelle, et au fils la piété de son père.



VUE DE L'ESCURIAL PRISE DE L'AVENUE DES PEUPLIERS.

Après les vêpres, le chœur entonna l'office des morts: vers six heures, quand toute la Cour et la maison du Roi furent réunies dans l'église, et en présence des moines qui portaient des cierges allumés, on transporta le corps du défunt dans la

sacristie, où l'on avait placé à cet effet une estrade recouverte de riches tapis, et surmontée d'un dais en brocart. Lorsque les seigneurs, chargés de porter le cercueil, voulurent sortir de la chambre du Roi, ils virent avec regret que leurs forces ne leur permettaient pas de soulever un poids semblable, et qu'il était impossible de le transporter jusqu'à la sacristie. Plusieurs autres personnages s'adjoignirent à eux pour les aider; mais, leur coopération étant restée infructueuse, on fut obligé d'avoir recours à plusieurs ouvriers. Enfin, avec ce nouveau renfort, on parvint à faire cette pénible translation. Après avoir placé le défunt dans l'endroit qu'on avait préparé, tout le monde se retira: il ne resta pour le garder, pendant la nuit, que les *Monteros* d'Espinosa et quelques membres de la communauté. Le lendemain matin, le roi, suivi de toute la cour en grand deuil, se rendit à la sacristie, où les religieux commencèrent à chanter l'office: l'Archevêque célébra ensuite la Messe. Cette cérémonie terminée, le cortége sortit par la porte de la première sacristie, qui s'ouvre sur le cloître principal du rez-de-chaussée; il en fit le tour et rentra par la porte des Processions; le cercueil était porté par les seigneurs et les moines qui se relevaient alternativement: il fut ensuite placé sur le catafalque, couvert de velours noir en tout broché d'or, qu'on avait élevé sous le dôme de l'église. Il y resta tout le temps que dura le service funèbre. Le prince se tenait debout auprès du monument. Enfin, le défunt fut déposé dans le caveau qui se trouvait au-dessous du maître-autel, près les tombeaux des autres membres de la famille royale, entre celui de l'Empereur, et celui d'Anne, sa dernière femme. Le Marquis de Denia, grand écuyer de Sa Majesté, fut chargé de faire la remise du cadavre au Prieur du couvent, et Jérôme Gasol, notaire et secrétaire d'Etat, certifia que cette formalité avait été remplie.



MARQUIS DE DENIA.



JÉROME GASOL.

Le lendemain, 15 février, était le jour que le nouveau Roi avait désigné pour l'ouverture du testament. Rodrigo Vazquez, Président du Conseil Royal, vint exprès de Madrid pour procéder à cet acte solennel. Il en fit la lecture, avec tout le cérémonial d'usage, en présence du jeune Prince, qui promit d'exécuter ponctuellement les dernières volontés de son père. Ces dispositions ne s'étendaient seulement pas à tout ce qui avait rapport à l'administration du royaume, mais encore à des choses qui concernaient le monastère. Ce qu'il recommandait sur tout d'une manière toute particulière à ses nobles successeurs, c'était d'avoir bien soin de l'Escurial, de veiller à sa conservation. Ces recommandations prouvent clairement le prix qu'il attachait à ce monument religieux, qu'il regardait comme le plus beau fleuron de sa couronne. Le testament faisait aussi mention des legs et des pensions qu'il affectait à l'entretien de l'édifice qu'il avait fait élever peu d'années auparavant, et à celui des 140 religieux, dont l'une des obligations était de veiller jour et nuit devant le Saint-Sacrement. La Communauté devait en outre faire seize anniversaires par an, dire 7300 Messes basses, 2 Grands-Messes tous les jours, sans compter une infinité d'autres exercices religieux.

Après avoir rendu un dernier hommage à la mémoire de son auguste père, le nouveau Roi partit le 16 pour Madrid,



laissant les religieux chargés de prier pendant sept jours consécutifs, après lesquels eurent lieu les funérailles avec la plus grande pompe. L'oraison funèbre fut prononcée par D. Antonio de Léon, qui fit ressortir, dans un discours éloquent, les belles qualités du noble fondateur de l'Escurial.

A Madrid, les honneurs funèbres furent aussi rendus à Philippe II; on avait élevé dans l'église de Saint-Jérôme un catafalque soutenu par douze colonnes: aux quatre coins on avait placé les statues de Charles-Quint et de l'impératrice, et celles des aïeuls du défunt au milieu des trophées et d'étendards. A cette occasion, le Roi de France fit également célébrer un service solennel dans l'église de Notre-Dame de Paris. Jamais depuis, excepté à la mort du père de notre Souveraine, on n'avait déployé tant de pompe que dans cette triste circonstance.

Philippe II s'était engagé dans des dépenses si considérables, qu'il n'aurait pu les couvrir sans observer les règles de la plus stricte économie, et les sommes qu'il employa à l'édification du monastère de l'Escurial en fournissent une preuve incontestable. Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de parler du tact avec lequel ce prince savait choisir les personnes spéciales: en chargeant le père Villacastin de la direction des travaux, on sera bien certainement forcé de ne pas lui refuser cette qualité. C'est lui qui prépara, commença et dirigea cette construction immense, dont il fut, à juste titre, l'architecte en chef. Le frère Antoine était à la fois l'intendant, le surveillant, et le directeur des ouvriers, et dans plusieurs occasions il était ouvrier lui-même. Cette masse de travailleurs avait été si bien organisée, et était si bien disciplinée qu'elle obéissait comme un seul homme. Un comptable et un payeur étaient les seuls employés qui composassent le bureau de l'économat, tandis qu'un religieux, l'économe du couvent, administrait les biens dont Philippe II avait doté le monastère, et dont les revenus recevaient exactement leur applicacion. C'est en suivant ce système, cet ordre dû à l'initiative de ce monarque, c'est surtout en évitant de payer des bras inutiles, qu'on parvint à construire l'Escurial à si peu de frais. Il est vrai dire qu'à cette époque la main d'œuvre était à bas prix, en dépit de certains écrivains qui ont osé soutenir le contraire.

Philippe croyait traiter très-favorablement Jean de Tolède en lui allouant 400 ducats (1) par an en qualité d'architecte en chef du monastère. En supposant même que l'argent valût alors quatre fois plus qu'il ne vaut de nos jours, on ne peut s'empêcher de trouver cette rémunération mesquine pour un homme qui dirigeait une semblable entreprise, et dont le nom a honoré l'architecture de son siècle.

Sans parler ici de la différence des salaires, nous voulons constater que le plan économique qu'on avait adopté, pourrait être cité aujourd'hui comme un modèle à suivre. Il est évident que, si l'on avait à élever un monument semblable, les 66 millions qui furent dépensés, suffiraient à peine pour payer les plans, niveler le terrain et commencer les fondements (2).

On ne voyait pas alors comme de notre temps cette masse d'employés, rouages inutiles, plus propres à entraver qu'à faire marcher la machine, et dont les gros appointements absorvent une bonne partie du budget. On ne connaissait pas encore les directeurs, les sous-directeurs, les conseils d'administration, les contrôleurs, les intendants et les commissions. On cherchait des hommes capables et entendus dans leur partie, et on payait leur travail. Philippe II remplissait lui-même les fonctions de directeur et d'inspecteur: il était le surveillant principal de cette construction, dont il posa la première pierre, et qu'il vit s'élever insensiblement. Ce fut lui qui dicta le règlement du conseil de l'œuvre, auquel il avait donné plein pouvoir. Ce conseil, que nous appellerions aujourd'hui conseil de surveillance ou comité directif, n'était formé que du Prieur, du comptable et du contrôleur, dont les fonctions étaient gratuites. En voyant le soin minutieux avec lequel ces instructions étaient rédigées, on comprend comment, en si peu d'années, on parvint à élever un édifice aussi colossal avec si peu d'argent.

Voilà longtemps que nous parlons de ce que coûta l'Escurial, et nos lecteurs ignorent encore de quelle manière furent dépensés les 66 millions, ainsi qu'une foule de particularités concernant la même affaire.

---

(1) Un ducat valuit à peu près 2 francs 75 en monnaie française.

(2) Il y a à Madrid un édifice appartenant à l'Etat, construit de nos jours, qui a coûté la même somme. Certes, ni par la superfice du terrain qu'il occupe, ni par son mérite artistique, il ne saurait entrer en parallèle avec le monastère de l'Escurial.



Après avoir engagé la parole d'honneur d'historien, de moine et de prêtre de dire la vérité en tout, le R. P. Siguenza, le chroniqueur de l'Ordre de Saint-Jérôme, le plus fervent apologiste de ce magnifique monument, avoue que le peuple espagnol avait l'âme brisée en songeant que l'Escurial était la cause de leurs maux, de leurs misères, et l'origine de leurs contributions. Dans but de détruire cette opinion produite par l'ignorance du vulgaire, ce religieux cherche à justifier le peu de dépenses qu'on y avait faites: il assure qu'à partir du mois d'avril 1562, où l'on reçut le premier argent, jusqu'en 1598, époque de la mort du noble fondateur, tout ce qui avait été dépensé présente un total de 57.899.270 réaux, relevé exactement sur les livres de comptes. On comprend dans cette somme non seulement le prix de l'édifice, des peintures, des ornements, des effets et autres détails, mais encore celui des murs de clôture du bois, des maisons de Quejigal, des parterres, des jardins ordinaires et des autres endroits de plaisance. Enfin, en portant cette somme au chiffre le plus haut et en faisant entrer en ligne de compte l'achat d'autres objets divers, on atteignit point, d'après lui, les 66 millions.

Villacastin, autorité compétente en cette matière, dont nous avons vu les comptes, nous donne de grands éclaircissements à ce sujet. Il dit qu'on dépensa 38.500.000. Cette divergence d'opinion consiste sans doute en ce que, dans ce dernier chiffre, il n'est simplement question que des dépenses d'architecture, c'est-à-dire, de construction et autres ouvrages en maçonnerie. Le P. Siguenza réunit toutes les dépenses, tandis que le frère Villacastin se borne aux parties que nous avons citées. Néanmoins nous avuons que ce n'est pas sans difficulté que nous avons pu retrouver dans cette somme le chiffre exact de tout ce qui a été dépensé dans ce fameux monument. Le lecteur trouvera dans la partie descriptive tous les renseignements que nous avons pu nous procurer sur le prix des peintures, des sculptures, des vases sacrés, ornements et autres objets du culte.

Voilà donc cette fameuse perte pour l'Espagne! s'écrie le savant Siguenza. Du reste, ses arguments sont sans réplique. Si nous divisons les 66 millions entre les 38 années que dura la construction du monastère, nous trouvons qu'on ne dépensa par an que 1.736.840 réaux. Croit-on que cette somme fût capable de ruiner un monarque qui possédait d'immenses états? Qu'est cet argent à côté de l'échec terrible que reçut le trésor de Philippe II lors de la prise et du sac de la ville de Cadix? Peut-il être comparée aux dépenses qui furent faites quand on équipa la flotte à Lisbonne, et aux sommes énormes qu'on envoyait en France aux personnes qui appuyaient la politique de ce prince ou qui favorisaient ses plans? Les personnages qu'il employait à l'étranger, tous ceux qui commandaient ses armées, et les officiers qui se distinguaient le plus, recevaient de temps en temps des témoignages de sa munificence. Certains l'ont accusé d'avarice; à la vérité il ne fut pas prodigue; mais il est certain que, sans cet esprit d'ordre et d'économie, il n'aurait pu, avec tous les trésors du monde, faire face à son budget. L'or dépensé à l'Escurial fut une semence féconde de prospérité; les arts et l'industrie reçurent une grande impulsion; tout le pays en profita. Combien de milliers de familles ne trouvèrent-elles pas les moyens d'existence pendant le cours de 38 années! Combien de gens purent s'établir avec l'argent qu'ils avaient gagné dans la construction de ce monument!

Chaque règne, chaque époque a son cachet particulier, son caractère distinct, *sicut tempora mores*; dans la marche gouvernementale comme dans les édifices, on en retrouve les tendances et les aspirations. Philippe II ne pouvait dépenser ses trésors qu'à élever un monastère. Il aurait déployé la même magnificence, s'il avait vécu de nos jours, à faire construire un superbe palais pour l'industrie ou des chemins de fer importants. Le progrès est une des principales lois auxquelles obéissent les hommes, les sociétés et les générations. Admettre qu'il peut être stationnaire, ou avoir un terme, c'est, à notre avis, un blasphème: autant vaut nier le don de perfectibilité dont sont doués les êtres raisonnables; c'est, se soulever contre la loi de mouvement; c'est, enfin, vouloir arrêter dans leur marche le temps et la civilisation.

Toledo, Herrera et Mora se firent à l'Escurial un nom célèbre dans l'architecture. Luqueto, Pelegrin, Navarrete le Muet, Barroso, Zucharo, Monegro, Carducho, Trezo et autres trouvèrent occasion d'y déployer la beauté de leur talent. Les œuvres exécutées sur le bois, sur le fer, le bronze et la soie sont encore là pour exciter l'admiration de ceux qui peuvent les comtempler avec des yeux d'artiste.

Nous laissons à des plumes plus exercées le soin de discuter si le but et la destination de ce précieux monument méritent d'être loués ou censurés, cette question étant tout-à-fait étrangère à l'objet que nous nous sommes proposé.



«Cependant, ajoute le R. P. »Quevedo en parlant des dépenses »de l'Escurial, si l'on considère »la valeur relative de la monnaie, »on verra que cet édifice a coûté »plus qu'on ne croit, car à cette »époque, l'argent valait trois fois plus qu'il ne vaut aujourd'hui. C'est ce qui a induit une foule de personnes en une erreur »que je tâcherai de dissiper d'autant plus que cette opinion, basée sur une tradition erronée, est soutenue par bien des gens »qui ont visité l'Escurial; d'un autre côté je présente des preuves pour la détruire, et j'établis d'une manière précise ce que »coûta le palais de l'Escurial, en faisant ressortir en même temps l'ordre et l'économie qui présidèrent à la construction de »ce superbe monument.

»Quand, après avoir parcouru et examiné cet édifice, après en avoir calculé, l'étendue et mesuré la grandeur, on entend »dire qu'on ne dépensa que 3 millions de ducats pour la partie qui concerne la pierre de taille et la maçonnerie, sans »comprendre l'ornementation intérieure, ce chiffre doit paraître réellement si peu élevé que, pour concilier l'idée de magnifi- »cence avec celle du bon marché, on est amené à penser que les salaires de cette époque étaient à des prix excessivement »bas. On peut en dire autant des matériaux et des aliments. On doit donc conclure que la journée des ouvriers ne se payait »que quelques maravédis, et que pour une petite somme on achetait une tête de bétail. Mais cette opinion est entièrement »fausse; et pour le démontrer je vais m'occuper des salaires, et j'ajouterai ensuite une note détaillée avec le prix de chaque »objet de consommation.

[illegible]trario y con su poder y no de otra
manera se pudiese [illegible]
[illegible] libros de fuera e imprimase y
venderse en estos Reynos y [illegible]
hacemos acordado de dar y conce
[illegible] licencia como por la presente
se la damos y concedemos al prior fray
[illegible] y convento del monasterio de
Sant Lorencio el Real [illegible]

SPÉCIMEN DE L'ÉCRITURE DE PHILIPPE II.

»Lorsque les travaux eurent été divisés par lots et donnés à l'entreprise, plusieurs soumissionnaires ne purent obtenir de »ouvrage, le nombre des lots étant inférieur au nombre de ceux-ci. Le roi, pour les indemniser de leur déplacement, leur fit »donner à chacun 2 ducats par jour jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés chez eux; la journée était comptée à raison de 8 lieues. »On doit conclure de là que cette somme représentait ce que devait ordinairement gagner chaque entrepreneur.

»Dans le réglement que Philippe II donna au Conseil de l'œuvre, il y est dit qu'il sera alloué 25.000 maravédis par an »aux contre-maîtres, 3 réaux par jour aux surveillants, lesquels seraient payés toutes les semaines au moyen d'un état. Les »employés chargés des matériaux devaient recevoir une paie de 4 réaux, y compris les dimanches, qu'on paierait sur état »hebdomadaire. Le notaire touchait 6 réaux par jour, à la condition de ne percevoir aucun droit sur les actes qui concerne- »raient les affaires de la construction.

»Dans l'état de dépenses que présenta la Communauté en 1572, et dans lequel on avait compris le traitement de tous les »employés, l'administrateur général y figurait pour une somme de 60.000 maravédis, le médecin pour 300 ducats et le barbier »pour 20.000 maravédis; nous nous arrêterons dans cette énumération pour ne pas fatiguer l'attention de nos lecteurs.

»Le R. P. Villacastin, dans une lettre datée de Parraces le 1er décembre 1600, et adressée au Prieur du Couvent, re- »commande qu'on donne à chaque maçon 5 réaux par jour, et la moitié à celui qui ne travaillera pas pour cause de maladie; il dit

»que, d'après l'ordre de S. M., les ardoisiers recevront 6000 maravédis par mois, les plombiers 3 réaux par jour, et les »manœuvres 2 réaux. Dans diverses pièces originales que nous avons trouvées dans les archives, on voit clairement que les »ouvriers des carrières ne gagnaient que 4 réaux par jour.

»Luqueto, Zucharo et les autres peintres recevaient un traitement annuel de 6000 réaux, et puis le Conseil de l'œuvre »taxait leurs ouvrages et en payait la valeur.

»De toutes ces données il résulte d'une manière évidente que les salaires n'étaient pas à cette époque aussi faibles qu'on a »bien voulu le supposer: seulement les uns étaient la moitié, les autres le tiers de ce qu'ils sont aujourd'hui. Du reste, on »jugera encore mieux de cette différence par la liste des objets de consommation ci-après.»

Note des prix des denrées et autres objets de consommation, prise dans les marchés passés pendant la durée de la construction du monastère, qu'on trouve dans les archives de la ville de l'Escurial: cette note a été extraite aussi de l'état de dépenses présenté par la Communauté en 1571 (1).

Pain.

Depuis 1563 jusqu'à la fin du siécle, la fanégue de blé ne dépassa jamais les prix de 7 1|2 réaux à 11, qui fut la cote la plus élevé qu'il y eut en Castille. A l'Escurial elle ne dépassa point 9 réaux et 4 maravédis.

En 1564 et 1561, un pain de deux livres, bien cuit et bien préparé, ne valait que 9 maravédis.

Bétail.

Un bœuf de rebut	13	ducats.
Un bœuf de trois ans	15	id.
Un cochon	4	id.
Un veau	5	id.
Un mouton	11 1|2	id.
Une poule	2	réaux.
Un œuf	3	mrs.

Viandes mortes.

Une livre de mouton	20	mrs.
Idem de bœuf, depuis la Noël jusqu'au Carnaval	14	id.
Idem de chévre	10	id.
Idem de lard depuis le premier janvier jusqu'au Carnaval, comme il résulte du marché passé en 1589 pour la fourniture des vivres	18	id.
Idem de lard pendant le reste de l'année	22	id.
Idem de porc frais	14	id.
Idem du méme salé, depuis Saint-André jusqu'á Noël	16	id.

Liquides.

Une arrobe d'huile	12	réaux.
Idem de vin	5	id.

Légumes.

Une arrobe de pois	2	ducats.
Idem de riz	13	réaux.
Idem de lentilles	2	ducats.

Vente en détail.

En 1585, un épicier de la ville fit la fourniture des vivres aux prix suivants:

Un quart de livre d'huile á	8	mrs.
Une livre de poisson sec détrempé	26	id.
Idem de poisson sec	40	id.
Idem de sardines avec la téte	26	id.
Idem de sardines détrempées	24	id.
Idem de morue séche	22	id.
Idem de poisson de mer détrempé	16	id.
Idem du méme sec	26	id.
Idem de congre sec	48	id.
Idem de chandelles	32	id.
Idem de pois, de lentilles, et de châtaignes	16	id.
Une petite mesure de sel	48	id.
Une livre de savon ordinaire	38	id.

Matériaux.

Une fanégue de chaux, en fournissant á l'entrepreneur les fours avec la condition expresse de les rendre en bon état, et de prendre pour son compte tous les frais de fabrication et de transport, se vendait quelquefois á 55 maravédis, et d'autres á 2 1|2 réaux.

Les carreaux de faience á fleurs, peints en bleu et en blanc, fabriqués á Talavera-la-Reina, et rendus á l'Escurial, valaient 12 maravédis piéce.

Les tubes pour la conduite des eaux, fabriqués á Pérales de Milla ou á Illescas, faits en terre cuite, d'un pouce d'épaisseur, vernis en jaune, valaient 1 réaux la vare.

(1) Le lecteur est prié de fixer son attention sur le présent tarif: qu'il tâche d'expliquer, si c'est possible, la difference des prix avec ceux d'aujourd'hui, malgré l'état de progrès dans lequel se trouvent l'agriculture, les arts, l'économie industrielle et administrative. Les besoins créés par la civilisation, les exigences du perfectionnement qu'on vante tant, sont plus que suffisants pour expliquer ce renchérissement.

Les briques et les tuiles que le vendeur était obligé de livrer à l'Escurial se payaient à raison de 36 réaux le mille, avec un 20 pour 100 d'escompte.

Divers objets de consommation.

Une arrobe de laine fine se vendait de.	17 à 21 réaux.
Un matelas en laine valait.	28 id.
Une couverture.	50 réaux.
Un traversin de laine.	12 id.
Un drap en fil..	11 id.
La vare de jonc tressé..	2 id.
La piéce de toile ordinaire.	56 id.
La vare de sparterie de bonne qualité, consue et mise en place..	5 blancs.
Les deux vares de sparterie étroite.	61[2 mrs.

Bien qu'on pût encore citer les prix d'une infinité d'autres articles, nous pensons que ceux qui figurent dans la liste qui précède, et que le R. P. Quevedo a pris sur les notes originales, suffisent pour démontrer que l'ordre et l'économie furent observés dans la construction du Monastère.

Cependant, en examinant la question au point de vue économique, on trouve, en dehors des raisons déjà données, une autre raison qui les domine toutes, qui ramène la question sur son propre terrain, et qui fait connaître le véritable chiffre qui fut dépensé. C'est qu'à cette époque les revenus du puissant Roi de Castille n'atteignaient pas 3.000.000 de ducats. Or, proportion gardée, c'est la même chose que si l'on dépensait pour la construction d'un seul édifice 1.400 millions, en supposant que les revenus de l'Etat s'élevassent à 1.300 millions (1).

N'oublions pas, comme nous l'avons déjà dit, que la monnaie d'alors valait trois fois plus qu'à présent, de sorte qu'on payait les journées des ouvriers, les matériaux et les autres objets de consommation à des prix qui paraissent vraiment fabuleux. Cette circonstance a induit en erreur le R. P. Siguenza, qui semble avoir pris à tâche de vouloir prouver le peu qu'avait coûté le fameux Monastère de l'Escurial.

(1) La Fuente, tomo XIV

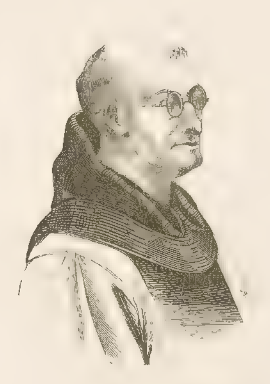




FR. MIGUEL DE SANTA MARIA.
(Prior 9 en 1600.)



FR. FRANCISCO DE VEGA
Prior 22 en 1654



FR. CRISANTO DE LA CONCEPCION.
Prior 32 en 1805.)



FR. BERNARDO DE LA FRESNEDA.

NUMERO 26.


FR. JUAN DE QUEMADA
(Prior 11, en 1604.)

FR. DOMINGO DE RIVERA.
(Prior 26, en 1678.)

FR. LUCAS DE ALAEJOS.
(Prior 16, en 1627.)

EL PADRE MARIN

NUMERO 21.



FR. JUAN DE SAN GERÓNIMO
P[illegible] 1589



FR. ANDRES DE SAN GERONIMO
Prior 13. 1666



FR. FRANCISCO DE FUENTIDUEÑA.
P[illegible] 41. 175[illegible]

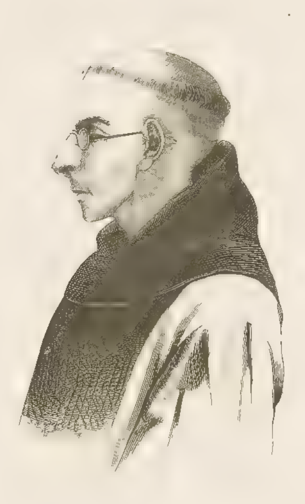


FR. ANTONIO DE SAN GERÓNIMO
(Prior 37. 1729)

NUMERO 59.



FR. SEBASTIAN DE UCEDA.
Prior 24 en 1665



EL P. TOMELLOSO.



FR. JOSE DE MALAGON
[illegible]



FR. MARTIN DE VILLANUEVA
Buscador de [illegible]

NUMERO 54.



APPENDICE HISTORIQUE.



'HISTOIRE de l'Escurial devrait réellement finir ici, c'est-à-dire au moment où ce superbe monastère vient d'être achevé, et où son illustre fondateur vient de quitter la vie; mais, sous les règnes suivants, il se passa plusieurs faits importants qui piquent la curiosité sous plus d'un rapport. A notre avis, il y a peu d'histoire aussi intéressante au point de vue de l'art que celle de ce monument.

Comme tout ce que nous avons dit est l'expression de la vérité, comme les merveilles qu'on admire à l'Escurial, n'ont pas été toutes exécutées sous Philippe II, il est donc indispensable que nous parlions séparément des œuvres qui furent terminées après la consécration de ce pieux édifice. Tout en cherchant à être bref, nous désirons cependant que notre ouvrage soit aussi complet que possible.

Dans ce cas se trouvaient la bibliothèque de Muley-Zidan, le caveau royal, celui des Infants, la glace de la sacristie, le carillon, le lustre du chœur, l'ancien autel de la sacristie, les Ministères, le pavillon des Infants, les objets offerts par divers monarques, le nouvel autel destiné à garder les Saintes Espèces, les fresques de Jordan, le passage souterrain qui va du couvent au quartier des métiers, les chaires de l'église, etc. Nous en rendrons compte à part; nous dirons seulement un mot en passant des évènements les plus remarquables qui eurent lieu à l'Escurial. Notre ouvrage paraîtra peut être un peu plus long; mais nous sommes persuadés que nos lecteurs nous en sauront gré d'autant plus que le texte enrichi de beaux dessins pourra plaire davantage et être encore pour l'esprit un agréable passe-temps.

A l'exemple d'Ercilla, qui se plaint dans son poème de ne parler toujours que de guerres, et qui, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, se plait à peindre des scènes un peu plus intéressantes, nous avouons à notre tour la crainte que nous éprouvons en commençant un livre qui devrait être entièrement consacré au monastère et à la Communauté qui l'habite. Souvent nos lecteurs ont laissé avec nous l'Escurial, tantôt pour examiner la conduite du monarque dans son palais de Madrid, tantôt pour contrôler ses actes politiques à l'extérieur. Nous suivrons le même système pour les règnes suivants, et l'auteur s'estimera heureux s'il parvient à mériter la bienveillante attention de ses lecteurs.

CHAPITRE I.

Léger aperçu sur l'Escurial.—Prise de la garde-robe de Muley-Zidan, et remise des manuscrits arabes au Monastère de Saint-Laurent.— Illumination.—Mort des RR. PP Villacastin et Siguenza.

1611 1616.

C'ETAIT l'an de grâce 1611: tout le poids de la monarchie espagnole si puissante alors vint retomber, après la mort du fondateur de l'Escurial, sur son fils Philippe III, trop faible, hélas! pour le supporter.

On peut dire que ce magnifique monastère fut, pendant un siècle, l'objet de prédilection de la part des souverains; car, outre les joyaux de grande valeur dont se plurent à l'enrichir Philippe II et son successeur, la fortune paraissait lui sourire tous les jours, et faisait tourner à son avantage les évènements qui semblaient devoir être les plus contraires à sa prospérité. Le trône fut ensuite occupé par le Roi poète, et sous son règne l'Escurial conserva tout son éclat et toute sa splendeur. Charles II lui succéda, et le Monastère ne se ressentit pas de l'épuisement dans lequel se trouvait le trésor; à l'ombre de la protection que lui accordait ce monarque, il jouissait du calme et du bonheur. L'auguste mère de ce prince combla l'Escurial de faveurs, soit par les dons qu'elle fit, soit par les distinctions dont elle honora la Communauté, comme si, sondant les secrets de l'avenir, elle entrevoyait déjà que son fils serait le dernier rejeton de sa race.

Etrange coïncidence! Pendant ce règne si célèbre par son fanatisme, l'Escurial fut le théâtre de scènes déplorables et de profanations sacrilèges; néanmoins cet édifice fut respecté, et les moines ne furent pas obligés d'abandonner leurs cellules.

Un prince français vint enfin s'asseoir sur le trône d'Espagne, et le Monastère de Saint-Laurent resta dans un espèce d'oubli pendant quelques années, d'autant plus qu'à cette époque le palais de San Ildefonso prenait de l'importance. Cependant cet oubli apparent n'affecta en rien la marche uniforme et régulière de la Communauté, qui, au contraire, put réunir de grandes épargnes, qu'on employa plus tard à faire des réformes importantes.

Ce monarque fut remplacé sur le trône par Ferdinand VI, qui eut pour successeurs Charles III et Charles IV. On peut dire que, jusque sous le règne de Ferdinand VII, l'Escurial ne recouvra point son ancienne splendeur.

Arrivait déjà l'époque terrible où les nations allaient cesser de rendre un culte idolâtre à certains intérêts créés. Du détroit de Cadix aux bords du Tanaïs, des côtes de la mer Egée aux rives de l'Oder, l'Europe entière éprouva à la fois une commotion profonde. Ce mouvement, tel qu'une étincelle électrique, se communiqua dans tout le continent Européen. L'esprit de réforme refoulant les vieilles coutumes et les anciennes traditions, vint renverser un ordre de choses qu'on avait respecté jusques alors. Dans cet ébranlement général, l'Escurial subit un changement radical, et son importance fut presque complètement annulée. Ces jours d'épreuve eurent enfin un terme. Ferdinand VII, appelé avec raison *le restaurateur de l'Escurial,* parvint à racheter tous les objets précieux qui avaient disparu, et mit à la disposition de la Communauté huit millions de réaux. Ce riche fleuron de la couronne d'Espagne reprit tout l'éclat qu'il avait perdu, et ce monument redevint ce qu'il était au temps de Philippe II.


PIERRE DE LARA.

Nous venons de dire que l'Escurial avait été, pendant le premier siècle de son existence, l'objet de prédilection de l'époque; c'est, en effet, l'exacte vérité.

Pierre de Lara, capitaine des galères d'Espagne, sillonnait avec la flotte qu'il commandait, la mer de Barbarie, lorsqu'en passant devant le port de la Mamora, non loin de Salé, il rencontra deux vaisseaux qui portaient la garde-robe et la bibliothèque du Roi du Marroc, Muley-Zidan. Il les attaqua et parvint à s'en rendre maître après une résistance des plus opiniâtres. Tous les objets de valeur et les effets qui s'y trouvaient restèrent en son pouvoir.

La partie la plus importante du butin fut la bibliothèque de ce prince, composée de plus de 4.000 volumes, écrits en arabe, en turc et en persan; la plupart des manuscrits étaient enluminés, et les ornements étaient faits avec une perfection admirable. Muley-Zidan, profondément affligé de cette perte, fit offrir à Philippe III 60.000 ducats pour ravoir sa bibliothèque; mais ce monarque, ne consultant que sa dignité et son honneur, exigea une plus noble rançon; il


MULEY ZIDAN.


LE PRIEUR JEAN DE PERALTA.

demanda en échange la liberté de tous les chrétiens qui étaient retenus captifs dans ses états. Muley aurait accepté ces conditions, ce qui lui aurait permis de respirer un peu du milieu des guerres intestines provoquées par son neveu; mais en même



Rey de España — Roi d'Espagne

Yo el Rey

temps, il se trouva dans l'impossibilité de les exécuter, malgré tout son bon vouloir. Philippe III, revenant alors à sa première idée, envoya les précieux manuscrits à l'Escurial, en les accompagnant d'une longue lettre, écrite à Madrid le 6 mai 1614, qu'il adressait au Prieur Jean de Peralta, et dans laquelle il lui recommendait de les placer par ordre et de faire un triage des ouvrages qui traitaient de matieres défendues.



COMBAT NAVAL ENTRE LES MAURES ET LES CHRÉTIENS.

Philippe III venait d'épouser Marguerite d'Autriche à Valence, où les fêtes qui eurent lieu à cette occasion avec une magnificence vraiment royale, défrayèrent les beaux esprits du temps, qui en firent de pompeuses descriptions. En repartant de cette ville pour se rendre à l'Escurial, le monarque désirait que la Reine admirât cette *huitième merveille* du monde, placée au milieu de montagnes escarpées. Les nouveaux époux touchaient presque au terme de leur voyage, lorsque tout-à-coup leurs yeux furent frappés par un spectacle aussi grandiose qu'inattendu. La Communauté, qui retrouvait dans le fils de Philippe II les traits de son noble fondateur, voulut, dans cette circonstance solennelle, donner un témoignage de son respect et de sa reconnaissance. Les religieux, informés que leurs Majestés devaient arriver à l'Escurial à l'entrée de la nuit, avaient résolu, pour les fêter dignement, d'illuminer toute la façade du Monastère. Cette illumination vue à distance avait, il faut le dire, quelque chose de féerique.



MARGUERITE D'AUTRICHE, ÉPOUSE DE PHILIPPE III.

Les derniers rayons du soleil se perdaient dans des nuages dont les teintes variées imitaient la pourpre et le topaze; l'astre du jour se cachait derrière les crêtes élevées des montagnes voisines, et semblait accélérer sa course comme pour laisser au Monastère le soin de déployer le plutôt possible le magnifique tableau qu'il avait improvisé en l'honneur de son souverain. On était au mois d'avril: le souffle doux et parfumé du printemps avec ses mystères et sa poésie, semblait adresser un tendre adieu à l'astre lumineux qui abandonnait cet horizon pour aller éclairer un autre monde: ses feux mourants rougissaient encore les hautes tours de l'église, et s'affaiblissaient graduellement jusqu'à ce qu'ils se confondissent avec l'azur des cieux. Au milieu de ce demi-jour, se détachaient vigoureusement les massifs d'arbres qui se ressentaient encore des cruelles atteintes de l'hiver. Dans le lointain, on découvrait la ville de Madrid faiblement éclairée par le soleil, dont les rayons ne pouvaient traverser l'immense rideau qui entoure l'Escurial. Quelques étoiles apparaissaient déjà au milieu du firmament, et répandaient une lumière douce et scintillante. L'horizon s'obscurcit insensiblement jusqu'à ce que tous les environs fussent plongés dans la plus complète obscurité.

En apercevant de loin, au milieu des montagnes, ce foyer de lumière qui ressortait davantage à mesure que la nuit devenait plus sombre, le couple royal jouit alors d'un coup d'œil enchanteur: la surprise et l'admiration ne faisaient que

s'accroître en s'approchant de l'Escurial. L'éclat resplendissant de 20.000 lumières, mêlé au son imposant des cloches formait un tableau fantastique. Les illustres voyageurs arrivèrent enfin au Monastère: là, cette brillante illumination où l'on avait prodigué l'huile et la cire, dont les reflets dessinaient les lignes, les moulures, les frises et les corniches de l'édifice, les graves mélodies des orgues, le chant solennel des religieux produisirent sur leur esprit une pieuse impression.

La capitale de la monarchie célébra egalement l'arrivée de la nouvelle Reine par des fêtes et des réjouissances publiques. On démolit en cette occasion des îlots de maisons pour élargir les rues par où devait passer le cortége, ce qui prouve, dit un historien, qu'on ne reculait devant aucune dépense.

Le vénérable Antoine Villacastin, dont la modestie égalait l'intelligence, mourut en 1603, de la mort du juste, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir joui pendant de longues années de cette magnifique demeure, dans la construction de laquelle il avait joué un rôle si important.

Il aurait paru tout naturel que la Communauté, mûe par un sentiment de reconnaissance, lui eut élevé un monument; mais sa tombe est aussi modeste que sa vie. Nous ferons remarquer en passant qu'il n'existe à l'Escurial d'autre portrait de ce célèbre religieux que celui que peignit Luqueto sur la voûte du chœur, et un autre beaucoup moins ressemblant que fit Jordan, et qu'on voit dans le grand escalier. Dans les dernières années de sa vie, Villacastin manifesta le désir d'être enterré à la porte de sa cellule: ce vœu fut accompli.

F. ANT. DE VILLA
CASTIN HVIVS
REGIAE FABRI
CAE PRAEFECTVS
HIC ANTE IANVAM
CELULAE SVAE
SER OBIIT NONA
GENARIVS IV. DIE
MARTII ANNO
1603.

PIERRE PLACÉE SUR LA TOMBE DE P. VILLACASTIN.

este año de 1567
dia de los ynoçen
tes estando el
Rey presente
hicieron profe
sion [illegible]

SPÉCIMEN DE L'ECRITURE DU R. P. VILLACASTIN.

Gloria Patri et filio et spiritus s[anc]to sicut erat in principio et
nunc et semper, et in secula seculorum Amen

SPÉCIMEN DE L'ECRITURE DU R. P. SIGUENZA.

Trois ans plus tard et peu de temps après avoir été nommé Prieur du Monastère, le R. P. Siguenza fut enlevé par une attaque d'apoplexie.

Si la vie exemplaire de ce saint homme, si ses ouvrages scientifiques, si sa réputation d'hélléniste distingué, si les persécutions auxquelles il fut en butte de la part du Saint-Office, si enfin les éloges qui sortirent de la bouche des courtisans à l'occasion de sa mort ne constituent une apologie complète, il suffirait, pour l'immortaliser, des paroles suivantes que prononça un jour Philippe II en parlant de lui: *Ceux qui viennent voir cette merveille, ne voient pas le plus important, s'ils ne voient le frère Joseph de Siguenza, dont le nom durera plus longtemps que ce monument, qui réunit pourtant toutes les conditions de solidité et de durée* (1).

La Communauté rendit justice à ses vertus et à son talent en pleurant sincèrement sa mort, et en faisant déposer sa dépouille mortelle tout auprès de la vieille église où ses cendres reposent toujours.

HIC DORMIT
QUI SEMPER VI
GILAVIT. R. P. E.
JOSEPH. DE SI-
GVENZA. HVIVS
R. COENOBII. P.
DISCIPLINÆ DECVS
CHRISTIANA LV
GET HISTORIA
QUIA PLURA
SCRIPTA LEG.
OBIIT DIE XXII
MII ANNO
MDCVI.

PIERRE PLACÉE SUR LA TOMBE DE P. SIGUENZA.

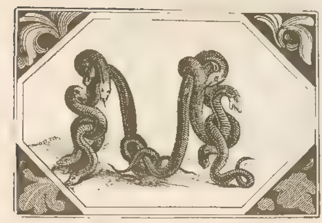
La cour s'étant de nouveau fixée à Madrid, Philippe III oubliait dans les plaisirs ses devoirs de père; il partageait sa vie entre les tournois, les mascarades, les courses des taureaux et les parties de chasse. Pendant le séjour qu'il fit à l'Escurial en 1606, il prouva bien des fois combien l'expédition des affaires lui était antipathique et le contrariait dans ses amusements; aussi ne laissait-on approcher personne de l'Escurial quand Leurs Majestés s'y trouvaient. On punissait sévèrement et même on exilait les aubergistes qui recevaient chez eux des voyageurs; ces rigueurs s'exerçaient rarement, attendu que les gardes du Roi qui surveillaient les avenues, avaient bien soin de renvoyer tous ceux qui se présentaient, en leur disant: *que Leurs Majestés étaient venues à l'Escurial pour se reposer et non pour s'occuper d'affaires.*

(1) On dit qu'à la mort de cet homme illustre les courtisans dirent au Roi: «Aujourd'ui est mort le meilleur et le plus instruit des religieux qu'on connaisse.» Le temps et l'humidité avaient effacé complètement l'inscription qui existait sur sa tombe, mais en 1856 elle fut retablie en même temps que celle de Villacastin. Que l'auteur de cette double restauration reçoive ici nos felicitations sinceres.

CHAPITRE II.

Commencement du Caveau Royal.—Mort de Philippe III.—Reprise des travaux du Caveau.—Difficultés qui se présentèrent.—Le Frère Nicolas de Madrid.—Translation solennelle des corps de la famille Royale dans la nouvelle crypte.—Tombeau des Infantes.—Règne de Philippe IV.—Minorité de Charles II.

1617—1684.



ALGRÉ tous les efforts inouis qu'il avait faits Philippe II; malgré la prodigieuse activité qu'il avait déployée pour arriver à terminer les travaux de l'Escurial; malgré qu'il se fût occupé d'une manière toute particulière de la construction du Caveau Royal, ce monument n'avait encore à sa mort qu'une forme vague, ce qui faisait dire à ce prince dans les derniers temps de sa vie: *Qu'il avait bâti une demeure pour le Seigneur; mais que ses enfants lui en élèveraient une où ses cendres et celles de ses parents pourraient reposer en paix.*

Philippe III, interprêtant ainsi les dernières volontés de son père, se crut obligé à construire un magnifique caveau pour la famille Royale; en effet, cette construction fut entreprise en 1617. Les architectes les plus habiles et les plus renommés concoururent pour cette œuvre, mais le Roi choisit entre tous Jean-Baptiste Crescenci, appelé plus tard Marquis de la Torre, titre qu'il lui donna en récompense du talent et du zèle qu'il déploya à faire le plan de ce monument funèbre. Cet artiste était frère du Cardinal du même nom, prélat fort instruit et très-versé dans les antiquités de Rome, sa ville natale. Pour diriger les travaux, le choix du Monarque tomba sur Pierre Lizargarate, né en Viscaye.

On eut bientôt adopté la forme, le plan et l'ornementation que on admire aujourd'hui. Les travaux furent commencés aussitôt après, et poussés avec tant de vigueur qu'en moins de trois ans tout l'intérieur de la rotonde était revêtu de marbre jusqu'à la naissance de la coupole; plusieurs urnes funéraires étaient déjà terminées, et une partie des bronzes se trouvaient déjà achevés et dorés.

La morte prématurée de Philippe III, arrivée le 31 mai 1621, vint paralyser les travaux qui bien certainement auraient été poursuivis sans relâche sans ce facheux évènement. Outre ce contretemps inattendu et le manque de ressources, il survint des difficultés d'un autre genre, que le R. P. Siguenza n'aurait pas manqué d'attribuer à la puissance du démon, s'il avait pu nous les faire connaître.

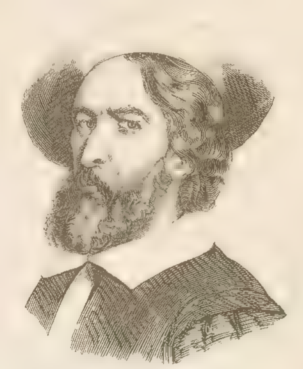
Sous le règne de ce prince, la Monarchie espagnole fut soutenue plutôt par le courage et le talent de ses guerriers que par l'habilité des hommes d'état et la sagesse de son chef. D'un caractère facile et bon, Philippe III connut les douceurs de l'amitié.

et désira toujours du fond du cœur le bonheur de ses sujets. Il fut à la fois un père tendre et un excellent époux, et posséda toutes les vertus domestiques et religieuses; mais il manqua totalement des qualités essentielles à un souverain. On peut dire même qu'il montra toujours le plus grand éloignement pour les affaires publiques. Aussi à peine eut-il pris les rênes du gouvernement qu'il les remit entre les mains d'un favori, qui certainement ne fut pas plus habile administrateur que lui.

Aucun ministre ne pouvait compter sur un monarque dépourvu d'instruction, de talent et de caractère. Les intrigues les plus grossièrement ourdies suffisaient pour renverser le favori le mieux en cour. Le cachet de la race autrichienne, ennobli par l'Empereur Charles-Quint, avait dégénéré en Philippe III, chez qui on trouvait une décadence morale et physique. L'épaisseur de la lèvre inférieure, signe distinctif de la maison d'Autriche, était loin d'exprimer la fierté et la décision. Cette lèvre représentait en Charles V la majesté fière et orgueilleuse, en Philippe II le despotisme superbe; mais en Philippe III elle ne signifiait ni le conquérant ni le despote. Ce type avait perdu sa distinction, et n'était plus qu'un défaut.



JEAN-BAPTISTE CRESCENCI.



PIERRE LIZARGARATE.

Les travaux du Caveau Royal demeurèrent suspendus jusqu'en 1643, époque à laquelle ils furent repris et terminés par ordre de Philippe IV, qui régnait alors. En montant sur le trône, ce prince avait trouvé l'état ruiné et de plus considérablement obéré. Les affaires étaient si embrouillées, le trésor si pauvre qu'il fut obligé plusieurs fois de faire un appel à la générosité de ses vassaux, qui, du reste, y répondirent dignement. Il avait même pensé à demander aux communautés religieuses l'argent travaillé qui existait dans les églises: mais il n'eut pas besoin de recourir à cette extrémité. Voilà pourquoi les travaux du Caveau, interrompus depuis la mort de Philippe II, restèrent si longtemps paralysés.

L'avènement de Philippe IV au trône fut accueilli par le peuple par de vifs transports d'allegresse. D'après un historien contemporain, «cette joie fut seule motivée par le changement de monarque. Rien ne provoque le bruit et le mouvement comme ce qui est nouveau; et la fête qui plait le plus aux masses et qui les amuse davantage, c'est le changement de gouvernement.»

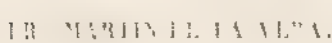
Au comencement de ce règne, le monastère fut sur le point de perdre quelques unes de ses riches propriétés.

Avec les années, la mémoire de Philippe II s'affaiblissait peu à peu comme une ombre légère et fugitive. Or, comme le souvenir de ce prince s'effaçait dans l'esprit de ses successeurs, il en résultait, comme conséquence logique, que ceux-ci regardaient avec indifférence le Monastère et la Communauté. Le pays était cependant bien loin encore de ces tourmentes révolutionnaires qui renversent les institutions, bouleversent de fond en comble l'ordre social, et enveloppent dans une ruine commune toutes les classes de la société. Constatons en passant que les conseils que quelques courtisans donnaient au Roi, soit par sentiment d'envie, soit par esprit de réforme, ne manquaient pas d'exercer sur lui une certaine influence: ce qui explique sans doute l'indifférence avec laquelle il considérait tout ce qui avait rapport à l'Escurial.

Des jours plus heureux comme aussi des jours de deuil lui étaient réservés sous les regnes suivants. Nous raconterons les évènements dont ce monument fut témoin, afin que nos lecteurs puissent mieux en apprécier la portée.

Nous venons de dire que ce monastère avait été sur le point de perdre quelques unes de ses plus belles possessions. Le Comte-Duc Olivares, trouvant ses revenus trop considérables, chercha à lui enlever la propriété del Campillo; mais Martin de la Vera, Prieur de la Communauté, fit une opposition des plus vigoureuses au puissant Comte-Duc, et obtint du Roi qu'on renonçât à ce projet.





FR. MARTIN DE LA VERA.



RUBENS.

Quelques années après, en 1623, on vit arriver en Espagne le fameux Rubens, venant de Bruxelles, en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour négocier certain traité de paix. A son arrivée, le célèbre maitre se rendit à l'Escurial: des historiens prétendent que ce superbe palais ne plut point à cet éminent artiste.

Voyons d'abord ce qui se passa lors de sa première visite. C'était en 1628; dans une vaste cellule du cloître principal, tout près des appartements du Roi, on remarquait une certaine agitation: c'était l'atelier du jeune D. Diego Velazquez de Silva, devenu plus tard un des peintres les plus renommés. Philippe IV, le Roi poète en même temps qu'artiste, appréciait déjà si fort le talent de ce peintre que, sans parler des honneurs dont il se plut à le combler, il voulut qu'il habitât sous le même toit, afin de pouvoir mieux jouir des compositions de ce grand peintre. Ce prince avait une clef de son atelier, auquel son appartement communiquait. Aussi allait-il souvent le voir, et s'amusait quelquefois à faire des dessins devant Velazquez (1).

Le mouvement inusité qu'on remarquait dans cet atelier avait pour cause la visite de Rubens, dont le peintre espagnol avait eu occasion d'admirer les ouvrages dans ses voyages en Italie, en Allemagne et en Flandres.

Velazquez avait avec lui un être extraordinaire et singulier, un pauvre esclave mulâtre, d'un caractère timide, mais qui portait à son maître un attachement sans bornes. En l'absence de ce dernier, il servait de jouet à tous les élèves.

Nous donnerons ici quelques légeres explications, afin de mettre le lecteur à même de mieux comprendre le sujet dont il s'agit.

Sur la demande du Roi, Velazquez avait fait le portrait de l'amiral Pareja. Celui-ci, ravi de voir ses traits si fidèlement

(1) A force de recherches, nous sommes parvenu à découvrir que la pièce occupée par Velazquez est celle qui se trouve dans le grand cloître, tout auprès de la salle où l'on professait la morale; elle était formée de trois cellules qui se communiquaient intérieurement. Elle a par conséquent trois portes donnant sur le cloître. Dans la première on reconnait qu'il y eu à l'extérieur une double porte. Le Roi pouvait très-bien s'y rendre de ses appartements par l'escalier del *Patrocinio*, et entrer dans l'atelier du peintre sans déranger les moines dans leurs pieuses occupations, et peut-être même sans être vu.

reproduits, alla remercier le peintre, emmenant avec lui le jeune mulâtre qui, quoique né à Seville, était fils d'un esclave. Ce serviteur portait une chaîne d'or, que son maître voulait offrir à Velazquez. Après avoir terminé sa visite, et au moment de se retirer, l'esclave, qui s'appelait Jean, se disposait à sortir; mais l'officier de marine lui dit d'un ton bourru, en lui donnant un coup de pied: Tu crois donc, maraud, que lorsque je donne une chaîne d'or, je ne laisse pas aussi l'étui? Dès aujourd'hui, tu appartiens à Velazquez. En prononçant ces mots, il sortit fièrement et disparut.

Dès ce moment les élèves de Velazquez commencèrent à se moquer du mulâtre, qu'ils regardaient comme un être stupide, et que le hasard avait jeté au milieu d'eux pour leur servir de jouet: ils l'appelèrent par dérision Jean Pareja, nom qu'il conserva toujours. Velazquez, qui eut pitié de lui, le chargea du soin de l'atelier et du nettoyage de sa palette, cette charge, quoique donnant peu de travail, ne laissait pas que d'exercer la patience du pauvre esclave.

On lui fit tant de plaisanteries et de malices qu'à la fin, dégoûté et ahuri, il se refugia dans un espèce de grand cabinet, où il se cachait toutes les fois que son maître s'absentait.

On a souvent dit que l'homme est imitateur par nature, que l'industrie provoque l'industrie, et que les arts se propagent quand ils sont encouragés; mais, en réalité, il faut quelque chose de plus pour former un artiste; il faut qu'il y ait en lui un peu de ce feu sacré sans lequel il n'y a pas d'imagination ni de génie. Il est cependant bon d'avouer que quelquefois les circonstances les plus insignifiantes développent cette faculté, même dans les personnes chez lesquelles on serait loin d'en soupçonner l'existence. Jean, qui avait toujours sous la main des pinceaux, des toiles et des couleurs, ne put résister, au bout de deux ans, au désir d'essayer à peindre; quoiqu il comprit au commencement qu'il ne faisait que barbouiller la toile, il éprouvait néanmoins un plaisir indicible, car il satisfaisait un besoin.

Nous avons déjà dit que dans l'atelier on attendait deux visites; si celle du Roi flattait Velazquez, il n'était pas moins fier de recevoir aussi celle de Rubens. Le premier lui faisait du reste souvent cet honneur, tandis que la seconde visite lui procurait le plaisir de voir l'illustre maître, de lui parler, et peut-être même recevoir de sa bouche quelques conseils qui le feraient progresser dans son art.

On ne prononçait alors en Europe qu'avec un certain respect le nom de Rubens. En effet, ce nom était connu en Hollande, dans l'Empire, en France, en Italie, en Angleterre, enfin, dans l'univers, et certes il en était digne. Tous les princes qui régnaient, admettaient Rubens dans leur amitié. Marie de Médicis l'affectionnait beaucoup; Philippe IV l'avait comblé de faveurs; Charles I lui mit l'éperon de chevalier en plein chapître; l'Infante Isabelle aimait à s'asseoir auprès de son chevalet. Il était donc naturel que l'Espagne le reçut avec enthousiasme, et que Philippe IV l'armât lui-même chevalier, lui accordât des lettres de naturalisation, et le nommât son chambellan.

Les tableaux de Rubens ornaient toutes les cours de l'Europe; ce célèbre artiste avait fondé des écoles de dessin et de gravure, qui devaient faire l'admiration du monde entier.

En sa qualité d'architecte, il fit construire son palais et la cathédrale d'Anvers; comme diplomate, il fut assez heureux pour faire signer des traitrs de paix, employant en même temps les conseils des principaux savants de l'Europe.

Velazquez voulut se montrer à Rubens entouré de ses meilleurs ouvrages; il répétait souvent que sa réputation serait peu de chose tant qu'elle ne serait sanctionnée par ce grand maître. Il avait préparé pour cette visite son fameux tableau représentant la tunique de Joseph, qu'on admire dans les salles capitulaires. Il conservait présent à sa mémoire le souvenir des grandes œuvres que Rubens avait exécutées à Madrid deux années auparavant.

Enfin, les deux personnages dont avait annoncé la visite, arrivèrent, à leur approche on ouvrit les deux portes de la grande cellule: Philippe, environné de l'élite des Grands d'Espagne, se présenta le premier; après lui venait un second groupe, où se trouvait Rubens accompagné de Van-Dick, de Suciders, de Van-Uden, de Gaspar Wideus, de Craser et de quelques uns de ses élèves, qui le suivaient dans ses ambassades.

Aussitôt que le peintre flamand se trouva en présence du Roi, il s'avança vers lui pour lui baiser la main; mais Philippe IV s'y refusa, en lui disant: nous sommes dans l'atelier d'un peintre, et vous êtes ici le monarque. Il le prit en même temps par le bras, et, en dépit de l'étiquette, ils firent le tour de l'atelier accompagnés de leur suite.

Jean Pareja, l'esclave mulâtre, était plus fasciné que tous les autres; ses regards avides semblaient dévorer le grand homme qui le remplissait d'une profonde admiration. Il aurait donné volontiers une bonne partie de sa vie pour pouvoir se prosterner à ses pieds. La présence du Monarque qui, dans toute autre occasion, lui en eût imposé, lui était complètemen indifférente. Pour le mulâtre comme pour Velazquez, il n'y avait qu'un monarque: c'était Rubens. Si la politesse, les égards et l'étiquette étaient pour Philippe IV, tous les honneurs étaient pour le grand coloriste.



Rubens avait à cette époque 52 ans. Sa belle tête, son port noble et distingué, l'usage qu'il avait contracté dans les cours, faisaient que la majesté du génie s'alliait chez lui aux élégantes manières du gentilhomme. Tous les cœurs battaient pendant que le chef de l'école flamande examinait en silence les œuvres du maître de l'école espagnole. A la vue du tableau qui représentait la tunique de Joseph, Rubens témoigna toute son admiration et tendit affectueusement la main à Velazquez, qui se jeta dans ses bras.

C'est le plus beau jour de ma vie, s'écria le peintre de Philippe IV; vous mettriez le comble à ma joie et á ma gloire, ajouta-t-il en s'adressant à Rubens, si vous daigniez me faire l'honneur de retoucher de votre main une de ces toiles, que je garderai comme souvenir de votre visite. En disant ces mots, Velazquez désignait du doigt ses principales compositions, et présentait en même temps des pinceaux et une palette, dans l'espoir que le grand artiste déposerait sur quelqu'un de ses ouvrages une étincelle du feu sacré qui l'animait.

Tou ce que je vois, reprit Rubens, est fini, mais je vous ferai avec plaisir une petite esquisse.

Il se baissa en même temps pour prendre une toile adosée au mur, qu'il croyait seulement préparée. Il jeta aussitôt un cri de surprise à la vue du tableau connu depuis sous le nom de *La Sépulture*. Le mulâtre pâlit d'effroi en voyant en de telles mains ce tableau qu'il croyait ailleurs, et qu'il avait peint en secret dans sa retraite. Tout tremblant, il baissait la tête, s'attendant non seulement à être reprimandé par son maître, mais encore à être tourné en ridicule par ses élèves.

J'ai cru d'abord, dit Rubens en examinant ce tableau, que c'était votre ouvrage, Velazquez.

L'esclave releva la tête sans oser en croire à ses oreilles, il croyait faire un rêve d'or qui le transportait au-delà de ses désirs.

Personne ne faisait attention au pauvre mulâtre.

J'avoue, continua Rubens, que celui qui a fait ce tableau, peut être regardé comme un maître, n'importe celui de vos élèves qui en est l'auteur.

Chacune de ces paroles redoublait les battements de cœur de Jean.

J'ignore en vérité, répondit Velazquez tout surpris, et en examinant à son tour le tableau en question, qui peut l'avoir peint: je ne savais pas même qu'il fut dans mon aielier. Qui de vous en est l'auteur, demanda-t-il à ses élèves?

Personne n'avait encore répondu, quand les yeus de Velazquez rencontrèrent ceux de Jean Pareja, qui vint se jeter à ses pieds avec une émotion difficile à décrire.

C'est moi, dit-il: Van-Dyck fut obligé de le soutenir; il versait des larmes abondantes, et ne pouvait articuler une seule parole. Rubens et Velazquez le relevèrent et l'embrassèrent. Le Roi Philippe IV, témoin de cette scene touchante, s'approcha aussitôt, et mettant sa main sur l'épaule du mulâtre, lui dit: L'homme de talent ne doit pas rester esclave; relève ton front, tu es libre dès ce moment, et je me charge de donner à ton maître 200 onces d'or pour ta rançon.

Ces 200 onces d'or je te les donne, reprit à l'instant Velazquez; j'ai gagné assez en trouvant en toi, non un esclave mais un artiste et un ami.

Je ne veux rien de tout cela, s'écria Pareja, je veux rester toujours à votre service; et, en prononçant ces paroles, les sanglots étouffaient sa voix; il embrassait en même temps les genoux de son maître.

Cette scène à la fois si tendre et si intéressante émut si vivement Rubens, que, les yeux baignés de larmes, il déposa sa palette, et remit au lendemain l'achevement de son esquisse. Aussitôt les deux cortéges se retirèrent.

Rubens revint le lendemain, comme il l'avait dit, travailla environ une heure, et termina son esquisse. Il fut servi par Jean, habillé en homme libre; il ne se retira point sansavoir embrassé son nouveau compagnon, qui était dans le bonheur.

Le nombre de tableaux qui fit Rubens pendant son séjour en Espagne paraîtrait fabuleux si l'on ne connaissait la facilité prodigieuse de cet artiste. A partir de cette époque, Pareja fut compté parmi les peintres distingués. Il acompagna Velazquez dans touts ses voyages; il fut reçu le même jour que son ancien maître membre de l'académie de Saint-Luc à Rome, dont faisaient déjà partie le Dominicain, le Guide, Pierre de Cortone, le Poussin, Sandracts, le Guercin, et beaucoup d'autres artistes également renommés

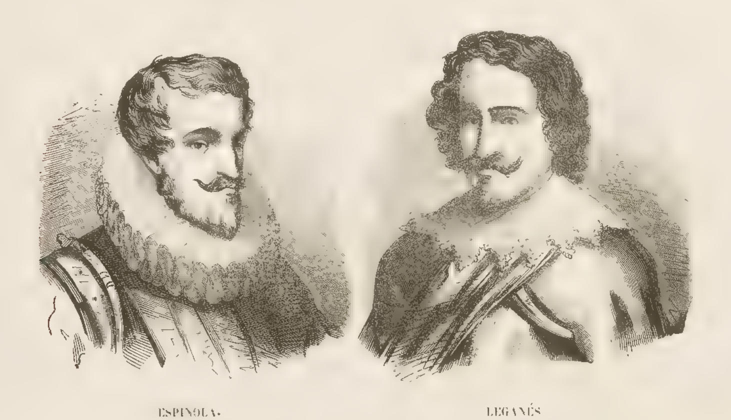
Laissons pour un instant les artistes s'abandonner aux sublimes inspirations de leur génie, pour nous occuper d'un événement de la plus haute importance.

Depuis que Philippe II avait réuni à ses vastes états le royaume du Portugal, si puissant alors par son commerce et ses colonies, on ne fit rien pour gagner les sympathies des habitants de ce pays, ni pour leur inspirer de l'amour pour ses souverains; on ne tenta rien en faveur de l'union ibérique, si nécessaire pourtant (1).

Rien ne justifierait mieux l'ignorance des Espagnols en fait de politique, que la perte du Portugal. Pendant qu'on dépensait follement en Flandres et en Italie des hommes et de l'argent, on perdit cette importante possession presque sans coup férir.

On remarquera comment s'y prit le Comte-Duc pour annoncer cette fâcheuse nouvelle à Philippe IV. «Sire, lui dit-il, je félicite Votre Majesté d'avoir acquis un comté, de grandes possessions et de nouvelles rentes. Comment cela? demanda le Roi. Le ministre ajouta: Le Duc de Bragance a perdu la tête, il s'est laissé jouer par son peuple qui l'a proclamé Roi de Portugal: par conséquent ses biens se trouvent de fait confisqués et réunis à la couronne.»

En 1643, l'Espagne expia cruellement les fautes de ce ministre. La tactique de cet homme d'état était de donner les hauts emplois à des hommes qui ne pouvaient lui porter ombrage. C'est à ce fatal système qu'il faut attribuer le mauvais succès de toutes ses entreprises. Si quelquefois il fut obligé d'avoir recours à des généraux illustres, tels qu'Espinola et Leganes dont il enviait la gloire, il s'arrangeait toujours de manière à entraver leurs succès et amoindrir leurs triomphes.

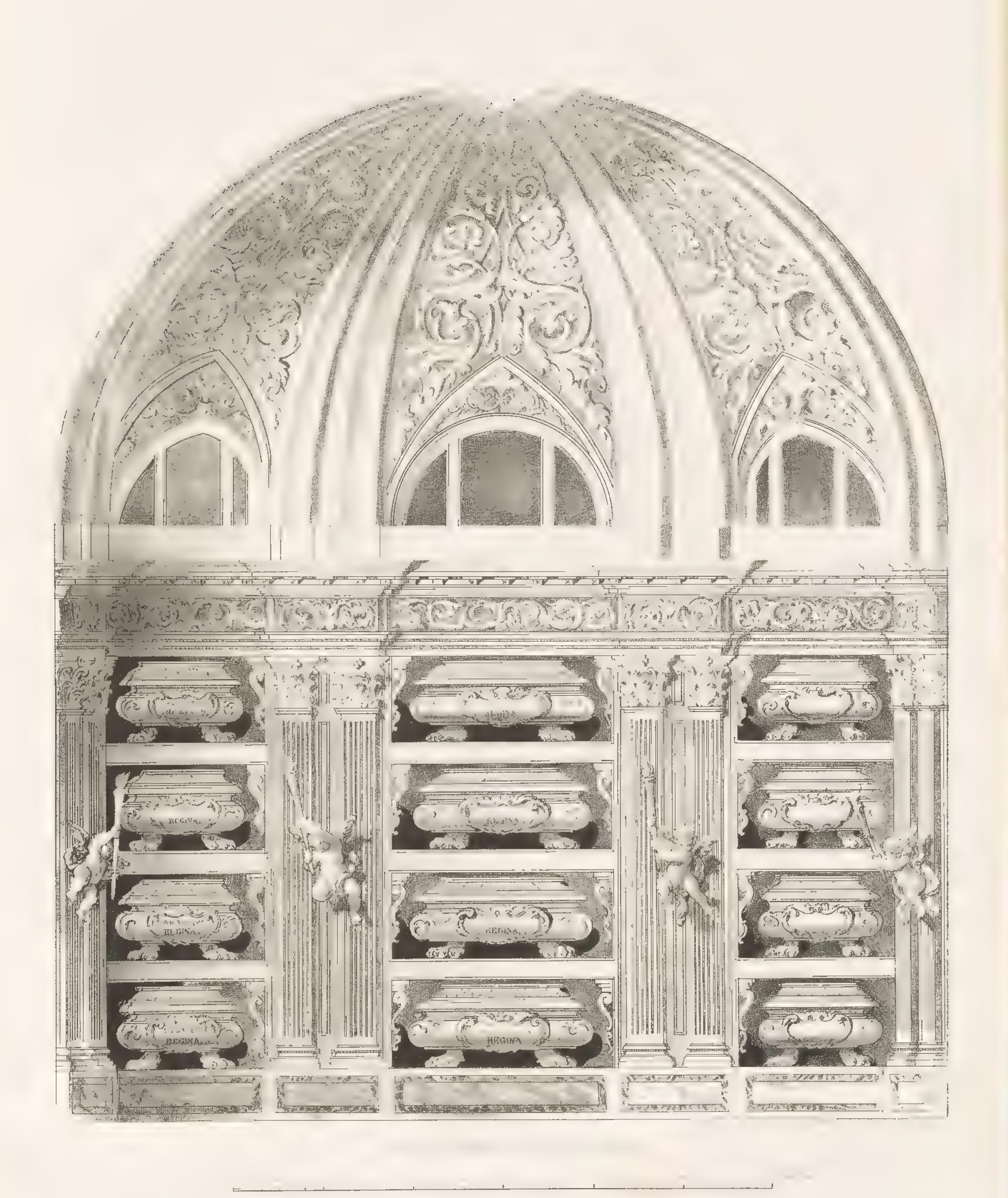


ESPINOLA. LEGANÉS

Qu'on compare, dit un historien moderne, les avantages que l'Espagne aurait retirés de la réunion du Portugal, ainsi que la facileté qu'avait Philippe de garder ce royaume, avec les tristes conséquences qu'entraina la déplorable obstination de nos Rois à conserver leur domination dans les Pays-Bas et en Italie.

Il faut bien remarquer que l'union du Portugal et de la Castille n'était point, comme celle des autres puissances, l'œuvre de la force, capable de subsister par elle même: elle avait déjà existé en d'autres temps et présentait des liens naturels, durables et susceptibles même d'être encore resserrés. Les deux pays avaient la même origine, la même religion, les mêmes usages et presque la même langue, et étaient non deux peuples étrangers l'un à l'autre, mais deux véritables frères. Aucun motif d'inimitié n'existait entre eux, aucun obstacle ne s'opposait à leur union intime et permanente. Il ne fallait pour la cimenter qu'une politique pleine de prudence et de modération, évitant avec soin de vouloir établir la prédominance de l'une des deux nations au dépens de l'autre; qu'on respectât également leurs droits et leurs intérêts. Il fallait encore laisser au temps le soin de confondre leurs intérêts comme ceux d'une même famille.

(1) Je veux, et telle est ma volonté (disait Philippe II dan son testament), que les états du Portugal soient traités de la même manière que ceux de la Couronne de Castille, sans qu'on puisse les diviser ni les séparer des uns des autres sous aucun prétexte, cette fusion étant nécessaire à la sûreté, à la bonne administration et à la prospérité des uns et des autres, afin de pouvoir mieux propager la foi Catholique, et voler à la défense de l'Église.


REGINA
REGINA
REGINA
REGINA
REGINA



FELIPE IV
Rey de España

Yo el Rey

PHILIPPE IV
Roi d'Espagne



Suspendons pour un instant nos reflexions qui nous ont entraîné un peu loin de notre sujet, et reprenons le fil de notre histoire.

Philippe IV, libre de tout engagement et voyant enfin les finances dans un état plus prospère, fit reprendre les travaux du Caveau Royal, et ordonna même de les continuer jusqu'à leur complet achèvement. Il nomma, à cet effet, comme surintendant, un de ses ministres favoris, qui, tout en donnant des ordres pour réunir les matériaux nécessaires, laissait voir clairement qu'il désapprouvait l'emploi de l'argent qu'on distrayait des revenus publics pour les appliquer à l'Escurial. Si, à ces mauvaises dispositions, on ajoute les difficultés résultant de la construction même, on ne sera point surpris que bien des gens crussent que le tombeau des Rois ne serait jamais terminé.

Outre les vices que présentait cette construction, tels que le mauvais emplacement de l'escalier, dont l'entrée était obscure et privée d'air, on eut encore à lutter contre un obstacle terrible. Le sol, qui avait été creusé à une profondeur de cinq pieds, fut bientôt envahi par les eaux souterraines. On vit jaillir tout-à-coup entre les jointures des marbres nouvellement posés, une source qui finit par les desceller et les bouleverser, et qui de plus convertit le caveau en une espèce de lac. Cette humidité constante occasionna, comme il était naturel, la perte des marbres précieux qu'on avait employés, ainsi que l'oxidation des bronzes qu'il fallut plus tard remplacer en partie. Le nouveau surintendant, informé de tout ce qui se passait, ne jugea point à propos de se rendre à l'Escurial. Il se contentait d'envoyer de Madrid, selon son caprice, des ordres qui n'aboutissaient en résumé qu'à faire perdre du temps et de l'argent.

Les difficultés augmentaient de jour en jour, tandis que les moyens de les surmonter devenaient plus difficiles. Tous les entrepreneurs qui voyaient l'état du caveau, se retiraient en haussant les épaules. Les uns conseillaient au Roi de renonçer à son entreprise, et de faire recommencer les travaux dans un autre endroit; d'autres, dans le but d'arrêter les effets de l'inondation qui était le point principal, proposèrent d'ouvrir, tout autour des jardins qui avoisinaient le caveau, des égouts pour l'écoulement des eaux. Ce projet fut mis à l'étude, et le devis s'éleva à 30.000 ducats; mais, après avoir dépensé une bonne partie de cette somme, on s'aperçut un peu tard qu'on ne guérissait pas le mal, attendu qu'il apparaissait ailleurs. Tous ces contretemps, toutes ces difficultés, et surtout toutes ces dépenses lassaient la patience de Philippe IV, comme il le manifesta dans plusieurs occasions.



FR. NICOLAS DE MADRID.

Au milieu de cette diversité d'opinions, plus absurdes les unes que les autres, au milieu de ces intelligences bornées et vulgaires, apparut un homme perdu dans cette foule d'individus, incapables en général de résoudre la question du moment; un homme qui s'était renfermé jusqu'alors dans le silence le plus absolu, écoutant tout le monde, et observant tout ce qui se passait; un homme profond, d'un jugement droit, d'une instruction ordinaire: nous voulons parler de Nicolas de Madrid. Ce religieux profitait des instants de loisir que lui laissaient ses occupations pour descendre dans le caveau et étudier sur les lieux la solution du problème. Enfin, à force de penser, il trouva le moyen de se débarrasser des eaux sans dépenser beaucoup d'argent. Il exposa au Roi son idée avec tant de clarté, que celui-ci, convaincu de l'excellence de son système, non seulement l'adopta dans toutes ses parties, mais encore il nomma Nicolas de Madrid directeur des travaux à exécuter, et fit mettre à sa disposition tout ce dont il avait besoin.

On se mit donc de nouveau à l'œuvre sous la direction de ce bon religieux: les plans avaient été faits et dessinés par Alonso Carbonell, architecte en chef de la couronne: les travaux furent exécutés par le fameux marbrier Barthélemi Zumbigo. Le premier soin du P. Nicolas fut d'arrêter les dégâts que causaient les eaux, en leur frayant un passage au-dessous du caveau jusqu'à l'égout principal, qui se trouvait justement tout à côté.

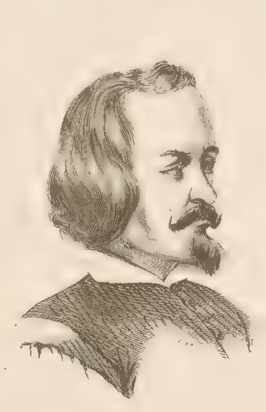
Cette opération, qui avait donné tant de mal à certains esprits, fut enfin executée, et ne coûta que 602 réaux (1).

Après avoir surmonté cet obstacle, dont les résultats dépassèrent toutes les espérances, l'idée d'achever ce monument fut regardée dès lors comme une réalité. Les moines qui avaient été contrariés de ces difficultés en pensant que si un autre caveau avait été commencé, il n'aurait peut être jamais été terminé, félicitaient leur digne compagnon, et se réjouissaient avec lui l'achèvement prochain de ce temple remarquable. Cet habile religieux, poursuivant sa tâche avec ardeur s'occupa de donner du jour et de l'air à ce local. Pour y parvenir, il fit ouvrir une grande fenêtre dans l'épaisseur du mur de l'église, du côté de l'Est; cette ouverture fut faite avec tant de justesse et précision, qu'elle vint correspondre au milieu de l'un des arceaux du caveau sans être obligé d'endommager les jaspes. La lumière qui pénètre par cette fenêtre, vient de la cour *de los Mascarones*, qu'on appelle encore *le manche du gril* (*mango de la parrilla*); quoiqu'elle ne soit pas très-forte, à cause de la distance qu'elle parcourt, elle suffit cependant pour qu'on puisse visiter ces lieux sans se faire éclairer, surtout le matin, quand les rayons du soleil pénètrent dans la cour. Du reste, ce séjour funèbre ne doit être éclairé que par une lumière douteuse, comme si la lumière, pénétrée de respect, ne devait s'approcher que timidement de ces cendres illustres qui avaient dominé le monde. De sorte, dit un orateur célèbre, que ces squelettes dont les maîtres avaient eu, pendant leur vie, tant d'adulateurs, présentent à notre esprit l'idée d'une grandeur qui n'est plus, grandeur qui ne nous a laissé de son éclat qu'un nom presque oublié, qu'une épitaphe presque inconnue; grandeur reléguée au champ des souvenirs. Notre âme se trouve ainsi reportée vers le passé comme pour nous faire assister à la succession non interrompue des évènements, et à la longue histoire de nos malheurs.





MARIA DE LA CRUZ.



ALONSO CARBONELL.



MARIA DE VELASCO.

Ce travail fut encore fait avec économie. On fut obligé de percer un mur d'une épaisseur extraordinaire, ce qui exigea de plus un soin tout particulier, afin de ne pas compromettre la solidité de l'édifice. On ne dépensa dans cette circonstance que 5098 réaux 23 maravédis.

Plein de satisfaction et encouragé par les beaux résultats déjà obtenus, Philippe IV avait l'espoir d'atteindre promptement son but. Il avait rencontré l'homme qu'il lui fallait, et avec lui tous les obstacles disparaissaient. On s'occupa de trouver ensuite les orfèvres, les doreurs, les bronzeurs, les fondeurs et les marbriers les plus renommés, dont le nombre s'éleva à cinquante: parmi ce nombre se trouvaient deux habiles polisseuses, appelées Maria de la Cruz et Maria de Velasco.

On fit venir les plus beaux marbres que fournissaient les carrières de Tolède. Le frère Nicolas faisait les marchés, visitait les travaux, achetait et reconnaissait tous les matériaux: il en établissait le compte; en un mot, son zèle était infatigable. En effet, il voyait tout, tout était contrôlé par lui: il était à la fois surveillant et directeur des travaux; il était l'âme de

(1) Néanmoins ce caveau est excessivement humide, comme on peut en juger d'après l'état des marbres, qui se trouvent détériorés jusqu'à la hauteur de plus d'un mètre. Les ravages que l'humidité a causés sont tels, qu'en plusieurs endroits il manque d'énormes morceaux de jaspe.

l'entreprise, comme l'avait été avant lui le frère Villacastin. On aurait dit que la Providence avait produit à dessein ces deux hommes remarquables, pour mener à bonne fin la construction du superbe palais de l'Escurial.

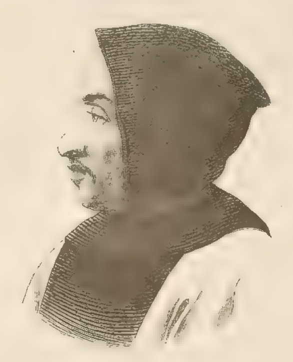
Philippe IV, pensant avec raison qu'un homme qui faisait un si bon emploi des deniers qu'on lui confiait, qui montrait assez de talent pour débrouiller les questions les plus compliquées, ne serait pas un administrateur moins habile: c'est pourquoi il nomma en 1647 le frère Nicolas Prieur du Monastère. Celui-ci était, à la vérité, peu satisfait de lui-même; il reconnaissait qu'il avait fait quelque chose; mais son intime conviction était que ce qui lui restait à faire, était le principal. Il lui fallait faire une découverte importante sans laquelle son œuvre fut restée incomplète. Il ne pouvait souffrir l'inaction: il était, à juste titre, fier tant du succès de son entreprise que des marques de confiance qu'il avait reçues de son souverain, et de tous les membres de la Communauté. Pendant que la chapelle souterraine s'enrichissait de marbres et de bronzes, il cherchait le moyen le plus sûr de faire une entrée convenable et en même temps spacieuse, car celle qui existait, comme nous l'avons déjà dit, était obscure et peu digne d'un semblable monument: elle donnait derrière l'église, dans la cour qu'on appelle *Cantina de la Cera*. Il paraissait impossible de venir à bout de cette entreprise, en raison de la solidité et de l'épaisseur des murs qui formaient les fondements de l'édifice; mais le frère Nicolas était inspiré, et le feu sacré qui l'illuminait, ne faisait que se fortifier de jour en jour; surmontant donc tous les obstacles, ou plutôt jouant comme Herrera avec cette masse de pierre, il fit couper le dernier arceau qui touche à la sacristie, formé d'un mur de granit d'où l'on retira des pierres d'une grosseur vraiment extraordinaire.

On ouvrit ensuite le passage pour l'escalier qui devait rejoindre l'ancien: cette opération fut exécutée avec tant de justesse et d'intelligence, qu'on n'aurait pas mieux réussi lors même que le plan en eût été tracé précédemment sur le papier.

Celui qui ne connait point ces détails, est loin de se douter que l'ouverture de l'escalier ait été faite d'un seul trait.



FR. JEAN DE LA CONCEPCION.



FR. EUGÉNE DE LA CRUZ

La présence du Roi, qui se rendait fréquemment à l'Escurial pour voir la construction du caveau et pour chasser, ne contribuait pas médiocrement à presser la marche des travaux. Ce monarque voulut que la coupole fut ornée de dessins en cuivre doré, afin de donner plus d'harmonie à l'ensemble de l'édifice. Il chargea de ce travail deux religieux, Eugène de la Cruz et Jean de la Conception, qui ornèrent d'arabesques admirables l'espace compris entre les arceaux. On refit l'autel et le rétable, et on plaça sur la première marche de l'escalier un superbe frontispice. On renouvela le pavé, qui était de mauvais goût, et on le remplaça par celui qui existe aujourd'hui, et qui est, en effet, plus joli, plus simple et plus élégant. On redora tous les bronzes, et l'on fit venir de Gênes un magnifique lustre du même métal, pour le suspendre au milieu de la voûte.

Nous fatiguerions l'attention de nos lecteurs si nous voulions entrer dans tous les détails, et citer les preuves de talent que le R. P. Nicolas donna pendant la durée des travaux. Il sera, du reste, facile de compléter par la pensée ce que nous passons sous silence.

On ne fut pas moins de neuf ans à terminer cet édifice et à le mettre dans l'état où il se trouve aujourd'hui. D'après le relevé des comptes, les dépenses s'élevèrent au chiffre de 1.099.058 réaux 27 maravédis.

En 1651, alors que la plus grande partie de la construction était sur le point d'être achevée, on commença à s'occuper de l'appropriation d'un caveau de manière à pouvoir y placer les corps des membres de la famille royale qui ne pouvaient être admis dans le Caveau Royal, connu aujourd'hui sous le nom de *Caveau des Infants*. Les dépenses énormes, occasionnées à Philippe IV, non seulement par le siége de Barcelone où se trouvaient onze mille hommes tandis que Juan d'Autriche bloquait cette place par mer, mais encore par l'entretien d'une autre division qui s'était rendue à Bordeaux pour soutenir le Prince de Condé, laquelle fut obligée de se retirer à l'arrivée des troupes françaises, ces dépenses, dis-je furent cause que ce monarque se trouva sans ressources et ne put déployer dans le *Caveau des Infants* toute la magnificence qu'il désirait.



LUSTRE DU CAVEAU

En effet, le voyageur ne peut voir sans quelque surprise, au milieu de tant de richesses, ces poutres en bois de pin, simplement badigeonnées, ces inscriptions grossières et une foule d'autres choses d'une mesquinerie ridicule, et par cela même indignes de ce sanctuaire de nos rois.

Dans ce travail le surintendant ne put, comme dans d'autres circonstances, faire briller ses capacités; seulement il sut se renfermer dans les limites des ressources dont il pouvait disposer, et parvint à ne dépenser que 19.543 réaux 22 maravédis.

Après avoir écrit plusieurs fois au Prieur pour lui témoigner toute sa satisfaction pour l'achèvement du funèbre monument, Philippe IV lui adressa une autre lettre plus détaillée, avec un caractère officiel, datée de Madrid du 12 mars 1654, dans laquelle il indiquait la place que chaque corps devait occuper: il n'oublia pas d'en désigner une pour lui. Conformément aux volontés de son illustre père, il voulut qu'on ne déposât dans le nouveau caveau que les Rois qui avaient porté la Couronne et les Reines qui avaient laissé de la postérité. Il paraît que cette disposition fut motivée par la petitesse du local. Nous aurons occasion de parler ailleurs plus longuement de ce défaut.

Nous allons nous occuper maintenant de la translation des corps de la famille royale au caveau.

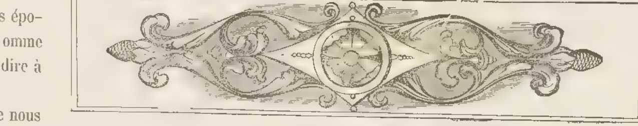
Cette cérémonie, une des plus remarquables qu'on ait jamais vue à l'Escurial, est racontée dans ses plus petits détails par le Frère François de Los Santos, mais d'une manière si prolixe, et en des termes où l'adulation et la flatterie percent si fort qu'on croirait que l'auteur n'a eu en vue que de faire l'éloge du monarque. On comprend facilement qu'un cœur loyal et reconnaissant trouve des expressions de gratitude pour son bienfaiteur; mais ce qu'on ne saurait pardonner c'est que ce religieux ait parsemé son ouvrage de phrases sonores et ampoulées, où il doit nécessairement sacrifier la vérité de l'histoire et transgresser même les sévères lois de la nature.

C'est un défaut qui se reproduit dans presque tous les ouvrages écrits par des religieux (1), surtout quand ils ont à parler

---

(1) Nous avons sous les yeux la description des fêtes qui eurent lieu à l'Escurial en 1814, description rédigée par un membre de la communauté qui y assista. Pour prouver que tout ce que nous disons n'a rien d'exagéré, nous citerons quelques strophes qui furent composées dans cette circonstance.
Sur le balcon où parut Ferdinand VII on lisait les vers suivants:

Aunque en este patio pusiesen Luces con mas abundancia, Todo sería tinieblas Sin el sol de esa ventana.	«Lors même qu'on eût prodigué dans cette cour cent fois plus de lumières, leur éclat pâlirait devant le soleil qui brille du haut de ce balcon.»



des monarques qui vivaient de leur temps. Du reste, à toutes les époques, il en a été de même, comme nous avons eu occasion de le dire à la page 116.

C'est pour cette raison que nous nous proposons de suivre pas à pas cet auteur, qui a de plus l'avantage d'avoir été témoin oculaire des faits qu'il raconte.

Philippe IV avait fixé au 17 mars 1654 la cérémonie de la translation. Ce jour-là, les moines, le Prieur en tête, se rendirent dans le lieu funèbre où reposaient les restes de tant de hauts personnages, et se mirent à les transporter dans des cercueils faits exprès sur la mesure des tombeaux en marbre destinés à les recevoir, sur lesquels on avait placé simplement en lettres de cuivre le nom de chaque Prince ou Princesse qui devait y être renfermé (1). Le corps de l'Empereur Charles Quint, mort depuis 96 ans, fut trouvé dans un état de conservation parfait; ce Monarque paraissait encore sommeiller.

Son cadavre se trouvait arrangé comme ce Prince l'avait lui-même ordonné avec le même linge bien blanchi, il était enveloppé dans des draps d'une grande finesse, car il y avait défendu qu'on l'embaumât. Le vainqueur de Pavie reposait sur un lit de romarin et thym odoriférants, qui abondent dans les environs du monastère de Yuste (2). Le cercueil en bois était entièrement détruit par les années, ce qui formait un grand contraste avec la conservation du corps de Charles-Quint. Quand toute la Communauté eut examiné ce Prince comme un objet digne de vénération, elle procéda à la translation des autres cadavres, qui furent déposés dans les nouveaux cercueils, et placés ensuite avec le plus grand respect sur des bancs couverts de tapis, jusqu'au jour désigné pour la cérémonie.

L'autel du Caveau fut consacré, et mis sous l'invocation de la Sainte-Croix: on y plaça beaucoup de reliques de la Vierge, des Apôtres, de plusieurs Martyrs et confesseurs, sous la protection desquels allaient se trouver les nobles cendres des Rois d'Espagne.

¡Alzad la Cruz, que de la especie humana
Vincula los destinos en su nombre!....
¡Alzad la Cruz, de donde el bien emana,
Y do se ostenta en acta soberana
La verdadera libertad del hombre!

«Elevez la Croix, qui unit à son nom les »destinées de l'espèce humaine! Elevez la »Croix, source de tout bien, où se montre »dans ce signe sublime la véritable liberté »des mortels!»

Le 15 mars, c'est-à-dire deux jours avant la cérémonie de la translation, le roi arriva à l'Escurial, accompagné des

---

Il y avait une autre inscription conçue en ces termes et signée par les initiales Fr. J. de M.

Al mirararse esta noche como brilla,
Dice en ardiente voz *el orbe Hispano*:
Brillo por mi LORENZO ya triunfando,
Y brillo porque reina mi FERNANDO.

«En contemplant cette nuit si brillante, le peuple espagnol s'écrie d'une voix enthousiaste : je brille pour mon Laurent qui a triomphé ; je brille aussi parce que Ferdinand est mon Roi »

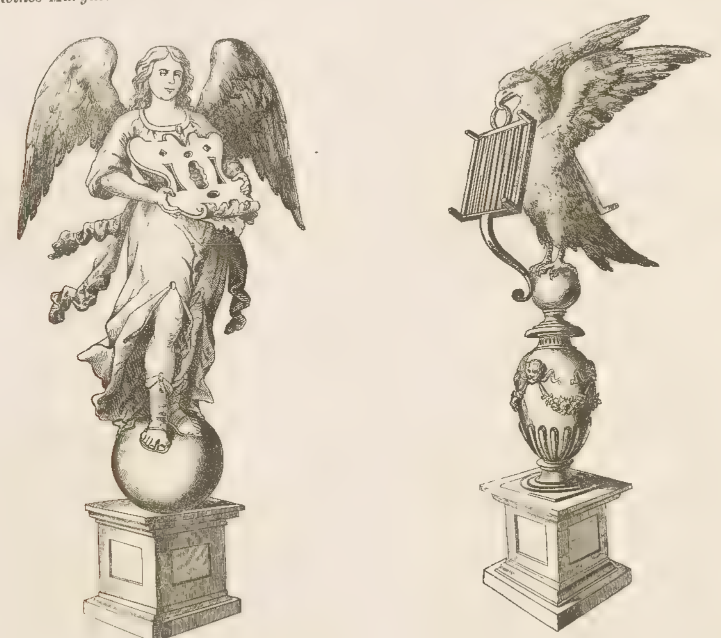
(1) Nous nous permettrons de rélever ici quelques inexactitudes que nous avons trouvées dans le *Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal* de Mr. Bégin. Cet auteur dit, en parlant du caveau de l'Escurial, qu'il n'y a vu que des sculptures médiocres et des épitaphes pompeuses, dont l'adulation couvre le faible mérite. Rien n'est moins exact, puisque chaque tombeau ne contient que le nom du Monarque qu'il renferme. Le même auteur trouve extraordinaire qu'on n'ait pas réuni dans le même local les cendres de Genzalve de Cordoue, de Pizarre ou Fernand Cortès. Cette observation prouve que Mr. Bégin ne connaissait pas les dispositions particulières du testament de Philippe II.

(2) Le R. P Santos, dit, après avoir parlé des Egyptiens et de leurs pyramides, que la conservation du corps de Charles-Quint est due, à n'en pas douter, à sa conduite exemplaire, aux rares qualités dont le ciel se plut à le combler, et surtout à l'abdication de la couronne impériale pour aller vivre au milieu des moines. Il est inutile, ajoute-t-il plus loin, d'attribuer à des causes physiques un phénomène qui fut l'effet d'une révélation consignée dans les archives de ce Monastère. Cependant aucun bibliothécaire de cette maison n'a pu nous fournir aucun renseignement sur cette prétendue prophétie. En 1836, nous eûmes occasion de voir le corps de l'Empereur: il était toujours dans le même état de conservation. Sa barbe était longue et bien fournie; il était enveloppé dans un suaire recouvert d'une étoffe en soie rouge; il avait sur la tête une toque garnie d'un fil d'argent. Ces cas de conservation n'ont rien qui nous étonnent. Entre mille autres exemples, nous citerons ici celui de Napoléon I, dont le corps fut trouvé intact lors qu'on procéda à son exhumation à Saint-Hélène le 15 octobre 1840, c'est-à-dire, vingt ans après sa mort: on eut dit qu'il venait d'être enterré la veille. Cependant nous ferons remarquer cette coincidence chez les deux plus grands guerriers du monde, les deux puissants colosses qui aient jamais existé. Tous les deux se valaient jusqu'à un certain point, sous le rapport de leur manière de voir, de l'intelligence et du courage. De leur temps il n'y eut pas un seul fait d'armes où leur voix et leur exemple n'encourageassent le soldat, où leur intrépidité et leur élan n'assurassent le gain de la victoire.

grands de la Cour, afin de juger par lui-même de tous les préparatifs qui s'y faisaient. Cette circonstance avait attiré une population immense, qui accourait de toutes parts pour assister à cette solennité funèbre.

Pendant ce temps-là, on élevait au milieu de l'église, c'est-à-dire, au dessous de dôme, cinq catafalques qui devaient contenir sept cadavres. Ces monuments, arrangés avec luxe, inspiraient néanmions dans le cœur des fidèles un sentiment de respect et de vénération. Ils étaient couverts de riches brocarts: les gradins étaient cachés par des pièces de velours noir. Du côté qui faisait face à l'entrée de l'église, on avait mis un écriteau doré sur lequel on lisait: ***Charles-Quint.***

Aux quatre coins de ce catafalque, il y avait un autre monument de même forme comme de même grandeur, et orné de la même manière. Sur chacun d'eux, on voyait des couronnes royales reposant sur des coussins en tissu. Chacun avait un écriteau doré. Sur les plus rapprochés de l'entrée on lisait les noms de ***Philippe II*** et de ***Philippe III***; sur ceux qui regardaient le maître-autel, du gauche, on voyait les noms ***d'Isabelle, Impératrice,*** et de la ***Reine Anne***; de l'autre côté, il y avait ceux des ***Reines Marguerite*** et ***Isabelle de Bourbon***.



PUPITRES DONT ON SE SERVIT DANS LA CÉRÉMONIE DE LA TRANSLATION DES CORPS DE LA FAMILLE ROYALE AU CAVEAU.

Quatorze flambeaux de grandeur colosale étaient placés autour de ces catafalques. En face l'entrée, on avait mis un immense candélabre armé de neuf branches qui soutenaient des cierges énormes. Du côté de l'Epître, le pupitre avait la forme d'une aigle posée sur un globe, ayant l'air de s'envoler, et qui symbolisait l'Empereur. Il avait huit pieds de haut, et était en cuivre; le bec de l'oiseau tenait un grand gril arrangé de manière à soutenir le missel. Du côté de l'Evangile, le pupitre était représenté par un ange de même grandeur, debout sur un globe, les ailes déployées comme s'il voulait s'envoler vers les cieux. Ces deux objets d'art remarquables, parurent pour la premiere fois dans cette circonstance solennelle, et servirent pour soutenir les livres de l'office des morts (1).

(1) Ces deux magnifiques pupitres, qui furent exécutés en 1571 par Jean Simon, de Flandres, se trouvent à présent déposés au rez de chaussée dans la salle des Prieurs.

Les ornements, les tentures et les décorations de toutes les parties de l'église ne cédaient en rien à la magnificence des catafalques, et rivalisaient même en luxe et en bon goût. La grande chapelle et les quarante autels étaient tous recouverts d'un riche velours, sur lequel on avait brodé les attributs de la mort. L'air de grandeur et de majesté que présentait l'église, joint à tout cet appareil funèbre, inspirait un respect mêlé d'effroi. La mort semblait déployer toute sa puissance en étalant ses plus riches dépouilles. Du fond du tabernacle du Seigneur on croyait entendre sortir ces terribles paroles: *Statutum hominibus semel mori*. Il est écrit que tout homme doit mourir.

En arrivant à l'Escurial, le premier soin du Roi fut de descendre au nouveau Caveau pour voir cette œuvre de prédilection qui avait rencontré tant de difficultés. Il visita en détail cette sombre demeure, où l'on allait transporter les cendres de tant d'illustres personnages, qui avaient rempli le monde du bruit de leur nom, et qui étaient plongés aujourd'hui dans la nuit éternelle. Cette visite fit un instant oublier à ce prince tous les sacrifices qu'il s'était imposés, et tous les déboires qu'il avait éprouvés. Il ne put s'empêcher d'admirer ce magnifique lustre suspendu dans ce lieu funèbre, comme pour éclairer les yeux qui ne voient plus; il s'arrêta à contempler cette ligne de démarcation entre les Rois et les Reines, comme si en établissant cette distinction on eut voulu signifier que la mort brise tous les liens, même les plus étroits, comme ceux consacrés par la nature et la Religion.

Il paraît naturel qu'on contemplant ce séjour du repos où il était venu de son plein gré, ce Prince fut assailli par une foule d'idées mélancoliques, qu'un auteur contemporain formule en ces termes. ¿Que signifique cet éclat qui se dissipe si vîte? ¿A quoi sert ce sceptre qui finit par se briser? ¿Á quoi bon cette couronne que la mort de ses doigts décharnés arrache du front qui la porte, pour la déposer sur une autre tête, qui en sera dépouillée à son tour? Toute cette gloire passe comme l'éclair qui sillonne la nue. Quand l'homme dont la voix fit élever des monuments, descend dans le sein de l'éternité, ces monuments restent debout comme pour attester qu'ils ont plus de durée que leurs auteurs. Etudions donc ces souvenirs qui reproduisent à notre vue l'histoire du passé, et traduisons ces phrases éloquentes: elles ne manqueront pas de faire naître dans notre esprit de tristes, mais salutaires reflexions.


D. LOUIS DE HARO.


LE R. P. JEAN DE AVELLANEDA.

Après avoir parcouru le Caveau des Infants, ce Monarque se rendit à l'ancien, où il demeura quelques instants en contemplation à la vue du corps de l'Empereur si bien conservé, phénomène dont le Prieur lui avait déjà parlé. Après l'avoir longtemps examiné lui-même, il se retourna vers son premier ministre Louis de Haro, Marquis del Carpio, en lui disant: *Voilà un corps honorable.—Oui, Sire,* répondit le ministre, en répetant comme un écho lointain les paroles du Roi, *un corps bien honorable.*

Les restes mortels des monarques défunts furent exposés à la curiosité du public pendant tout le temps de la cérémonie. Le prieur avait désigné vingt-et-un religieux des plus recommandables et des plus anciens, pour faire la translation des corps. Sa Majesté voulut que Jean de Avellaneda, membre de la Communauté, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre. A cet effet, on plaça du coté de l'Evangile tout près du grand pilastre qui fait face à la tribune royale, une chaire portative.

Le son triste et cadencé des cloches annonça enfin les Vigiles comme le prélude de cette solennité. L'écho sombre mais harmonieux qui du haut des tours allait se perdre à travers ces collines sauvages, dans ces alentours solitaires, annonçait non seulement à la Communauté et à la cour, mais encore à tout le peuple, que la cérémonie funèbre allait commencer.

On avait interdit l'entrée de l'église à tous ceux qui ne faisaient pas partie du cortége. La foule immense qui s'était rendue à l'Escurial, remplissait les tribunes, les grilles et les fenêtres du pourtour; il y avait des gens qui s'étaient placés sur les corniches, au péril de leur vie, et formaient des groupes qui paraissaient sculptés dans le mur, se détachant en relief et sous mille couleurs.

Aussitôt qu'on annonça l'arrivée du Roi, la procession commença à défiler. Elle se composait de 150 religieux rangés sur deux files, portant chacun un livre et un cierge: après eux venaient les Grands d'Espagne, les gentilshommes, les hauts fonctionnaires du palais, les pages et les écuyers, enfin Philippe IV en habit de deuil comme toute la cour. Le célébrant et les Prêtres qui officiaient mirent pour la première fois des ornements fort riches; les chantres et ceux qui les accompagnaient avaient des chapes d'un grand prix. Le cortége s'avança en silence jusqu'à l'entrée de l'ancien caveau où l'on chanta une absoute solennelle; chaque cercueil fut porté par trois religieux et trois gentilshommes, et par ordre chronologique, et fut de là transporté à l'endroit où l'on avait préparé les nouveaux tombeaux.

C'est là où l'on chanta les Vêpres des morts, pendant lesquelles les doux accords des chanteurs de la chapelle royale alternaient avec le chant grave des religieux (1).

Après la fin des Vêpres et de Matines, on laissa toutes les lumières allumées, et quatre religieux passèrent la nuit avec les Monteros de Espinosa, qui se relevaient d'heure en heure.

Avant de commencer Matines, et lorsque tout était plongé dans le plus profond silence, les moines descendirent à l'ancien caveau, et de là ils se rendirent au nouveau après avoir jeté l'eau bénite sur les corps de la maison d'Autriche.

Enfin, on arriva au 17 mars 1654, qui était le jour si impatiemment attendu. On commença à dire des Messes depuis l'aube jusqu'à midi; le Saint-Sacrifice fut célébré tant de fois que toute la matinée, les 40 autels de l'église et celui du caveau ne restèrent pas une minute libres. A huit heures du matin, les cloches recommencèrent à faire entendre le glas funèbre: on déploya ce jour-là la même pompe que la veille; seulement le nombre des assistants était plus considérable. On dit enfin une grand Messe qui dura environ une heure, après laquelle on prononça l'oraison funèbre, qui fut écoutée avec un silence religieux.



LE R. P. MARTINEZ

Le cortége se réunit comme la veille, et les sept cadavres furent transportés dans le même ordre et avec le même cérémonial au Caveau Royal, qu'on avait illuminé avec profusion. Les lumières que portaient ceux qui faisaient partie du cortége se reflétaient sur le poli des marbres, sur la partie brillante des cuivres dorés, produisant un effet admirable et enchanteur. On eut dit un riche bijou chatoyant sous les rayons de l'astre du jour.

Le R. P. Martinez, Confesseur de Sa Majesté, chanta le lendemain, dans le magnifique caveau une Messe solennelle à laquelle assista toute la Communauté. Après cette cérémonie les nobles restes du Roi furent déposées dans les tombes qui étaient préparées d'avance. C'est ainsi que se termina cette magnifique translation, qui ne se reproduira pas de sitôt sous ces voûtes splendides, et qui complétait le plan que Philippe II avait formé en construisant le monastère de l'Escurial.

---

(1) La musique espagnole du XVI siècle, et même plus tard, était fort en renom dans toute l'Europe; du reste elle était l'objet d'études approfondies de la part de personnes très-versées dans la science musicale. Le genre sacré, en musique comme en architecture, diffère beaucoup du genre profane, et surtout du genre théâtral, adopté de nos jours dans nos églises, en dépit du respect qu'on doit au lieu saint. On ne connaissait par alors ces Misereres chantés sur l'air d'un ballet, ni ces chœurs d'opéra qu'on nous fait entendre pendant l'Offertoire, et moins encore ces morceaux d'opéra bouffe exprimant des sentiments plus moins ridicules.



¡Salud, célebres urnas! En el oro,
En las pomposas letras que os adornan,
Decidme: ¿qué anunciais? ¿Tal vez memorias?
Memorias..... ¡Ay! en que la mente opresa
Con el dolor presente,
Pueda aliviarse al contemplar las glorias
Que un tiempo ornaban la española gente.

»Urnes qui contenez tant de cendres illustres, »salut. Ces lettres d'or, dont vous êtes revêtues, »disent l'histoire, éternisent des noms qui jadis »furent la gloire de l'Espagne; elles enlevent aussi »à l'âme le poids des regrets qui l'accablaient »entrant dans ce caveau mortuaire; elles forcent »à se souvenir.»

Le bonheur de Philippe IV à la vue du caveau entièrement achevé fut indicible, et il présida à toutes les cérémonies de la translation avec une assiduité vraiment incroyable. Toutes les personnes qui par leurs soins et leur présence avaient le plus contribué à rehausser l'éclat de cette cérémonie, reçurent pour preuve de la satisfaction de ce prince d'immenses biens, et furent comblés de ses faveurs.

Le Caveau Royal avait été enfin inauguré avec toute le pompe désirable. Qu'il nous soit permis de mêler notre voix à celle de l'éloquent Lopez, et nous demanderons: de tant de Monarques dont les cendres reposent dans ces urnes funéraires, que reste-t-il? Que sont devenus tous ces grands artistes, tous ces savants architectes, ces innombrables ouvriers, qui ont construit, embelli ce magnifique palais conçu par Philippe II? De tant de cénobites qui ont trouvés cette paix du cœur que le monde ne pouvait leur donner, prononcé des vœux dans ce paisible couvent, que reste-t-il? Rien. Le temps a tout détruit; tout a disparu, comme disparaissent de ces montagnes les nuages, poussés par un grand froid du Nord. Une chose reste cependant; c'est ce temple de forme si imposante, de l'enceinte duquel s'élevent depuis trois siècles prières et parfums pour monter jusqu'aux pieds du Dieu grand et miséricordieux. Cette église n'est jamais déserte; on y trouve toujours des fidèles en prière. Voilà la vie! L'expiation à côté du péché; près de l'orgueil, l'humilité, le blasphême et l'oraison: tels sont les constrastes qu'offre l'homme, qui cependant, malgré sa vanité, ne peut echapper au besoin d'épurer son âme dans le sein de Dieu.

Corneille déjà vieux venait de voir représenter son OEdipe sur le théâtre de Bourgogne. Molière s'installait au Petit-Bourbon sous la protection du Duc d'Anjou. Deux hommes commençaient à se faire connaître dans un genre différent, je veux parler de Lafontaine et de Bossuet. Dans les lettres, deux jeunes gens obtenaient une célébrité justement méritée, c'etaient Racine et Boileau. Pendant que la France produisait tant de génies remarquables, l'Espagne eut à déplorer la mort du célebre peintre du Roi, Vélazquez.

Ce célebre artiste fut assisté dans ses derniers moments par son ancien élève Jean Pareja, qui donna aussi ses soins à la veuve de son maître, succombant à la maladie qui avait emporté Velazquez. Attaché par affection et par reconnaissance à la famille de son protecteur, Jean Pareja se retira chez le gendre de Vélazquez, Martinez del Mazo, paysagiste distingué. Dix ans plus tard Martinez composa un tableau allégorique, qui offensa au suprême degré un grand Seigneur de la Cour. Celui-ci, pour se venger, paya un assassin pour tuer Martinez. Jean Pareja, qui l'accompagnait sans cesse, se trouvait à côté de lui lorsqu'un inconnu fit mine de le frapper. Il se jeta au devant de lui, et reçut en pleine poitrine le coup de poignard destiné à Martinez: il mourut ainsi, victime de son noble dévouement (1).

Philippe IV enrichit le monastère de l'Escurial d'un grand nombre de peintures remarquables, qu'on voit encore soit dans la sacristie, dans la salle capitulaire et en différents endroits. Il fit faire plusieurs embellissements, c'est à lui qu'on doit les inscriptions placées sur les piedestaux des rois dans le vestibule, et qui furent composées par le R. P. François de los Santos. Il augmenta les revenus du monastère afin de pouvoir employer quelques sommes à l'embellissement de la Sacristie et à l'amélioration de la bibliothèque. Il accorda à cet effet une rente de 1.145.200 réaux prélevés sur les contributions des Indes Occidentales.

Ce prince fit reconstruire les chapiteaux des tours qui avaient été détruits par la foudre en 1642 et 1650. On mit des vitres à toutes les fenêtres des deux cloîtres, qui n'en avaient pas eu jusqu'alors. Enfin, il donna l'ordre de restaurer le dôme endommagé par l'infiltration des eaux. Il fit encore cadeau d'un grand nombre de reliques, d'objets précieux et d'ornements pour le culte, le tout d'un prix extraordinaire.

---

(1) Le Musée de Madrid possède beaucoup d'excellents tableaux de Jean Pareja. Dans la galerie Espagnole du Musée de Paris, il y a deux tableaux du même auteur, *les Saintes-Femmes* autour du tombeau du Seigneur, et *la Sépulture* que Rubens découvrit en visitant l'ateliér de Vélazquez à l'Escurial.

La défaite de notre armée dans les plaines de Montes-Claros, mit le comble aux malheurs du pays.

D'une constitution bien différente de celle de son grand père le noble fondateur de l'Escurial, Philippe IV perdit connaissance en apprenant la nouvelle de cette déroute, et ne reprit ses sens que pour retomber dans une profonde mélancolie qui l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut le 17 septembre 1665, âgé de 66 ans, après un règne de 45. Fasse le ciel, dit-il sur le point d'expirer à son fils, que tu sois plus heureux que moi. Dieu ne le voulut point ainsi, car le fils fut bien plus malheureux que le père.

De son vivant, ce monarque avait fait quelques observations relativement au cérémonial à observer aux funérailles de membres de la Famille Royale. Ces observations, qui furent suivies lorsqu'on conduisit son corps à l'Escurial, devinrent autant de règles pour l'avenir.

De même, au dire de plusieurs auteurs modernes, que le Cardinal Mazarin continua en France l'œuvre commencée par Richelieu, de même aussi en Espagne le Marquis del Carpio ne fit que marcher dans la voie de décadence qu'avait ouverte son oncle le Duc d'Olivares. Pour se faire une idée des calamités que ces deux personnages accumulèrent sur leur pays, il suffit de considérer que si Philippe III laissa en mourant à son fils une nation jusqu'à un certain point appauvrie, il laissa du moins une couronne environnée de gloire et d'un éclat semblable à celui qui illustra la fin du règne de Philippe II. L'Espagne était alors respectée par les autres puissances, et sa politique prédominait dans toute l'Europe. Il n'en fut plus ainsi du temps de Philippe IV. Les anciens hommes d'état devinrent des courtisans. Les généraux qui jusques là avaient été élevés dans les camps, commencèrent à s'amollir dans les antichambres des ministres, et quand la guerre commençait à être chez les autres nations l'objet d'une étude sérieuse, on perdait en Espagne jusqu'aux vieilles traditions de tactique et de stratégie, dont les éléments avaient servi aux étrangers pour former la science de la guerre.

Il est certain que ce monarque, d'un caractère trop faible et trop confiant, abandonna à des favoris incapables les rênes de l'état. Quand de semblables malheurs arrivent, les peuples sont les victimes de la tyrannie et de la cupidité. Ecrire l'histoire des favoris, n'est-ce pas reproduire le tableau des attentats et des concussions?

Après les ouvrages immortels qui illustrèrent le XVI[e] siècle et le commencement du XVII[e], on vit paraître des productions où les jeux de mots et les plaisanteries grossières s'effaçaient devant l'affectation et la boursoufflure de style. C'étaient du reste des défauts littéraires qui étaient en parfaite concordance avec la politique defectueuse de l'époque. En vain le génie de Quévédo conçut-il des idées grandioses; il subit également l'influence de cette corruption: aussi cet écrivain devint-il un de propagateurs du mauvais goût. En vain Calderon voulut-il perfectionner le genre dramatique créé par Lope de Vega; en vain Moreto écrivit-il des pièces comiques et montrat-il autant de vigueur que Plaute; le ton ampoulé et emphatique avec lequel étaient écrites ses belles compositions, leur ôterent tout leur mérite. Philippe IV, ami des muses, et qui cultivait aussi la poésie, contribua à la propagation de ce genre affecté, en le favorisant lui-même. On peut dire que le flambeau de la science s'éteignit en Espagne en même temps que l'éclat de la gloire.



CHAPITRE III.

Incendie horrible qui eut lieu à l'Escurial.—La glace de la sacristie.—Le carillon.—Valenzuela.—Ancien autel de la sacristie.—Don fait à l'Escurial par Charles II et Anne de Neobourg.—Minorité et règne de Charles II.

1671 -1689.



LE 7 juin 1671 fut pour l'Escurial un des jours les plus néfastes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Un horrible incendie menaça d'une ruine complète ce merveilleux édifice, qui n'aurait certainement pas survécu à ce désastre inattendu, sans le courage, le caractère énergique et la protection déclarée de Sa Majesté la Reine Anne d'Autriche. Cet incendie, qui ne dura pas moins de quinze jours, causa des désastres incalculables, et suscita à la Communauté les plus grands embarras (1).

Les flammes avaient fait des progrès si rapides, qu'en moins de quatre heures l'édifice présentait l'aspect d'un immense bûcher: un point sombre se détachait seulement du milieu de cet affreux volcan; c'était la silhouette du monastère. L'action du feu fit fondre 32 cloches; on voyait couler par terre des ruisseaux de métal en fusion, semblables à la lave brulante que lancent de leur sein l'Etna et le Vésuve. La chaleur que repandaient les flammes était si forte qu'elle asphixiait les travailleurs. Plus de 4000 manuscrits arabes furent perdus dans cette circonstance; et une des pertes les plus regrettables fut celle du glorieux étendard pris sur les turcs à la bataille de Lépante. L'édifice réservé aux divers corps d'état ressemblait à un vaste champ de bataille, où les vainqueurs avaient entassé en désordre les dépouilles des vaincus. Les combles s'écroulaient avec un fracas épouvantable, toutes les chambres remplies de décombres interceptaient les communications. Tous les couloirs étaient en feu, car les étincelles avaient propagé partout l'incendie. Personne n'osait s'aventurer à franchir un étage dans la crainte de le voir s'écrouler sous ses pas, ou de voir la toiture tomber sur sa tête. ¡Quel triste tableau offrait à l'œil du spectateur ce temple majestueux. Les vitraux volaient en éclats. Le reflet des flammes qui s'échappaient par intervalles à

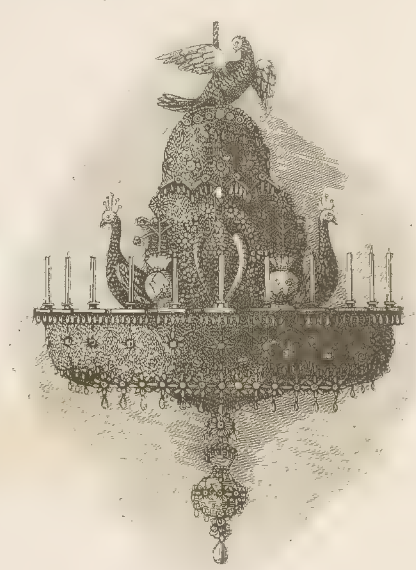
(1) On retira des appartements et des cloitres environ 1500 quintaux de plomb et de matière pour faire les cloches, sans compter une quantité immense de clous et de fer, qui servirent plus tard pour la restauration du Monastère. Les travaux de reconstruction coûtèrent plus de neuf millions.

travers les croisées, ressemblait aux éclairs qui repandent leur sinistre lumière dans une forêt pendant une nuit d'orage. Le mugissement du vent, le bruit que faisaient les pans des murailles en tombant, le craquement des poutres, les plaintes des religieux, tout ce bruit se repercutait et se confondait sous ces voûtes immenses, et formait un concert fantastique et effrayant, qui paraissait être le dernier soupir de cette merveille de l'art. De toutes les ouvertures s'échappaient des colonnes de fumée noire et épaisse, qu'interrompaient de temps en temps de violentes détonations. Toutes les portes et fenêtres du côté de l'Est et du Sud avaient disparues complétement sous les tisons enflammés, les cendres fumantes et sous de tas de flammes rougeâtres. Les personnes présentes à ce triste spectacle, noircies par la fumée, et les cheveux brûlés, les habits en lambeaux, defigurées par la douleur, la fatigue et l'épuisement, pouvaient être comparées à ces anciens habitants d'Herculanum ou de Pompée fuyant les laves envahissantes du Vésuve. En disant que ce terrible sinistre arriva en 1671, et en ajoutant que les dégâts ne furent réparés qu'en 1676, on pourra se former une idée exacte des affreux ravages occasionnés par le feu.





LE COMTE DE MONTEREY.



LUSTRE DU CHOEUR.

Dans une circonstance la Reine Régente remit au Prieur du couvent une somme importante en argent (1); elle fit encore présent d'une superbe glace en cristal de roche avec son cadre: cet objet se trouve aujourd'hui entre les armoires de la Sacristie. On fit venir vers cette même époque, pour être placé dans la tour qui est à l'entrée de l'église, un carillon que le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, avait fait faire en Flandre. On conserve de ce dernier à la bibliothèque de l'Escurial une médaille d'argent du poids de 4 ou 5 onces.

Ce beau carillon devint lui-même plus tard la proie des flammes. Charles II avait chargé le noble comte d'en faire la commande, et celui-ci n'avait épargné ni ses efforts ni son influence pour que la fabrication de cet instrument ne laissât rien à désirer. L'artiste qui fut chargé de ce travail s'appelait Melchior de Hace. On fondit trente deux cloches, dont les sons formaient les notes de la gamme chromatique. Ce carillon se jouait comme un piano. Les frais pour la direction de ce travail coutèrent plus de 50.000 réaux. Le Roi venait d'atteindre sa majorité, et voulant donner un témoignage non équivoque de l'intérêt

(1) Il y eut des mois où la Reine donnait à la Communauté de l'Escurial 120.000 réaux pour les travaux de réconstruction



DON DIEGO DE MENDOZA
Embajador de Felipe II en Venecia



DON LUIS DE REQUESENS,
Embajador de Felipe II en los Paises Bajos



EL CONDE DE FUENTES



EL MARQUES DE LA VEGA.

NUMERO 52.

qu'il portait au Monastère, il donna des objets d'une grande valeur, qui contribuèrent à la grandeur du Monastère et parmi lesquels figurait en première ligne le lustre du chœur. Ce beau lustre, que le Marquis d'Astorga avait fait construire à Milan, pesait environ 36 arrobes; quoiqu'il lui manque plusieurs ornements, la forme n'en est pas moins encore riche et élégante (1) Ce Prince enrichit cette chapelle funèbre des peintures remarquables qui subsistent encore aujourd'hui.



FR. MARCOS DE HERRERA.

D. JUAN D'AUTRICHE

Le Ministre de Charles II, D. Fernando de Valenzuela, Marquis de Villasierra, fut forcé vers cette époque de se refugier à l'Escurial. Sur la recommandation du Roi, le Prieur du Monastère, Fr. Marcos de Herrera, s'empressa de lui offrir un asile.



MARQUIS DE VALPARAISO.



D. FERNANDO DE VALENZUELA.



D. ANTONIO DE TOLEDO.

Pendant que le Marquis était caché, la voiture de la Marquise qui se dirigeat vers le Monastère fut minutieusement visitée par les troupes de D. Juan d'Autriche, composées de 500 cavaliers commandés par le Duc de Medina-Sidonia, qu'accompa-

(1) Dans une occasion, on vola un des bouquets qui ornaient ce lustre, vol difficile à expliquer à cause de la hauteur où il se trouvait. Ce qu'il y a de certain c'est que, quelques anées plus tard il fut restitué par une personne inconnue, qui en fit la remise dans la maison del Nuevo Rezado à Madrid.

gnaient D. Antonio de Toléde, fils aîné du Duc d'Alba, le Marquis de Falces, D. Juan de Peralta, le Comte de Fuentes, le Marquis de Valparaiso, et D. Bernardino Sarmiento, capitaine d'artillerie: ce dernier devait sa position au ministre, à l'arrestation duquel il allait coopére.

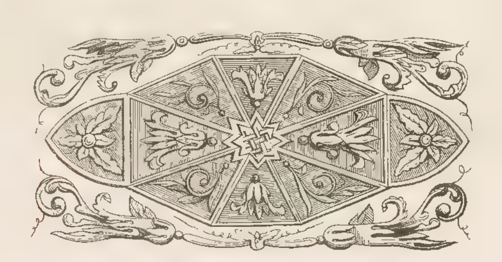
A cette époque les temples sacrés étaient encore considérés comme des asiles inviolables. Le criminel ou le transfuge qui se jetaient aux pieds de la croix, appartenaient à Dieu. Mais en cette circonstance l'église de l'Escurial fut le théâtre de la profanation la plus inouïe; ce lieu de prière, de repos, et de repentir, fut témoin de scènes du plus affreux vandalisme; l'immunité ecclésiastique fut violeé, et ces immenses et superbes voûtes, habituées depuis un siècle aux cantiques sacrés du Dieu de paix, retentirent des ignobles blasphèmes proférés par cette soldatesque effrénée. Les chevaux entrerent dans la cour des Rois, interdite même aux voitures des monarques, et penetrèrent dans le vestibule et l'église pour la première fois; les autels de l'holocauste de la loi divine servirent aux orgies de ces bandes desordonnés; on ne craignit pas même de renverser quelques uns de ces autels, sous prétexte, d'y chercher le prisonnier.



SOLDATS QUI CHERCHENT VALENZUELA.

Ce tumulte scandaleux était monté jusqu'au trône du Très-haut; ni la présence de Sa Majesté Divine, ni l'anathème ne purent arrêter le blasphème et l'impiété. Ce n'est pas ici le moment d'énumérer les nombreux épisodes auxquels donna lieu ce triste évènement. Il suffit de savoir, pour l'intelligence du récit, que Valenzuela fut arrêté à l'Escurial en 1677. De semblables scènes ne méritent du reste que l'exécration et le mépris (1).

(1) Nous avons vu dans les archives du Monastère, un manuscrit ayant pour titre: «Arrestation de D. Fernando Valenzuela;» mémoire écrit par un religieux de Saint-Laurent, témoin oculaire de ce scandaleux évènement. Ce manuscrit parle longuement de cette affaire, bien qu'il omette quelques circonstances importantes.



CHAPITRE IV.

Nouvel autel de Saintes-Espèces.—Règne de Charles II.

1684—1690.



HARLES II avait pris l'engagement d'élever une nouvelle chapelle en expiation de toutes les profanations qu'avaient commises dans la maison de Dieu les soldats qui avaient procédé à l'arrestation de Valenzuela. Le moment était venu où ce Prince devait remplir sa promesse.

L'autel de la sacristie avait, á cette époque, un rétable sculpté et magnifiquement doré, au milieu duquel se dressait un Christ en cuivre doré, presque de grandeur naturelle, lequel fut plus tard placé sur l'autel du Caveau, où il se trouve encore. Au bas était le fameux tableau de Raphael *La Perle*, qu'on a transporté depuis au Musée de peinture. A la place de cette toile on mit un nouveau tabernacle, et l'autel fut décoré avec le plus grand luxe, et au lieu de ce devant en cuivre qu'on remarque actuellement, le Roi en avait fait placer un autre en argent, enrichi de pierreries.

Sur une plaque en argent on lisait l' inscription suivant:

CAROLUS II HISPAN. REX CATHO.
AUSTRIACA SUORUM PIETATE
PRIMUS AUT NULLI SECUNDUS
AUR. ARG. LAP. QUE PRECI. ORN.
SANCTÆ FORMÆ CONSECRAT. MIRABILITER
INALTERATIS SPECIEBUS PERMANENTI
OBTULIT ANNO DÑI 1684.

En voici la traduction: *Charles II, Roi Catholique d'Espagne, un des Princes de la maison d'Autriche le plus remarquable par sa piété, fit construire en l'honneur des Saintes-Espèces consacrées, et miraculeusement conservées sans la moindre altération, cet autel et ce tabernacle enrichi d'or, d'argent et de pierres précieuses, l'an du Seigneur* 1684.

Dès que les travaux de la chapelle furent términés, on proceda à la traslation des Saintes-Especes, qui eut lieu avec la plus grande pompe le 19 octobre 1680, en présence du Roi, de la famille royale et des grands de la cour.

Charles II conçut dès lors le projet d'ériger dans le même lieu un nouvel autel, qui fut en parfaite harmonie avec le premier, non tant à cause de l'objet sacré qu'on y vénérait, que pour donner à la Sacristie cette grandeur et cette majesté qui lui manquaient. L'autorisation royale fut donnée en 1684, ou commença la construction du magnifique autel des Saintes-Espèces, que tous admirent aujourd'hui; le bon goût au point de vue artistique laisse peut-être à désirer, mais il est au moins d'un travail très-riche.

DOÑA MARIA D'AUTRICHE, MERE DE CHARLES II.

Les travaux poursuivis sans la moindre interruption durerent six ans. Charles II venait d'épouser en secondes noces Marie Anne de Neobourg. Ce prince se rendit à l'Escurial quelques jours avant la grande solennité de la translation, afin de jouir de ses delicieux jardins. La Reine et son époux passèrent quelques heures agréables sous les ombrages du Vallon de la Fresneda. Les blonds cheveux de la Reine tombaient en boucles autour de son cou blanc et admirablement fait, ses regards semblaient exprimer tout le plaisir qu'elle éprouvait; sur ses lèvres pâles errait un sourire divin. On eut dit que le génie bienfaisant de ces lieux se plaisait à les parcourir, comme pour leur communiquer sa douceur et sa mélancolie. C'était par une belle soirée d'automne. Le soleil qui penetrait faiblement entre le feuillage de ce lieu sombre et enchanteur; les arbres robustes, inclinaient leurs têtes sous le souffle d'une brise douce et rafraichissante; les fleurs qui avaient deja perdu leur éclat, comme si elles voulaient à regret rappeler les parfums qu'elles avaient exhalés; les oiseaux de passage qui envoyaient du haut des hairs un tendre adieu; cette belle nature qui semblait adresser un hymne solennel à l'Auteur de tant de merveilles, cet admirable tableau devait faire naître dans l'âme des deux nobles époux des pensées, des sentiments et des souvenirs dont les échos sublimes s'effaçaient aussitôt pour se perdre dans l'éternité.

Comme l'a dit poétiquement un écrivain, l'automne est la saison de la pensée: c'est aussi sans doute celle de l'amour, non de cet amour qui repose sur le vide, et qui doit sa naissance et sa force aux caprices, mais de cet amour pur, ineffable, immortel que Dieu envoie à l'homme dans les rapides instants de sa courte existence. Affection, amour, majesté, tout se trouvait réuni dans ce paisible tableau. On semblait oublier l'incapacité physique et morale du monarque, comme s'il existait en dehors un monde bruyant, qui s'agitât au gré de son ambition et de ses folies. Les heures s'écoulèrent bien vite au milieu de cette agréable contemplation. Le jour qui commençait à baisser, força le Roi et la Reine à rentrer au monastère, où ils jouirent encore du charmant spectacle que produisait l'illumination, dont la Communauté avait fait les frais. Quand on eut terminé complètement le nouvel autel des Saintes-Espèces, Charles II voulut donner à son épouse une preuve de sa galanterie, en fixant au 29 octobre, jour de Saint-Simon, anniversaire de sa naissance, les premières Vêpres de la translation.

Dans cette circonstance solennelle, la Communauté déploya un luxe extraordinaire, qui contrastait avec la gêne qu'éprouvait alors notre malheureux pays. La Sacristie, le nouvel autel, le magnifique ostensoir, tout était d'une richesse incroyable. Sur l'autel comme sur les crédences, on admirait les objets précieux que Charles II avait fait travailler en Sicile; leur ensemble constituait un service complet pour le culte.

Enfin, le 20 le jour se leva avec un soleil resplendissant, un ciel pur et sans nuage, comme si l'astre lumineux eut voulu embellir de ses rayons bienfaisants cette solennité. L'Escurial n'a pas, comme Rome, un château Saint-Ange, ou les bouches à feu font des décharges terribles à l'occasion des grandes fêtes de l'église: elle n'a pas non plus ces nombreux monuments religieux qui environnet le Vatican dans la cité aux sept collines, et dont le son métallique de ses cloches se confond avec l'écho de la grande basilique. Si le espectacle n'avait rien d'imposant, il était, en échange, aussi digne et aussi propre à toucher une âme vraiment chretienne, que ceux que préside le Vicaire du Christ.

Déjà le carillon annonçait la solennité du jour. On avait orné avec goût et élégance le cloître principal, la Sacristie.



CLAUDIO COELLO.

PEDRO RAMIREZ.

POMPEYO LEONI.

PEREGRIN TIBALDI

NUMERO 93.



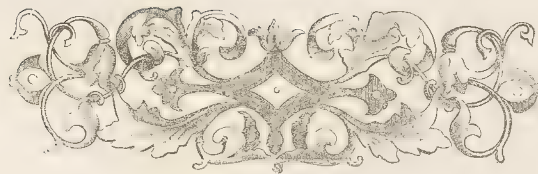
MENGS.

NAVARRETE EL MUDO

FEDERICO ZUCCARO

LUCAS CANGIASI O LUQUETO

NUMERO 58.



Tout le monde élégant et distingué de Madrid était en ce moment à l'Escurial; Grands d'Espagne, dignitaires et chevaliers de tous ordres se promenaient confondus dans ce vaste local; les uns renouant d'anciennes liaisons ou tramant quelqu'intrigue de cour, les autres admirant les fresques qui décorent les cloîtres, ou aspirant les délicieux parfums qu'exhalaient les fleurs du jardin placé au centre.

L'heure sonna; les promeneurs entrèrent aussitôt dans l'église.

Là tout es grand, tout est majestueux, mais parmi tous les prodiges dont l'art a décoré ce magnifique édifice, le temple est l'endroit qui frappe le plus l'attention du visiteur: dans cette circonstance il était resplendissant; son étendue extraordinaire, ses gigantesques colonnes, les fresques dont les voûtes sont couvertes, le superbe escalier qui conduit au maître-autel, semblable à l'échelle mystérieuse du songe de Jacob, les murailles si magestueuses et la coupole reposant sur une énorme épaule de pierre, tout enfin inspirait la piété, portait à la prière.

40 chanteurs divisés en 9 chœurs assistaient, d'après l'ordre du Roi, les chantres de la Communauté: la Messe solennelle commença. Décrire l'effet magique produit par la répercussion d'une riche mélodie sous ces voûtes acoustiques est chose impossible. Instruments et voix simulaient le bruit du tonnerre, et rappelaient la demeure enchanteresse des esprits célestes. La musique religieuse produit une telle impression sur l'âme, qu'il nous semble ne plus appartenir à la terre; elle nous divinise. A cette époque, l'étude de l'orgue était en grand honneur, et l'Espagne pour la musique religieuse servait de modèle à toutes les nations, mais nos vieilles traditions s'en vont, il en reste à peine quelque trace.

De blancs nuages d'encens imprégnaient l'air des parfums les plus doux, et semblaient élever jusques au ciel les prières des fidèles; on croyait réalisée une de ces visions mystiques, que Dieu à de rares intervalles fait entrevoir aux vrais croyants.

Cette cérémonie fut vraiment brillante, le Roi placé près du maître-autel, les grands d'Espagne dans la nef principale, et la foule envahissant l'église, tout entière en rehaussèrent l'éclat.

La Messe achevée, la procession se mit en marche; tout le monde formant deux longues files s'y mêla.

Le Prieur marchait sous le riche dais, portant l'ostensoir dans lequel était déposée la Sacrée Forme, objet principal de cette cérémonie, faisant le tour du cloître; il la déposa alternativement sur les huit autels placés dans les angles, le chapitre alors chantait des Noël, et la procession faisait sa rentrée par la sacristie.

Quel magnifique et impossant coup-d'œil! Quel sublime et religieuse ostentation! Pendant que le Prieur faisait des prières, et accomplissait tout le programe de la cérémonie, le Roi, agenouillé sur un prie-dieu brodé d'or, placé à droite de l'Evangile, tous les assistants prosternés adressaient au milieu d'une atmosphére d'encens et d'harmonie leurs adorations à la Sacrée Forme. C'est ainsi que cette merveilleuse Hostie, objet autrefois du plus scandaleux sacrilége et foulée aux pieds des zuingliens, venait d'être placée sur le plus beau trône que les mortels pouvaient lui offrir (1). C'est ainsi que le temple de l'Escurial, profané aussi quelque temps avant, plus tôt par l'exaltation des esprits que par manque du religion, était vengé par la grande piété du Roi, qui venait d'élever un nouvel autel en l'honneur de l'Etre Suprême.

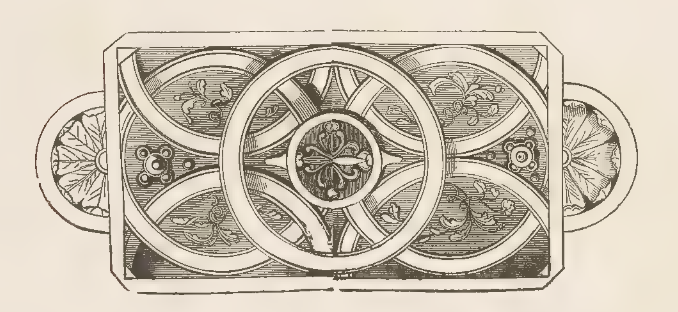
Ce fut le plus beau tableau de la pompe du culte catholique. Ce fut le trait le plus éloquent de la foi du peuple espagnol. La plus enérgique protestation contre les hérétiques qui osèrent nier la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Le son de l'orgue semblait dans son harmonie reproduire les mots sublimes d'Isaias: *Vere tu es Deus absconditus*.

Oui: chaque fois que l'hérésie a osé lever sa voix contre l'Eucharistie, l'Eglise à élevé plus haut son tabernacle; les persécutions éphemères de Julien l'Apostat firent mieux ressortir les vérités des prédications du Sauveur. Les monarques ne se bornèrent pas dans cette occasion au grand cadeau qu'ils venaient de faire, et qui consistait en un autel, un ostensoire, tous les ornements et un service complet en argent; non: le Roi fit un présent d'un *templete* magnifique avec 4 cherubins et fort belles sculptures, qui répresentaient l'Annonciation de la Vierge en argent, marqueté en aghate orientale et lapis; la Reine fit présen d'un beau lustre en argent doré, et de plus le Roi commenda à son peintre Claudio Coello la fameuse toile connue sous le

(1) Zuingle, appelé le réformateur suisse, fut le fondateur de cetre, secte, dont la principale doctrine était de nier la transubstansation ou présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Cet hérétique naquit en 1484; il précha un an avant Lutère, et en 1531, incorporé dans l'armé de Zurich, il succomba luttant contre les catholiques. (Histoire universelle par Costanzo, t. 1, pag. 142.)

nom de *la Santa Forma*, que l'on admire encore aujourd'hui, et dans laquelle se trouve réproduite à la perfection la fête que nous venons de décrire.

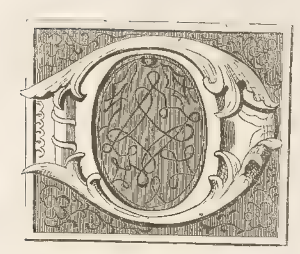
Le Roi Charles II se trouvait assez gêné, sa caisse était prèsque vide, ce qui contribua aux privations de la Communauté; mais le fait est que, malgré le désordre du gouvernement causé par la longue agonie et l'ignorance de ce Prince, cet édifice, dont le protecteur ne craignait de pas devenir pauvre pour l'embellir, nouveau phœnix naquit encore une autre fois de ces cendres, et se présenta plus beau, plus robuste et plus riche que dans ses premières années. Singulière metamorphose, si nous fixons nos yeux sur cette malheureuse époque, mais consequence logique et naturelle si nous envisageons un Roi tout-à-fait devoué au clergé.



CHAPITRE V.

Règne de Charles II.—Fresques de Jourdain.—Présents de Charles II à l'Escurial.—Guerre civile.—Dinastie des Bourbons.—Règnes de Philippe V, de Louis I, et Ferdinand VI.—Palais de Saint-Ildéphonse.

1690—1747.



ES continuelles renversements politiques, des guerres suivies, et surtout l'invasion française en 1808, depouillèrent le Monastère de l'Escurial et toute l'Espagne d'un grand nombre de beautés artistiques données par Charles II; mais il ne fût pas possible de tout ravir. Les voûtes de l'église, celle de l'escalier, et celle de l'avant-sacristie, étaient peintes en blanc depuis la fondation de l'Escurial, avec des dessins et étoiles bleues d'un goût détéstable; tout cela était aussi fort noirci depuis le dernier incendie, et présentait un aspect qui jurait auprès des autres ornements, voyant cela le Roi Charles II conçut le protej de renouveler toutes ces fresques, et il eut la bonne idée de commander ce travail à Jourdain, lequel sut répondre dignement à la confiance du Roi, car il fit tout cela avec une promptitude et une perfection qui surprend, quoiqu'en disent quelques mécontents.

Il commença par la voûte et les *fajas* de l'escalier principal, en y mettant sept mois, ce qui chez un autre artiste serait vraiment surprenant, car ce temps-là suffirait à peine pour tracer sur un papier ces douze sujets et les dessiner sur carton. Dans notre partie descriptive nos lecteurs trouveront l'explication de toutes ces fresques, ainsi que la récompense que le peintre obtint du Roi (1).

Nous devons encore faire mention d'autres présents que le dernier rejeton de la maison d'Autriche fit à l'Escurial, tels qu'une estatue de Saint-Laurent avec les grilles dans la main gauche (2), et dans la droit avait la palme du martyr. Cette statue pesait 550 livres d'argent et 8 livres d'or (3). Il fit présent aussi d'une espèce d'ostensoire en argent doré, dont le diamètre était comme celui d'une grande roue de voiture, et que l'on nomma *grand paravent*; il figurait les armes d'Autriche avec son

---

(1) Le P. Santos, quand il parle de la manière de faire de cet artiste, dit: «Il n'y mit que 22 mois, et encore il faut retrancher de ce temp les jours de fêtes et les moments de répos, ce qui est en effet prodigieux. Lavitesse avec laquelle ce maître peint est surprenante; et ce qu'il y a plus rare c'est qui'il joint la perfection et la beauté. (Pag. 42, 4.ª édition.)

(2) On prétend qu'un des morceaux de la grille appartenait autrefois à la grille sur laquelle Saint-Laurent fut rôti.

(3) Cet objet précieux fut pris par les français en 1808, mais ils laisserent un gros fer qui était dédans, et qu'on garda parmi les reliques. C'est à Ségovie, non loin de l'Escurial, que les français fondaient tous ces objets précieux.

aigle à double tête couronnée, et au centre un creux rond, où l'on plaçait le petit ostensoire en argent doré aussi. Il meubla les appartements avec de belles toiles de Dominiquino, Carreño, Albano, Velazquez et Jourdain; et afin de procurer quelques commodités aux troupes qui formaient son escorte, il fit bâtir la fameuse caserne de cavalerie, dont les ruines se trouvent aujourd'hui dans le même état qu'à l'époque où les français demolirent ce bâtiment.



CASERNE DE CAVALERIE.

Pendant le regne de Charles II, nous avons vu le monument de l'Escurial grandir comme un géant, atteindre la plus grand splendeur, et exercer la plus grande influence, grâce à la protection que ce Roi accordait aux couvents, ainsi qu'à tout ce qui touchait à la religion; mais aussi il faut convenir que c'était les derniers efforts que la maison d'Autriche faisait en sa faveur.

Su antiguo amor cual moribunda antorcha
Se inflama mas, porque à su fin se acerca.

Le ministre Duc de Medinaceli venait d'abandonner le fauteuil; ou pour mieux dire il venait d'être privé de son emploi, et fut remplacé par le Comte d'Oropesa, ainsi que le Père Relux fut remplacé par le Père Vazquez; ce changement de personnes n'améliora en rien la marche paralitique du gouvernement, puis que peu de temps après eut lieu l'intrigue du Père Froilan Diaz, confesseur du Roi, et ennemi des allemands. Cet homme, abusant de son ministère sacré et



LE DUC DE MEDINACELI.



LE P. VAZQUEZ (1).

exploitant à son benefice et à celui de la cause la niaise crédulité du Monarque, lui fit croire qu'il était ensorcellé et possédé des démons, et le força à subir toutes les cérémonies de l'éxorcisme, ce qui part rapport au fanatisme du Roi et son état de

(1) Ce portrait a été copié de l'original d'Alonso Cano qui se trouve dans la galerie de peintures que possède l'auteur de ce livre; il est marqué avec le núm. 132, et au-dessous on lit: «Le Dr. François Vazquez, né à Valverde, dans la Vera de Plasencia, naquit le 28 octobre 1629; fut professeur de théologie à l'Université de Alcala, troisième confesseur de la Reine Donna Maria d'Autriche, depuis le 28 fevrier 1684 jusqu'au 23 octobre 1689, qu'il mourut.»



CARLOS II — N.° 5 — CHARLES II

Rey de España — *Roi d'Espagne*

yo el Rey



MARGARITA DE AUSTRIA
Muger de Felipe III



DOÑA MARIANA DE AUSTRIA,
Segunda muger de Felipe IV



PRINCESA DE LOS URSINOS.



MUGER DE LUIS I



DOÑA CLARA EUGENIA

[illegible]



LA CONDESA DE BERLIPS,

[illegible]



DOÑA ISABEL FARNESIO



DOÑA ISABEL DE BORBON,

[illegible]

NUMERO 53.

faiblesse physique produisit un effet terrible, et avança l'heure de sa mort. Le religieux fut exilé, l'imposture decouverte de la Reine; mais ce malheureux Monarque, presque infirme, environné d'ambitieux, conseillé par les ambassadeurs de toutes les puissances, tourmenté par les Grands d'Espagne, les Inquisiteurs et les Ministres, ne savait quel parti prendre relativement à la succession au Trône, puisque son impuissance le laissait sans héritier.

Le règne de Charles II était terminé, et pendant que les religieux de l'Escurial tout en faisant des prières, plaçaient les dépouilles du feu Roi dans le caveau, la nation espagnole s'agitait, et les symptômes d'une guerre civile s'annonçaient de tous côtés.

C'était la question de dynastie; la guerre éclata, et dura jusqu'à ce que la paix d'Utrecht eut donné gain de cause aux Bourbons.

Pendant que les moines de l'Escurial fraternisaient avec les soldats autrichiens, la Reine et les tribunaux partaient pour Burgos, abandonnant par ce fait la capitale aux ennemis. Le 25 juin le Marquis de las Minas entra à Madrid, où il ne trouva que silence et solitude. Comme point stratégique, cette position était de peu d'importance: le Marquis, en s'en emparant, n'avait qu'un but, réunir son corps d'armée à celui de l'Archiduc.



LE P. FROILAN DIAZ.

Le dernier Prince de la dynastie d'Autriche, avait laissé à sa mort les affaires du royaume dans un état pitoyable; aussi les occupations de Philippe V étaient elles nombreuses: il était assailli par des guerres dans lesquelles il était toujours le premier soldat, plein de sollicitude pour le bien des espagnols, qu'il aimait, et par qui il était payé de retour; il était moins porté que ses prédécesseurs pour l'austérité du cloître et le recueillement de la vie monastique, c'est pour cela qu'il visita peu souvent l'Escurial pendant les 46 ans qu'il régna De son côté la Communauté fut obligée, comme le reste des espagnols, de subvenir aux frais de la guerre. Elle offrit au Roi de grands présents, et par conséquent elle se trouva dans l'impossibilité d'entreprendre aucun ouvrage notable dans le Monastère, se bornant aux soins de sa conservation. Le feu de la guerre de la succession s'étant éteint, et le royaume se trouvant entièrement pacifié, la famille royale alla à l'Escurial, et cette grande merveille plut tant à Philippe V, qu'en parlant plus tard du Monastère il disait: *Je tiens autant au titre de Seigneur de l'Escurial qu'á celui de Roi d'Espagne*; et quoiqu'il se montra peu empressé à visiter cette résidence, il ne perdit pas de vue ses intérêts. En 1701 il l'avait aidé dans la jouissance de ses bois et de ses pacages, et dans la suite à l'occassion de quelques troubles qui eurent lieu entre le couvent et l'intendant du palais et son concierge, il reconnut que les revenus du Monastère ne suffisaient pas à l'accroissement qu'avait pris la Communauté, et que celle-ci se voyait obligée de payer les appointements des dits employés, il donna un décret, daté du 18 juillet 1718, par lequel il supprimait ces places; et par une autre lettre patente, daté de Madrid le 3 mars 1719, contresignée par le Sécrétaire Michel Fernandez Duran, il réunissait toutes ces fonctions à celles du Prieur. C'est pourquoi le Palais Royal de même que la maison des Offices et toutes leurs dépendances, leurs meubles et les autres effets, étaient aux soins du Prieur et de la Communauté, sans que personne ni aucun tribunal put leur demander compte au sujet de la sortie de fonds; et en cas de procès, un certificat du Prieur ou du moine comptable, contresignée par un notaire, suffisait; et que dans aucune circonstance ou ne pourrait extraire des archives aucun orriginal. Cette décision, comme on peut bien le comprendre, augmentait la propriété du Monastère et la dégrevait; elle donnait une plus ample autorité au Prieur, et lui assurait la protection du Monarque, et à l'ombre de la paix, l'état de ses revenus devenait de plus en plus florissant.



MARIE LOUISE DE SAVOIE, ÉPOUSE DE PHILIPPE V.

Il faut l'avouer, la maison de Bourbon ne devait pas prendre beaucoup d'intérêt à l'augmentation des richeses de l'Escurial, fondé par la maison d'Autriche; mais comme ce monastère se trouvait alors à son apogée artistique, Philippe V dut jeter

un regard vers ce qui tendrait le plus à flatter ses inclinations et son caractère, et l'on sait qu'après son second mariage ce Monarque fut un de ceux sur qui le beau sexe exerça le plus d'influence, Pour s'en convaincre il n'y à qu'à considérer une période de trente ans de son règne. Les traités de Vienne, de Seville et de Fontainebleau, la politique rusée du fécond Alberoni, de ce génie turbulent, qui de carrillonneur de Plaisance devint premier Ministre de Philippe V, et confident de la Reine Isabelle Farnèse, et qui plus tard obtint le chapeau de Cardinal, les protejs hardis du fantastique Riperda, l'abdication de Philippe V en faveur de son fils, l'anxiété croissante qui se signalait dans toute l'Espagne, tout enfin était occasionné par une Princese qu'aveuglait l'amour maternel, et si'on vit éclater de nouvelles guerres dans la Peninsule Italienne, ce fut seulement dans le but de reconquerir les possessions espagnoles, et placer sur leurs trônes les fils du second lit de Philippe.

Si l'attention du Roi était distraite de l'Escurial, c'était pour l'employer toute entière sur un autre endroit, ou pour plaire á la Reine, ou pour y avoir trouvé quelque soulagement à ses souffrances: on commença à dépenser des sommes immenses pour embellir et pour rendre verdoyant un terrain beaucoup plus aride que ne l'était l'Escurial avant sa fondation.

Re Roi d'Espagne était en proie à des fièvres, que nul remède ne pouvait combattre. Il ne trouva aucun soulagement dans les endroits qu'il parcourut. Il alla au Palais Royal de Balsain, où à lieu de prouver quelque soulagement, ses fièvres augmentèrent; alors il eut le caprice d'aller habiter une métairie (*Granja*), qui appartenait aux moines Hieronymites de Sainte-Marie del Parral, à une demi-lieue des portes de Ségovie. Cette métairie dans les anciens temps avait été une de ces nombreuses maisons que le Roi Henri IV, dans sa grande passion pour la chasse, avait fait construire dans des sites isolés, et que ce Prince avait donné aux moines, cette donation avait été confirmée plus-tard par la Reine Isabelle la Catholique, sœur de ce Prince. Lorsque Philippe V eut l'idée de l'habiter, ce n'était tout simplement qu'une métairie sans aucune commodité, entourée de quelques terres labourables, et de bois de chênes et de sapins. Non loin de cette maison il y avait un hermitage très-ancien élevé à Saint-Ildéphonse, en tous les ans se rendaient le moines le jour de la fête du saint, fête qu'ils célébraient avec la plus grande solennité. Cette maison dut éprouver une grande métamorphose, aussitôt que le Roi se decida à aller l'habiter. Les magasins à fourrage se changèrent en chambres, les écuries en cuisines, et le foyer en antichambre; et on éleva autour de la maison, comme par enchantement, diverses baraques pour y loger les gens du service de S. M.



L'ÉPOUSE DE LOUIS I.

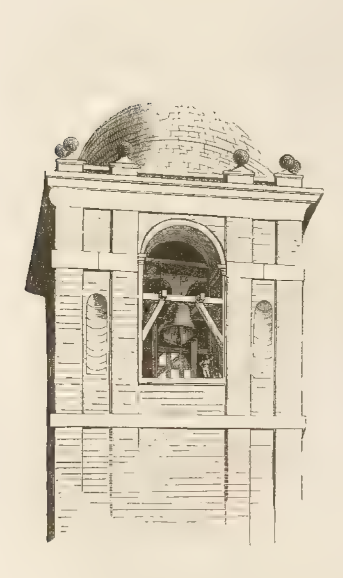
Les fièvres capricieuses disparurent, et le Roi prit du goût à un terrain qui avait été salubre pour lui, malgré sa sécheresse et sa sterilité. Il acheta donc cette propriété à la Comunauté du Parral, pour ce qu'elle fut estimée par des experts, et leur assigna en outre une rente de 2742 frs. sur le service des millions de Ségovie, et cent douze quintaux de sel, qui devaient être pris aux salines d'Atienza, dont on leur expédia lettre patente en 1720. Il acquit en outre de la Junte de *Linages* de Ségovie un lot de terrain qu'il reunit à d'autres cédés par la Communauté, et tous ces terrains entourés de murs devinrent la résidence délicieuse de Saint-Ildéphonse, ainsi appelée à cause de l'ancien hermitage du Saint qui se trouvait sur ce terrain, et nommée aussi *La Granja* (la métairie), parce qu'elle l'avait été lors qu'elle faisait partie des propriétés des moines du Parral. Ce couvent de Saint-Ildéphonse et l'église colégiale qui en dépend, les jardins précieux qui ornent ses abords, et les belles fontaines dont les eaux réprésentent les flots d'argent et d'or qui dûrent rouler dans ce grand ouvrage de Philippe V..... ce nouveau Versailles, construit aux pieds d'une montagne escarpée, rend témoignage de la magnificence des premiers Rois de la Race des Bourbons, quoique peu compatible avec les économies du trésor. Le Monastère de l'Escurial, par son aspect sévére, rappele l'époque de Philippe II; les jardins délicieux de *La Granja* symbolisent l'époque fastueuse et élégante de Louis XIV. Dans un space de sept lieues, on parcourt deux dynasties et près de deux siècles; et le trajet en est aride et pauvre comme les règnes qui les divisent. Dès que la résidence de Saint-Ildéphonse fut établie, toutes les attentions du Monarque et toutes les dépenses furent pour elle: tout tendait à augmenter les rayons lumineux de ce nouvel astre, tandis que l'Escurial s'éclipsait par degrés.

Philippe V abdica le 10 janvier 1724, de la manière la plus solennelle, en faveur de son fils Louis I, et témoigna sans

doute d'après l'exemple de Charles-Quint, ses désirs de se retirer à Soint-Ildéphonse avec les 60 personnes qui composaient sa maison.

Le Prince héritier se trouvait à l'Escurial, où arriva le Marquis de Grimaldo le 14 du même mois, portant l'acte d'abdication du Roi, et chargé d'en faire part à Louis I. Celui-ci reçut solennellement le message en présence des Chevaliers de sa cour et du Prieur du Monastère, qui y servit de témoin. Le Marquis lut l'acte d'abdication du Roi en faveur de son fils ainé Louis, et celui-ci, l'ayant accepté avec les mêmes cérémonies, ceux qui étaien présen le proclamèren et lui prétèren serment d'obéissance. La joie que causa le nouveau règne fut de courte durée, car dans la même année, au mois d'août, le Roi fut attaqué de la petite vérole, et voyant sa vie en péril fit testament, par lequel il rendait à son père la couronne qu'il avait abdiqué en sa faveur, et mourut au Buen-Retiro le 31 août, à peine âgé de 17 ans.

Philippe V s'assit pour la seconde fois sur le trône espagnol pour le rescate de sa vie, grâces à la confiance illimitée qu'il eut en la nation, comme à la loyauté de celle-ci qui sut le soutenir lorsque sa cause sembait plus désespérée.



CLOCHE APPELÉE FAVORDON.



SEPULCRE DE FERDINAND VI ET DE LA REINE BARBE.

Nous avons dit que la Communauté avait quelques économies; tous les petits cloitres du couvent et du collége se trouvaient entièrement ouverts, comme l'on voit aujourd'hui ceux du séminaire, si l'on excepte cependan quelques arceaux fermés de palissades; la Communauté décida en plein chapitre que l'on plaçerait des accoudoirs en pierres dans tous les arceaux, et que l'on fermerait les cintres par des fenêtres et des vitrages. La Communauté employa assez de fonds dans cet auvrage, mais elle eut l'avantage d'éviter pendant les froids de l'hiver les vents, la plui et la neige, qui étaient dangereux pour la santé des moines, et qui contribuaient à la destruction de l'édidifice.

Apeine cet ouvrage était il terminé, que le 5 septembre 1732, pendant que l'escadre qui allait porter la guerre au Maroc levait l'ancre au port d'Alicante, et que notre armée s'emparait d'Oran, une horrible tempête causa les plus grands désastres à l'Escurial. Un horizon sombre et chargé d'épais nuages éclata sur cet endroit au milieu du bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs; une pluie abondante tomba pendant une heure et demie; la ven soufflait avec fureur; et au milieu de cet immense foyer d'électricité, on sentit certaines exhalaisons, qui inspirèrent une grande crainte aux habitants du couvent. On vit eff ec-

tivement tomber la foudre sur l'édifice, et quoique dans le moment personne ne sut indique l'endroit où elle était tombée, on craignit un noveau sinistre.

Il est horrible de penser aux incendies qui ont eu lieu à l'Escurial, et ce qui fait augmenter encore notre admiration, c'est que les paratonnerres ayant été inventés le siècle dernier, il ait fallu que notre auguste Reine Isebelle II montât sur le trône, pour que l'on pensât à préserver cet ensemble de richesses des horreurs d'une tempête.

Le 16 juillet mourut la Reine Maria Anne de Newbourg, dernière épouse de Charle II, et l'aannée 1745 mourut aussi Philippe V, étant monté au trône son successeur Ferdinand VI.

Le premier novembre 1755 il arriva un terrible tremblemet de terre, qui se fit sentir dans plusieurs endroits de la Péninsule; il remplit de larmes et de consternation un grand nombre de familles, et parmi les grands malheurs qu'il causa, il couvrit Lisbone de ruines. L'oscillation fut très-sensible à l'Escurial, jusqu'au point de voir se balancer le lustre du chœur pendant quelques minutes: ce fait est attesté par un grand nombre de moines qui se trouvaient sur le lieu. Malgré une aussi grande secousse, l'admirable travail et la solidité de la constrution ne souffriren pas. Dès ce jour toutes les aunées en pareil jour, après la procession de tous les Saints, on chante un *Te Deum* solennel en actions de grâces.

La santé de la Reine Barbe de Portugal s'affaiblissait chaque jour depuis son dernier séjour à l'Escurial, et on eut lieu de remarquer la tristesse de son époux, qui l'aimait tendrement. Cette princesse, qui toutes les fois qu'elle était obligée d'aller à l'Escurial, disait: *Allons tenir compagnie á des Rois morts et á des hommes ensevelis dans des biéres*, ne voulut pas leur tenir compagnie dans le sepulcre, et fonda pour lieu de sa sépulture le couvent de la Visitation de Madrid (*las Salesas*), dont on plaça le première pierre le 26 juin 1750. A peine si elle vécut assez longtemps pour voir achever son tombeau, car peu de temps après la conclusion de ce bel édifice (1758) elle mourut à Aranjuez, d'une maladie répugnante, qui remplit son corps de son vivant d'insectes dégoutants. Par ses paroles que nous avons transcrites, et par ses actions d'élever le couvent de la Visitation á ses frais, elle témoigna peu de symphatie à l'Escurial; mais cette averssion et les grandes somme qu'elle employa à cette construction, ne lui firent pas oublier totalement le Monastère de Saint-Laurent. Elle lui donna un œillet en or ciselé et émaillé, rempli de brillants, et d'une construction si élégante et si perfaite, qu'il imitait le naturel; elle donna aussi à Notre-Dame de la Protection (*del Patrocinio*) un superbe manteau.

Le Roi demeura profondement affecté de la maladie dégoutante et horrible de son épouse, et la perte d'une compagne qu'il avait tant aimé, l'affecta si profondémet, qu'il finit par mourir de langueur dans sa retraite à Villaviciosa. Cotte mort arriva le 10 août 1759: le Roi était âgé de 47 ans, et avait regné 14 ans; son corps fut porté au couvent de la Visitation, au lieu que sa femme avait fait bâtir pour tous les deux.

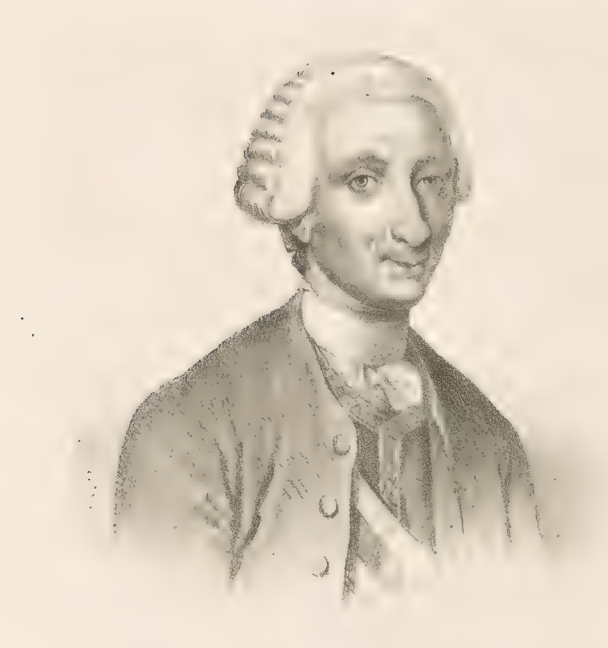
Pendant que les royaumes voisins éprouvaient les désastres de la guerre, l'Espagne, à l'ombre salutaire de l'arbre de la paix qu'un Monarque bienfaisant avait établi, voyait prospérer, l'industrie, l'agriculture et le commerce; et en même temps que les belles-lettres et les arts se dèveloppaient, la marine prenait son essort. Sous ce régne les sciencies naturelles et éxactes reçuren une grande impulsion, ainsi que l'étude de l'histoire et de la bonne littérature; le Roi, pour y parvenir, fonda des académies, paya des voyages scientifiques, protégea les savanst, fonda des établissements utiles, et fit construire des chemins et des canaux. On doit à Ferdinand VI les voyages de Ortega, de Boyer, de Burriel et de Valdeflores; la fondation de l'Académie de Belles-lettres de Seville; l'Ecole des Gardes-marines de Cadiz; l'Académie des Beaux-arts de Madrid: on lui doit peut-être que Feyjoo ait fleuri, malgré la rage de ses ennemis, et les travaus philologiques de Mayans et de Florez, et la bibliothèque arabe-espagnole de Casiri. Malgré les dépenses inmenses que toutes ces ameliorations réclamaient, on trouva des sommes considérables dans les caisses du trésor. ¡Véritable prodige, inconnu dans les siècles précédents!

On doit remarquer aussi que depuis le régne de Ferdinand le Catholique, ce fut le premier Roi qui ne laissa pas la couronne grévée de ses dettes personnelles. L'irresolution et l'indolence qui lui étaien propres, ne le firent pas se séparer de la ligne de conduite qu'il s'était tracée; la conservation de la paix et l'augmentation de la prospérite publique furent ses vues principales. Quand il mourut, il put trés-bien dire avec plus de raison que Périclés ne le disait des athéniens: *J'emporte la consolation qu'aucun espagnol ne s'est mis en deuil par ma faute.*

Le vertueux Monarque mourut sans enfants; son frére Charles lui succeda; sous lui brilla une ère de prospérité, préparée par l'économie du feu Roi.



Yo El Rey



CARLOS III
Rey de España.
1716 MADRID

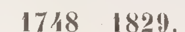
Nº 19.

CHARLES III
Roi d'Espagne
788 [illegible]

Yo El Rey

CHAPITRE VI.

La littérature protégée par Charles III.—Histoire du Tunnel ou passage souterrain conduisant du Couvent aux Offices.—Palais des Princes et des Ministres. Résidence nommée Casita de Abajo.—*Insubordination de quelques moines.—Question relative à l'élection du Prieur: réflexions.—Commencement du XIX siècle.—Procès de l'Escurial.—Mr. Frédéric Quillet.—Le 2 de mai.—Les troupes Françaises à l'Escurial.—Encore Mr. Quillet et ses profanations.—État deplorable de l'Escurial.—Départ des troupes.—Présent fait par Ferdinand VII.—Fête solennelle.—Règnes de Charles III, Charles IV et Ferdinand VII*



1748 1829.



IL est impossible de prononcer le nom de Charles III d'Espagne sans éprouver un sentiment de sympatie pour ce Roi, car la régénération espagnole marche à côté de ce nom tout-à-fait identifiée en lui.

Philippe II, le fondateur de l'Escurial, voulut que ce monument, dédié à la contemplation et à l'étude, fût ainsi que ses alentours un véritable centre de solitude et de receuillement, et que le cénobite en y entrant fit la plus complète abnegation de tous les plaisirs mondains. Cette idée, renfermée dans celle de fonder un Monastère avec toute la sévérité et tout l'isolement nécéssaires, était chez ce Roi, comme nous l'avons dejà dit, une passion aussi violente que les ouragans de l'Escurial, aussi solide que le fondement de la grande Basilique, aussi avengle que le destin, et aussi franche que la foi même qui l'avait guidé dans la construction de ce grand colosse de granit.

Ved el gigante templo,
Donde dejó Felipe el de Castilla
Tumba á los Reyes, al cristiano templo,
Al arte asombro, al mundo maravilla (1).

Mais la personne de Philippe II avait disparu, et avec elle ses goûts et ses penchants: après l'austérité vient l'indifférence, et après la solitude le bruit et l'animation. Dès la fondation de l'Escurial, il n'y avait d'autres bâtiments que les deux maisons en pierre connues sous le nom de *maison des Ardoises* et *maison des Moines;* mais la passion de bâtir qui animait le Roi Charles III, fit de cette retraite sevère le plus delicieux séjour: aussi son grand amour pour la chasse le con-

(1) Romero Larrañaga.

duisait souvent aux superbes forêts de l'Escurial, dont le secret et la beauté dans la belle saison de l'automne sont difficiles à décrire.

Les arbres à la cime élevée paraissaient revêtus de feuilles nouvelles pour préserver les chasseurs des atteintes d'un soleil tellement ardent qu'elles pouvaient devenir fatales; la végétation si riche en cet endroit semblait transmettre d'un arbre à un autre arbre, d'une pierre à une autre pierre, de bruyère en bruyère des mots d'amour allant droit au cœur..... les feuilles qui jonchaient le sol, en rendant sous les pieds qui les froissaient un petit craquement sec, faisaient leur dernier adieu à la belle saison: tout était enchantement, on se serait cru transporté dans les sites de la felicité éternelle. L'eau qui s'échappait en bruissant à travers les pierres; l'oiseau qui, sautant de branche en branche, nous montrait le prix de la vraie liberté; les coups de fusil qu'on entendait dans le lointain, les allées et venues des chasseurs, le vacarme produit par les rabatteurs faisant entrer le gibier dans les fourrées, tout cela sous un ciel pur et limpide, sous les rayons d'un soleil qui embellit et remplit d'allégresse tout ce qu'il éclaire, tout cela, dis-je, constitue dans ce magnifique pays le tableau le plus magique, le plus enchanteur.



MAISON DES ARDOISES

Charles III, secondé par son ministre, tout en élargissant les limites de l'Escurial, tendait une main protectrice à la litté rature historique. Il ordonna au révérend Père Frère Andrès Jimenez d'écrire, aux frais des caisses royales, une description historique du monastère de Saint-Laurent. Cet ouvrage devait être orné de gravures sur cuivre. Ce trait, à lui seul, prouve combien Charles III portait d'intérêt à ce riche joyau de la couronne, et jusques à quel point ce monarque entendait protéger les lettres et les arts. Nous allons voir ce que dit Frère Andrès Jimenez dans son prologue, et comment il sut apprécier la protection royale



MAISON DES FRERES.



LE MARQUIS DE GRIMALDI

«Il a toujours existé en moi une propension instinctive pour l'étude de certaines sciences ou arts, ayant spécialement

trait à la peinture et à l'architecture, quelque superficielles qu'aient été ces études, quoique ridiculisées par certains êtres ennemis jurés des sciences et des arts, je me rejouis de m'y être livré, car elles me fournissent aujourd'hui les moyens de formuler en connaissance de cause les appréciations qui me sont démandées.»

Puis il ajoute: «Je me montrerais trop ingrat envers le Roi, si je ne savais reconnaître la protection accordée à la communauté, et à tous ceux qui sont honorés du titre de ses chapelains.»

C'est en effet le moyen d'illustrer un pays que de faciliter la propagation d'œuvres scientifiques et littéraires, au fur et à mesure que les arts, l'industrie et le commerce prennent de l'essort le besoin impérieux d'apprendre se faire sentir dans les masses, chacun a besoin de suivre les progres de la civilisation. Chacun veut savoir la position faible ou forte du gouvernement qui le régit; les arts et la littérature, en un mot, sont le thermomètre destiné à marquer le dégré d'abaissement ou d'élévation politique et social d'un état.

Mais dans ce siècle, toutes les aspirations sont pour l'argent arraché souvent à la sueur du pauvre, et presque toujours dépensé en folies et pour satisfaire des vices honteux..... dans ce siècle de positivisme, dis-je, l'or toujours l'or. Les travaux artistiques et littéraires sont, pour ainsi dire, méprisés, et le resultat pécunier qu'ils promettent étant pour le moins problematique.

Croirait-on que de nos jours il y a beaucoup de villages en Espagne, où le journal des petites affiches n'est pas même connu; pour traverser les longues soirées d'hiver leurs habitants sont reduits à lire Robinson Cruzoé, les histoires du Bertoldo, ou de vieux complets en castillan boiteux, quant aux ouvrages profonds et instructifs, fruits de longues veilles, enfantés par l'étude et la méditation, ils ne trouvent ni acheteurs ni lecteurs



FORETS DE L'ESCURIAL

La littérature et l'étude des beaux arts sont déstinées à disparaître entierement de tout pays où ells ne seront pas soutenues par une main protectrice: nommerez vous protecteur celui qui vous gratifiéra d'un siége et de quelques milles reaux dans un bureau ministériel ou administratif? Non, car il aura souvent fait, d'un génie, un mauvais copiste.

De toutes ces réflexions il est facile de déduire, que poèsie et littérature ont souvent été synonimes de pauvreté. Sous Charles III les beaux-arts et la littérature étaient noblement protégés: le chef de l'état savait que les ressources d'un homme lettré ne lui permettant pas d'écrire un ouvrage de longue haleine.... C'était à lui qu'il appartenait de subvenir à toutes les éxigeances, à tous les besoins de la famille de l'écrivain ou de l'artiste à qui il confiait la glorieuse mission de transmettre aux générations futures tout ce qu'il fit dans l'intérêt de ses sujets, et pour illustrer son règne; aussi fut-il toujours dans ces occasions d'une générosité qui l'a placé au premier rang parmi les monarques protecteurs des arts et des sciences.

Aujourd'hui, malgré notre pretention aux progrès en tous genres, l'ecrivain qui entreprend un ouvrage de quelque importance, ne doit compter que sur ses propres deniers ou sur les souscriptions d'abonnés.....

A cette époque la communauté de l'Escurial dépensa 75.000 francs pour la construction d'une maison appelée *Casa del Nuevo Rezado*, situé *calle del Leon*. Cette maison fut destinée à être l'unique dépôt de livres de religion, dont le produit tant en Espagne qu'en Amérique appartenait aux moines de l'Escurial (1).

Dans ce temps brilla dans la communauté un homme distingué dans la langue arabe: ce fut le moine Frère Patrice de la Torre, dont le talent fut un grand auxiliaire pour Mr. Conde dans ses travaux sur les arabes. Quoique les ouvrages de ce grand homme ne furent pas imprimés, cela n'ôte rien à leur mérite: il laissa completement achevée une grammaire arabique, et aida dans ses travaux le P. Alcala.



FR. PATRICE DE LA TORRE — D. ANTONIO CONDE. — D. MANUEL VACAS MERINO.

Parmi ses disciples il nous a laissé D. Manuel Vacas Merino, qui fit un précis analitique et grammatical pour apprendre la langue arabique, et autres travaux du même genre pour l'Académie Historique, et qui ne furent pas imprimés. Il est également à déplorer que les ouvrages du premier aient subis le même sort; heureusement que l'on conserve encore aujourd'hui à la bibliothèque de l'Escurial plusieurs opuscules et cahiers sur la langue arabe, et de plus 47 manuscrits orientaux qu'il avait recueillis dans ses expeditions en Afrique, le tout à fin d'enrichir cette bibliothèque. Ces manuscrits furent reclamés plus tard, en 1813, par D. Antonio de Gongora pour être placés à la bibliothèque du Roi.

Charles III, toujours disposé en faveur des progrès matériels et positifs, ainsi que de l'embellisement de ses états, imagina quelque chose d'utile pour l'Escurial. C'est pourquoi il commença et mena à bonne fin un ouvrage qui atteste d'une manière évidente les désirs qu'avait ce grand Roi de faire jouir la nouvelle population et ses domestiques de tous les avantages possibles. Il conçut donc l'idée de construire un tunnel ou communication soutérraine, qui évita le passage de *la Lonja* dans les jours où il faisait trop de vent.

C'était l'année 1769, l'on mit la main à l'ouvrage sous la direction du moine hieronimite Frère Antonio Pontones, profes de la Mejorada, et en moins d'un an tout fut terminé.

(1) L'impression, ainsi que la vente de ces livres, existe dans le traité signé en 1603, auquel on ajouta quelques articles en faveur de la Communauté. Ces benefices furent proposés par le P. Siguenza, et le produit de ce commerce montait à plus d'un million par an.



Casa del Príncipe,
O SEA CASITA DE ABAJO | Palais du Prince.



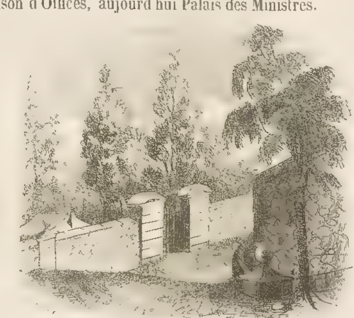
Casa de Infantes. | Palais des Princes.

NÚMERO 120.

On allait poser les premières pierres des fondations quand la pique des ouvriers mit à jour une mine de amiante. Le Roi n'en fit pas moins continuer les travaux, se contentant, par une inscription qu'il fit placer, d'indiquer l'entroit précis où se trouvait la mine que l'on venait de découvrir (1).

Les travaux pour la construction du palais des Princes et de la demeure des Arbalétiers, se poursuivaient activement, et l'on pressait l'achévement des Chenils, de la caserne des Gardes du Corps, et de la troisième Maison d'Offices, aujourd'hui Palais des Ministres.

FR. ANTONIO PONTONES

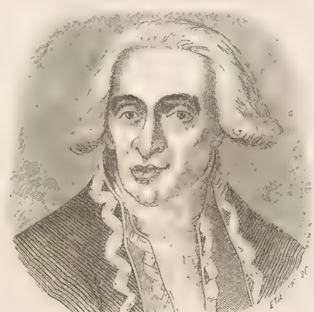


ENTRÉE A LA CASITA DE ABAJO.

Le Prince Charles aussi (plus tard Charles IV) fit construire à ses frais en 1772 la maison de plaisance apppelée aujour'hui *Casita de Abajo*. Cette construction se fit non seulement sans que le Prince y ait songé, mais encore malgré lui; voici comment.



LES CHENILS.



L'ARCHITECTE VILLANUEVA.

Sa première pensée était de faire construire tout simplement un colombier. Puis, changeant d'avis, il fit demander un fameux architecte, Mr. Villanueva, élargit le cercle des travaux commencés, pour bâtir un cirque destiné aux combats des taureaux. Le Roi apprenant les intentions de son fils, se mit fort en colère: le Prince Charles, toujours disposé à plaire en toutes choses

(1) Nous avons déjà démontré notre étonnement au sujet de l'existence d'une mine d'amiante à l'Escurial, et cela nous rappele la découverte d'une mine de jais, qu'un auteur signale dans le même terrain. L'amiante ne se présente que sur les terrains de serpentine et d'ardoise, mais jamais dans des terrains primitifs. Il y a à l'Escurial un mémoire manuscrit et anonyme, dans lequel on parle longuement de l'amiante découvert à l'Escurial, et sans doute copié par d'autres auteurs; mais cela ne peut changer en rien notre opinion, qui est purement géologique. Il n'est pas moins rare aussi que dans son voyage en Espagne Mr. Ponz, ne nous ait pas dit un mot au sujet de cette découverte; et pourtant cet écrivain vivait du temps où l'on construisit le tunnel, et l'arche qui unit les deux grandes maisons d'Offices. Le tunnel coûta 158.666 réaux (40 000 fs.), et l'arche 25.073 réaux (6.500 fs.)

à son père (1), fit susprendre inmédiatement les travaux commencés, appela de nouveaux ouvriers, et donna une autre direction à ses premiers projets; de sorte que quelques jours après, le Roi, se présentant sur les lieux avec l'intention bien formelle de gronder son fils, fut très surpris de trouver, à la place d'un cirque de taureaux, une jolie maison de campagne en voie d'éxécution.



CASERNE DE FUSILIERS.

Les goûts et les manies des Princes sont comme une épidémie, qui attaque toutes les personnes qui les entourent; leurs gestes sont imités par ceux qui les approchent, leurs moindres paroles sont recueillies et répetées, bonnes ou mauvaises, spirituelles ou triviales, environnés qu'ils sont de mensonge, et de plate flatterie.



CASITA DE ARRIBA.



INFANTE D. GABRIEL.

Semblables aux courtisans du fameux Philippe Anguste de France, le vainqueur de Saint-Jean d'Acre, qui tous furent animés des mêmes setiments que leur maître, les courtisans de Charles III, voyant leur Roi constamment occupé á faire bâtir suivirent son exemple. !Plût au ciel que tous les Princes d'Espagne aient eu le même penchant!

(1) Le Roi Charles IV, quoique passionnée, comme presque tous les espagnols, pour les courses de taureaux, défendit ces spectacles au milieu desquels le peuple se croit tout permis, à tel point qu'un *manolo* eut dans une de ces courses l'audace d'apostropher le Roi, et de le comparer à une bête à corne, faisant ainsi allusion à la conduite trop légère de la Reine.

Charles III s'il eut regné aussi longtemps que Louis XIV, eût marqué dans l'histoire une plus belle page que ce dernier, car à la cour d'Espagne on ne vit pas comme à Versailles, regner, pour ainsi dire, des Lavallières ni des Montespan.

A cette époque on imprima à Rome un livre latin, écrit par Frère Ignace Como; par cet ouvrage on voit l'estime qu'on avait de l'Escurial à l'étranger. S'occupant de cet objet et se rapportant à l'opinion de Bolerio, qui visita le Monastère en 1722, on y lit ces mots remarquables «Le Monastère de Saint-Laurent en Espagne, est le premier monument de »tous ceux que l'on a erigé à son nom; c'est un vrai prodige de l'art, et on aura beau en chercher un pareil on ne le trou- »vera pas (1).»

La passion de bâtir qui dominait les Princes, joint à la facilité avec la quelle on prend la pierre à l'Escurial, furent cause de l'élan qu'on observa dans les constructions. C'est ainsi que l'on vit paraître tout-à-coup et comme par enchantement un grand nombre de bâtiments, dont la solidité ne doit rien à celle des vieux châteaux du moyen-âge. On y vit en peu de temps des auberges, des cafés, des jeux de trouks, des maisons aux grands jardins, et en un mot, ce terrain, peu de temps avant solitaire et sombre, devint tout-à-coup l'endroit le plus délicieux du monde.

Le grand nombre de baraques et de huttes qu'on y avait plantées, disparurent: mais ne disparut pas l'indolence des naturels des villages voisins, car quoique l'Escurial compte plus de mille âmes dans son sein, il fallut imposer une amende aux vendeurs de provisions s'ils n'assortissaient pas deux fois la semaine le marché de l'Escurial.



MARIA AMALIA DE SAXE, ÉPOUSE DE CHARLES III.

Il paraîtra un peu choquant que dans le règne de Charles III n'aparaisse pas un témoignage d'amour en faveur de l'Escurial, comme il arriva pendant la durée des autres règnes, cependant selon notre humble opinion, la figure de Charles III faisant construire le tunnel de l'Escurial, ornant sa fameuse bibliothèque d'ouvrages qui se trouvaient ensevelis à Herculanum sous la poussière de seize siècles, repandant par le moyen des nouvelles classes de grec et d'arabe fondées à l'Escurial, et bref faisant publier aux frais de la caise royale un ouvrage où se trouvait l'histoire descriptive de ce grand monument, la figure de Charles III, disons-nous, est à notre avis aussi grande, aussi majestueuse que celle de Philippe II mangeant tous les jours avec les moines au refectoir, ou bien grandement occupé dans la classification des dépouilles de ses ancêtres. Car si un Souverain est grand lorsqu'au prix de son sang il achète l'indépendance de son peuple; s'il est grand lorsqu'il fait des lois justes et sages, capables d'assurer son trône et de faire la prosperité de son pays, il n'est pas moins grand lorsqu'il protége les arts, les lettres et les sciences, et que couronnant le talent et la vertu, il ouvre une source inépuisable aux progrès de la civilisation.

Charles III meurt à Madrid en 1788, et son frère Charles IV est proclamé. Un an après résonne en France une grande commotion éléctrique, qui fait osciller tous les trônes.

Le grand monument de l'Escurial ne se trouvait pas suffisamment isolé pour ne pas éprouver les effets de cette grande sécousse magnétique. Les idées volaient plus tôt qu'elles ne courraient; on dédaignait tout ce qui était ancien pour accueillir avec enthousiasme ce qui venait de naître; l'enivrement de l'enthousiasme prenait la place du raisonnement froid et mûr; l'esprit d'innovation se faisait jour avec une rapidité extraordinaire, et le cri d'indépendance commençait à souffler aux oreilles de toute une génération. La Communauté de l'Escurial, atteinte de la contagion, se prononça aussi contre son patron, et jeta le cri d'indépendance, disons-mieux, celui de la désobéissance. Racontons les faits.

Trois différents Prieurs s'étaient succedés à l'Escurial, c'étaient les PP. Jiménez, Moreno et Arganda, nommés selon la dernière lettre pastorale du Pape, et aussitôt qu'on s'apprétait à l'élection du 4me on commença à voir les inconvenients de cette procédure, à cause de la grande proximité que ce Monastère avait avec le trône. Le Roi voulut nommer un des plus anciens

(1) Ce livre est intitule: *De sanctitate et magnificentia Sancti Laurentii;* et le morceaux rapporté est comme il suit. *Prae omnibus aliis, sub ejus venerabili, nomine erectis fabricis, est, ac meritò dici debet augustissimum illud, ac vere regium monasterium, ac templum Sancti Laurentii, in Hispania unicum, cum ibidem loci, tum alibi terrarum, inter religiosa monasteria prodigium, cui par si diu quaesieris, ubinam gentium illud invenias?*

moines, et le grand conclave s'y opposa, fort du bref du Pontife. Le Prieur Charles d'Arganda se place du côté du Roi, et la Communauté se déclare dissidente. La Communauté se croyait-elle assez forte derrière ce qu'elle appelait l'accomplissement de ses devoirs? Comptait-elle décidement avec l'appui du Pape, ou faisant plutôt ostentation d'un pouvoir creé par le Roi Philipe II, espérait-elle en imposer à Charles IV? Le fait est que le gant était jeté aux pieds du trône; la désunion régnait dans le couvent et la plus forte opposition aux désirs du Monarque jallissait des cellules de l'Escurial. C'était une lutte de puissance à puissance, laquelle cependant occupait fort peu l'imagination du Roi pourvu qu'il nomma la personne qu'il voulait. La Communauté cependant, comptant sur un prestige et une force qu'elle n'avait pas, se revolta pour la première fois contre son Roi et son patron.

Une Communauté dépendant dès sa naissance de la couronne d'Espagne, à qui elle est redevable de son erection, de son prestige et de son pouvoir, ne pouvait s'empêcher de faire un faux pas, en agissant ainsi qu'elle le faisait, et une preuve de cela c'est que les moines, quoique dans les limites apparentes de la raison, finirent par se trouver déroutés. Charles IV demanda et obtint du Pape une bule par laquelle on lui accordait *toute l'autorité nécéssaire pour nommer à son gré la personne du Prieur, sans avoir besoin d'observer les habitudes établies dans le Chapitre de l'Ordre de Saint-Laurent.*

Ce nouveau mode d'election du chef de la Communauté me parait juste et rationnel, car s'il est vrai que mieux que perssone la corporation soit en position de faire un bon choix de Prieur, il n'en est pas moins vrai non plus que l'on n'évitera jamais les intrigues de tout genre, et quoi que l'on puisse dire et inventer, c'est à la Couronne que doit revenir le droit de nommer au poste de Prieur, n'est ce pas à la Couronne que la Communauté de Saint-Laurent est redevable de sa puissance, de son prestige et de ses richesses.

FR. CHARLES D'ARGANDA.

Les droits concédés au reste par le mode d'élection donne trop d'indépendance aux Prieurs; indépendance qui souvent porte préjudice au couvent, mais on ne peut pas nier que ce serait simplement un abus d'autorité cent fois préférable à la possibilité d'outrager la Majesté Royale, et qui déracinerait d'un coup toutes les questions suscitées dans le sein même de la Communauté (1).

La révolution française tenait déjà tous les esprits en suspens; la tête de Robespierre avait roulé sur l'échafaud lors que le pouvoir du Prince de la Paix grandissait en Espagne. Peu d'années aprés un regicide national, un despôte occupait le trône de France; le Roi faible venait d'être remplacé par un tiran couronné des lauriers de la victorie (2).

Ainsi que fit Colonna envers le Pape Boniface VIII, un soldat arracha de son siège le successeur de saint Pierre, et sa main profane osa toucher la couronne que Charle-Magne posa sur la tête du Pontife. La secousse fut grand, et elle menaçait d'entrainer avec elle toutes les nations.

Ce bouleversement, ce coup inespéré devait s'étendre sur toutes les personnes. L'Escurial en eut une bonne part, et il éprouva de nombreuses pertes, de grands désastres.

Tout en déplorant les catastrophes qu'entrainent avec elles les révolutions, nous ne pouvons cependant nous empêcher de reconnaître que la révolution française a fait la France la plus grande des nations du monde; aujourd'hui encore n'est elle pas, pour ainsi dire, la maîtresse, et l'arbitre des destinées de toutes les puissances du globle: pourquoi? C'est que jusqu'à ce qu'il l'ait atteint le peuple français a poursuivi sans relâche le but objet de ses révolutions: abolicion entière des priviléges, admission par droit de mérite de tous les citoyens aux emplois publics, égalité de tous devant la loi, liberté des cultes, instruction pour tous, etc., etc.; exemple pour les gouvernements que la routine enchaîne aux idées d'une autre époque.

---

(1) Ce que nous venons de dire est si vrai, que dans cette époque on vit un moine se jeter par une des fenêtres du 3^m étage sur le parquet de la cour des Rois. Ne pouvant pas endurer les continuelles contrariétés intestines du couvent, ce malheureux conçut sans doute, dans un moment de désespoir, ce criminel protej.

(2) La fuente.



Le XIX siècle commença en plaine révolution: à tort au à raison taxé d'incrédulité et de matérialisme, ce siècle nous donna des découvertes merveilleuses. Nous lui devons la boussole, qui nous livra la souveraineté des mers, et nous guida vers un monde inconnu; Guttemberg a ouver à la pensée le champ vaste de la liberté, en la débarrassant des liens étroits qui la tenaient captive; ce n'était pas assez nous vîmes apparaître dans toute leur majesté la vapeur et l'électricité. La vapeur, qui réunissant pour ainsi dire tous les peuples en un faisceau, fit de l'Europe entière une seule famille; l'électricité, qui supprimant les distances, transmet en une minute nos paroles d'un bout à l'autre bout du globe; qui traversant les mers les plus profondes, donne au commerce les moyens surs de terminer promptement les transactions les plus embrouillées; n'est-ce pas en fin au XIX siècle que nous devons la prolongation des jours, grâces aux torrents de lumière découlants d'un récipient de gaz hydrogène; la photographie derobant à la nature ses mystérieux pinceaux; l'inhalation du chlore tuant les douleurs physiques; le coton azotique en fin attestant le immenses progrès de la chimie, et venant comme complément couronner l'édifice, ne sont-ils pas les fruits de son incontestable fecondité? Est-il un seul coin du globe qui n'ait été fouillé par l'homme de ce siècle; n'at-il pas scalpé les entrailles de la terre pour découvrir et trouver en elles des trésors jusqu'alors inconnus? Les regions sous-marines elles-mêmes, ont elles pu échapper à son investigation? N'at-il pas exploré les contrées les plus riches et les plus lontaines? La lumière, l'air, le feu et l'eau ne sont-ils pas les esclaves dociles de sa volonté toute-puissante? Oui. Le XIX siècle est sans contrédit le grand maître des siècles qui l'ont precédé, mais il lui reste encore beaucoup à faire. Il faut à l'humanité pour arriver à la perfectibilité qu'elle envie, des efforts penibles, de douloureux sacrifices; il n'y a pas de maternité possible sans les douleurs de l'enfantement. L'impulsion, il est vrai, est donnée; la première pierre du grand édifice est posée, et nous voyons luire l'espérance; mais pour panser une plaie et la guérir, il faut en sonder la profondeur, en connaître la nature; tant que les éléments de discorde, de peuple à peuple et de peuple à souverain, existeront, nous serons toujours à la gueule d'un volcan, sa lave brulante nous nous entraînera dans sa course, et nous consumera.

Si, pour résoudre une question de politique fondamentale, les hommes d'état de notre siècle se voient dans la nécéssité d'en appeler au canon; si la discussion pacifique et raisonnée n'anéantit pas entièrement leurs cris de guerre, nous pouvons dire à coup-sûr, qu'ils ont encore beaucoup à faire pour arriver à la perfection. Dans la lutte récente qui s'est deroulé sous nos yeux, interrogeons les ruines de Sébastopol; du fond de ses décombres une voix nous répondra: 300,000 hommes tués, et 25.000.000 depensés, pour arriver à quoi? A un protocole! Interrogeons les champs de batailles de Magenta et de Solferino, ces plaines fertiles, ces sables encore fumants du sang des victimes, nous répondront: nous avons été les témoins d'une lutte horrible, qui à couvert d'un voile de sang et de deuil les plus belles pages de notre histoire.

Comme nous l'avons dit, ce siècle naquit au bruit des armes, et la secousse produite par la révolution française devait nécéssairement ebranler toutes les nations du globe; aussi vit-on s'accomplir par la seul fait de la force brutale une série non interrompue d'usurpations, et briller l'étoile d'un soldat entreprenant et courageux.

Cadono le città, cadono i regni,
E l'uom d'esser mortal par che si sdegni.

Nous nous rappelons, et nous ne pouvons pas empêcher de citer les paroles du girondin Vergniaud, prononcés a la tribune de cette lugubre époque..... Il fallait, dit-il, un certain courage pour attaquer Louis XVI dans son pouvoir, mais on devenait lâche en le conduisant au supplice, alors qu'il était désarmé et vaincu. Un soldat cimbre entra dans la prison de Marius avec l'intention bien arrêtée de l'assassiner; mais à la aspect de sa victime il tourna le dos, et sortit sans le toucher: a coup-sûr ce même soldat au sein d'une assemblée, n'eut pas hésité un instant pour voter la mort du tyran.....

L'espagne, voisine de la France révolutionée, devait avoir sa part de sécousses et d'usurpations..... L'Escurial lui aussi allait se voir dépouillé de ses joyaux, de ses biens et de son prestige; il allait être séparé de ses dignes hôtes.... Cet édifice, la gloire de l'Espagne et des arts; ce monument impérissable, dont la construction hardie prouve la piété et la grandeur des

temps passés, et qui fut tèmoin d'une foule d'évènements politiques, allait être enveloppé dans le tourbillon immense des ébranlements de cette époque

Paris ofrait en spectacle le suplice d'un infortuné Roi, et le Cabinet de Madrid, contre l'opinion du Comte d'Aranda, homme vielli dans le affaires et mûri par l'expérience, declarait la guerre à la jeune République, et cela pour plaire au favori de la Reine, jeune homme arrivan au portefeuille de ministre sans services rendus, et comblé de tant de faveurs, que l'histoire n'en offre pas un second exemple.

L'Espagne ne fut pas là seule nation qui, voyan ce qui se préparait à Paris, oublia ses différences avec la Grande-Bretagne (1). L'Autriche l'imita vis-à-vis de la Turquie, et la Suède vis-á-vis de la Suisse.



LE COMTE D'ARANDA.

Grâces à la France, dit A. Dumas, l'Europe entière se pacifia pour faire tête à la révolution. Les rois appriren que le temps des guerres de monarque à monarque était passé, et qu'ils devaient enfin compter leurs peuples pour quelque chose.

Si les rois coalisés avaient eu l'habileté de cerner la France, l'abandonnant à ses débordements, à ses guerres de rues et de barricades, semblable à un scorpion environné de feu, elle se fût indubitablement tué d'elle-même; mais ils commirent la faute de l'attaquer, et donnérent ainsi une issue à la vapeur condensée dans son centre, qui couvrit le monde entier et le menaça 20 ans.

Le Capitaine du siècle attirait l'attention publique par ses nombreuses conquêtes, et son pouvoir tous les jours grandissait, et semblable à un orage qui tout-à-coup vient obscurcir le ciel le plus serein, le règne du paisible Charles IV allait voir fondre sur lui ennuis et tracas.

A cette époque surgit le procès dit de l'Escurial, lié si intimement aux évènements de ce temps, qu'il nous est imposible de n'en pas parlei, telles réduites que soien les limites imposées á notre imagination.

Nous ne nous étendrons ni sur l'origine, ni sur les épisodes qui se raftachent à ce procès, quoique nous ayons trouvé dans les bibliothèques et dans de ouvrages publiés à ce sujet des documents que l'historien néglige souven de recueillir, et qui cependant intéressent le chroniqueur. Cela n'entre pas dans notre tâche, le lecteur se contentera donc du léger apperçu que nous allons lui donner (2).

C'était en 1807 la Cour était à l'Escurial; un ordre supérieur fit barrer les portes, et intercepter toute communication avec la cellule du Prieur, où fut enfermé le Prince Ferdinand, dans la poche duquel on avait trouvé la veille une lettre écrite en chiffres. Dans ce monument s'était dejà accompli une scène dramatique entre Philippe II et son fils Charles.

La fin tragique de ce dernier est encore enveloppée des ténèbres du mistère..... L'arrestation du fils de Charles IV, motivée par une question de politique, diférait de celle du fils de Philippe II, en ce que l'on ne soupçonna dan celle-ci ni passion amoureuse, ni ramifications profondes, mais par contre, la pusillanimité qui acompagna cet épisode de notre époque, dévoila à la nation des faiblesses qui allaient aux plans de Bonaparte, et don il sut en tirer profit. Pouvons nous croire que Ferdinand, cédant à des instigations étrangères, ait en la pensée de reproduire la scène du frére de Recaredo? Où se peut-il qu'il ait été le complice du favori de sa mère? Ce qu'il y à de certain, c'est que le scandale ne put être plus grand, et que deux Rois imprimèren au fron de leur postérité une tache d'ignominie et de crime.

Un décret de Charles IV rédigé par le prêtre Escala, déclara Ferdinand son fils et héritier, coupable d'attentat contre son souverain (3).

(1) Traité de pais signé par ces deux nations en 27 octobre 1793.

(2) C'est presque certain que tous ces documents existent dans un collis scellé, qui se trove aujourd'hui dans l'archive de la maison de la Reine, et qui fut apporté en 1827 par Mr. Calvet, Sécrétaire du grand Chambellan. Il est defendu de toucher ce collis, et nous avocs été force de consulter ailleurs, où certes nous avons trové tout ce qui nous fallait. On ne comprend pas une aussi ridicule prohibition, puisque tous les papiers qui son dans ce collis ont pu être consultes pendant 20 ans.

(3) Ce documen est daté de l'Escurial le 30 octobre 1807, et adressé au Gouverneur par interim du Conseil.

On arrêta en ce même temps le chanoine Escoiquiz (1), le Duc del Infantado, le Marquis de Ayerve, le Comte de Bornos, le Comte de Orgaz, le Brigadier D. Pedro Girardo, et un négociant D. José Manrique. Ils furent enfermé et gardés dans un lieu très-humide, faisant partie des habitations du noviciat.

Le Prince comptait sur l'appui de la Communauté, qu'il avait protégé quand il l'avait pu, et celle-ci se mit en communication avec Ferdinand par un moyen bien singulier. Une ligne à pêcher lui portait des lettres, qui de fenêtre en fenêtre arrivaient aux destinataires.

Le Prince ayant écrit à ses parents une lettre dans laquelle il demandait pardon, fut mis en liberté, et l'organe officiel déclara que quoique pardonnant à son fils, le Roi voulut que la cause suivit son cours sans interruption, et dans la cellule même où à une autre époque fut emprisonné et persécuté le ministre de Charles II, les jugues ne trouvèrent pas de motif à condamnation (2) Cependant, par la rélation détaillée de ces événements, que D. Mannel Godoy envoya au grand Duc de Berg pour être communiqué à Napoléon, il est clair de voir l'intélligence existant entre Escoiquiz et l'Ambassadeur français, qui avait promis à Ferdinand la protection de l'Empereur. Il est certain que Marie Louise et Godoy voulaient apporter quelques modifications dans la dynastie, à l'aide de D. Diego Godoy, du Colonel Jauregui, et d'autres militaires. Il est également évident que le Prince Ferdinand ne pouvait ignorer l'existence de la trame ourdie par ses amis (3).



D. JUAN ESCOIQUIZ.

La Cour quitta l'Escurial; la saison avançait, s'embrunissant de plus en plus; et à mesure que se fit sentir d'avantage l'apprête de la main froide et décharnée de l'hiver, on vit s'embrouiller les événements qui venaient de se passer à l'Escurial. La neige couvrait d'un drap blanc les champs, les bois et les rues. La nature muette et froide, attristait l âme par-ci par-là dans ces rues et dans ces promenades; quelques rares flaneurs apparaissaient, cherchant à glaner quelques détails sur l'événement qui venait de s'accomplir. Les montagnes avaient l'air de promontoires de neige; les arbres destillaient des gouttes d'eau congélée; les croix des tours ressemblaient à des moines priant, les bras ouverts, la tête couverte d'un capuchon blanc; on n'entendait que le lugubre tintement des cloches, et le bruit sec dex tuiles agitées par le vent.

Nous introduirons dans notre histoire un nouveau personnage, qui quoique ayant l'apparence d'un accessoir, fut un des principaux acteurs de ce drame, et remplit parfaitement son rôle d'espion et de traître. Ce personnage est un français, Mr. Frédéric Quillet.

Il se présenta à l'Escurial comme un de ces voyageurs, ami des arts, qui desirait visiter ce monument; de bonnes manières, et de vie facile, il capta promptement le bon vouloir des moines, et se fit particulièrement l'ami du Père Sacristan. Il voulait connaître l'opinion des moines pour arriver à son but, il parla mal et sans réserve de Napoléon, et il alla jusques a leur distribuer une spece de pamphlet qu'il avait écrit, intitulé *Napoléon demasqué*. Mr. Quillet quitta l'Escurial satisfait de l'accueil qu'il y avait reçu, les moines enchantés de l'amabilité de l'étranger se séparèrent de lui, lui manifestant le plaisir

(1) L'éducation de Don Fernando fut confiée à des hommes entièrement dévoués au favorit; un seul se distinguait par de vrais talents littéraires, c'était le Chanoine de Tolède D. Juan Escoiquiz, d'un caractère entreprenant et audacieux. Il commença sa carrière par le titre de page à la Cour de Charles III; il traduisit le œuvres de Milton et de Young, et fut l'auteur d'un poème intitulé *La Conquète du Mexique*.

(2) Selon D Antonio Benavides, la foiblesse du Conseil de Castille eut pour cause le pouvoir du Prince de la Paix; il était sur le bord du précipice qui devait l'ensevelir à jamais, tandis que la puissance du Prince des Asturies allait de jour en jour grandissant, pleine de vie et d'espérances; il était l'idole du peuple, qui voyait en lui l'ancre appelée à le sauver du naufrage. C'est dire que le Conseil de Castille saluait le nouvel astre qui apparaissait à l'horizon politique, et abandonnait celui qu'il voyait faiblir.

(3) Lafuente ajoute..... Don Antonio Benavides, quoique en contradiction avec un moine sur les details de ce procès de l'Escurial, a publié dans le journal *el Clamor Público*, à la date des 18 et 19 mai 1860, un magnifique article intitulé Souvenir de l'Histoire politique de ce siècle. Dans cet article sont relatés tous les vrais détails qui se rattachent intimement à cette affaire

qu'ils auraient à le revoir. Cette visite ne se fit pas attendre, mais elle fut bien fatale à l'Escurial..... Nous reparlerons bientôt des exploits de cet homme: le nom de Mr. Quillet résonnera trop longtemps à nos oreilles.

Déjà les troupes impériales, plus nombreuses qu'il n'était stipulé dans le traité, se répandaient dans la Vieille-Castille, dans la Navarre, dans la Viscaye, et dans la Catalogne, s'emparrant de quelques points sans résistance..... C'étaient des amis entrant dans la maison d'un ami confiant, pour le dévaliser en suite.



MARIE LOUISE DE BORBON, EPOUSE DE CHARLES IV.

Murat s'approchait de Madrid; ces espagnols, voyan que la famille Royale se disposait à partir pour le Méxique, commencèren à voir plus clairement ne voulurent pas permettre que l'on s'emparât du trône de leurs Rois aussi facilement qu'on l'avait fait à Lisbonne. Le peuple se leva en masse, et aidé de la troupe attaqua la demeure du Prince de la Paix à Aranjuez, qui fut pris et emmené prisonnier. Le Roi, se voyant dans la pénible nécéssité de livrer son favori à la rigueur des tribunaux, et ne voulan pas être la cause de sa perte, abdiqua en faveur de son fils.

La suite de Ferdinand arrivait à Burgos, quand survin la mémorable journée du 2 de mai; le peuple de Madrid se levant en masse arbora le drapeau de la guerre de l'Indépendance.

Ce fut le premier sarment jeté dans l'incendie qui allait s'allumer..... Il n'est personne qui n'ait compris que l'union seule fait la force; les esprits les plus timorés comprirent qu'avec le vouloir l'homme peut tout; cette volonté une fois bien prise, le obstacles disparaissent, et rien n'y peut résister. On comptait en outre sur l'enthousiasme, mot sublime, capable, comme la foi, de transplanter les montagnes. Aussi entendit-on dès Pyrénées aux rivages d'Afrique, dès frontières du Portugal aux côtes de la Méditerranée, retentir le cri d'indépendance: à cet appel patriotique, l'Espagne se leva comme un seul homme. Disons, pour l'honneur de notre pays, que la ruse et la trahison ouvriren la porte à l'invasion étrangère. La journée du 2 mai fut moins une victoire qu'une sanglante hécatombe. L,Espagne d'alors fut ce



LE PRINCE DE LA PAIX.



L'INFANTE D. ANTONIO PASCUAL

qu'elle avait été jadis à Numance et à Tarifa, ce qu'elle fut naguère à Castillejos, à Tétuan et à Vas-Rad. Qu'elle ait eu a combattre contre les romains, les carthaginois, les arabes, les féroces habitants du Riff, les autrichiens ou les français, peu lui a importé; elle a toujours regardé, et regardera toujours comme ennemi quiconque osera attaquer sa nationalité, ou

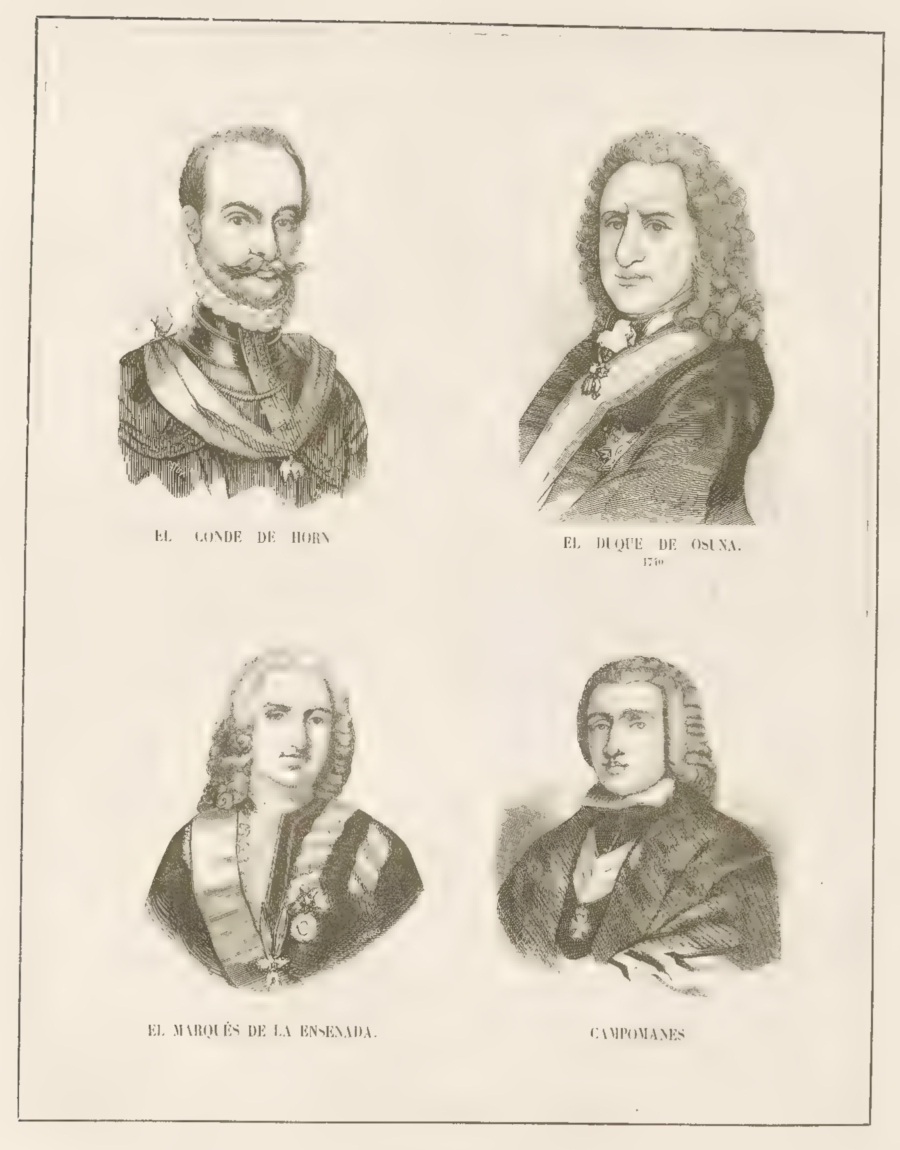


CARLOS IV
Rey de España

Nº 20

CHARLES IV
Roi d'Espagne

Yo El Rey



EL CONDE DE HORN

EL DUQUE DE OSUNA.
1740

EL MARQUÉS DE LA ENSENADA.

CAMPOMANES

NUMERO 63.

insulter son glorieux drapeau. Nos annales ne sont qu'une longue épopée, la plus belle comme la plus poétique des nations européennes. Loin de nous toute pensée de haine et de vengeance: le peuple français ne saurait être responsable des fautes de ceux qui le gouvernaient alors; aujourd'hui qu'une même solidarité d'intérêts et de tendances a reserré les liens d'amitié de toutes les nations civilisées, la politique actuelle n'a rien à voir dans les préoccupations du passé.

Les noms de Saragosse, de Gérone et de Bailen ne tarderent pas à apprendre à l'armée française qu'elle foulait la terre de Sagonte et de Numance.

La Communauté de l'Escurial, qui s'était refugiée à Castañar au commencement de l'invasion, s'était déterminée, au bout de quelque temps, à rentrer au Monastère. Arriva enfin de 3 décembre. Voyant que les français se disposaient à marcher sur l'Escurial, où l'on entendait dans le lointain les décharges de leur artillerie, dont le bruit sourd venait se perdre sous les voûtes silencieuses du Couvent, les religieux ne se crurent plus en sûreté dans cette pieuse retraite; aussi s'empressèrent-ils de s'éloigner tous ensemble, apres avoir caché cependant une bonne partie des objets les plus précieux.



LE R. P. RUIZ.



LES TERREROS ET COTE DU RELAIS

La cloche d'alarme qui appelait tous les hommes à la défense du pays, retentissait encore quand les français arrivèrent à l'Escurial. Les habitants, hors d'état d'opposer résistance, s'étaient déjà enfuis après avoir mis le feu aux maisons. Le tableau que présentait cet immense incendie, dont les flammes et la fumée s'élevaient à une hauteur prodigieuse, avait quelque chose d'imposant et de terrible à la fois.

Les ennemis ne tardèrent pas à s'emparer du fameux monument élevé par Philippe II, que le R. P. Ruiz, à la tête d'une bande armée, avait entrepris de défendre. Cet intrépide défenseur fut tué á *Terreros*, et paya de sa vie un courage inutile. Sur un ordre du général en chef la Communauté fut convoquée, et chaque membre fut sommé de se dépouiller du costume religieux, et de s'éloigner du Monastère. Les moines, cruellement affectés de se voir ainsi expulsés d'une demeure où ils avaient passé tant d'années dans le calme et le bonheur, redigèrent une supplique qui ne resta pas sans effet, car il leur fut permis d'habiter les cloîtres de la *Hospedería*.

Le gouvernement à cette occasion nomma administrateur général des biens de l'Escurial D. Saturnino Burgos, qui habitait le voisinage, et qui en conserva la gestion jusqu'en 1812 (1).

(1) Ce Burgos fut le pere de l'aveugle Cornelio, Cicerone fameux qui fit l'admiration de tous étrangers. Ce Cornelio fut un vrai prodige dans son genre. Nous avons l'intention de lui consacrer quelques lignes dans la partie descriptive, où nous donnerons son portrait.

Nous avons eu occasion de parler de Mr. Quillet. Au moment où se passaient les événements que nous racontons, cet artiste était à l'Escurial, où il s'était fait estimer par l'aménité et la douceur de son caractere, et surtout pour sa prétendue antipathie pour Napoléon. Il figurait dans le premier acte du drame qui s'accomplissait. Changeant alors tout-à-coup de rôle, il devient bourru, tyrannique et même sacrilége: il sembla entrer dans son véritable élément. Nos lecteurs se rappelleront sans doute que, lorsque cet homme se présenta en 1807 à l'Escurial en qualité d'artiste, il fit un relevé minutieux de tous les objets d'art qui s'y trouvaient: hé bien, deux ans plus tard, c'est le même personnage qui reparut sur la scène avec cet même inventaire: il vient muni d'une ordonnance royale, pour détruire et enlever toutes les richesses du monastère. Sa main profane n'épargne rien; son langage impur fait rougir tous ceux qui l'entendent. Pour mieux consommer son œuvre de destruction, il tâchait d'anéantir tout ce qu'il ne pouvait emporter. Il ne parvint pas néanmoins à retrouver les objets qui avaient été cachés, et ce ne fut que plus tard qu'ils furent découverts, et qu'ils furent enlevés par ces ravisseurs sacriléges. Rien ne fut du reste respecté, ni peintures, ni statues, ni vases sacrés, ni reliques, ni lampes, ni même la bibliothèque. Quelques jours après, trois cents charrettes chargées de tant de chef-d'œuvre du seizième siècle partaient pour Madrid. Quel triste et navrant espectacle! Combien de trésors, qui avaient coûté tant de veilles et de travaux à des hommes illustres, allaient être transportés loin de la mère patrie! Cet homme maudit pénétra un jour dans la sacristie du couvent, et non content de s'emparer des pieuses reliques qui s'y trouvaient, il se mit à plaisanter sur le mérite des ossements qui, d'après lui, étaient comme ceux des autres mortels. On le vit avec une audace qui exclut tout sentiment de religion, briser les reliquaires, en garder le métal précieux, et rendre le contenu aux moines, en leur disant: «Je vous laisse ces misérables dépouilles, qui ne sont bonnes que pour vous, et j'emporte le reste.»



LORD WELLINGTON.

Une de ses idées les plus arrêtées était de détruire tout ce qui ne pouvait être enlevé; confondant les soldats de Napoléon avec ceux d'Attila, il sollicita du général en chef l'autorisation de dégrader à coups de fusil les célèbres fresques répresentant la bataille de St.-Quentin, que Jourdan avait peintes dans l'escalier; mais le général, qui ne partageait pas cette manière de voir, s'opposa énergiquement à cet acte de vandalisme. Il faut donc reconnaître que nous devons à un ennemi la conservation de cet admirable chef-d'œuvre.

Ce précieux monument fut donc complètement dépouillé; cette colossale figure, naguère si forte et si vigoureuse, fut réduite à une affreuse nudité; cette puissante reine fut privée de ses plus riches ornements. Tout respirait la douleur et la tristesse. Celui qui avait visité autrefois le monastère, ne pouvait y entrer sans sentir ses yeux baignés de larmes. On ne voyait plus dans l'église ce magnifique tabernacle, ces admirables lampes d'argent, qui en faisaient la richesse et l'ornement. Ces murailles, que couvraient naguère les meilleures productions des plus fameux artistes, ces murailles tristes et nues, semblaient accuser à haute voix leurs ravisseurs. Les rayons de la bibliothèque étaient vides. Le fameux Christ de Cellini, dont les bras avaient été détachés et placés dans une caisse, gisait tristement par terre au milieu du vestibule, et semblait attendre qu'une main robuste et audacieuse osât le soulever (1).

Après avoir été le théâtre de tant d'excès, l'Escurial semblait avoir perdu tout son prestige, et n'inspirer aucun respect à personne. Les alliés eux-mêmes, après le départ des Français, profanèrent ce monument, en y établissant des ateliers de chaussures; les troupes portugaises n'avaient pas craint d'y installer leurs cuisines.

---

(1) Un historien affirme, que les bras du Christ furent mutilés ou sciés; mais cette assertion est fausse, attendu qu'on les examinant attentivement, on reconnait qu'ils furent rajustés dès le principe. Tout ce qu'il est permis de croire c'est que, dans cette occasion, les bras furent en effet séparés du corps, mais sans les endommager ni les scier.

Les magnifiques fresques qui embellissaient la bibliothèque étaient noircies par la fumée des fourneaux où les Anglais préparaient leur ordinaire. Les cloîtres et les cellules regorgeaient de soldats, le monastère était devenu une bruyante caserne. Si les ombres de Philippe II, de Toledo, d'Herrera et de Pompeyo Leoni eussent apparu tout-à-coup au milieu de ce désordre, de quel triste spectacle elles auraient été témoins! Ces illustres personnages, en voyant les bonnes mœurs relâchées, les saines croyances affaiblies, auraient compris à quelle extremité conduisent l'aveuglement des hommes et les vicissitudes des peuples.

Les succès obtenus à Tarifa et à Ciudad-Rodrigo, les trois grandes défaites essuyées en Portugal par les troupes impériales, et la voix de la Junte centrale, qui s'était fait entendre dans des pays lointains, tout détermina l'armée française à battre en retraite. Bientôt après, Ferdinand fit son entrée triomphante à Madrid; au trouble, à l'agitation succédèrent le calme et la paix; on s'occupa à reparer les ravages qu'avait faits une guerre si cruelle. Les moines ne tardèrent pas à être remis en possession de leurs biens et de toutes leurs prérogatives. Quelques années plus tard éclata la révolution de 1820, dont le contre-coup se fit cruellement sentir à l'Escurial; et ce ne fut que trois ans après cette funeste époque, que la communauté put rentrer en jouissance complète de ses droits.



MARIA ANTONIA,
PREMIERE ÉPOUSE DE FERDINAND VII.



ISABEL DE BRAGANZA,
SECONDE ÉPOUSE DE FERDINAND VII.

En inaugurant un nouveau système de gouvernement, on avait cru entrevoir le bonheur de l'Espagne. ¡Vaine illusion! On ignorait sans doute que nous étions destinés à flotter, pendant de longues années, entre des révolutions stériles et des réactions impuissantes, semblables à de malheureux naufragés perdus au milieu de l'Océan, tantôt soulevés jusqu'aux cieux, tantôt rejetés au fond des abîmes au gré des vents et des orages de la politique. On ignorait encore que toutes les forces vitales de notre infortuné pays devaient s'épuiser entièrement sans en retirer d'autre avantage que des luttes et des combats sanglants, que des conflits pour le présent et des troubles pour l'avenir.

Le grand homme du siècle, le favori de la fortune, celui qui n'avait pu tomber, car le continent n'aurait pu le porter, alla terminer sa carrière au milieu des mers, enchaîné par la politique anglaise; je veux parler de Napoléon I, qui, par une erreur fatale, osa pénétrer sur le sol espagnol, pour y essuyer sans doute son premier revers. Ce monarque, dont les troupes saccagèrent le couvent de l'Escurial, et qui sut graver son nom avec son épée triomphante depuis les pyramides jusqu'à Moscou, rendait la dernier soupir sur le rocher de Sainte-Hélène le 5 mai 1821. Qu'est ce que la gloire? Qu'est ce que l'ambition? Un éclat qui brille dans une nuit de calamités et d'erreurs, une fumée qui se dissipe au souffle impur de croyances éphémères. Ce guerrier doit être encore regardé comme une exception, car la gloire de son nom parviendra à la postérité la plus reculée.

En 1827, José de la Cruz fut nommé prieur du monastère de l'Escurial. Cette nomination eut lieu dans un moment diffi-

cile; car les divisions intestines, les basses intrigues, conséquence naturelle des nombreux revirements de la politique, avaient pénétré dans cet asile sacré. Le nouveau prélat, autant par son tact que par ses talents administratifs, parvint bientôt à gagner les bonnes grâces de la cour. A l'exception du P. Sigüenza, pour qui Philippe II avait eu une prédilection marquée, on peut assurer qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait été honoré, avant lui, de la confiance particulière et de l'amitié de son souverain. Aussi toutes les démarches faites avant cette époque, auprès de Ferdinand VII, pour obtenir de sa munificence quelques sommes d'argent pour réparer les dégâts que le couvent avait éprouvés pendant ces temps désastreux, restèrent-elles infructueuses. Le nouveau prieur, à la faveur du crédit et de l'influence dont il jouissait auprès de ce monarque, fut assez habile pour se faire donner plus de huit millions de réaux, dont il devait seul rendre un compte confidentiel (1).



LE P. CRUZ, PRIEUR.

A l'exemple du Pape Léon IV, qui, avec le butin repris sur Lombards et aux Sarrasins, releva le maître-autel de St.-Paul à Rome, Ferdinand s'occupa activement de faire restituer les vases sacrés et les objets précieux qu'une main profane avait osé ravir. Il était temps de penser à réparer le monastère; la mousse croissait déjà sur les toils et formait une espèce de tapis sur cette immense tombe; les graines portées par le vent y faisaient germer une foule d'herbes parasites, qui formaient comme la chevelure de l'édifice.

Sur les instances de Ferdinand VII, la France s'empressa de rendre une bonne partie des peintures, des statues, et surtout le magnifique tabernacle dont on avait dépouillé l'Escurial pendant la plus injuste des guerres. Ce monarque, avant de partir pour la Catalogne, où il allait étouffer une révoulution, avait donné l'ordre que tout fut arrangé et disposé de manière à pouvoir fêter la restauration de l'église le jour de St.-Laurent de l'année suivante.

Le Roi quitta le palais de l'Escurial le 19 septembre en toute le hâte, emmenant avec lui son ministre Calomarde, et y laissant la Reine, les Infantes, et tout le reste de la famille royale. Il recommanda avant d'entreprendre son voyage, d'une manière toute particulière, de continuer la restauration du monastère, et chargea le prieur de veiller à l'exécution de tous les travaux, et surtout à ceux du tabernacle, qu'il voulait voir terminé le plutôt possible.

La Reine Amélie, qui cultivait la poésie, composa à l'Escurial la pièce de vers suivante à l'occasion du départ du Roi son époux.

Adieux de la Reine á son auguste époux Ferdinand VII, á l'occasion de sou voyage en Catalogne le 20 *septembre* 1827.

¡Adios, Fernando, adios! que ya ha sonado
La hora fatal de la separacion;
Hagamos pues con ánimo esforzado
El sacrificio á nuestra fiel nacion.

Anda, pues su felicidad lo exige,
Calma de los partidos el furor;
Y Dios, que solo nuestra suerte rije,
Vaya contigo como protector.

Adieu, Ferdinand, adieu, l'heure de notre séparation a sonné. Faisons avec courage ce généreux sacrifice á nos fidéles sujets.

Pars, car leur bonheur l'exige. Calme la fureur des partis: que Dieu, qui régle nos destins, t'accompagne et te protége!

(1) La Communauté réunie en chapitre décida que, pour reconnaître cet acte de munificence, on donnerait au Roi pendant sa vie le titre de *Restaurateur de l'Escurial*, et qu'à sa mort on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à Philippe II. Cette promesse reçut son entière exécution, comme on le verra plus tard.



FERNANDO VII — FERDINAND VII

Yo el Rey.



No son mis lágrimas, no, para rogarte
Que me ahorres ausencia tan fatal;
Sería falso amor el apartarte
De lo que te ha de dar gloria inmortal.

Son un tributo á la naturaleza,
Que no se opone á mi conformidad;
Una señal propia de tristeza,
Y un ruego á Dios por tu felicidad.

¿Cómo se habia de quejar tu esposa
Si á tus vasallos vas á socorrer?
De su sangre una gota es mas preciosa
Que cuanto llanto pueda yo verter

Mes larmes ne coulent pas pour que tu m'épargnes une absence si cruelle; je t'aimerais mal si je te détournais d'un voyage qui doit te donner une gloire immortelle.

Ces larmes sont un tribut que je paie à la nature; mais elles ne sauraient changer ma manière de voir; elles ne sont qu'une marque de tristesse, et une prière que j'adresse à Dieu pour ton bonheur.

Comment ton épouse oserait-elle se plaindre, quand tu vas secourir tes sujets? Une goutte de ton sang ne m'est elle pas plus précieuse que toutes les larmes que je pourrais verser?



DOÑA MARIA JOSEFA AMALIA, TROISIÉME ÉPOUSE DE FERDINAND VII.

Anda tranquilo á donde te encamina
El amor tan debido á tu nacion,
Y con la ayuda y proteccion divina
Obra su bien y doma la faccion.

Quedo rogando al cielo que encamine
Tus pasos con su santa proteccion;
Que siempre te sostenga y te ilumine
Para tu gloria y bien de la nacion.

El cielo prestará benigno oido
A las plegarias de una esposa fiel;
Conocerá aquel pueblo seducido
Que la obediencia es el mejor laurel.

Vole en paix où t'appelle l'amour que tu dois à ton pays; avec l'aide et la protection du ciel, tu travailleras pour le bonheur de ton peuple, et tu parviendras à étouffer cette sédition

Je prie le Tout-puissant qu'il te couvre de sa divine protection pendant ton absence; qu'il te soutienne et t'éclaire pour la gloire comme pour la prospérité de la nation.

Le ciel accueillera favorablement les prières d'une épouse fidèle; ce peuple séduit et trompé, ne tardera pas à comprendre que l'obéissance est la plus belle des vertus.

Une bajo tu cetro dulce y fuerte
A los que tan falso celo dispersó,
Y diga toda Cataluña al verte:
El rey es libre, y como libre obró.

Réunis sous ton sceptre, doux et fort à la fois, ceux qui se sont laissés égarer par un faux zèle: qu'à la vue la Catalogne entière s'écrie: le Roi est libre, et il a agi en toute liberté.

Anda, Fernando, y vuelve coronado
Con la oliva del pacificador;
Yo quedo en tanto entre tu pueblo amado
Cual prenda fiel de tu paterno amor.

Va, mon cher Ferdinand, reviens avec l'olivier, ce symbole de la paix. En attendant, je reste au milieu de ton peuple comme un gage précieux de ta paternelle tendresse.

Pronto me volverás á ver, Fernando,
Y con mas paz y mas felicidad,
Con gozo nuestras penas recordando,
Que á nuestra grey dieron tranquilidad.

Bientôt tu reviendras auprès de moi plus heureux et plus tranquille: avec quelle joie nous nous rappellerons nos peines et nos soucis qui ont rendu la paix à nos sujets!

Entonces (cuanto á la terrena suerte)
Quedará solo á nuestro corazon,
Pedir á Dios que sea hasta la muerte
Esta nuestra última separacion.

Quant aux vœux que nous avons a former sur cette terre, notre cœur doit demander à Dieu que cette séparation soit la dernière qu'il nous impose.

En trois jours, le Roi franchit la longue distance qui sépare l'Escurial des fertiles campagnes du royaume de Valence, c'est-à-dire avec une rapidité inconnue avant la découverte de la vapeur. A Ginet, il reçut les autorités de la ville de Valence et l'archevêque à la tête de son clergé, qui lui offrirent quatre cents onces d'or pour subvenir à ses besoins.

L'arrivée du souverain coïncida avec la fête qu'on célèbre dans cette ville le 9 août en mémoire de l'inauguration de la cathédrale, qui eut lieu en 1586 en présence de Philippe II, son fondateur.

Cette solennité fut splendide, et la pompe qu'on y déploya ne le cédait en rien aux imposantes cérémonies du monastère de l'Escurial, le jour de Saint-Laurent.

L'immense profusion de lumières qui inondaient de mille clartés ce temple majestueux, les accords graves et harmonieux de l'orgue, les voix pures et accompagnées par l'orchestre, lançaient vers le ciel leur touchante mélodie; les flots d'encens qui s'élevaient de l'autel ressemblaient à la colonne mystérieuse qui guidait le peuple d'Israël au milieu du désert. On eût pu comparer ce temple à la demeure des anges avec leurs chœurs célestes, où se transportait d'un vol rapide l'imagination des fidèles. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette cérémonie.

Il est certaines impressions secrètes que les paroles ni les écrits ne sauraient jamais rendre. Essayer de traduire par des signes de convention, dans les circonstances solennelles de la vie, les sentiments de l'âme, est une entreprise au-dessus des forces humaines, car ce qui se passe au fond du cœur ne saurait s'exprimer ni se représenter. Après la cérémonie, Ferdinand VII témoigna au R. P. Cruz toute sa satisfaction, et le complimenta sur le bonne emploi des fonds qu'il lui avait confiés (1).

(1) Pour conserver le souvenir de cette fête, on eut d'abord l'idée de charger Felipe Lopez de la reproduire sur une toile de la grandeur du tableau de *la Santa Forma*, que Claudio Coello avait fait du temps de Charles II; mais cette idée, proposée dans un but d'adulation, fut ensuite abandonnée.

Un journal de l'époque, appelé *la Atalaya de la Mancha*, et rédigé par un religieux de l'Escurial, donne tous les détails de cette cérémonie. D. Felipe Lopez était de l'Escurial. L'esquisse du tableau projété est resté entre les mains de ses héritiers.

CHAPITRE VII.

Règne d'Isabelle II.—Naissance de la Princesse Isabelle. —Sa reconnaissance.—Mort de Ferdinand VII.—Suppression de la Communauté de l'Escurial.—Mariage de Isabelle II.—Rétablissement de la Communauté.—Réception de leurs Majestés à l'Escurial.—Grandes améliorations faites à cet édifice.—La Communauté est supprimée de nouveau.—Consécration des hermitages de la Fresneda et de Campillo.—Objets d'art qu'on y trouva.—Ostensoir offert à l'Escurial par leurs Majestés.—Apparition du choléra.—Monument de la Semaine-Sainte.—On supprime l'allocation destinée aux réparations du Monastère.—Naissance du Prince des Asturies.—Découvertes archéologiques.—Chemin-de-fer de l'Escurial.—Considérations sur une meilleure destination de ce magnifique édifice.—Fin.

1830—1861.

LA grossesse de la Reine Marie Christine de Bourbon fut annoncée dans le mois de mai 1830, et le 10 octobre, comme le dit un savant écrivain, on vit, au milieu des nuages qui obscurcissaient l'horizon, poindre l'astre fortuné de la Princesse Isabelle. La naissance de l'Infante remplit de joie le cœur de Ferdinand, qui goûtait avec un bonheur inexprimable les douceurs de la paternité. Presque en même temps ce Monarque fut atteint d'une maladie grave, qui devait le conduire au tombeau. Bien qu'en naissant la Princesse Isabelle trouvât ses droits à la Couronne garantis par les lois organiques de l'Etat, il n'en est pas moins vrai qu'il se passait au Palais de Saint-Ildéphonse les scènes les plus affligeantes: heureusement Dieu protégea d'une manière visible l'innocente créature en prolongeant presque miraculeusement la vie de son auguste père, ce qui permit de mettre un terme à toutes les intrigues de la cour. Les Chambres furent convoquées extrordinairement, et proclamèrent la Princesse Isabelle légitime héritière du trône d'Espagne. Cette solennité, qui fut annoncée par cent-un coups de canon, eut lieu le 20 juin dans l'église de Saint-Jérôme du Prado. Trois ans plus tard mourut Ferdinand VII. La mort de ce Prince sembla ranimer les partis; les factions carlistes qui s'étaient déjà organisées, prirent dès-lors un développement extraordinaire, et devinrent un danger réel pour l'Etat. Notre infortuné pays se trouva en butte à deux fléaux également terribles: d'un côté les horreurs de la guerre civile, et de l'autre le choléra-morbus, qui faisait des ravages affreux.

Craignant avec juste raison que les factieux, dont les rangs s'étaient considérablement accrus dans la province de Tolède, ne vinsent fondre sur l'Escurial, le gouvernemet donna l'ordre de faire transporter à Madrid tous les objets précieux que le dernier monarque avait donnés au Monastère, en y comprenant les 48 tableaux des principaux maîtres, avec la plus grande partie des toiles qui ornaient la maisonnette du Prince. Nous ferons remarquer en passant que ces objets d'art et ces

tableaux n'ont jamais été rapportés à l'Escurial. Les premiers sont restés au palais, tandis que les seconds ont été déposés au musée de peinture. La crainte que les factieux avaient inspirée un moment, étant passée, on continua à retirer de l'Escurial une infinité de tableaux pour en orner le musée de Madrid, comme le prouvent les inscriptions qu'on y voit au bas. Nous reconnaissons que ces magnifiques chefs-d'œuvre sont ici plus à même d'être admirés par les connaisseurs, et sont plus à la portée des artistes qui veulent les copier; mais puisque ces deux édifices sont la propriété de la Reine, et que le musée renferme plus de tableaux qu'il ne lui en faut, il paraîtrait convenable, je dirai même digne pour le pays, de songer à repeupler le palais de l'Escurial, afin que le voyageur, attiré par la renommée de ce monument, ne trouvat autre chose à y admirer que le talent de l'architecte.

En 1836, les religieux qui habitaient le Monastère reçurent du gouvernement l'ordre de quitter l'habit monastique; cependant malgré cet ordre, ils n'abandonnèrent leurs cellules qu'un an après. Cette institution religieuse fut remplacée par une espèce d'aumônerie, desservie par seize chapelains chargés du soin de pourvoir aux besoins du service, et de veiller à la conservation d'un monument aussi important. On reconnut mais trop tard combien ce nombre était insuffisant: aussi, comme conséquence de cette imprévoyante mesure, cet édifice avait-il au bout de trois ans souffert des dégradations considérables. La Reine, instruite de cet état de choses, s'empressa de les faire réparer.

Dix ans plus tard, ce palais fut témoin d'une solennité remarquable à plus d'un titre. C'est là que fut célébrée, le 10 octobre 1840, la double union de la Reine Isabelle II avec son cousin François d'Assis, et de Louise-Fernanda avec le duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe d'Orleans, roi des Français.

Le 16 juin 1851 on annonça aux chambres la grossesse de la Reine. Cet événement, longtemps désiré, remplit de joie le cœur des véritables espagnols, qui faisaient des vœux pour voir se perpétuer la descendance de la famille royale: la naissance d'un héritier devait éloigner de notre infortunée patrie tous les malheurs qui auraient pu la menacer plus tard.

L'espoir de la nation ne fut point trompé. Le 20 décembre de la même année, la Reine donna le jour à une princesse qui reçut, sur les fonts baptismaux, les noms de Marie-Isabelle-Françoise-de-Assis-Christine-Françoise-de-Paule.

Quelque temps après et sous le ministère Sartorius, on rétablit la communauté du monastère de l'Escurial; mais elle n'eut qu'une existence éphèmere, car au bout de trois mois et quelques jours, elle fut dissoute de nouveau. Sur ces entrefaites, la Reine alla passer dans cette résidence royale la saison d'été. Ce n'était pas la première fois qu'elle la visitait, mais elle n'avait jamais mieux apprécié la beauté de ce site, à cause de la tranquillité d'esprit, dans laquelle elle se trouvait par suite de la marche favorable des affaires. Il faut bien l'avouer, le souffle impur des révolutions dessèche tout et tarit les sources de la prospérité publique. Si, d'un côté les commotions politiques empêchent le pauvre de gagner le pain de sa famille, elles arrêtent le riche dans ses projets, et l'empêchent de les réaliser.

Leurs Majestés Royales, accompagnées de la Princesse des Asturies, partirent de Madrid le 13 juin 1854, à trois heures du matin, et arrivèrent à l'Escurial lorsque le soleil commençait à peine se montrer sur l'horizon.

La matinée paraissait aussi belle et aussi riante que la noble voyageuse qu'on attendait avec impatience. Les premiers rayons de l'astre du jour permettaient de distinguer dans le lointain la ville de Madrid, baignée dans une espèce de crépuscule: ils semblaient se jouer sur les nombreuses coupoles de la capitale, qui miroitaient sous leurs feux éteincelants. Ce contraste faissit ressortir davantage les lignes graves et sévères du monastère qu'embellisaient les ombrages, les fleurs et les fruits des jardins qui l'entourent. Placé au milieu de ces jardins, de massifs d'arbres touffus, de bosquets pleins de verdure, cet édifice ressemblait à un nid d'oiseaux, déposé sur une couche de plantes aromatiques.

En voyant à distance les pics dentelés que forment les monts Carpétans, en voyant cette édifice qui s'élève majestueusement au-dessus de ce manteau de verdure, avec son architecture aussi modeste que solide, le Reine arrêta avec complaisance ses regards sur ce magnifique paysage, et prit plaisir à contempler cette riche végétation, qui n'est pas un des moindres attraits de ce séjour de paix et de religion. Son cœur se laissa aller aux plus douces pensées: elle soupira après le moment qui la ferait toucher au terme du voyage.

Elle arriva enfin, la municipalité de l'Escurial, voulant donner un temoignage éclatant du plaisir que les habitants éprouvaient à voir la Reine parmi eux, avait fait élever un grand arc de triomphe à l'entrée de la Lonja, et avait organisé divers groupes de enfants qui précédaient, en dansant, la voiture royale.

La Communauté était venue aussi au-devant de la Reine. Si elle n'était ni aussi heureuse ni aussi tranquille qu'elle l'avait été jadis sous Charles III, elle se montrait du moins aussi soumise, et aussi dévouée. Elle s'était rangée dans l'intérieur de la



Parroquia del Sitio. || Paroisse de l'Escurial.



Ruinas de la Ballestería. || Restes du logement des chasseurs arbalétriers.



Ermita de San Anton. || Ermitage de Saint Anton.



Campo Santo del Escorial. || Cimétière de l'Escurial.

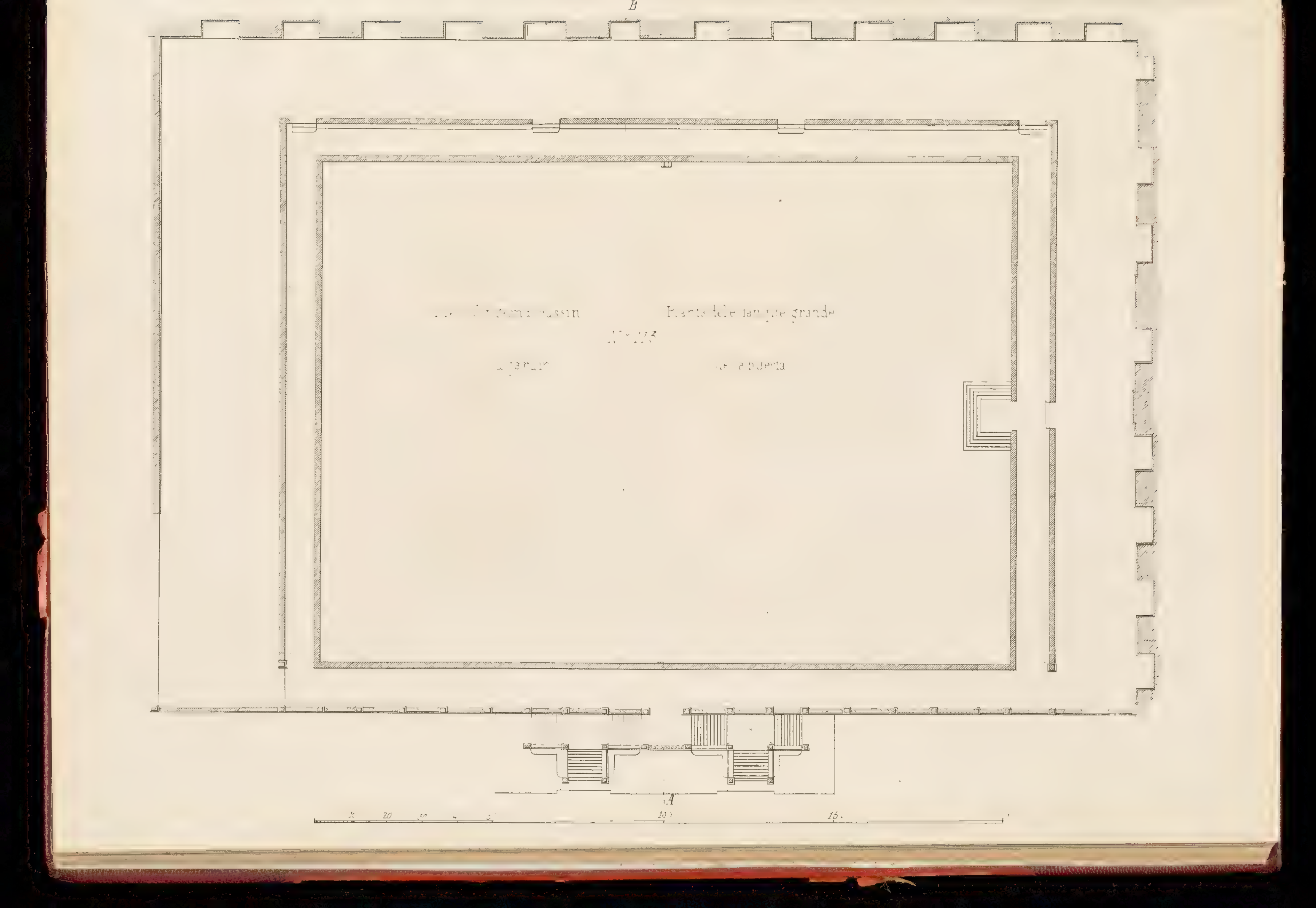
NUMERO 43.



NÚMERO 104.

EL ESTANQUE DE LA HUERTA.
EN EL ESCORIAL.

PIECE D'EAU DU GRAND JARDIN
DE L'ESCURIAL.


B
grande
A
20
30



Hospital. L'Hopital.



Estanque de la Granjilla. Grande piece d'eau á la Grangilla.

Cour d'honneur où, après les formalités de réception, elle acompagna leurs majestés à l'église. Après avoir assisté au *Salve Regina* qui fut chanté en musique, le Roi et la Reine se retirèrent dans leurs appartements.

La Reine mère, comme son aïeule la princesse Barbara, professait une assez grande indifférence pour l'Escurial, peut-être parce que cette résidence lui rappelait de tristes idées, car tout le monde ne saurait voir de sang-froid le lieu où il doit être enterré.



LA FAUTEUIL DE PHILIPPE II.



LA FONTAINE DES ARENITAS.

Son auguste fille semblaît, au contraire, affectionner cette charmante résidence; elle y respirait avec bonheur cette délicieuse fraîcheur qu'on retrouve toujours, pendant les brûlantes journées de l'été, sous ces allées profondes, à l'ombre de ces ravissants bocages, au milieu de ces riants jardins ou dans ces deux magnifiques maisons de plaisance qu'on y admire. Elle aimait à visiter la célèbre carrière de Castejon; ou à contempler du haut du fauteuil de Philippe II, l'imposante majesté du



VERGER ET VUE DU CASTAÑAR.



LA CANTINE.

Monastère, qu'on eût dit incrusté au pied de ces montagnes. On la voyait souvent parcourir avec intérêt les somptueuses dépendances de cet édifice, et s'arrêter parfois extasiée devant les beaux produits de l'art. Dans ses nombreuses excursions, tantôt elle visitait le moulin en ruine, tantôt le Campillo, ou bien les forêts de la Fresneda; quelquefois elle allait respirer l'air pur et vivifiant de Quejigar. Ces excursions n'étaient pas toujours perdues pour la religion, car un jour s'étant assurée

par elle-même de l'état de délabrement dans lequel se trouvaient les hermitages de la Fresneda et du Campillo, elle donna immédiatement des ordres pour qu'ils fussent restaurés sans délai. Au milieu de ses inquiétudes, et en dépit de sa position précaire, la Communauté semblait tout oublier en présence de la Reine, ou peut-être caressait-elle l'espérance de revoir ces beaux jours où la visite des Monarques était pour le Monastère une espèce de rosée bienfaisante, qui lui donnait la force et la vie.


LE FOULON DE LA HERRERIA.


LA CROIX DE LA HERRERIA.

L'invention de la vapeur avait déjà relégué dans l'oubli tous les moyens de locomotion connus jusqu'alors. Le siècle avait demandé à grands cris le *progrès;* l'Escurial avait répondu par idées rétrogrades; si l'un demandait des locomotives de la force de cent chevaux, l'autre voulait se contenter du prosaïque charriot. Voilà pourquoi l'insurrection militaire qui eut lieu en 1854 au *Campo de Guardias*, et qui fit passer le pouvoir aux mains du parti progressiste, supprima de nouveau la Commu-


L'ALBERQUILLA.


LA PLACE DES TILLEULS.

nauté, qui venait à peine de se former. Nous ne sommes pas les premiers à le dire: le mot patriotisme se trouve sur toutes les bouches, et retentit de tous côtés. Plût à Dieu que cette idée germât dans toutes les têtes, et que ce sentiment patriotique fût gravé dans tous les cœurs!

Il faut avouer cependant qu'il y eut en Espagne, pendant une longue série de siècles, un gouvernement qui, tout en

assurant le bien-être que produit l'ignorance, était absurde, et même contraire à la raison. Les tristes détails de son histoire forment un contraste des plus frappants avec les progrès de la civilisation moderne, qui honorent à juste titre notre siècle. Une si longue oppression devait nécessairement provoquer un mouvement, c'est ce qui eut lieu. L'idée des garanties sociales, le plan d'études pour la jeunesse, et la libre expression de la pensée, prirent un essor jusqu'alors inconnu sous l'empire irrésistible des évènements; une ère nouvelle fut inaugurée, et avec elle les réformes dans l'ordre social et administratif.

Constatons néanmoins que ce système, appelé à régénérer l'Espagne, fit naître des divisions déplorables, des mésintelligences et des rivalités d'un exemple fatal, et dont les conséquences furent plus fatales encore, car, comme nous venons de le dire, le véritable sentiment du patriotisme n'avait point pénétré dans le cœur de tous les Espagnols. Aussi un esprit égoïste et mesquin rapetissait-il toutes les questions, ou en exagérait les termes, et desséchait de son souffle mortel les premiers germes de ces principes et de ces doctrines.

Nous avons encore présent à notre mémoire le triste souvenir des évènements qui se sont accomplis pendant ces trente dernières années. Mais que gagnerions-nous à raconter les fautes de certains hommes qui nous ont fait traverser tant de situations diverses? Nous avons toujours appelé de nos vœux les plus sincères le jour où les véritables Espagnols désabusés des discordes civiles, des révolutions stériles, de ces agitations sans profit ni résultat, formeront une masse compacte d'hommes mûris par l'expérience, et rendront à notre malheureuse patrie la liberté sans licence et l'ordre sans réaction; enfin, un gouvernement qui sache respecter les citoyens paisibles, qui protège l'industrie et le commerce, qui favorise le



VUE DE LA FERME.

développement de la richesse publique, sans demander à personne à quel parti il a déjà appartenu, quels sont ses moyens d'existence et sa manière de vivre. L'attachement que portons à notre infortuné pays nous a entrainé involontairement un peu loin de notre sujet. Nous allons reprendre l'histoire des évènements dont l'Escurial a été le théâtre.

Nous avons déjà dit que l'existence de la Communauté des hiéronymites fut de très-courte durée. En effet, établie le 3 mai 1854, elle fut dissoute le 11 septembre suivant: cette espèce d'anomalie ne saurait s'expliquer, si entre ces deux dates n'était survenu la révolution de juillet.

On nomma aussitôt après un Administrateur de cette propriété de la Couronne (1). On ne tarda pas à comprende tout l'intérêt que la Reine portait à ce superbe palais, qui a été pour l'écrivain, pour le philosophe et pour l'artiste l'objet d'une étude approfondie.

---

1. Cet emploi fut donné á D. Carlos Ortiz de Zugasti, qui a laissé un bonorable souvenir de son zéle et de son intelligence. Bien certainement, si la place d'Administrateur n'eût été supprimée quelque temps après par suite de l'installation d'une nouvelle Congrégation religieuse, Mr. de Hidalgo aurait fait dans cet édifice des réformes considérables, parmi lesquelles nous citerons le projet de changer le Caveau des Infants pour l'installer d'une manière plus convenable dans la salle appellée la Vieille Eglise: son intention était de faire placer sur l'autel du Caveau le magnifique Christ de Cellini, caché aujourd'hui derrière le chœur de l'église.

Dans l'état de dépenses que l'Administrateur doit présenter chaque année à l'Intendant général des biens de la Couronne, et que nous avons sous les yeux, nous voyons qu'en 1855 on refit complètement une partie de l'escalier qui menaçait ruine; que, dans la galerie des Convalescents, on remplaça plusieurs balustres qui manquaient; et qu'on restaura tous les tableaux qui ornent les galeries du rez-de-chaussée, lesquels avaient été endommagés en 1808.

A cette époque, on décora la grande salle du prieur; on forma, sous la direction du bibliothécaire en chef, le magnifique salon de lecture qu'on admire aujourd'hui, et où se trouvent tant de portraits remarquables, et tant d'objets précieux qui datent de la fondation du Monastère. Dans la partie descriptive, nous parlerons longuement de ces deux pièces.

Le nouvel ordre de choses politiques se maintint ainsi pendant l'espace de deux ans, jusqu'à ce qu'enfin un autre mouvement vint à éclater. Triste prérogative de notre infortunée patrie! Après une lutte longue et acharnée, le général Espartero est remplacé au pouvoir par le général O'Donnell. La période qui s'était écoulé depuis la révolution de juillet avait été courte, et cependant le temps, dans sa marche invariable, et les évènements dont rien ne saurait arrêter le cours, modifièrent la politique et lui donnèrent un nouveau caractère.

Nous avons eu occasion de dire que la Reine avait fait réédifier les deux hermitages qui tombaient en ruines; nous allons maintenant faire assister le lecteur à cette double inauguration.



D. GERONIMO PAGÉS.

Le 23 juin 1856, l'Administrateur général du palais de l'Escurial et de ses dépendances, D. Geronimo Pagés, Maître de la Chapelle Royale, le Chapelain Don Fidel Maria Carrasco et Don Manuel Maldonado, Notaire de la Couronne, se rendirent ensemble au domaine de la Fresneda pour inaugurer l'hermitage de Saint-Jean Baptiste, que la piété de la Reine avait fait restaurer. Cet hermitage, acheté par ses prédécesseurs, était tombé, faute de soins, dans un état ruineux. Cette solennité se fit avec grande pompe, et l'église fut trouvée en état d'y pouvoir célébrer les saints-offices.

Le lendemain eut lieu la cérémonie religieuse: une Messe solennelle y fut chantée à grand orchestre. Le Chapelain prononça à cette occasion un panégyrique dans lequel il fit ressortir les vertus du saint patron de l'église, et la piété de notre Reine, qui avait rendu au culte ce temple si longtemps abandonné. L'expression de joie et de bonheur qui se peignait sur le visage des pieux assistants, était assurément un témoignage de respect et de reconnaissance pour la Souveraine qui marchait sur les traces de la première Reine Isabelle. Après cet acte religieux, tout le monde prit part aux jeux et aux amusements qu'on avait préparées pour cette circonstance.

On procéda de la même manière pour l'inauguration et la bénédiction de l'hermitage du Campillo, placé sous l'invocation de la Sainte-Trinité. Cette céremonie eut lieu le 25 octobre de la même année, elle fut suivie d'une course de jeunes taureaux et d'un feu d'artifice dont la municipalité du lieu avait fait les frais (1).

L'église du Campillo, dont la fondation remonte à une date fort ancienne, comme nous l'avons déjà dit au commencement de cet ouvrage, avait servi d'étable pendant un grand nombre d'années. Il y avait une couche épaisse de fumier. En cherchant les débris du maître-autel, Pedro de Madrazo et l'Administrateur rencontrèrent deux tableaux sur bois en très-mauvais état, sur onze qu'il y avait auparavant: la peinture est du quinzième siècle. Ces deux tableaux furent restaurés et placés dans les Salles Capitulaires.

En visitant les combles et les caves de l'Escurial, on découvrit le petit bureau que Charles-Quint portait dans ses voyages. Ce meuble prétieux est un œuvre d'art remarquable. Il est tout en acier ciselé avec des garnitures en fer doré à feu. Il était si sale et si méconnaisable qu'on ne savait pas de quelle matière il était fait, ce qui explique l'oubli dans lequel il est resté pendant près de 350 ans. Après qu'on l'eût nettoyé, on le présenta au Roi, qui donna l'ordre de le déposer au Musée d'Armes, où il se trouve à présent.

(1) L'Administrateur fit faire un procès-verbal de ces deux cérémonies, dont l'original est déposé dans l'étude du Notaire de la Couronne; c'est là où nous avons puisé tous ces renseignements

On découvrit également un magnifique devant-d'autel avec des niches en marbre et de porphyre. En 1856, la Reine et son auguste Epoux firent au Monastère de l'Escurial don d'un riche ostensoir enrichi de brillants et de pierreries.

Dans la partie descriptive, nous en donnerons le dessin exact, et nous rendrons compte en même temps des cérémonies qui eurent lieu à cette occasion.



MOULIN DE ARMAS, VUE COMPLETE.

Cette même année, le choléra se déclara de nouveau en Espagne; la Providence daigna cependant épargner l'Escurial, car ce terrible fléau n'y exerça ses ravages que pendant un très-petit nombre de jours. Le 30 août, la peur de cette épidémie gagna les nombreuses familles qui se trouvaient dans cette pittoresque résidence; tout le monde ne songea qu'à fuir, ce qui contribua à augmenter la confusion et l'effroi général. Le fléau avait déjà envahi les villages de Valdemorillo, Miraflores de la Sierra, de Lastra, de Guadarrama, de Cercedilla, Peguerinos, de Las Chozas et de Guadalix: il n'était donc pas étonnant qu'il envahit également la ville de l'Escurial, située dans le voisinage.



CHEMIN DE LAS RADAS.

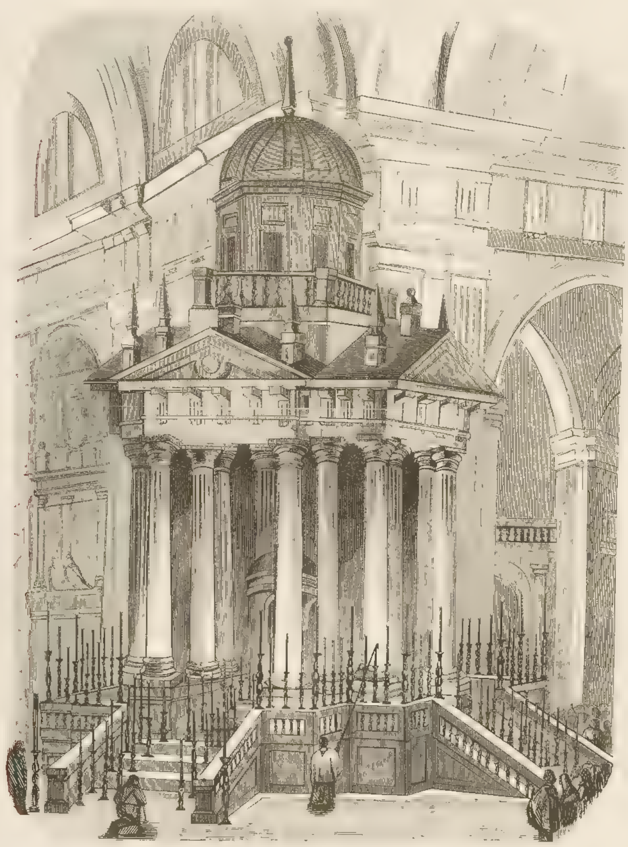


ROUTE DE GUADARRAMA.

Le Ciel ne permit pas néanmoins que l'épidémie y séjournât longtemps, car deux jours après son apparition, elle commença à décliner visiblement. Le plus grand nombre des habitants avaient déjà abandonné leurs demeures; l'Escurial resta désert comme si un ouragan en avait balayé tous les êtres qui l'habitaient. Les rues solitaires et silencieuses rappelaient celles de Pompeï et d'Herculanum. On aurait pu le prendre pour un lieu oublié par le Tout-puissant depuis le jour de la création. Le silence, qui régne dans le sombre caveau où reposent, sous ces marbres glacés, les cendres de ceux qui furent autrefois les maitres de la terre, semblait s être répandu dans l'intérieur de la ville; et les rares passants qu'on apercevait par hasard dans les rues, se regardaient en tremblant, et se parlaient avec effroi.

Détournons nos regards d'un si triste tableau, et, après avoir accordé un regret aux amis que la mort nous ravit, examinons de quelle manière l'Escurial recouvra la vie et l'animation longtemps avant le retour de la belle saison.

Pendant qu'on faisait à Alcala de Hénarès la translation des restes du Cardinal Cisneros au tombeau qu'on venait d'ériger; pendant qu'une semblable cérémonie avait lieu à Rome en l'honneur du Tasse, le chantre immortel de la Jérusalem délivrée, dont les cendres furent transportées dans la petite chapelle bâtie tout exprès pour y renfermer le monument funèbre élevé à sa mémoire, le premier aumônier du Monastère, P. Pagés, d'accord avec l'Intendant de la Couronne, prenait des dispositions pour faire placer, cette année-là, pendant la Semaine Sainte, le célèbre monument de Jean de Herrera, dont on ne s'était pas



MONUMENT DE L'ESCURIAL.

servi depuis 1832. Cette nouvelle, publiée à l'avance par les journaux, qui ne manquèrent pas de piquer la curiosité du public par les pompeuses descriptions qu'ils en faisaient; cette nouvelle, dis-je, produisit tout l'effet qu'on attendait, car on vit accourir en foule de Madrid les amis des arts, les oisifs, et les familles les plus riches de la capitale.

En effet, le chemin de Madrid à l'Escurial fut sillonné par un nombre infini de diligences, d'omnibus, de voitures particulières, et autres véhicules remplis de gens qui voyaient déjà, avec un sentiment de satisfaction, sur la route qu'ils traversaient, les joyeuses banderoles indiquant le tracé du chemin de fer qui devait bientôt les conduire au Monastère sur les ailes de la vapeur. De Colmenar, d'Alcobendas, de Guadarrama, de Galapagar, de Cercedilla, de los Molinos, de Ségovie, de

Robledo, de Valdemorillo, de Zarzalejo, de Las Navas, d'Alpedrete et de Moral-Zarzal, on vit accourir une multitude de curieux. Malheureusement le temps qui s'était montré jusqu'alors assez doux, devint tout-à-coup désagréable et froid vers le commencement de la Semaine-Sainte. Malgré l'inclémence de la saison, une foule considérable remplissait les vastes nefs de l'église, et suivait avec un pieux recueillement toutes les cérémonies, qui furent célébrées avec toute la pompe désirable, si l'on tient compte de l'absence de la chapelle qui en relevait jadis l'éclat. Ce magnifique monument faisait l'admiration de tous les assistants (1).



VUE DE VALDEMORILLO.

La suppression des 120.000 réaux affectés annuellement à l'entretien de l'édifice fut un coup terrible pour le Monastere. Cette malencontreuse mesure eut de terribles conséquences, que nous avons déjà eu occasion de constater.

Arriva enfin le 28 novembre de 1857, jour heureux où la nation entiere salua avec joie la naissance d'un Prince héritier de la Couronne d'Espagne. Vingt-cinq coups de canons tirés à onze heures du soir remplirent d'allegresse et de bonheur un peuple noble et attaché à ses Monarques, et qui, dans cette circonstance solennelle, fit éclater les vifs transports de son enthousiasme. Quelques jours plus tard, le nouveau Prince fut baptisé, selon une pieuse et ancienne coutume, sur les mêmes fonts baptismaux qui servirent jadis au bienheureux Saint-Dominique de Guzman; il reçut les noms d'Alphonse, de François, de Ferdinand, de Grégoire et de Pie. Ce dernier nom lui fut donné, parceque l'un des parrains était le Pape Pie IX, qui se fit se représenter par Monseigneur Barilli, Nonce Apostolique auprès de la cour d'Espagne. Les Papes ont accordé cet insigne honneur à quelques Princes seulement; on en compte à peine dix-huit dans l'espace de 10 siècles (2).

Que le ciel lui accorde des jours plus heureux que ceux que son auguste mère traversa durant son enfance!

Par suite de circonstances malheureuses, l'Espagne n'avait pas encore joui en 1856 des avantages du systeme représentatif. Ses soldats n'avaient pas encore foulé le sol africain pour y venger le plus vil des outrages: ils n'avaient pas encore prouvé au monde que la nation espagnole était redevenue aussi grande et aussi puissante qu'à l'époque de Charles-Quint et de Philippe II.

Aux cris de *vengeance, Espagnols, en Afrique!* nous oubliâmes nos discordes, nos querelles et ces anciennes luttes si

(1) Le monument ne fut point placé cette fois dans la chapelle des Reliques, ni au-dessus les douze marches du sanctuaire, comme cela se pratiquait auparavant, mais sous la coupole. On ne saurait douter du reste qu'il n'ait été construit pour être placé dans cet endroit, et qu'il n'y ait été élevé dans le principe. C'est un beau morceau d'architecture, comme on peut en juger d'après le dessin que nous reproduisons ici: son élévation est en parfaite harmonie avec tout le reste de l'édifice. Ce monument était orné d'une infinité de pots de fleurs, et de bouquets; il était éclairé par 450 lumières. Comme il était resté tant d'années dans l'abandon le plus complet, les dégradations qu'il avait subies lui donnaient un air de vétusté qui contrastait avec cette église qui, même après trois siècles, conserve encore toute sa fraîcheur.

Or, comme la restauration de ce monument ne peut être exécutée faute de fonds, il nous semble qu'on pourrait à peu de frais le peindre en grisaille, ce qui lui donnerait un aspect plus convenable et plus en rapport avec la couleur qui domine dans l'édifice. Notre conseil a été suivi, et cette restauration a été faite depuis par un jeune artiste intelligent, D. Francisco Rodriguez.

(2) En 781, Pepin, fils de Charlemagne, fut le premier qui jouit de cet honneur; il eut pour parrain le Pape Adrien I; le dernier à qui a été accordee cette faveur, est le jeune Prince espagnol qui naquit en 1857.

désastreuses, pour n'écouter que la voix de l'honneur, et pour voler au combat. Au-delà du Détroit, et sous un climat pernicieux, nous sûmes nous montrer dignes de nos ancêtres et de nos fils, de cette brillante génération qui se nourrit des idées de la véritable liberté et des magnifiques conquêtes de la civilisation. Nous avons exprimé ces mêmes sentiments dans un autre ouvrage en rapportant les paroles de Dominguez Arribas. Depuis *el Serrallo* jusqu'à *Vad-Ras*, l'espagnol ne s'est point démenti un seul instant; il a renouvelé les glorieux combats du quinzième siècle, soutenu la réputation de Cisneros, de Santa Cruz, de Lara, de Fajardo, de Silva, de Mendoza et Doria, et s'est montré à la fois brave, grand et généreux (1).

Jean de la Cortina piqueur, découvrit, dans le mois de mai 1861, une inscription romaine tout près de l'Escurial, dans un endroit appelé Bataneras dans les domaines de la Couronne, sur une petite éminence où s'élevait jadis l'hermitage de Saint-Sébastien. Cette pierre servait de borne à un champ: elle est en granit bleu; mais les angles, les ornements, et même l'inscription ont été considérablement dégradés par le temps; on y voit des branches de palmier sculptées.

Ce qu'on peut déchiffrer de l'inscription ferait supposer qu'elle a rapport au dieu Mars, tandis que les attributs qui représentent un croissant, se rapportent à Diane. Du reste voici l'inscription telle qu'elle est:

CA'VIA-IN
EIOV-ISV
IPLVCI-I
VARTI
MAGNO
S-A L.

Près de là, dans un mur de clôture, il y a encore une autre inscription semblable, que Mr. Cortina espérait pouvoir arracher.

Le jour de la Saint-Jean de la même année eut lieu en chemin de fer le premier voyage à l'Escurial. Pour célébrer cet évènement mémorable, la compagnie avait fait distribuer plus de deux cents invitations. Cet essai fut aussi satisfaisant pour l'entreprise que pour le public. Les trains parcoururent en moins de deux heures la distance de Madrid à cette résidence royale; ce trajet pourra se faire en cinq quarts d'heure quand le chemin sera terminé.

Deux trains dont l'un partit de Madrid à sept heures du matin et l'autre à dix, conduisirent à l'Escurial tous les personnages qu'on avait invités, parmi lesquels figuraient le Gouverneur Civil, comme représentant du Gouvernement, et une foule de hauts fonctionnaires, tels que Sénateurs, Députés, employés supérieurs, et Directeurs de journaux. Ce voyage d'essai, qui n'était pas encore l'inauguration de la voie, vint prouver le zèle qu'avait déployé la compagnie concessionaire, qui avait donné l'assurance que, le 24 juin, on pourrait aller à l'Escurial en chemin de fer. Un splendide déjeûner aux frais de celle-ci fut offert à tous les invités. Au dessert, D. Ignace Oléa, membre du Conseil d'Administration, se leva, et, dans un discours bien senti, fit l'éloge de la belle conduite de la classe ouvrière, et plus spécialement des soldats employés comme terrassiers; il porta un toast à cette classe noble et malheureuse, sans le concours de laquelle il serait impossible de réaliser les conquêtes de la civilisation moderne. Mr. le Marquis de la Vega Armijo félicita l'Entreprise, dans les termes les plus flatteurs, de l'activité qu'elle avait déployée. Mr. Olea prit de nouveau la parole, et, dans une courte improvisation, il fit ressortir tous les obstacles et toutes les difficultés que la compagnie avait eu à surmonter pour tenir la promesse qu'elle avait donnée. Après le déjeûner, tous les invités remontèrent en wagon, et reprirent le chemin de Madrid; le convoi rentrait à la gare à cinq heures moins un quart.

Lorsque la Reine, avec toute la cour, partit pour Santander, elle se rendit le premier jour à l'Escurial, où elle arriva le 15 juillet 1861, vers une heure et demie. Nos lecteurs seront étonnés sans doute d'apprendre que S. M. R. fit ce trajet par la route ordinaire, au lieu de profiter de la voie du chemin de fer, enssayée déjà depuis quelques jours. Cette détermination avait été prise à cause du prétendu danger que présentait le passage de la grande tranchée ouverte près de l'Escurial, lequel n'était pas entierement terminé, et qui, dit-on, se trouvait un peu obstrué par un léger éboulement survenu à la suite d'un orage. Cette circonstance qui, dans toute autre occasion, serait passée inaperçue, fut néanmoins, pour certaines personnes pusillanimes, un motif suffisant pour détourner la Reine de profiter de la nouvelle voie de communication.

(1) L'auteur de cet ouvrage a écrit en trois volumes *l'Histoire de l'Algérie* et du *Maroc*, où il a consigné tous les faits remarquables qui se sont passés pendant la dernière campagne.

Cette crainte ne reposait sur aucun fondement, car le Conseil d'Administration, parti longtemps après la Reine, fit le trajet de l'Escurial en une heure 45 minutes, et arriva deux heures avant la cour. Tous les membres du conseil se rendirent à la gare provisoire qu'on avait fait élever avec le plus grand luxe tout auprès de la maison du Prince. A l'approche de la Reine, ils allèrent au-devant d'elle lui présenter leurs hommages et la prièrent de venir visiter la nouvelle station. L'Auguste Souveraine accéda gracieusement à leurs désirs: elle fut accueillie par les acclamations enthousiastes de tous les employés du chemin de fer; elle visita ensuite les magnifiques wagons composant le train Royal que la compagnie avait fait construire à Bruxelles.

Leurs Majestés temoignèrent leur satisfaction à Messieurs Calderon, Duclerc, Mendez Vigo et aux membres du Conseil d'Administration, et exprimèrent le regret qu'elles éprouvaient de n'avoir pas fait, comme eux, le voyage avec promptitude et rapidité. Elles reprirent ensuite le chemin du Monastère, accompagnées des nombreux vivat d'une foule empressée.

Le lendemain, les Infantes Doña Conception et Doña Berenguela, qui était née le 4 juin, firent pour la première fois leur entrée à l'Escurial; l'Archevêque à la tête de son clergé alla les recevoir solennellement; leurs Altesses Royales furent placées sous le dais.

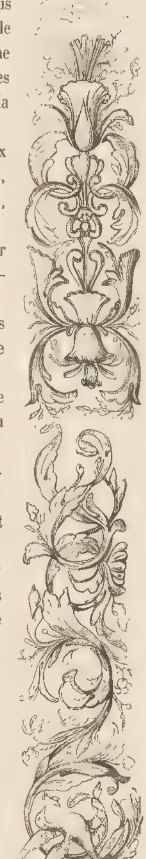
Le Roi assista à huit heures à une Messe basse dans la chapelle des Docteurs où reposent les cendres de sa mère; deux heures plus tard, la Reine vint entendre la Messe au Caveau Royal où est déposé le corps de Ferdinand VII.

Le 11 le Roi et la Reine visitèrent quelques dépendances du Monastère; on célébra le Saint-Sacrifice au magnifique autel de la *Sainte Hostie*, qui fut découvert en leur honneur; le Saint-Sacrement demeura exposé pendant l'Office Divin.

Vers deux heures et demie la Cour partit pour Villacastin, faisant distribuer partout sur son passage de nombreuses et abondantes aumônes.

La ligne du chemin de fer du Nord, la plus importante d'Espagne et peut-être même d'Europe, fut solennellement livrée au public le 10 août 1861.

Nous avons dit que cette ligne fut inaugurée solennellement; nous n'avons pas voulu dire qu'il y eût à cette occasion des fêtes, des réjouissances comme cela arrive dans ces sortes de solennités; mais nous avons voulu démontrer que, par cette nouvelle voie de communication, le magnifique palais de l'Escurial se trouvait pour ainsi dire transporté aux environs de Madrid, qu'en gravant en caractères ineffaçables la date de sa renaissance, on agrandissait la renommée de ce célèbre monument et on en ouvrait les portes à tous les habitants de la capitale.



Après avoir raconté l'histoire du célèbre Monastère, après avoir décrit et reproduit sous leur véritable jour les diverses phases de son existence, nous croirions manquer à l'impartialité de l'historien si nous n'émettions pas notre opinion sur la destination qu'on devrait donner à ce palais. Le gouvernement ne s'est nullement occupé de cette question, dont l'importance cependant est telle qu'à notre avis, d'elle dépend la conservation ou la ruine de l'un de nos monuments les plus remarquables. Qu'on nous permette de nous arrêter un instant pour l'examiner avec toute l'attention qu'elle mérite.

Il est évident que cet édifice élevé dans un but déterminé sous la direction d'un architecte habile, et aux frais d'un Monarque opulent, réunit toutes les conditions de sa première destination; mais combien de défauts essentiels lui trouvera-t-on si on lui donne une autre application. Il est également certain que, lorsqu'il s'agit de sa conservation ou de sa ruine, le choix ne saurait être douteux. Puisque les progrès de l'époque ne sauraient tolérer l'existence d'une communauté, il faut bien chercher un moyen qui permette de concourir efficacement à sa conservation, tout en tirant parti de ce vaste local et en pourvoyant aux charges qui en sont la conséquence.

Déjà, en différentes occasions, et surtout vers les premières années de ce siècle, on donna au Monastère diverses destinations, sans qu'aucune d'elles ait pleinement satisfait l'opinion publique.

Le Monastère de Saint-Laurent devrait être consacré à un établissement d'enseignement, organisé sur un nouveau plan d'études, s'affranchissant ainsi du joug de la routine scolaire.

C'est ce qu'on avait paru comprendre quand, en 1859, les journaux de Madrid annonçaient, *qu'on allait établir au Monastère de l'Escurial une congrégation exclusivement destinée à l'enseignement sous la surveillance du P. Pagés. Les membres de cette Communauté seront tenus, disait-on, à prononcer leurs vœux. On assure que l'ordonnance Royale est écrite et signée de la main même de la Reine.* Ce projet était, en effet, un pas vers une amélioration; mais c'était encore une pensée mixte, un ensemble de pouvoirs et de moyens usés et même temps opposés, dont on reconnaîtrait les difficultés, aussitôt qu'on voudrait en faire l'application.

Cependant les journaux, poursuivant la réalisation de cette idée, s'exprimaient le 9 août de la même année dans ces termes:

«Sa Majesté la Reine, guidée par ses sentiments religieux, et dans le but louable de conserver aux arts et pour l'honneur de l'Espagne le Monastère de l'Escurial, vient de résoudre la question d'une manière convenable en y établissant une congrégation ecclésiastique, vivant en commun, et chargée de remplir toutes les œuvres pieuses que l'insuffisance du personnel rendait impossibles, et de s'occuper aussi des soins du culte et de l'enseignement. C'est pourquoi on va organiser un collége, où les jeunes gens studieux pourront se préparer à toutes les carrières. Sa Majesté a daigné en confier l'organisation à son honorable confesseur Monseigneur Claret. Il a été décidé enfin que le nouvel établissement jouirait des biens administrés par la Couronne à l'Escurial (1), provenant des donations de nos anciens monarques, lesquels n'ont par conséquent jamais été compris dans les lois de démortisation.»

On fit même plus: on en vint à imprimer le réglement des Chapelains Royaux de Saint-Laurent de l'Escurial, réglement que nous avons sous les yeux, et dont l'impression semblait impliquer une résolution définitive. Rien n'a été mis exécution depuis-lors. Puisque ce projet est tombé dans le domaine public, nous pouvons, sans cesser d'être grand admirateur de l'Escurial ni bon espagnol, émettre librement notre opinion (2).

En nous occupant des moyens à employer pour la conservation de ce somptueux édifice, nous n'avons pas besoin de reproduire les nombreuses raisons que nous pourrions donner pour les justifier: tout le monde reconnaît l'importance de ce monument, et la gloire qui en rejaillit sur la nation.

Cet édifice, divisé en trois parties distinctes, savoir: le palais, le séminaire, et le Monastère, occupe une étendue immense. Placé sur une éminence, il est en butte à tous les vents violents, qui sont autant d'éléments de destruction. Cet inconvénient, joint aux raisons géologiques que nous avons exprimées dans l'introduction de cet ouvrage, éloigne la pensée que sa détérioration doive être attribuée à la négligence de telle ou telle administration, ou Communauté. Cela ne nous empêche pas de reconnaître les fautes commises, tant par les religieux que par certains Intendants. Cependant, il faut l'avouer, les principales causes de dégradation consistent, comme nous l'avons déjà dit, dans sa nature même: aussi faut-il repousser avec mépris toutes les insinuations mensongères que l'intérêt et l'envie se sont plus à inventer.

Nous nous rendrions coupables d'ingratitude, si nous ne rendions pas ici justice au zèle de certains Intendants de la Couronne, qui, guidés par un sentiment artistique, ont toujours affecté des sommes suffisantes à sa conservation. Nous ferons acte d'impartialité en assurant que, si le célèbre monument, bâti par Philippe II, est encore debout, on le doit à l'Administration éclairée de Mr. Martin de los Heros et du Marquis de Miraflores. Mr. de los Heros mérite plus particulièrement la reconnaissance publique, car depuis 1854 jusqu'en 1856, non seulement il assigna à cette destination 10.000 réaux, mais encore il fit faire des travaux considérables, sans parler des réparations qui furent exécutées dans les autres dépendances du Monastère.

La question qui nous occupe, doit être envisagée sous les points de vue suivants.

1.° Sous le point de vue religieux.
2.° — administratif.
3.° — politique.
4.° — économique.
5.° — artistique et historique.

---

(1) Nous mettons bientôt sous les yeux de nos lecteurs un tableau exact des biens administrés par la Couronne et de leurs produits.
(2) Notre opinion n'est autre que celle qu'émit Charles Hidalgo dans une pétition qu'il présenta à la Reine le 4 novembre 1857.

1.° Au point de vue religieux, il n'est pas permis à cet égard de douter des sentiments de la Reine sous peine d'être taxés d'injustice, d'ignorance ou de malveillance. Tout ce qu'on pourrait dire pour exalter la piété de notre Auguste Souveraine pâlirait devant les nombreuses preuves de sa sollicitude maternelle et de sa dévotion bien connue.

Lorsque la Communauté fut supprimée en 1854, la Reine désirant respecter les dernières volontés de ses ancêtres, créa des Chapelains, avec l'obligation de remplir toutes les charges à la place des frères hiéronymites.

Cette mesure ne parut pas être du goût de la Reine, car peu des temps après, on songea à faire de nouvelles modifications. On sait que le Monastère de l'Escurial doit dire un grand nombre de Messes fondées jadis par nos anciens Rois. Ces charges restent, depuis longtemps, sans remplir bien que le Monastère soit doté de ressources suffisantes pour y faire face. Il est vrai que plusieurs propriétés déclarées biens nationaux en 1820 ayant été vendus, le nombre des Messes a diminué, ce qui, soit dit en passant, vient à l'appui de notre opinion, car il faut une Communauté nombreuse pour répondre à toutes les exigences du service.

2.° Au point de vue administratif, mon intention n'est point d'examiner ici si la Commission, nommée après l'expulsion des religieux pour reconnaître les biens appartenants au Monastère, et ceux qui revenaient à la nation, remplit bien ou mal son mandat. Les personnes qui firent partie de cette Commission, jouissent de la plus grande honorabilité; nous ignorons, du reste, quels titres elles firent valoir pour déclarer certaines possessions comme propriété de l'Etat; seulement nous observerons que celles qui furent vendues comme telles, étaient sujettes à des redevances.

Rien n'est plus facile que de formuler un avis sur une affaire qu'on ne connaît pas; rien n'est plus aisé que d'avancer une opinion aventurée surtout quand il s'agit d'un objet qui s'abrite sous le nom pompeux *d'intérêt général*. C'est un défaut dans lequel tombent tous les hommes. Or comme cette opinion commence à se répandre sans connaissance de cause, quelquefois même dans le but d'attirer l'attention, il en résulte qu'elle propage l'erreur. C'est ce qui est arrivé à l'égard de l'Escurial.

Tout le monde est d'accord qu'il faut conserver ce monument; mais chacun en particulier veut faire prévaloir son opinion, et présente un projet nouveau. Cependant la généralité pense avec raison que cet édifice devrait servir à quelque établissement d'enseignement public.

C'est à ce sujet qu'on donne les avis les plus hasardés sans considérer les avantages que pourrait rapporter tel projet et sans s'assurer des difficultés qui s'opposent à sa réalisation. Les uns, ne tenant aucun compte de la construction ni de la distribution de l'édifice, et sans refléchir à certaines impossibilités, voudraient y transporter les archives du royaume, comme cela existe à Simancas; les autres, oubliant le siècle où nous vivons, voudraient y rétablir une Communauté religieuse, sans remarquer qu'ils censurent ainsi les congrégations qui y ont vécu. Qu'on lise cet ouvrage et l'on verra que les premiers religieux, chassés de leurs cellules par la révolution, il y a environ trente ans, après y avoir passé les plus belles années de leur vie, se trouvèrent dépouillés de tout, persécutés, errant sans foyer ni famille. Chacun fut obligé de réclamer l'appui d'un parent, d'un ami, d'accepter l'asile que la charité voulait bien lui offrir, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un emploi qui leur convint. On y verra encore comment ils furent rappelés à la vie du cloître pour en être expulsés bientôt après; enfin qu'en 1854 les portes de l'Escurial leur ayant été ouvertes, un grand nombre d'entre eux refusèrent de prendre l'habit, que les quelques religieux qui entrèrent au Monastère en furent chassés quelques mois plus tard et remplacés par des Chapelains: ils furent, comme on le voit, le jouet des vicissitudes politiques. Il y a plus: pendant l'espace de 30 années les plus jeunes avaient vieilli auprès de leurs amis, de leurs parents, même au sein de leur famille. Veut-on par hasard exiger d'eux que, s'arrachant aux plus douces affections, ils abandonnent aujourd'hui leurs bienfaiteurs pour aller s'enfermer dans une retraite où ils n'ont pas l'assurance d'y rester?

Qu'on veuille bien considérer que chaque Chapelain touche une allocation d'au moins de 4.500 réaux dûs à la munificence de la Reine, sans compter qu'il perçoit de l'Etat 5 réaux par jour comme ancien religieux. Le Chapelain a encore le droit, pendant la moitié de l'année, de disposer de ses Messes, ce qui lui permet de vivre d'une manière convenable à son rang. Dites-leur maintenant de renoncer à leur indépendance, à leur vie d'aisance, à s'enfermer dans le cloître pour y être mal nourris, pour abdiquer leur propre volonté, et pour laisser des habitudes qu'ils se sont créés, sans trouver du reste aucune garantie pour l'avenir. Croit-on qu'on pourra facilement surmonter toutes ces difficultés? Où seront les rentes pour assurer l'existence de la nouvelle Communauté? Comment pourvoira-t-on à ses besoins? D'où retirera-t-on les ressources nécessaires pour le service du culte et pour l'entretien d'un édifice si considérable? On nous répondra qu'on rende les propriétés données par Philippe II, ainsi que celles qui furent léguées par ses successeurs; mais cette mesure serait la plus

funeste de toutes celles qu'on pourrait imaginer, attendu qu'elle est en opposition directe avec les réglements en vigueur: elle serait un flambeau de discorde, et une raison pour éloigner de la vie contemplative les ecclésiastiques purs, vertueux et de quelque mérite. Toux ceux qui, en prenant l'habit religieux, renoncent aux biens de ce monde, ne peuvent les administrer ni pour leur propre compte ni pour celui des autres, moins encore dans le siècle où nous sommes. Repoussons donc une semblable mesure, et regardons comme un malheur le rétablissement d'une Communauté quelconque.

Si nous continuons à examiner la question sous le même point de vue, nous verrons qu'en faisant la remise de ces biens à titre d'usufruit, il faut le faire avec ou sans responsabilité. Dans le premier cas, on ouvrirait la porte à des abus; dans le second, il serait indispensable que la Couronne exerçât un contrôle. Ce contrôle existait autrefois; il était exercé par un pauvre concierge que la Communauté proposait à Sa Majesté; il est même certain que ses comptes étaient vérifiés à l'Intendance générale du palais. La Couronne était obligée d'avoir une administration à l'Escurial, d'où il résultait un accroissement de frais et un désaccord continuel entre les deux partis. Qui commandait? Etait-ce l'Administrateur, le Prieur ou bien le Président?

La question d'argent est toujours une question délicate: car une partie des propriétés fut vendue comme biens de l'Etat, tandis que l'autre restée au pouvoir de la Couronne, et administrée tantôt par des moines tantôt par des intendants, a perdu considérablement de sa valeur; si d'un côté l'administration des moines coûtait peu, d'un autre il faut reconnaître que l'argent exerce toujours une grande influence. Comparez le prix de matériaux et de la main d'œuvre du temps de la fondation du Monastère, avec celui de nos jours. N'oublions pas que ces biens étaient exempts de toute espèce de contributions par une faveur spéciale qui n'existe plus aujourd'hui.

Ces biens peuvent produire 45.000 duros en améliorant les bois taillis et les forêts de pins: si, pendant les premières années, on voulait gaspiller, on pourrait en retirer des millions; mais ce serait épuiser les terres, les ressources de la Couronne, et entrainer la ruine du Monastère; malheur qui n'arrivera pas tant qu'il y aura un espagnol, et tant que le Trône sera occupé par des Princes jaloux de conserver tout ce qui contribue à la gloire du pays.

Nous avons déjà dit qu'une congregation, n'importe le nom qu'on lui donne, manquera toujours des moyens nécessaires pour pourvoir à son entretien, et nous le disons appuyés sur l'expérience. Si l'on disait: que fit-on, quand après l'invasion française, la Communauté rentra au Monastère de l'Escurial? Comment furent employées les sommes que Ferdinand VII donna pour sa restauration? On a pu, dans le cours de cette histoire, trouver la réponse à ces deux questions, réponse fort triste à la vérité. Après cela, pourquoi insister encore sur l'établissement d'une Communauté religieuse quand elle ne peut aujourd'hui rendre aucune espèce de services, quand elle serait onéreuse pour le patrimoine de Sa Majesté, quand l'époque la repousse, quand la loi l'interdit, et qu'elle ne peut être d'aucun profit pour l'Etat?

Dira-t-on par hasard que c'est l'unique moyen de conserver cet édifice? Dira-t-on encore qu'il y a obligation à remplir les charges imposées par son noble fondateur, car c'est à cette condition expresse que ce Prince donna les biens au Monastère? Nous avons déjà dit ailleurs dans quel état déplorable se trouvait l'édifice quand la Communauté fut dissoute en 1854: nous avons constaté également les améliorations qui y ont été apportées depuis par les soins de l'Intendant de la Couronne. Il ne saurait en être autrement si l'on veut bien examiner la position éphémère de nouveaux religieux lequelle ne leur permettrait pas de se regarder comme chez eux: voilà les raisons qui répondent à la première question. Quant à la seconde nous sommes d'avis qu'on doit respecter et remplir les dernières volontés du fondateur; mais nous croyons aussi que le Saint-Sacrifice de la Messe a autant de valeur quand il est célébré par un frère de l'Ordre de Saint-Jérôme que par un prêtre ordinaire.

Après toutes ces considérations que nous nous abstenons de développer davantage, et nous en tenant à celles que dicte l'expérience, comme étant le guide le plus sûr, nous pouvons avancer, sans crainte d'être contredit, que la meilleure destination qu'on puisse donner à ce magnifique palais, est d'y établir un collége où l'on préparerait les élèves aux carrières civiles et administratives: nous en exceptons la carrière militaire. C'est le projet qui réunit les plus grands avantages, tant sous le rapport de la conservation du monument, que sous celui de la convenance générale: c'est celui qui serait le plus économique pour son propriétaire, notre auguste Souveraine.

Il serait difficile de trouver en Espagne un édifice plus convenable pour l'enseignement. Sa position topographique, la grandeur et la solidité de toutes ses dépendances, l'heureuse distribution des appartements, la faible distance qui le sépare de la Capitale, distance diminuée encore depuis l'ouverture du chemin de fer, tous ces avantages réunis font qu'on s'étonne avec raison qu'on n'ait pas déjà destiné ce magnifique local à un établissement où l'on préparerait la jeunesse à toutes le carrières



administratives. L'instruction publique est la base fondamentale de la vie morale des peuples, puisque, outre les connaissances qu'elle répand, elle enseigne à chacun ses droits et ses devoirs, elle police les mœurs, modifie les instincts, et corrige pour ainsi dire les penchants et même le caractère, en formant cette espece de conscience élevée qu'on puise dans l'étude des questions religieuses, scientifiques, philosophiques et humanitaires.

Le plus grand service que la partie éclairée de la société puisse rendre à celle qui a le malheur de vivre dans l'ignorance, c'est de lui fournir les moyens de s'instruire. C'est le plus sûr moyen d'obtenir le développement des intérêts matériels d'un pays, tandis que, sans la propagation des sciences, une nation reste dans un état d'abaissement qui la déshonore, et qui la rend indigne de figurer parmi les nations civilisées. Aussi voit-on tous les pays éclairés du globe rivaliser d'efforts pour encourager et développer cette branche si importante de l'administration. C'est pourquoi tous les peuples qui prennent quelque souci de leur nom et de leur gloire, se sont empressés d'introduire les réformes qui devaient dans un temps plus ou moins éloigné, donner des résultats avantageux, en adoptant les améliorations obtenues à l'étranger, après s'être assurés toutefois qu'elles pouvaient être appliquées à l'état actuel de leur civilisation.

L'éducation physique qu'on pourrait donner aux élèves au Monastère de l'Escurial, n'aurait de rivale dans aucune institution du monde, car cet établissement réunit toutes les conditions d'higiène qu'on peut désirer. La vue de la campagne communique à l'âme une gaîté et un charme indéfinissables; de nombreuses promenades servent de distraction et prédisposent l'esprit à l'étude. Il est facile d'y établir une école de gymnase, où les jeunes gens pourraient développer les forces du corps. Il y a des salles élevées, où l'on pourrait installer tous les différents cours. On y trouve partout de l'eau potable qu'il serait aisé d'amener dans les pièces qui en auraient besoin. Il y a de vastes dortoirs commodes et aérés. Il y a une église, modèle dans son genre où les élèves peuvent recevoir l'instruction religieuse. Il y a un local destiné à un théâtre. Il y a des endroits où l'on pourrait établir une école de natation, un manège, et une salle d'armes. Dans ce magnifique Monastère seulement, les élèves trouveraient toutes les commodités et tous les agréments dont sont privés tous les colléges d'Espagne. On leur rendrait ce séjour agréable par l'étendue de l'édifice, par la salubrité qu'on y trouverait, par le bon air qu'on respirerait, par la tranquillité, par la réunion de toutes les dépendances nécessaires à l'enseignement, telles que classes, salles de récréation, etc. En quelques mots, et à l'aide de quelques chiffres, nous allons expliquer notre pensée, afin de faire mieux comprendre à nos lecteurs la possibilité de réaliser ce projet.

Nous donnerons ici le tableau des revenus annuels qu'ont produits les propriétés pendant une période de cinq années, afin qu'on puisse juger de la valeur des biens dépendant du Monastère de Saint-Laurent; ce relevé a été fait sur les registres déposés aux archives du Couvent.

La maison de Gozquez avec le Piul, produit..... *Réaux.*	220.000
Espadañar........	180.000
Guadalupes........	30.000
La maison del Nuevo Rezo et celle de la Reine Marie Amélie........	20.000
Saint-Saturnin........	16.000
Quejigar........	10.000
Tout ce qui appartient au domaine de la Couronne........	251.000
	727.000

Personnel de la collégiale qu'on pourrait établir dans ce Monastère.

Un Président avec........ *Réaux.*	9.000
Un Vice-président avec........	6.000
Dix-huit chapelains-chanoines avec 5500 chacun........	99.300
Dix chapelains-choristes avec 5000 chacun........	50.000

Dix chapelains chantres avec l'obligation de chanter la Messe quand il le faudrait, de plus deux organistes et un maitre de chant avec 4.000 chacun	40.000
Frais du culte avec les sacristains, les enfants de chœur, etc	30.000
Total général des dépenses pour le culte et le personnel...	234.000
Revenu des biens	727.000
Il resterait une différence en plus de	493.000

Cette somme servirait à couvrir les frais de réparation, à payer les employés de l'administration, les gardes forestiers, etc.

Les dépenses seraient à peu-près les mêmes que celle que la Reine fait pour l'entretien de *las Escuelas Pias*, du Collége du Rosaire et de Masarnau, et de quelques autres. On donnerait le nom de Collége Royal à celui de l'Escurial, attendu qu'il fait depuis sa fondation partie de l'Université d'Alcala.

Les Pères Escolapios occuperaient la partie qu'on appelle le *Collége;* les professeurs dont on aurait besoin, habiteraient la partie nommée le *Séminaire*. Dans la partie connue sous le nom de *Monastère*, on établirait un chapitre qu'on créerait ou qu'on transfèrerait de la Granja. On concilierait ainsi l'utile avec le nécessaire, la politique avec l'obligation de remplir exactement toutes les charges du Monastère, le bien-être avec la stabilité: on trouverait ainsi enfin le moyen de veiller à la conservation de ce précieux monument. De cette manière on conserverait cette *huitième merveille du monde*, qui rappelle l'ancienne grandeur de l'Espagne. Avec le concours d'hommes instruits, la jeunesse y recevrait avec l'instruction religieuse les connaissances les plus variées: les avantages qu'on en retirerait l'emporteraient sur ceux que pourrait produire la fondation d'une Communauté, qui n'aurait du reste aucune garantie d'avenir; d'ailleurs l'époque actuelle la repousse, et elle serait de plus une charge pour Sa Majesté.

Avec 45.000 duros et les bénéfices que donnerait le collége bien administré, on aurait non seulement assez, mais encore de reste, pour pourvoir largement à l'entretien de l'édifice et au service du culte. Tout pourrait ainsi marcher parfaitement et dans un état prospère. Le Monastère, en acquérant d'une vie nouvelle et forte, ne serait plus exposé à être le jouet des vicissitudes politiques. Il serait dans quelques années aussi utile que florissant; il donnerait au pays des hommes éclairés; favoriserait directement les progrès de l'industrie et du commerce; ajouteraitde l'importance au chemin-de-fer du Nord; et augmenterait enfin la valeur des propriétés de cette résidence royale. La réalisation de ce projet aurait, n'en doutons pas, l'approbation d'un grand nombre de pères de famille, qui y verraient pour leurs enfants un bel avenir, qu'ils devraient à la bienveillance de la Reine et aux sages dispositions de son gouvernement.

Malheureusement viendra un jour où ce colosse du XVI siècle périra malgré toutes les précautions humaines.

Quand, après bien des siècles, s'accomplira cette fatale prédiction; quand l'Escurial ne sera plus qu'un vain souvenir; quand ses piliers et ses arceaux se seront écroulés; quand les pierres auront été usées par le années; qu'elles auront été envahies par la mousse; quand cette magnifique église ne sera plus qu'un monceau de ruines que le temps n'aura pu ensevelir dans l'oubli, débris respecté par les destins, épi échappé au feu destructeur, elle gardera alors sous terre, comme Herculanum, les traces des générations qui se seront succédées, tristes restes du géant, que le vent n'aura pu disperser, restes qui témoigneront encore de la grandeur de son immortel fondateur, écho puissant qui redira le dernier mot du siècle d'or de l'architecture.

SECONDE PARTIE.



DESCRIPTION

DE

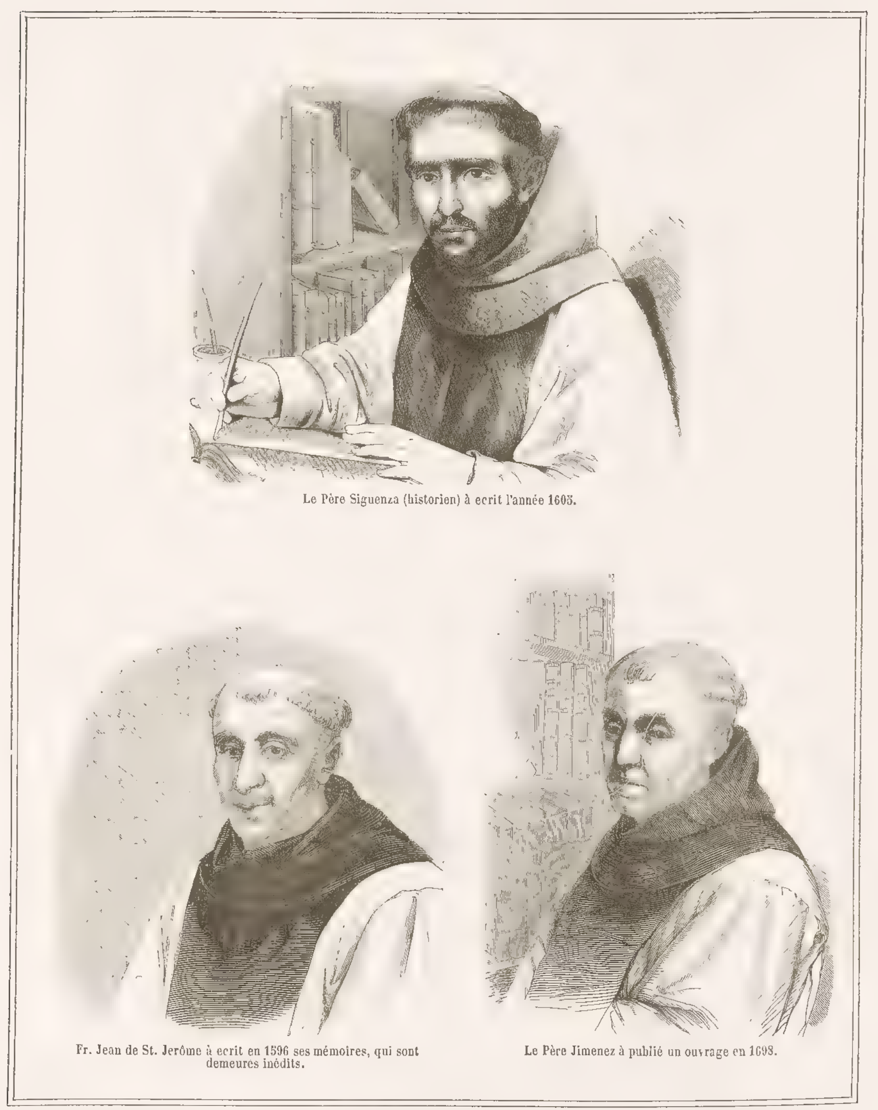
L'ESCURIAL

ET

DES OBJETS D'ART QU'IL RENFERME.

PLANO DEL REAL SITIO DE S. LORENZO DEL ESCORIAL.



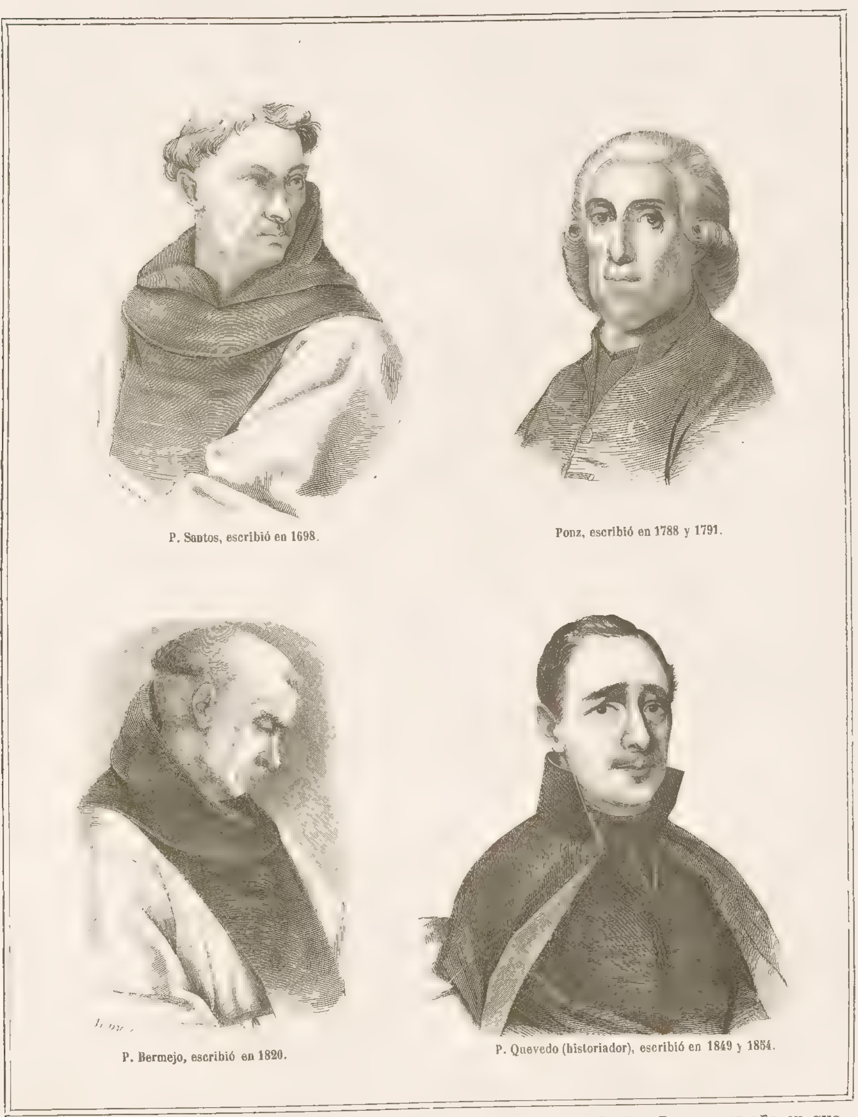


Le Père Siguenza (historien) à ecrit l'année 1605.

Fr. Jean de St. Jerôme à ecrit en 1596 ses mémoires, qui sont demeures inédits.

Le Père Jimenez à publié un ouvrage en 1698.

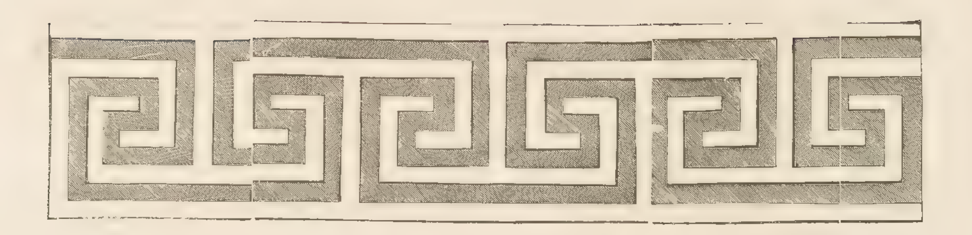
Portraits des auteurs qui ont ecrit sur le monastere royal de Saint-Laurent, et années dans les quelles leurs ouvrages ont paru.



Retratos de los que han publicado obras relativas al Real Monasterio de San Lorenzo, y año en que lo verificaron.



Retratos de los que han publicado obras relativas al Real Monasterio de San Lorenzo, y año en que lo verificaron.



PREMIÈRE SÉRIE.

LE MONASTERE ET LE PALAIS.



OUS avons terminé l'histoire de l'Escurial que nous avons raconté non seulement depuis la fondation de cet édifice, mais encore après avoir fait connaître les motifs qui en avaient fait concevoir la pensée.

Il y a environ trois siècles, un monarque espagnol, maître alors des deux mondes, à genou sur le champ de bataille devant Saint-Quentin, remerciait le Tout-puissant d'avoir accordé à son armée une éclatante victoire qui venait glorieusement augmenter le nombre de ses triomphes. Ce fut, dans cette circonstance solennelle, que ce prince fit vœu de fonder le Monastère: ce fait historique a servi de point de départ à notre ouvrage. Nous avons raconté son histoire au point de vue matériel, organique et monumental; nous avons évoqué la mémoire de ses illustres protecteurs; nous avons parlé de ses progres, de ses richesses, de ses vicissitudes, de son influence morale, de ses chefs-d'œuvre, de la vie étrange de ceux qui l'habitèrent, vie qui fut toujours la même au milieu des plaisirs du monde; enfin, nous avons exposé les évènements plus on moins intéressants qui s'y sont passés, et avons émis en dernier lieu notre avis sur la destination qu'on devrait donner à ce magnifique monument.

Après avoir terminé aussi consciencieusement que possible la partie historique, nous passons à la partie descriptive. Si la première s'adresse à la pensée et porte au recueillement, la seconde s'adresse exclusivement aux yeux, et n'a rapport qu'au mérite artistique. La premiere partie, aride et monotone en bien des endroits, sans cesser néanmoins d'être vraie et instructive, vient faire place à la seconde, qui sera naturellement plus pittoresque, plus attrayante et plus variée.

Tous les historiens qui nous ont dévancé, ont reculé devant cette tache ingrate et ardue; nous, au contraire, nous l'entreprenons avec plaisir, nous dirons plus, même avec orgueil.

Il n'en est pas un qui, en arrivant à cette partie délicate, n'ait senti faiblir son courage, n'ait réclamé l'indulgence de ses lecteurs, et déclaré humblement son incompétence en cette matière. Nous n'avons pas certainement la prétention de croire que nous serons à la hauteur de notre mission: loin de nous cette pensée. Cet orgueil nous est inspiré par cette riche collection de chefs-d'œuvre que nous avons entrepris de faire connaître.

Un écrivain du temps de Philippe II a dit, et d'autres n'ont pas craint de le répéter après lui: *Il est complètement impossible de bien décrire la grâce, les ornements, la grandeur, et la majestueuse harmonie qu'on remarque dans tout*

cet édifice, sans les yeux ni sans un certain mérite d'appréciation. En faire la description, est pour moi un ennui mortel, tandis qui je ne me fatigue jamais de l'admirer; c'est ce qui arrive, du reste, à tous ceux qui ont à écrire sur l'architecture et sur les arts.

Plus tard, sous le règne de Charles II, un autre auteur a dit en parlant de l'Escurial: *Celui qui regarde un semblable monument, jouit à la fois par les yeux de la beauté de son architecture et des ses ornements, tandis que celui qui décrit, est obligé de recourir à un grand nombre de termes obscurs ou peu connus; malgré ses connaissances spéciales, il ne peut éviter de fatiguer et de se fatiguer lui-même: il ne parvient jamais à se faire lire avec le même plaisir qu'on éprouve à visiter ce qu'on décrit. Ce n'est pas sans quelque peine qu'on arrive à intéresser dans ces sortes d'ouvrage; je vois toujours avec regret que mes écrits ne puissent fixer l'attention autant le ferait la vue du Monastère.*

Toute peinture perd beaucoup dans la description: ce qu'on ne voit pas semble manquer de mérite; sans les voir on ne peut d'ailleurs juger de la vie, de la grâce et du coloris des tableaux les plus remarquables.

D'après ces observations, il est facile de comprendre que tous les écrivains, qui ont entrepris de faire la description du palais de l'Escurial, ont craint de ne pouvoir satisfaire l'impatience du lecteur, soit qu'ils reconnussent leur incompétence en cette matière, soit qu'ils reculassent devant les frais qu'auraient coutés les gravures en taille-douce.

Tous ont prétendu avec raison que cette histoire devait être suivie de la description, car l'une sans l'autre serait une œuvre incomplète. Quelle description, en effet, serait jamais bien comprise, si elle n'était accompagnée de dessins, de plans et de gravures enluminées? Tout le monde convient que plus le langage de la science est élevé plus il devient inintelligible pour la plupart des lecteurs, à moins que le crayon et le burin ne reproduisent à leurs yeux les objets qu'on décrit.

En présence de cette mine inépuisable de chefs-d'œuvre que renferment l'église, la sacristie, la salle capitulaire et la bibliothèque, nous craignons que nos forces ne puissent suffire à décrire tant de merveilles. Tout porte à l'Escurial un cachet de grandeur et de majesté: on peut dire que c'est le véritable palais des arts.

On y trouve confondues les magnificences de la sculpture et la peinture; mais ce qui se distingue surtout et qui mérite le nom pompeux qu'on lui a donné, c'est l'architecture, qui semble avoir dit son dernier mot. Honneur donc aux artistes espagnols qui surent immortaliser leur nom dans cette œuvre monumentale! Convaincus de cette vérité, nous avons tâché de donner une collection de dessins au moyen desquels le lecteur pourra se former une idée exacte des richesses artistiques qu'on admire dans l'église de l'Escurial, et admirer en même temps le génie et le mérite des artistes à qui on les doit.

L'extérieur de l'édifice qu'on a si sévèrement critiqué à cause de son humble et modeste apparence, a néanmoins le cachet de l'époque. Cet aspect sévère et mystérieux n'est-il pas celui qui caractérisait alors l'Espagne? Nous disons mystérieux, parce que rien ne trahit au dehors les grandes pensées qui s'élaborent dans son sein. Sa rude écorce est loin de faire pressentir au voyageur les splendeurs qu'il recelle dans son enceinte, et les richesses qu'il va étaler à ses yeux. Sa position topographique, et l'ordonnance de ses façades sont en harmonie parfaite avec la destination de l'édifice. Un monastère pour des hommes complètement détachés des plaisirs mondains, divorcés avec la société, pliés aux habitudes du cloître, plongés dans la méditation et la prière, et les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, ne doivent-ils point se trouver loin du bruit et au milieu de montagnes sauvages? Les cinquante pyramides de Pharaon, les sépulcres qui renferment tant de momies et de squelettes, qu'on trouve en Egypte, en Italie ou ailleurs, toutes les nécropoles bâties par les Grecs et les Romains se trouvent généralement sur des hauteurs. On dirait qu'on agissant ainsi, l'homme a voulu rapprocher de l'éternel séjour les cendres de ceux qui ne sont plus; que les pieux habitants du cloître ont choisi les sites élevés comme s'ils voulaient abréger la distance qui les sépare de l'Être-Suprême. Sous ce point de vue, nous ne pouvons nier qu'une haute idée philosophique et religieuse n'ait présidé au choix de l'emplacement où s'élève aujourd'hui le Monastère de l'Escurial.

Nous ferons en sorte d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le nombre de merveilles qui passeront sous leurs yeux. Nous avons travaillé longtemps pour atteindre ce but, et nous espérons que, aide du progrès fait par les arts, nous pourrons dans cette description ne pas trop nous éloigner de la vérité.

Les belles productions des arts ont pour tout le monde un langage également éloquent; mais certaines personnes que leur éducation devrait rendre plus compétentes, ne le comprennent pas, ou acceptent les interprétations erronées, propagées par des gens moins entendus qu'elles.

Nous nous sommes servi de toutes les découvertes récentes qui ont eu lieu dans ce siècle; ainsi la photographie, la lithographie, la xylographie et la sidérographie nous prêteront leur utile concours afin de mieux développer notre plan; une foule de dessins qui sont déjà entre les mains de nos lecteurs, recevront de plus grandes dimensions dans cette seconde partie, et le nombre en sera augmenté, et viendra bientôt le moment où la curiosité du lecteur sera pleinement satisfaite.

Nous avons voulu à dessin constater les efforts de tous ceux qui ont, avant nous, entrepris de faire la description de l'Escurial afin de faire comprendre la nécessité et l'utilité de cet ouvrage, bien persuadé qu'il existerait déjà depuis longtemps si les étrangers possédaient ce monument. Le luxe de ses ornements et son genre de mérite le placent dans une sphère toute différente vis-à-vis des autres écrits qui parlent de ce monument. Cette circonstance même, qui a exigé un plus grand format et de plus grands frais, l'ont mis dans une position désavantageuse au point de vue de l'intérêt.

Le côté artistique de notre ouvrage a eu le pouvoir d'exercer une influence magnétique sur tous ceux qui l'ont lu, et de leur inspirer le vif désir d'aller visiter ce superbe monument. Sous ce rapport nos prévisions se sont accomplies.

EXTÉRIEUR DE L'ÉDIFICE.

Cet édifice a la forme d'un parallélogramme parfait, mesurant 744 pieds du nord au sud et 580 du levant au couchant. Ce parallélogramme a 3000 pieds de circonférence et 500.000 pieds carrés. Sa hauteur est en rapport avec son étendue. L'ensemble de l'édifice a la forme d'un gril, en souvenir du martyre de Saint-Laurent, dont il porte le nom; le manche est représenté par la partie du palais qui se trouve adossée au chevet de l'église, derrière le maître-autel; les pieds sont figurés par les quatre tours qui s'élèvent aux angles, de sorte que cet immense gril semble placé là par la nature. Tout le Monastère y compris les neufs tours qui en font le plus bel ornement, est bâti en pierres de taille; il est couvert en ardoises bleues et en plomb, ce qui lui donne un aspect à la fois charmant et grandiose.

Les tours, les flèches, les dômes, les portes, les fenêtres, les frontons et les frontispices se distinguent par une uniformité et une harmonie qui contribuent à former un ensemble admirable.

Les quatre façades ne correspondent pas exactement aux quatre points cardinaux, comme cela entrait dans les plans de Jean de Toledo et dans la pensée de l'illustre fondateur. Celle qui regarde le midi fut inclinée de quelques degrés vers l'Orient, afin que ce côté où devaient se trouver les appartements du roi, et la plus grande partie des cellules des religieux, jouît plus tôt des rayons du soleil en hiver, et fût à l'abri de la violence des vents; cette inclinaison fut conséquemment appliquée aux autres façades.

Tout ce qui entoure ce monument, contribue à lui donner un aspect grandiose, tant la *Lonja* qui se développe gracieusement vers le nord et le couchant, que les jardins du palais avec leurs parterres, soutenus par une série d'arceaux dont la forme élégante semble compléter ce magnifique coup-d'œil.

Au nord et en face le Monastère, s'élèvent trois maisons reliées entre elles par des galeries basses formés par des arcades qui reposent sur les murs qui les séparent. Elles sont destinées aux bureaux et aux employés du palais quand la Cour vient résider à l'Escurial. Les deux premières se nomment maisons *de los Oficios*, et l'autre celle des Ministères. Cette dernière forme un angle avec celle des Infants, située à l'ouest, voisine d'un autre édifice appelé *Compaña*, dépendant du Monastère. Toutes ces maisons sont également construites en granit et avec le même soin.

Les arceaux qu'on voit au levant et au midi ont 20 pieds de hauteur; ils ont une longueur de 1950 pieds, sans compter les deux grands détours qu'ils font, car l'une des extrémités s'étend vers la pièce d'eau du jardin, et l'autre vers la place qui se trouve vis-à-vis les appartements du Roi, de manière que vus à distance, ces arceaux paraissent servir de base à tout l'édifice.

Sous le règne de Charles III, on ouvrit sous le Monastère une galerie souterraine qui mettait en communication directe les maisons de *Oficios* avec le palais, afin d'éviter en hiver de traverser la *Lonja*, chemin impraticable en cette saison à cause de la neige et des vents. Cette galerie a 181 pieds de longueur, sans y comprendre les deux escaliers qui se trouvent à chaque extrémité: elle a 10 pieds de haut sur 7 de large. Il y a vers le milieu une inscription en marbre noir, dans laquelle on vante la générosité de Charles III, qui fit construire à ses dépens ce passage; l'empressement qu'apporta le Marquis de Grimaldi à faire entreprendre ces travaux que le P. Pontones, moine de l'ordre de Saint-Jerôme, fit exécuter d'après les plans du Comte de Montalbo. De plus il y est dit que cette galerie fut terminée en 1770. Le genre et la forme d'architecture de tout l'édifice appartiennent au grec-romain; l'ordre qu'on a suivi est le dorique, comme étant plus en harmonie avec l'austère sévérité d'un monastère.

LA LONJA ET LES JARDINS.

Deux des côtés du Monastère sont entourés d'une place appelée *Lonja*, qui le borne complètement au nord et à l'ouest. Cette place a 130 pieds de large sur 196 de long. Elle est coupée par des rangées de pierre de taille, qui correspondent aux pilastres et à la décoration de l'édifice; elle est environnée d'un solide parapet travaillé, et formant intérieurement un large banc de pierre, avec quatre ouvertures du côté du couchant, autant du côté du nord et avec cinq de plus au détour vers l'est, jusqu'au point où il va rejoindre l'édifice. Ces entrées sont ornées de piliers surmontés d'une boule, et fermées par de grosses chaînes pour en interdire le passage aux voitures et aux animaux. Tout le long du banc adossé au mur qui sert de clôture à la Lonja, il y a un large égout destiné à recevoir toutes les eaux sales provenant du Monastère, et auquel on a donné une pente d'environ deux pieds dans le sens du parapet de la grande terrasse dont nous avons déjà parlé, et où se trouvent les magnifiques jardins qu'on doit appeler avec plus raison parterres. Ces parterres, entourés d'un mur en pierres de taille travaillées et de siéges peu commodes, reposent sur des voûtes ornées de bandes, et soutenues par des pilastres qui forment de petites chapelles, des niches et des siéges élégants. On descend à ces voûtes par douze escaliers placés de deux en deux



en face chaque tour; elles servent encore de passage pour se rendre aux jardins potagers et aux bois voisins.

On voit dans ces jardins douze fontaines excessivement simples, avec un jet d'eau qui s'échappe d'une pomme de pin en pierre, placée au milieu d'un bassin carré également en pierres de taille; à chaque coin s'élève un carré de buis taillé avec soin: vus des fenêtres du Monastère, ces carrés toujours verts forment un contraste frappant avec le sable fin et blanchâtre des allées. Quelque uns de ces carrés imitent les armes de la Couronne; l'un d'eux figure les deux millésimes 1730 et 1750. Comme ils se trouvent tout auprès de la grille en fer qui touche l'édifice, et qu'il y a toute l'année des fleurs en abondance, l'air est toujours embaumé par leur doux parfum; aussi ce site forme-t-il une promenade délicieuse.

FAÇADE OCCIDENTALE.

La façade principale regarde le couchant, dans le sens de l'ouest à l'est, telle que doit être la position des églises catholiques, car les Saints-Pères recommandent que le maître-autel soit placé conformément aux anciennes traditions de l'Église et aux prescriptions des Apôtres.

Cette façade a 744 pieds de long, et 72 de haut jusqu'à la corniche qui la couronne. Aux deux angles s'élèvent deux belles tours qui n'ont pas moins de 200 pieds de hauteur, et qui se terminent par des flèches aiguës et couvertes en ardoises, dont la pointe soutient une boule en cuivre sur laquelle se dressent une croix et une girouette en fer. L'entrée principale se trouve placée au centre, et à égale distance il y a deux autres entrées dans deux pavillons intermédiaires, en saillie sur le reste de la façade.

L'architecture de cette magnifique entrée qui a 140 pieds de large sur 145 de haut, appartient à l'ordre dorique. Sur un piédestal de moins d'un mètre s'élèvent huit colonnes enchassées et séparées symétriquement entre elles; elles supportent la corniche, qui fait tout le tour de l'édifice. Entre les deux colonnes du milieu se trouve la porte, haute de 24 pieds et large de 12, gardant une proportion double, ce qui généralement flatte la vue quand il s'agit des portes et des fenêtres. Cependant ce portail parait mesquin à côté de la grandeur du frontispice, de ce portique majestueux, comme l'a déjà fait remarquer le P. Siguenza: il est peint, comme toutes les boiseries extérieures, en blanc et à l'huile, et est couvert sur toute sa surface de gros clous en cuivre doré; les marteaux sont de la même matière. Les côtés et le dessus de la porte ont été formés par de grands blocs de pierre, transportés tout exprès sur d'énormes charriots que traînaient 48 paires de bœufs. De chaque côté du portail se trouvent deux panneaux ornés chacun d'un gril en relief. Le premier corps termine son architecture par une architrave soutenue par des petites consoles.

Au-dessus de l'ordre dorique, vient l'ordre ionique représenté par quatre colonnes du même style, mais en relief comme celles qui soutiennent le fronton triangulaire du couronnement, orné d'acrotères et de boules à chaque angle, ce qui complète d'une manière élégante l'ensemble de ce beau frontispice. Au centre de cette seconde partie, s'élève la statue colossale de Saint-Laurent, de 15 pieds de haut, en pierre de taille, mais dont les extrémités sont en marbre blanc rapporté. Elle fut sculptée par Monegro, qui réclama pour son travail 20.900 réaux.

Au dessous de la statue on voit l'écusson des armes royales d'Espagne, œuvre du même sculpteur, et pour laquelle il reçut 7.700 réaux. La place modeste qu'occupe cet écusson semble vouloir faire comprendre la distance qui existe entre les rois de la terre, et Dieu, qui est le roi des rois (1). Sur les quatre dernières colonnes du premier rang s'élèvent quatre petites pyramides, construites chacun sur un piédestal, reliées à la façade par deux consoles latérales qui descendent de l'imposte du second corps. Les colonnes du second rang de l'ordre ionique ainsi que la corniche supportent, comme nous l'avons dit, le fronton triangulaire avec ses trois boules, lequel sert de couronnement à l'entrée principale.

Les deux autres entrées, d'une architecture plus simple, mais uniforme, ont 100 pieds de hauteur. Les deux portes qui

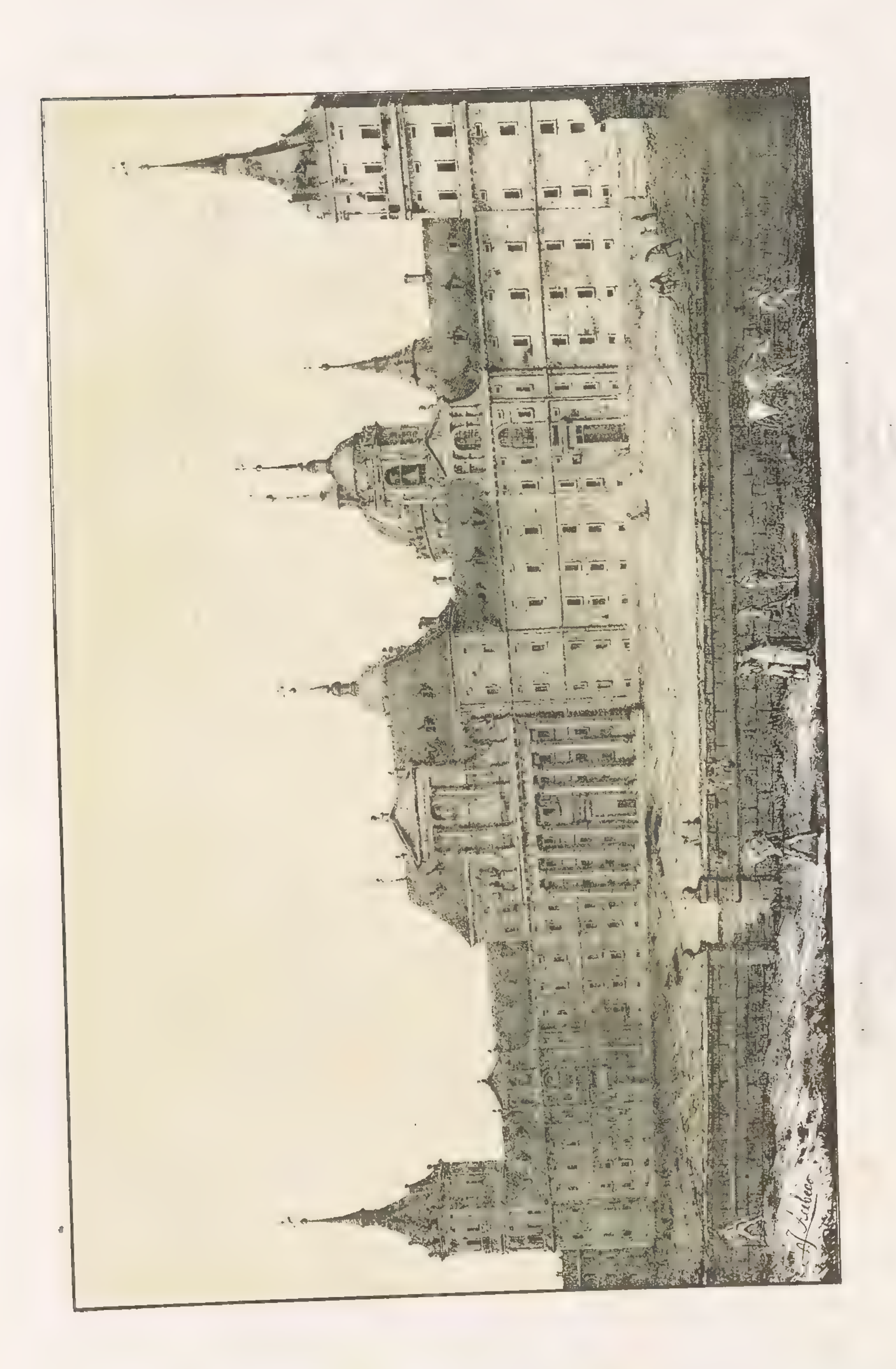
(1) Quelques auteurs ont prétendu que ces armoiries étaient faites d'une pierre remarquable qu'on avait fait venir d'Arabie. cette assertion est complètement fausse. car il suffit de l'examiner un instant pour se convaincre qu'elle est d'une nature calcaire.

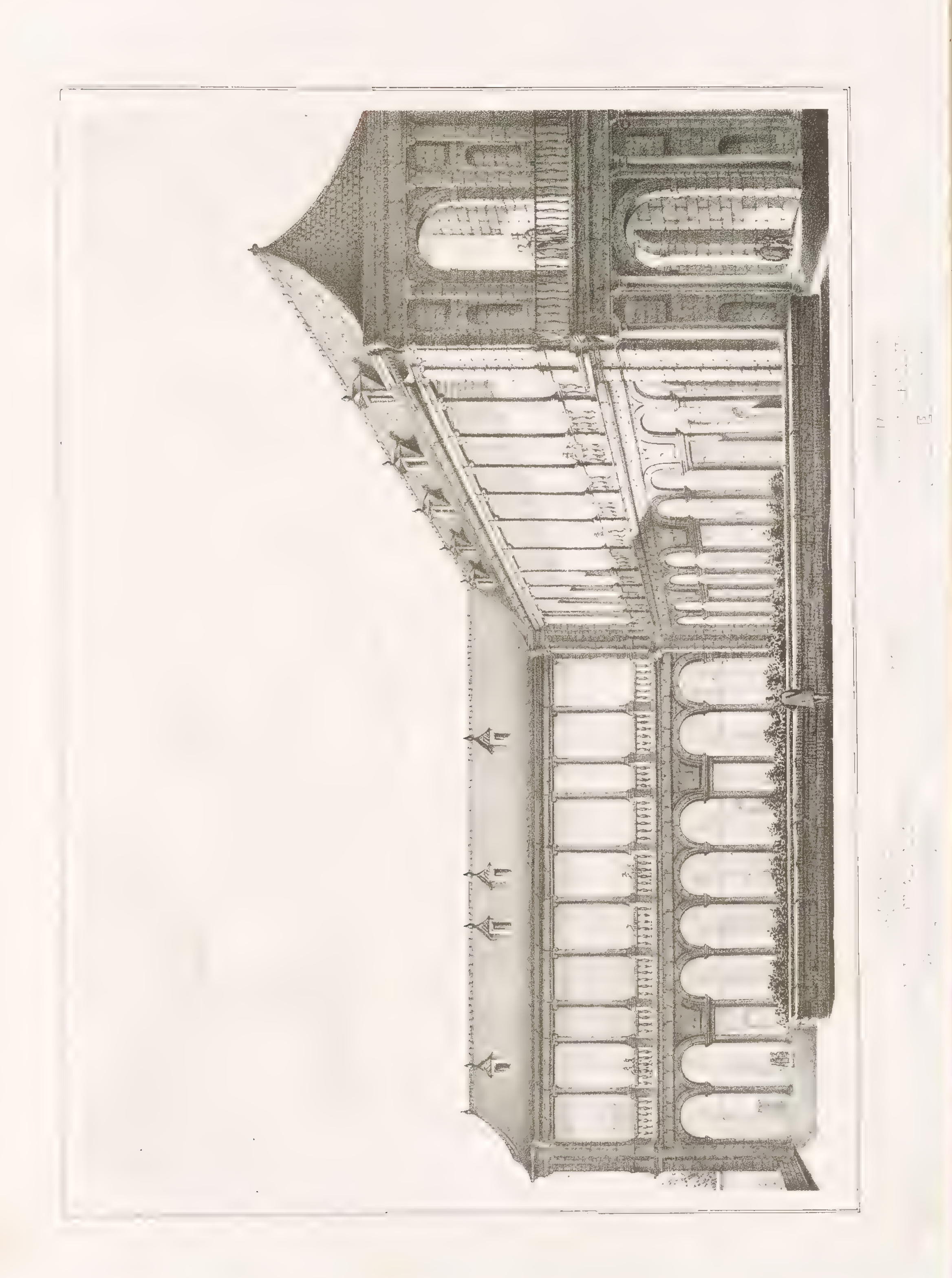
Beaucoup d'erreurs de ce genre ont été malheureusement propagées par quelques auteurs qui ont écrit sur l'Escurial sans l'avoir jamais visité. C'est ainsi que Colmo et Palomino qui se sont copiés l'un l'autre, ne craignent pas de dire que l'architecte de l'Escurial fut J. B. Monegro, erreur qu'on pourrait pardonner à un étranger, mais qu'on ne peut excuser dans un espagnol. Voltaire assure que ce fut un français. Martinien et Moreri disent que le Titien peignit les voûtes de l'église; que le tabernacle est de porphyre, et entouré de 18 colonnes d'agathe; que le monastère avait été construit d'après les plans de Fox, de Pérégrino, et de Bramante même, qui mourut 50 ans avant la fondation de l'Escurial

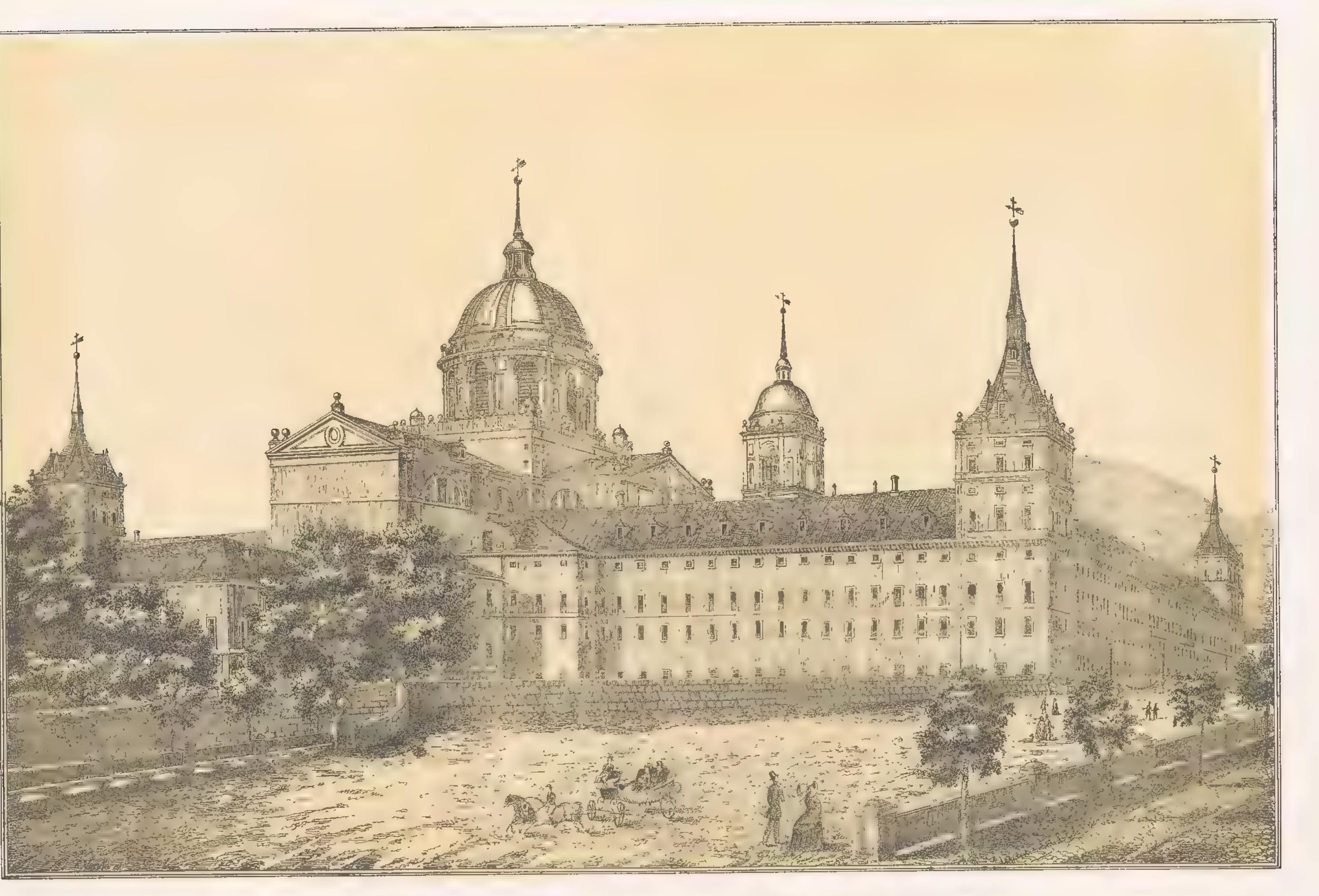
Tuano. en parlant de l'Escurial, désigne Louis de Fox comme le seul architecte du monastère; mais il déclare en même temps qu'il a pris tous ses renseignements dans l'ouvrage même Fox qui fut publié à Paris en 1606. On ne doit donc plus s'étonner de toutes les absurdités qui ont été dites à ce sujet Il paraît d'après ce qu'assure Salazar de Mendoza dans *l'Origine des dignités séculières*, que Louis Fox eut la prétention de se faire passer en France pour l'architecte de l'Escurial, tandis qu'il ne fut simplement qu'un employé de Juanelo Turriano chez qui il apprenait, en qualité d'apprenti, la construction des machines. Il est possible qu'on confonde Louis Fox avec un certain Louis, d'origine française, qui travaillait à l'Escurial comme maçon, ainsi que le fait remarquer avec raison D. Antonio Ponz



EL ESCORIAL Á VISTA DE PÁJARO. — L'ESCURIAL A VUE D'OISEAU









Litografía de F. M. ... Madrid

N° 10

... DEL MONASTERIO DE SAN LORENZO

DU MONASTÈRE ROYAL DE St LAURENT.

0 5 10 20 30 40 50 60 70 80 Metros



SECCION DADA POR LA LINEA **A.B.** DE LA PLANTA DEL MONASTERIO DEL ESCORIAL Y POR LA CUAL APARECE LA FACHADA DEL PATIO DE LOS REYES

(Nº 12.)

COUPE PAR LE POINT DE SECTION **A.B.** DU PLAN DU MONASTÈRE DE L'ESCURIAL, PAR LEQUEL ON VOIT LA FAÇADE DE LA COUR DES ROIS.

80 Metros



ont 10 pieds de haut sur 20 de large, sont formées de trois blocs de pierre comme toutes les portes et les fenêtres de l'édifice, avec leur corniche avancée et soutenue par de petits supports. Celle qui se trouve à droite du spectateur donne accès aux cuisines, aux caves et aux cloîtres inférieurs du couvent; celle qui est à gauche sert d'entrée au séminaire. Chacune a son frontispice particulier, composé de quatre piliers qui montent jusqu'à la corniche principale: sur les deux derniers viennent finir en s'élargissant les deux consoles latérales qui partent de la corniche du fronton supérieur, dont l'entablement est orné de boules placées sur des piédestaux. Les deux colonnes du milieu en supportent deux autres qui encadrent de chaque côté deux fenêtres de demi largeur, au dessous l'une de l'autre, lesquelles soutiennent le fronton triangulaire avec ses boules et ses piédestaux.

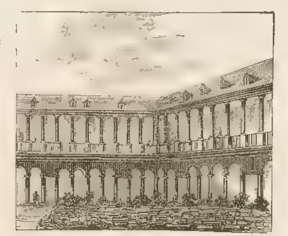
Sans autre ornement que ces trois frontispices, les deux tours, le socle qui longe l'édifice presque au niveau du sol, le cordon tracé à la hauteur de 30 pieds, la grande corniche soutenue par des modillons carrés, qui couronne ce monument, les 4 genres de fenêtres dont le nombre s'élève à 266 dans cette seule façade, les toitures en ardoises d'une hauteur de 25 pieds, tout ce côté présente un aspect à la fois sévère et majestueux, et parfaitement en armonie avec le caractère de ce grand édifice.

FAÇADE MÉRIDIONALE.

En faisant le tour, on arrive devant cette façade, qui est sans contredit la plus belle de toutes, non seulement à cause de sa majestueuse simplicité, mais parce qu'étant bâtie sur un terrain plus bas, elle se trouve avoir plus d'élévation que les autres. Ce côté a 580 pieds de longueur, y compris les deux tours qui en forment les angles; quoiqu'il n'ait point de frontispice ni d'ornements, il n'en a pas moins un aspect agréable, tant à cause de la simplicité que de la régularité de ses lignes. De plus il est embelli par la vue des jardins qui s'étendent à ses pieds comme un tapis magnifique. Au bas se trouve un mur solide en contrefort, tel qu'il convient pour soutenir cette immense construction. Cette façade a 5 rangs de fenêtres. Celles du premier sont toutes fermées avec des barreaux en fer. Celles des autres rangs sont des fenêtres ordinaires; le nombre total est de 296. Ce côté n'a rien de remarquable si ce n'est qu'il contient la première pierre qui fut posée à l'édifice.

PROMENADE DES CONVALESCENTS.

Nous avons peut-être sous les yeux le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait dans l'édifice en général, et dont la description devrait suivre celle du couvent; mais comme il relève la façade méridionale, en lui donnant un air de grandeur, nous nous trouvons dans l'obligation de le décrire ici. On l'appelle *la Promenade des Malades ou des Convalescents.* C'est une charmante galerie qui conduit à la *Compaña*, et qui, au rez-de-chaussée, donne accès aux jardins. On lui a donné ce nom, parce que se trouvant au même étage et voisine de l'infirmerie, et de plus abritée contre les vents du nord et de l'ouest, elle servait de promenade aux religieux convalescents qui, de ce point, jouissaient d'une vue délicieuse, et d'une douce température. Le mur part de la pharmacie, de manière que toute la galerie se trouve en dehors de la façade, à laquelle elle communique par un balcon en fer placé sur la corniche, qu'on a fait à dessein un peu plus large. Cette promenade se compose de deux galeries, l'une au niveau des jardins, et l'autre qui lui est superposée. Chacune a 100 pieds de long sur 20 de large, dans la partie qui regarde le levant comme dans celle qui regarde le midi. La galerie basse appartient à l'ordre dorique, et possède au couchant un joli frontispice composé de quatre colonnes, deux de chaque côté de l'entrée; entre elles il y a une porte cintrée et une niche dans l'intervalle des colonnes. Huit arceaux appuyés sur des colonnes entières forment la partie supérieure, et rendent les intervalles plus étroits mais carrés, attendu que ces arceaux font saillie sur la façade; ils s'ouvrent en face de grandes niches creusées dans le mur intérieur, lesquelles conservent la même distance; il y en a encore de plus petites qui sont garnies de siéges.



GALERIE DES CONVALESCENTS.

La deuxième galerie est de l'ordre ionique; la partie qui regarde le levant présente une façade identique à celle de la galerie inférieure: seulement elle a des piliers en saillie, avec une jolie balustrade en pierre et à rebords interrompue de distance en distance par les piédestaux des colonnes, qui reposent exactement sur celles de l'étage inférieur. Cette construction se termine par une frise et une corniche dentelée, d'un travail exquis, exécutées d'après les dessins de l'architecte Jean de Mora.

FAÇADE ORIENTALE.

Cette façade a 744 pieds de longueur en ligne droite, et 1098 en comprenant les coudes qu'elle fait: ce qui la dépare un peu, c'est le chevet de la grande chapelle, dont le mur, nu et privé de toute espèce d'ornements, forme une vue des plus disgracieuses. Outre la chapelle, il y a encore trois bâtisses qui sortent de l'alignement; la première est celle qui sert de passage pour se rendre de l'église aux appartements du Roi; la seconde est la base des clochers; et la troisième n'est autre chose que le palais lui-même avec deux rangées de fenêtres: celles du rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, ont des grilles mobiles; celles du premier étage n'ont que des appuis en fer.

Du reste, cette façade ressemble parfaitement à celle qui regarde le midi: elle a les mêmes rangées de fenêtres. Tout près de là, dans la cour de la pharmacie, il existe un morceau d'architecture, un des plus hardis et des plus curieux que possède l'Escurial, je veux parler de l'escalier suspendu, placé au midi, et qui conduit à la pharmacie. Nos connaissances spéciales ne nous permettent pas d'apprécier à sa juste valeur le mérite de cet ouvrage remarquable; mais j'ai vu plusieurs architectes distingués demeurer en extase devant ce chef-d'œuvre.

Il vient rarement des étrangers qui, connaissant l'existence de cet escalier, ne demandent à le visiter, afin de pouvoir l'examiner dans tous ses détails.

La porte qui se trouve entre les jardins et les arcades qui s'étendent jusqu'à *la Compaña*, a une voûte en biais qui fait l'admiration de tous les connaisseurs: c'est une arcade corrigée et retaillée après avoir été bâtie, comme il est facile de s'en assurer quand on l'examine avec quelque attention: mais tout en faisant une chose utile, on a vaincu une énorme difficulté.

FAÇADE DU NORD.

Cette façade, comme celle du midi, s'étend sur une longueur de 580 pieds: elle n'a de remarquable que le soubassement de 3 pieds de haut, sur lequel s'élèvent des colonnes en relief qui vont rejoindre l'imposte à la hauteur de 30 pieds, et terminent à la corniche supérieure en séparant entre elles 180 fenêtres et 4 entrées, dont 3 sont importantes. La première, placée à la gauche du spectateur, est munie de garde-fous; c'est la principale entrée du palais: Celle du milieu donne accès aux cuisines et aux autres dépendances de la maison du Roi. La troisième, qui est à côté de la tour du séminaire, fait face au collége. Au pied de la tour des *Dames* on voit une petite porte (les autres trois ont 10 pieds de large sur 10 de haut) par où entraient et sortaient les souverains jusqu'à ce que Charles IV fit placer le grand escalier à côté de l'entrée principale: aujourd'hui ce passage est fermé.

Nous ferons observer que cette façade n'a que 180 fenêtres, afin de pouvoir se garantir plus facilement des vents du nord, si incommodes en cet endroit.

Il résulte donc, d'après ce que nous venons de dire, que le carré occupé par l'édifice est de 3002 pieds mesurés extérieurement; que le nombre des portes, des fenêtres et des niches s'élève à 1142 sur les quatre façades, savoir: 15 portes, 17 niches, et 1110 fenêtres. Nous allons nous occuper maintenant de l'intérieur, que nous diviserons en trois grandes parties, le église, le couvent et le palais.

VESTIBULE DE L'ENTRÉE PRINCIPALE.

Après avoir jeté un regard sur l'édifice, après en avoir admiré la grandeur et la beauté, nous dirigerons nos pas vers la porte principale. Le premier objet qui attire notre vue, c'est le vestibule, passage commun qui met en communication le collége avec le couvent: il a 30 pieds de large sur 84 de long; il se termine en voûte, et aboutit par trois arceaux à la cour des Rois: c'est une œuvre parfaite et achevée de l'architecture religieuse. De chaque côté, il y a une porte dont l'une, celle de droite, conduit aux bureaux de l'administration, et l'autre à la classe de philosophie. Au-dessus de ce vestibule se trouvent les deux bibliothèques, la principale et la bibliothèque haute.

Les trois arceaux sous lesquels on passe en entrant, sont entre des piliers qui ont un demi pied de saillie; sur les côtés il y a deux autres arceaux fermés en maçonnerie, entre lesquels s'ouvrent trois fenêtres. Dans la partie supérieure du vestibule, au-dessus des cinq arceaux, et reposant sur une corniche de 2 pieds de longueur, on voit cinq fenêtres avec des balustrades en fer placées sur la corniche principale de la cour: au-dessus se trouvent cinq fenêtres carrées, qui donnent jour à la bibliothèque principale. On remarque un plus haut, et séparés par une imposte, cinq œils-de-bœuf destinés à éclairer la salle des manuscrits. Ces ouvertures donnent une certaine grâce à cette façade, qui n'a pas moins de 140 pieds de haut.

COUR DES ROIS.

Cette cour est ainsi appelée à cause des statues des six rois de l'Ancien Testament, dont les proportions colossales appellent l'attention de tous les curieux. Elle a 230 pieds de long sur 136 de large. Les murs latéraux en pierre de taille travaillée sont garnis de distance en distance de pilastres solides et en relief: du soubassement ils vont rejoindre l'entablement à 34 $^1/_2$ pieds de hauteur, et finissent à la large corniche soutenue par des supports carrés. Entre ces piliers on distingue quatre rangées d'élégantes fenêtres: celles du premier et du second rang ont des grilles; les autres n'ont que des appuis en fer. Leur nombre forme un total de 267, en y comprenant celles des mansardes et des tours.

Quarante pieds avant d'arriver à l'église, dont la façade est la principale de cette cour, on monte sept marches larges et commodes, formant ensemble une élévation de 5 pieds au bout desquelles on trouve un palier qui semble servir de soubassement au frontispice qui décore si élégamment cette façade. Ce frontispice forme dans la partie basse cinq portes cintrées de 14 pieds de large sur 26 de haut; les trois du milieu sont un peu plus saillantes que les autres; des deux côtés s'élèvent six grandes colonnes de l'ordre dorique, les deux du milieu sont seules, tandis que les quatre autres sont accouplées, dont la base, les chapiteaux, la frise et la corniche produisent le meilleur effet. Au-dessus de ces portes cintrées et au même niveau, il y a cinq fenêtres de 7 pieds de large et 12 $^1/_2$ de haut, avec des barreaux en fer. Cette partie finit à la même hauteur que le vestibule, c'est-à-dire, à 61 $^1/_2$ pieds au-dessus du sol, se rattachant et s'harmonisant avec les piliers et les saillies de celui-ci.

Sur la partie inférieure du frontispice s'en élève une seconde plus riche et plus majestueuse. Au-dessus des colonnes se dressent six grands piédestaux qui soutiennent six statues colossales d'un travail remarquable. Chaque piédestal a 13 pieds d'élévation et chaque statue 17; chacune d'elle est en pierre travaillée; cependant les têtes, les mains et les extrémités des pieds sont en marbre blanc. Elles sont dues au ciseau du célèbre sculpteur tolédan Jean Baptiste Monégro. Outre ces six statues, ce sculpteur fit encore celle de Saint Laurent également en pierre, qu'on voit sur la façade de l'entrée principale. Les restes de l'énorme bloc de pierre d'où furent tirées les sept statues existent encore dans un champ appelé, sans doute pour ce motif, le champ des Rois, tout auprès du village de Peralejo. Sur ce bloc on lit l'inscription suivante, composée en espagnol de trois vers rimés, mais d'un goût détestable, qui n'ont d'autre mérite que d'exprimer l'orgueilleuse pensée de leur auteur.

Seis reyes y un Santo	Six rois et un Saint
Salieron de este canto,	Sont sortis de ce bloc,
Y quedó para otro tanto.	Et il en est encore resté la moitié.

Ces statues, placées d'après les conseils du célèbre Arias Montano, dans l'ordre qu'elles occupent, représentent six rois de la tribu de Juda et de la famille de David, lesquels contribuèrent, sous leur règne, à embellir ou à restaurer le temple de Jérusalem. Arias Montano composa, par ordre de Philippe II, les inscriptions qu'on devait mettre au bas de chaque statue; mais ces inscriptions s'étant perdues, le savant P. Siguenza fut chargé d'en faire d'autres, qui ne servirent pas non plus parce qu'elles furent trouvées trop longues. On ignore le nom de celui qui a composé celles qui existent aujourd'hui, quoiqu'on suppose que l'historien P. Santos en soit l'auteur. Elles sont gravées en lettres noires sur un carré de marbre blanc qui se trouve au milieu de chaque piédestal. On y lit le nom de chaque roi dans l'ordre suivant en commençant par la gauche.

JOSAPHAT (1).

Il a dans sa main droite une hache qui pèse 2 arrobes, et à côté de lui deux pains et un bouc, pour signifier qu'après avoir détruit les bois profanes, il rétablit les sacrifices de loi. C'est ce qui est expliqué dans l'inscription gravée sur le piédestal, ainsi conçue: *Lucis ablatis, legem propagavit; Après avoir détruit le culte des idoles, Josaphat rétablit le culte de la loi.*

EZECHIAS.

Ce roi symbolise la restauration de l'autel du temple, qui eut lieu pendant son règne. Il tient à la main une navette en bronze qui pèse 8 arrobes (environ 100 kilogr.): à ses pieds on voit un bouc. L'inscription du piédestal est celle-ci: *Mundata domo, Phase celebravit; Après avoir purifié le temple, Ezéchias célébra la Pâque.*

DAVID.

Comme ce roi était un guerrier et un homme de batailles, Dieu ne voulut pas qu'il lui élevât un temple. On aperçoit entre les plis du manteau la poignée d'une énorme épée, dont le poids est de 5 arrobes moins 1 livre; elle est en bronze.

(1) L'ordre chronologique et de préférence qu'on leur donna n'est pas celui qu'ils occupent; autrement ils se trouveraient placés ainsi qu'il suit: David, Salomon, Ezéchias, Josias, Josaphat, Manassés; mais nous avons cru devoir les citer dans l'ordre où ils sont placés.

Il appuie une main sur une harpe de la même matière, qui pèse 15 arrobes et 16 livres. L'inscription du piédestal est ainsi: *Operis exemplar à Domino recepit; David reçut des mains du Seigneur le modèle du temple.*

SALOMON.

Salomon, fils de David, bâtit et consacra le temple; en sa qualité d'homme savant et d'historien sacré, on le représente tenant un livre à la main. Voici l'inscription qui le concerne: *Templum Domino ædificatum dedicavit; Il bâtit le temple et le consacra au Seigneur.*

JOSIAS (1).

Pour signifier que les rois saints et pieux doivent plutôt se servir de la loi de Dieu que de leur autorité, il laisse entrevoir le livre de la loi, qui est en bronze, et dont le poids est de 2 arrobes. L'inscription du piédestal dit: *Volumen legis Domini invenit; Josias trouva dans les ruines du temple le livre de la loi.* (Deutéronome.)

MANASSES.

Ce roi tient dans la main gauche un compas et une équerre; à ses pieds on voit une grosse chaîne et les dépouilles d'un esclave, emblèmes qui symbolisent le soin et l'activité qu'il mit à réparer les murailles de la ville sainte, à rejeter du temple les idoles qu'il y avait fait placer durant son impiété, et à rétablir l'autel des sacrifices. On lit au bas: *Contritus, altare Domini instauravit; Manassés, dans son repentir, rétablit l'autel du Seigneur.*

Toutes ces statues ont les sceptres et les couronnes, ainsi que les insignes de la royauté en cuivre doré à feu; chaque couronne a coûté 400 ducats, et pèse 4 arrobes l'une dans l'autre; chaque sceptre 200 ducats et chaque statue 2200; de manière qu'on ajoutant environ 1000 ducats pour les insignes, chaque roi revient à 195.000 réaux (environ 50.000 fr.)

Parmi les rois de l'ancien Testament, on choisit de préférence ceux-ci, à cause de la part plus ou moins active qu'ils prirent dans la fondation ou la restauration du temple.

On ne peut s'empêcher de reconnaître combien fut grande et sublime l'idée d'Arias Montano lorsqu'il conseilla de graver en caractères ineffaçables sur le front de ce somptueux monument l'histoire de la première maison consacrée à Dieu, de l'œuvre grandiose de Salomon, du temple de la loi ancienne.

Les piédestaux sont reliés entre eux par un balcon en fer, au bas duquel on a laissé extérieurement un espace vide qui longe toute la façade. Derrière ces statues, on voit en relief sur le mur de l'église six pilastres qui courent le long des trois larges fenêtres. La façade termine par un admirable fronton, dont la corniche inférieure est coupée par l'ouverture d'une immense fenêtre cintrée aussi large que les portes d'entrée du rez-de-chaussée. Celle-ci occupe une grande partie de la façade, dont elle fait ressortir la forme élégante.

Sur les côtés de l'église, et construits sur les angles, s'élèvent deux clochers en pierre de taille, qui ne commencent à se dessiner qu'à la hauteur de 80 pieds. Au niveau du toit on voit la corniche du second corps, où s'élève une espèce de soubassement de 8 pieds de haut, sur lequel on a construit quatre pilastres d'un demi pied de saillie, assemblés de deux en deux sur les côtés. Dans l'intervalle de ces pilastres il y a deux niches séparées par une imposte unie; entre les pilastres du milieu s'ouvrent deux fenêtres. Celle d'en bas est carrée tandis que celle qui la domine est cintrée. Cette dernière, dans le clocher qui est à droite, contient le cadran de l'horloge. Cette partie termine par une large corniche. La troisième ressemble à la seconde pour ce qui est des ornements: la seule différence qui existe c'est qu'au lieu d'y avoir deux fenêtres, il n'y en qu'une cintrée, ayant 32 pieds de haut sur 14 de large: ici la largeur n'atteint pas la moitié de la hauteur, qui est la proportion la plus belle et la plus parfaite, en ce qu'elle diminue, à une grande distance, les lignes droites. La tour de chaque clocher est terminée par une plate-forme garnie d'une balustrade en pierre, et coupée de distance en distance par des piédestaux avec des boules, qui correspondent aux pilastres inférieurs. Sur la plate-forme s'élève au centre un piédestal circulaire qui supporte la coupole du clocher, laquelle se termine par une lanterne à huit fenêtres, surmontée elle-même par une autre petite coupole, qui finit par une aiguille en pierre. Au-dessus de l'aiguille est placée une boule un peu renflée et faite du même métal que les cloches, et dont chaque moitié a été fondue séparement; enfin, vient la croix avec la girouette. La première a 12 pieds de haut, et la seconde en a 9: les deux s'élèvent à 270 pieds au-dessus du sol. Dans la tour qui est à droite de l'église se trouvent l'horloge et les cloches.

Il n'y a rien dans la tour de gauche, le carillon qui s'y trouvait, ayant été détruit deux fois par le feu.

Ces deux tours, qu'on croirait sorties du même moule, sont vraiment remarquables par l'élégance de leurs proportions et la richesse de leur architecture. Si on les voyait s'élever de terre séparément et dans un endroit découvert, si on avait pu les isoler du reste de l'édifice d'une distance égale à leur grosseur, elles auraient bien certainement gagné en beauté, en légéreté et en grandeur.

---

(1) La tête de cette statue fut remplacée en 1856.













NUMERO 109.

Estátuas colocadas en el patio de los Reyes.

Statues placées dans la cour des Rois.



EL PATIO DE LOS REYES
EN EL ESCORIAL

N.º 82

LA [illegible]
[illegible]



La façade de la cour qui regarde celle que nous venons de décrire, est semblable au premier corps; elle a le même nombre d'arceaux et de fenêtres, avec la seule différence que les colonnes enchâssées, les soubassements, les chapiteaux sont remplacés par des pilastres et des bandes qui n'ont qu'un demi pied de saillie: les impostes et les corniches qui font le tour de toute la cour, se prolongent également sur les quatre façades. Il y a 267 fenêtres, y compris celles des clochers et des mansardes. Là se termina la construction du Monastère; la dernière pierre qui fut placée, se trouve dans la corniche supérieure à côté du collége, au-dessus de la huitième fenêtre en partant de celle qui touche à l'église.

VESTIBULE DE L'ÉGLISE.

En montant les 7 marches qui conduisent à l'église, après avoir traversé la porte principale, nos regards s'arrêtent sur cinq arceaux ouverts dans le mur, avec une porte chacun. Les trois du milieu donnent accès à l'église; les deux latérales conduisent à deux petites cours qui s'étendent le long du chœur et l'église; jadis il y existait une entrée qui a été murée plus tard. Ces dix portails forment le magnifique vestibule de ce temple, qui a 138 pieds de long sur 20 de large. La construction en est solide, et bien comprise; on y voit des pilastres, des niches; la voûte en pierre et travaillée avec art représente des ronds, des carrés, des bandes. Sur les deux côtés, il y a deux portes de 8 pieds de large sur 16 de haut, dont l'une, celle de droite, mène à la loge du concierge, à la salle de la Trinité et au Couvent; l'autre sert d'entrée au collége.

La porte principale de l'église, qui est celle du milieu, remplit toute l'ouverture, avec une imposte vitrée: celles du côté sont moins grandes; les montants et les moulures sont en bois d'acana le plus fin, et les panneaux en chêne. L'ignorance, dont le souffle destructeur s'introduit partout, fut la cause sans doute qu'en 1827 on eut la fatale idée de les peindre en vert, détruisant ainsi d'un coup de pinceau une œuvre qui avait coûté tant de temps et tant d'argent, et cachant aux regards de l'observateur pendant 29 ans le mérite et la beauté de ces portes. Heureusement de nos jours, et grâce à l'intelligente initiative du dernier intendant de la Couronne, on a fait disparaître cette couleur grossière, et on a rendu à ces portes leur premier éclat. Les beaux marteaux, faits expressément pour ces portes, et qui restaient là depuis longtemps sales et rouillés, ont été repolis, et remis à leur place.

Les deux portes latérales sont également carrées, avec des impostes vitrées et en même temps cintrées par le haut. De chaque côté de l'arceau il y a deux médaillons de marbre noir, où sont gravées en lettres de cuivre dorées à feu les deux inscriptions suivantes:

Celle de gauche:

D. LAURENT. MART. PHILIPP. OMN. HISP. REGN.
UTRIUSQUE SICIL. HIERUS. ETC. REX,
HUJUS TEMPLI PRIMUM DEDICAVIT
LAPIDEM D. BERNARDI SACRO DIE
ANNO M.D.L.XIII.
RES DIVINA FIERI IN EO COEPTA PRIDIE
FESTUM D. LAURENTII
ANNO M.D.LXXXVI.

Celle de droite:

PHILIPP. II. OMNIUM HISP. REGNOR.
UTRIUSQUE SICIL. HIER. ETC. REX
CAMILLI CAJET. ALEXANDR.
PATRIARCHÆ NUNTII APOST.
MINISTERIO HANC BASILIC. S.
CHRISMATE CONSECRAND.
PIE AC DEVOTE CURAVIT DIE
XXX AUGUST. ANN. MDXCV.

La traduction de la première est comme suit:

Philippe, Roi de toutes les Espagnes, des Deux Siciles et de Jérusalem, plaça la première pierre de cette église le jour de Saint-Bernard l'an 1563. *On commença à y célébrer les Saints Offices la veille de Saint-Laurent l'an* 1586.

La traduction de celle de droite est la suivante:

Philippe II Roi de toutes les Espagnes, des Deux Siciles et de Jérusalem, etc., fit consacrer avec piété et solennité cette église par le Nonce de Sa Sainteté, Camille Gaetan, Patriarche d'Alexandrie, le 30 *août* 1595.

Ces deux inscriptions se trouvent reproduites du côté intérieur de l'église et à la même place, mais sur des pierres carrées.

BAS CHŒUR, OU PARVIS DE L'ÉGLISE.

En entrant par une de trois portes dont nous avons parlé plus haut, on se trouve en face du bas-chœur, qui est comme la miniature de l'église: sur un espace de 60 pieds carrés, on y retrouve en petit tout ce que nous aurons à signaler dans celle-ci. La voûte en pierre est un morceau d'architecture remarquable: les piliers de la nef intérieure forment un arc très-large et très-évasé, dont la hardiesse fait l'admiration de tous ceux qui la voient; on ne peut comprendre qu'elle puisse se soutenir, et bien moins encore qu'à 30 pieds de haut elle supporte le poids énorme de tout le chœur. Cette solidité provient sans doute de la taille des pierres et de la force de résistance que l'architecte a su leur donner (1).

Cette magnifique voûte est soutenue par quatre piliers, d'où partent quatre arceaux de 12 pieds de large sur 26 de haut, formant tout autant de portes. Les deux de côté donnent sur de petits cloîtres; celle de face conduit à l'église. Il y a encore dans ce parvis deux petites nefs, qui ont à chaque angle une chapelle. Les deux qui se trouvent à chaque côté de l'entrée principale servent de prisons. Les deux autres, fermées avec des grilles, sont consacrées, l'une à Saint Cosme et l'autre à Saint Damien, où les prêtres étrangers et un grand nombre de religieux mendiants disaient anciennement la Messe. Chacun des quatre piliers a vers sa base un bénitier en marbre et d'un travail remarquable; chaque bénitier est surmonté d'une croix, peu en rapport avec la magnificence de cet édifice.

CHŒUR DES SÉMINAIRES.

On appelle ainsi l'espace compris entre le bas-chœur et l'église: il mesure 14 pieds de large sur 48 de long. Il est entouré de stalles en noyer: les dossiers forment des pilastres de forme dorique. Les panneaux intermédiaires servent de portes à des armoires, où sont renfermés les livres destinés aux Messes de l'aube, que les séminaristes chantaient dans cet endroit, qui leur servait de chœur. La sortie de cette partie de l'église se compose de trois grandes portes cintrées: celle du milieu a 13 pieds de large sur 26 de haut, tandis que les deux autres n'ont que 9 pieds de largeur sur 18 de hauteur. Elles sont toutes garnies de grilles en bronze, aussi riches qu'élégantes. Elles se composent d'un large soubassement, sur lequel s'élèvent des balustres cannelées, ornées de belles moulures qui courent jusqu'à la corniche, à la hauteur des impostes qui servent de couronnement aux arceaux. Le dessus des portes est formé par des demi-cercles, des triangles; le centre se compose d'un rond où l'on voit une croix en cuivre. C'est par la porte du milieu qu'on pénètre dans la magnifique église de l'Escurial.

L'ÉGLISE.

Considérée dans toute sa longeur, y compris les dépendances qui la complètent, c'est-à-dire, depuis la façade des six rois jusqu'au mur qui donne sur le petit cloître du palais, l'église a 364 pieds, tandis que sa largeur est de 230 pieds, en comptant de la muraille du cloître du couvent jusqu'à celle qui forme la grande galerie du palais. En ne comprenant strictement que l'espace qu'elle occupe, sa longueur se réduit à 180, c'est-à-dire, depuis les grilles de bronze jusqu'à la première marche de la grande chapelle, d'un mur à l'autre, sans compter les couloirs, les passages, et les chapelles qui se trouvent au même niveau, à 30 pieds de hauteur. L'église est par conséquent carrée; les piliers forment une croix grecque. Toute l'architecture appartient à l'ordre dorique, qu'on a choisie sans doute comme plus conforme à la sévérité et à la simplicité du monastère. Toute cette construction repose sur quatre forts piliers carrés, placés au milieu de l'église, construits en pierres de taille blanche et de la plus belle qualité. Ces piliers ont 30 pieds de grosseur, et se trouvent à 53 pieds de distance les uns des autres, en les mesurant à leur base: en face il y en a huit autres paraissant sortir de la muraille, et éloignés de 30 pieds des premiers.

Sur tous ces piliers s'arrondissent 24 arceaux, qui se prolongent autour de l'église, de façon que quelque soit son point de vue le spectateur a toujours devant lui la perspective de deux nefs, ce qui est un nouveau mérite dans cet édifice.

---

(1) On raconte que Philippe II, craignant que le chœur ne s'écroulât, obligea Jean Herrera à faire placer un pilier au-dessous pour prévenir un semblable malheur. Cet architecte, sûr de son œuvre, mais voulant condescendre aux désirs du Roi, fit en effet élever une colonne, mais il eut soin de laisser entre elle et la voûte un petit espace. Ce monarque ignorait ce subterfuge. Longtemps après Herrera lui proposa de faire enlever cet appui incommode. Philippe y consentit, mais qu'on juge de sa surprise lors qu'il le vit passer une feuille de papier entre la voûte et le pilier. Tout ceci n'est qu'un conte assez spirituellement arrangé, puisque aucun historien ne le rapporte. Si le fait eût été vrai, ce pilier aurait produit, en cet endroit, un effet déplorable.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette voûte et qui justifie sa solidité, c'est qu'une personne placée au centre du chœur, à egale distance du lutrin et de la stalle du Prieur, en frappant du pied, sent remuer et osciller cette masse enorme de pierres.

Les quatre gros piliers du milieu sont coupés dans les angles: les côtés qui donnent sur les grandes nefs sont ornés de deux pilastres cannelés d'un pied de saillie, séparés entre eux par une distance de 5 pieds. Ceux qui font face aux petites nefs sont tout unis. Il y a dans cet espace deux niches de 9 pieds de large sur 10 de haut, ayant la même architecture que les piliers en face. Les niches d'en bas, au nombre de seize, forment autant de chapelles spacieuses. Les niches d'en haut sont vides, et sans autre ornement que l'appui en bronze, excepté celles de la partie du midi, où se trouvent deux orgues portatives. Sur les deux faces de la grande nef qui s'étend du sud au nord, on trouve six chapelles, placées trois de chaque côté, toutes avec leurs autels. L'autel du milieu est plus grand que les deux autres. Ils reproduisent dans leur ensemble la façade de l'église, avec cette seule différence, qu'au lieu de grilles il y a trois autels. Parmi les trois arceaux que forment les chapelles, celui du milieu est plus grand que les deux autres: ils sont séparés par deux rangs de pilastres, et fermés par une grille en bois, dont la peinture imite la couleur du bronze. Derrière ces grilles il y a une autre chapelle, où se trouvent les autels dont nous avons déjà parlé.

Au-dessus de la corniche s'élève un socle de 10 pieds de haut, courant sur toute la longeur de l'église, avec trois fenêtres carrées correspondant avec les arceaux qui sont au-dessous. Ce socle est orné de pilastres que couronne une corniche élevée à 55 pieds au-dessus du sol, et garnie d'un balcon en bronze. C'est là que se trouvent placées les magnifiques orgues qui occupent toute la largeur de la nef, et qui ont une hauteur de 95 pieds. Les deux buffets son formés de six colonnes de l'ordre corinthien, supportées par des piédestaux en relief: c'est dans l'espace laissé vide par les colonnes que sont les tuyaux des orgues. Les quatre interstices des côtés sont carrés; celui du milieu s'arrondit en arceau dans le haut, et après avoir dépassé l'architrave, la frise et la corniche, va se terminer par un fronton triangulaire, surmonté lui-même de trois boules avec leurs pieds. Les boiseries sont en bois de sapin des environs de Cuenca, travaillées et dorées avec le plus grand soin; elles sont l'ouvrage d'un italien nommé Giuseppe Flecha.

Les orgues furent construites par Masigiles et ses fils, habiles facteurs de cette époque. Autrefois elles étaient de première classe et contenaient 32 registres et 2 claviers. Aujourd'hui il ne reste plus que la boiserie, l'intérieur ayant été complètement démonté. Ces orgues, ainsi que celles du chœur, coûtèrent 295.897 réaux et 28 maravédis.

Aux huit extrémités des petites nefs il y a aussi huit voûtes de 13 pieds de large sur 26 de haut. Celles qui sont au levant renferment les autels des reliques. Celles du côté du nord et du midi sont converties en chapelles, toutes garnies de grilles en bois bronzé: elles communiquent avec la sacristie et le cloître principal. Les arceaux du côté du couchant sont en bronze, et servent de passage pour se rendre à deux chapelles qui ont 68 pieds de long sur 22 de large. La voûte est en pierre gracieusement ornée de bandes et de dessins capricieux, sculptés. Les murs de ces chapelles sont remplis de pilastres saillants, entre lesquels sont placés quatre autels, avec deux autres plus petits, qu'on voit au centre de l'arceau de chaque extrémité. Sur l'autel du côté gauche était jadis la statue de Notre-Dame de la Protection (Patrocinio), objet d'une vénération toute particulière, et qu'on a transportée dans la chapelle qu'on voit à droite en entrant dans l'église. On conserve dans la chapelle ci-dessus le chandelier triangulaire dont on se sert pendant les offices de la Semaine Sainte, ainsi que le candélabre nommé *Clavel*, qui se place à la tête du cercueil lorsqu'un monarque vient de mourir. Dans une chapelle placée dans la façade du nord, au lieu d'autel il y a une fontaine en marbre travaillé, où les moines venaient se laver les mains avant de célébrer le saint sacrifice de la Messe.

Au-dessus des onze arceaux ouverts dans le mur des quatre petites nefs, on voit autant de médaillons en marbre blanc, ayant chacun une croix en jaspe: ces croix furent suspendues le jour de la consécration de l'église; la douzième est placée derrière le maître-autel.

La corniche située au-dessus des chapelles et des grilles dont il est question, fait tout le tour de l'enceinte: au niveau de la corniche, et entre les murailles des cloîtres, existent différents passages dont la largeur varie selon les endroits qu'ils traversent et selon leur destination spéciale: ils suivent tous les contours de l'édifice. Toutes les ouvertures de ces couloirs, dont les appuis et les balustrades sont en bronze, donnent sur l'église, et se trouvent au niveau du chœur: la décoration est en parfaite harmonie avec les pilastres qui sont au-dessous. Dans la partie de l'ouest ces couloirs sont remplacés par des chapelles où l'on garde les reliques. Au nord et au midi, il y a quatre autels aux extrémités: nous parlerons plus tard des tableaux qu'on y remarque: dans la partie du couchant se trouvent le chœur et l'avant-chœur.

Sur les arceaux des petites nefs et sur les chapiteaux des grands piliers repose un architrave de l'ordre dorique, à une hauteur de 65 pieds. Au même niveau, et dans l'épaisseur du mur, qui n'a pas moins de 17 pieds, il y a quatre escaliers en spirale d'un travail remarquable, qui conduisent à un passage cintré non moins admirable, ayant 4 pieds de large sur 8 de haut, qui suit tous les contours de l'église en passant derrière le maître-autel.

Sur les quatre arceaux qui s'arrondissent au centre, en venant s'appuyer sur les quatre grands piliers s'élève le cercle, avec sa corniche et son cordon, sur lequel repose le piédestal circulaire de 22 pieds de hauteur qui soutient le dôme, dont le diamètre est de 62 pieds et la circonférence de 207. A l'extérieur cette circonférence est plus considérable, attendu que les murs de cette partie de l'édifice ont une épaisseur de 14 pieds. Sur l'architrave s'élèvent 16 pilastres saillants de l'ordre dorique, entre lesquels s'ouvrent huit grandes fenêtres cintrées, qui éclairent l'intérieur de l'église, et qui ont 13 pieds de largeur sur 27 de hauteur. Elles sont couronnées par une corniche du même style. Sur la corniche se trouve une galerie avec une rampe en fer; c'est là que commence la voûte du dôme, qui termine à la naissance de la lanterne, soutenue par 16



bandes qui, partant du sommet des pilastres, vont se perdre dans le couronnement. La lanterne est percée de 8 fenêtres ayant 18 pieds de haut; elle est surmontée d'une autre lanterne plus petite, qui soutient une espèce d'aiguille en pierre cannelée, servant elle-même de base à une boule en cuivre de 7 pieds de diamètre: sur cette boule se dresse une croix qui pèse 136 arrobes, et qui couronne tout l'édifice. De sorte que du pavé de l'église à l'extrémité de la croix il y a 330 pieds d'élevation; cependant il manque un piédestal de 11 pieds, sur lequel on devait placer les colonnes.

On renonça à cette idée, à cause du peu de solidité que présentait le pilier placé à l'angle du nord-est, lequel commença à se fendre lorsqu'il n'avait encore que son propre poids à soutenir. On résolut alors de l'alléger en supprimant ce piédestal. On aurait même fermé les niches où se trouvent les 16 autels, si Jean de Herrera ne s'y était fortement opposé: il avait compris que le défaut ne consistait pas dans le poids, mais dans l'assise et l'inégalité des pierres, tant du dehors que du dedans. Les connaisseurs durent se rappeler qui était arrivé quand on construisait le Vatican à Rome, où les piliers se fendirent sous le poids exagéré de l'immense tribune que faisait construire l'architecte Bramante. Le temps a prouvé suffisamment depuis combien cette crainte était peu fondée: on a reconnu que ce pilier pouvait non seulement soutenir le poids qu'on lui ôta, mais encore un poids bien plus considérable.

Ce défaut, qui cependant ne frappe pas trop les regards à l'intérieur, n'en est pas moins une chose regrettable. Il en résulte qu'à l'extérieur le dôme est plus bas et plus mesquin qu'il ne devait être, et que les colonnes, privées de ce soubassement, ne peuvent être aperçues que du haut des montagnes voisines.

Le pavé de l'église est en marbre blanc et gris: les dalles ont chacune deux pieds carrés, et sont placées avec le goût et la sévérité qui conviennent à un édifice de cette importance et de ce caractère.

FENÉTRES.

Cette magnifique église est eclairée par 38 fenêtres, distribuées de la manière suivante: les seize du dôme, deux audessus des orgues du parvis, trois dans le chœur, deux dans chacun des avant-chœurs, une au-dessus de chaque autel des reliques; les autres se trouvent réparties autour des nefs, dans la galerie ouverte dans l'épaisseur des murs: elles correspondent aux arceaux qui se trouvent au-dessus de la grande corniche. Nous ne parlons par de celle qui est derrière le sanctuaire. Toutes ces fenêtres, garnies de croisées, donnent à cet édifice du jour et de la gaîté. L'ensemble de cette construction, pour ce qui regarde la maçonnerie, coûta 5.512.146 réaux.

Après avoir terminé la description de la partie architecturale de l'église, il paraîtrait tout naturel de renvoyer, après d'autres détails, l'énumération des tableaux et des peintures qu'on y remarque. Il nous a semblé, au contraire, plus commode et plus rationnel, que les personnes qui visitent ce monument, trouvent à côté de la description des lieux l'explication des objets d'art qu'on y voit.

Les voûtes sont construites en briques, et couvertes extérieurement de la même manière en feuilles de plomb. Elles furent dès le principe stuquées en blanc et semées d'étoiles bleues; mais sous le règne de Charles II, longtemps après la fondation du monastère, elles furent peintes à fresque par le célèbre Jourdan, qui exécuta avec autant de rapidité que de talent, pour les léguer à la postérité, ces belles productions de son génie (1).

Après les divers changements apportés dans la collocation des tableaux, D. Vicente Poleró y Toledo, le restaurateur du Musée de peintures nommé en 1854 pour faire partie de la commission chargée de la restauration des tableaux du Monastère de l'Escurial, eut l'heureuse idée de les placer par ordre, et d'en former un catalogue explicatif. Tant à cause de la justesse de ses observations que de la valeur qu'a pour nous l'opinion personnelle de cet artiste distingué, nous suivrons l'ordre de son catalogue dans la description que nous allons commencer.

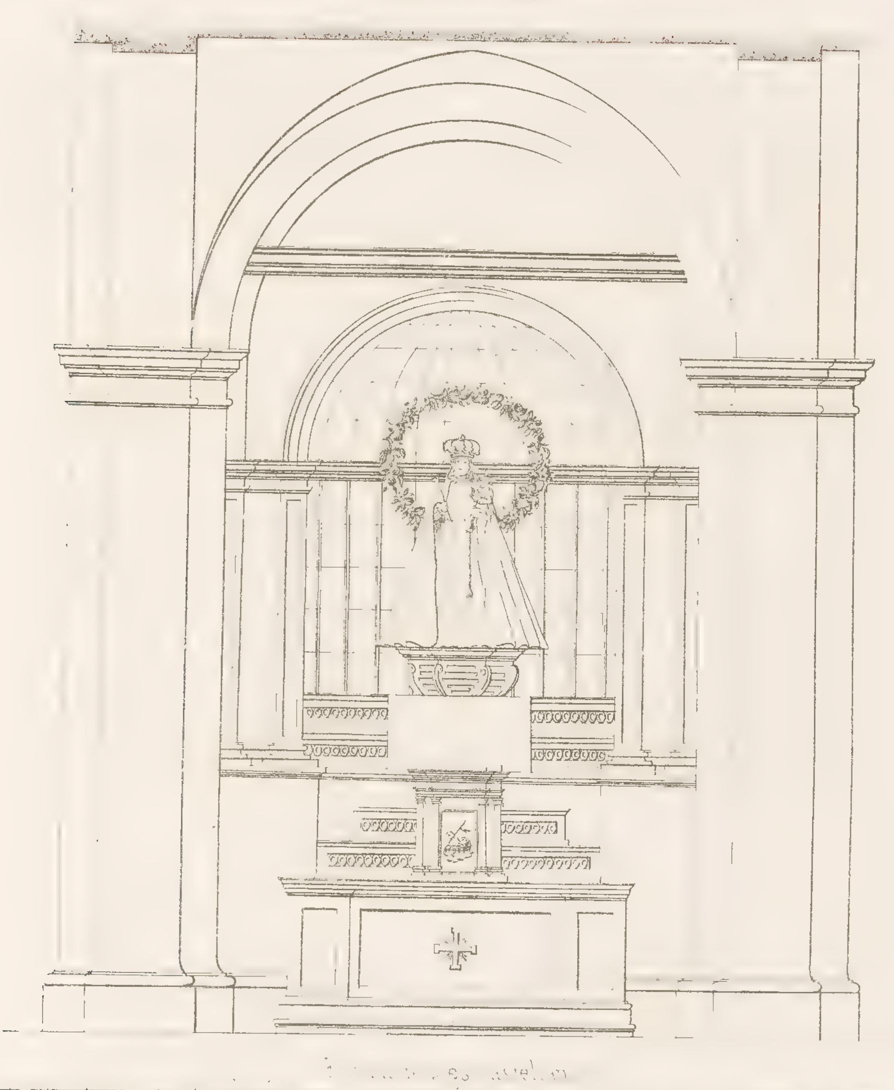
FRESQUES DE LA VOUTE DE L'EGLISE.

Les huit voûtes dont se compose l'église, sont toutes peintes par Jourdan; nous les décrirons en conservant l'ordre que suivit Jourdan quand il les peignit.

La première, qui est celle de l'angle nord-ouest, placée au-dessus de l'autel de l'Annonciation, représente le mystère de l'Incarnation. Il y est symbolisé par une femme enveloppée de rayons de soleil, ayant sur la tête une couronne d'étoiles et la lune sous ses pieds; l'ange vient lui annoncer la mystérieuse conception. Le Saint-Esprit la couvre de son ombre, le

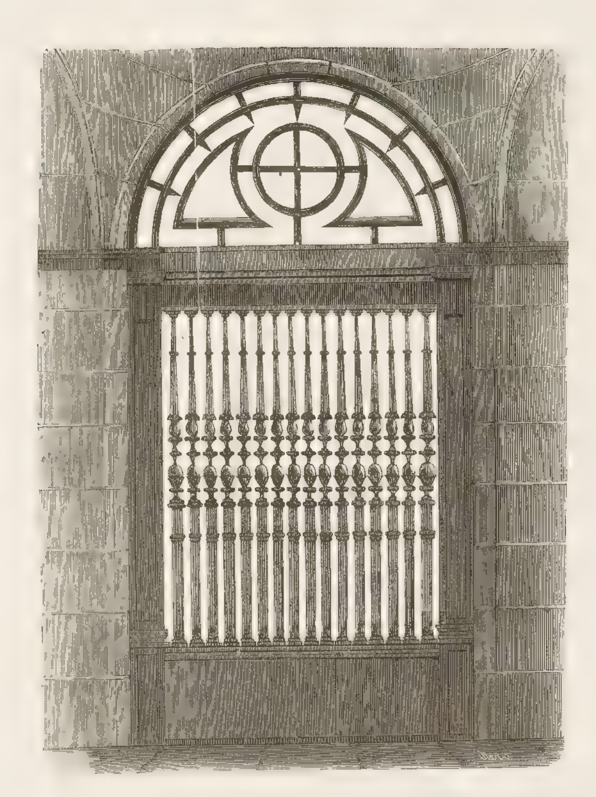
(1) On assure qu'il fit en sept mois toutes les fresques qu'on voit à l'Escurial.

N.º 60.



ALTAR DE NUESTRA SEÑORA DEL PATROCINIO EN EL ESCORIAL.

AUTEL DE NOTRE DAME DE BON SECOURS À L'ESCURIAL



Verjas del templo. | Grille de l'Eglise.

NÚMERO 17.





NUMERO 112.

Interior de la Iglesia del Escorial. | Intérieur de l'Eglise de l'Escurial.



NUMERO 112.

Interior de la Iglesia del Escorial. | Intérieur de l'Eglise de l'Escurial.

Père Eternel la contemple avec tendresse, le Fils la regarde comme sa Mère, et Saint Joseph, portant une branche de lis, l'accompagne comme un gardien fidèle. Au midi se trouve l'Adoration des Mages: au nord on voit l'archange Saint Michel après la révolte des mauvais anges qui furent précipités dans les abîmes: la voûte de l'ouest représente les bons anges glorifiant le Seigneur. Aux angles de cette voûte sont peintes les quatre Sybilles, qui prédirent les mystères de la Rédemption: celle de Cumes, qui annonça l'Incarnation du Verbe divin; celle d'Erythrée, qui prédit la paix et l'abondance que la venue du Messie donnerait au monde; la Sybille persique, qui annonça la prédication de Saint Jean-Baptiste, le baptème du Christ dans les eaux du Jourdain; enfin la Lybienne, qui prophétisa les milacres du Sauveur. Cette dernière fresque se trouve en très-mauvais état par suite de l'humidité et de l'infiltration des eaux.

Sur la seconde voûte en suivant la même nef, l'artiste a représenté la marche des Israélites dans le désert et le passage de la mer Rouge. Placé sur une hauteur, Moïse leur indique le chemin ouvert au milieu des eaux, où commence à s'engloutir Pharaon et sa puissante armée, ainsi que les charriots et les chevaux. Sur une autre éminence, Marie, sœur d'Aaron, au milieu de quelques femmes israélites, chante les louanges du Très-Haut. Dieu, qui se laisse voir dans un point du ciel, ordonne à ses anges de détruire les ennemis de son peuple. Au-dessus des fenêtres on voit Béséléd et Oliab, qui furent chargés de construire le Tabernacle et l'Arche d'Alliance; en face sont Eliézer et Gerson, neveux de Moïse, au moment où ils partent de Madian pour aller au-devant de lui afin de le féliciter de ses victoires. Sur la façade de l'abside, d'un côté de la fenêtre, on a représenté la pluie miraculeuse de la manne; de l'autre Samson contemplant un essaim d'abeilles qui sort de la gueule du lion qu'il avait mis en pièces quelque temps auparavant.

La troisième voûte se trouve près du collége, à l'angle nord-ouest. On y a peint le triomphe de l'Eglise militante sous les traits d'une femme assise sur un char de triomphe; elle est entourée du Saint-Esprit, de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, des autres vertus, des sciences humaines et divines, personnifiées par de jeunes filles rayonnantes de joie et de beauté, ornées de couronnes, et revêtues de robes pontificales. De l'autre côté c'est la Théologie, la reine de toutes les sciences: en sa présence sont les vices abattus et confondus. Les Saints-Pères et les Docteurs de l'Eglise poussent les roues d'or de son char triomphal, que dirige Saint Thomas d'Aquin. Dans sa marche ce char renverse et écrase les fameux hérétiques Arius, Nicolas, Calvin, Luther et plusieurs autres. Au milieu de la voûte on voit la Grâce sous la figure d'une jeune fille vêtue de blanc et portant une étole; elle présente d'un air tendre et affectueux la main à une autre jeune fille qui sort d'un nuage; allégorie qui signifie les liens étroits qui unissent Dieu aux mortels touchés de sa grâce; elle jette des fleurs avec lesquelles les anges forment des festons et des guirlandes.

La quatrième voûte, placée dans la grande nef au tournant de l'arceau principal, et tout auprès de la Gloire du chœur, représente la résurrection du Sauveur. Quatre anges font entendre à l'univers les sons de leurs trompettes, et forcent les tombeaux à rendre les morts qui y reposaient, pour venir assister au jugement dernier. Au milieu se détache un trône magnifique formé de nuages, sur lesquels apparaît assis Jésus-Christ avec une couronne, un sceptre et une hache dans la main droite: à gauche la très-Sainte Vierge, la Mère des pécheurs intercède pour ses enfants. Autour du trône se trouvent les Apôtres comme les juges de ce tribunal de divine justice. En face du souverain juge, brille la Croix de la Passion, entourée d'une éclatante lumière. Le reste de l'espace semble éclairé par un jour triste et sombre; le soleil, la lune et les étoiles ont un éclat faible et douteux. Partout du fond des tombeaux entr'ouverts se dressent des squelettes hideux; quelques uns reprennent par degré leur ancienne forme; d'autres, après leur résurrection, montent vers l'Empyrée en corps et en âme. Au-dessus des fenêtres, on aperçoit dans le lointain des groupes innombrables qui après avoir été séparés par les anges, vont recevoir la récompense méritée, ou souffrir des châtiments éternels. A côté des fenêtres, on a représenté l'Asie et l'Europe d'un côté, et de l'autre l'Afrique et l'Amérique.

La cinquième voûte, placée à l'angle sud-ouest et au-dessus de la chapelle de Notre-Dame de la Protection, représente la pureté virginale de Marie, et fait pendant à la troisième voûte. La Mère du Sauveur du monde est assise sur un char de triomphe, environné d'une foule de vierges; elle a les cheveux épars; elle est vêtue de blanc avec un manteau blanc; on l'a représentée avec un sceptre à la main, et avec une couronne qu'un ange soutient au-dessus de la tête. Le divin Epoux est figuré par un agneau placé sur le devant d'un char, embrassant la Croix et tournant les yeux vers sa Mère. Une foule de vierges, de saints martyrs attelés à son char semblent le faire rouler; l'Amour divin les guide, et autour de lui un grand nombre de petits anges lancent aux vierges des flèches enflammées. Plusieurs saintes engagées dans les liens du mariage figurent dans ce cortége solennel; elles en forment un groupe séparé. Au centre de la voûte, on distingue la Vigilance entourée d'anges, tenant une montre dans une main et une trompette dans l'autre. Dans les angles et dans l'intérieur l'artiste a reproduit les femmes les plus remarquables de l'Ecriture, telles que Marie, sœur de Moïse, Débora, Jaél, Abisag, la Sunamite, Ruth, Rebecca, Rachel, Susanne, Abigaïl, Esther et Judith.

Sur la sixième voûte, placée au milieu de la petite nef à gauche, au-dessus de l'orgue, est peinte la victoire des israé-

lites sur les amalécites. Josué à cheval, au milieu du champ de bataille, défait de son bras puissant l'armée ennemie, et commande au soleil de suspendre son cours jusqu'à ce qu'il ait rendu la déroute complète. On distingue sur une hauteur Moïse priant entre Aaron et Hus, qui soutiennent ses bras fatigués pour assurer au peuple de Dieu le triomphe de ses armes. Au-dessus des fenêtres sont représentés les principaux juges du peuple d'Israël; d'un côté se trouvent Othoniel et Aod, et de l'autre Gédéon et Jephté. Dans le cintre de la fenêtre qui s'ouvre dans l'abside, on a peint Elie au pied d'un genévrier, lorsqu'un ange lui porte du pain et de l'eau pour sa nourriture; et David lorsqu'il reçoit les pains sacrés du grand prêtre Archimelec.

La septième voûte, celle qui est à gauche du maître-autel, au-dessus de la chapelle de Saint-Jérôme, et en face la sacristie, représente le jugement de ce Saint. Dans un fond lumineux on découvre différents groupes de bienheureux confondus avec les anges. Aux quatre coins sont les quatre Docteurs de l'Eglise. Le lion, la pourpre et la bibliothèque de Saint Jérôme y occupent une large place. Un peu plus haut, apparait l'ange accusateur qui montre le Saint Docteur cité devant le tribunal de Dieu pour avoir trop aimé la lecture des livres profanes. Dans les angles ont été peints les Docteurs de l'Eglise, savoir: Saint Jérôme, Saint Augustin, Saint Ambroise et Saint Grégoire. Cette fresque se trouve considérablement détériorée en quelques endroits.

La huitième et dernière voûte, contiguë à la grand chapelle et à la nef du milieu, contient la mort, la sépulture et l'Assomption de la Vierge, qui est placée sur un lit de fleurs et environnée des Apôtres. Ceux d'entre eux qui étaient absents, viennent à travers les airs, conduits par des esprits ailés; on voit descendre du ciel Saint Joachin, Sainte Anne et Saint Joseph, qui viennent recevoir la Mère de Sauveur. Les Apôtres étonnés entourent le sépulcre de la Vierge que les anges ont transportée au ciel; une trace lumineuse marque dans l'espace le passage de son corps glorieux. A droite de la fenêtre se trouvent Jessé et Josaphat, et dans le cintre Abraham et Isaac au moment du sacrifice. En face on voit Josias et Ezéchias, et dans le cintre Jacob voyant en songe l'échelle mystérieuse. Au milieu de cette voûte est suspendue une lampe en cuivre dorée donnée au monastère en 1827 par le dernier monarque.

AUTELS DE L'ÉGLISE.

Les autels sont en pierre de taille, mais la partie de devant est stuquée: ce dernier travail fut fait en 1829 par José Marzal. Ils s'élèvent sur un palier en marbre gris, d'un demi pied de haut, qu'on couvre d'un tapis en hiver. Tous ces autels ont une élévation bien proportionnée; plusieurs ont en guise de rétables de belles peintures sur toile ou sur bois.

D'après la nouvelle classification, les tableaux portent les numéros suivants. On en compte 42, en partant de la chaire placée à côté de l'Evangile.—9. Saint Pierre et Saint Paul, peints par *Jean Fernandez Navarrete*, connu sous le nom du *Muet*.—10. En face se trouvent Saint Philippe et Saint Jacques, du même auteur.—11. L'Autel des Reliques. A l'intérieur et à l'extérieur on voit l'Annonciation de la Sainte-Vierge, par *Fréderic Zuccaro*.—12. Dans la chapelle, Sainte Anne, par *Lucas Cangiasi*, autrement dit *Luqueto*.—13. Dans la même chapelle, Saint Jean, prêchant dans le désert, du même peintre.—14. Les Evangélistes Saint Jean et Saint Mathieu, par le *Muet*.—15. En face Saint Luc et Saint Marc Evangélistes, du même auteur.—16. Dans la chapelle, Saint Ildefonse et Saint Eugène, Archêveques espagnols, par *Louis de Carvajal*. La Vierge qui était dans cette chapelle prit le nom de Notre-Dame du Rosaire en 1856, et on la revêtit alors d'un autre manteau. C'est là que se trouve le tombeau de l'Infante Louise-Charlotte, mère de Sa Majesté le Roi.—17. Dans la même chapelle, le combat de Saint Michel et la chûte de Luzbel, par *Peregrin Tibaldi*.—18. Dans la même Saint Isidore et Saint Léandre, frères, par *Carvajal*.—19. Saint Fabien et Saint Sebastien, par le même.—20. En face, les jeunes martyrs Saint Just et Saint Pasteur, par *Jean de Urbina*.—21. Dans la chapelle, le martyre de Saint Maurice et de la légion thébaine, par *Romulus Cincinnatus*.—22. Chapelle des Docteurs. Saint Ambroise et Saint Grégoire, par *Alonso Sanchez Coello*.—23. En face, Saint Gregoire de Nazianze et Saint Jean Chrisostôme, par *Carvajal*.—24. Dans la même, Saint Basile et Saint Athanase, par *Alonso Sanchez*.—25. Dans la même, Saint Bonaventure et Saint Thomas d'Aquin, par *Carvajal*.—26. Dans la même, Saint Jérôme et Saint Augustin, par *Alonso Sanchez*, avec le millésime 1580.—27. Saint Paul hermite et Saint Antoine abbé, par le même, avec le millésime 1582.—28. En face, Saint Laurent et Saint Etienne martyrs, par le même, avec le millésime 1580.—29. Au-dessous du Chœur, Saint Sixte Pape et Saint Blaise évêque, par *Carvajal*.—30. Saint Côme et Saint Damien martyrs, par le même —31. Sainte Marthe et Sainte Madeleine, sœurs, par *Jean Gomez*.—32. En face, Saint Vincent et Saint Georges martyrs, par *Alonso Sanchez*. Dans la chapelle se trouve Notre-Dame de la Protection (del Patrocinio). L'autel est placé sous le grand arceau qui donne sur le petit cloître: il est en bois peint à l'huile et imitant le marbre. Le rétable décrit un quart de sphère, au milieu duquel se trouve le statue de la Vierge, de grandeur naturelle, et couverte ordinairement d'un manteau de velours et de soie.—33. Dans la même, Sainte Léocadie et Sainte Engrâce, par *Carvajal*.—34. Sainte Claire et Sainte Scolastique, par *Alonso Sanchez*.—35. Sainte Agathe et Sainte Lucie, par *Carvajal*.—36. Portrait en pied de Marie-Anne d'Autriche dans une attitude recueillie, copie de Velazquez.—37. Portrait en pied de Philippe IV en prière, copie de Velazquez.—38. Sainte Cécile et Sainte Barbe, par *Carvajal*.—39. Sainte Paule et Sainte Monique, par *Alonso Sanchez Coello*.—40. Sainte Catherine et Sainte Agnès, par le même, avec

le millésime 1581.—41. Saint Martin évêque et Saint Nicolas, par *Carvajal*, avec le millésime 1582.—42. En face, Saint Antoine de Padoue et Saint Pierre martyr, par *Jean Gomez*.—43. Dans la chapelle, Saint Dominique et Saint François, par *Carvajal*.—44. Dans la même, le martyre des 11.000 Vierges, dessiné par *Peregrin Tibaldi* et peint par *Jean Gomez*. Ce tableau a remplacé celui qu'avait exécuté sur le même sujet Lucas Cangiasi, lequel n'avait pas plu à Philippe II.—45. Dans la même, Saint Bénoît et Saint Bernard abbés, par *Alonso Sanchez Coello*.—46. Dans la même: Saint Barthélemy et Saint Thomas, par *Navarrete le Muet*.—47. En face, Saint Bernabé et Saint Mathias Apôtres, par le même.—48. Autel des Reliques: Saint Jérôme. Les peintures de ce reliquaire furent exécutés par *Frédéric Zuccaro*, mais Philippe II ne les ayant pas trouvées á son goût, les fit retoucher par *Jean Gomez*. Sur l'une des portes de ce reliquaire on a représenté Saint Jérôme dans le désert: au-dessus il y a une foule de petits anges qui se tiennent par la main. Dans l'intérieur on a peint d'un côté le même Saint sous l'habit de Cardinal, et de l'autre la descente de la croix.—49. Saint Jacques et Saint André Apôtres, par *Navarrete*, avec la millésime 1577.—50. En face, Saint Simon et Saint Judas tous les deux en prière.

Tous les tableaux de ces divers autels coûtèrent 291.061 réaux. Après avoir examiné tout le carré de l'église, nous entrerons dans la grande chapelle.

CHAIRES.

En gravissant les marches en jaspe rouge qui conduisent au maître-autel ou à la grande chapelle, on trouve deux chaires d'un rare travail, mais peu en harmonie avec la sévérité de l'édifice.

En chargeant Manuel Urquiza de la restauration du tabernacle, dont nous aurons occasion de parler bientôt, Ferdinand VII lui confia en même temps la construction de ces deux chaires, qui furent placées par son ordre à l'endroit où elles se trouvent aujourd'hui.

Ces chaires furent construites avec les matériaux d'une ancienne chaire qui existait à Parraces. En partageant par le milieu les pierres qui avaient servi à celle-ci, on en retira une quantité double. On comprend facilement qu'on ait agi de même pour certaines boiseries; mais les pieds, les colonnes, et autres pièces isolées ne pouvaient être partagées de la même manière. Aussi malgré l'économie qu'on fit sur les pierres, il n'en fallut pas moins acheter ce qui manquait: ces dépenses, augmentées de celles qu'occasionnèrent leur collocation et leurs ornements, s'élevèrent à un chiffre que nous ferons connaître plus tard.

Ces chaires sont en albâtre et en marbre fin, avec des colonnettes et une rampe en cuivre doré à feu: sur les diverses faces, il y a des médaillons en bas-relief et du même métal. Sur la chaire qui est à droite du spectateur, on voit les quatre Docteurs de l'Église avec les armes du monastère; sur celle de gauche, les quatre Evangélistes avec les armoiries de la couronne. Sur le rebord s'élèvent quatre colonnes sveltes et légères, qui vont soutenir le dôme destiné à la répercussion de la voix. Elles sont en cuivre doré à feu: leur forme élégante ne le cède en rien au mérite du travail. Sur ces petits dômes on voit la Foi et la Religion également en cuivre.

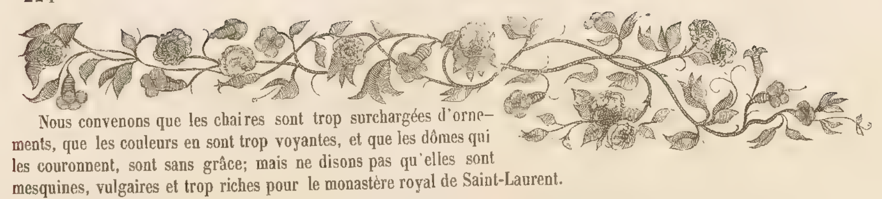
Ces chaires, qui ont coûté environ 1.500.000 réaux, ont été sévèrement critiquées par certains écrivains: mais, après les avoir examinées avec attention, et au point de vue de l'art, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre un semblable jugement.

Nous dirons en commençant, qu'il ne faut pas imputer à la négligence de Herrera, comme quelques personnes se plaisent à le supposer, l'absence de ces deux chaires dans le principe. Vu l'immensité de l'église, il avait pensé qu'il valait mieux avoir une chaire mobile, qu'on pourrait transporter facilement dans l'endroit où l'on voudrait prêcher. C'est ce qui eut lieu dès le jour de l'inauguration, et c'est ce qui s'est toujours pratiqué jusqu'à nos jours, bien qu'il y ait les deux magnifiques chaires dont nous parlons en ce moment (1).

Nous avouons sans doute, qu'elles ne correspondent point à la majesté et à la sévère simplicité de l'église, tant à cause de la profusion des ornements qu'on y a prodigués, que du mouvais goût qu'on a apporté dans le choix des couleurs. Bien certainement si Jean-Baptiste de Herrera avait eu l'idée de construire des chaires pour un temple si grandiose, il les aurait fait simplement en granit, comme le reste de l'édifice, ou de la même matière que le rétable du maître-autel, en ayant soin que leurs proportions fussent en harmonie avec l'étendue du lieu. Celles qui existent ne manquent pas d'élégance, mais elles ne portent point ce cachet de grandeur qu'on retrouve partout. On peut affirmer qu'elles ne font qu'affaiblir le sentiment d'admiration que ressent l'âme au milieu de tant de merveilles, quand ou visite cette magnifique demeure du Seigneur.

Nous ne saurions admettre que ces chaires soient de mauvais goût et d'une forme vulgaire. Nous ne sommes nullement de l'avis de ceux qui leur trouvent trop d'ornements. N'y en a-t-il pas davantage dans le tabernacle, dans l'autel de la sacristie, dans le rétable du maître-autel, dans le caveau dont la richesse éblouit? Et cependant qui a osé y trouver à redire?

(1) Dans la cérémonie religieuse qui eut lieu le 8 septembre 1855 en l'honneur de Notre-Dame de la Protection (del Patrocinio), en présence de la Reine et de toute la famille Royale, pour la remercier d'avoir délivré l'Escurial du cholera, nous vîmes que le prédicateur prononça son sermon sur une chaire mobile du plus mauvais goût, qu'on avait placée à côté de l'un des grands piliers à droite, afin que toute l'assistance put entendre plus facilement. Dans d'autres circonstances, nous avons vu le même fait se renouveler.



Nous convenons que les chaires sont trop surchargées d'ornements, que les couleurs en sont trop voyantes, et que les dômes qui les couronnent, sont sans grâce; mais ne disons pas qu'elles sont mesquines, vulgaires et trop riches pour le monastère royal de Saint-Laurent.

MAITRE-AUTEL, TOMBEAUX ET ORATOIRES DE CERTAINS ROIS.

Des deux côtés du magnifique palier du presbytère, à l'endroit où se trouve la grande chapelle et où finissent les douze marches en jaspe, dont le pavé est formé de marbres précieux et de jaspe vert et rouge formant une mosaïque remarquable, on voit deux arceaux de la même matière, ayant la hauteur ou la coupe des petites nefs. Au-dessous de ces arceaux, s'élèvent les mausolées des rois.

Tous ces beaux morceaux d'architecture dorique et de scultpure sont au-dessous des oratoires des rois, dont nous parlerons bientôt.

Au-dessus de ces oratoires, ou plutôt sur les colonnes et les pilastres qui en font partie, s'élèvent d'autres pilastres dont les interstices et les côtés sont revêtus d'un marbre noir remarquable et bien poli, et couverts d'inscriptions en lettres de cuivre doré. Ces deux tombeaux ou mausolées ont la même architecture, mais ils n'ont pas la même sculpture: c'est pour quoi la description de l'un suffira pour le moment, nous réservant, du reste, de parler de chacun d'eux séparement quand nous arriverons à la description des grandes figures qui les décorent.

Nous avons dit qu'ils se composent de pilastres en marbre noir. Tout l'arceau est entouré d'une corniche sur laquelle reposent deux colonnes cannelées de l'ordre dorique, de 17 pieds de haut avec les pilastres qui vont rejoindre les extremités de l'arceau: elles ont leurs bases et leurs chapiteaux en cuivre doré. Derrière s'ouvre une petite chapelle de 2 pieds de profondeur, occupant toute la largeur de l'arceau jusqu'au mur, où se trouvent des pilastres en marbre rouge qui font suite aux colonnes du dehors. Ces pilastres enchâssés dans le mur sont peints en vert: tout le reste est couvert d'une pierre noire très-fine, extraite des carrières d'Anda, village situé à 5 lieues de Miranda, sur l'Ebre, et qui coûta 18.150 réaux. Le marbrier qui la fit extraire et qui la travailla, était un italien appelé Antoine Maroja.

Arrêtons-nous d'abord devant le tombeau qui est placé à la droite du maître-autel, c'est-à-dire, du côté de l'Evangile; entre les colonnes du milieu on aperçoit cinq statues ou figures de personnages de la famille royale, ayant un peu plus que la grandeur naturelle: elles sont en bronze doré à feu, toutes d'un travail remarquable. La première représente Charles-Quint en habit de guerre, avec le manteau impérial, sur lequel brille l'aigle à deux têtes, en pierres fines qui imitent la couleur de cet oiseau. Il est nu-tête; les mains sont jointes comme pour prier: il est à genoux sur un coussin devant un espèce de prie-dieu couvert d'un tapis en brocard: le tout est en bronze et admirablement doré. A sa droite se trouve l'impératrice Isabelle, mère de Philippe II. Sur le second plan vient la princesse Marie, sa fille, converte du manteau impérial, avec l'aigle autrichienne: à côté est l'impératrice Marie, son autre fille, portant aussi l'aigle sur son manteau; ensuite les princesses Eléonore et Marie, sœurs de l'Empereur, à genou et en prière: la première fut reine de France, et la seconde reine de Hongrie.

Ces statues sont remarquables sous plus d'un rapport; ce qui frappe le plus dans ce groupe c'est le manteau de Charles-Quint et l'aigle à deux têtes. La forme du manteau, ses plis, sa souplesse, ont été reproduits avec une admirable fidélité, malgré la dureté d'une matière ingrate; la couleur du plumage de l'aigle tout couvert de pierreries est rendue avec tant de naturel, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître le soin et le talent de l'artiste (1).

Dans l'espace qui se trouve derrière ces statues, on a gravé sur des tables de marbre noir en lettres de cuivre dorée à feu l'inscription suivante:

D. O. M.

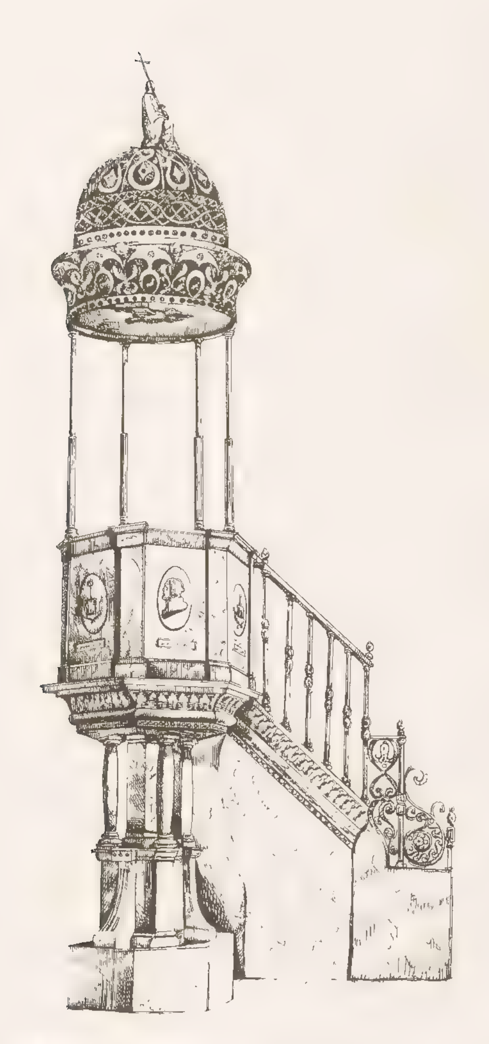
Carolo V. Roman. Imper. August. hor. Regnorum utr. Sicil. et Hierusalem Regi, Archiduci Austr. optimo Parenti, Philippus filius P. Jacent simul Elisabetha uxor, et Maria filia, Imperatrices; Eleonora et Maria sorores, illa Franciæ, hæc Hungariæ Reginæ.

Cette inscription se borne à rapporter les noms des personnages que représentent les statues, tels que nous les avons reproduits ci-dessus, et nous en omettons par suite la traduction, du reste, bien simple et bien facile.

(1) Ils furent sculptés et moulés par la célèbre Pompée Léoni.



EN LA BÓVEDA DEL antecoro. (Nº. 99.) Á LA VOUTE de l'avant chœur



[illegible] UNE DES CHAIRES [illegible]



ENTERRAMIENTO DEL LADO DE LA EPISTOLA

Felipe II, la reina D.ª Ana su cuarta muger, D.ª Ysabel de Valois 3.ª, D.ª Maria de Portugal 2.ª y 1.ª esposa del fundador del Escorial madre de la ultima del principe Carlos que esta detras

CENOTAPHE A GAUCHE DU MAÎTRE AUTEL.

Philippe II. avec sa 4.me femme [illegible] de [illegible] de Portugal [illegible] [illegible] trouve sur le dernier rang du groupe



ENTERRAMIENTO DEL LADO DEL EVANGELIO

Carlos V, la Emperatriz Dª Ysabel su esposa Dª Maria su hija y Dª Maria y Dª Leonor hermanas del Emperador

CENOTAPHE A GAUCHE DU MAITRE-AUTEL

Charles quint, l'imperatrice Ysabelle son épouse, Marie sa fille Marie et Léonore sœurs de l'Empereur



NUMERO 111.

Estátuas de Santos Doctores colocadas en el altar mayor.

Statues en bronze placées sur le maitre-autel.



NUMERO 111.

Estátuas de Santos Doctores colocadas en el altar mayor.

Statues en bronze placées sur le maitre-autel.



SAN LORENZO. | SAINT LAURENT.

Pintados al fresco en el coro por Luqueto



SAN GERÓNIMO. | SAINT JERÓME.

Peints au fresque dans le chœur par Luqueto.



SAN PABLO. | SAINT PAUL.

Estátuas de bronce en el altar mayor.

SAN JUAN. | SAINT JEAN.

Statues en bronze dans le maitre-autel.

Dans le vide ou espace le plus rapproché de l'autel, on lit en caractères romains du même genre:

Hunc locum si quis poster. Carol. V. habitam gloriam rerum gestarum splendore superaveris, ipse solus occupato, cæteri reverenter abstinete.

Ce qui veut dire:

Si parmi les descendans de Charles-Quint, il en est un dont l'éclat éclipse la gloire de ses hauts faits, qu'il occupe seul cette enceinte: que le respect en fasse abstenir tous les autres.

Et sur le chevet qui en est tout près, une autre inscription porte:

Caroli V. Roman. Imperatoris stemmata gentilicia paterna, quod locus cœpit augustior suis gradibus distincta et serie.

C'est -à-dire:

Armoiries paternelles de l'Empereur Charles-Quint, avec ce que l'espace trop étroit à permis d'y placer de leurs divisions, par degrés et par branches.

Et enfin, dans l'autre vide, derrière l'Empereur et faisant face à l'église:

Provida posteritatis cura in liberorum nepotumque gratiam atque usum relictus locus post longam annorum seriem, cum debitum naturæ persolverint, occupandus.

En français:

Par prévoyance et sollicitude en faveur et à l'usage de ses fils et de ses petits-fils cet emplacement à été laissé vide pour qu'après une longue suite d'années, et lors qu'ils auront payé leur dette à la nature, il soit par eux occupé.

Le chevet de cette partie porte la même chose que celui de vis-à-vis, mais en se rapportant aux armes et blasons provenant d'héritages du chef maternel.

Le premier corps a pour couronnement une architrave ornée de triglyphes et de gouttes de bronze, les métopes de jaspes variés et la corniche en rapport. Au-dessus de ce corps d'ordre dorique, s'en élève un autre d'ordre ionique, composé de deux colonnes supportant un frontispice triangulaire qui les termine à la hauteur de 53 pieds. Sur les côtés sont deux éperons en marbre vert, qui vont aboutir aux deux demi-boules en bronze que supporte l'arc sur les pilastres du bas.

Entre les deux colonnes de ce second corps on en voit un autre de marbre sanguin, que surmontent les armes de l'Empereur, disposées de la manière suivante: un grand aigle à deux têtes tient de ses deux griffes sur le milieu de la poitrine l'écusson aux armes de Castille et des autres états espagnols, avec de magnifiques pièces et volets bien posés. Les pierres qui forment les pièces et les champs de ces écus, soigneusement choisies, reproduisent avec une exactitude parfaite dans leurs nuances les couleurs héraldiques.

Nous avons déjà dit que les deux enterrements sont identiques: par conséquent celui de droite ne diffère de celui que nous venons de décrire que dans les figures qui le composent. Celui-ci a dans la vide du milieu cinq autres statues de bronze de même grandeur que les autres, toutes la tête découverte, agenouillées et dans l'attitude de la prière. Le fondateur de ce temple grandiose, Philippe II, s'y voit couvert du manteau royal, sur lequel est posé l'écusson de ses armes, dont les riches couleurs sont figurées par les teintes des pierres mêmes: c'est un travail fort remarquable et d'un grand prix, qui peut, à ce qu'il parait, en grande partie se monter et se démonter.

A droite, et tout près du siège royal, de même forme que celui de l'autre enterrement, est la Reine Anne, sa quatrième et dernière femme, la mère de Philippe III, fille et petite fille d'Empereurs; derrière celle-ci Isabelle de Valois, sa troisième femme; à la droite d'Isabelle, la Reine Marie de Portugal, sa première femme et la mère du Prince Don Carlos, qui se trouve placé derrière le fondateur (1). Au-dessus des têtes de ces personnes royales se voient, faisant pendants à celles de l'autre enterrement, l'épitaphe et les inscriptions suivantes:

D. O. M.

Philip. II omn. Hisp. regnor. utriusque Siciliæ et Hierus. Rex Cathol., Archidux Austr., in hac sacra æde, quam à fundam. extruxit sibi V. P. Quiescunt simul Anna, Elisabetha et Maria, uxores, cum Carolo Principe, filio primogenito.

Dans l'espace pres de l'autel:

Hic locus digniori inter posteros illo qui ultro ab eo abstinuit, virtutis ergo asservatur, aliter immunis esto.

Dont la traduction fançaise est:

Cet emplacement est réservé par celui qui s'est abstenu de l'occuper pour celui de ses descendants qui en sera le plus digne par ses vertus: autrement qu'il reste vide.

---

(1) On doit observer dans cet enterrement l'absence de la deuxième femme de Philippe II.

Celui qui est le plus rapproché de l'église porte:

Solerti liberorum studio posteris post diutina spatia ad usum destinatus locus claris cum natura concesserint monumentis decorandus.

.Philippi Regis Catholici stemmata gentilicia paterna, quod locus cœpit augustior suis gradibus distincta et serie (1).

En français:

Cet emplacement est affecté, sous la garde diligente des enfants, à l'usage des descendans illustres pour que lors qu'ils décèderont après une longue carrière, ils l'ornent de monuments.

Armoiries paternelles du roi Catholique Philippe II, avec ce que l'espace trop étroit a permis d'y placer de leurs divisions par degrés et par branches.

De ce dernier paragraphe, en tout semblable à celui de vis-à-vis, on doit conclure que les deux chevets furent destinés à recevoir les blasons des ascendants paternels et maternels du premier et du second degré: cependant ces inscriptions n'ont plus d'objet aujourd'hui, puisque les blasons ou arbres généalogiques qu'elles annoncent n'y ont pas été placés (2).

Cet enterrement a le même couronnement que celui d'en face, sauf que les armes sont de Philippe II, beaucoup plus riches et plus soigneusement exécutées. Elles ont trois beaux timbres en métal doré: sur celui du centre on voit un lion tenant une épée et la tête couronnée, emblême de justice et de fermeté; et sur les deux autres des côtés, un serpent, symbole de la prudence, une des principales qualités qui doivent orner les rois. Le coût total des armoiries et des enterrements s'éleva à la somme de 1.340.000 réaux.

Candélabre du temple.—Il y avait autrefois suspendu devant le presbytère un magnifique candélabre en argent massif, don du temps de Charles II; mais cet objet précieux ayant disparu pendant l'invasion française, fut remplacé par celui que nous voyons aujourd'hui, en 1833, pendant la minorité de la reine Isabelle II. Le lustre, qui n'offre rien de remarquable que le prix exorbitant qu'il coûta, est en bronze doré à feu, et fut fait à Madrid par les orfèvres Nicolas Cervantes et Manuel Garcia (3), et revint à la somme énorme de 340.000, réaux, sans compter le cordon qui le soutient, qui est de soie, pèse un quintal trois quarts, et coûta 7.000 réaux.

Enfin la voûte de la chapelle est peinte à fresque par Luqueto: c'est un travail assez malheureux, dans lequel il a prétendu représenter le couronnement de la Vierge, et les quatre grands prophètes sur les côtés des fenêtres.

Oratoires royaux.—Au-dessus des enterrements que nous venons de décrire. Ils se composent de trois portes de niveau avec le presbytère, et sur le plan du maître-autel; les portes sont en acane, avec des encadrements de bronze et des panneaux de jaspe, des jambages, des linteaux et des dessus de marbre vert. Elles conduisent à trois appartements ou petites chapelles à revêtements de marbres et de jaspe. La première des trois pièces du côté de l'Epître mène à deux passages qui vont, l'un à la sacristie, et l'autre au reliquaire de ce côté; tandis que celle qui lui fait vis-à-vis, dans la partie de l'Evangile, conduit au reliquaire qui en est le plus rapproché. Les quatre autres, deux par deux de chaque côté, forment les oratoires royaux; il faut faire observer que la plus rapprochée du rétable a un autel où l'on disait les Messes particulières pour le roi et la reine, tandis que celle du milieu leur servait d'estrade pour les entendre et prier, et en outre pour assister à tous les offices qui se célébraient au maître-autel et dans l'église. Les six compartiments, trois de chaque côté, respirent la magnificence et la majesté dans les riches jaspes polis qui les revêtent, et forment une coupole remarquable par le bon goût et la composition. Elles ont peu de jour; mais ce qui serait ailleurs un défaut grave, ne fait qu'imprimer à un lieu de recueillement, à un oratoire, un caractère plus sacré et plus solennel. Celui qui est du côté de l'Epître communique à l'alcove où mourut Philippe II, et où l'on voit un fauteuil, une table et d'autres objets à l'usage du fondateur (4).

Chapelle et maître-autel.—Au sommet des douze marches qui la séparent du carré que forme le temple proprement dit, se présente à la vue la grande chapelle. Nous avons dejà parlé de son carrelage et d'autres détails qui s'y rapportent: il nous reste seulement à ajouter qu'elle occupe un espace de 70 pieds de long (la distance entre la première marche et la fenêtre derrière la Custode) et 53 de large.

Elle est separée du reste du temple par un grand arc renversé sur trois gros pilastres en saillie et superposés. Au niveau de la dernière marche s'étend une surface plane de 15 pieds. C'est sur les deux côtés de ce plan que se trouvent, comme nous l'avons déjà dit, les enterrements royaux et les oratoires.

Partant de là on monte cinq autres marches de marbre sanguin, en tout point égales aux douze premières, mais coupées pour laisser l'entrée libre dans les oratoires; elles conduisent à un autre palier de 15 pieds, orné de balustrades en bronze doré, et au centre de ce plateau s'élève le maître-autel sur deux degrés qui forment son marche-pied.

---

(1) La saveur antique et de bonne latinite qui caractérise ces inscriptions, font croire qu'elles sont dues au docte et vénérable Arias Montano.

(2) Les dessins se conservent dans quatre tableaux peints à l'huile par Pantoja de la Cruz, et sont dans la vieille église.

(3) C'est ce même orfèvre qui succomba avec toute sa famille dans l'horrible incendie qui dévora en 1858 la maison n.° 60 dans la rue de la Mont era.

(4) Parmi ces objets se trouvait une chaise ou tabouret garni d'un siège en cuir de bœuf vert et ouvrage, sur lequel s'asseyait le fameux Antoine Perez, secrétaire de Philippe II. Ce tabouret disparut au mois d'août 1860, et fut retrouvé l'année suivante derriere un mur de l'emplacement connu sous le nom du Manége. C'est un meuble d'une extrême simplicité et de nulle valeur intrinseque; mais comme objet historique et authentique il en avait une fort grande, et c'est pour cela sans doute qu'il excita la convoitise de quelque antiquaire, et fut livré par une main perfide et vénale.

L'autel se montre complètement isolé, ainsi que le voulaient la commodité et la convenance pour la célébration de l'office divin; il a 12 pieds de long sur 5 de large; est fait d'incrustations de marbres et de jaspes, et recouvert d'une riche pierre de jaspe formant toute la table sacrée. Aux chevets de ce second plan sont deux bancs d'un bois rare; celui de droite destiné au prêtre officiant et aux ministres du culte pendant la célébration de la grand'Messe; celui de gauche réservé pour les prélats et les dignitaires qui voudraient assister de là à la Messe. Près de ces bancs existe une galerie en bronze doré, couvrant la partie coupée des marches, et contribuant d'une manière remarquable à l'embellissement et à l'ornement de l'ensemble. Entre ces sièges et la table de l'autel sont placées de face deux crédences sculptées en bois des îles, où l'on tient prêt tout ce qu'il faut pour le sacrifice.

Sur le dernier palier se dresse un socle de 10 pieds de haut, avec sa frise et sa corniche; il occupe toute la largeur de la chapelle, et est construit en marbre sanguin avec des compartiments de jaspe vert, s'harmoniant avec l'entre-colonnement du premier corps. Sur les côtés du palier ce socle contient deux fort jolies portes de 3 ½ pieds de large sur 7 de haut, avec des jambages et des linteaux de jaspe vert. Elles sont en bois d'acajou à l'intérieur, et elles présentent sur leurs faces extérieures d'admirables incrustations et des jaspes de la plus grande finesse et des plus belles couleurs, qui offrent une combinaison aussi variée qu'harmonieuse: les encadrements sont de bronze doré à feu, bordés de moulures. Ces deux portes conduisent dans le sanctuaire.

Derrière la table du maître-autel, et au-dessous de la corniche, est une planche de bronze doré à feu sur laquelle on lit:

Anno Domini MDXCV, die XXX mensis augusti, sedente Clemente VIII Pont. Max., regnante et subeunte Philippo II Hispaniarum Rege Catholico, fundatore, et præsente cum Philippo principe filio suo, Ego Camillus Gaetanus, Patriarcha Alex., Nuntius Apost., consecravi Ecclesiam hanc et altare hoc in honore Sancti Laurentii M., et reliquias B. Apost. Petri et Pauli, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Thomæ, Lucæ Evang., et Sebastiani, item S. Hieronymi Doct. in eo inclus., singulis Christi fidelibus hodie et in anniversario consecrationis hujusmodi ipsam visitantibus VII annos de vera indulgentia juxta facultates meas in forma Ecclesiæ consueta concedens.

La traduction française en est comme suit:

Le 30 août 1595, sous le pontificat de Clément VIII, Philippe II étant roi d'Espagne et se trouvant présent comme fondateur, et accompagné de son fils, le Prince du même nom, Je, Camille Cayetano, Patriarche d'Alexandrie, Nonce apostolique, ai consacré cette église et cet autel en honneur de Saint Laurent martyr; et après y avoir renfermé les reliques des apôtres Saint Pierre, Saint Paul, Saint Jacques, Saint Philippe, Saint Barthélemy, Saint Thomas et Saint Luc évangeliste, des martyrs Saint Etienne, Saint Laurent, Saint Vincent et Saint Sébastien, et du Docteur de l'Eglise Saint Jérôme; je concède à tous les fidèles qui visiteront cette église aujourd'hui, et dans tous les anniversaires de sa consécration, usant des facultés qui me sont accordées, et dans la forme accoutumée par l'Eglise, sept années de véritable indulgence.

Le rétable est un beau travail, mais d'un mérite et d'un prix bien plus grands qu'il n'apparaît tout d'abord aux yeux du spectateur; ceci provient de la couleur sombre qui règne tant dans la pierre de l'architecture que dans les peintures qui l'ornent, par suite de leur vétusté. Si au lieu de jaspes foncés on eût employé des marbres blancs dans beaucoup de ses parties, puis qu'il fallait bien que le fond des tableaux fut obscur, alors ce même rétable, et avec le même travail, se serait montré dans toute sa perfection. Cependant l'architecture en est si belle, et tels sont le mérite de la composition et l'harmonie des parties, qu'en l'étudiant et en fixant l'attention sur la beauté de l'exécution et la richesse des matériaux, on se repent presque de l'avoir mal jugé à première vue. Bien qu'il accuse, vu de près, beaucoup de sculpture et de corps, la lumière qui le baigne est si mauvaise, qu'en le regardant de la porte de l'église et du chœur, loin d'apercevoir du relief on le croirait peint ou collé ou incrusté dans le mur.

Les matériaux employés dans l'embellissement et l'ornementation sont des jaspes les plus fins, le métal et le bronze doré à feu; on dirait d'un jeu de l'art: tous les ordres de l'architecture greco-romaine y brillent, à l'exception du toscan. Le premier corps est dorique; le deuxième ionique; le troisième corinthien; et le quatrième composite. Son élévation totale est de 93 pieds, et sa largeur de 94 (1).

Voici la description de ce magnifique rétable.

Nous avons déjà dit que le premier corps est dorique. Il commence par un socle de 10 pieds de haut, avec frise et corniche: il occupe toute la largeur de la nef, et est fait de jaspe sanguin, avec quelques compartiments en jaspe vert, qui marquent les vides des entrecolonnements du haut. Sur ce socle s'élèvent six colonnes du même marbre, de 2 ½ pieds de diamètre sur 16 de haut, striées dans leur longueur comme toutes celles qui ornent le rétable, avec des bases et des chapiteaux de bronze doré à feu: par derrière sont des pilastres carrés, également à bases et à chapiteaux en bronze doré. A fin d'éviter les répétitions nous dirons une fois pour toutes, que les bases et les chapiteaux des colonnes du rétable qui nous occupe, de même que les autres ornements qu'il contient, sont tous en bronze doré à feu. Les vides de l'entrecolonnement forment cinq grandes niches dans l'ordre suivant: ceux des extrémités, de 4 ½ pieds de large, se divisent en deux niches superposées à fond de jaspe vert, qui contiennent quatre statues de grandeur naturelle, représentant les quatre

(1) Le granit rouge dont sont faits plusieurs morceaux de ce retable, fut extrait des carrieres qu'il y a pres de l'Escurial. (Bouvier, pag. 477.)



Docteurs de l'Eglise, travail d'une grande délicatesse d'exécution. La largeur de ceux qui suivent est de 7 pieds: on y voit deux tableaux à l'huile, n.os 1 et 2, qui représentent avec des figures un peu plus grandes que nature, la naissance de Notre Seigneur et l'adoration des Mages: ils sont de Pérégrin Tibaldi. Celui du centre a 11 $^1/_2$ pieds de large, et il s'y forme un grand arc revêtu de jaspes de diverses couleurs, sous lequel est placé le tabernacle, chef-d'œuvre d'art et de richesse, dont nous nous occuperons bientôt. Ce corps a pour couronnement une large architrave avec des triglyphes et des gouttes de bronze, et les métopes du jaspe le plus fin et de couleurs variées; c'est un des membres qui prêtent le plus d'éclat au rétable.

Le second corps, d'ordre ionique, part de piédestaux de jaspe sanguin incrusté de jaspe vert, sur lesquels portent six colonnes qui forment, comme celles du premier, cinq vides ou divisions, où sont les quatre Evangélistes, un peu plus hauts que nature. Dans l'entrecolonnement du milieu sont trois tableaux, n.os 3, 4 et 5. Celui du milieu représente le martyre de Saint Laurent, par Tibaldi: le jour d'en bas lui avait été plus favorable qu'il ne l'est à la place qu'il occupe. Les deux sujets des côtés sont, l'un le Sauveur attaché à la colonne et portant la croix, et l'autre la flagellation, le meilleur travail que Zúccaro ait laissé dans ce Monastère. Au milieu de l'architrave se voit un gros bosel d'un jaspe sanguin foncé, fort luisant, sur lequel ressortent les denticules de bronze qu'exige l'ordre dorique.

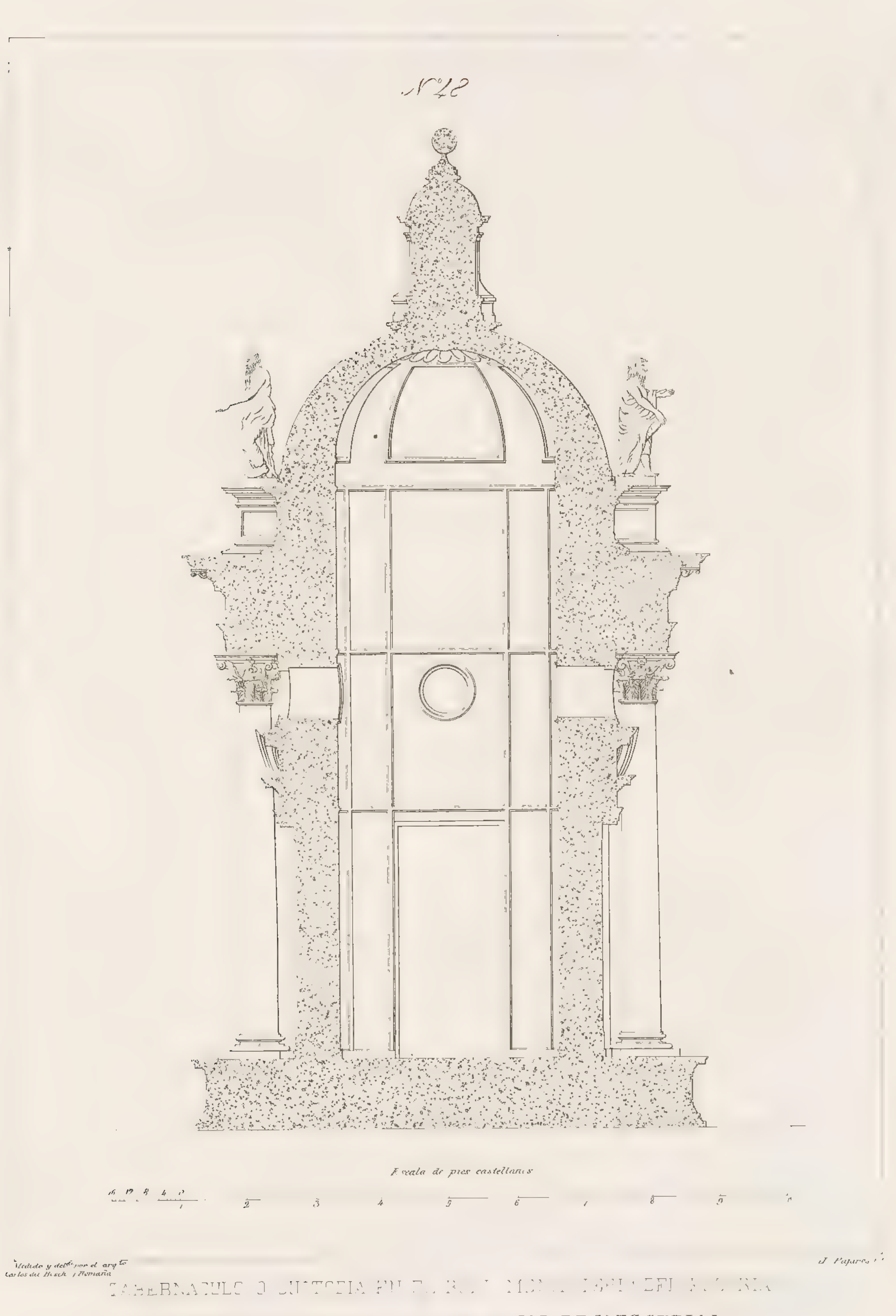
Le troisième corps est d'un travail exquis, l'ordre corinthien qui le forme étant celui qui admet les ornements les plus délicats et en plus grande abondance. Bien que placé à une si grande hauteur et sous un meilleur jour, il se produit peu. Il se compose seulement de quatre colonnes accompagnées aux extrémités de deux pyramides de jaspe vert; dans les intervalles se trouvent trois autres tableaux à l'huile, tous de Zúccaro, et marqués n.os 6, 7 et 8. Celui du milieu représente l'Assomption de la Vierge, et ceux des côtés la Résurrection de Notre Seigneur et la descente du Saint-Esprit. Les deux pyramides de jaspe vert, dont nous venons de parler, sont placées aux deux points extrêmes de ce corps, et au-dessous de la grande corniche, perpendiculairement avec les colonnes aux deux bouts du deuxième corps, et entre celles-ci et les pyramides (car ici il n'y a pas de niches) se tiennent de bout deux grandes statues de bronze: à droite est Saint Jacques, patron de l'Espagne, et à gauche Saint André.

Le dernier corps, d'ordre composite, n'a que deux colonnes, qui supportent un beau frontispice sur des modillons ou corbeaux de bronze doré: c'est là le couronnement de tout le rétable. Ce corps forme une chapelle carrée, dont le fond est tout revêtu de marbre vert, avec des jambages et des linteaux de la même pierre, de couleur sanguine: au dedans se détache un beau Crucifix, avec Notre-Dame et Saint Jean, aux deux côtés; ce sont des bustes d'une grandeur colossale et fort remarquables; ils sont en bronze doré, d'un très-beau travail et d'un bon effet. La croix est celle qui avait été faite, comme nous l'avons déjà dit, de la quille du vaisseau portugais les *Cinq Plaies*. A partir du couronnement du rétable descendent, en se développant, des consoles planes de jaspe vert, qui viennent aboutir aux piédestaux des extrémités. Elles portent deux statues de plus de 9 pieds de haut, représentant les apôtres Saint Pierre et Saint Paul. Au pied de celle-ci on lit: *Pompeius Leonius F.* 1588. C'est de lui et de son père Léon Leoni que sont toutes les 15 statues en bronze doré qu'il y a dans le rétable: nous en avons déjà indiqué la hauteur totale.

L'autel coûta 3.803.825 réaux 12 mrs. Par les deux jolies portes pratiquées dans le socle, à côté de la table de l'autel on entre dans la partie dont nous allons maintenant nous occuper.

Sanctuaire.—Les deux portes qui conduisent au sanctuaire ont des jambages et des linteaux d'un beau jaspe vert: elles sont en bois d'acajou à l'intérieur, et à l'extérieur ont les panneaux faits de jaspes, de riches couleurs variées, d'une main d'œuvre et d'un poli admirables, et renfermés dans des encadrements avec des garnitures et des moulures de bronze doré. De ces portes part un escalier de marbre, chacune a le sien, conduisant tous les deux au sanctuaire ou custode, qui consiste en un grand arc de 5 pieds de fond, pratiqué dans le gros du mur. A la hauteur de trois marches ces escaliers forment un petit palier, et de là continuent à monter par huit autres marches jusqu'à se rejoindre sur un plan 1 pied au-dessous de la base du tabernacle. En face de celui-ci existe une grande fenêtre qui reçoit le jour de la cour de la chambre royale: elle a un jeu de rideaux de couleurs diverses, destinées à modérer et graduer la lumière suivant les exigences des cérémonies. Cette fenêtre a pour vis-à-vis un carré ouvert qui donne sur la custode, et aux côtés de l'une et de l'autre sont quatre fresques par Tibaldi, faisant allusion au mystère qui est renfermé là, à savoir: les Israëlites ramassant la manne; La Cène légale, c'est-à-dire, l'agneau pascal qui se mangeait avec des laitues amères et le bâton de voyage à la main; Abraham offrant et payant à Melchisédec, prêtre du Très-Haut, les dîmes des victoires; et le prophète Elie recevant de l'ange le pain cuit sous la cendre, qui devait le nourrir pendant 40 jours de voyage jusqu'à ce qu'il arrivât au mont Oreb (1). Les murs de toute l'enceinte sont revêtus de jaspe, et à compartiments formés par des bandes de marbre blanc. L'arc est ouvert sur le temple, et c'est par là qu'on sort et qu'on rentre le Saint-Sacrement, qu'on nettoie le tabernacle.

(1) Ce fut là le premier tableau que peignit Pérégrin Tibaldi dans l'Escurial.



Medido y delº por el arqto Carlos de Bosch y Romaña

J. Pajares

TABERNACULO O CUSTODIA EN EL REAL MONASTERIO DEL ESCORIAL

TABERNACLE DU MONASTERE ROYAL DE L'ESCURIAL.

Detalles del tabernáculo, y copon del altar mayor.

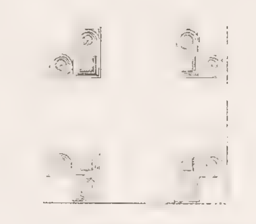
Nº 122.

Fragments du tabernacle et ostensoir placés sur le maître autel

Alzado del Sagrario por su frente principal



Planta del Sagrario y posicion del Copon



Vista de pajaro del tabernáculo, con la planta de su Cúpula

Alzados de la peana y copon juntos



Seccion del copon y su tapa



Planta del Copon



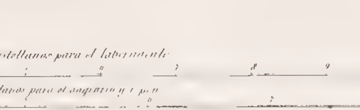
Alzado de la peana para el Copon



Planta de la peana del Copon







Hecho por el arquitecto Carlos del Bosch y Romaña

Dans le haut et dans la courbure de la voûte est peint l'arc-en-ciel, qui rappelle la sainte promesse du Seigneur, et dans l'espace entre l'arc et les nuages du contour on voit des groupes d'anges, exécutés par le même peintre.

Tabernacle.—C'est un des joyaux les plus précieux, et l'œuvre la plus parfaite qui se soit faite en ce genre. C'est un petit temple circulaire d'un beau style corinthien. Il s'élève sur un piédestal ou socle de jaspes, de couleurs diverses et à compartiments garnis de riches filets dorés. Ce socle supporte huit jolies colonnes de diaspre sanguin veiné de blanc (1), pierre si fine et si dure, qu'elle offrit les plus grandes difficultés pour la travailler et l'arrondir; elles sont à bases et à chapiteaux de bronze doré, métal dont sont aussi les consoles, les fleurons et les autres ornements de la corniche qui reposent dessus. Les chapiteaux sont en fonte, circonstance fort remarquable si l'on considère le fini et la perfection du travail. Un corps ou caisse cylindrique entoure ces colonnes, et se compose d'enfoncements, de moulures, de niches et de portes, celles-ci avec des garnitures et des frontispices de bronze. Quatre portes correspondent aux quatre points cardinaux: celles du levant et du couchant sont à jour et vitrées; l'une d'elles regarde le village et c'est par là que la vue pénètre jusqu'à la Custode intérieure: l'autre communique avec la pièce que nous avons esquissée, par où l'on met et l'on retire les rideaux de couleurs, et l'on arrive au Saint-Sacrement, quand le service l'exige. Toutes deux sont faites de cristal de roche d'une diaphanéité et d'une pureté admirablés. Les deux autres, placées à droite et à gauche, sont pleines à panneaux d'albâtre.

En restaurant la Custode en 1827, on utilisa autant que possible les restes qu'en laissèrent les français lorsqu'ils la démontèrent à force de coups et en faisant jouer le levier, au commencement de ce siècle (2). Il fallut refaire deux chapiteaux qu'aucun ouvrier de Madrid n'osa entreprendre de fondre, comme l'étaient les anciens: on les fit de plusieurs morceaux assez bien imités du reste et en dissimulant soigneusement les jointures. Lors de la restauration on mit sur le panneau de droite l'inscription latine suivante:

Penetrale J. C. sacrum, Gallorum aggressione dirutum, Ferdinandus VII Rex Pius Aug. restituit. MDCCCXXVII.

Dont la traduction française est:

En l'an 1827, *le pieux et auguste roi Ferdinand VII restaura ce sanctuaire, détruit par les français.*

Les autres entrecolonnements forment quatre niches pleines, où ont été placées les statues de quatre apôtres, si parfaites qu'elles pourraient servir de modèles: ceux des parois intérieures du rétable figurent chacun leur façade. Sur la corniche, qui est fort belle, règne un autre podium avec huit piédestaux en saillie, qui servent comme de couronnement aux colonnes d'en bas, et d'appuis à un même nombre de statues d'apôtres, toutes en bronze doré; celles-ci ont 1 pied de haut, et avec les quatre du bas elles complètent le chiffre des apôtres.

De ce socle part et se développe la coupole, travaillée avec un beau dessin de pierre de jolies couleurs et nuances, et couronnée par une petite lanterne, sur laquelle repose une figure du Sauveur faite de la même matière et des mêmes dimensions que celles des apôtres.

Anciennement elle avait à l'intérieur un revêtement en pierre foncée de la plus grande finesse; sur la clef-de-voute était un fleuron d'or émaillé, et dessus une topaze de la grandeur d'un poing d'homme, qui disparut lorsqu'on démonta le tabernacle. Lors des travaux de restauration on recouvrit de marbre blanc le carrelage du plancher. Le petit temple ou custode du dedans est actuellement de bois plaqué d'argent surdoré.

La hauteur entière de cette magnifique custode est de 16 pieds, et son diamètre de 7 $^{1}/_{4}$. L'idée et le dessin sont d'Herrera. Les ciselures et la main-d'œuvre sont de Jacob Trezzo, qui imagina une foule de machines et d'instruments fort ingénieux pour pouvoir l'exécuter avec la délicatesse que l'on admire; il mit 7 ans à la faire.

Jacob Trezzo fit une autre custode plus petite, qui était à l'intérieur de la grande, et non moins précieuse ni moins remarquable par la perfection du travail. Elle était de forme carrée, d'ordre dorique, et haute d'un peu plus d'une vare; les matériaux qui entraient dans sa composition étaient des jaspes et des métaux précieux. Ces deux objets ont chacun une inscription d'Arias Montano.

La première se trouve dans l'entrecolonnement du tabernacle, sur la partie intérieure du sanctuaire, et porte:

Jesu Christo Sacerdoti ac victimæ, Philippus II. Rex D. opus Jacobi Trezii, mediolanens., totum Hispano è lapide.

En français:

---

(1) Le diaspre sanguin, un des produits naturels les plus extraordinaires, fut extrait d'une carriere qu'il y a à Aracena, en Andalousie et dans l'Archevêché de Séville: elle fut cédée aux Roi en 1581 pour la somme de 800 ducats. Ponz ajoute que des recherches ayant été faites en 1777 pour retrouver cette carrière ou mine, perdue dejà depuis bien des anneés, on la découvrit à Cogullos au-dessus de Campo-Frio, prés d'Aracena. Il dit qu'on trouva également de cette même pierre à Rio-Tinto et à Valverde, à six lieues du même endroit.

(2) Dans cette occasion on trouva sur la coupole et sous la lanterne de ce petit temple plusieurs medailles frappées en or, en argent et en cuivre. On en conserve trois de ces dernières dans la bibliothèque. Sur la face elles ont le portrait de Philippe II, et à l'entour cette inscription: *Philippus II, Hisp. Rex;* et en tout petits caractères: *Jac. Tricii.* Le revers a un globe attaché par un ruban tenu par deux mains; et autour ces mots mysterieux: *Sic erat in fatis.*

Le roi Philippe II le dédia (le tabernacle) *à Jésus-Christ, pontife et victime à la fois. Jacob Trezzo, natif de Milan, le construisit, et n'y employa que de la pierre d'Espagne.*

Et la seconde, gravée sur le piédestal de la porte intérieure par où l'on ouvrait et fermait le tabernacle, dit:

Humanæ salutis efficaci pignori asservando Philippus II. Rex dic. ex varia jaspide Hispan. Trez. opus.

Et en français:

Pour garder le gage assuré et certain du salut des hommes, le roi Philippe II dédia (cette custode), *qui est toute de divers jaspes d'Espagne, œuvre de Jacob Trezzo.*

Reliquaires et autels des reliques.—Sous les petites nefs du temple, et dans la partie de l'est, sont les principaux reliquaires, dépôts autrefois d'une richesse incalculable, pauvres sur le rapport matériel depuis l'invasion française, mais riches encore aujourd'hui en objets vénérés dans notre sainte religion.

A une hauteur de 30 pieds sur le balcon au-dessus de la corniche, s'élèvent d'autres rétables de bois avec des portes entre les pilastres: ils ont pour couronnement un frontispice triangulaire. On remarque tant à l'extérieur qu'à l'intérieur sur ces portes diverses images de Saints et de Saintes peints par Carducci (elles portent les n.os 117 jusqu'à 122 et 138); chaque image de Saint garde 105 vases en bronze et bois doré, qui contiennent autant de reliques. Il est à regretter qu'on les ait mis dans cet emplacement, vu qu'ils empêchent le passage de la lumière dans ces deux nefs par les fenêtres de l'est, et privent ainsi de jour les principaux reliquaires et l'église.

Au dessous de ces reliquaires il y en a deux autres tout-à-fait à la portée du spectateur: ce sont ceux que l'on visite le plus souvent, car bien des gens qui ont parcouru plusieurs fois l'Escurial ignorent que les saints du haut donnent entrée á des reliquaires. Les portes tant de ces derniers que de ceux du bas sont en bois d'acane et d'acajou, et c'est par là qu'on passe pour placer et épousseter les reliquaires.

Les reliquaires du bas sont fermés par des portes à deux vantaux cintrés, qui servent de rétables aux deux autels de l'Annonciation et de Saint Jérôme.

Les autres portes dont nous avons parlé donnent sur le couloir qui mène au presbytère. En ouvrant les premières et en tirant les voiles de soie de couleur violâtre qui font office de rideaux, on voit par rangées et par gradins les vases où sont placées les reliques. Chacun de ces reliquaires a 7 gradins principaux, separés par distances d'une vare environ, et de deux en deux il en existe un autre plus petit, rentré dans l'intérêt de la perspective et de la distribution: tous sont recouverts de velours violet assez foncé.

Du côté de l'Evangile il y a 93 vases en bronze doré, des cristaux et quelques pierres précieuses, principalement des lapislazuli.

Au milieu des gradins était placé une statue de prix d'une demi vare de haut, représentant une matrone; elle pesait 223 livres d'argent, et tenait de la main droite une custode d'or du poids de 26 livres: de ce même métal précieux étaient aussi la couronne, le collier et l'anneau, que rehaussaient encore des perles, des diamants et des rubis. Ce fut un présent offert à Philippe II par les habitants de Messine avec les reliques de Saint Placide et de ses compagnons, martyrs de Sicile (1). Les vases sont en général en forme de pyramides, de petits temples, de caisses, de bras, de petits coffres, de têtes et de fanaux. Ce serait une tâche aussi fatigante que prolixe de décrire et même de reproduire une par une toutes ces reliques: nous nous bornerons donc à signaler celles que recommande le plus leur forme artistique, puisque sous le rapport de leur valeur intrinsèque, elles nous offrent toutes un égal mérite.

Nous dirons cependant, pour l'intelligence de nos lecteurs, que la totalité de celles qui se conservent dans cette basilique (2) est de 7.422, entre lesquelles figurent: corps entiers 10; têtes 144; ossements entiers de bras et de jambes, 306. Ceux à qui ne suffiraient pas nos explications à ce sujet et les représentations que nous en donnons, peuvent consulter pour plus de détails un tableau qui se trouve dans l'avant-chœur près du bénitier, et où toutes ces reliques sont minutieusement énumérées (année 1754).

Sur le milieu du premier gradin de ce reliquaire, existe une belle urne d'environ 7 pieds de haut, en bois d'acajou bien poli avec des ornements en bronze doré, supportant une effigie de Notre-Dame, dite de Saint Pie V, comme ayant appartenue à ce Pontife: avec la couronne et le piédestal elle peut avoir 2 pieds de haut. La couronne est d'argent doré avec des rayons, des étoiles et des pierres précieuses Sur le troisième gradin on voit un charmant petit temple à colonnes de cristal, mais tout dépourvu de joyaux, où fut deposée la Sainte Forme jusqu'à l'époque où Charles II la fit transporter à l'autel qu'il érigea à ses frais dans la sacristie.

L'autre reliquaire, qui fait pendant, soit celui du côté de l'Epître: contient 119 vases des mêmes matériaux que les autres, avec les gradins et la garniture tout pareils.

Parmi les reliques se trouvait la caisse précieuse du monument, qui contenait 26 camées grecs, 4 pieds en forme de satyres, et quatre autres figures dans les angles, un grand nombre d'émeraudes d'un demi-pouce, des perles grosses comme des noisettes, des rubis et d'autres pierres précieuses enchassés dans de l'or émaillé; mais aujourd'hui elle ne con-

(1) Il manque à ce reliquaire depuis 1808, 47 vases, parmi ceux de plus grande valeur, y compris la matrone d'or: ils furent emportés à Ségovie, et là fondus.

(2) Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme par le Père Siguenza.

serve qu'un seul satyre et une seule figure des angles, trois ou quatre de ses riches camées, et quelques grains de semence de perles.

On garde aussi une des barres du gril de Saint Laurent, mais sans la garniture d'or qu'elle avait. Une riche statue d'or que Charles II fit faire à Madrid la tenait dans sa main droite: c'était la statue du Saint martyr, de grandeur naturelle, vêtu en diacre: elle contenait 4 ½ quintaux d'argent et 18 livres d'or. Il manque encore dans ce reliquaire 38 vases, les plus précieux, et tous les ornements d'argent, d'or et de pierreries qu'avaient ceux qui y existent aujourd'hui (1).

Parmi les reliques qui sont placées dans ces quatre dépôts, sont:

Plusieurs morceaux de la croix sur laquelle mourut Notre-Seigneur Jésus-Christ.—Un morceau de la corde avec laquelle on le lia.—Divers fragments de la colonne à laquelle il fut attaché.—Deux épines de sa couronne.—Un petit morceau de l'éponge avec laquelle on lui donna à boire du fiel et du vinaigre quand il était sur la croix.—Un morceau de sa tunique.—Un autre de l'étable où il naquit. -Plusieurs morceaux de la robe de la Sainte-Vierge.—Le corps de Saint Maurice, martyr.—Un autre d'un des Saints Innocents.—Celui de Saint Théodoric, prêtre et martyr.—Celui de Saint Constance, martyr, sénateur de Trèves.—Celui de Saint Mercure, martyr. -Celui de Saint Guillaume, Duc d'Aquitaine.—Celui de Saint Marin, martyr, fils de Sainte Félicité.—Celui de Saint Honoré, martyr.—Celui de Sainte Béatrice, martyre.—La tête de Saint Blaise.—Celle de Saint Julien martyr, regardé comme un des 72 disciples.—Celle de Saint Félix.—Celle de Sainte Agnès avec une mâchoire et plusieurs dents.—Celle de Saint Anaclète.—Celle de Saint Herménégilde (celle-ci fut donnée en présent à Philippe II en 1585 par le premier couvent, qu'il y eut dans le monde, de religieuses de l'ordre de Saint-Jean de Sigène, fondé par la princesse Sanche de Castille).—Celle de Sainte Dorothée, vierge et martyre.—Celle de Saint Théophile.—Un grand nombre de celles des 11.000 Vierges.—Une main du pape Saint Sixte, que l'on croit être celle avec laquelle il livra à Saint Laurent les trésors de l'Eglise que lui avaient donnés les deux Philippe, empereurs, père et fils.—Un doigt du même martyr Saint Laurent.—Un autre de la matrone Sainte Anne.—Une côte de Saint Alban.—La moitié de l'os du bas de l'échine de Saint Laurent, martyr.—Le fémur du même Saint Laurent, avec la peau grillée et rôtie, et laissant voir les ouvertures et les trous qu'on y fit avec les crocs de fer pour la faire rôtir.—Deux os (on ne sait de quelle partie) du père et de la mère du saint.—Un os de la cuisse de l'apôtre Saint Paul.—Un autre id. de Saint Martin, Evêque.—Plus de 500 os de cuisses, de fémurs, iliaques, etc., etc.—Un genou entier et scié de Saint Sébastien, avec la peau.—Plus de 600 os à partir de l'os du genou en bas de Saint Juste et Sain Pasteur, dont les os font bien connaître qu'ils n'étaient pas aussi jeunes que les font quelques historiens.—Un autre de Saint Vincent Ferrer, natif de Valence.—Un autre d'un Saint Innocent, toute entière, avec le pied et la peau, si joli qu'il invite à le couvrir de baisers (Sigüenza).—Un autre de Sainte Léocadie (elle périt dans les cachots des maures à Tolède).—Deux autres os de Saint Jacques d'Alcala, confesseur. On doit faire observer (poursuit le Père Sigüenza) que de son temps cet os laissait échapper une liqueur huileuse qui mouillait et tachait les linges et les crêpes sur lesquels on le posait.—Un autre de Saint Sylvestre, Pape, qui indique un homme de haute stature.—Deux pieds entiers, l'un de Saint Philippe apôtre, avec une grande partie de la peau, et l'autre de Saint Laurent, sans l'os du talon, et conservant encore un petit morceau de charbon entre ses doigts racornis.—Quelques ossements des deux évangélistes Saint Marc et Saint Lucas.—Plus de 3.500 os de martyrs.—Un grand nombre d'os de Saint Philippe.—Une foule d'autres de confesseurs, de docteurs et de vierges saintes. D'après l'index qu'il y a sur la table du chœur, les reliques que Philippe II y fit déposer étaient au nombre de 7.422 (2).

On peut donc les classifier comme suit: fameuses, 462; presque fameuses, 255; moindres, 1.006; petites, 4.168; corps entiers, 12; têtes entières, 144; tibias, 306; de saints dont les noms sont avérés, 678; de saints uniques de nom 391, total 7.422.

MONUMENT DE LA SEMAINE SAINTE.

Le monument que l'on monte pour y placer le Saint-Sacrement est un magnifique morceau d'architecture dorique en bois de sapin de Cuenca, imitant le jaspe, et en bronze doré: le dessin est de Jean Herrera, et l'exécution de l'italien Joseph Flecha.

---

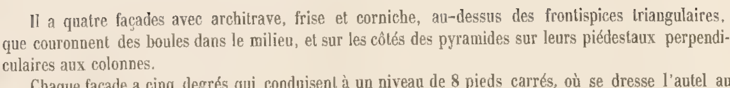
(1) P. Bermejo, pag. 77.

(2) Le Père Siguenza dit en outre: un cheveu de la très-sainte tête ou poil de la barbe de Jésus-Christ.—Onze épines de la couronne. -Une partie d'un des clous qui percèrent ses pieds et ses mains.—Un petit morceau du suaire sur lequel est resté, non pas de son sang, il n'y en a pas sur la terre, sauf dans le Sacrement et le calice de l'autel, mais une trace de sang, suffisante, étant du Rédempteur, pour effacer les souillures du monde entier.—Un morceau du mouchoir avec lequel la Vierge essuyait ses larmes au pied de la croix. Un cheveu de la Vierge.—La tête de Saint Laurent (supposée, de l'aveu même de Philippe II). -Celle de Saint Denys l'Aréopagite (supposée, puisque la vraie est a Paris). -Celle de la Sainte Duchesse Marguerite.—Une dent de la Madeleine.—Un bras de Saint Laurent (l'humérus). Un autre dè Saint Barthèlemy apôtre.—Un autre de la Madeleine. Un autre avec la main d'un Innocent.—Celui de Saint Vincent martyr, natif de Huesca.—Celui de Sainte Agathe, vierge et martyre, avec la peau et la main.—Un autre de Saint Ambroise.—Un autre de Sainte Barbe.—Un autre de Saint Sixte, Pape, compagnon de Saint Laurent.—Un autre de Saint Jean.

Et un grand nombre d'autres, appartenant aux escadrons qui combattirent sous la bannière de Saint Maurice et de Sainte Ursule, les uns martyrs et les autres vierges et martyres.

Le même auteur ajoute qu'il croit qu'il y a dans ce Monastère des reliques de tous les saints connus, excepté de trois, à savoir, de Saint Joseph, époux de la Vierge Notre-Dame, de Saint Jean l'Evangeliste et de Saint Jacques le Majeur, qui est entier a Compostella, comme patron de l'Espagne: les deux autres sont mieux gardés, car ils sont dans le ciel.

Il y a encore diverses reliques des prophètes avant la venue de Notre-Seigneur au monde, ainsi qu'une foule de grands os d'apôtres, parmi lesquels il y en a beaucoup de Saint Andre.



Il a quatre façades avec architrave, frise et corniche, au-dessus des frontispices triangulaires, que couronnent des boules dans le milieu, et sur les côtés des pyramides sur leurs piédestaux perpendiculaires aux colonnes.

Chaque façade a cinq degrés qui conduisent à un niveau de 8 pieds carrés, où se dresse l'autel au centre du monument. La corniche supporte une coupole de 5 pieds de haut, sur plus de 11 de diamètre, à cadres et à bandes saillantes en harmonie avec les fenêtres et les pilastres: sur la clef s'élève une pyramide octogone de 9 pieds de haut, surmontée à la hauteur de 56 pieds d'une boule dorée qui couronne toute cette construction, dont les 145 morceaux qui la composent se rapportent avec tant de justesse qu'ils forment, sans clouage aucun, un tout aussi solide que si elle était d'une seule pièce.

AVANT-SACRISTIE.

Entre le temple et l'avant-sacristie il y a un petit couloir, orné de quatre arcs: celui de gauche est un escalier, et le second descend aux sépultures. Ce dernier est fermé par une porte d'acajou, d'ébène et d'autres bois rares, de même que ceux qui forment le pendant en face, qui sont des pièces où l'on conserve les objets du service de la sacriscie.

L'avant-sacristie est une pièce de 25 pieds carrés; les murs sont blancs jusqu'à la corniche, où commence la voûte, qui est peinte à fresque par Fabricius et Granelius. Au centre on voit représenté un morceau de ciel, d'où descend un ange avec un vase et une serviette à la main; le reste est de genre grotesque d'un goût exquis. Le pavé est fait de dalles de marbres, toutes pareilles à celles du temple.

En face de la porte par où l'on entre en revenant du temple, il s'en trouve une autre semblable, qui mène à la sacristie; et du côté du couchant, soit à droite, une autre d'égale grandeur, par laquelle on passe au cloître principal. Au milieu de la muraille de l'est se trouve une fontaine en marbre gris, où les prêtres se lavent les mains pour dire la Messe. Le bassin de cette fontaine, qui est d'une seule pièce, de 16 pieds de long sur 4 de large, repose sur six modillons cannelés (1). Sur le rebord intérieur, six pilastres d'ordre dorique partagent cinq niches, ayant au-dessous de chacune d'elles une petite tête d'ange en bronze doré, qui tient à la bouche le griffon ou robinet d'où sort l'eau: au-dessus de l'entablement s'élève un banc ou podium avec six piédestaux saillants et des boules de jaspes, qui couronnent de niveau toute cette façade. Sur les côtés du bassin il y a deux portes de 7 ½ pieds de haut, avec des jambages, des linteaux et des dessus en marbre gris, qui donnent entrée, celle de droite à un buffet, et celle de gauche à des voûtes souterraines.

Le reste de la salle est garni de stalles à dossiers en noyer bien construites, qui servent en même temps de coffres pour serrer le linge, à l'exception de la façade qui donne sur la sacristie, et du vide des trois grandes portes.

Sur les murs on voit placés les 10 tableaux suivants.

51. Sujet mystique, par *Simonelli*.—52. Le prophète Isaie (école florentine), soutenant une espèce d'écusson avec cette inscription: *Et livore ejus sanati sumus* (et par ses douleurs nous avons été guéris). Ce tableau a été attribué à *Pierre de Cortone* ou André del Sarto, mais Mr. Polero dans son catalogue le donne comme de l'école florentine.—53. La descente de la croix (tableau sur bois), de Vander-Weide (Roger). Ce tableau est le duplicata de celui qui se trouve au Musée royal de peinture, n.° 1.046, circonstance à laquelle on doit sans nul doute de le trouver encore à l'Escurial.—54. La Sibylle Erythrée (de l'école florentine), avec cette prophesie: *Morte propria mortuos suscitabit* (il donnera la vie aux morts aux dépens de la sienne).—55. L'incrédulité de Saint Thomas, par *Paul Malteis*.—56. Naissance de Notre Seigneur et adoration des pasteurs, par le même auteur (pendant de celui qui précède).—57. Saint-Jean de Dieu, par *Giordano*. Ce tableau est l'esquisse de celui qui est placé au maître-autel de l'hôpital de Saint-Jean de Dieu de Madrid.—58. L'adoration des Rois, par le *même*.—59. La Sainte-Vierge assise auprès d'un berceau (école vénitienne).—Saint Jérôme malade, par *Ribera*.

Il y a auprès des tableaux des tablettes encadrées, qui renferment les concessions pontificales des indulgences que l'on peut gagner dans cette église.

SACRISTIE.

On entre dans la sacristie, pièce grande, claire et belle, où l'âme se sent impressionnée par un sentiment de dévotion presque aussi solennel que dans le temple lui-même, par la porte du vestibule ou avant-sacristie qui fait face au temple.

(1) Malgre l'ancienneté de ce bassin, il paraît impossible que, dans une matière aussi dure que le marbre, le seul frottement du corps des ministres de l'autel en s'approchant pour laver leurs mains, ait pu produire une usure marquée par cinq concavites fort prononcées, surtout devant le griffon qui est le plus rapproché de la sacristié, et ceci seulement par l'effet du contact des corps des célébrants en s'approchant pour se laver les mains.

[illegible] de la fuente [illegible]

N° [illegible]

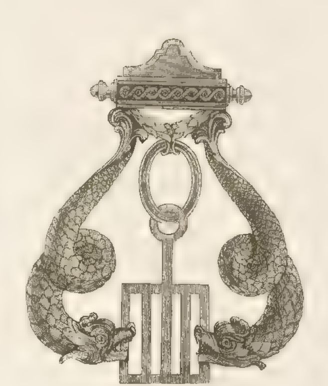
Detalles du lavab placé à l'entrée de la sacrist.



CUSTODIA REGALADA POR DOÑA ISABEL II.



LIBROS DE CORO.



LLAMADOR



TINTERO DE STA. TERESA.



ACETRE O CALDERILLA
para el agua bendita

Elle a de long, depuis cette porte jusqu'à l'autel d'en face, qui est celui de la Sainte-Forme, 108 pieds sur 32 de large ou un peu plus, et 38 de hauteur jusqu'à la clef de voûte.



Les hautes et les basses croiseés, qui sont au nombre de 14, regardent l'est: 5 d'un seul châssis alternent avec quatre buffets des bois les plus riches, où l'on conserve les vases sacrés, 9 dans le haut au-dessus de la corniche, en rapport avec un nombre égal de niches ou fenêtres simulées, marquées sur la bande du couchant.

On remarque, en entrant et à droite, une riche et très-élégante série de tiroirs, parfaitement ouvragés en bois d'acajou, d'ébène, de thérebinthe, de cèdre, de buis et de noyer, qui garnissent toute le côté de la bande: elle forme deux corps. L'extérieur est chargé de moulures, d'incrustations et d'assemblages, dont la perfection et la beauté excitent l'admiration. Les tiroirs sont montés sur de petites roues qui permettent de les ouvrir et de les fermer sans peine, malgré leur poids et leur volume.

Toute cette rangée de tiroirs a pour dessus une grande table en noyer, ornée d'un riche tapis, sur lequel on pose les ornements journaliers qui servent pour le culte.

Le second corps est d'ordre corinthien. Une autre rangée de tiroirs, formant une jolie façade du même ordre, repose sur le premier corps que nous venons de décrire. Sur un podium fait des mêmes bois, se dressent des colonnes d'acane striées, qui supportent l'architrave, la frise et la corniche, celle-ci sur des corbeaux de buis, le tout d'un travail fort délicat. Les panneaux qui sont dans les entrecolonnements sont des portes d'armoires, où l'on garde les vases et les ornements sacrés. Au centre est placée une très-belle et très-riche glace octogone, avec un cadre en cristal de roche, d'un travail exquis et d'un goût particulier, magnifique présent de la reine Marie d'Autriche, mère de Charles II. De l'un et de l'autre côté s'en trouvent six plus petites convenablement espacées.

Le pavé est en dalles de marbre gris et blanc, toutes pareilles à celles du temple, mais un peu plus petites: les parois sont en blanc jusqu'à la corniche, et la corniche est peinte à fresque, comme celle de la petite-sacristie, par Granelius et Fabricius. Il y figure plusieurs fort jolies bandes qui passent en travers et la partagent, et imitent des pierres de nuances variées, telles que rubis, émeraudes et diamants. Les vides ou espaces que ces bandes laissent entre elles offrent des fantaisies ingénieuses et des dessins du goût le plus délicat, dans les petites figures d'hommes et d'animaux qui donnent à la composition de la grâce et de la légèreté. La fresque abonde en charmants lambris, en jolies grecques, en beaux feuillages et en fleurons d'un grand volume.

Cette salle était ornée d'une foule de bons tableaux des grands maîtres, dont 26 furent transférés en 1827 au Musée de Madrid; néanmoins il y en reste encore quelques-uns de fort remarquables, qui font voir quelle valeur devait avoir la sacristie avant cette époque. En voici l'énumération.

61. Saint Benoît écrivant, de *Giordano*.—62. Le songe de Philippe II, de *Greco*. Ce tableau était désigné autrefois comme représentant le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer; Mr. Poleró a cru y voir un songe du fondateur de l'Escurial, et puisque nous nous sommes proposé d'adopter la marche ouverte par cet artiste écrivain, comme étant la plus sûre, nous lui donnons volontiers la même désignation.—63. Saint François d'Assise en pières, du *même*.—64. Saint Pierre d'Alcantara, de *Zurbaran*.— 65. Saint François d'Assise dans le désert.—66. Saint Paul, premier hermite, du *même*.—67. La Transfiguration du Seigneur, copie de Raphaél.—68. Jacob gardant les troupeaux de Laban, de *Ribera*.—69. La Vierge et l'enfant Jésus (école de Van-Dyck).—70. Sujet mystique (sur bois), de *Coxcie*.—71. La Transfiguration du Seigneur, copie du Raphaél.—72. Le Lavement des pieds des Apôtres, du *Tintoret*. L'auteur peignit cette magnifique toile pour l'église de Saint-Marceline à Venise, et plus tard elle devint la propriété de l'infortuné Charles I d'Angleterre, à la vente des biens duquel elle fut achetée, avec d'autres tableaux non moins remarquables, au prix de 250 livres sterling, pour le roi Philippe IV par son ambassadeur D. Alonso Cardenas.—73. L'Immaculée Conception, copie de Rubens (l'original est au Musée, où il porte le n.° 422).—74. Sujet mystique, par *Lavinia Fontana*.—75. Le descente de la Croix (tableau sur bois, vieille école allemande).—76. Saint Pierre dans la prison, de *Ribera*. Ce tableau est la répétition de celui qui est au Musée royal avec le n.° 1912).—77. Saint Jean Baptiste et Saint Jean l'Evangéliste, du *Greco* (sa première manière).—78. L'Assomption de Notre-Dame, copie du Becerra. L'original est à Rome.—79. Copie avec changemens du tableau de Raphaél dit la Perle.— 80. David coupant la tête à Goliath, de *Coxcie*.—81. Jésus gravissant le mont, chargé de sa croix, de *Guido Reni*.—82. La Circoncision, copie du Parmesan.—83. Saint Jérôme faisant pénitence, de *Ribera*.—84. La Sainte-Forme (nous ferons plus tard la description complète de cette toile).—85. La Descente de la Croix, du *Charles Véronèse*.—86. Sujet mystique, du *Tintoret*.—87. Saint Jérôme en prières, de *Mathias de Torres*.— 88. Le Crucifiement, du *Titien*.—89. le Père Eternel et le Saint-Esprit, de *Paul Véronèse*.—90. Saint Eugène, Archevêque de Tolede, du *Greco*.—91. Saint Antoine de Padoue (école espagnole).—92. Saint Onfroi, hermite, de *Ribera* (signé).—93. La Madeleine convertie, du *Tintoret*.— 94. L'héroine Jahel, du *Giordano*.—95. Saint Jean Baptiste, copie de Ribera.—96. Saint Pierre, apôtre, du *Greco*.— 97. La Descente de la Croix (école florentine).—98. Saint Jean dans le désert, du *Titien*.—99. Jésus dans la prison, de *Daniel Crespo*.—100. David vainqueur, de *Joseph Montiel*. Ce tableau fut donné au Monastère dans le courant de 1812

par l'Evêque d'Iviza.—101. Sujet mystique, de *Paul Véronèse*.—102. Saint Pierre (école italienne).—103. Enterrement du Christ, de *Ribera*.

BRODERIES DES ORNEMENTS.

On ferait une longue énumération des objets qui ont disparu dans ce departement à la suite de l'invasion française; mais étaient tels leur nombre, leur richesse et leur magnificence, que ceux-là même qui furent dédaignés ou qui pour une raison ou une autre échappèrent à la convoitise de l'étranger, suffisent encore pour éveiller l'admiration, et peuvent être cités comme des modèles en leur genre. Il y a là en effet des tissus qui à l'époque coutèrent 550 réaux la vare; on peut y voir un devant d'autel d'une valeur inappréciable, sur un champ de tissu d'argent à frises et à bandes d'or, apparaissent magnifiquement brodés divers passages de la vie du Sauveur, mais d'un travail si délicat et si bien fini, qu'on dirait plutôt avoir sous les yeux une peinture achevée qu'une broderie en soie. Le P. Sigüenza dit que le procédé de ce genre de broderie est d'invention espagnole; car la broderie en fils d'or prit naissance à Ciudad-Rodrigo: le travail fut exécuté à l'Escurial par les frères laïs de la partie et d'autres ouvriers sous leur direction, d'après des dessins originaux de Peregrin, Navarrete et d'autres peintres.

Grâce aux soins et à la sollicitude du P. Quevedo, ancien bibliothécaire du Monastère, ces dessins sont conservés en fort bon état. Animé d'un louable zèle, il réunit tous ceux qu'il put (personne n'en avait connaissance), et après les avoir fait relier, les plaça dans la bibliothèque, où on les voit aujourd'hui parfaitement piqués à l'aiguille, et portant même les traces du charbon au moyen duquel ils furent passés sur les tissus.

LIVRE CAPITULAIRE.

On garde dans cette salle un livre capitulaire d'un grand mérite et de beaucoup de prix, et que nous croyons devoir décrire en cet endroit par ce là seul qu'il se trouve ici, bien qu'il y en ait d'autres pareils dans la bibliothèque. C'est un in-folio, à couverture de velours cramoisi avec des ornements, des angles et des embrasses d'argent. L'ecriture est du fameux copiste Fr. Martin de Palencia, moine benedictin. On y admire 18 miniatures représentant autant de sujets historiques, parfaitement reproduits, enjolivées de bordures et d'ornements de bon goût, et peintes à l'envi l'un de l'autre par Fr. André de Léon, Fr. Julien de Fuente-el-Saz et Ambroise de Salazar.

AUTEL DE LA SAINTE-FORME DANS LE CHEVET DE LA SACRISTIE.

En entrant dans cette belle pièce, on aperçoit dans la partie vis-à-vis ce rétable, qui appartient à l'ordre composite, et est fait de bronzes dorés, de marbres et de jaspes. Sur les quatre extrémités reposent quatre colonnes entières de 10 pieds de haut, avec des pilastres, des bases et des chapiteaux de bronze, et sur les deux points du milieu deux pilastres, dont les plans sont ornés de feuilles et de grappes de vigne et d'épis, le tout en bronze. Le vide forme une petite chapelle transparente de 9 pieds de large et de 19 ½ de haut,. qui coupe toute la corniche du premier corps, et touche dans le haut au second.

Le jour de cette chapelle transparente se trouve intercepté dans l'état normal par une magnifique toile de Claude Coéllo, dont nous nous occuperons sous peu.

Les entrecolonnements latéraux du rétable ont chacun une charmante porte, d'un goût particulier, faite en bois des îles, avec des ornements en écaille et en bronze, et les armes de Castille et de Léon. Sur les panneaux sont des châteaux et des lions du même métal, et sur le linteau un lion tenant dans une de ses griffes un globe, et dans l'autre un sceptre, tous deux en bronze. A partir de ce linteau jusqu'au faîte de la corniche s'ouvre de chaque côté une niche à plein cintre, où sont représentés deux sujets historiques en bas-relief sur un marbre blanc comme l'albâtre: celui à gauche du spectateur représente l'Empereur Rodolphe remettant la Sainte-Forme aux commissaires de Philippe II; l'autre, ce monarque la recevant avec vénération. Au-dessus de la clef de ces deux niches on voit deux aigles, les ailes eployées, et tenant dans leurs becs les chaînons de la toison.

Sur la corniche de ce premier corps posent deux pilastres, d'où part l'arc qui termine la chapelle centrale.

Ces pilastres ont des contre-forts en marbre, sur lesquels passent les volutes qui forment tout l'arceau de cette chapelle, et montrent sur leur frise pour ornements des festons soutenus par deux séraphins en marbre blanc de Génève, placés dans les chapiteaux; et sur les volutes on voit assis deux anges de bronze couronnés de laurier, et tenant des palmes dans les mains. Un autre séraphin du même marbre blanc clôt la clef de voûte: il est couronné de feuilles de laurier et parait soutenir un cartouche en bronze, qui porte écrite en gros caractères l'inscription suivante, où se voit la décadence des belles-lettres, de même que le rétable révèle la décadence de la bonne architecture:

En magni operis miraculum, intra miraculum mundi cœli miraculo consecratum.

Sur les colonnes des extrémités posent quatre piédestaux, qui portent chacun un enfant en marbre blanc, debout, tenant des torches de bronze; ils accompagnent deux autres bas-reliefs qui font les pendants de ceux du premier corps: à gauche

est représenté l'acte impie des hérétiques foulant aux pieds la Sainte-Forme (1); à droite le repentir et la conversion d'un des impies, qui prend l'habit de Saint François pour expier sa faute, et consacre tout le reste de sa vie au culte du Seigneur. Dans le haut de ces cercles il y a deux séraphins avec des couronnes royales sur la tête, et sur les côtés des palmes de bronze. L'autel a pour devant un revêtement de bronze doré en demi-relief, avec beaucoup de saints et de sujets sacrés, et au-dessus un gradin de même ornementation. Tout le rétable termine en cotoyant les rebords de voûte, et en général on y observe plus de profusion et de richesse dans l'ensemble que de bon goût (2).

Il y existe cependant une chose digne de tout éloge, c'est la toile de 6 vares de haut sur 3 de large qui, avons-nous dit, revêt toute la chapelle transparente, et sert de voile au Très-Saint. Elle est (3) de Claude Coéllo, et représente la procession qui eut lieu lorsqu'on plaça la Sainte-Forme dans cet endroit, et avec tant de naturel, tant de correction dans le dessin, une telle vérité dans le coloris et la perspective, qu'on croirait voir se prolonger la sacristie et une partie du temple. Pour mieux rendre son sujet, l'artiste y a donné à l'autel une position contraire à celle qu'il occupe. A gauche est l'autel, et sur le marche-pied le Prieur officiant, accompagné des diacres et des autres ministres, revêtus de riches ornements. Il tient dans ses mains la Sainte-Forme, et est dans l'attitude de donner avec elle la bénédiction aux assistants; il est penché du côté où se trouve Charles II, agenouillé devant un prie-dieu, environné de beaucoup de pompe et d'une suite nombreuse de grands seigneurs et de gentils-hommes, tous portant des cierges allumés. Sur le milieu du pavé sont les moines en procession, les seminaristes avec leurs rochets et leurs chandeliers d'argent, les orgues du même métal, et les musiciens chantant et jouant de divers instruments sous la direction du maître de chapelle. On aperçoit dans le fond différents personnages attentifs à la cérémonie, et sur le premier plan, d'autres le dos tourné ou de profil: parmi ces derniers on distingue le portrait de l'auteur, et celui de l'alcalde de l'endroit en manteau et en cheveux longs. Toutes les figures de ce tableau sont des portraits de ceux qui assistèrent à cet acte solennel. Cette composition est enfin ornée de trois figures allégoriques dans le haut, et représentant la Religion, l'amour divin et la maison d'Autriche, avec plusieurs anges qui relèvent une tenture de soie cramoisie, et portent cette légenda:

Regalis mensa præbebit delicias regibus.

La tête du prieur dont les mains tiennent la custode est fortement renflée, et forme relief; elle semble respirer et se détacher du tableau. Les visages des personnages principaux, tant ecclésiastiques que courtisans, sont également beaux et bien achevés. Parmi eux on remarque derrière Charles II, le Duc de Medinaceli, premier ministre; le Duc de Pastrana, grand veneur; le Comte de Baños, grand écuyer, le gentil-homme de la chambre, Marquis de la Puebla, et Fr. Marc de Herrera, qui fut depuis prieur. Les draperies et les accesoires sont bien touchés, et s'accordent parfaitement avec l'harmonie et le ton général que le pinceau de Coéllo a su donner à tout ce tableau (4). Soit qu'on le regarde superficiellement ou qu'on l'examine avec l'attention qu'il mérite, on y est frappé par la vie et l'animation qui règnent dans cette scène religieuse.

Pour tempérer le caractère de sévérité du tableau, Coéllo fait contraster avec le recueillement et le respect général la distraction de l'enfant qui fait jouer les soufflets des orgues, la colère de celui qui les touche, et l'attention que les musiciens prêtent à la mesure marquée par le maître. Les dimensions de la toile, trop étroite et mal faite pour y peindre une page d'histoire, et la sécheresse et la monotonie de tout tableau de portraits, circonstances toutes deux de nature à effrayer un peintre, ne furent point des écueils pour Coéllo, et il sut éviter habilement une profusion minutieuse qui serait devenue de l'affectation. L'artiste mit à terminer son tableau le même temps que prit la construction de l'autel, c'est-à-dire, 6 ans; et l'on raconte que Charles II, impatienté de la lenteur qu'il mettait à le peindre, lui dit: *Si j'avais confié ce tableau à Giordano il en eût déjà peint une douzaine;* à quoi Coéllo respondit: *Je n'en donte pas, sire, mais le mien vaudra tous ceux de Giordano.* Cette réponse hardie, sans rien ôter en réalité au mérite du tableau, découvrait bien clairement la vanité de l'auteur; et l'on ne doit pas s'en étonner si l'on fait attention à la méchante jalousie qu'il y eut toujours entre les grands maîtres contemporains. Ce qu'il y a de certain c'est que l'arrivée du Giordano à l'Escurial fut cause de la mort de Coéllo.

Les jours de jubilée, qui tombent le 28 septembre et le 28 octobre, c'est-à-dire, aux fêtes de Saint Michel et

---

(1) L'authenticité du fait miraculeux en mémoire duquel cet autel a été érigé, a été constatée sur la foi de témoignages respectables par S. Em. Monseigneur César Speciano, nonce apostolique et légat de S. S. en Allemagne. Dans la *Cathédrale de Gorcamia* (Hollande), une troupe d'hérétiques Zuingliens entrèrent et jetèrent sur le sol cette *Sainte-Forme*, et dans leur folie sacrilège la foulèreut plusieurs fois sous leurs pieds. et lui firent trois déchirures d'où sortit du sang qui en est resté aujourd'hui comme il en coula alors. Un des hérétiques frappé de repentir, rapporta ce miracle au Doyen Jean Vasider Delpht, qui recueillit avec une grande vénération la *Sainte-Forme*, et la porta à Malesias, où elle fut pendant bien long-temps vénérée dans un couvent de Saint François, dont l'hérétique contrit prit l'habit en abjurant son impiété. De ce couvent elle passa à Vienne, et plus tard à Prague, où elle resta jusqu'à l'époque où Philippe II l'obtint de l'Empereur Rodolphe en 1592. Lors de l'invasion française les moines la cachèrent dans un des nombreux souterrains qu'il y a dans les fondations, et le 28 octobre 1814 elle fut rendue à son autel, sur lequel on célébra à cette occasion un service solennel auquel le Roi voulut assister avec sa cour, jaloux d'imiter ainsi la piété de ses ancêtres. (*Dict. univ. dogmat. canon.* Histoire du P. Richard, tome 5, grand. édit. du l'hist. sacr. et prof. de Mr. Moreri, tome 6. Voir au mot *Zuingliens.*)

Malgré le long laps de temps qui s'est ecoulé, on la voit aujourd'hui (*la Sainte-Forme*) aussi intacte que si elle venait d'être consacree, sans que l'on y remarque aucune des altérations qu'elle eut naturellement souffertes si elle n'eût été qu'une substance de pain; substance qui dure si peu sans se corrompre.

(2) Le Christ qui est actuellements sur l'autel des sépultures fut d'abord placé ici, mais il n'y gardait pas les proportions voulues. (P. Santos, quatriéme edit., fol. 50.)

(3) François Rizzi fut d'abord chargé de ce travail, mais étant mort à l'Escurial lorsqu'il venait à peine de finir son esquisse, Coéllo la prit, et y fit les changements qu'il lui plut en la transformant. On dit qu'il employa sept ans dans son travail.

(4) Entre le nombre infini de copies qu'il y a de ce tableau, une des meilleures est celle qu'en a fait D. Vicente Lopez, et qui est au Musée de Madrid



de Saint Simon, et Saint Judas, cette toile se baise doucement au moyen d'une manivelle, sans se rouler, dans un châssis, et laisse voir la Sainte-Forme. On découvre alors, placé au milieu de la chapelle centrale, et sur une élévation de gradins, un petit temple en bronze doré à feu, de 2 vares de haut et d'un très-bon goût gothique (1), exécuté par Fr. Eugène de la Croix, frère lai du Monastère, dont le devant d'autel du même rétable est aussi l'ouvrage. Aux angles il a huit colonnes appareillées, qui supportent une coupole d'un bon goût; et sur le socle et dans d'autres parties sont réparties diverses reliques de Saint Laurent et de ses parents Saint Orence et Sainte Patience. Au centre est une custode d'un travail fort minutieux, où est placée la Sainte-Forme.

En 1856 S. M. la Reine Isabelle et son auguste époux firent don au Monastère d'une magnifique custode, figurant les rayons du soleil semés de diamants et de pierres précieuses. Au bout des huit rayons principaux on voit 8 grosses perles, qui font pendant avec 16 améthystes. Au-dessus et pour couronnement resplendit une magnifique croix de diamants aussi et rubis. Ces rayons reposent sur une superbe topaze qui avait été la pomme d'une canne appartenant à S. M. le Roi.

Le piédestal est également garni de brillants, montés tous à jour: sa forme est octogone.

Ce soleil a 9.400 brillants de différent grandeur, 8 grosses perles, 32 émeraudes, 127 rubis, 60 améthystes et 24 grénats. Sa hauteur totale est de 45 centimètres, et le piédestal de 20. Charles Pizzala le construisit; il coûta 500.000 réaux.

Un Crucifix en bronze, presque de grandeur naturelle, et soutenu par deux anges de la même matière suspendus en l'air, pend du haut de la voûte de la chapelle.

Au lieu des deux lampes dont Charles II fit present à S. D. M., et qui brûlent jour et nuit sur ce rétable, on voit dans les jours indiqués de précieux candelabres.

CABINETS DE LA SACRISTIE.

En entrant par la porte à gauche du tableau, le visiteur se trouve dans une pièce située par derrière; elle a 32 pieds de long et 10 de large, deux fenêtres à l'est, placée l'une au-dessous de l'autre: il y a à la seconde un recoudoir en marbre avec des balustres en bronze, comme unique ornement. Dans cette pièce tout respire somptuosité, luxe et magnificence; les murs, le pavé et la voûte sont couverts de marbres et de jaspes de différentes coleurs. La voûte est formée d'angles saillants et d'arêtes avec des lunettes et de beaux travaux de sculpture; on la voit aussi au centre parsemée de lignes qui convergent et correspondent à un grand fleuron du pavé, et la voûte est fermée par un autre de bronze, d'où pend unt très-riche lustre en argent filigrané avec beaucoup de pierreries, et qui correspond au milieu du transparent, lequel en cet endroit est plus grand en raison de la fuite de l'arc. Il y a au chevet de cette tribune une niche de 4 pieds de large sur 6 de haut, qui se termine à une très-belle caille. Il y a dans cette tribune deux drapeaux qui, selon la tradition de la maison, ont été pris à Saint-Quentin. Il existe dans ce cabinet un autel semblable à celui de la sacristie.

L'architecture de l'autel est d'ordre composite; le style et l'exécution sont de Joseph de Olmo, et les bronzes de François Philippini, italien, et orfèvre du roi Charles II. L'on passe depuis la porte qui dans le grand retable est à droite du visiteur, à deux autres pièces du rez-de-chaussée, et à deux autres au-dessus, garnies tout-autour de tiroirs et de buffets vitrés pour conserver les ornements, connues ordinairement sous la désignation de *Salles des chasubles*. A celle du rez-de-chaussée et à droite en entrant, existe une des portes que nous avons dejà décrites, et qui conduit au vestiaire par les à-jour du quel peut, sans necessité de l'ouvrir, jouir de presque tout le coup d'œil du magnifique sanctuaire.

Cet ouvrage dura 6 ans et fut terminé en 1691, entièrement aux frais de Charles II, qui, indépendamment des deux lampes dont nous avons dit qu'il dota la Saint-Forme, enrichit les deux autels d'un grand service d'argent filigrané et de pierreries d'un goût exquis et de grandesse, qui n'existe plus depuis l'année 1808 (2).

COULOIR AUTOUR DU TEMPLE.

Depuis le couloir qui conduit à l'avant-sacristie, et à gauche en entrant, on aperçoit un escalier spacieux et clair, appelé du Patrocinio, parce que cette image a été placée autrefois en face. Le premier palier qu'on rencontre c'est le couloir qui conduit au presbytère: a droite s'étend un grand grillage en fer, devant trois armoires qui servent pour renfermer des vases sacrés, et deux autres à droite, le premier pour fermer à volonté l'escalier ou le couloir; l'autre se trouve avant d'arriver à des armoires, où l'on conserve le service en or et en argent du maître-autel. Entre ces grillages il y a à gauche de grandes portes à plein cintre, qui donnent dans le reliquaire et dans le presbytère, et une autre à droite de marque

(1) A la place de ce petit temple, dont le dessin est de D. Vicente Lopez, il y avait autrefois une custode de trois vares huit doigts de haut, d'argent surdoré, composée de trois corps elégants, qui s'élevaient en forme de pyramide. D'après les renseignements que nous ont laissés les anciens historiographes, elle se recommandait par la delicatesse du travail et sa beauté extraordinaire: ils en estimaient la valeur de soixante-dix à cent piastres. Destinée originairement à être une boite d'horloge, l'Empereur Léopolde d'Allemagne en fit présent à son neveu Charles II, qui la consacra à recevoir la *Sainte-Forme*, où celle-ci resta jusqu'à l'invasion française.

(2) D'après Ponz, il y avait alors à l'Escurial plus de 140 calices en argent et 1 en or, et un ostensoire qui ne servait que pour la Fête-Dieu, était de même métal. On peut voir les autres details dans notre Historie de l'Escurial.

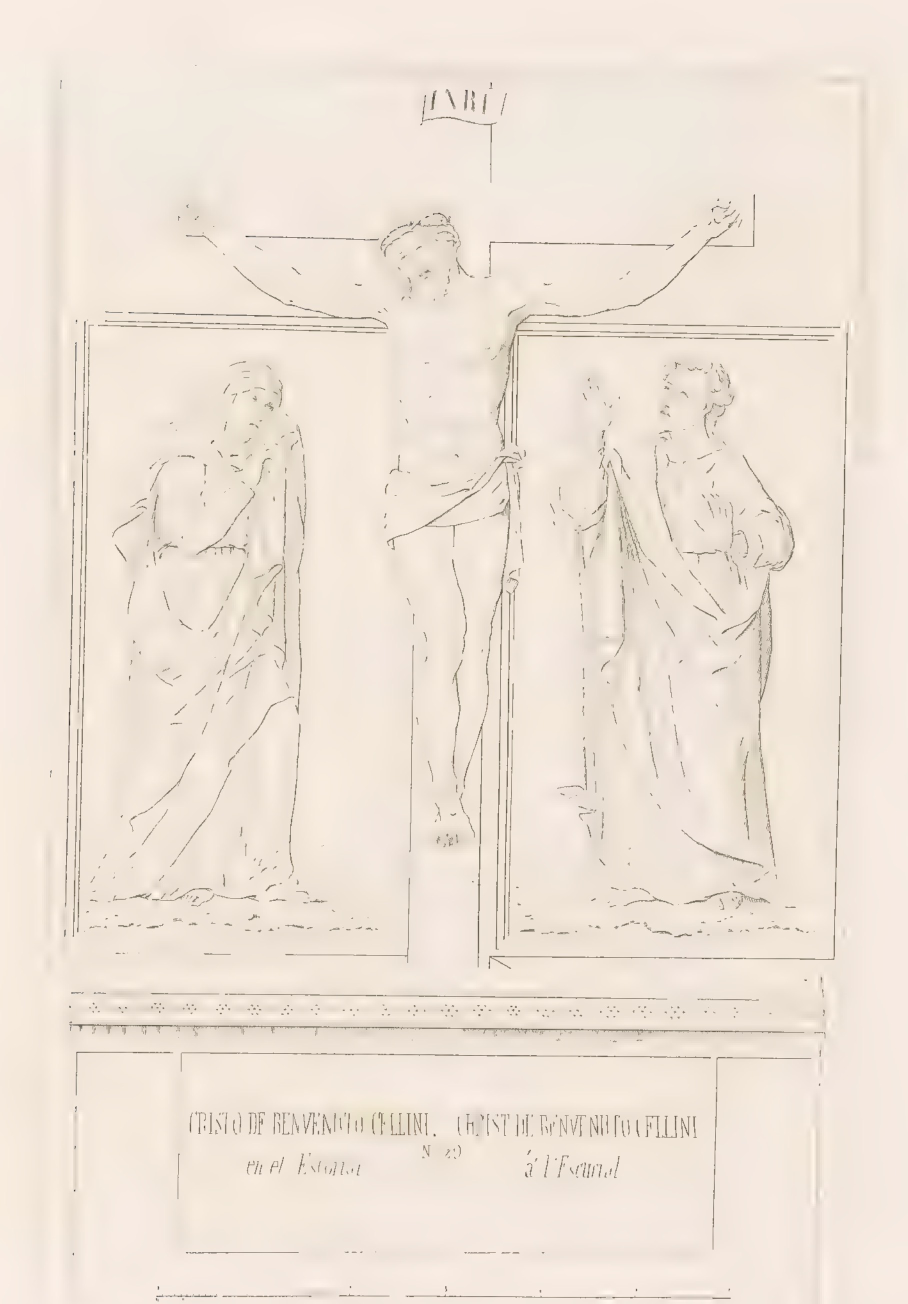


NÚMERO 107.

SAN LORENZO DEL ANTE-CORO.

STATUE DE ST. LAURENT PLACÉE A L'AVANT-CHOEUR.

RETABLO DEL ALTAR DE LA SANTA FORMA



CRISTO DE BENVENUTO CELLINI. CHRIST DE BENVENUTO CELLINI
en el Escorial N. 29 à l'Escurial

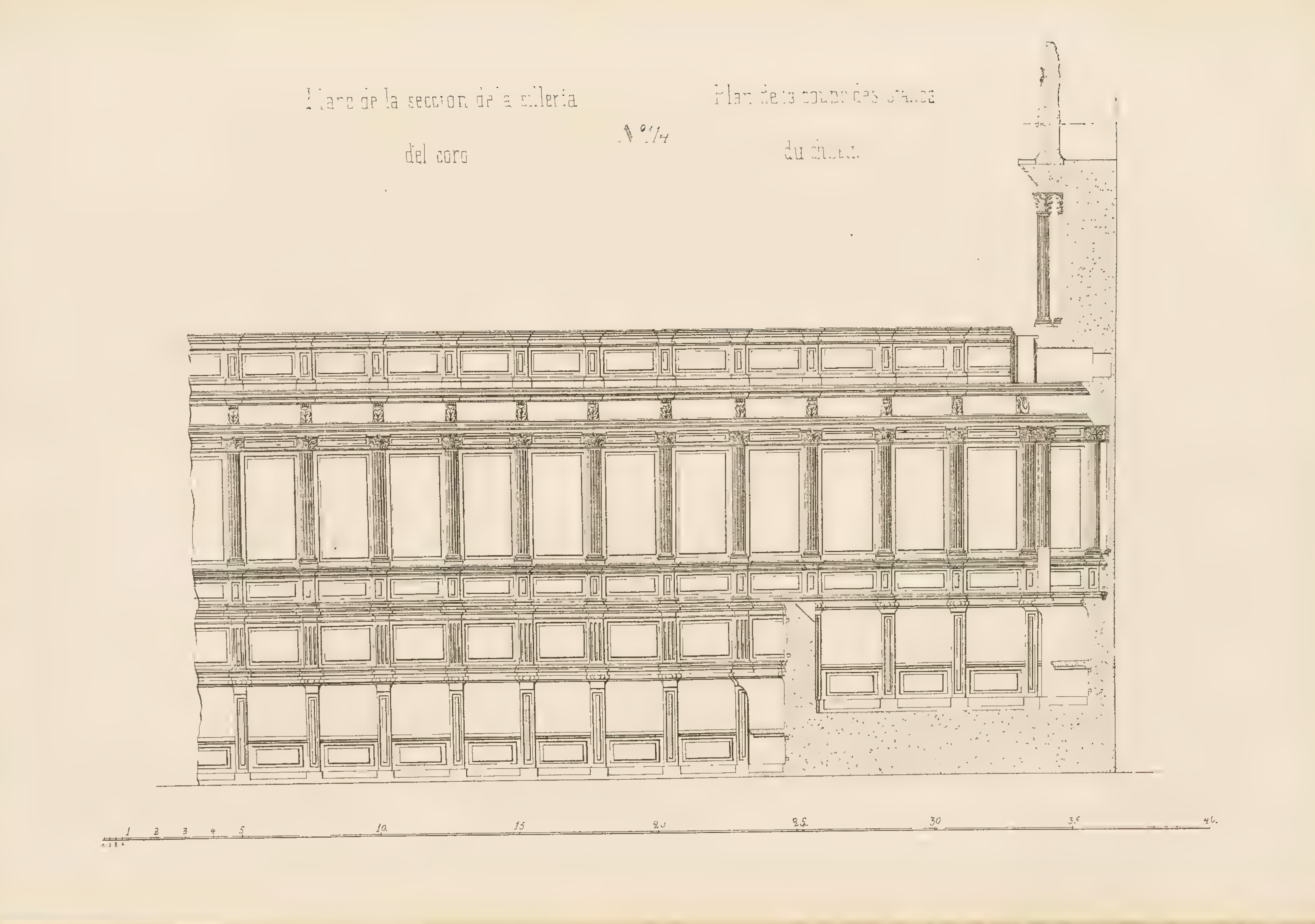


CORO DEL ESCORIAL. (Nº 87.) CHŒUR DE L'ESCURIAL.

Plano de la seccion de la silleria del coro

Nº 14

Plan de la coupe des stalles du chœur





allemande, curieuse comme d'autres qu'il y a du même travail dans l'établissement, parce qu'elle prouve jusqu'à quel point était avancé alors ce genre d'ouvrages en bois plaqués et en mosaïque. Cette porte communique à l'habitation ditte de Philippe II, parce que le fondateur a vécu et est mort dans cet endroit.

Au bout de cet escalier, à 30 pieds de hauteur du temple, les couloirs dont il est question deviennent assez grands pour former, aux côtés du temple et au niveau du chœur, une espèce de tribune générale, interceptée seulement par les gros pilastres du temple, et au côté gauche par les oratoires des dames qui correspondent à la partie du palais.

Auprès de l'escalier se trouve un autel, dont le tableau représente, dans un joli cintre sur bois, Jésus-Christ et la Sainte Vierge dans l'attitude de la prière au Père-Eternel, et au milieu une croix couchée sur un globe (il porte le n.° 105); en face on en voit un autre avec un bois semblable représentant la *Sacrée Famille* (il porte le n.° 132): les deux sont de Michel Coxcie. Ils ont aux côtés deux portes égales, et en suivant le couloir on en trouve d'autres qui vont aux orgues et aux niches d'en haut; et enfin un autre autel égal à l'antérieur, où se trouve Saint Jérôme, de grandeur naturelle, du moine Nicolas Borras, de l'ordre de Saint-Jérôme; et en face un autre qui représente la vocation apostolique de Saint Pierre et de Saint André, de Navarrete.

ARRIERE-CHŒURS.

Ce nom leur est donné, parce qu'ils se trouvent a côté du chœur, dans la direction du Midi au Nord. Dans le chevet de cet arrière-chœur il y a deux portes, qui donnent dans le cloître principal supérieur. Entre ces deux portes on remarque une petite chapelle en marbre incrusté de jaspe, avec son bassin à eau bénite. Au-dessus et dans un enfoncement s'élève une statue en marbre blanc, laquelle représente aujourd'hui Saint Laurent; mais primitivement ce ne fut qu'un tronc de quelque statue païenne. On assure qu'elle arriva sans tête, sans mains et sans la pointe des pieds, et que les extrémités y furent ajoutées en Espagne. S'il en fut ainsi, nous ne pouvons qu'admirer cette restauration. La main gauche du Saint, laquelle soutient un livre, mérite surtout des éloges pour l'habileté avec laquelle est faite et dissimulée la jointure. Nous n'en dirons pas autant de la tête; car le cou nous semble un peu gros et dépourvu de dessin (1). On trouva cette statue à Rome parmi les ruines de cette cité. C'est de là qu'elle fut envoyée par un des ambassadeurs de Philippe II. Le P. Sigüenza n'indique point si ce fut par le Comte d'Olivarès ou par le Duc de Lermes. Cette statue porte un certain cachet d'antiquité, et sans être un chef-d'œuvre, elle s'harmonie bien avec la draperie, laquelle représente un diacre, et dont les plis se détachent avec légèreté et élégance. La voûte se compose de quatre compartiments, qui figurent tout autant d'épisodes de l'histoire de David, peints à fresque par Lucas Giordano.

L'autre avant-chœur, du côté du collège, est entièrement égal à celui-ci; la seule différence, c'est qu'il n'y a qu'une porte au milieu, porte qui donne sur une fontaine en marbre gris, garnie de sa petite façade, et d'un robinet pour la distribution de l'eau. De chaque côté de cette fontaine sont ménagés deux passages. Celui de gauche conduit au collége, et l'autre au palais par la salle des Batailles. A l'entrée de ce dernier se trouve un autel semblable à ceux du passage opposé, avec une toile qui représente la vocation de Saint Pierre et de Saint André, peinture due au pinceau du Muet.

Les quatre fresques de la voûte de cet avant-chœur, également exécutées par Giordano, font allusion au Roi Salomon. Dans les deux avant-chœurs se trouvent en partie les rayons qui servent à mettre les livres de chœur, et dont nous aurons plus tard à nous occuper.

CHŒUR.

Après avoir visité les avant-chœurs, on passe sous deux arceaux, et l'on arrive au chœur, pièce magnifique, spacieuse, gaie et inondée de flots de lumière, grâce au grand nombre de fenêtres dont elle est percée. Cette pièce est située à l'entrée du temple à la suite de la grand'nef, et à une hauteur de 30 pieds. Elle est garnie d'une jolie galerie à balustrade de bronze, et de cette galerie au mur du couchant il y a 96 pieds sur 56 de largeur, et 84 de hauteur jusqu'à la clef de voûte. Le pavé en est tout en marbre de même que celui de l'Eglise. En face reste un passage un peu plus étroit que les précédents, également carrelé en marbre (2). Dans les côtés, non loin de ses angles, il y a à une assez grande hauteur deux balcons vis-à-vis l'un de l'autre, avec des balustres en bronze doré; celui du Midi sert pour donner passage au son d'un timbre

(1) Si cette restauration est réelle, il est vraiment curieux qu'on n'ait pas fait la main droite empoignant le gril, tandis qu'il semble qu'il tenait la palme du martyre, et que ce manche du gril est en dehors de la main, ce qui fait mauvais effet.

(2) Le Vago Italien critique que le chœur soit si bas; mais il en fut ainsi, afin que depuis chaque stalle l'on puisse voir le prêtre, et dans ce but le presbytère fut passablement eleve.

d'horloge placé en cet endroit; et c'est par celui du Nord que les personnes de la cour, venant du palais, peuvent voir le chœur et entendre les Offices divins sans avoir besoin de passer par le Monastère. Ce chœur, comme tous ceux des églises catholiques, a deux rangs de stalles, d'ordre corinthien, dessinées par Jean Herrera, et éxécutées par l'italien Joseph Flecha, et sous sa direction par quatre autres maîtres espagnols, appelés Gamboa, Quesada, Serrano et Aguirre, en bois fins et de choix, tels que acane, ébène, térébinthe, buis, cèdre et noyer. Les stalles inférieures sont dépourvues de colonnes et de pilastres, afin de ne point masquer la vue des stalles supérieures. En échange les bras de ces stalles portent des piédestaux de bonne proportion. L'espace qui les sépare, et qui n'est autre que l'intervalle entre chaque stalle, se trouve occupé par des buffets ornés de moulures et de marqueteries de bon goût, et il se termine par une corniche à la hauteur régulière d'un homme. Dans la partie postérieure, chaque acane forme une espèce d'armoire, et tout autour règne au-dessus un petit lutrin.

Entre les stalles inférieures et les stalles supérieures se trouve un espace de 10 pieds, qui fait le tour du chœur. Les stalles d'en haut conservent la même proportion et la même forme jusqu'au sommet du dossier, qui sert de piédestal à un bel ordre de colonnes entières, cannelées dans le sens longitudinal, toutes en acane, à bases et à chapiteaux de buis, exécutées avec tant de perfection et de délicatesse, qu'elles semblent moulées en une seule et même turquoise. Sur la corniche, perpendiculairement aux colonnes, sortent des consoles, ornées de feuilles de chardon imitées en buis; et entre chaque console, soit sur le panneau, on voit un fleuron de même bois, placé au milieu du carré et à belles moulures. Tout ce piédestal sert de ciel aux stalles supérieures, qui s'y terminent à une hauteur de 16 pieds. Le maître-autel se voit parfaitement de chaque stalle, qu'on se trouve dans la rangée inférieure ou dans la rangée supérieure. Il est aussi magnifique et d'un goût exquis le morceau d'architecture du même ordre corinthien qui, placé au milieu de la façade, sert d'ornement à la stalle du prieur. Il se compose de 16 belles colonnes de même forme et d'égale matière que les précédentes, 8 de deux en deux au commencement des bras de cette stalle, et des deux qui se trouvent de chaque côté, et 8 autres qui plus à l'intérieur y forment un pendant harmonieux, avec leurs pilastres par derrière, œuvre très-soignée et de difficile exécution, qui mérite d'être examinée avec attention et à loisir. La stalle du milieu est un rond embelli de fleurons en buis et d'élégantes moulures, tandis que les collatérales restent carrées.

Sur ce frontispice, qui termine à un autre plus petit, composé de 4 colonnes accouplées aux extrémités, avec des pilastres derrière et aux côtés, pour point d'appui de ce frontispice, il y a des consoles renversées avec beaucoup de grâce, le tout terminé par une petite statue de Saint Laurent, également en bois, qui lui preté de l'élégance et de la dignité. Il y avait dans le carré du frontispice un Sauveur chargé de la croix, œuvre de Sébastien del Piombo. (Il est aujourd'hui au Musée de la capitale.) Les 8 colonnes de derrière forment de chaque côté une chaise qui finit par être carrée.

Le nombre des chaises dans les deux chœurs est de 124, et celle qui est à l'angle droit du chevet à côté d'une porte dissimulée et dans le rangée du Midi, c'est celle qu'occupait Philippe II, lorsqu'il assistait au chœur. Elle est un peu plus large que les autres, et c'est par la porte que nous venons de designer que le roi recevait les plis ou renseignements d'urgence, sans que le porteur eût besoin d'entrer au chœur et pût distraire ceux qui chantaient ou priaient. La façon seule de cette chaise monta à la somme de 264.000 réaux.

ORGUES DU CHŒUR.

Depuis le point où se termine la série de chaises jusqu'à la grande corniche qui fait le tour du temple, les murs sont peints à fresque, et à leur centre il y a de chaque côté, collateralement parlant, un orgue placé au-dessus d'une file supérieure de chaises, au-dessus de laquelle s'étend un balcon en bronze, où se mettent les musiciens qui doivent chanter. Ces deux orgues sont grandes et très-belles; les caises sont en pin de Cuenca, doré et polissé, et forment deux morceaux d'ordre corinthien, d'un goût exquis et d'un travail soigné, assez pareils à ceux qui embellissent les autres principales orgues placées dans l'Eglise, et qui, ainsi que nous l'avons dit, ne peuvent plus servir. Elles ont 20 pieds de large, et leur hauteur est en proportion. Masigiles et ses enfants les construisèrent, ainsi que toutes les autres de ce temple, mais celui qui est à droite a été nouvellement augmenté et modifié par Mr. Joseph Berdalonga. L'orgue qui se trouve au Midi, dit orgue prioral, est remarquable sous plus d'un rapport; la longueur du clavier, la magnificence des jeux et le plein des sons, le rangent parmi les meilleures et de premier ordre en Espagne. Il coûta y compris les deux du transept, 295.897 réaux 28 mrs.

Independamment de ces orgues et de celles du temple, il y en avait un autre à l'entrée du chœur, qui servait pour les offices des morts, et qui est conservé aujourd'hui dans la salle des manteaux; il s'en trouve un autre dans la vieille église pour le même usage; et enfin, un autre en argent, mais actuellement en bois peint, employé pour les processions du Saint-Sacrement. Ces dernières sont de maître Gil, artificier flamand de grand renom, qui mourut à l'Escurial, en chargeant ses quatre fils de les achever.

FRESQUES DU CHŒUR.

Aux côtés de ces orgues, il y a quatre grands tableaux peints à fresque sur la muraille par Romulus Cincinato, ayant des cadres simulés. Ceux du côté du Midi représentent, l'un Saint Laurent suivant le saint Pontife Sixte, qui le supplie de l'emmener avec lui, car il allait mourir pour le Christ; l'autre, quand ce même Saint, présentant à l'empereur Valérien les

pauvres de la ville, lui disant: *Ce sont ici les trésors de l'Eglise*. On voit en face Saint Jérôme écrivant les ouvrages, dont il a doté l'Eglise; un ange sonne de la trompette à son oreille, afin d'exprimer combien était présent à la mémoire du Saint le jugement dernier. On le découvre encore à certaine distance dans la solitude, faisant pénitence devant un Crucifix. Dans un autre, le Docteur par excellence explique la Bible à ses Moines: on le découvre en fin mort et porté en terre par ses confrères religieux.

Au-dessus des balcons des côtés, ainsi que sur les arceaux qui mènent au chœur du couvent-collége, il y a huit figures peintes par Luqueto, faibles, comme tout ce qu'a fait cet artiste, si nous les comparons avec le mérite et la supériorité des toiles et des fresques du fécond Giordano. Du côté du Midi, la Foi et l'Eglise sont représentées dans la forme de matrones; et au Nord la Prudence et la Justice. Au-dessus des arceaux par où l'on entre au chœur, il y a encore des niches, dont le fond est en or; dans l'une d'elles se trouve de bout la Charité et l'Espérance, et la Force et la Modération dans une autre. Au chevet, entre les croisées, se trouvent Saint Laurent en costume de diacre et tenant le gril, et Saint Jérôme avec l'habit de l'ordre auquel appartenait la communauté; ce sont les meilleures figures qui, suivant notre opinion, soient dues à la main de Luqueto, et surtout le Saint Laurent, dont la sculpture et l'étude consciencieuse le mettent fort au-dessus des autres œuvres de cet auteur, qui faisant tout de mémoire, avait probablement trop de confiance en son talent. On doit au même auteur, mais moins réussi, le retour de l'arceau sur la corniche, où est représentée l'Annonciation: la Sainte-Vierge placée à un côté, et l'ange à l'autre de la grande croissée qui se trouve là. Luqueto voulut représenter à la voûte du chœur le paradis, peint à fresque. A l'entrée de cette voûte, et à gauche en regardant le maître-autel, au-dessus de la corniche, Luqueto mit le portrait du P. Villacastin (le frère servant ouvrier), et par derrière le sien dans l'attitude de vouloir entrer au paradis. A propos de cela, le P. Sigüenza, faisant allusion à la réputation de vicieux qu'avait Luqueto, dit: «Plaise à Dieu qu'il y soit dejà; j'en doute: il se hâta de gagner de l'argent, et plus encore de le laisser par ici.»

La peinture de cette voûte manque d'effet d'optique; néanmoins dans cette profusion de dessins il y a des morceaux notables, mais qui ne contribuent pas à améliorer ce froid et monotone ensemble, ce coloris et cette portion de draperies exécutées sans soin, et dépourvues de bonne composition.

Quoiqu'il en soit, ce travail lui coûta la vie; il est positif que Charles II n'aurait pas été mal inspiré si, en chargeant Giordano de peindre les autres voûtes du temple et de l'escalier, il eût fait effacer et refaire ces peintures et autres travaux qui jurent dans la Basilique. La multitude de Saints et de Saintes, ainsi que l'absence d'harmonie dans la composition, cadrent si mal qu'un de nos amis, assez amateur d'épigrammes, s'est écrié en les contemplant:

«L'infatigable Luqueto a peint à la voûte du chœur un par un les Saints qu'il y a au ciel; et les énormes livres, qui sont au lutrin, sont les images des Saints peints à la voûte.»

Un grand et beau lustre en cristal de roche, qui pesait primitivement 35 arrobes, pend à la voûte. Depuis l'invasion, il y manque passablement de parures et de pendants, il peut avoir encore 28 lumières. Comme il a été dernièrement nettoyé, il est possible d'en admirer mieux sa magnificence. Il a été fait à Milan, et c'est Charles II, qui en fit cadeau la première fois qu'il alla au Monastère, et c'est lui qui ordonna de le placer où il est encore.

LUTRIN.

Parmi les premières chaises du bas-chœur, et sur le beau carré de jaspe plaqué de marbre blanc servant de piédestal, s'élève un lutrin d'un grandeur et d'une magnificence remarquables.

Il est soutenu par quatre pilastres, qui forment un carré, puisque les parties saillantes des angles sont coupées. Ils sont en bronze doré à feu, et servent d'appui à des barreaux en fer, qui unissent l'arbre du centre, pareillement en fer, à un anneau soutenant toute cette énorme masse. La matière en est d'acane, avec des bandes en bronze doré; et par dessous l'on trouve une corniche de même métal et d'un demi-pied d'essor: on y met les livres de chant, dont quatre peuvent contenir sans se toucher l'un l'autre. Sa péripherie est, par cette corniche, de 40 pieds, et le poids de plus de 500 arrobes. A partir de la corniche, il s'élève en diminuant jusqu'à perdre 10 pieds de circonférence. Les angles sont également coupés, et il y a à chacun d'eux une sorie ou trou ovale pour voir par là le maître-autel, et pour le placer bien en face. Sur la corniche, où il finit, existent quatre boules en bronze; et au-dessus de ce corps principal, sur un piédestal en bois précieux et plaqué, est assis un beau petit édifice, qui lui sert de clôture. Cet édifice est composé de 12 colonnes, formant quatre façades, avec une image de la Sainte-Vierge au centre, et terminé par une petite chapelle qui soutenait auparavant un Crucifix en bronze doré, et maintenant une croix construite du bois pareil à celui dont fit jadis le cercueil du royal fondateur (1), ainsi qu'un autre Crucifix, également en bronze. Ce lutrin (2) a de haut jusqu'au sommet 16 pieds, et 10 dans sa plus grande grosseur. Sans compter la valeur du socle, du piédestal, du bronze et du fer, il coûta seulement de façon 22.866 réaux. Entre ce lutrin et la balustrade en bronze qu'a le chœur vers la partie du maître-autel, pend une lampe en argent, assez simple, placée à la hauteur d'une personne, et constamment allumée.

---

(1) Les planches pour l'autel proviennent d'une poutre qui avait servi de quille à un galier portugais, appele *Les cinq Plaies*. On en fit aussi la croix qui sert pour le Crucifix, et qui est placee dans un des autels de l'église. (Bermejo, pag. 117.)

(2) Le niveau de ce précieux meuble est si parfait, qu'un enfant de six ans peut le mouvoir sans effort. Mais il n'est pas monte en diamants comme certains mal informes ont pretendu.

CRUCIFIX EN MARBRE.

Derrière le siége prieural, et dans toute l'étendue du chevet, il existe un passage dans le massif de la muraille même, avec trois grandes croisées qui donnent sur le parvis des Rois, et que nous avons déjà décrit sous le nom d'arrière-chœur. Il y a en face de la croisée du milieu, un autel avec un Crucifix précieux en marbre blanc, de la grandeur qu'avait le Sauveur, assujetti à une croix en marbre noir de Carrare, qu'on plaqua, pour plus de sûreté, sur une autre en bois. Au bas des pieds on lit l'inscription suivante: *Benvenutus Celinus, civis florentinus, faciebat* 1562 (1).

Il y a dans le même local deux tableaux qui méritent d'être mentionnés; ils se trouvent aux côtés de l'espèce de chapelle portative qui contient le Crucifix, et sont de Navarrete; ils représentent la Vierge et Saint Jean, avec des vêtements clair-foncé, mais les têtes sont d'un très-beau coloris. (Ils portent le numero 255.)

AVANT-CHŒUR OU LIBRAIRIE DU CHŒUR.

Derrière l'avant-chœur qui correspond à la partie du couvent, se trouve une salle de 77 pieds de long sur 25 de large, divisée en trois parties égales par deux arceaux qui reposent sur des contre-forts saillants, et qui divisent aussi la voûte en trois compartiments. Elle reçoit le jour seulement par un balcon, qui donne sur la cour des Rois; et à l'un des angles de cette salle se trouve la porte secrète du chœur, auprès de laquelle, avons nous dit, existe la chaise où s'asseyait Philippe II.

La bibliothèque du chœur est une des choses qui, dans cette demeure, méritent le plus d'attirer l'attention. Tous les livres ont même format et même dimension. Ouverts sur le lutrin, ils mesurent deux vares de largeur et plus de cinq quarts de hauteur. Les feuilles, chacune d'un seul vélin, sont très-blanches, et toutes parfaitement égales. Le caractère en est beau, net, et si égal, si uniforme, que les lettres imprimées ne le seraient pas davantage. Dans les livres de musique on remarque un luxe sans pareil: les lettres et les notes en sont si claires et si uniformes, qu'on les voit distinctement de la stalle du prieur, lorsque les livres se trouvent au lutrin. Les Psaumes de Matines, depuis la première jusqu'à la cinquième fête, furent écrits par Christobal Ramirez de Valence; les notes et les lettres, par d'autres maîtres renommés. Ils furent ensuite corrigés par Jean Rodriguez, originaire de Torrijos et Racionero de Tolède, lequel adoucit beaucoup le chant, et sut en écarter les mauvais accords et les sons durs. Le nombre de volumes de cette catégorie s'élève à 214.

Les peaux forment un total de 17000, dont 14000 furent apportées de Valence. C'est de ces dernières que Philippe II fait mention au prieur de ce monastère dans une lettre du 29 Juillet 1572, en lui disant qu'elles lui ont paru convenables. Elles coûtèrent 11 réaux chacune, l'une portant l'autre. Celles qu'on fit venir de Flandre coûtèrent près de 20 réaux. Sur chaque page de celles qui contiennent du plain-chant il n'y a que quatre lignes, et 10 sur celles qui n'en ont pas.

Dans cette pièce, sur les rayons, il y avait auparavant beaucoup de tableaux, mais aujourd'hui il n'y en a plus que deux, qui sont les suivants:

126. Sain Jérôme en prière, par *D. Sébastien de Herrera Barnuevo*.—128. Notre Seigneur crucifié, et à ses côtés la Vierge et Saint Jean, tableau sur bois par *Navarrete*, fond rouge. Dans ce tableau l'auteur voulut imiter l'ancienne manière d'Allemagne.—129. Dyptique ou oratoire, qui représente les plaisirs terrestres et le châtiment des vices dans l'enfer, par *Géronimo Bosch*, vulgairement appelé le *Bosco*. Ces trois tableaux furent sans doute unis autrefois, et les plus petits servent aujourd'hui de petite porte au plus grand. Dans un de ces tableaux, celui de la gauche, est figuré le Paradis terrestre avec nos premiers parents, qu'un ange armé d'une épée chasse de ce bienheureux séjour, parce qu'ils ont trangressé les préceptes divins.

Dans celui de la droite est l'enfer, terme où vient aboutir la vie licencieuse, laquelle forme le sujet du tableau du centre. Dans ce dernier tableau sont représentées la vanité et la folie de la vie, sous le symbole d'un arbousier. On y voit une multitude d'hommes qui se transforment en animaux horribles, en bêtes féroces et épouvantables, en signe de leurs vices et de leurs mauvais instincts.

Lorsque les deux portes sont fermées, on voit représentée dans le clair-obscur la création de la terre par l'Etre-Suprême, qui apparaît dans un angle obscur de la gauche.

CORNICHES.

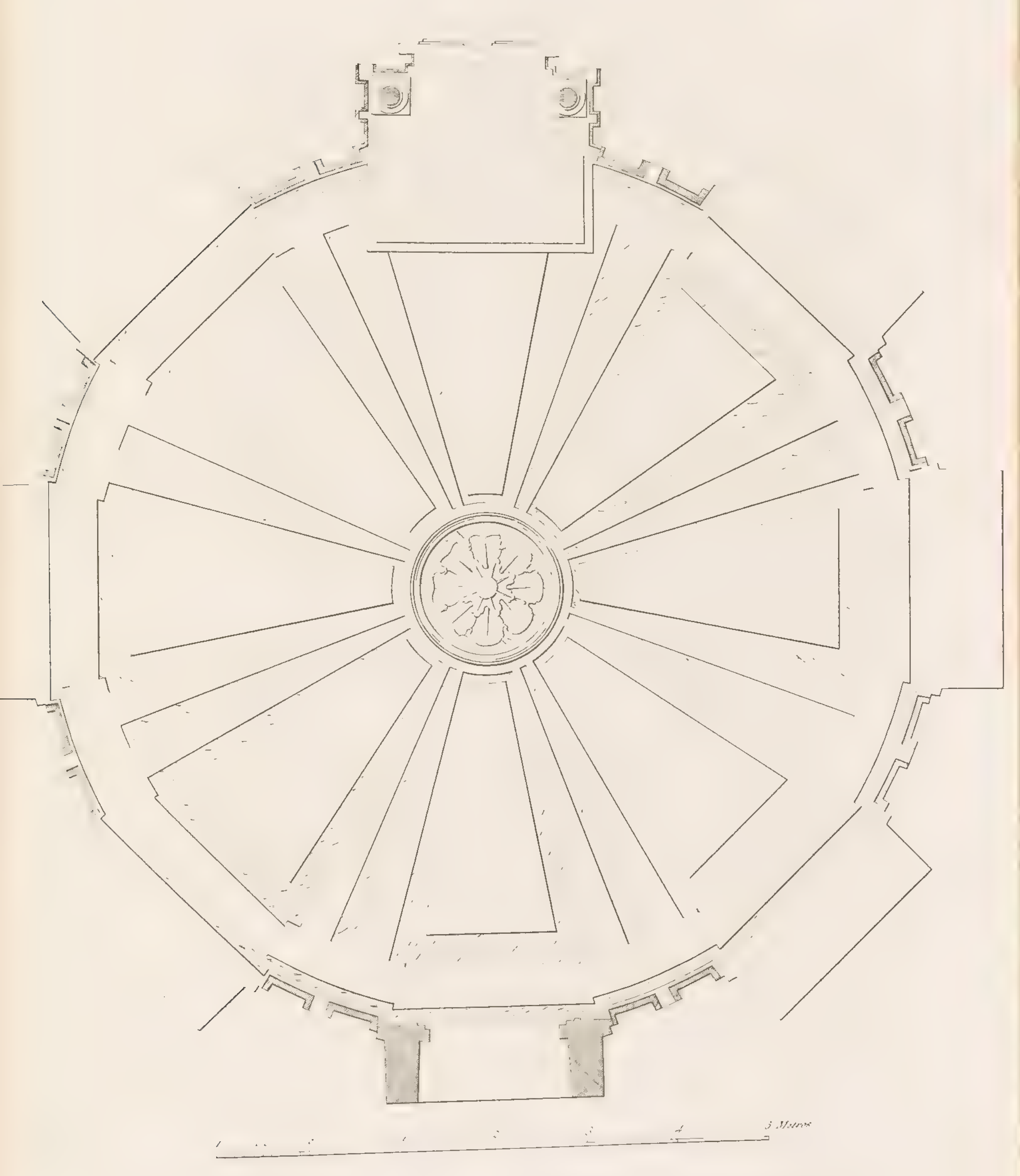
A la partie inférieure des grands arceaux qui séparent le chœur des avant-chœurs, il y a dans chacune deux portes. Celles du dehors donnent sur l'une des petites galeries qui règnent sur les autels de l'église, et l'autre s'ouvre sur un couloir où, dans des armoires de sapin, on garde les instruments et les archives de musique (2). Du côté du couvent le couloir se continue jusqu'à l'arrière-chœur, et vers son centre est un escalier qui conduit à l'orgue. A partir de ce point il se bifurque en

---

(1) En parlant de l'eglise et de la sépulture des Infants, nous donnerons notre avis sur la destination que devait avoir cette precieuse image. Il y a des écrivains qui ont dit que les français scièrent les bras de ce Christ pour pouvoir le mettre dans une caisse et l'emporter; mais il suffit de le regarder pour se convaincre que les bras y sont apposés depuis qu'il fut sculpté, et qu'ils n'ont jamais pu être sciés.

(2) Lorsque nous parlerons de la Bibliotheque, nous nous occuperons de la musique qu'il y a dans cet établissement.

PLAN ET PAVÉ DU PANTHÉON.



PLANTA Y SOLADO DEL PANTEON.

Nº 3.



FRENTE DEL PANTEON FACE PRINCIPALE DU



deux rameaux, dont celui de gauche conduit au clocher, et celui de droite à ce qu'on appelle communement les corniches, qui, comme nous l'avons déjà dit, sont le passage pratiqué à l'intérieur du mur, et faisant le tour du temple au niveau de la grande corniche qui regne dans tout autour. C'est de cet endroit, et en passant par le balcon qui se trouve au-dessus du chevet du chœur, qu'on jouit du meilleur point de vue de la grand'nef, et qu'on en découvre toute l'étendue et la magnificence; de même que des transept et des autres ouvertures et lunettes menagées dans les arceaux, on peut voir et étudier parfaitement les fresques des voûtes (1). De l'une de ces ouvertures on regarde tout à son aise le portrait du P. Villacastin et celui de Luqueto même, exécutés par ce dernier dans un coin du ciel du chœur. En passant par derrière le maître-autel, en touchant les statues de bronze qui représentent Saint Pierre et Saint Paul, placées dans le dernier corps du rétable, on ne peut s'empêcher d'en admirer non seulement le fini du travail, mais encore la colossale dimension.

SÉPULTURE DES ROIS D'ESPAGNE.

Dans le passage qui s'étend de l'église à l'avant-sacristie, et près de l'escalier dit du Patrocinio, nous avons déjà fait remarquer la porte du Caveau. Entrant par cette porte, on descend 12 marches dans la direction de l'orient: là se trouve une fenêtre, et sous cette fenêtre un petit palier. A droite est placé le portrait de l'illustrissime Frère Nicolas de Madrid, moine, vicaire et prieur, récemment restauré: c'est un juste hommage pour ses nombreux services, et sa coopération distinguée à l'achèvement de cette œuvre magnifique. Tournant vers la gauche, on descend treize degrés en granit comme les précédents, jusqu'à ce qu'on arrive à un autre palier sur lequel se trouve le portail. C'est en cet endroit qu'on pense placer l'entrée du nouveau Caveau des Infants, que l'on construit en ce moment sous la sacristie et les salles capitulaires.

PORTE DU CAVEAU.

Elle est d'ordre composite, et de deux corps exécutés en marbre de Saint-Pierre de Tolède et en bronze doré à feu. Elle occupe toute l'ouverture de l'arceau; et a donc 16½ pieds de haut sur 6 de large. Sur deux socles, placés à 5 pieds de distance l'un de l'autre reposent deux colonnes figurées, qui ne présentent qu'un tiers de relief: le reste est supposé entré dans l'angle que forment les pieds droits avec les pilastres et le mur; le tout réuni et travaillé dans un seul morceau de marbre. Les bases et les chapiteaux des colonnes et des pilastres sont en bronze doré, comme le sont aussi les modillons sur lesquels passent la corniche et les autres ornements de ce corps. Sur la corniche est une table de marbre noir d'Italie, de 4 pieds de large sur 3 de haut, qui porte en lettres de bronze doré l'inscription suivante, élegante et bien comprise, que composa D. Martin la Farina de Madrigal, abbé de Panorme, bien qu'en la mettant on y fit quelques légers changements:

D. O. M.

Locus sacer mortalitatis exuviis Catholicorum Regum à restauratore vitæ, cujus aræ max. Austriaca adhuc pietate subjacent optatam diem expectantium. Quam posthumam sedem sibi et suis, Carolus Cæsarum Max. in votis habuit; Philippus II Regum prudentissimus elegit; Philippus III vere pius inchoavit; Philippus IV, clementia, constantia, religione magnus auxit, ornavit, absolvit anno Dom. MDCLIV.

Dont la traduction française est:

A Dieu très-bon et très-grand. Enceinte sacrée affectée par la piété de la dynastie d'Autriche aux dépouilles mortelles des Rois Catholiques, qui attendent le jour désiré sous le maître-autel, consacré au Rédempteur du genre humain. Charles V, le plus glorieux des Césars, désira ce lieu de repos dernier pour lui et pour ceux de son lignage; Philippe II, le plus sage des rois, le désigna; Philippe III, monarque sincèrement pieux, fit commencer les travaux; Philippe IV, grand par sa clémence, sa constance et sa dévotion, l'augmenta, l'embellit et le termina l'an du Seigneur 1654.

Deux biches en bronze accompagnent cette table: elles s'appuient sur la frise de deux pilastres de jaspe qui forment le second corps, dont la corniche, ornée de filets et de dentelures interposés, de métal et de jaspe, soutient un frontispice à ornements du même métal. Celui-ci a la forme d'un arc dont le sommet disjoint laisse un espace dans lequel on a placé un

(1) C'est pour cela que Jean Blanchard choisit ce point de vue pour peindre le fameux diorama qui existe encore dans la fabrique de Martinez, située au Prado de Madrid.

écusson de près de 2 pieds de long sur 1 $^1/_2$ de large, dont les armoiries sont toutes de métaux et de pierres précieuses, aujourd'hui arrachées et détruites. Cette façade a pour couronnement deux figures en bronze, une de chaque côté; elles viennent de l'Italie. Celle de gauche représente l'Humanité abattue et défaillante; la couronne qu'elle ceignait tombe de sa tête; avec une faucille qu'elle tient dans la main droite elle coupe les fleurs d'une corne d'abondance, et sa main gauche parait lâcher le sceptre pour retenir un cartouche sur lequel on lit: *natura occidit* (la nature tue). L'autre figure représente l'Espérance, radieuse d'une joie sereine; dans la main gauche elle tient un flambleau où brûlent des flammes éternelles, et elle offre dans sa droite une autre inscription portant: *exaltat spes* (l'espérance exalte).

Dans le vide de la façade règne une jolie grille de bronze, divisée en deux moitiés, et formant un palier en retraite sur le grand escalier.

DESCENTE AU CAVEAU.

Elle prend à partir de cette façade, et à la distance de 64 pieds a 34 marches avec trois paliers. Sa largeur est de 6 pieds, sa hauteur, y compris le berceau de la voûte, de 13; elle est toute de beaux jaspes de Tortose et de marbres de Tolède, si bien assemblés et joints qu'ils paraissent ne former qu'une seule pièce. Les murs et le cintre sont revêtus de marbre, et présentent de jolies bandes et des compartiments ou panneaux. Sur le premier palier, c'est-à-dire, au bas des 13 premières marches, est une espèce de petite chapelle formée par quatre pilastres de marbre, avec des incrustations de jaspe, et une coupole légère, fermée avec un fleuron, et dont la clef supporte un lustre de bronze doré, à 6 bras. De l'un et de l'autre côté sont deux portes élégantes en acajou et en ébène: elles ne servent que d'ornements, et ont des jambages, des linteaux doubles. Au dedans de la courbure de l'arc sont deux figures avec des cercles et des triangles bien disposés et d'un bon effet.

On descend 13 autres marches, et l'on arrive à un second palier en tout égal au précédent, sauf que les portes donnent entrée, celle de droite à la sacristie de la sépulture royale, et à l'un des ossuaires; et celle de gauche à la sépulture des Infants, dont nous nous occuperons en lieu opportun. A partir de ce palier l'escalier tourne à droite, amenant des angles droits et formant un retour bien mouvementé, et d'une exécution aussi heureuse qu'habile.

On descend encore sept marches, au bas desquelles on trouve un autre palier avec quatre pilastres; les deux premiers sont de jaspes, avec un cintre; là termine l'escalier: les autres deux sont en bronze doré. Ceux-ci servent d'appui à une autre grille de même matière, et de même structure et beauté que celle de l'entrée, à l'exception des piédestaux, qui ici ont des incrustations de marbre. D'ici on descend 1 marche, et l'on est dans le Caveau.

Le plan est octogone, de 36 pieds de diamètre sur 38 de haut, et il est grandement à regretter que l'on n'ait pas pu lui donner plus de hauteur, circonstance qui lui ôte de son caractère grandiose et de sa légèreté. Il est, comme l'escalier, à revêtements de marbres et de jaspes, ceux-là de Tortose et ceux-ci de Saint-Paul de Tolède, tous pòlis avec un soin extrême.

Ces marbres et ces jaspes, surtout dans la partie basse et celle où est placé l'autel, sont assez détériorés, à cause sans doute de l'air humide qu'on y respire.

CANDELABRE DU CAVEAU, ET BENITIERS.

Au centre de l'anneau qui est dans la clef de voûte du caveau ressort un grand fleuron en bronze, auquel est suspendu un candélabre du même métal, de figure octogone pour s'uniformer et s'harmonier avec le reste de la fabrique: il est d'une beauté et d'un goût remarquables, et a 7 $^1/_2$ pieds de haut sur 3 $^1/_2$ de diamètre. Il offre à sa partie inférieure une espèce de poignée figurée par quatre serpents enroulés; plus haut sont les quatre Evangélistes en demi-relief, posés sur des consoles; puis viennent 24 cornes d'abondance, réparties en trois rangées sur toute la circonférence, dans la forme suivante: les 8 premières, soutenues par un nombre égal d'enfants ailés, assis sur le bord du candélabre; les 8 suivantes portées par 8 anges agenouillés sur les volutes d'une série de consoles; et les 8 dernières sur des têtes de cariatides placées en pavillon avec 8 aigles derrière. Le tout est surmonté d'une couronne royale surchargée d'un globe et d'une croix, et tout le candélabre est terminé par des figures embrassées qui forment la poignée par laquelle il est suspendu. Le travail a en outre pour embellissement une foule de têtes, d'ornements, de moulures, de pendants et de trophées militaires. Il est de Virgile Faneli, natif de Genève, où il l'éxécuta (1).

AUTEL DU CAVEAU.

L'autel ainsi que le rétable qui nous occupe, a un très-grand prix. Le marche-pied et le dessus de l'autel sont en marbre noir de Biscaye, avec des moulures et des feuillages en bronze de dessins variés, et deux consoles du même métal sur les côtés; au centre sur le devant se montre un bas-relief qui représente l'enterrement de Jésus-Christ: il est en bronze doré, et de la main de Fr. Eugene de la Cruz et de Fr. Jean de la Conception, frères-lais du Monastère.

---

(1) Après avoir placé ce candélabre dans le Caveau, cet artiste passa à Tolède, où il fit le trône de Notre-Dame-du-Sanctuaire, qui est dans cette Cathédrale. (Bermejo.)

A droite et à gauche du rétable sont répartis les 8 autres faces de l'octogone, 3 de chaque côté, disposées et ornées d'une manière uniforme. Chaque face contient 4 niches en marbre noir, superposées l'une à l'autre, avec des moulures en bronze et une console du même métal aux deux bouts. En comptant les deux qui sont au-dessus de la porte, il y a en tout 26 niches, où sont placés autant de cercueils identiques sous le triple rapport du travail, de la matiere et des dimensions. Tous ont 7 pieds de long sur 3 de haut, et environ autant de large. Ils sont posés sur quatre énormes griffes en bronze doré; ils forment ensuite un gros bosel en marbre, avec des feuillages dans les coins; plus haut est une rudenture aussi de bronze, et enfin vient un demi filet qui entoure toute la caisse. Le couvercle forme un quatrième bosel surchargé de deux bandes, après lesquelles viennent 21 petites stries de bronze et modillons de marbre, qui descendent en pent d'un autre petit tore qui lui sert de couronnement. Au centre de la caisse ils ont une plaque sur laquelle on écrit en lettres noires et saillantes le nom du roi ou de la reine dont les cendres y sont conservées.

Les premiers occupés furent les plus rapprochés de l'autel, et de bas en haut; les rois occupent le côté de l'Evangile, et les reines mères du prince héritier celui de l'Epître, dans leur ordre chronologique, qui est le suivant:

Noms des Rois qui reposent dans le Caveau principal.

A la droite de l'autel, première face: l'empereur Charles V, Philippe II, Philippe III et Philippe IV.

Deuxième face: Charles II, Louis I, Charles III et Charles IV.

Troisième face: Ferdinand VII.

A gauche de l'autel, première face: l'imperatrice Isabelle, seule femme de Charles V; Anne d'Autriche, quatrième femme de Philippe II; la reine Marguerite, seule femme de Philippe III; Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV (1).

Deuxième face: Marie-Anne d'Autriche, deuxième femme de Philippe IV; Marie-Louise de Savoie, première femme de Philippe V (2); Marie-Amélie de Saxe, seule femme de Charles III; Marie-Louise de Bourbon, seule femme de Charles IV (3).

OSSUAIRES.

Nous avons déjà dit que les portes qui sont sur le second palier de l'escalier conduisent aux ossuaires, dont l'usage a besoin d'être expliqué, pour détruire une autre des nombreuses erreurs qui ont cours dans le vulgaire.

Ce sont trois pièces en forme d'alcôves, sans lumière ni ventilation. Aussitôt que les Offices sont terminés, ainsi que les formalités de la remise du cadavre royal qui doit reposer dans un des caveaux, le Prieur, accompagné de quelques vieux moines, descendait au sépulcre où le cadavre était déposé, accompagné des maçons et des domestiques: ils retiraient le cercueil en plomb scellé, qui était dans un autre en tissu ou en velours, et ils portaient à l'ossuaire celui qui renfermait le cadavre. Pendant que les maçons étaient en train de démolir la cloison, les domestiques faisaient 4 ou 6 trous au cercueil en plomb, qu'ils mettaient dans l'intérior de la chambre ou alcôve, sur 4 coins en bois, qui le tenaient élévé à deux pouces du sol, et aussitôt après les maçons se remettaient à construire la double cloison qu'ils avaient démolie auparavant. Les cadavres restent là 30, 40 ans et plus, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'humidité soit consumée; et lorsqu'ils n'exhalent plus aucune odeur, ils sont transférés à leur sépulcre respectif. Les cercueils extérieurs des membres de la famille royale, qui doivent passer au sépulcre des Infants, restent dans la sacristie du dit sépulcre jusqu'à ce que on y replace celui en plomb avec le cadavre, comme auparavant. Ceux des rois sont défaits et sont utilisés pour ornements, car ils n'ont plus de destination, puisque les restes des cadavres sont placés dans les urnes en marbre.

SEPULTURE DES INFANTS.

On aperçoit à première vue une salle de 36 pieds de long sur 16 de large, ayant autant de haut jusqu'à la clef de voûte; elle est destinée à recevoir le dépôt des restes mortels des reines, qui n'ont point laissé de succession, et des Princes et des Infants. A l'extrémité de cette salle se trouve une issue, où existe un escalier tournant en pierre de grès, très-étroit et incommode, qui sert à monter à une autre pièce semblable à celle d'en bas, mais d'une forme irrégulière, et ayant des espèces de rayons en pin peint: la couleur des murs imite le marbre. Des contre-forts également en marbre et de même couleur, forment la division de trois ordres de niches, les unes au-dessus des autres; il y a sur ces contre-forts des bases et des chapiteaux dorés s'appuyant sur un socle de 2 pieds et couronnés par une imposte.

---

(1) Cette princesse occupe la place qui revenait à la femme de son fils Louis I, laquelle mourut en France sans laisser de succession. Ce Caveau ne reçoit de reines que celles qui ont eu des enfants. Pour plus de détails, voir la partie historique de notre ouvrage.

(2) On lit encore visiblement au côté gauche du cartouche doré de cette urne le nom de *Luisa*, que cette princesse y grava elle-même avec une pointe de ciseaux.

(3) Dans la série des rois qui se sont succédé en Espagne depuis il manque ici Philippe V et Ferdinand VI avec leurs femmes, qui occupent des sépultures particulières. Le premier dans la résidence Royale de Sainte-Ildephonse, et le second dans le couvent de las Salesas Reales à Madrid. Parmi les reines, Philippe IV voulut accorder à ses deux femmes le privilège d'être enterrées dans le Caveau Royal, et par suite l'une d'elles occupe la place d'une des femmes de Charles II, bien que ni l'une ni l'autre ne lui eût donné de succession.

Ce local, disons-le en passant, entièrement privé de lumière et de ventilation, est une demeure, non seulement très-pauvre, mais encore bien peu digne et peu décente pour conserver les restes d'aussi augustes personnes; c'est peut-être l'unique chose qui jure à l'Escurial avec le reste, et qui ne soit pas en rapport avec la grandeur et la magnificence de l'ensemble.

Nous omettons ici la nomenclature des personnes royales, dont les restes reposent dans cet endroit improprement appelé *panthéon* sépulcre, attendu que nous consignerons leurs noms à la fin de cette description. La Reine Isabelle II, persuadée de cette vérité, a ordonné de commencer la construction d'un nouveau sépulcre pour les Infants, précisément sous la sacristie et les salles capitulaires. Le lieu ne peut pas être mieux choisi; et l'œuvre, dont le devis est de 5 millions, doit être digne et somptueuse. On suppose que ce travail durera 5 ans; il serait à désirer que l'on plaçat à l'autel le célèbre Crucifix de Cellini, qui se trouve à l'arrière-chœur, où il ne peut être vu sous un jour artistique en raison de la petitesse du local. Nous avons vu les modèles de ces travaux, dessinés par Mr. Ponciano Ponzano, et le bon goût et l'élégance de leur exécution nous ont complètement satisfaits.

LE DOME A LA PARTIE EXTERIEUR.

On monte au dôme ou coupole par quatre escaliers différents. Etant en haut, c'est-à-dire, à la naissance de ce dôme, l'on trouve une plate-forme carrée ayant 110 pieds de chaque côté, et entourée d'une large corniche, sur laquelle règne une très-belle balustrade en pierre, ornée de termes, de pilastres et de boules. Il y a aux 4 angles 4 petites coupoles (d'en bas, quoiqu'elles soient grandes, elles paraissent l'être), bien travaillées en pierre, et où aboutissent les quatre escaliers qui conduisent à cette plate-forme. Au milieu de celle-ci s'élève l'énorme et épaise masse du dôme dans toute sa circonférence, qui est à l'intérieur de 295 pieds, avec 8 grandes croisées dans cet espace, construites en arcs de 34 pieds de haut et 12 de large, allant en diminuant dans les 14 pieds qu'a le mur et n'ayant plus à l'intérieur que 27 pieds sur 13: elles servent pour éclairer la nef principale du temple. Dans ces croisées s'élèvent deux demi-fûts de colonnes doriques avec des niches et des carrés dans les entrecolonnements: à l'intérieur sont des pilastres saillants. Sur ces demi-fûts reposent l'architrave et la frise, avec les gouttes et le reste des détails qu'exige l'ordre dorique; leur couronnement est une corniche de grand essor, ornée d'une autre balustrade de semblable pierre et de la même forme que celle d'en bas. Nous avons déjà dit que l'on monte à ce balcon par quatre escaliers en limaçon, pratiqués dans le massif des piliers; depuis-là on voit parfaitement tout le plan et la division de l'édifice, les jardins et les dépendances qui l'entourent, les habitations du site et de la ville, les petites maisons d'agrément, les bois, et un horizon extrêmement étendu et dégagé.

Le curieux placé à ce joli balcon, et ayant l'imagination livrée à la véritable contemplation du paysage et du monument, ne sait ce qu'il doit admirer le plus, si c'est la féconde inspiration de l'artiste pour avoir conçu un plan si compliqué et si parfait, ou bien la volonté tenace et constante d'un roi qui sut jour par jour, minute par minute, suivre le développement de cette construction jusqu'à ce qu'il vit réalisé son plan aussi couteux que compliqué, et qu'il en jouit même durant quelques années. A 3 pieds plus à l'intérieur de la balustrade se dresse un socle circulaire, avec sa corniche, au-dessus de laquelle repose la coupole divisée en compartimens par 16 bandes saillantes en rapport et en armonie avec les demi-fûts de colonnes du premier corps. Dans l'intervalle, il y a quatre escaliers extérieurs accessibles seulement à celui qui a l'habitude de monter, ou la tête solide: c'est par là qu'on monte pyramidalement jusqu'à la lanterne, qui surmonte la coupole. Cette lanterne ou fanal a 8 châssis de 18 pieds de haut, séparés par des piliers, qui terminent au bas en contre-fort, et vont en diminuant jusqu'à la corniche, où repose une autre petite coupole, qui donne naissance à une pyramide striée de 30 pieds de haut, construite en pierre, comme tout ce que nous venons de décrire. Cette pyramide porte une grande boule en métal à cloche, fondue en deux morceaux, de figure un peu elliptique; elle a 7 pieds dans son plus grand diamètre, et pèse 136 arrobes. Sur le dessus de la boule s'élève une croix de fer qui, pour plus de sûreté, entre de 15 pieds dans la pyramide en pierre, et ressort 16 pieds. Les bras ont 8 pieds de long, et la girouette en a 10: le tout est d'un poids de 73 arrobes.

La hauteur totale du dôme, depuis le sol jusq'au bout de la croix, est de 330 pieds; et si à ce chiffre on ajoute celui de la différence du niveau du sol dans la partie du midi, il en résultera que son élévation, prise à partir de l'étang du verger, est de 360 pieds.

Vers le milieu de la pyramide qui termine le dôme on observe un point brillant; c'est une plaque de cuivre doré à feu, de la grandeur d'une feuille double de papier petit-format, sur laquelle sont gravées une croix et des prières. Elle sert á indiquer le point où Philippe II fit placer, enfermées dans une caisse de bois doublée en plomb, plusieurs reliques, entre autres celles des Apôtres Saint Pierre et Saint Paul, et de Sainte Barbe. Dans les deux autres flèches des tours, qui sont au bout de la cour des Rois, dites l'une de l'Horloge et l'autre des Cloches, il existe deux autres chasses recouvertes d'une plaque un peu plus petite.



Los azotes en casa de Pilatus   N.º 55.   Flagellation de Jesus dans la maison de Pilate



LA CONCEPTION DE LA
Sainte Vierge



EL DESPOSORIO DE LA VIRJEN Y DE SAN JOSE (N° 34) LES FIANÇAILLES DE LA VIERGE ET DE St JOSEPH



[illegible]



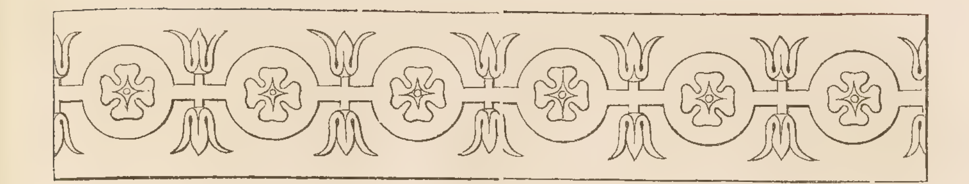
LA VISITACION de Nª Sª (Nº 36.) LA VISITATION de la Vierge.



Lit. de Montori Desempeño 14 — Miranda d.º Montori G.º



LA HUIDA DE EGIPTO. (N°. 40.) LA FUITE EN ÉGYPTE.



SECONDE SÈRIE.

PARTIE DU COUVENT.



PRÉS avoir visité le temple dans toutes ses parties, dans le but de garder quelque ordre dans la description, supposons que nous en ressortons, et que nous nous trouvons de nouveau dans le vestibule ou portique qui donne sur la cour des Rois. Il y a là, avons-nous dit, deux portes placées de chaque côté: celle de gauche, qui fait face au temple, conduit de cette cour au collége et au séminaire; celle de droite, au couvent; elle sert de passage pour aller à la conciergerie. Entrons par cette porte.

PORTE PRINCIPALE DU COUVENT.

La première chose qui se montre à notre vue est un vestibule occupant tout l'arceau de la tour des cloches; la voûte est en pierre. A main gauche se trouve une fenêtre, et à droite une petite porte qui ouvre sur les petits cloîtres. En face de l'entrée est une autre porte égale en grandeur, avec une grille de fer et une ouverture, par laquelle on entre dans la salle, qui servait pour les réceptions, ditte *salle de la Trinité*. Dans le chevet en face de la porte, lequel est celui du Midi, se trouve un autel où il y avait auparavant un magnifique tableau de Ribera, représentant la *Trinité*, d'où la salle prit son nom. Dans la partie de l'Est se voit une autre porte égale à celle d'entrée, porte qui conduit au cloître principal. Autrefois il y avait plusieurs tableaux, mais aujourd'hui il n'en reste plus qu'un sur l'autel précité, et c'est le n.° **321**: Saint Joseph. (Il est signé: Joseph Guerrero et Tobar inventor et fact.)

CLOITRE PRINCIPAL.

Le cloître principal se divise en deux, le haut et le bas, au milieu duquel est une cour d'une belle et élégante architecture. On sait l'importance que donnait toujours l'ordre de Saint-Jérôme à cette partie de ses Monastères, y gardant, particulièrement dans le bas, le même silence et le même recueillement que dans l'église. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir déployé tant de soin dans l'ornementation et l'embellissement de celui qui nous occupe. C'est une magnifique galerie

presque carrée de 210 pieds du Nord au Midi et de 207 de l'Est à l'Ouest, sur 24 de largeur et 28 de hauteur. Les voûtes en sont admirablement ornées de bandes saillantes et de lunettes en rapport avec toute la partie d'en bas, le tout en granit, à l'exception du parvis, qui est pavé de dalles de marbre blanc et gris. Dans les intervalles se correspondent de front 24 piédestaux de 5 ½ pieds de haut, sur lesquels repose un nombre égal de pilastres saillants, à bases et à chapiteaux doriques. Entre ces pilastres se forment par chaque bande 11 arceaux, avec leurs accoudoirs de même hauteur que les piédestaux, et un jour de 10 ½ pieds, ou le double de la hauteur de chacun. Ceux qui ont vue sur la cour sont fermés de croisées peintes en couleur de porcelaine à l'huile, et garnis de grands vitraux, qui baignent les galeries d'une belle et claire lumière, tandis qu'on voit dans les intervalles d'en face 46 fresques qui donnent à ce cloître un air imposant et beaucoup de majesté, et représentent tout autant de scènes du nouveau Testament, depuis la Conception de la Vierge jusqu'au jugement dernier qui nous attend, réparties dans les arceaux du dedans qui correspondent aux jours du dehors. Dans ce nombre il faut comprendre les 4 angles ou coins, où il y en a 8 peintes à l'huile, comme on le verra plus loin, et les 5 que l'on voit dans l'escalier, peintes à fresque, et de même genre que celles du cloître bas. Dans l'espace que laissent les accoudoirs des arceaux jusqu'à la clef de l'arceau même, on mesure 15 pieds de haut sur 10 de large. Cinq de ces arceaux ouverts au milieu de la bande du couchant sont occupés par l'escalier principal, et par deux passages, un de chaque côté, qui conduisent aux petits cloîtres.

Aux 4 coins de cette galerie existent 8 niches, petites chapelles ou autels, 2 à chacun, sur lesquels sont placés deux grandes boiseries à l'huile en forme de diptyques, avec des portes à deux vantaux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur (1). Ces boiseries et les fresques des murailles forment, comme nous l'avons dit, 46 passages, arrangés et suivis, du nouveau Testament, y compris les 5 de l'escalier, qui se trouvent en face du jour des arceaux, et qui doivent être considérés comme une suite du sujet, mais dont nous ne parlerons qu'en nous occupant de ce local. Ces 8 diptyques, appelés stations, occupent les 4 angles du cloître principal inférieur, et sont peints sur des boiseries. A certains jours solennels ils s'ouvrent, et présentent un point de vue complet. Les trois scènes du nouveau Testament que chacun de ces diptyques représente, correspondant à l'ordre établi dans les fresques du reste des arceaux, sont la repétition du même sujet au dedans et au dehors de ces oratoires, afin que, ouverts ou fermés, il n'ait point d'interruption dans l'ordre historique.

Dans le premier angle, formé entre le Nord et l'Est:

Première Station.—Premier diptyque. La Naissance du Seigneur sur la boiserie principale. Les portes représentent dans leur partie intérieure, l'une l'Apparition des Anges aux bergers et l'autre la Circoncision; et à l'extérieur, lorsque la chapelle est fermée, se reproduit la naissance même du Seigneur, mais la composition est distincte de celle de l'intérieur. Lorsque les petites portes sont fermées, dans les stations de cet angle comme dans les autres, on voit reproduit le même sujet à fresque dans la partie restant libre aux côtés de chaque autel.

Second diptyque. L'adoration des Rois au centre; aux côtés le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain, et le miracle des noces de Cana en Galilée, le changement de l'eau en vin. Ces deux diptyques ainsi que les fresques des deux cintres où ils sont placés, furent peints par *Louis Carvajal* (2).

Second angle.—Premier diptyque. Entre l'Est et le Midi: la Transfiguration de Jésus au mont Thabor: on montre Jésus-Christ au pied de cette montagne, guérissant le fou; sur les portes, dans l'une, la Samaritaine parlant au Seigneur au près du puits, et dans l'autre la femme adultère présentée par les pharisiens.

Second diptyque. La cène réelle du Sauveur avec les Apôtres: au dedans l'Eucharistie; sur l'un des volets son entrée triomphale à Jérusalem, et sur l'autre le lavement des pieds à ses disciples. Dans la partie extérieure des vantaux la cène légale de l'agneau symbolique, avec les bâtons á la main, comme des gens qui devaient bientôt se mettre en route. Tout cet angle est de Romulus Cincinato, dont les œuvres tiennent beaucoup de Jules Romain et de Raphael d'Urbin, surtout le sujet de la Transfiguration, qui nous a assez rappelé le fameux tableau de Raphael que nous avons vu à Saint-Pierre-du-Mont à Rome. Il y a du grandiose dans les formes, de la science anatomique, un bon effet de coloris, et une bonne composition.

Troisiéme angle.—Premier diptyque. Dans la partie intérieure est figuré le Seigneur cloué sur la croix, avec un grand accompagnement de figures au centre. La Vierge, St. Jean et les Marie sont debout; Marie-Madeleine s'incline un peu pour embrasser les pieds du Sauveur. Dans ce tableau toutes les figures donnent des signes d'une douleur et d'un regret aussi vif que le pinceau peut l'exprimer. Les prêtres et les scribes joyeux et triomphants: les bourreaux et les soldats jouant aux dés ou tirant au sort les vêtements de l'Innocent: sujet exécuté de main de maître et plein de majesté, est l'un des meilleurs qu'il y ait dans ces stations. Sur les portes est représenté le Crucifiement de Jésus-Crist et la Descente de la Croix. Dans la partie extérieure, au centre on plaça le Crucifix de côté avec un effet hardi de perspective, et si bien rendu, qu'il semble se détacher du tableau: le soleil parait éclipsé et obscurci, et l'air et le ciel couverts et ténébreux.

(1) Parmi ces peintures, il y en a d'un grand mérite. On les emporta en France du temps de l'invasion, et à leur retour elles étaient assez détériorées; mais aujourd'hui, grâces aux soins de notre Reine, elles sont restaurées. Les maîtres qui les ont restaurées sont Vincent Polero, Severin Marin, Nicolas Argandola, Antoine Martin, François Ibañez et Joseph Mendez; les cinq derniers sous la direction du premier.

(2) Il était frère utérin de Jean-Baptiste Monegro, qui fit, avons-nous déjà dit, les statues des Rois et celle de Saint Laurent, qui est audessus de la façade principale.

SECOND DIPTYQUE. Au dedans, la Résurrection du Seigneur aussi d'un bon dessin et d'un fort beau déploiement de draperies. La tunique du Seigneur, quoiqu'elle soit bien pliée, offre cependant une anomalie, et c'est que figure s'élevant, il ne paraît pas naturel que la draperie que l'on voit flottant en remontant dans le haut des épaules, le mouvement physique devait l'incliner vers le bas. Quoiqu'il en soit, et malgré une certaine couleur orangée dans le dos d'un des soldats qui gardent le Sépulcre, c'est une œuvre remarquable. Un des volets représente la pose du corps dans le tombeau, et l'autre sa descente dans les limbes d'où il retire les corps des Saints-Pères. Cet angle est peint par Peregrin Tibaldi. Le dessin est tout de lui, et bien que l'exécution du tableau intérieur (la Resurrection) ne soit pas entièrement de sa main, il l'a retouché et corrigé à un tel point qu'on peut le considérer comme de lui.

QUATRIEME ANGLE.—PREMIER DIPTYQUE. Au dedans, l'Ascension de Notre-Seigneur, et sur les volets deux apparitions à ses disciples, après sa résurrection.

SECOND DIPTYQUE. La venue et la descente de l'Esprit-Saint sur la Vierge et les Apôtres: sur un volet l'imposition des mains sur les têtes des croyants faite par les disciples, et sur l'autre Saint Pierre prêchant devant le peuple juif: tout cet angle est peint par Michel Barroso (1), et les fresques des côtés, bien qu'elles révèlent une main peu exercée dans ce genre de peinture, ne déparent pas les autres.

Passons maintenant aux fresques du cloître, aux angles duquel se trouvent les stations que nous venons de décrire. En sortant encore par la porte des Processions et en prenant à gauche, nous avons:

31. La Conception de la Vierge.—2. La Nativité.—3. La Présentation dans le Temple.—4. Les fiançailles de la Vierge et de Saint Joseph.—5. L'Annontiation de l'ange Saint Gabriel.—6. La Visitation de Notre-Dame à sa cousine Sainte Isabelle dans la maison de Zacharias.

7. STATION DU PREMIER ANGLE.—PREMIER DIPTYQUE: déjà décrit.

8. DEUXIEME DIPTYQUE. Deuxième station du même angle: id.

PAROI DU LEVANT.

9. La Purification de Notre-Dame.—10. La fuite en Egypte.—11. Le massacre des Innocents.—12. La Sacrée Famille.—13. Le Saint-Enfant Jésus perdu et découvert dans le Temple.—14. Jésus-Christ dans le désert.—15. Choix des Apôtres et des disciples.—16. Résurrection de Lazare.—17. Jésus chasse les marchands du Temple.

13. STATION DU DEUXIÉME ANGLE.—PREMIER DIPTYQUE: déjà décrit.

19. DEUXIÉME DIPTYQUE: id.

PAROI DU MIDI.

20. L'Oraison au Jardin.—21. L'arrestation de Jésus, désigné par le baiser de Judas.—22. Jésus-Christ chez Anas.—23. Caïphe, souverain Pontife.—24. Hérode dédaignant le Seigneur.—25. Jésus-Christ flagellé dans la maison de Pilate.—26. Le couronnement de épines.—27. Le fils de Dieu présenté au peuple juif par Pilate.—28. Pilate se lavant les mains.—29. Le Christ chargé de la croix gravit la montagne.

30. STATION DU TROISIÉME ANGLE.—PREMIER DIPTYQUE: déjà décrit.

31. DEUXIÉME DIPTYQUE: id.

PAROI DU COUCHANT.

Elle comprend toutes les apparitions de Notre-Seigneur après sa résurrection.

32. Apparition du Christ à sa Sainte-Mère.—33. Les Marie cherchent le Sauveur au tombeau.—34. Apparition du Sauveur, lorsque tout était fermé, et en présence de Saint Thomas, qui avait donné des signes d'incrédulité bien marquées (2).—35. Apparition aux Apôtres Saint Pierre et Saint Jean.

36. STATION DU QUATRIEME ANGLE.—PREMIERE CHAPELLE: déjà décrite.

37. DEUXIEME CHAPELLE: id.

38. Passage et mort de Notre-Dame.—39. L'Assomption de Marie aux cieux.—40. La Très-Sainte Trinité.—41. Le Jugement dernier.

Ce sont là toutes les peintures qui ornent le cloître du bas, et qui coûtèrent 419.886 réaux.

A l'exception de trois des quatre angles ou coins dont nous avons cité les auteurs en lieu opportun, celle qui porte le n.º 6 et deux de celles qui sont dans l'escalier, et de Luqueto, toutes ces fresques furent dirigées et dessinées par Tibaldi, artiste dué d'une grande richesse d'imagination, et ayant beaucoup d'acquis, tant dans l'historié que dans le dessin,

---

(1) On remarquera que les angles ou stations furent executés par deux peintres espagnols, Carvajal et Barroso, et deux italiens, Peregrin ou Tibaldi et Cincinato.

(2) A l'Escurial on désigne cette fresque sous le nom du *Christ du Pasteurs*, par suite de la coutume qu'avaient les bergers, lorsqu'ils allaient le matin porter le lait au couvent, de baiser au pied du Sauveur, ce qui fait qu'on le voit effacé. Comme nous exprimions notre surprise qu'ils pussent atteindre aussi haut avec la bouche, on nous expliqua le fait en nous disant qu'ils passaient la main sur le pied et puis la baisaient.

et un des élèves les plus marquants de Michel Ange, dont on retrouve beaucoup de réminiscences dans ces fresques. Il est à regretter que l'insistance avec laquelle Philippe II le pressait pour qu'il terminât au plus vite ce cloître, l'ait obligé à confier ce travail à des mains inexperimentées, et que n'animait pas le désir de laisser un nom à la postérité (1).

Il est regrettable, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, que Charles II, si intéressé à donner du lustre à la Basilique, n'ait pas commandé à Lucas Giordano de repeindre toutes ces fresques; car l'art et la valeur de cette galerie y auraient beaucoup gagné; mais on reconnait que ce roi tint à respecter les œuvres qu'il trouva faites par le fondateur, et qu'il s'occupa moins à détruire qu'à créer et à augmenter. Il est vrai que nous devions voir les œuvres de Giordano aussi barbouillées et aussi défigurées que nous voyons aujourd'hui celles des élèves de Tibaldi, mieux vaut qu'elles soient restées comme elles sont. En effet, on remarque encore dans ces fresques les traces mal restaurées des clous où les soldats anglais suspendaient leurs gibernes, et les inscriptions qui enlaidissent la peinture, jalouses d'une immortalité plus mal entendue de la part de certains voyageurs étrangers à l'art. L'imitation et la routine feront, si on n'y met bon ordre, que ce catalogue insignifiant et stupide de noms et de prénoms inconnus dans le monde qui a quelque valeur, effacera peu à peu les fresques, au moins jusqu'à la hauteur où peut atteindre une main imprudente. Que disent à l'intelligence un Damian Garrido, ignoblement gravé avec un couteau dans presque toutes les fresques, une Raphaéle Florès, une Carmena, une Rosario ou un Marchessi? Qu'on mette son nom à côté du Niagara, dans l'ermitage du Mont Saint-Bernard, sur les pyramides d'Egypte, sur le tombeau du Dante ou sur le dôme de Saint-Pierre, comme pour faire parade de ses voyages ou de sa hardiesse devant un ami, à la bonne heure; mais qu'on n'égratigne point les fresques de l'Escurial, qu'il n'y a aucun mérite d'avoir visité, quand on est espagnol, et où ces noms témoignent de leur peu de respect et d'amour pour l'art.

On pourrait fort bien obvier à cet abus s'il y avait dans la bibliothèque ou dans une autre partie de l'édifice un album, où les visiteurs pussent consigner leurs idées, ou inscrire tout simplement leurs noms dans le but de les perpétuer (2).

COUR DES ÉVANGÉLISTES.

Au centre de la grande galerie qui constitue le cloître principal, s'étend cette belle cour-jardin, laquelle est une des parties les plus belles et des plus achevées de l'édifice: elle forme un carré parfait, ayant 266 pieds sur chaque côté. Elle a des carrés garnis de buis et des parterres de fleurs, qui, dans cet endroit abrité, se conservent jusqu'à une saison très-avancée; elle a de plus 4 grands bassins de marbre gris avec des degrés sur les côtés. Les carrés de buis représentent divers dessins parfaitement faits, parmi lesquels on voit les armes d'Espagne et d'Autriche; et dans l'un de ceux-ci l'arrangement même indique l'année 1752.

PETIT TEMPLE DE LA COUR DES EVANGELISTES.

Au centre de cette cour et au milieu des 4 bassins, s'élève une magnifique fontaine, ou pour mieux dire un petit temple de figure octogone, de granit à l'extérieur, et à l'intérieur revêtu de marbre et de jaspes de diverses teintes et nuances, avec des incrustations, des tableaux, des bandes et des corniches.

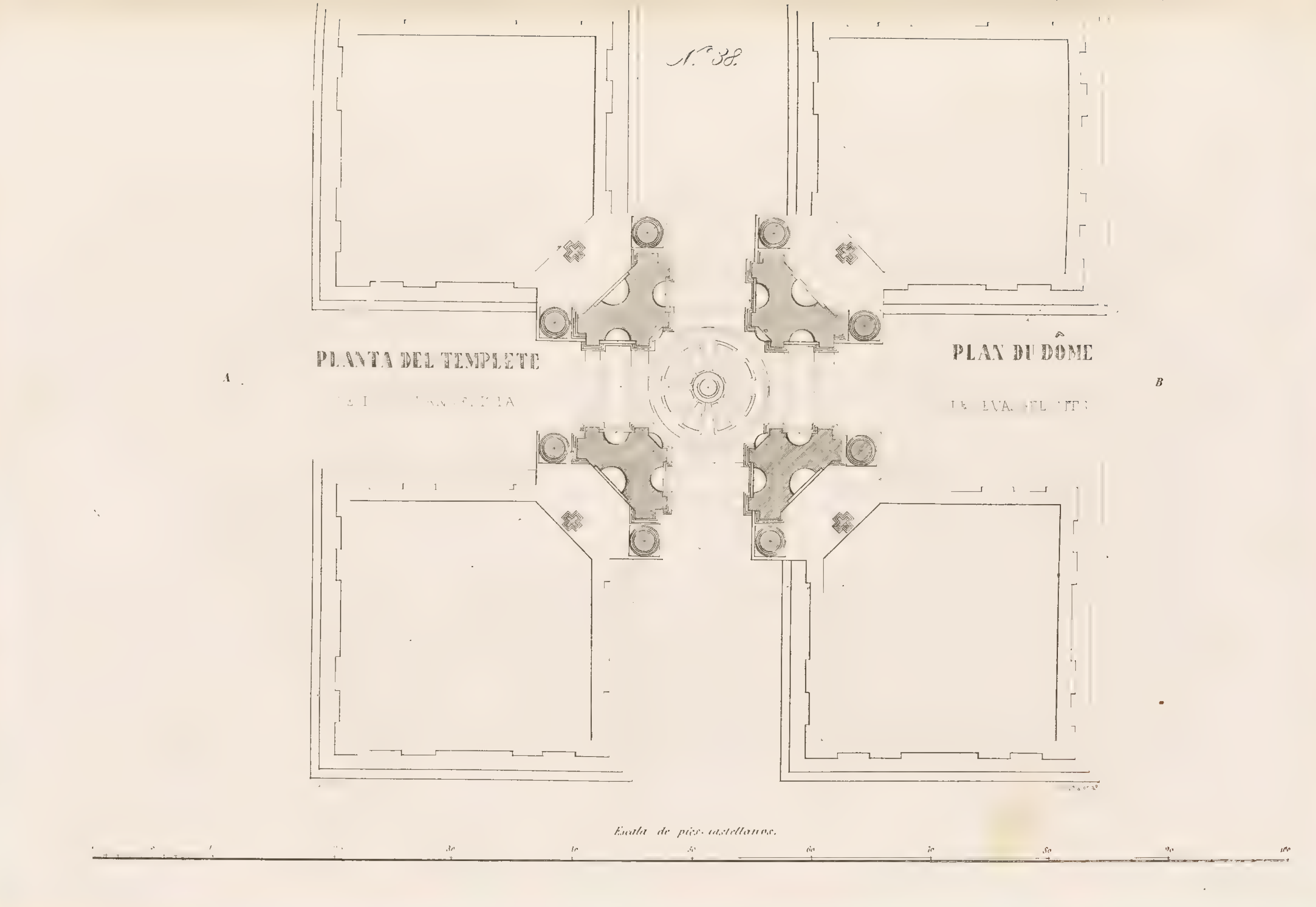
L'auteur, voulant montrer la grandeur de ce temple, employa dans sa construction des marbres les plus riches, et voyant qu'il était impossible que ces marbres résistassent à la main destructrice du temps, fit en sorte de marier avec art les deux sortes de pierres. Il fit plus: désireux de prodiguer dans cette étude toutes les difficultés, il y grava un cachet d'audace sans exemple: ainsi la croix qui couronne ce monument est d'une seule pièce, et taillée avec une telle perfection qu'elle sert de clef de voûte aux douelles de la coupole.

L'architecture de ce beau morceau est d'ordre dorique: on voit qu'il est travaillé avec une perfection et un goût exquis. Dans les 4 plus grandes façades, il y a 4 péristyles qui se croisent et correspondent aux allées du jardin, faisant face à un nombre egal de grandes portes pratiquées dans les cloîtres, de sorte que chacune se trouve en face ou au milieu de chaque paroi. Ces péristyles ont leurs colonnes de l'ordre indiqué, entières, avec frises, architraves et corniche sur laquelle règne une balustrade, qui suit tous les tours et détours de la construction du monument. Au dedans de la balustrade s'élève un socle circulaire, sur lequel repose la coupole garnie de bandes, qui se termine par une petite lanterne fermée et ornée de niches. Cette lanterne est surmontée d'une petite coupole sur laquelle est placée la croix de pierre, dont nous avons parlé un peu plus haut.

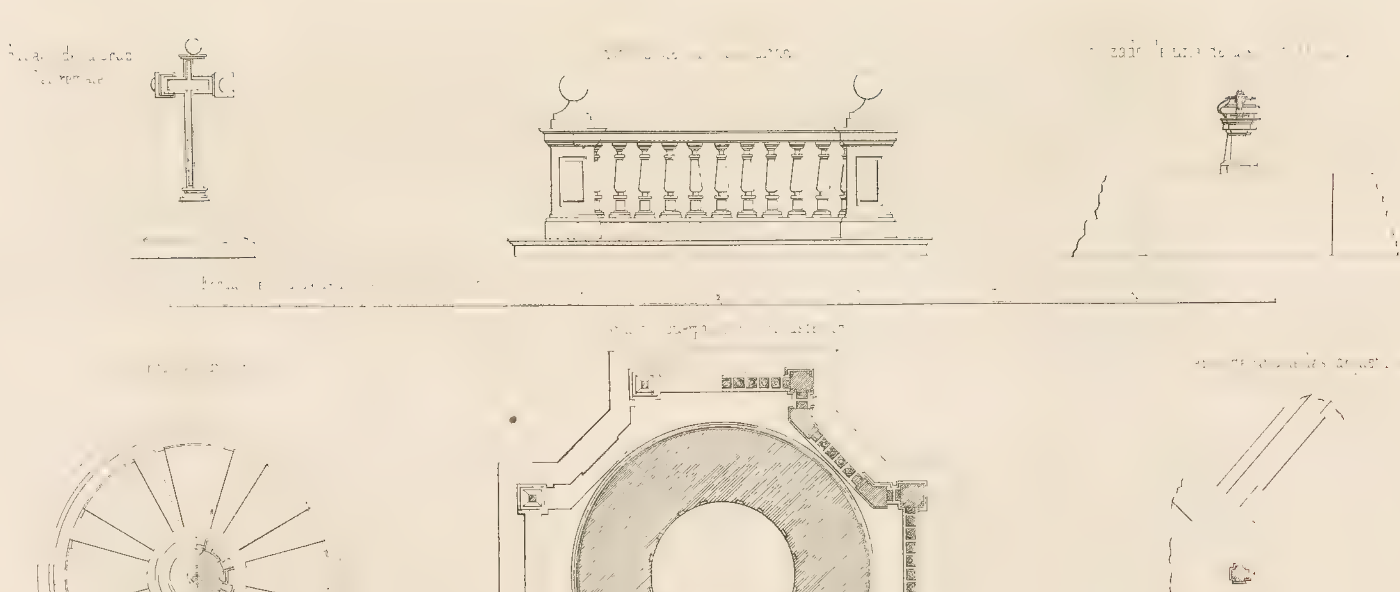
Il semble que Herrera, en construisant ce petit temple, voulut faire parade de son savoir, et graver au front du siècle où il vivait une œuvre qui pût servir de modèle aux générations à venir. Sachant que les marbres résistent moins à l'intempérie que le granit, il les combina si admirablement qu'à travers trois siècles, il ne s'y est opéré aucune disjonction. Toutes les difficultés de l'art sont surmontées dans ce beau morceau, et le luxe y a été répandu à pleines mains. D'un côté nous voyons

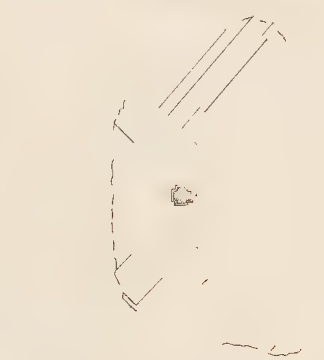
(1) Le Père Siguenza assure avoir entendu Tibaldi se plaindre de cette insistance qui l'empêchait de corriger les defauts des fresques: tout le monde sait que la meilleure maniere de retoucher, dans ce genre de peinture, est de refaire. Il assure encore que Tibaldi prit beaucoup d'Albert Durer dans ces fresques: nous sommes d'avis qu'il plagia plutôt Michel Ange qu'Albert Durer.

(2) Alvarez.


N.° 38.
A
PLANTA DEL TEMPLETE
PLAN DU DÔME
B
Escala de pies castellanos.
30
40
50
60
70
80
90
100

N° 115.







NÚMERO 96.

FAJAS DE LA ESCALERA,
pintadas por Jordan. Fachadas oriental y occidental.



CAGE DE L'ESCALIER.
immediatement au-dessous de la corniche, peintures de Jourdain. Cotes oriental et occidental.





NÚMERO 97.

FAJAS DE LA ESCALERA,

pintadas por Jordan.—Fachadas del Norte y Sur.

CAGE DE L'ESCALIER,

immédiatement au-dessous de la corniche, peintures de Jourdain. Cotes Sud et Nord.







O P E C D
D R ES

les petits arceaux des conduits, qui, beaux de proportions et de dessin, n'ont pas souffert la moindre détérioration, quoiqu'ils soient de marbre; d'un autre côté une balustrade où les piédestaux des angles, présentés exterieurement avec tout le rigorisme de l'art, son faussés à l'intérieur, et jouent bien avec la rampe dont les balustres, desinés en courbes très-gracieuses, sont par leur légereté et leur beauté un chef-d'œuvre de l'art; et si d'un autre côté nous fixons la vue sur le pavé de ce petit temple, nous y trouverons les marbres les plus remarquables de l'époque, et entre autres en abondance notre belle serpentine de Grénade. Aux quatre octogones sont pratiquées autant de niches, où sont placées tout autant de statues de 7 pieds de hauteur, lesquelles représentent les Evangélistes. C'est de là que la cour a pris son nom. Elles sont exécutées en marbre de Génève, blanc comme la neige, sans le moindre filet noir, et sont admirablement sculptées par Jean Baptiste Monegro, avec les attributs respectifs, et avec quelques textes de l'Evangile, dans la même langue qu'ils furent originairement écrits, quoique traduits en latin de la manière suivante.

Saint Mathieu, en hébreu et en latin.—*Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*—Allez et instruisez toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Saint Marc, en latin.—*Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur. Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur. In nomine meo dæmonia ejicient, etc.*—Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera damné. Voici les signes qui accompagneront ceux qui croiront: en mon nom ils chasseront le démon, etc.

Saint Luc, en griego.—*Ego autem baptizo vos aqua, veniet autem fortior me: Ipse vos baptizabit Spiritu Sancto et igne.*—Moi je vous baptise avec de l'eau: il viendra un être plus fort que moi, qui vous baptisera avec l'Esprit et avec le feu.

Saint Jean, en syriaque.—*Amen, amen dico vobis: nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in Regnum Dei.*—Je vous le dis en vérité: celui qui ne renaîtra pas par l'eau et par l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.

Les figures symboliques, qui les distinguent, et qui se trouvent à leurs pieds, sont l'aigle, le lion, le veau et l'ange, travaillés dans la même espèce de marbre. Ils ont devant les termes de marbre gris, dont nous avons déjà parlé, qui avec des revêtements de marbre rouge forment 4 beaux bassins, se remplissant avec l'eau que versent constamment 4 jolies jets d'eau, et embellissent ces beaux lieux par le délicieux et paisible murmure des eaux.

Au centre de l'édifice est une petite chapelle garnie de ravissantes incrustations, avec 4 autres siéges, et formant avec les marbres et les jaspes des-carrés, de belles bandes et des corniches. Les dessins du buis représentent dans 16 jolis carrés autant d'écussons des armoiries d'Autriche.

Quelques personnes toujours portées à trouver à redire, ont critiqué ce petit temple, parce qu'étant assez large et assez haut en proportion, et occupant beaucoup la vue, il embarrasse à ce qu'ils prétendent, et diminue la majesté de la cour. Ils ajoutent à cette raison son défaut de service et d'utilité. Pour nous, accoutumés à voir tous les beaux morceaux d'architecture qui existent en Europe, et principalement en Italie, berceau des arts, nous pouvons assurer à ces nouveaux Zoïles que ce cloître et cette cour constituent en général un des modèles les mieux proportionnés et des plus achevés de bonne architecture que l'on connaisse en Espagne. Quant à la seconde raison, que ce petit temple n'est d'aucun usage ni d'aucune utilité, nous nous contenterons de répondre que l'on voit bien que ceux qui tiennent un tel langage n'ont jamais joui de ce poétique asyle, comme font les moines en un jour paisible de printemps ou dans un des beaux jours d'automne.

Il est dommage que ce petit temple, ainsi que tant d'autres belles choses de l'Escurial, ne puisse être vu et étudié à loisir!

Les grandes œuvres de l'art *appartiennent aux arts* et doivent être visitées et admirées par tout le monde: c'est ainsi et non autrement que les étrangers pourront parler, non seulement des bonnes choses que nous avons, mais encore de notre civilisation. Et puisque selon nos institutions, l'existence d'une communauté avec ses us et coutumes est impossible, il nous semble que le mot cloître devrait être effacé au moins pour les voyageurs curieux et instruits.

Et puisque nous en sommes sur ce sujet, nous devons ajouter que le manque d'un bon *Cicerone* à l'Escurial est fort regrettable, de même que le temps fort court accordé pour prendre connaissance de toutes les beautés de la Basilique. Dans notre Histoire de l'Escurial, nous avons émis notre opinion touchant la meilleure destination qu'on pourrait donner à ce monument; plan qui mis à exécution, produirait non seulement de quoi entretenir le nombre nécessaire d'employés et d'obvier à ces difficultés, mais encore ferait que l'édifice serait toujours en bon état, et ne coûterait rien au patrimoine royal. Quelle raison y a-t-il pour que le voyageur qui visite aujourd'hui l'Escurial doive se contenter de voir le temple, la sacristie, les caveaux, le dôme, les Salles Capitulaires, et la cour! Pourqui ne pas montrer tout ce qu'il y a à voir dans ce magnifique monument, depuis l'objet le plus modeste jusqu'au plus sublime? Est-ce faute de gens instruits et capables de le montrer?

Est-ce par crainte de la grande affluence de visiteurs, ou par paresse et par apathie? Rien de plus facile que d'éviter tout cela, et de faire que chacun soit content. Qu'on achète à la porte un billet qui coûte par exemple une piécette, et qu'on acquière avec cela le droit de voir tout l'édifice. Avec la vente de ces billets, où l'on specifierait tout ce qu'il y a à voir, il y aurait plus qu'il ne faut pour entretenir un nombre suffisant d'employés instruits et complaisants, qui montreraient toutes les dépendances à des heures indiquées sur un tableau que l'on mettrait à la porte d'entrée de la cour des Rois. Le visiteur sans billet, pourrait se promener dans certaines parties de l'édifice; mais celui qui s'en serait pourvu, aurait l'accès libre pour voir tout ce que renferme cette magnifique basilique.

En repassant dans le cloître et en en faisant le tour, on trouve six portes de huit pieds de large sur seize de haut, une au milieu de la façade du Nord et une autre qui fait vis-à-vis au Midi: des quatre autres, deux sont dans la paroi de l'Est, et deux dans celle de l'Ouest. Celle du Nord est la porte dite, comme nous l'avons déjà indiquée, *des Processions;* les deux à l'Est mènent à la sacristie, et celle du Midi aux

SALLES CAPITULAIRES.

La porte qui sert d'entrée dans ces salles se trouve précisément au milieu de la paroi méridionale du bas cloître, que nous n'avons pas encore quitté. Belles, vastes, bien éclairées et décorées avec beaucoup de goût, elles se composent d'une pièce au milieu servant d'antichambre, et où est la porte d'entrée, et de deux grandes salles sur les côtés.

L'antichambre ou vestibule a 30 pieds de large sur 34 de long, avec trois fenêtres descendant au niveau du sol, et une autre au milieu au-dessus de la corniche: les autres chevets ont chacun trois entrées, une grande au milieu avec jambages, linteaux, pilastres et corniches de morceaux entiers, et deux autres plus petites de chaque côté; toutes trois conduisent majestueusement aux grandes. Le reste jusqu'à la corniche est poli à blanc: c'est de là que partent les arrachements de la voûte qui est peinte dans le genre grotesque. Le milieu figure un ciel ouvert, d'où descendent des anges avec des guirlandes de fleurs dans les mains, et dans les douze niches au-dessus des portes et des fênetres, sont Job et les prophètes. Le reste représente des feuillages d'un joli goût.

Les deux autres pièces ont chacune 24 pieds de large sur 80 de long; avec 14 fenêtres, sept dans le bas et sept autres au-dessus de la corniche, aux quelles font vis-à-vis un nombre égal de niches figurées dans la paroi d'en face. Tout le contour des deux salles est garni de siéges commodes de noyer et de sapin de Cuenca. Dans les chevets sont trois ouvertures égales: celles des côtés sont des portes, et celles du milieu des autels sculptés en marbre gris, avec des incrustations en jaspe et des ornements en bronze. Sur celui de droite, qui correspond à la salle dite *Vicariale*, est placé un tableau représentant Saint Jérôme au désert; et sur celui de l'autre, dite salle Prieurale, l'oraison au jardin, l'une et l'autre peintures du Titien, restaurées tout récemment.

Au-dessus des autels et des portes du milieu, qui leur font vis-à-vis, sont quatre niches feintes avec des bas-reliefs en porphyre sur fond de marbre blanc. Deux représentent la tête du Sauveur, et la Vierge avec l'Enfant-Jésus dans les bras. Au-dessous sont les inscriptions suivantes, composées par le savant Benoît Arias Montano. Au-dessus de l'autel de l'Est on lit:

Hic lapis offensus feriet, feretque ruinam. Hic et inoffensus, petra salutis erit.

Ce qui en français signifie:

Cette pierre outragée portera malheur et ruine; qu'elle ne soit point outragée, et elle sera la pierre du salut.

Sur la porte d'en face:

Hanc hœc mirandam tibi protulit unio gemmam; Auctori chara est utraque petra Deo.

Cette union (allusion à l'union divine et humaine) produisit pour toi cette admirable pierre précieuse. L'une et l'autre pierre sont chères à Dieu leur auteur.

Au-dessus de l'autel de la salle du couchant, au-dessous de la tête du Sauveur:

Jesu Christo, divini templi lapidi præstantissimo, D.

Dédié à Jesus-Christ, la pierre la plus précieuse du temple divin.

Vis-à-vis, au-dessus de la porte, et au-dessous de l'image de la Vierge:

Abrahamicæ lapidicinæ specimini duplici incomparabili, S.

Consacrée aux deux échantillons incomparables de la carrière d'Abraham.

La voûte est gracieusement parsemée d'ornements grotesques dûs au pinceau des deux fils de Bergamasco, Fabricius, et Granelius; et le reste, depuis la corniche jusqu'à l'extrémité supérieure des dossiers des siéges, est poli à blanc. Tout cet espace dans les trois salles est occupé par une foule de tableaux de prix, qu'un louable amour de l'art a réunis dans ce beau local, abandonné, il n'y a pas encore long-temps, au plus grand désordre artistique, et converti en atelier de rentoilages et de restaurations. En commençant par le vestibule, soit la piece d'entrée qui sépare les deux salles, les tableaux se présentent dans l'ordre suivant:

380. Construction de l'arche de Noé, copie de Bassano.—381. Paysage boisé avec un hermite en prières (école

flamande).—382. Jésus couronné d'épines, de *Jacob Bassano*.—383. Jésus au jardin apparait à la Madeleine.—384. Une veillée de village, copie des Bassano.—385. Paysage boisé (école flamande).—386. Le château d'Emaus, de *Jacob Bassano*.—387. Naissance de Jésus, du *même*.—388. Le Paradis terrestre, du *même*.—389. Paysage boisé avec un hermite (école flamande).—390. Le déluge universel, de *François Bassano*.—460. Agar chassée (école vénitienne).—461. Le voyage d'Abraham, de *Jacob Bassano*.—462. Le prophète Elie réveillé par l'ange (école vénitienne).—463. Le château d'Emaus, de *Jacob Bassano*.—464. La descente de la Croix (sur bois), (école florentine).—465. Abraham invite les trois anges, qui lui apparaissent et qu'il croît n'être qu'un, à entrer dans sa cabane; copie de Navarrete le Muet. L'original de ce tableau, qui dans le principe avait été placé dans la Conciergerie principale du monastère, disparut lors de l'invasion française.—466. Noé et sa famille construisent l'arche, de *François Bassano*.

Salle Vicariale. 108. Jésus resuscité apparait à sa très-Sainte-Mere, accompagné des Saints-Peres, par *Paul Véronèse*.—330. La Présentation de la Vierge au Temple (sur bois), (école de Van-Dyck).—331. La Vierge (toile collée sur bois), de *Máximo Stancioni*, dit le Chevalier *Máximo*.—332. Sainte Marguerite, du *Titien*. Ce tableau parait être une répétition de celui qui avec le n.° 851 est au Musée Royal, provenant de l'Escurial, bien que l'on remarque quelques changements dans les accéssoires. Par une piété assez mal entendue, on a gâté ce tableau, en couvrant le nu de la jambe.—333. Notre Seigneur présenté au peuple par Pilate, du *Tintoret*.—334. Notre-Dame des Douleurs, du chevalier *Maxime*. Ce tableau vient de la maison *El Nuevo Rezado* de Madrid.—335. Portrait en buste d'Avicènne, le médecin, *anonyme*.—336. Noé ivre, du *Giordano*.—337. Le satyre Marsyas, du *même*.—338. Portrait de Pline, *anonyme*.—339. Naissance du Seigneur et adoration des Pasteurs, par *Ribera*. Il est signé: Giuseppe de Ribera, espagnol, de Valence, de la ville de Xativa, de l'Académie de Rome, F. 1640.—340. Portrait de Galien, *anonyme*.—441. Les fils de Jacob, de *Velazquez*. Ce tableau, Velazquez le peignit dans son premier voyage à Rome, et l'envoya en Espagne en même temps que son autre toile si connue des Forges de Vulcain, et son portrait qu'il destinait à son beau-père et maître Pacheco.—342. Saint Augustin écrivant, par *Barthélemy Vincent*.—343. Naissance de Notre-Seigneur et adoration des bergers, par *Ribera*. (A peu-pres le même que celui du n.° 339.)—344. Portrait d'Hippocrate, *anonyme* (du *Giordano*).—345. Arachné, sujet mythologique.—346. Portrait d'Aberroës, médecin arabe, *anonyme*.—347. Balaam, faux prophète, du *Giordano*.—348. La Madeleine en prière; du *Giordano* d'après le Titien.—349. Saint Jérôme faisant pénitence, de *Ribera* (signé).—350. Portrait de Boerhaave, savant médecin, chef d'une école qui date de 1700.—351. Sujet mystique (sur bois), (école du Pérugin). Au dos du tableau on lit l'inscription suivante: *di frate Bartolomeo di San Marco di Firenze, Dominicano insigne é celebre pittore, nato nell anno* 1469 + *nel* 1517.—352. L'oraison au jardin (peinture sur bois mise sur toile), (école espagnole du XVe siècle). Cette peinture remarquable provient du grand rétable d'une église gothique du XVe siècle, située à une lieue à une petite de l'Escurial, dans une propriété appartenant à S. M. et nommée *El Campillo*, ancien bourg dont il ne reste plus qu'un château fort du temps d'Isabelle-la-Catholique.—353. Adoration des Mages (sur bois), (école flamande).—354. La Vierge, l'Enfant Jésus, et Saint Jean en adoration devant lui, *idem*.—355. Saint Jérôme en prière, du *Titien*.—356. La Très-Sainte Trinité (peinture sur bois transportée sur toile), (école espagnole du XVe siècle). Ce tableau est le pendant de celui qui porte le n.° 352, et provient du même lieu et du même emplacement.—357. La Sainte Famille (école flamande).—358. Naissance et adoration des bergers (école flamande).—359. Saint Cristophe (sur bois), de *Patenier*.—360. Paysage boisé avec un effet de soleil couchant (école espagnole).—361. Jésus et Simon le Cyrénéen l'aidant à porter sa croix sur le Calvaire, copie du Titien. L'original est au Musée Royal sous le n.° 1998.—362. L'Annonciation de la Vierge, de *Barthélemy Vincent*.—363. Naissance de Notre-Seigneur et adoration des pasteurs, style de Charles Véronèse.—364. Adoration des Mages, de *Charles Véronèse*.—365. Saint Jérôme au désert, de Palma le jeune.—366. Esope le fabuliste, de *Ribera*.—367. L'Archange Saint Michel, de *Cangiasi*.—368. Le Christ attaché à la colonne, copie de Michel Ange.—369. Job, du *Giordano* à imitation de Ribera.—370. Le Philosophe Chrysippe, de *Ribera*.—371. Jésus couronné d'épines, de *Bosch*.—372. L'histoire du jeune Tobie (école vénitienne).—373. Saint Joseph et la Vierge agenouillés et en adoration devant le nouveau né, dont s'échappe une vive lumière, par *Zúccaro*.—374. La multiplication des pains et des poissons (sur bois), de *Sandrat*.—375. Tentations de Saint Antoine abbé (imitation de Bosch).—376. Le martyre de Sainte Justine, de *Giordano*, à imitation de Paul Véronèse.—377. La Salutation de l'ange à Marie, de *Carducci*.—378. Oratoire avec portes (sur bois), de *Bosch* (signé). L'explication de ce tableau philosophique est d'un grand enseignement pour l'homme. Aussi le P. Sigüenza dit-il: *j'avoue que je lis* plus de choses dans un coup-d'œil sur ce tableau que dans beaucoup de livres en bien des jours.—379. Saint Jean l'Evangéliste, du chevalier *Máxime* (toile collée sur bois.)

SALLE PRIEURALE.

391. Guirlandes de fleurs, de *François Bassano*. Ce tableau, de même que les n.ºs 408, 412, 414 et 415 furent achetés à le vente de l'infortuné roi Charles I d'Angleterre.—392. Couronne de fleurs, de *Mario de Fiori* (Mario Mizzi). Au milieu on voit représenté dans le clair-obscur, Moïse recevant du Créateur les tables de la loi.—393. Jésus portant la

Croix (sur bois), par *Bosch*.—394. Descente de Notre-Seigneur dans le tombeau (école du Tintoret).—395. La Vierge de l'Antique, qui se vénère dans la chapelle du même nom dans la Cathédrale de Séville; copie faite par *M. S. Coello*. Le cadre a l'inscription suivante: Cette image a été prise au naturel d'après l'image de Notre-Dame de l'Antique de Séville par ordre de très-illustre sieur D. Francisco Chacon, seigneur des villes de Casarrubios et d'Arroyo de Molinos, étant *Asistente* (maire) de ladite ville, en l'an 1564.—396. Enterrement du Christ, par le *Tintoret*.—397. Saint Jean Baptiste, de *Sébastien de Herrera*.—398. Saint Jérôme fustigé par les anges, par *Polo* (Diego l'aîné).—399. Saint Antoine de Padoue et l'Enfant-Dieu, par *Ribera*.—400. Jésus-Crucifié entre le bon et le mauvais larron (ancienne école flamande; sur bois).—401. La Madeleine priant, par *Giordano*.—402. La Madeleine pénitente, par *Diego Polo*.—403. Marytre de Sainte Inés, par *Jean Gomez*.—404. L'Annonciation à la Vierge, par *Francois Rizzi*.—405. La chûte et la conversion de Saint Paul, par *Giordano*, imitation de Guercino.—406. Les fiançailles de Sainte Catherine, copie du Corrége.—407. Jésus retirant des limbes les âmes des Saints-Pères. Figures en clair-obscur (bois), porte d'oratoire faisant pendant à celle du n.° 415 école florentine).—408. Un bouquet de fleurs dans un vase de cristal taillé, par *Seghers*.—409. Guirlandes de fleurs, par *e même*.—410. Couronne de fleurs, par *Mario de Fiori*.—411. La prière au jardin, par le *Titien*.—412. Guirlande de fleurs, par *Seghers*.—413. Couronne de fleurs par *Mario Fiori*.—414. Un bouquet de fleurs dans un vase de cristal, par *Seghers*. Il est aussi signé. «Daniel Seghers, Soctis. Jesu de 70 anno 1660.»—415. La Résurrection du Christ (bois), (école florentine).—438. La Vierge des Douleurs (ardoise), par le *Titien*.—439. Ecce-Homo, copie de Titien, par le *Mudo*.—440. Martyre de Saint Jacques apôtre (croquis du tableau n.° 476).—441. Sainte Famille, par *Vaccaro*.—442. Lot et sa famille.—443. Saint-Pierre en contemplation, par *Giordano*.—444. Jesus-Christ chez le Pharisien, par le *Tintoret*.—445. Saint Jérôme écrivant, copie du chevalier *Máxime*. (L'original se trouve au Musée Royal de peintures sous le n.° 731.)—446. La Cène du Seigneur, par le *Titien*.—447. La Vierge, l'Enfant-Jésus et Sainte Catherine (école vénitienne).—448. La Reine Esther, par le *Tintoret*.—449. Saint Bernard, par *Sébastian de Herrera*.—450. La Très-Sainte Trinité, par *Ribera*. (Ce tableau est une reproduction de celui qui existe au Musée de Peintures sous le n.° 104.)—451. Saint Barthélemy, *anonyme*.—452. Lot enivré par ses filles.—453. L'enfer, porte d'oratoire (bois), par *Bosch*. (Ce tableau fit partie de l'oratoire dont le sujet et la dimension sont les mêmes que ceux du n.° 378. Le volet qui sert de pendant se trouve au Musée Royal sous le n.° 460.)—454. Sainte Catherine, par *Daudère* (signé).—455. Le sommeil de Saint Joseph (école vénitienne).—456. Les deux Marie cherchant le tombeau de Jésus-Christ (style de Charles Véronèse). La signature de *Parrhasio* que porte ce tableau, doit être apocryphe. (Polero.)—457. Guirlande de fleurs, par *Seghers*.—458. Couronne de fleurs, par *Mario de Fiori* (signé année 1650).

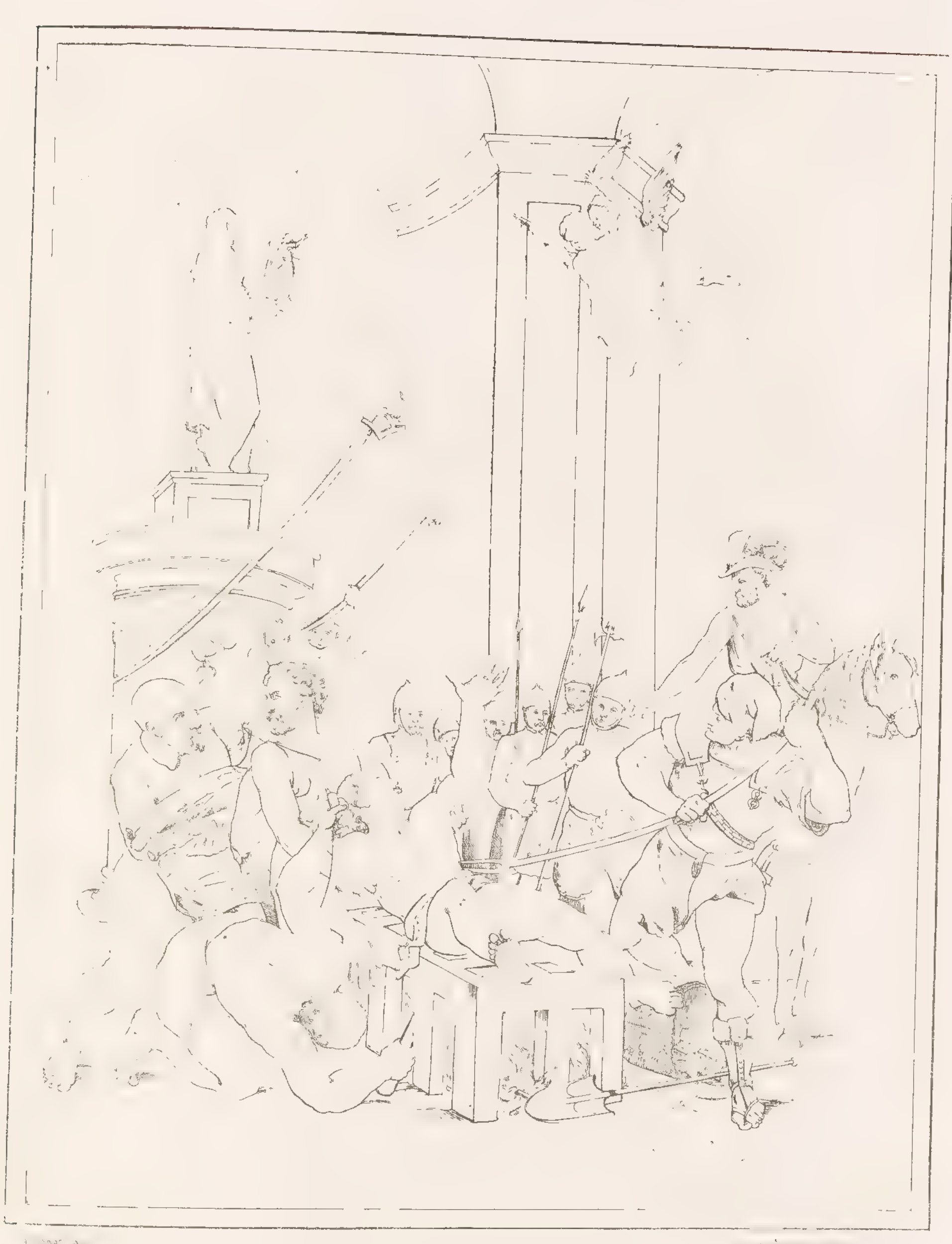
Aux côtés des autels, dans les deux salles ou chapitres, il y a deux portes. Celles de la salle vicariale servent, l'une à un escalier qui descend aux jardins du Midi et aux caves où l'on serrait l'argenterie, et d'autres pièces; l'autre porte conduit aux archives anciennes. Des deux portes qui font vis-à-vis à celles-ci, c'est-à-dire, celles de la salle prieurale, l'une ne figure que pour le coup-d'œil, et l'autre donne entrée dans une belle pièce qui, à cause de sa fraîcheur et de sa ventilation, sert de cellule au prieur pendant l'été.

VIEILLE EGLISE.

Nous avons dit que dans la partie du cloître donnant à l'Ouest, il y a deux portes aux extrémités: l'une est la porterie principale, et l'autre correspond à la vieille église, ou église *d'emprunt*, comme Philippe II l'appelait dans ses lettres.

Cette salle servait autrefois de temple jusqu'à ce qu'on bâtit le principal. Ce fut alors seulement qu'on changea l'ancienne forme en celle qu'elle a aujourd'hui, et qu'on abaissa au niveau du sol le chœur et les stalles qui se trouvaient d'abord à 15 pieds de hauteur. Il résulta de cette transformation une pièce gaie, claire et degagée. Elle compte 5 fenêtres dans la façade du Midi, 2 garnies, au ras du pavé, de grilles qui donnent sur les jardins, et 3 sur la bande que nous avons dit servir de corniche. Les deux portes que possède cette chapelle, et qui se trouvent l'une en face de l'autre, donnent celle-ci dans le cloître principal et celle-là dans les petits cloîtres.

Sur la façade du Nord est le maître-autel, formée de trois autels de marbre gris, incrustés de jaspe et d'ornements en bronze, composés de pilastres avec leur architrave et leur corniche, et d'un frontispice qui le termine. Au ras même du pavé de l'église, s'élèvent les deux petits autels. Du côté de l'Evangile est un tableau représentant l'adoration des Saints-Rois, et sur le devant un Ecce-Homo, tous deux ouvrages de *Titien*. Du côté de l'Epître, ou à la droite du spectateur, est l'Enterrement du Christ, copie sur le magnifique original du *Titien*, dont le tableau occupait primitivement cette place: on le transporta d'abord à la salle vicariale par ce que, après l'invasion, on le reçut coupé sur les côtés. Il se trouve aujourd'hui au Musée du Prado. Sur le frontispice se voit une contemplation, aussi par le *même auteur*. Ces tableaux sont les premiers dont nous parlerons en nous occupant tout-à-l'heure de ceux qui ornent cette salle. Entre les deux autels existe un escalier à 7 marches en marbre sanguin: elles sont aujourd'hui passablement endommagés, au point qu'on en a dissimulé les défauts avec du stuc; les rampes sont de même matière. Par ces dégrés on monte au maître-autel, où se trouve placé un grand tableau qui représente le martyre de Saint Laurent, original aussi du *Titien*. Il est designé sous le n.° 471.



EL MARTIRIO DE S^n^ LORENZO.
de[illegible] original de Ticiano que esta en la Yglesia
del Escorial

(N° 78)

MARTYRE DE St LAURENT
d'aprés le tableau original de Titien qui se trouve
à l'enciene église de l'Escurial.



RIPERDA



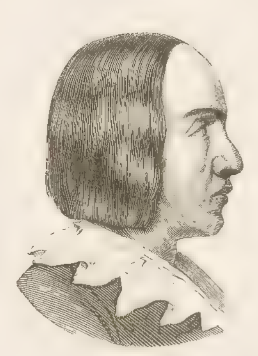
ALONSO CANO.

Pintor, escultor y arquitecto.



FRANCISCO DE URBINO

P[illegible]



BARTOLOME ZUMBIGO.



Lit. de Montorí Desengaño 14

S. PEDRO Y S. JUAN contemplan llenos de admiracion el sepulcro de Jesus

St. PIERRE ET St. JEAN arrivent au sepulcre de Jesus remplis d'admiration

Au milieu du mur, qui dans cette salle donne au Midi, se montre une jolie petite façade, sur le frontispice de laquelle est placée une peinture qui représente Jésus avec la croix sur les épaules: elle est du Grec dans son premier temps.

Les peintures qui ornaient cette pièce ont souffert aussi quelque altération, et quelques unes ont été transportées au Musée de Madrid, et d'autres à différents endroits de l'édifice. Celles qui existent aujourd'hui en commençant par le maître-autel sont les suivantes:

468. L'Enterrement de Charles V, tel qu'on le voit dans la grand'chapelle du temple, du côté de l'Evangile, par *Jean Pantoja de la Cruz* (1599).—469. Enterrement du Christ, copie du Titien. (L'original se trouve au Musée de Madrid sous le n.° 813.)—470. La Vierge des Douleurs, par le *Titien*.—471. Le martyre de Saint Laurent, par *Titien* (sur le maître-autel).—472. Adoration des Mages, par le *Titien*. Ce tableau est le duplicata de celui qu'on voit au Musée Royal sous le n.° 882.—473. Ecce Homo, par le *même*.—474. Enterrement de Philippe II conforme à celui de bronze qui se trouve dans la grand'chapelle du temple, du côté de l'Epitre. (Signé en 1599.)—475. Le martyre des 11.000 vierges, par *Lucas Cangiasi*.—476. Le martyre de Saint Jacques, apôtre, par *Navarrete el Mudo*. (Signé en 1575.)—477. Blasons de la maison d'Autriche, par *Pantoja*. (Ce tableau, et celui désigné sous le n.° 480, sont le dessin de ceux qu'on devait placer aux chevets des enterrements royaux, dans la grande chapelle du temple.)—478. L'Annonciation de Marie, par *Paul Véronèse*.—479. Naissance du Seigneur et Adoration des bergers, par le *Tintoret*.—480. Blasons de la maison d'Autriche, par *Pantoja*.—481. Naissance du Seigneur et adoration des bergers, par *Zúccaro*. Cette toile et celle de l'adoration des Rois, portant le n.° 483, du même auteur, furent exécutés avec un grand soin pour être placés aux côtés du tabernacle sur le maître-autel. Il fut si satisfait et orgueilleux de son travail, qu'en le montrant à Philippe II il lui dit: «Sire, l'art ne peut aller plus loin, et l'on peut regarder ces peintures de loin et de près.» Le monarque ne répondit pas de suite, mais après les avoir regardées avec beaucoup d'attention et de soin, il lui demanda si c'était des œufs qui étaient représentés dans un pannier comme une offrande dans l'adoration des bergers; il répondit que oui, et tous reconnurent qu'il n'était pas rationnel qu'un berger, arrivé à minuit, essouflé à force de courir, eût pu réunir tant d'œufs, à moins que son troupeau ne fut composé de poules.—482. Jésus la croix sur les épaules, suivi de sa très-Sainte Mère (école vénitienne).—483. L'adoration des Rois, par *Zúccaro* (pendant du n.° 181, dont nous nous sommes occupés il y a peu de temps avec quelque extension).—484. Blasons de la maison d'Autriche, par *Pantoja*.—485. Saint Maurice et ses compagnons martyrs. (Signé par le *Greco*.)—486. Blasons de la maison d'Autriche, par *Pantoja*.—487. Martyre de Saint Laurent, par *Lucas Cangiasi*.—488. L'archange Saint Michel, par le *même*.

ESCALIER PRINCIPAL.

Dans ce même cloître inférieur du côté du couchant paraissent cinq arceaux ouverts: les deux extrêmes servent de passage pour aller un petit cloître; les trois du milieu correspondent à l'escalier principal, lequel, par sa majesté et son ornementation, peut être considéré comme l'une des parties les mieux réussies et les plus belles de cet édifice. Le plan en fut dressé par Jean-Baptiste Castello, de Bergame, homme de beaucoup de talent en peinture et en architecture; il fut exécuté par Jean-Baptiste de Tolède (1).

L'uniformité et la symétrie gardées dans toutes les parties de cet édifice et dans chacune d'elles, furent cause que l'entrée de l'escalier dans la partie basse resta un peu étroite et gênée, de sorte qu'il faut monter pour en apprécier la magnificence. Il nous semble néanmoins qu'en cette occasion on aurait dû observer moins rigoureusement l'ordre et l'uniformité de l'art, et s'y astreindre avec moins d'exagération; car l'entrée, si elle eût commencé à s'étendre ou embrassé un plus grand

(1) Loin de nous l'idée de rabaisser en rien le talent de Herrera; mais nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris que cet éminent architecte ait seul (généralement parlant) toute la gloire de ce monument, puisque par son histoire, nous voyons que le premier architecte qui fit les plans fut Jean-Baptiste de Tolède, et l'ouvrage dura l'espace du neuf ans. Le P. Villacastin y travailla jusqu'à l'achèvement, prenant une part très-directe à la construction de l'édifice et fournissant des idees d'architecture peu communes et fort utiles.

Le temple fut tracé par Pachote (italien).

La Compaña, par le moine Jean de Mora.

L'autel de la sacristie, par Joseph Olmo et un italien appelé Filippini.

L'escalier, par Jean-Baptiste de Tolède et Jean-Baptiste Bergamasco.

La galerie de Convalescents, par Jean de Mora.

Les chaires, par Manuel Urquiza.

L'escalier du Palais, par Venture Rodriguez.

Et enfin, le Caveau par J. B. Crescencio et P. Nicolas de Madrid. Quoique l'escalier ait été fait plusieurs années après, il aurait pu très-bien avoir été exécuté avant.

espace dans les deux autres arceaux collatéraux, eut gagné beaucoup en beauté et en majesté. Cet escalier réunit les étages supérieurs et inférieurs du cloître principal. Dans les deux arceaux des côtés, se forment de petites chapelles, et dans chacune deux grandes niches avec sièges, et un arceau qui donne sur l'escalier. Tout cela est aujourd'hui fermé par des accoudoirs de bois peints en couleur de la pierre du cloître. Cet escalier, dans toute la cage depuis l'entrée jusqu'au chevet, c'est-à-dire, dans ce que nous pouvons dire sa longueur a, 59 pieds de large et 41 et 82 de haut: chaque marche compte 16 pieds d'un bout à l'autre. Au treizième dégré se trouve un palier régulier, et à la suite des treize autres une grand niveau qui occupe toute la largeur de la cage, ornée de niches et de sièges placés dans ces niches, afin de pouvoir jouir du haut de cette place, qui est la plus favorable, du beau point de vue qu'offre l'escalier. Par les côtés de cette grand niveau on monte au second étage des petits cloîtres, et à partir de ce même plateau l'escalier se partage en deux branches ou bras, dont l'un tourne à droite et l'autre à gauche, montant par une égale quantité de marches que les deux antérieurs, et continuant jusqu'à ce qu'il touche le cloître supérieur. De sorte que dans 30 pieds de hauteur, on compte 52 marches et trois paliers, d'où résulte un escalier doux, uni, commode, gai, beau et clair, autant qu'on peut le désirer. Les marches sont d'une seule pièce et en bonne pierre. Les rampes et les côtés sont bien travaillés, avec de simples listels pour ornement.

Au niveau du cloître supérieur, c'est-à-dire, à une hauteur de 30 pieds, règne tout autour de la cage une imposte de 1 pied de large, sur laquelle reposent 14 gros pilastres soutenant tout autant d'arceaux de 20 pieds de haut sur 10 de large, 3 de chaque côté dans les bandes de l'Est à l'Ouest, et 4 dans celles du Nord au Midi. Les 3 du couchant, et le plus rapproché, tant du mur du Nord que de la bande du Midi, son fermés; les 9 autres ouverts, et ornés de grands accoudoirs d'une seule pièce, excepté le premier et le dernier de la partie de l'Est, lesquels servent de passage pour aller au cloître supérieur. Sur ces arceaux s'appuient l'architrave, la frise et la corniche qui règne à la hauteur de 50 pieds. A la hauteur de 60 pieds, il en existe une autre, de sorte qu'il reste entre ces deux corniches une frise de 9 ½ pieds de large. C'est de là que s'élance la voûte. Elle est grande, spacieuse, et s'élève à une hauteur de 82 pieds. Sur la dernière corniche sont pratiquées 14 fenêtres avec leurs lunettes, qui correspondent avec les arceaux d'en bas, répandent une grande clarté, et donnent beaucoup de grâce à tout l'ouvrage.

FRESQUES DE L'ESCALIER.

Les peintures à fresque qui ornent l'escalier en complètent l'embellissement. Sur les cinq arceaux fermés sont les passages du Nouveau Testament, qui avec ceux que nous avons déjà décrits en parlant du cloître inférieur, en forment le complément, et sont comme suit:

MUR DU MIDI. A gauche en montant: Saint Pierre et Saint Jean.

MUR DU COUCHANT. Apparition du Sauveur à Marie Madeleine.—Apparition du Seigneur aux saintes femmes qui allaient au sépulcre s'assurer par elles-mêmes de la Résurrection.—Apparition aux disciples.

MUR DU NORD. A droite en montant: Apparition à dix des Apôtres.

Le piédestal, c'est-à-dire, le listel ou frise de 9 ½ pieds dont nous avons parlé, de même que la voûte, fut peint par Lucas Giordano au temps de Charles II, comme le prouve la peinture même.

Ce piédestal représente sur trois de ses côtés la célèbre bataille, le siège et la capitulation de Saint-Quentin. Sur le mur du Midi sont imités au naturel la vaillance des capitaines et des chefs, le choc et la mêlée des armées, le feu et la fumée de la poudre, l'opiniâtreté de la lutte, le carnage et la déroute de l'infanterie française, le désordre de leur cavalerie, le Connétable de Montmorency, général de l'armée ennemie, au moment où il est fait prisonnier avec son fils et une bonne partie de la noblesse et de la fleur militaires de la France: il semble qu'on entende le son de clairons et des tambours qui animent les combattants, l'épouvantable feu de l'artillerie, des mousquets et des carabines, qui remplissent la scène d'horreur.

Le mur de l'Ouest représente les dispositions du siège, l'établissement des batteries et l'assaut de la place de Saint-Quintin, avec ses tours et ses édifices incendiés, avec la défaite et la fuite précipitée des vaincus. Dans cette fresque et à l'angle de la droite, on voit un jeune tambour avec le buffle et le chapeau à ailes rabattues, qui semble se détacher du tableau: et un peu plus au centre, sur l'une des pierres, on lit la signature de Giordano, en gros caracteres.

Dans la bande du Nord est l'amiral gouverneur de la place, conduit avec d'autres prisonniers en présence de Philibert Emmanuel, Duc de Savoye, général de l'armée espagnole; on remarque plusieurs soldats avec les étendards pris à l'ennemi pendant l'assaut, et l'amiral prisonnier devant le Duc à cheval, mais désarmé et la tête découverte. Il y a dans cette fresque une particularité, bien simple assurément, mais elle ne laisse pas que d'attirer l'attention de ceux des visiteurs qui se connaissent peu en peinture. Nous voulons parler de la déchirure qui paraît à la partie supérieure du tableau. Comme l'ombre qu'elle projette est complétement appropriée à la lumière qui entre par les fenêtres, elle produit un effet bien capable de tromper le spectateur. Ce fut un coup de hasard dû à l'un des disciples de Giordano, qui, lorsqu'il s'en aperçut, voulut que son élève le laissât. Quant à la surprise d'un certain roi, croyant qu'effectivement la toile était déchirée, et ordonnant de réparer aussitôt ce défaut, nous la tenons pour une fable.

Le mur de l'Est représente la fondation du Royal Monastère: Philippe II examine le tracé et le plan de l'édifice, que lui somettent les trois principaux architectes, Jean-Baptiste de Tolède, Jean de Herrera et l'ouvrier traditionnellement

célèbre dans cette maison, le frère Antoine Villacastin, qui semble se complaire en voyant s'élever cet édifice. Là est aussi le célèbre bouffon de Philippe II, Michel de Antona. On reconnait déjà le commencement de la construction, car plusieurs journaliers creusent les fondements, conduisent des pierres et les montent aux échafaudages au moyen de grues, de tours et d'autres instruments.

Il y a au centre de la voûte la Tres-Sainte-Trinité, sujet dominant de la composition; elle est placée sur un trône qui semble dans des nuages, entouré d'anges, et brillant par tout de lumières et de doux reflets: d'un côté est la Sainte-Vierge, et d'un autre des esprits angéliques avec les signes de la passion. Il y a plus bas Saint Laurent vêtu en sous-diacre, et tout auprès les emblèmes du martyre. De l'autre côté se trouvent plusieurs princes ou rois qui jouissent de l'auréole de la sainteté; ce sont: Saint Herménégilde et Saint Ferdinand d'Espagne; Saint Henri, Empereur d'Allemagne; Saint Etienne, roi de Hongrie; et Saint Casimir, prince polonais. Vient ensuite l'Empereur Charles-Quint, revêtu du manteau impérial, offrant à la Sainte-Trinité d'une main la couronne d'Allemagne et de l'autre celle de l'Espagne; Saint Jérôme l'accompagne comme pour lui enseigner le chemin du paradis, et derrière on voit Philippe II, suivant et menant à bon terme les projets de son père. Les quatre angles sont occupés par les vertus théologales, accompagnées des toutes les autres sous la figure de jeunes filles, dont les robes et les formes sont étincelantes. Au milieu des groupes où elles sont distribuées, s'élèvent et ressortent la Majesté Royale dans la bande du Midi, et de face, dans celle du Nord, l'Eglise catholique, comme se soutenant et s'entr'aidant, l'une et l'autre sous la figure de matronnes, assises sur de royales estrades, avec de riches tapis et d'énormes coussins. La grande corniche et les châssis des croisées sont parfaitement dorés, et celles-ci ornées des deux côtés des armes de l'Espagne, que soutiennent des enfants ailés. Les lunettes représentent, par une teinte obscure qu'on ne distingue pas bien, plusieurs prouesses de l'Empereur Charles-Quint, les unes contre l'hérésie d'autres contre Soliman, tantôt contre les Maures d'Afrique, tantôt contre ses alliés d'Europe. Il faut en excepter celle qui forme le centre de la bande de l'Est, et dans laquelle on voit un médaillon, imitation de bronze, avec le buste de Philippe IV, et en face un autre égal avec le buste de son fils Charles II. Enfin, sur le mur de l'Ouest est figuré un corridor où l'on voit le dernier de ces monarques expliquant à Doña Maria-Anne de Neubourg, son épouse, et à la reine mère, les sujets historiés sur la voûte, et qu'il fit exécuter à ses dépens. Les portraits sont d'une ressemblance frappante; et les figures, ainsi que toutes celles de cette grande bande, sont de grandeur naturelle, ce qu'on trouve extraordinaire quand on les regarde d'en bas. Ce fut là le premier ouvrage de Giordano dans le monastère. Il y travailla sept mois, et ce temps paraît à peine suffisant pour les plans et les esquisses.

CLOITRE PRINCIPAL SUPÉRIEUR.

L'escalier principal une fois monté, on entre dans le cloître supérieur, lequel est entièrement égal et conforme à l'inférieur. Seulement il n'a pas de peintures à fresque, et les arceaux, de même que la voûte, sont enduits, en revanche, d'une luisante couche de blanc. Il y a néanmoins entre eux une petite différence: c'est que les murs de l'Ouest et de l'Est se prolongent jusqu'à la rencontre des balcons qui ont vue sur les jardins. Dans les plans des arceaux, des côtés du couchant et du Nord, sont peints de petits balcons postiches à balustrade de fer. Ces balcons sont vrais dans les deux autres, servant à éclairer les galeries et les habitations qu'il y a à cette hauteur. Ainsi les jours des arceaux, de même que les lunettes et les compartiments de la voûte, sont couverts d'un enduit blanc. Dans le pourtour il y a plusieurs portes grandes et petites qui communiquent à diverses cellules ou pièces, dont nous ferons l'explication en temps opportun. Les murs sont ornés de beaucoup de tableaux à l'huile, dont nous allons donner ci-dessous les numéros et la description.

139. La Présentation de la Vierge, par *Patrice Caxès, Caxeni ou Casete*.—140. La Conception de la Vierge, par le *même auteur*.—141. Jésus sur la colonne, style de *el Mudo*.—142. La vocation de Saint André et de Saint Pierre, par *Frédéric Fiori ou Barrocci*.—143. Jésus au désert, par *Giordano*.—144. Apparition de Jésus à sa très-Sainte-Mère après la résurrection, par *Navarrete* (*le Muet*).—145. Massacre des Innocents, copie de Giordano.—146. Histoire de Saint Laurent, par *Barthélemy Carducci*.—147. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—148. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—149. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—150. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—151. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—152. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—153. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—154. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—155. Histoire de Saint Laurent, par *Jean de Gomès*.—156. Histoire de Saint Laurent, par le *même*.—157. Saint François d'Assise (école espagnole).—158. Baptême de Jésus-Christ, par *Palma le jeune* (*Jacob*).—159. Salutation de l'ange à Notre-Dame, copie de Giotto.—160. Martyre de Saint Barthélemy, par *Giordano*, d'Andalousie (1702), est signé.—161. Saint Jérôme en pénitence, copie de *Giordano*.—162. Saint Ferdinand roi d'Espagne, par *Giordano*.—163. Flagellation de Saint Jérôme, par *Jean de Gomès*.—164. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—165. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—166. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—167. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—168. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—169. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—170. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—171. Histoire de Saint Jérôme, par le *même*.—172. Fr. Hernand de Talavera (école flamande).—173. Saint Jérôme (buste avec mains), par *Bassano*.—174. Saint Jérôme en pénitence, par

Navarrete (*le Muet.*) Pour ce tableau et six autres, on donna au *Muet* 1900 ducats (20.000 réaux où 5.261 francs).—175. Naissance du Sauveur et adoration des bergers, par le *même* (1).—176. Le sacrifice d'Isaac, copie d'André del Sarto. (L'original est à Vienne, et une autre réproduction, quoique plus petite, se trouve au Musée Royal de Peintures sous le n.° 837.)—177. Martyre de Saint Laurent (école moderne espagnole). Ce tableau provient de la maison du *Nuevo Rezado.*—178. Saint Jean prêchant dans le désert, par *Giordano.*—179. La Vierge avec l'Enfant-Jésus, copie du Titien. (L'original disparut en 1808.)—180. Jésus sur la colonne, par *Lucas Cangiasi.*—181. Saint Antoine de Padoue et l'Enfant-Jésus (école espagnole). Ce tableau provient du *Nuevo Rezado.*—182. Saint Jean l'évangeliste dans l'île de Patmos, par *Sébastien de Herrera.*—183. Saint Jérôme en oraison, par *Giordano.*—184. Sainte Pauline (figure de moitié corps), par le *même.*—185. Saint Jérôme (id.), par le *même.*—186. Saint Dominique le Sorien (style de Giordano).—187. Sainte Famille, par le *Muet.*—188. La Flagellation du Seigneur, par le *même.*—189. La Descente de la croix, par *Charles Véronèse.*—190. Apparition de Jésus à Madeleine après la Résurrection, copie du Titien.

SALLE DE MORALE.

Dans la paroi orientale du grand cloître du haut, dans la partie où il fait angle avec celui du Nord, est une porte de 8 pieds de large sur le double de haut, qui conduit à la salle de morale. Comme son nom même l'indique, elle servait aux moines de salle d'études et de conférences morales. «Là, dit le P. Santos, on lit aux religieux chaque jour une leçon d'Ecriture Sainte, ou sur quelque sujet de Théologie, conformement à ce qu'ordonne le Concile de Trente, et l'on controverse des cas de morale, et des points dont la décision sert pour la direction des consciences.» Cette pièce a 34 pieds carrés; elle est pavée en dalles de marbre, et la voûte et les parois sont blanchies et polies. Dans le côté du Nord est un autel, et une chaire dans celui de l'Est; au Midi elle a deux sièges avec un morceau d'architecture exécuté en bois des îles: tout le tour des murs est garni de bancs à dossiers faits de la même matière que le morceau d'architecture.

Cette salle est ornée de tableaux qui, en partant de l'autel et prenant ensuite à droite, sont comme suit.

107. Saint Joachim se retirant comme honteux de n'avoir pas été admis au sacrifice, à cause de sa stérilité, par *Michel Coxcie.*—108. Résurrection de Notre-Seigneur, de *Paul Véronèse.*—109. Adoration des Mages, copie de Rubens.—110. Martyre de l'apôtre Saint Pierre, copie du Caravaggio.—111. Enterrement de Saint Laurent, de *Navarrete le Muet.*—112. La résurrection de la fille de Jaïre, de *Jérôme Muciano.*—113. Descente de la Croix, de *Charles Véronèse* (signé).—114. Portrait en pied de l'empereur Charles-Quint, copie ancienne du *Titien* (l'original est à Vienne).—115. Agonie d'un Saint moine (école de Madrid).—116. D. Juan d'Autriche, second de ce nom, fils naturel de Philippe IV, copie ancienne de Carreño.

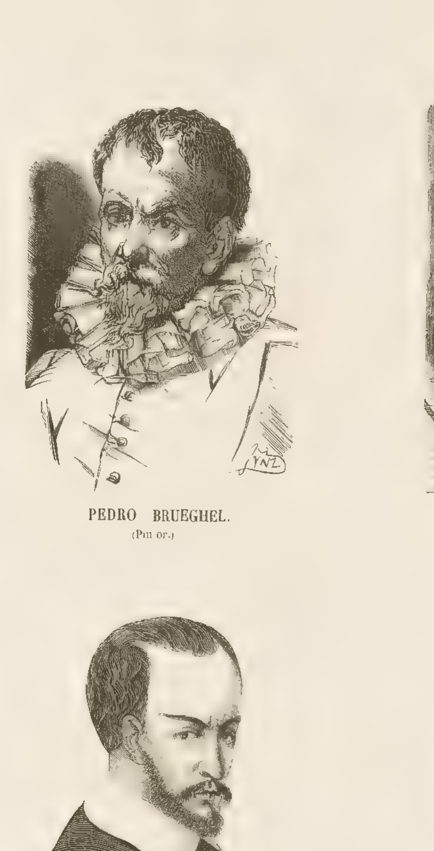
CABINET.

C'est une pièce de petites dimensions, où l'on garde des reliques Saintes, et des objets curieux, des sculptures, des peintures et quelques livres. Ses tableaux et ses autres richesses artistiques sont aujourd'hui bien diminuées, car il en disparut une grande partie à l'époque de l'invasion française, et en outre quelques peintures de prix ont été depuis transportées au Musée de Madrid: cependant les curiosités que renferme cette petite pièce méritent d'être remarquées: car bien que ce ne soient que des restes, ce sont les restes précieux des nombreux bijoux d'une valeur inestimable, qui lui étaient confiés dans d'autres temps. C'est encore là une des pièces que l'on devrait faire voir au public. La voûte a été peinte à fresque par un moine du couvent: dans un des chevets elle a un balcon qui donne sur le jardin, et vis-à-vis est un autel qui occupe toute la largeur de la pièce. Plus haut et dans un rétable doré, se trouve un petit autel d'ébène, dans les entrecolonnements duquel sont représentés en bas-relief d'argent doré divers passages de la vie de Jésus-Christ. D'après une tradition du monastère, c'est une partie de l'autel portatif dont Charles-Quint se faisait accompagner dans ses expéditions militaires.

Au centre des marches on voit une statue de Saint Jean-Baptiste, vêtu de peaux: elle a 2 pieds 10 pouces de haut, et est en albâtre: sur le marche-pied est le nom de l'auteur signé: *Nicolaus.* Des deux niches qu'il y a dans l'enfoncement de la fenêtre, celle de droite est occupée par une hydria romaine, ou cruche qui d'après les livres d'entrées (2), serait une de celles dans lesquelles Jésus-Christ convertit l'eau en vin aux noces de Cana, en présence de l'architriclin. Philippe II la

(1) Il y avait dans ce cloître huit tableaux aussi grands que ceux-ci, par le même auteur: trois furent détruits par l'horrible incendie de 1674. Charles II les remplaça par d'autres.

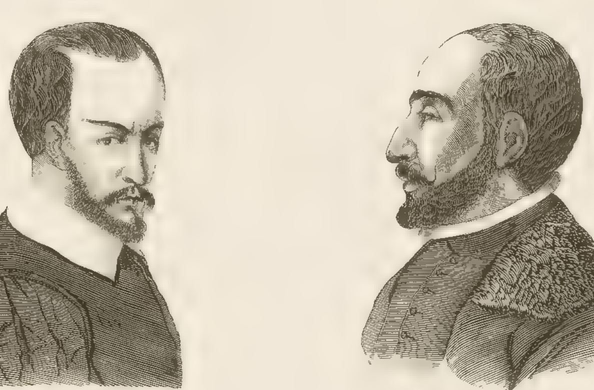
(2) Livre 4, folio 66, on lit. une hydria qui parait être en pierre, de la forme d'une cruche à deux anses, placée sur un pied d'une pierre détachée; c'est une de celles du miracle par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ convertit l'eau en vin aux noces de l'Architriclin; elle fut envoyée à S. M. par le Marquis d'Almazan, enfermée dans une enveloppe de toile rouge et une caisse couverte de cuir noir. Un témoignage en langue latine sur parchemin, atteste qu'elle fut donnée par l'Empereur Maximilien au Marquis; elle fut tirée d'une chapelle de Lagembourg, à deux ou trois lieues de Vienne, dans l'état de l'Archiduché d'Autriche, où cette hydre avait été l'objet d'une grande vénération.



PEDRO BRUEGHEL.
(Pintor.)



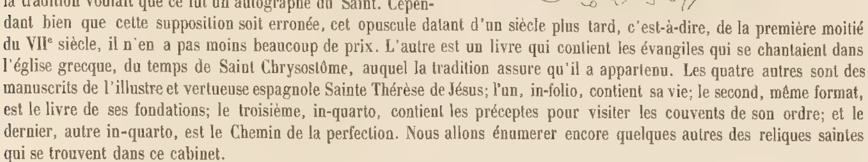
SEBASTIAN DEL PIOMBO
Pintor



BERGAMASCO
(Arquitecto)

JUAN DE MORA
Arquitecto

reçut, par les mains du marquis d'Almazan, de l'empereur Maximilien: elle avait appartenue jusqu'alors à la chapelle du château de Lagembourg, situé à 2 ou 3 lieues de Vienne.



Dans l'autre niche est un petit temple d'une vare de haut, se composant d'un marche-pied et de deux petites colonnes, et surmonté par une coupole; sur les portes on voit peints en miniature les quatre Evangélistes. Il servit, dit-on, de modèle primitif pour la custode de l'autel.

Entre autres curiosités précieuses qu'il renferme sont les livres: le premier et le plus ancien est un traité de Saint Augustin sur l'administration du baptême aux petits enfants; la tradition voulait que ce fût un autographe du Saint. Cependant bien que cette supposition soit erronée, cet opuscule datant d'un siècle plus tard, c'est-à-dire, de la première moitié du VIIe siècle, il n'en a pas moins beaucoup de prix. L'autre est un livre qui contient les évangiles qui se chantaient dans l'église grecque, du temps de Saint Chrysostôme, auquel la tradition assure qu'il a appartenu. Les quatre autres sont des manuscrits de l'illustre et vertueuse espagnole Sainte Thérèse de Jésus; l'un, in-folio, contient sa vie; le second, même format, est le livre de ses fondations; le troisième, in-quarto, contient les préceptes pour visiter les couvents de son ordre; et le dernier, autre in-quarto, est le Chemin de la perfection. Nous allons énumerer encore quelques autres des reliques saintes qui se trouvent dans ce cabinet.

Un morceau du voile de Notre-Dame.—Le squelette d'un des Saints Innocents, sous une cloche de verre.—Partie du voile merveilleux de Sainte Agathe.—Un morceau du drap dans lequel fut enveloppé le corps de Saint Laurent.—Partie des corporaux avec lesquels Saint Thomas de Cantuara dit la Messe, avec une petite pierre en cristal de roche, de celles qui ornaient sa mître.—Un saint suaire, touché contre celui que l'on conserve en Savoie.—Un barreau du gril même sur lequel fut mis Saint Laurent.

Les peintures et les sculptures qui recouvrent les murs de ce cabinet sont les suivantes:

903. Oratoire avec volets (bois), de l'école allemande du XVe siècle. Au centre la descente de croix. Sur le volet de droite Saint Jean-Baptiste. Sur celui de gauche Saint François d'Assise.—904. Descente de croix (tableau sur bois), copie ancienne de Rubens. L'original est au Musée royal, où il porte le n.° 439.—905. Un Crucifix (sur bois), du *Titien*.—906. La résurrection de Lazare (sur cuivre), style de Franch.—907. Saint Jean-Baptiste (sur cuivre), (école flamande).—908. Adoration des Mages (sur cuivre), style de Franch.—909. Le château d'Emaus, esquisse du tableau de Rubens qui se trouve au Musée sous le n.° 407.—910. Oratoire à volets (vélin collé sur bois), par *Holbein*. En les ouvrant on voit Saint Jérôme en prières; dans le fond, paysage avec une riche végétation, groupes de maisons et figures. Sur le volet de droite Saint Antoine de Padoue; dans le fond, un paysage. Sur celui de droite, la fuite en Egypte. Ce ravissant oratoire appartint au prince Philibert, qui en fit présent à Philippe II. Quelques-uns attribuent ce diptyque à Lucas de Hollande ou à son école.—911. La descente de croix (sur cuivre), de *Jacob Bassano*.—912. Le Christ portant sa croix (sur bois), copie de Sébastien del Piombo. L'original, de dimensions plus grandes, appartint au monastère, et fut placé pendant quelque temps dans le chevet du chœur au-dessus du siège prieural, et se trouve aujourd'hui au Musée royal, sous le n.° 779.—913. Adoration des bergers (sur bois), de *Zúccaro*.—914. Descente de croix (sur cuivre), (école des Carrache.)—915. Saint François d'Assise priant (sur cuivre), (école flamande).—916. Descente de croix (agathe), figure octogone, de *Carrache*.—917. Saint Antoine de Padoue (compagnon du précédent).—918. Sujet mystique, copie du Poussin.—919. Sainte Cécile avec Saint Paul, Saint Jean et Sainte Catherine (sur bois), copie ancienne de Raphael.—920. Portrait de Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin (bois), (école allemande).—921. L'Immaculée Conception, esquisse de *Maella*.—922. Saint Lucas représenté comme peintre, copie de Holbein.—923. Saint Jean l'Evangéliste dans le désert (école allemande).—924. La Vierge et plusieurs anges (cuivre), copie de Léonard.—925. Martyre de Saint Laurent (cuivre), (école vénitienne).—926. Descente de croix (école florentine).—927. Le repos en Egypte (école allemande).—928. Martyre de Saint Laurent (pierre), avec cadre et piédestal de bronze (école florentine).—930. Frontispice d'un livre de prières (miniature sur vélin), de *Fr. Julien de la Fuente-el-Saz*.—931. Saint Pierre et Saint Paul (sur vélin), par le *même*.—932. Massacre des Innocents (vélin), de *Fr. A. de Léon*.—933. Sacrée Famille (bois), copie de Léonard. L'original se trouve au Musée sous le n.° 778.—934. Saint Zacharie et Sainte Isabelle (vélin), de *Fuente-el-Saz*.—935. Saint Jérôme en prière (vélin), (école hollandaise).—936. L'Assomption de la Vierge (velin), de *Léon*.—937. Saint Laurent (vélin), de *Fuente-el-Saz*.—938. Notre-Dame, l'Enfant Jésus et Saint Jean (bois), (école italienne).—939. L'Ascension de Notre-Seigneur (vélin), de *Léon*.—940. La resurrection de Notre-Seigneur (vélin), par le *même*.

Dans ces dernières années l'on a rendu au monastère, et l'on a placé dans cette pièce, une écritoire en écaille et ébène avec des filets et des ornemens d'ivoire; on y garde un autographe de Sainte Thérèse de Jésus, et le modeste encrier dont elle se servit pour écrire les sublimes pages dont nous avons fait mention; la plume a disparu, et c'était peut-être la même qui traça dans le langage le plus châtié et le plus pur les belles inspirations de cette sainte femme. Au dedans de cette écritoire est une représentation de la cathédrale de Cordoue.

Un livre d'ivoire avec de passages de la vie de Jésus-Christ, du XII[e] siècle. Une boîte d'ivoire avec des figures en relief, du XI[e] siècle. Un petit coffre émaillé de bleu et avec figures pour ornements, du même siècle. Une adoration des Mages, figures très-petites ciselées sur deux lames d'ivoire, réunies dans la forme primitive d'un diptyque, divisées en zônes avec des figures en haut relief et coloriées, signé *Azolino*. Un rétable d'ébène au milieu duquel est un Saint Jérôme travaillé en albâtre, par *Fr. Eugène Gutierrez de Torices;* deux autres également en ébène; au centre on voit Jésus crucifié, et sur les côtés la Vierge, Saint Jean et les deux Marie, en bas-relief d'argent.

CELLULE PRIEURALE DU HAUT.

En sortant de la classe de Morale pour aller au cloître supérieur, et en arrivant au bout du mur de l'Est, on trouve deux portes de marqueterie allemande avec de belles ciselures et des incrustations de bois divers. La plus ornée est celle qui ouvre sur la cellule prieurale. Cette pièce est une salle carrée de 34 pieds, comprenant tout le vide de la tour du même nom, où viennent se réunir les façades du Midi et de l'Est, aux bouts desquelles elle a, un à chaque bout, trois balcons avec leurs accoudoirs en fer, d'où l'on découvre une perspective délicieuse. La vue se promène de là sur des massifs d'arbres, des étangs, des jardins, des fontaines, la ligne du chemin-de-fer du Nord, et dans le lointain des bourgades, des villages, des champs et des rochers de toutes parts qui offrent le panorama le plus récréatif.

Sur les autres côtés qui n'ont point de balcons, existent trois portes, celle d'entrée et deux autres qui communiquent avec les chambres qui en dépendent. Dans le bas des parois est une frise en carreaux de Hollande; dans le haut règne une corniche sur laquelle repose une voûte lambrissée, et polie à blanc de même que les murs. Sur ceux-ci sont placés quelques peintures à l'huile, tout récemment numérotées comme suit:

191. Saint Thomas (école de Madrid).—192. Portrait du P. Sigüenza, premier historien du Monastère de l'Escurial, copie de Sanchez Coello faite par *Carreño*.—193. Portrait du Pape Martin V (école vénitienne).—194. La reine Marie d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, style de Carreño.—195. Le Pape Félix IV (école vénitienne).—196. Portrait de Fr. Alonso de Talavera, 29[e] prieur de l'Escurial (école de Madrid).—197. Portrait du P. Fr. Pierre d'Alcalá (id.)—198. Portrait du Pontife Léon X (école vénitienne).—199. Portrait de Fr. Martin de la Vera, 15[e] prieur de l'Escurial (école de Madrid).—200. Le pontife Alexandre V (école vénitienne).—201. Portrait du P. Fr. Faustino de Santorcaz dans l'attitude d'écrire (école de Madrid.)—202. Le Pape Grégoire XIII (école vénitienne).—203. Le Pape Pie III (école vénitienne).—204. Portrait de Fr. Martin de la Vera, 15[e] prieur (école de Madrid).—205. Le Pape Sixte V (école vénitienne).—206. Portrait de Fr. Alonso de Talavera, 29[e] prieur de l'Escurial (école de Madrid).—207. Portrait de Fr. Antonio de la Puebla dans l'attitude d'écrire (école de Madrid). Dans le haut est un ruban qui porte: «R. P. Fr. Antonio à Puebla colectoribus Bibliotheca.» (Ce tableau provient du *Nuevo Rezado* de Madrid.)—208. Portrait du P. Fr. Pedro Marin (école de Madrid).—209. Sainte Pauline, du *Giordano*.—210. Saint Jean prêchant dans le désert (école de Paul Véronèse).

Cette salle contient en outre dans la partie du Nord un Crucifix en bronze doré avec la Madeleine au pied, et de la voûte descend un joli lustre en cristal. Le Crucifix est posé sur une table en bois et en stuc, et sur les côtés sont deux secrétaires-commodes en écaille plaquée.

Par une des portes de la même paroi dont nous parlons, on entre dans un couloir qui conduit à la salle d'attente ou pièce située au même étage et servant d'antichambre: c'est là que fut enfermé Ferdinand VII prisonnier: on y voit les peintures suivantes:

211. Saint Jérôme en méditation, du *Giordano*.—212. Portrait du P. Fr. Hernando de Talavera, premier archevêque de Grenade et confesseur de la Reine Catholique Isabelle I, anonyme.—213. Portrait du P. Fr. Pedro de Oñate, petit fils du premier médecin de Philippe II.—214. Jésus-Christ, Sainte Anne et la Vierge, copie de Vinci.—215. Saint Pierre martyr, copie de Guido Reni faite par *Antoine Ponz*. (L'original se trouve, ainsi que le n.° suivant, au Musée royal de peintures, n.[os] 411 et 420.)—216. Saint Paul, par le *même*.—217. Sacrée Famille, copie de Rubens. (L'original est au Musée royal de peintures, n.° 451.)—218. La Transfiguration de Notre-Seigneur, copie de Raphael faite par un peintre flamand.—219. La Vierge et l'Enfant Jésus (école italienne). De mêmes dimensions et sujet, et portant la marque d'un gril doré, il y en avait un grand nombre distribuées dans les cellules des moines.—220. Voir plus loin, oratoire de la cellule prieurale.—221. Extase de la Vierge, de *Carlos Dolce*.—222. Notre-Dame avec l'Enfant Jésus, Sainte Brigitte et Hulfe son époux, copie du Giordano. (L'original se trouve au Musée royal de peintures, n.° 792.)—223. Sacrée Famille, copie de Navarrete. L'original est connu sous le nom de la Vierge à la jambe longue.—224. La Conception, de *François Bayeu*. Ce tableau fut donné au Monastère par D. Cyprien Varela, évêque de Plasencia, en 1828. -225. Martyre de Saint Laurent, style de Carreño. Ce tableau fut également donné par l'évêque de Plasencia.—226. La Vierge au poisson, copie de Raphael par *Antoine Ponz*. L'original est au Musée royal, n.° 741.—227. Sacrée Famille, dite *La Perle*, copie de Raphael faite par le *P. Santos*, Religieux de l'Escurial.

ORATOIRE DE LA CELLULE PRIEURALE.

De la pièce que nous venons de décrire on passe dans celle-ci, qui a 34 pieds de long sur 11 de large, avec sa voûte à compartiments bien distribués, et une fenêtre au Levant. Vis-à-vis de cette fenêtre, et derrière un châssis de verre à cadre doré, est un rétable en relief avec un morceau de sculpture représentant la Conception, et à main droite une table en manière d'autel, qui termine en cintre et a des portes.

220. Un tableau d'une vare de large et d'une vare et demie de haut, avec de petits volets, école ancienne de Cologne. L'une nous montre les apôtres, et l'autre Sainte Inès avec d'autres Saintes.

Sur la porte de gauche on voit la figure d'un homme qui, agenouillé, couvert d'un manteau court et déchaussé, s'appuie sur une forte épée: derrière sont plusieurs Saints.

L'appartement qui vient ensuite servit de secrétairie: là sont les portraits de Charles III et de Marie Amélie de Saxe, sa femme, et celui d'un anachorète, par *Guillaume Anglois*.

CELLULE PRIEURALEDU BAS.

En revenant au passage par lequel on sort de la grande salle, l'on trouve à main gauche un escalier spacieux qui mène à la cellule prieurale du bas, exactement pareille à celle du haut, avec cette seule différence que, pavée en marbres comme les salles capitulaires, avec lesquelles elle communique, sa voute est décorée d'une fresque de Francisco Urbino, seule œuvre de cet artiste, qui mourut à l'Escurial après avoir terminé ce travail.

Dans la bibliotheque l'on conserve quelques cartons dessinés par ce malheureux artiste, qui lui servirent pour cette fresque. En 1856 cette cellule changea complètement d'aspect, et est maintenant l'une des pièces qui méritent le mieux d'être visitées, tant à cause de sa belle position que pour les objets de haut prix artistique, dont nous parlerons plus tard, qu'y a réunis l'ex-administrateur de la liste civile. Nous autres, qui avons connu ce beau local dans un déplorable état d'abandon, nous éprouvons une vraie satisfaction à décrire le changement avantageux qu'il a subi. Nous commencerons par les tableaux qui ornent les murailles:

416. Porte d'oratoire, pendant de celle qui porte le n.° 418, par *Coxcie*.—417. Martyre de Saint Philippe, oratoire avec portes, du *même*. Sur les panneaux des portes en dehors sont peints en clair-obscur Saint Philippe et Saint André. Sur les panneaux de droite à l'intérieur Saint Philippe prêchant les nations; sur la gauche un dragon devorant les infidèles; au fond, l'apôtre attaché à la croix où il fut lapidé.—418. Porte d'oratoire, représentant l'Annonciation de la Vierge, pendant du n.° 416, par le *même*.—419. Portrait de l'Empereur Charles V à l'âge de 17 ans, par *Pantoja*.—420. Portrait en pied de Philippe II à 25 ans, par *Antonio Moro*.—421. Portrait en pied de Philippe IV enfant, par *Bartholomé Gonzalez*.—422. Portrait en pied de Philippe III, copie ancienne d'une toile de Pantoja.—423. Portrait d'Isabelle Farnèse, seconde femme de Philippe IV, par *Jean Garcia de Miranda*.—424. Portrait en pied de Marie d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, par *Carreño*.—425. Portrait de Philippe V, par *Garcia de Miranda*.—426. Portrait en pied de Philippe II à l'âge de 14 ans, par *Carreño*.—427. Portrait de Marie-Louise de Savoie, première femme de Philippe V, par *Garcia Miranda*.—428. Portrait en pied d'un prince de la maison de Bourbon que l'on croit être Louis I enfant (école française).—429. Portrait de Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II, copie de Carreño.—430. Portrait de Ferdinand VI, de *Jacques Amiconi*.—431. Portrait de Marie-Louise, femme de Charles IV, copie de Goya. L'original existe au Musée royal.—432. Portrait de Charles IV, copie du *même*. L'original existe pareillement au Musée royal.—433. Portrait de Marie-Amélie de Saxe, épouse de Charles III, de *Guillaume Anglois*.—434. Portrait de Charles III, du *même*.—435. Portrait de Ferdinand VII, copie de Vincent Lopez.—436. Portrait de Marie-Christine de Bourbon, par *Manuel Miranda y Rendon*.—436. Portrait de Marie-Joséphine-Amélie, troisième femme de Ferdinand VII, par *Vincent Lopez*.

Dans le dessein de réaliser le projet de former un petit musée de meubles et autres objets datant de la fondation du palais, l'on a placé dans cette salle les lutrins ayant servi à l'inauguration du caveau royal, et un secrétaire de 1 pied de hauteur et de 1 pied et 8 pouces de largeur sur 3 pieds 10 pouces 6 lignes de longueur, contenant 8 tiroirs d'acier poli et ciselé avec arabesques et autres ornements de bon goût, garni du même métal à l'extérieur et à l'intérieur, et orné d'angles et de bandes de cuivre doré à feu. Ce joli meuble, après avoir appartenu à Charles V, resta oublié dans la salle des Manteaux sous une épaisse couche de poussière jusqu'en 1856, époque où l'on opéra la difficile opération de le nettoyer et de lui rendre son ancienne beauté et son antique brillant. Un devant-d'autel appartenant à l'autel de la Vierge du Patronage, en porphyre avec ornements d'argent en relief.

Nous croyons qu'avec le temps l'on rassemblera dans cette salle une foule d'objets curieux, disséminés dans le palais et dans des endroits où l'œil curieux du voyageur ne peut les examiner.

NOVICIAT.

Sur la façade du couchant à gauche l'on voit deux portes en marqueterie de bois, se faisant face, qui conduisent au noviciat; l'une conduit au dortoir, l'autre à la cellule qu'occupait le maître des novices. Dans cette dernière pièce se trouve un autel avec deux reliquaires. Dans l'une des chapelles de cette partie se trouve un Crucifix, peu remarquable, il est vrai, au point de vue de l'art, mais précieux par les souvenirs qui s'y rattachent; il fut fait et offert au fondateur de ce palais par les premiers chrétiens des îles qui, du nom de ce monarque, s'appellent Philippines.

L'autre a servi autrefois de Chapitre, où les dimanches et les mercredis les maîtres faisaient une conférence spirituelle, et les novices se confessaient les fautes ou les irrégularités qu'ils avaient pu commettre dans l'accomplissement des obligations qu'on leur avait imposées. Sur l'autel se trouve une image de la Vierge,de grandeur naturelle, tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. on lui a donné le nom de Notre-Dame du Noviciat, à cause de l'endroit où elle est placé. Mariane d'Autriche fit don à cette image d'une robe d'un grand prix. D. Fernando Fonseca Ruiz de Contreras, secrétaire d'Etat, suivant l'exemple de cette dame, fit présent du rétable.

SACRISTIE OU VESTIAIRE.

Avant les deux tableaux du cloître supérieur que nous avons désignés avec les n.os 49 ou 50, représentant l'un le château d'Emaüs et l'autre le voyage d'Abraham et de sa famille, tous deux de Bassano, il y a une porte en tout pareille à celles du chœur, par où l'on entre dans le vestiaire dit salle des Manteaux, parce que c'est là que les chantres déposent ceux qu'ils portent dans le chœur dans les fêtes religieuses. Cette pièce dont l'entrée, ajouterons nous pour l'intelligence du lecteur, est située dans la paroi du couchant du cloître principal du haut, vers l'angle qu'il forme avec celui de Nord, a 60 pieds du Nord au Sud, sur 34 dans l'autre direction, avec une fort belle voûte, blanchie comme les murs. Elle est un peu obscure, parce qu'elle emprunte sa lumière à deux fenêtres à l'Est et trois autres à l'Ouest, qui donnent sur les petits cloîtres. Tout à l'entour et au milieu sont des rangées de tiroirs destinés à garder les manteaux dont nous avons parlé. Le chevet du Nord a une vide qui était autrefois une porte de communication donnant sur l'arrière-chœur; il est aujourd'hui occupé par un dessus d'autel, sur laquelle se trouve une image de Saint Michel, assez bonne, avec le diable sous ses pieds: elle est sculptée en bois, et de Louise Roldan, artiste de la chambre de Charles II, femme aussi célèbre dans l'histoire de ces temps-là par sa piété et ses vertus que par son talent comme sculpteur. On raconte qu'à la suite d'une brouillerie avec son mari, c'est elle-même qu'elle représenta dans l'archange, et son mari sous les traits du démon.

Cette pièce contient aussi quelques tableaux dans l'ordre suivant, en commençant par la droite:

1. L'enterrement du Seigneur, copie du Titien.—2. Un Saint Antoine en oraison, d'un auteur inconnu.—3. Un Crucifix (école vénitienne).—4. L'oraison au jardin, copie du Titien.—5. La Naissance de Dieu, copie du Matéis.—6. Le Crucifiement de Saint Pierre, attribué au Caravagge.—7. Banquet du Pharisien à Jésus-Christ, copie du Tintoret.

PETITS CLOITRES DU COUVENT.

Ces cloîtres occupent un espace égal à celui que prend le cloître principal, un peu plus haut. Près du grand escalier il y a deux passages de 13 ½ pieds de large, et pavés en marbre: sur leurs côtés intérieurs sont les arceaux du grand escalier, et sur leurs côtés extérieurs celui du Midi; au milieu est une grande porte qui est celle du dortoir des moines, avec deux vides en forme de fenêtres sur les côtés, avec deux autres pareils vis-à-vis, mais sans porte au milieu. Ces deux arceaux conduisent aux petits cloîtres, qui sont au nombre de quatre, compris dans une étendue égale à celle de la galerie principale.

PEINTURES DES PETITS CLOITRES.

Les tableaux qui ornent les cloîtres sont les suivants:

228. La Vierge de Vigo, de *Jean Caraca* (signé 1590, d'après une inscription autour du cintre).—229. Notre-Dame allaitant l'Enfant Jésus, copie de Parmesano, par *Carvajal*.—230. La Cène du Seigneur (bois), copie de Coxcie.—231. Sainte Blésile (école de Martin de Vos, peintre flamand).—232. Sainte Euphrosine, solitaire, du *même*.—233. Sainte Mélanie, du *même*.—234. Sainte Paule Romaine, du *même*.—235. Sainte Euphrosie, de *idem*.—236. Sainte Faviole, du *même*.—237. Sainte Lea, du *même*.—238. Portrait de Juanelo Turiano (école de Madrid). Au pied du tableau on lit l'inscription suivante: *Janellus, Turianus, Crem. Nunquam deficit virtus.* Juanelo, natif de Crémone, fut toujours vertueux.—239. Sainte Marcelle (école de Madrid).—240. Sainte Acelle, vierge, *idem*.—241. Une sainte soli-



taire, *idem*.—242. Saint Onophre, *idem*.—243. Saint Firmin, *idem*.—244. Saint Antoine, *idem*.—245. Saint Eugène de Crémone, *idem*.—246. Sainte Marthe, *idem*.—247. Un saint anachorète, *idem*.—248. Saint Marine, *idem*.—249. Sainte Paule (la jeune), *idem*.—250. Sainte Candide, *idem*.—251. Sainte Eustochie, *idem*.—252. Saint Dominique de Guzman, de *Barthélemy Vincent*. Entouré de plusieurs anges, le saint est agenouillé devant l'autel.—253. Paysage aride, avec une figure et des troupeaux (école de Madrid). Dans la chapelle de la Vierge, située dans la tour du prieur.—254. Portrait du P. Fr. Juan de la Puebla, après sa mort (de la même école). Il y a dans la même chapelle un Crucifix en bois de grandeur naturelle, et quoique le dessin soit informe et l'exécution grossière, c'est une œuvre très-curieuse, comme étant le travail d'un indien converti à la religion catholique, qui en fit présent à Philippe II.

RÉFECTOIRE.

Cette grande salle, qui se trouve dans le bras du Midi, a 120 pieds de long, soit du Nord au Midi, et 35 de large. Elle a une voûte bien distribuée, avec des bandes saillantes et des lunettes, polie à blanc comme les parois. Le pavé est de briques et de carreaux de faïence de Manises: la paroi en est aussi entourée par une haute frise qui sert comme de dossier aux bancs qui sont à l'entour, et sur lesquels s'asseyaient les moines pour prendre leurs repas. Les tables qui règnent le long des rangées de bancs, et qui ne paraissent en former qu'une seule de forme allongée, sont en noyer, et posées sur des colonnes de pierre, qui sont fixées sur un podium de la même matière. Dans le chevet du Midi sont cinq fenêtres, deux grillées au niveau du sol et trois au-dessus: au centre de ce chevet est placé le siège on stalle du prieur, remarquable par le fait qu'elle se trouve sur l'emplacement même des fondations où fut posée la première pierre.

Vers le milieu de la pièce existent deux chaires, une de chaque côté, et se faisant tout-à-fait vis-à-vis: elles sont bien travaillées en granit, et on y monte par deux jolis escaliers tournants, bien qu'un peu étroits et incommodes, et pratiqués dans le gros du mur; ces chaires servaient pour qu'un novice y fît la lecture tandis que les autres prenaient leurs repas. Au bout sont deux grandes portes qui communiquent avec les cloîtres: les trois dans le chevet mènent à la salle du lucernaire. On dit que ce réfectoire était petit pour la nombreuse communauté, et qu'elle est trop basse de voûte; ces défauts proviennent de ce que l'on varia et augmenta le plan de la fondation, lorsque cette partie était déjà construite.

ROBERIE, CUISINE, LATRINES ET CELLIER.

Cette pièce porte le nom de Roberie, parce que c'était là que se faisaient et se serraient les habits des moines: à cet effet elle a des porte-manteaux de fer, et des rangées de tiroirs adossées aux murs et dans le milieu.

Au second étage se correspondaient dans le même ordre que dans le précédent des cellules d'infirmerie, l'oratoire, et le réfectoire séparé pour les convalescents, la barberie, et l'hôtellerie, qui donne sur la procure. Au troisième il n'y a de pièces de service que celles que nous avons dites; tout le reste était pris pour le logement des moines: même répétition au quatrieme étage. Les cuisines, dont nous avons déjà dit qu'elles sont attenantes au réfectoire, ont leur entrée principale par la façade extérieure, dans la bande du couchant, pour éviter que les autres dépendances de l'établissement eussent rien de commun avec les travaux de ce service; mais l'emplacement était si mal choisi, qu'on fut obligé de les changer de là, parce que la fumée qui en sortait en grande quantité, en était arrivée à gâter profondément l'apparence de la façade extérieure (1).

Passant cette porte, qui est la plus rapprochée de l'angle de l'Occident et du Midi, on trouve un caveau vaste, pavé et voûté en pierre, avec une grande barrière en bois devant la porte: le sol va en pente, avec des marches basses et larges pour manier plus facilement les pipes de vin et d'huile. Sur les côtés sont amarrées les mâchoires énormes du cétacée *cachalot*, dont nous avons déjà parlé.

Dans cet angle est le laboratoire de pharmacie, où l'on gardait une belle tasse de porcelaine, qui est aujourd'hui au Musée de Madrid, et un grand nombre de pots, de vases, d'appareils de distillation, d'alambics, de retortes, et autres instruments analogues, qui ont été vendus à vil prix (2).

---

(1) C'était une grave erreur de la part de l'architecte d'avoir été placer une cuisine pour 300 hommes, de façon que toute la fumée, ou la plus grande partie, s'échappât à la façade principale.

(2) Un pharmacien du village acheta tous les utensiles qu'il y avait alors dans cette officine, et laissa six portraits de pharmaciens et de médecins qui étaient cloués sur les murs, et qu'il crut peints sur le plâtre. Heureusement pour lui, ils n'ont pas grande valeur.

BIBLIOTHEQUE.

De tous les écrivains qui ont entrepris de décrire la fameuse bibliothèque de l'Escurial, nul n'a réussi à le faire avec plus de soin, d'intelligence et d'érudition que Mr. Fernand Alvarez: c'est pourquoi, et puisque d'après nous il est impossible d'apporter plus d'exactitude et de sage discernement dans cette étude, nous demanderons à cet écrivain estimable la permission de lui emprunter pour notre ouvrage les considérations principales qu'il émit dans la *Revue de Madrid* (1): ce sera d'ailleurs rendre un juste tribut d'admiration à ses raisonnements concluants: cédant aux entrainements de notre imagination, il se peut que nous nous écartions parfois de la marche qu'il a tracée, en nous laissant aller à des considérations plus ou moins opportunes, plus ou moins justes. Le lecteur en voudra bien alors rejeter toute la faute sur l'examen minutieux que nous avons fait de tout ce que renferme cet établissement remarquable; jamais avec l'idée de déguiser un emprunt, et bien moins encore avec celle de prétendre corriger le travail d'un publiciste aussi distingué. La bibliothèque principale de l'établissement est située au-dessus du péristyle de la cour des Rois, dans cette grande étendue de la façade de l'édifice: l'entrée en est située au troisième étage des petits cloîtres, dans l'angle que forment les bandes du couchant et du Nord. Elle a une jolie façade de bois fins, composée de deux colonnes striées en spirale, ayant pour base des piédestaux qui soutiennent la corniche. Au-dessus est un frontispice ouvert et au milieu une imitation de pierre noire ovale, sur laquelle est inscrite l'excommunication lanceé par les souverains Pontifes contre quiconque s'appropierait aucun des objets renfermés dans ce lieu. Malgré cette défense, plusieurs articles en ont été enlevés, ainsi que divers ouvrages, dont l'existence est historique, et dont rien n'indique la disparition dans l'incendie ni lors de l'invasion française.

La piété et la munificence de Philippe II, que certains ont qualifié de prodigalité, d'hypocrysie et de fanatisme, ne se bornèrent point à donner un asile fraternel, sous un toit commun et digne d'elles, aux vigoureuses conceptions de l'architecture, aux créations magiques et aux touches délicates du pinceau, et aux nobles efforts de la sculpture et de la statuaire. L'esprit élevé de Philippe vit de l'étroitesse dans toute cette grandeur, qui prit naissance et qui vécut d'une détermination énergique de sa volonté inébranlable: il se persuada que son œuvre de prédilection serait tronquée et incomplète, s'il n'abritait à sa source et sous un même toit, l'asile des sciences, le temple de Dieu et la demeure des arts. L'établissement d'un séminaire destiné à l'enseignement interne et externe des sciences ecclésiastiques, et la fondation d'une bibliothèque choisie qui complétât ce monument de la grandeur Espagnole, fut le résultat immédiat de la généreuse sollicitude qui fermentait toujours dans le cerveau du royal fondateur.

Le séminaire a disparu avec la communauté religieuse, dont il faisait partie; mais la bibliothèque, bien que fort réduite existe encore, pour nous prouver que la piété et l'instruction n'étaient pas en lutte, comme quelques-uns l'ont cru, au XVI siècle, mais que l'étude et le talent résidaient habituellement parmi les religieux, qui avaient à leur disposition, même les ouvrages défendus aux autres Espagnols. En effet, dépositaires presque uniques du savoir de l'antiquité, c'est de leurs monastères que sortit la science, qui apprit aux Barbares envahisseurs de l'empire Romain, à cultiver les champs qu'ils avaient conquis, et à dompter et orner leur esprit guerrier et destructeur. Sous le sceptre absolu de la maison d'Autriche ils ne possédaient déjà plus ce pouvoir universel et robuste qui savait assujétir les peuples et les rois: ce n'était plus qu'un pouvoir apparent, faible souvenir des temps anciens; et ce pouvoir cependant, c'était le prix de grands services rendus à la cause de la civilisation moderne dans toute l'Europe: fortifié par l'étude il embrassait en lui seul, pour les raisons que nous avons indiquées, le vaste champ de l'instruction.

La bibliothèque se trouve dans l'un des plus beaux et des plus spacieux salons de ce genre en Europe: il a de long 194 pieds et de large 32. La magnifique voûte svelte et élancée dans toute sa longueur, sans colonne ou autre appui, repose avec grâce sur les massives murailles de l'une des parois du portique des Rois, et d'un autre située à l'extérieur, qui forme la façade du couchant, et est ornée de fresques dues aux féconds pinceaux de Pérégrin et de Carducci. L'emplacement qu'occupe la bibliothèque dans cette partie de l'édifice, est d'un choix heureux: car le soleil, l'inondant de sa lumière depuis son lever jusqu'à son coucher, l'éclaire de l'un et de l'autre côté, excepté à Midi, où le jour étant dans toute sa force, on est obligé d'en tempérer l'éclat (2). Les rayons entièrement construits de bois fins, tels que l'acajou, l'acane, l'ébène, le cèdre, l'oranger, le térébinthe et le noyer, sont un beau et délicat travail, exécuté par l'italien Joseph Flecha, sous la direction de Jean de Herrera. Le pavé est en marbre blanc et gris.

Au milieu de la salle il y a cinq tables en marbre gris cerclés en bronze, reposant sur un socle et des piliers de marbre et de jaspe, entre lesquels se trouvent deux placards pleins de livres. Entre ces tables soint placées deux guéridons de porphyre, sur des pieds de bois imitant le bronze, avec deux globes dessus. Ceux-ci furent offerts par Philippe IV. Plus loin, et sur la même ligne que les tables, se trouve une grande sphère armillaire, suivant le système de Ptolomée; elle est sur un pied qui a la forme de quatre sirènes. Sur deux des tables sont deux montres fermées par des vitraux, dans lesquelles

(1) Tome 4, num. 6, page 193.

(2) Généralement les croisées qui donnent sur la cour des Rois sont fermées parce que l'excès du jour empêcherait de distinguer la belle décoration de la salle.

sont exposés successivement deux des nombreux et rares recueils que renferme cette bibliothèque: mesure éminemment intelligente, qui évite le maniement continuel de ces livres précieux par les profanes, et qui soulage la tâche de messieurs les bibliothécaires. Cette décision ne blesse en rien les amis de la littérature: car dans la nouvelle salle de lecture, ils peuvent se livrer tranquillement à leurs recherches. La Bibliothèque est éclairée par une lumière très-abondante, qu'elle reçoit par cinq balcons de 5 pieds de large et de 12 de haut, coupés au niveau du sol par des balustrades en fer: à ces balcons correspondent 5 fenêtres donnant sur la cour des Rois. De l'autre côté il y a sept autres fenêtres avec des appuis en pierre, engagés dans le mur même.

Après avoir considéré la salle en général, nous parlerons de chacune de ses beautés en particulier. Les rayons bien finis sont d'ordre dorique. Sur toute la longueur règne un piédestal de jaspe sanguin de 1 pied de hauteur Au-dessus de ce dernier existent d'autres piédestaux carrés, ornés de bases, de chapiteaux et de moulures, soutenant une table de noyer qui sert comme d'architrave à ce premier corps ou soubassement, laissant voir dans les vides des espaces remplis de livres *in-folio*. Au-dessus de cette table, et perpendiculaires avec les premiers, il y a 8 piédestaux qui avancent, et dont l'intervalle entre deux est occupé par une porte sur un plan incliné, qui, tout en servant de pupitre, ferme une autre armoire, qui contient des livres. Sur les derniers piédestaux reposent des colonnes entières cannelées, avec bases en buis et chapiteaux d'oranger; derrière se trouvent les piliers, et entre eux se forment cinq armoires, qui vont en diminuant, et sont fermées comme les autres par des grillages en fil de fer doré. Au-dessus règne l'architrave, dont la base ornée d'écussons, dans chacun desquels se trouve une gracieuse fleur de térébinthe. Les corbeaux qui supportent la corniche sont du même bois. Le tout est surmonté d'un podium divisé par de petits pilastres surmontés chacun d'une boule en bois d'oranger. La main d'œuvre seule des rayons a coûté 139.997 réaux.

Toute cette salle est divisée en trois parties par deux arches sur pilastres en saillie des murailles, de niveau avec le fond des rayons, et dans l'intervalle de ces rayons l'on a placé quatre superbes portraits de grandeur naturelle, qui sont: le premier à droite, qui porte le n.° 256; l'empereur Charles V à l'âge de 49 ans, peint par Pantoja de la Cruz, d'après le Titien. En face celui de Philippe II, à l'age de 71 ans, sous le n.° 261, aussi par Pantoja (1). Sous le second arc à droite, n.° 257, Philippe III à l'âge de 23 ans, par le même et en face de ce dernier, sous le n.° 259, Charles II âgé de 14 ans, par Jean Carreño Miranda. A la hauteur de huit pieds au-dessus des rayons court dans toute la longueur de la salle une grande corniche du meilleur goût, sur laquelle se détachent des lignes, des filets et des feuillages en clair-obscur, de gracieux relief et d'un effet agréable. Au-dessous de cette corniche presqu'à toucher les rayons, se trouvent différents sujets peints à fresque, qui tous ont rapport aux figures principales que l'on voit au plafond, avec lesquelles ils s'harmonisent et s'accordent parfaitement.

L'on remarque d'abord avec surprise, contre la coutume généralement suivie, que tous les livres luxueusement reliés, et placés lors de la fondation de la bibliothèque, ont la tranche dorée et leur titre respectif écrit sur cette partie qui se trouve placée en dehors. On a adopté cette disposition, non seulement pour le coup-d'œil plus agréable qu'offrent les tranches dorées avec élégance et soin, mais encore parce que de cette manière l'on peut placer un plus grand nombre de livres, qui s'effleurent et s'usent moins, et se mettent et se retirent avec plus de facilité, en les entrant par le dos, qui est moins gros que la tranche des feuilles. Sur les chevets des deux côtés au-dessus de la corniche et sur toute la longueur de la voûte, Pérégrin Tibaldi a symbolysé l'ensemble des connaissances humaines, par des figures bien tracées, quoique de proportions un peu exagérées, qui paraissent encore un peu plus grandes qu'elles ne le devraient, vû la hauteur de la voûte. La partie basse comprise entre la corniche et les rayons est de Bartholomé Carducci.

Le fondateur du monument voulut que l'idée des fresques de la voûte et le choix des sujets historiques qui ornent les 7 murailles fussent laissés au P. Sigüenza, qui les disposa avec le goût et le jugement qui le distinguaient. Il divisa la voûte en sept parties, sur chacune desquelles il fit peindre soit une science, soit un art libéral: il choisit pour chacune d'elles deux sujets sacrés, profanes ou mythologiques, et désigna les hommes célèbres dans chaque partie, dont les portraits devaient occuper les cintres. L'exécution artistique répondit parfaitement au choix intelligent des sujets. Pérégrin Tibaldi, dans quelques adolescents dont les uns soutiennent les architraves, les autres des draperies et des cercles qui paraissent exister dans les lunettes des fenêtres, composa une académie complète de dessin, dessina des attitudes hardies, et présenta des raccourcis admirables; enfin, il ne laissa rien à désirer. Bartholomé Carducci ne montra pas moins de talent dans la partie qu'il peignit et que nous avons indiquée. L'un et l'autre peignirent avec un coloris tellement fort, qu'il se conserve encore intact après trois siecles d'existence.

Tibaldi commença par la Philosophie et continua par la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie, l'Astronomie; et enfin, dans le cintre de l'autre chevet, la Théologie: de manière que, parcourant l'une après l'autre toutes les branches du savoir humain, il exécuta comme résumé et couronnement de toutes les sciences, la Science divine ou révélée. Ces fresques donnèrent lieu, comme nous l'avons déjà dit, à placer les portraits des personnages historiques les plus célèbres dans chaque art ou chaque science, en ayant bien soin de mettre entre eux quelques hommes illustres Espagnols, sans faire attention à l'ordre chronologique, ni au temps ni aux époques, car ce n'était pas là l'objet du

(1) Quelques uns doutent qu'il soit de Pantoja e. l'attribuent a Moro. Vincent Polero dans son catalogue ne l'attribue n[illegible] l'un ni a l'autre, mais le croit de l'école de ce dernier.

peintre. Entre les compartiments destinés à la séparation respective des figures qui personnifient les différentes branches du savoir, l'on admire d'élégants grotesques, des feuillages d'or, de belles draperies, de jolies bordures, des tapisseries, des figures capricieuses d'une exécution difficile, qui excitent la curiosité, et élèvent et recréent l'esprit par leur beauté et leur originalité infinie.

Les deux côtés représentent: celui de la partie Sud, la Science sainte, la Théologie; celui du Nord la Philosophie: têtes et principes de toutes les sciences qui embrassent toutes les connaissances humaines, l'une comme produit de l'étude, l'autre comme révélation.

Nous ferons d'abord la description de ces deux fresques, et diviserons le reste de la voûte en sept parties.

La Théologie sous la forme d'une femme entourée de rayons, une couronne suspendue au-dessus de la tête montre le livre sacré des Ecritures aux 4 docteurs de l'Eglise latine, Saint Jérôme, Saint Ambroise, Saint Augustin et Saint Grégoire, tous de dimensions colossales, et avec les vêtements propres à chacun d'eux. Au bas de la corniche, le premier concile de Nicée, composé de 318 évêques et présidé par le grand Ossius de Cordoue. Sur un trône un peu écarté des Pères l'on voit assis l'Empereur Constantin, jetant au feu divers papiers, et au milieu, Arius renversé de son siège et à terre, en signe de la condamnation de sa doctrine, et de la déclaration des articles de foi, fondement de la Théologie chrétienne.

Dans celui du Nord l'on voit, comme nous l'avons déjà dit, la Philosophie, sous les traits d'une matrone montrant un globe terrestre à Socrate, Platon, Aristote et Senèque, toutes de figures colossales, occupant le cintre. Au-dessous de la corniche l'on voit l'école d'Athènes, d'où sortirent les deux sectes des stoiciens et des Platoniciens, que Socrate et Zénon représentent expliquant du haut de leurs chaires à leurs disciples leurs doctrines respectives.

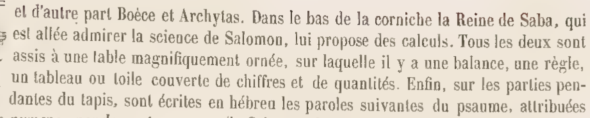
Première division.—A la voûte est peint dans ce panneau un morceau d'architecture, et au milieu un clair ouvert où la Grammaire est assise sur des nuages et entourée d'enfants tenant des livres et des abécédaires: elle leur présente une couronne de fleurs, en leur laissant en même temps apercevoir un fouet. Dans le voussoir est un cercle ouvert par où descend un ange ou génie tenant à la main un instrument ou insigne propre à la science qu'il représente; et aux côtés des fenêtres au-dessus de la corniche, près d'un médaillon doré dans les arcs du couchant, sont représentés Marc-Térence, Varron et Sextus Pomponius, et de l'autre côté Tibère, Donat et Nebrija. Tant sur la voûte que sur les voussoirs, sont peintes les figures nues dont nous avons parlé, et qui semblent soutenir l'architrave et les draperies. Cette division est séparée de la suivante par deux grandes grecques dorées, ayant un ornement au milieu plein de dessins d'architecture, de petits temples et d'autres inventions grandioses à la grotesque, qui couvrent toute l'étendue de la voûte, et qui joignent deux niches simulées dans lesquelles sont représentés Pline, auteur de l'histoire naturelle, et Tite-Live, auteur de l'Histoire morale. Sous la corniche sont exposés deux sujets, qui occupent toute la longueur de l'arc. A gauche sont les enfants de Noé élevant la Tour de Babel, où Dieu confondit les langues et produisit la différence des idiomes. A la droite est Nemrod, qui passe pour être un des principaux entrepreneurs de cette œuvre orgueilleuse, et qui après la dispersion des ouvriers fonda dans le même endroit la ville de Babylone, où prit naissance cet empire. En face l'on voit la première école de grammaire dont parle l'histoire, fondée à Babylone par Nabuchodonosor pour apprendre le Chaldéen aux enfants Hébreux. D'un côté, sont les jeunes Daniel, Ananias, Azarias et Misael devant Malazar et les Eunuques, qui s'étonnent de ce que ne mangeant que du pain et des légumes, ils soient plus grands et plus gros que ceux qui mangent des mets servis à la table du Roi.

Seconde division.—La Rhétorique est représentée sur cette partie de la voûte, tenant en main le caducée de Mercure, et ayant un lion à son côté: elle est également entourée d'enfants placés dans des nuages, et tenant des livres dans les mains.

Aux côtés de la croisée ou niche du couchant, se trouvent Isocrate et Démosthène (grecs), et de l'autre côté Cicéron et Quintilien (ce dernier Espagnol). Au-dessous de la corniche on voit représenté Marcus Tullius Cicéron, défendant devant le sénat Caius Rabirius accusé du crime de lèse nation: il est dans l'attitude d'un homme qui, par son éloquence, a obtenu l'absolution de l'accusé; et pour l'indiquer les soldats paraissent couper les liens qui garottaient le libéré. Homère et Pindare sont placés dans les fausses niches, et Virgile et Homère dans la bande. En face et dans la partie de l'Est l'Hercule gaulois sous les traits d'un vieillard, nu et revêtu seulement de la peau du lion de Némée et la massue à la main, laisse sortir de sa bouche un tronçon de chaînes d'or et d'argent qui, fixées aux oreilles d'un groupe de philosophes, servent à les entrainer à sa suite, indiquant au moyen de cette allégorie, la force et la puissance de l'éloquence.

Troisième division.—Cette division montre la Dialectique, sous la forme d'une matrone couronnée d'une lune à son déclin; elle est accompagnée d'adolescents et d'enfants; elle a pour pendant, à sa droite, l'histoire de Zénon et d'Elée, établissant le critérium des sens, et pour cela il s'approche de deux portes où on lit: *Veritas, Falsitas;* elle parait les toucher, démontrant ainsi que, si la vue a pu laisser quelques doutes dans l'esprit du spectateur, le toucher doit les dissiper, et prouver la vérité. A gauche se trouvent Protagoras et Origene, l'un orateur et l'autre écrivain catholique. De l'autre côté, c'est-à-dire, en face et dans la partie de l'Est, se trouvent Saint Augustin, discutant avec Saint Ambroise, et Sainte Monique agenouillée et demandant à Dieu la conversion de son fils: dans le bas on lit: *A logica Augustini libera nos, Domine* (délivrez nous, Seigneur, de la logique d'Augustin), afin de donner une idée de la véhémence et de la subtilité des arguments de cet illustre docteur.

Quatrième division.—L'on voit, à la voûte, l'Arithmétique entourée d'adolescents ayant des tables où sont inscrits des chiffres et différents autres signes de cette science. Sur les côtés se trouvent, d'une part Giordano et Xénocrate le cynique



et d'autre part Boèce et Archytas. Dans le bas de la corniche la Reine de Saba, qui est allée admirer la science de Salomon, lui propose des calculs. Tous les deux sont assis à une table magnifiquement ornée, sur laquelle il y a une balance, une règle, un tableau ou toile couverte de chiffres et de quantités. Enfin, sur les parties pendantes du tapis, sont écrites en hébreu les paroles suivantes du psaume, attribuées à Salomon: *Quoniam in numero, pondere et mensura* (le Seigneur fit tout avec nombre, poids et mesure). Dans la bande opposée, il y a des groupes d'anciens gymnosophistes, traçant sur le sable des calculs mathématiques, appelés parmi eux *mensam solis*, tandisque d'autres regardent les nombres pairs ou impairs d'un triangle, figure à laquelle ils comparent la Raison, croyant pouvoir arriver à comprendre, à l'aide des calculs de l'une, la nature, les affections et la puissance de l'autre.

Cinquième division.—On aperçoit à la voûte la musique tenant à la main une lyre et avec un visage souriant, entourée de quelques enfants: et Amphion, Orphée, Tubalcaïn et Pythagore apparaissent dans les parties latérales de la niche. Les sujets qui rappellent la puissance magique de leurs chants sont: à la droite, David, calmant avec les doux accords de sa harpe, la mauvaise humeur de Saül, qui est dans l'attitude de lui avoir envoyé un coup de lance; sur la bande, Mercure et le dieu Pan; dans le cintre, Apollon et Misène; et en face la fable d'Orphée, qui sans autres armes que les accents de sa lyre pénétra dans l'Enfer, endormit Cerbère, et enleva son épouse Eurydice, que Pluton lui avait ravie. A une extrémité on voit l'entrée de l'Enfer, et à l'autre la sortie sur une campagne délicieuse.

Sixième division.—On voit dans le fond de la voûte la geométrie, occupée à mesurer quelques pics d'inégale hauteur; quelques enfants l'entourent. A sa droite, on aperçoit des prêtres égyptiens qui sont à rétablir les limites des terres, disparues par suite des grandes inondations du Nil, afin de rendre à chaque propriétaire les droits qu'il avait perdus. A sa gauche se trouve Archimède, absorbé dans la solution d'un probléme de géométrie tracé sur le sol. Il n'entend ni l'assaut ni la prise de Syracuse, ni les menaces des soldats de Marcus Marcellus, qui le tuent sans lui laisser le temps d'achever son travail; près de lui il y a un autre géometre fameux. Aux côtés de la niche du couchant se trouvent Aristarque et Jean de Monteregio.

Septième division.—On y aperçoit l'astronomie penchée sur un globe terrestre; quelques enfants l'entourent. Sur les côtés de la niche du couchant, sont Ptolemée et le roi Alphonse le Sage; du côté opposé, Euclide et Jean Sacrobosco. Au dessous de la corniche se trouvent Denys l'Aréopagyte et Apolophane, qui regardent avec un astrolabe l'éclipse arrivée à la mort de Jésus Christ, éclipse qui causa leur conversion: des groupes de philosophes sont à la regarder dans différentes directions. A la gauche est le roi Ezéchias, malade, au lit, qui reçoit la nouvelle que Dieu lui accorde 15 ans de plus de vie. Il en a la preuve dans le mouvement rétrograde qui s'opère sur le cadran que son père Achaz à fait construire.

Toutes les fresques de cette magnifique salle ont couté, seulement de main d'œuvre, 275.000 réaux: la valeur des matériaux, tels que l'or et les coleurs, n'entre pas dans cette somme.

Enfin, comme dernière ornementation de cette bibliothèque on y trouve encore un ancien buste de Cicéron en marbre blanc, qu'on dit sorti des fouilles d'Herculanum; un autre en plâtre, du célèbre marin Georges Jean; et 2 bas-reliefs circulaires en stuc, qui sont le dessus et le revers d'une médaille gravée par Jacques de Trezzo et accordée par Philippe II à Jean de Herrera.

258. Le portrait de Jean de Herrera, par un auteur inconnu.—262. Celui de Doña Isabelle de Portugal, épouse de l'Empereur Charles V (bois), de *Cranach* (Lucas Muller).—263. Portrait de l'Empereur Charles V, représenté dans sa jeunesse (bois), du *même*.—264. Portrait du P. Fr. Fernando de Ceballos, moine Hieronymite, par un auteur anonyme. Le dit P. Fernando de Ceballos fut un écrivain érudit et un profond philosophe; il a composé divers traités qu'on conserve inédits dans cette bibliothèque, et il publia un ouvrage intitulé: *La fausse philosophie est un crime d'Etat*. Il composa aussi: *Le jugement final de Voltaire*, récemment publié.

Ayant terminé la description de la bibliothèque et de ses ornements, nous passerons à rapporter la manière dont elle commença à se former et à s'enrichir, au point d'arriver à se composer de 56.000 volumes, chiffre actuel de son existence. Comme on peut le voir, ce n'est pas le nombre de volumes qui a rendu européenne la réputation de la bibliothèque de l'Escurial: elle la doit à ses recueils, à ses manuscrits précieux, au choix de ses ouvrages, et au nom et à la renommée des personnages auxquels ils appartinrent dans le principe, genre d'illustration que ne laissent pas d'apprécier beaucoup, dans le cas qu'ils en font, les hommes consacrés à la culture des belles lettres. Cependant, et nous l'avouons non sans rougir de honte, nous ne manquerons pas d'occasions pour démontrer que cette bibliothèque, en d'autres temps la plus riche d'Europe en fait d'ouvrages arabes, en est aujourd'hui la plus pauvre, anomalie qui ne peut guère s'expliquer autrement qu'en se rappélant l'incurie successive de nos gouvernements, notre indifférence proverbiale, et le peu d'interêt que tous en général ont eu pour conserver et augmenter les richesses de ce trésor précieux de la littérature espagnole.

La base et l'origine de cette magnifique bibliothèque, fut celle du roi Philippe II lui-même, riche de 4.000 volumes. L'index nous en a été conservé comme un curieux document. On y voit rayés et annotés de sa propre main les livres qu'il donna successivement et en différentes occasions: parmi ceux-ci, il en existe de très-rares et très-estimés.

Son exemple, qui prouve quelle haute et avantageuse idée il avait des sciences et des lettres, fut loin d'être perdu: D. Diego de Mendoza, habile politique, chevalier illustre et homme d'une grande clarté d'esprit et de vastes connaissances littéraires, qui fut ambassadeur d'abord à Venise, ensuite à Rome, l'imita noblement.

Quand il fit connaître ses dernières volontés, il laissa au roi sa bibliothèque, qui était fort bien composée; et soit qu'il eût fait quelque indication sur ce point, selon ce qu'on croit, soit que ce fût de son propre mouvement, Philippe II ordonna qu'on la transportât au Monastère royal.

En acceptant un legs si digne et si honorable, le monarque dût procéder avec noblesse en satisfaisant les dettes de Mendoza, et en remplissant les clauses et obligations de son testament, comme étant le pieux héritier de la plus riche partie de ses biens.

Ce fut en 1575, que Philippe II donna ses premiers volumes à la bibliothèque de l'Escurial. Il y avait quelques manuscrits en toutes langues, qui se distinguent par leur reliure, généralement en maroquin noir ou cramoisi sur bois avec ses armes gravées au centre. Dans une des listes qu'on conserve, on trouve annotés le code d'or, le livre de Saint Augustin, et celui de Saint Jean Chrysostôme.

La bibliothèque de D. Diego de Mendoza, ambassadeur de Rome, fut donnée en 1576. Ces sont sans contredit les meilleurs volumes que possède l'Escurial, puisqu'outre les manuscrits elle contenait beaucoup d'éditions du XV[e] siècle, dont quelques unes très-rares. Elles se distinguent aussi généralement par leur reliure particulière: une des couvertures est noire et l'autre rouge, et au milieu de chacune il y a un petit médaillon de forme elliptique, avec quelques figures dorées en relief. Dans beaucoup, la tranche est également des deux couleurs, avec des lignes dorées parallèles qui courent de bas en haut.

Déjà dans une lettre écrite de Grenade en date du 1[er] D.[bre] 1583 au chroniqueur Jérôme Zurita, Mendoza manifesta l'intention qu'il avait de léguer ses livres à la bibliothèque de l'Escurial. D. Diego José Dormer rendit plus tard ce document public, en l'insérant avec divers autres dans son ouvrage sur les *Progrès de l'histoire dans le royaume d'Aragon*, et son éloge de Jérôme Zurita.

Quelque temps après on y ajouta, par ordre de Philippe II, 133 volumes de la chapelle royale de Grenade.

Celle du célèbre Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, gloire de la littérature espagnole par sa profonde érudition et sa savante critique.

D'un legs fait par l'evêque D. Pierre Ponce de Léon, qui penétra par sa persévérance et son zèle jusqu'aux sources les plus pures de la saine et vénérable antiquité, surtout en matières ecclésiastiques, 94 volumes qu'Ambroise de Morales, chargé de ce soin, recueillit et lui fit parvenir.

Du fameux historiographe et secrétaire du roi d'Aragon Jérôme de Zurita, elle eut entre imprimés et manuscrits 234 volumes.

Du docteur Jean Paez de Castro, 87.

A Majorque, à Barcelonne et dans les monastères de la Marth et Poblet, on recueillit 293 volumes, la plus grande partie provenant des ouvrages de Raymond Lulle.

D. Martin de Cordoue, commissionné à cet effet, envoya 31 manuscrits de D. Diego Gonzalez, prieur de Roncevaux.

De ceux que Serojas reçut du roi, elle possède aussi 130 liasses.

De l'Inquisition 139 livres, prohibés, les uns en partie, les autres entièrement.

De tout ceci il ressort, que le roi, toujours plein de zèle et de sollicitude, faisait chercher tous les ouvrages les plus intéressants et les plus estimés qui pouvaient exister dans les Espagnes, dans toutes ses provinces, et dans ses domaines, qui étaient fort vastes, et à l'entranger, dans l'Italie, la Flandre et l'Allemagne. D'un autre côté les écrivains contemporains les plus renommés, se complaisaient à dédier à cette bibliothèque leurs manuscrits inédits. C'est pour cela que parmi le grand nombre qu'elle possède on en trouve plusieurs, les uns du célèbre écrivain Ambroise de Morales, les autres du jurisconsulte Jules Claro, et d'autres ayant appartenu à divers savants.

Philippe II envoya aussi en commission pour l'acquisition de livres principalement arabes, le maure Alonso del Castillo, interprête de S. M., lequel présénta au mois de Novembre 1583 un état de ceux qui existaient dans la chapelle royale et l'Inquisition de Grenade, et alla pour le même objet à Cordoue et à Jaen.

Plus tard, le même Castillo s'occupa à former un dictionnaire alphabétique des livres arabes conservés à l'Escurial; leur nombre de son temps ne dépassait pas 261: ce dictionnaire demeura manuscrit et inédit, jusqu'à ce que l'allemand Hottinger le publia dans son *Promptuarium sive Bibliotheca Orientalis;* Heidelberg, 1668, in-4.°

D. Alonso de Zúniga fit don de 45.

Le P. Benoît Arias Montano, homme versé dans les langues orientales d'une manière peu commune, donna 200 ouvrages, et parmi eux 72 manuscrits originaux, hébreux, grecs et arabes, genre de littérature auquel il était très-adonné.

De la bibliothèque du Marquis de los Velez on préleva 486 volumes, la plus grande partie manuscrits grecs, cela sans prejudice de beaucoup d'autres que donnèrent divers particuliers; et parmi ces derniers on remarque pour leur ancienneté et mérite quelques uns de ceux que donna le docteur Burgos de Paz.

Ce fut un vrai bonheur pour la bibliothèque de l'Escurial que Philippe II, si heureux et si sage dans le choix des

hommes, et si habile pour connaître leur capacité et leur valeur personnelles, confia à de si bonnes mains, comme on le verra du reste, le soin de la diriger et de la coordonner, alors qu'elle était encore à son berceau.

Toutes ces différentes remises d'ouvrages, dont le mérite est accusé par le nom seul des personnes qui les possédèrent, formaient déjà un ensemble de 10.000 volumes. Provisoirement on les mit dans le local destiné plus tard à servir de dortoir aux novices. Le premier bibliothécaire chargé de leur soin fut le studieux P. Fr. Jean de Saint-Jérôme.

Le fameux D. Benito Arias Montano, aidé par le susdit Fr. Jean et le P. Sigüenza, qui fut plus tard bibliothécaire, commença en 1577, d'après un ordre du roi, à diviser et coordonner par langues et dialectes tous les ouvrages, qui étaient au nombre de 19.000 volumes à peu-près. Puis, il sépara les manuscrits d'avec les imprimés écrits dans la même langue: et enfin il réunit ensemble tous les livres appartenant par eux-mêmes à chaque faculté, dont le nombre arriva à 64. Leur ordre, épigraphes et division, se trouvent dans un index ou catalogue fait par le docteur lui-même.

Le P. Sigüenza étant bibliothécaire on transféra les livres à la bibliothèque dite haute maintenant, en attendant qu'on finît les superbes pièces où ils devaient être placés. Celles-ci furent achevées entièrement en 1593: alors le P. Sigüenza mit dans la salle principale tous les imprimés, et les manuscrits dans une autre pièce contiguë qui occupait presque la moitié de la façade de la cour des Rois du côté du Nord, et dans laquelle tous les rayons richement ouvragés étaient en bois de noyer. Dans la salle haute il laissa les livres prohibés et ceux faits en duplicata, comme étant d'un usage moins fréquent.

En 1606 on y ajouta aussi la bibliothèque du Licencié Alonso Ramirez du Prado, que Philippe III avait acquise par suite de la confiscation des biens dudit Licencié. Plus tard, en 1614, elle s'enrichit par l'adjonction de la fameuse bibliothèque arabe de Muley-Zidan, empereur du Maroc, laquelle se composait de 3.000 volumes.

Cinquante sept ans après, dans l'horrible incendie de 1671, qui dura 15 jours et causa de terribles ravages dans une bonne partie de ce magnifique édifice, périrent presque tous ces derniers volumes, avec beaucoup d'autres qu'on conservait dans la pièce contiguë au grand salon.

On n'eut pas alors l'idée de faire un rapport exact des livres qui avaient été détruits. Cet ouvrage, comme le fait remarquer du reste avec raison le P. Quevedo, en même temps qu'il eût été d'un grand intérêt, aurait empêché que les écrivains postérieurs à ce lamentable incident, citassent comme existant dans la bibliothèque de l'Escurial des manuscrits qui malheureusement avaient été la proie des flammes.

Ceux qui échappèrent de cette catastrophe, n'occupèrent plus leur ancienne place, parceque à la réédification on convertit ce local en cellules pour les moines. Les manuscrits furent alors logés dans la salle haute, comme on la nomme aujourd'hui, lieu peu propre à leur conservation, et incommode en tous temps pour les consulter et les classifier. Les bibliothécaires firent de nouveaux index, et les 2 salles furent enfin organisées, mais non pas avec toute la précision, la clarté et l'exactitude qui convient à des ouvrages de ce genre. C'est pour cela qu'on n'a pas profité comme on l'aurait pu dans l'intérêt de notre littérature et de notre histoire, des œuvres qui survécurent à l'incendie. C'est à peine si on les connait aujourd'hui excepté par l'index et les extraits que publièrent sous le règne de Charles III, le maronite D. Miguel Casiri dans sa *Biblioteca arábiga escurialense*, D. François Perez Bayer dans son *Catalogue critique des manuscrits latins et castillans*, et le P. Fr. Jean de Cuenca dans sa *Bibliothèque grecque*, ouvrage si diffus qu'il n'occupe rien moins que 26 volumes in folio, et aussi par le profit qu'en ont tiré en y ajoutant leurs travaux les orientalistes espagnols D. Antoine Conde et D. Pascal de Gayangos.

Les ouvrages de ce dernier, faits à Londres et achetés par la Société asiatique de la Grande Bretagne, ne sont pas, comme le croient quelques uns, des traductions de manuscrits de l'Escurial, mais bien de recueils arabes qui se conservent dans les bibliothèques de Paris et de Londres, et que les deux gouvernements respectifs sont parvenus à se procurer à force de soins dans leur sollicitude éclairée. Quelque étrange que cela paraisse, il est de fait, que si nos galères ne s'étaient pas rencontrées dans le détroit avec celles de Muley-Zidan, à peine y aurait-il un seul livre arabe en Espagne, où pendant 8 siècles on parla et on écrivit la riche et harmonieuse langue du Yemen.

Tandis que les gouvernements étrangers faisaient les plus grands efforts pour arriver à former des collections de livres orientaux, soit en envoyant dans l'Afrique et l'Asie des agents commissionnés à cet effet, et versés dans l'idiome du pays, soit en achetant au poids de l'or des manuscrits exposés dans les ventes publiques, on ne fit rien chez nous pour augmenter ce legs de nos ancêtres. Au contraire, il a diminué progressivement par suite de l'incurie et de l'abandon des anciens bibliothécaires, et à cause des bouleversements politiques. Il manque déjà quelques articles, peut-être les plus rares et les plus intéressants de la collection dont l'érudit Casiri à fait l'index. On peut du reste affirmer que la bibliothèque de l'Escurial n'est plus, il s'en faut de beaucoup, la plus riche d'Europe en fait d'ouvrages de ce genre. Nous l'avons entendu dire d'ailleurs à Mr. Gayangos, juge compétent en semblable matière, qui se plaignait de ce que de simples bibliothèques d'universités d'Allemagne, qui possédaient à peine un recueil arabe au commencement de ce siècle, soient aujourd'hui plus riches que la nôtre par le nombre et le mérite de leurs ouvrages.

Maintenant que la guerre d'Afrique nous à conquis une place parmi les nations civilisées et civilisatrices; maintenant que nous avons su venger l'honneur espagnol, et rétablir aux yeux de l'Europe et du monde le prestige et l'importance de notre pays; maintenant que nous avons obtenu la paix et la tranquillité pour notre patrie; que nous avons rétabli nos finances et régularisé notre administration, il serait juste que puisque notre puissance s'étend sur le territoire africain, nous

tournions les yeux vers notre littérature, et que nous faisions tout ce qui serait en notre pouvoir pour enrichir nos bibliothèques de recueils arabes. L'occasion ne saurait être plus propice; nous attendons tout de notre gouvernement.

Il existe donc encore à l'Escurial, malgré les irréparables pertes causées par l'incendie, et les diverses causes que nous venons d'énumerer, 4.300 volumes en différentes langues, parmi lesquels il y en a 67 hébreux, 567 grecs, 1824 arabes, 1820 latins et en langues modernes, et 17 prohibés.

Philippe II connaissait parfaitement que cette sorte d'établissements a besoin pour se soutenir et s'augmenter d'une assignation fixe: aussi, par un décret royal du 15 juillet 1573, il destina pour la bibliothèque et la sacristie les produits du Nuevo Rezado. Quelque temps après, le roi Philippe IV augmenta cette rente, en lui donnant 1.000 ducats annuels en deux bénéfices simples, dont une moitié affectée aux frais de la bibliothèque et l'autre à la sacristie: plus 300 ducats sur les revenus de l'Inde exclusivement pour l'achat et la reliure des ouvrages. Toute somme faite, elle pouvait compter sur un revenu annuel de 22.000 réaux à peu près. On lui accorda aussi le privilége de recevoir gratis un exemplaire de tous les ouvrages qui s'imprimeraient en Espagne. En 1619 on recommenda l'observation de ce privilége aux Vicerois de Naples, Milan, Sicile, Flandres et autres points; les rois successeurs de Philippe II confirmèrent aussi ce privilége. Mais cette mesure si sage et d'une exécution si facile ne fut pas remplie avec ponctualité, et la fidélité des employés ne fut pas assez à l'épreuve pour qu'elle pût obtenir les résultats attendus.

C'est pour cela, que nous voyons que dans d'autres temps, cette bibliothèque possédait beaucoup d'ouvrages de toutes sortes, et que par suite des raisons données et des bouleversements politiques, si fréquents dans notre pays, ils ont disparu peu-à-peu. On y trouvait toutes les œuvres d'art musical publiées dans le monde, et nous les y avons cherchées en vain; sans compter une multitude de manuscrits de grand mérite appartenant aux travaux des arabes. Là se trouvaient aussi les productions de Louis de Victoria, de François Guerrero et de Jean Navarro, de Diego del Castillo, de Fernand de las Infantas, de Miguel Gomez Camargo, de Diego Ortiz et de Pedro Periañez, tous auteurs de la seconde moitié du XVIe siècle. On conserve encore quelques uns de ces ouvrages, et parmi eux nous avons vu celui du dernier auteur. On doit regretter cependant la perte du plus grand nombre, et parmi ceux-ci surtout le fameux *Micrologue* de Gui d'Arezzo, qu'on croit avoir été anéanti lors de l'incendie de 1671.

Du temps de D. Joseph Texido (vers la fin du siècle dernier) il y avait diverses compositions de musique sacrée. Déjà sous le règne de Philippe II on chantait dans les églises avec accompagnement d'instruments, tels que les orgues, les harpes, les larigots, les bassons, les barigotes et les saquebuttes. On peut s'en convaincre facilement du reste, en voyant les différentes compositions *lithurgiques*, telles que Messes, Psaumes ou Hymnes pour 8 et 12 voix, et composés pour les susdits instruments vers la fin du XVIe siècle, qui existaient à l'Escurial, et dont le P. Soler forma 3 grands volumes.

Les archives où se conservent les ouvrages de musique dans le royal monastère de Saint-Laurent, se composent de 2 grandes armoires, avec 95 divisions ou casiers pour pouvoir mieux placer les papiers. Ces armoires se trouvent dans le corridor qui conduit aux orgues dites, les unes prieurales, les autres vicariales. Le nombre des ouvrages est très-considérable; la plus grande partie a été ecrite par les moines qui ont rempli les fonctions de maîtres de chapelle dans ce Monastère et ailleurs; le reste par différents maîtres, de grande et juste réputation.

Observations sur la musique, et les professeurs qui s'y sont distingués dans le royal Monastère de Saint-Laurent de l'Escurial.

Le premier maître de chapelle dont font mention les chroniques de ce royal monastère, fut Fr. Pierre de Tafalla, qui prit l'habit en 1622. Jusqu'à cette époque on ne s'était servi que du plain-chant pour les prières et les autres solennités de l'Eglise.

Au P. Tafalla succéda le P. Fr. Joseph del Valle, homme éminent et laborieux, qui enrichit de ses ouvrages, dignes d'un examen approfondi, les archives de ce royal Monastère. Il en reste encore quelques originaux.

Depuis l'an 1668 à l'an 1746 se distinguèrent aussi comme compositeurs Fr. Diego Torrijos, duquel il y a un grand nombre d'études sur le contrepoint; Fr. Jean de Alaejos, Fr. Mathias Cardona et Fr. Manuel del Valle. Il nous reste de ce dernier quelques faux-bourdons à 4 voix seules, excellents.

L'an 1752 fut maître de chapelle et organiste, une des notabilités musicales les plus grandes, le célèbre P. Fr. Antoine Soler. Il serait trop long d'enumérer ici les ouvrages qu'il a composés, et qui se conservent dans les archives du royal Monastère.

Au P. Soler succéda le P. Fr. Paul Ramoneda, qui s'occupa a enrichir les archives avec les ouvrages de divers maîtres. Il écrivit les Offertoires de Prenestine, Aranaz, Soler, et beaucoup d'ouvrages de ceux qu'on nomme de lutrin en trois grands livres choraux.

A cette époque se fit aussi remarquer comme organiste le P. Fr. Jean Rodo, qui dirigeait l'école de musique. Il fit une récapitulation de la grande *Méthode du plain-chant* de Fr. Ignace de Ramoneda, qui fut adoptée pour l'enseignement choral

dans le royal Monastère. Il faut aussi mentionner comme organistes, Fr. Joseph Falguera, Fr. Ambroise Sanchez et Fr. Jérôme Pajés. Ce dernier dirigea l'école chorale, et fut maître de chapelle. Se trouvant sans orchestre, et même sans chanteurs, surtout depuis l'année 1837, époque où fut dissoute la communauté, jusqu'à l'année 1854, il travailla énormement afin de reduire pour un



et deux jeux d'orgues, et pour 4 voix, toutes les principales compositions faites pour 8 voix et orchestre. Il n'est pas moins digne d'éloge pour le soin tout spécial qu'il a eu de conserver dans toute sa vigueur le plain-chant, si bien exécuté dans ce royal monastère. Quelques années après la suppression de la Communauté, voyant que parmi les moines qui étaient restés dans le monastère à titre de chapelains royaux, le nombre de ceux qui étaient aptes à entrer dans la chapelle de musique diminuait considérablement, il se dédia à donner des leçons gratuites à tous ceux qui se présentaient avec les dispositions voulues. Par ce moyen il réussit à soutenir la chapelle pendant quelque temps avec plus de decorum. En 1854, les Hiéronymites ayant été rétablis, il fut nommé Prieur de la Communauté.

Au milieu des vicissitudes politiques qui suivirent, le P. Pajés continua toujours à la tête de cette maison, quelquefois avec le titre de Prieur, bien que pour peu de temps, d'autres fois avec celui de Président d'une corporation de chapelains, ou comme Vice-président.

Dans cette dernière époque (1859) l'école de musique ayant été rétablie, D. Cosme José de Benito en fut nommé maître, ainsi que de la chapelle royale du monastère, après avoir passé un examen devant maître Angel Inzenga. Ce professeur aussi modeste que distingué, s'est acquis un droit incontestable à l'estime publique par les bons et nombreux ouvrages qu'il a écrits; dans le nombre figurent les suivants, qui ont déjà été exécutés à Madrid, et ont mérité de justes éloges; ce sont: un Office des morts, une oraison jaculatoire, *Bénit soit ta pureté*, à grand orchestre, deux Salve, des Litanies, un *Stabat Mater*, plusieurs motets au Très-Saint, l'un à voix seules pour le lavement du Jeudi-Saint, et les Sept-Paroles, œuvre dédiée et exécutée aux frais de l'Excellentissime Duc d'Osuna et de l'Infantado, laquelle œuvre se trouve dans les archives de la bibliothèque.

Il est regrettable qu'on ne fixe pas tout d'un coup le sort de ce magnifique édifice: on éviterait ainsi l'inconvénient qu'une administration détruise ou paralyse ce qu'une autre administration commença; car de ces changements continuels et de ces prétendus arrangements, il résulte un préjudice direct, non seulement pour la partie matérielle de cette maison, mais encore pour sa propre splendeur. Lorsque, à la dernière époque à laquelle nous nous reportons, on réparait ou plutôt on refaisait à neuf les orgues dites Vicariales, on changea l'organisation de cette demeure, et cet ouvrage et bien d'autres reconnus d'utilité restèrent paralysés, quoique les moyens de les terminer ne manquassent nullement.

D'après les mesures que nous avons vu prendre dans le but d'enrichir la bibliothèque de l'Escurial, qui comptait tant d'éléments, tant de protection pour s'acroître, cet établissement aurait dû devenir le premier de l'Europe, non seulement par rapport au nombre de livres, mais encore par rapport à leur choix et à leur mérite. Mais bien loin de là; le privilège ne s'observa pas, comme nous l'avons dit, et comme le dit aussi vers le milieu du XVII siècle le P. Santos, et les rentes qu'on lui avait assignées pour son entretien et son augmentation, ne sortirent jamais du fond commun du Monastère; de sorte que la bibliothèque ne les ayant pas perçues ne put s'enrichir ni faire aucune amélioration matérielle. Voilà pourquoi cette précieuse bibliothèque se trouve aujourd'hui plus réduite et plus pauvre qu'elle n'était il y a deux siècles: voilà rendu patent ce que nous venons de dire, qu'il y a à l'étranger des bibliothèques qui possèdent une plus grande quantité de livres remarquables que nous n'en possédons.

Il est vrai que l'incendie précité diminua considérablement son riche fonds, à l'appauvrissement duquel ne manqua pas non plus de contribuer la translation qu'on en fit à Madrid en 1710, sans compter les manuscrits ou imprimés qui se dépareillèrent durant les années de 1820 à 1823, époque où, d'après ce que dit le P. Quévedo dans son mémoire sur la bibliothèque, adressé à S. M. la Reine en 1859, Barthélemy Gallardo, alors bibliothécaire des Cortes, en demeura seul chargé, et pendant les deux années qu'il l'eut à sa disposition, il disparut quesques manuscrits et imprimés rares, parmi lesquels figurent: un recueil contenant plusieurs lettres de Philippe II relatives à la mort de son fils le prince Charles, et un autre contenant entre autres papiers divers la comédie intitulée *Constanza*, par Castillejo: ces deux documents forment aujourd'hui partie de la bibliothèque de Paris; sans compter beaucoup d'autres éditions remarquables de poètes et chansonniers espagnols.

Le chansonnier de Jean Alphonso de Baena se vendit à Londres en 1823, conjointement avec d'autres recueils précieux, qui se conservent aujourd'hui à la bibliothèque impériale à Paris.

Ce qu'il y a de certain, continue le même Quévedo, c'est que des livres, tant imprimés que manuscrits, que M. B. Gallardo tira de l'Escurial, il rendit et livra seulement à l'Illustrissime Grégoire Sanchez un volume de sermons manuscrits. Quant aux autres, il dit les avoir perdus avec tous ses bagages lors de son départ précipité de Cadiz en 1823, et dans sa longue émigration.

Ce qui contribua aussi à augmenter beaucoup le désordre, surtout dans les livres imprimés, c'est la faculté qu'avaient les moines d'emporter dans leurs cellules les livres qu'ils voulaient lire ou consulter. De cette fatale coutume il résultait

que beaucoup de ces livres s'égaraient, que les ouvrages se dépareillaient, et qu'un grand nombre sortaient du monastère pour ne plus y rentrer.

Ces mécomptes et ce manque de scrupule dans le devoir sacré de conserver dans son intégrité la Bibliothèque de l'Escurial, subsistent encore de nos jours: et il ne serait pas très-difficile de citer des noms et des titres d'ouvrages qu'on a tirés de là, et qu'on ne songe pas à rendre.

Recueil d'or.—On conserve dans cette bibliothèque un beau manuscrit appelé le *Recueil d'or*, parce qu'il renferme les quatre évangiles écrits sur parchemin en lettres d'or. Il est relié en bois, recouvert en maroquin rouge, et orné de coins en bronze doré, de fermoirs et de plaques d'argent. La hauteur du livre est d'environ trois quarts de vare (51 centimètres), avec une largeur proportionnée et quatre doigts d'épaisseur. Il se compose de 168 feuillets, sur lesquels sont écrits en lettres d'or les évangiles, les préfaces et les épîtres de Saint Jérôme, et les canons d'Eusèbe de Césarée. Les lettres sont assez grandes, et la forme en est comme la forme commune des lettres moulées. Malgré leur ancienneté, on les voit aujourd'hui aussi nettes, aussi intactes, aussi reluisantes que si elles venaient d'être formées.

Une chose digne de remarque, c'est que dans ce riche et curieux monument bibliographique, les caractères ne sont pas écrits ainsi que le sont généralement ceux de cette espèce, c'est-à-dire, avec de l'or liquide délayé comme de l'encre; ni formés, ainsi que cela se pratique aujourd'hui, de couches très-minces; mais que les lettres sont de petites lames massives, quoique très-fines, collées au parchemin et superposées comme de relief, au moyen d'une espèce de mordant ou gomme très-adhérente. Notre respectable et illustre ami, Mr. Domingo Vila, possède dans sa bibliothèque un recueil catalan, dont les lettres capitulaires sont confectionnées de la même manière que dans le livre d'or de l'Escurial. Les feuilles en sont d'un parchemin doux et délicat.

Mais revenons au recueil d'or de l'Escurial. Il renferme plusieurs enluminures, et les effigies de quarante-huit Pontifes, depuis Saint Pierre jusqu'à Léon-le-Grand. «Tout y est richesse, dit de ce recueil Ambroise de Moralés, tout y est richesse, »tout y dénote le travail, l'attention, l'extrême patience de celui qui voulait produire une chose tellement singulière et si »parfaite dans son genre, qu'il ne pût y en avoir une autre pareille.» Erasme consacre aussi un souvenir à ce recueil, et en fait une mention honorable. On le dit et le suppose commencé au temps de Conrad II, empereur d'Occident, et terminé sous Henri II, son fils, avant 1050, comme le démontrent les deux premières feuilles. Dans l'une de ces feuilles, on voit Jésus-Christ assis sur un trône de nuages, entouré d'anges et donnant la bénédiction à l'empereur Conrad et à son épouse l'impératrice Giséle, tous deux prosternés en sa présence. Dans le seconde on voit la Très-Sainte Marie, et devant elle l'empereur Henri et l'impératrice Doña Inès, sa femme, ainsi qu'une couronne et un manteau royal, parce qu'ils n'avaient pas encore été couronnés. Il y a lieu de présumer que ce recueil fut écrit à Spire, mais il n'est resté ni trace ni mémoire du nom de son auteur. Il passa des empereurs les plus anciens aux princes de la maison d'Autriche, qui le montrèrent pendant longtemps entouré d'un grand apparat religieux et de cierges allumés. Parmi ces princes il dut se transmettre constamment depuis par droit d'héritage ou de succession. On calcule qu'il peut avoir de 16 à 17 livres d'or. Il est surprenant que, après un laps de huit siècles, pas un accent ne se soit effacé, et qu'on puisse plier et froisser le vélin, sans qu'une seule de ses lettres d'or fin se fende ou se détache. On remarque dans ce livre une correction progressive dans les figures, grossières et confuses d'abord, et bientôt plus parfaites, et témoignant de plus de goût dans le coloris: différence et amélioration que nous devons attribuer à cette circonstance, que son exécution demanda 50 ans ou davantange, de sorte que dans cet espace de temps, se réalisèrent les progrès que la peinture fit à cette époque. La teinte générale des chairs est un peu chargée et défigurée par l'excès de céruse que l'artiste employa dans cette couleur, afin de lui donner plus de corps, et qui contribue évidemment à lui ôter toute transparence.

Une Apocalypse de Saint-Jean, du XIIIe siècle, à ce que nous croyons, est aussi très-curieuse, et digne de mention. Les marges sont ornées de bordures et d'encadrements d'un grand goût et d'une grande prolixité dans le dessin. Les enluminures placées en tête de chaque chapitre représentent dans le livre d'or les visions extatiques du Saint: et comme on a voulu rendre minutieusement ses idées énergiques, ses ardentes pensées, on y voit des figures extrêmement rares et parfois extravagantes. Le Saint est souvent peint à la marge, et en dehors de l'enluminure ou vignette, dans toutes les visions où il ne fait que raconter, et dans lesquelles il ne figure pas, pour ainsi dire, en personne. Dans les autres visions, on l'introduit dans le texte. Cet ouvrage est d'un grand travail. Quant à la peinture et au dessin, ils ne valent pas mieux et ne sont pas plus exacts que ceux du *recueil d'or*.

Il existe aussi dans cette bibliothèque un Coran magnifique, considéré comme un reste glorieux de la bataille de Lépante, mais qui ne l'est point pour des raisons exposées par le docte P. Quévédo. Ce Coran néanmoins est un de ceux qu'on appelle *originaux* parmi les sectateurs de Mahomet, parce qu'à leur avénement au califat les princes musulmans les autorisaient après les avoir fait reviser et collationner avec soin par les ministres de leur loi, conformément à leurs préceptes et à leurs traditions religieuses. Ils se distinguent des autres par le luxe et la forme des paraphes, et par les ornements coniques, noirs et dorés qu'ils portent d'un côté de la marge, contrastant avec les ornements ou dessins ronds ou carrés qu'on y remarque aussi sur la marge opposée, mais qu'on trouve ordinairement dans tous les Corans. Celui de la bibliothèque de l'Escurial a des caractères nets, unis, et notablement beaux et clairs: tout le travail en est d'une grande délicatesse et fait de main de maître.

Outre ces riches reliques bibliographiques, il y a un Ptolémée très-bien conservé. On y trouve plus de 46 livres d'heures, missels ou bréviaires, vénérables la plupart comme ayant appartenu a l'immortelle Isabelle I, à son auguste époux, à l'empereur Charles V, à Philippe II, au Cardinal Mendoza, et à d'autres princes ou illustres Seigneurs. En examinant ces ouvrages, nous avons été émerveillé de la richesse de leurs ornements, de la beauté du caractère, de la perfection des miniatures et de la nouveauté même des reliures. On y remarque surtout les prières composées expres pour l'heureuse navigation du César, quand il alla prendre possession de l'empire d'Allemagne. Entre les vignettes de cet ouvrage, notre attention s'est portée principalement sur l'arc de triomphe qu'on éleva à Bruxelles; arc que Sandoval décrit avec tant d'exactitude dans son histoire de Charles V. On y remarque aussi un manuscrit de Saint Amédée; une lettre originale de Saint Vincent Ferrer, écrite au roi D. Ferdinand d'Aragon; plusieurs manuscrits persans; un certain nombre de livres chinois, écrits sur papier très-fin, et excessivement délicat, mais grossiers et peu soignés dans la partie typographique et dans le dessin.

Il y a beaucoup de livres de ceux qu'on appelle de souche, dont le plus ancien est le *Speculum vitæ humanæ* (le Miroir de la vie humaine), imprimé à Rome par Pierre de Maxime en 1468.

Il y a deux exemplaires de la Bible Royale d'Arias Montano, dont l'un est incomplet.

Toutes les œuvres de Saint Thomas d'Aquin.

Il y a aussi la collection de recueils florentins, qui comprend les œuvres des auteurs du siècle d'Auguste, et notamment celles de Virgile, d'Horace, de Tite-Live, de Cicéron et d'autres, avec des frontispices et des lettres initiales magnifiques, exécutés sur des vélins d'une grande finesse, en caractères dont la netteté, l'égalité, la hardiesse et l'uniformité n'ont pas été surpassées par les grands progrès typographiques.

L'édition de Virgile est de 1470, et celle des lettres de Cicéron de 1475. Cette dernière est, il est vrai, un peu mutilée.

Les manuscrits arabes ont en général une grande valeur parceque, venant de l'Afrique, outre l'avantage d'être moins communs et moins connus, ils ont celui d'offrir le plus haut intérêt pour l'histoire de notre pays. Parmi les manuscrits grecs, il y a de grandes richesses en ouvrages et en opuscules des Saints-Pères, quelques-uns inédits, et une Bible aussi d'une antiquité très-reculée, qui appartint à l'empereur Cantacuzène. Parmi les manuscrits latins, outre le *recueil d'or*, dont nous nous sommes déjà occupé, il y a d'autres recueils plus anciens, tels que le *Virgilien* et *l'Emilien*, qui comprennent la grande collection des conciles, le premier écrit en 976 et le second en 994, et celui des conciles de Tolède, connu sous le nom de Beteta, lequel date du XIe siècle. Il y a 19 Bibles richement écrites, quelques-unes du XIVe siècle, remarquables par leur petit format in-octavo, par la beauté de leurs vélins et par le finesse microscopique des caractères, qui sont pourtant clairs et égaux. Outre l'Apocalypse que nous avons citée, il y en a une autre très-remarquable du Xe siècle, ornée de peintures de cette époque, et avec une telle profusion, qu'on peut dire que c'est une des choses les plus remarquables que renferme cette bibliothèque.

Parmi les manuscrits castillans, il y a beaucoup de chroniques, entres autre de riches exemplaires de la chronique générale du Roi D. Alonso, dont il y a aussi deux recueils des Cantigas, l'un contemporain de ce monarque, et peut-être celui dont il se servit lui-même, à en juger par l'infinité de vignettes dont l'ouvrage est orné, et par le luxe et la netteté avec laquelle il est écrit; sa collection de jeux d'échecs, de dés et de trictrac, également avec vignettes, de même qu'un livre de vénerie.

Voici le titre de ce livre: *Jeux d'échecs, de dés, de trictrac, etc., arrangés par ordre du roi D. Alonso le Sage, avec les explications et les peintures nécessaires pour leur intelligence. Ce livre fut commencé et terminé dans la cité de Séville en* 1321.

On garde également six volumes du cens général d'Espagne, établi par l'ordre de Philippe II; quelques traductions antiques du Fuero-Juzgo; beaucoup d'ordonnances des Cortes, entre autres la fameuse ordonnance d'Alcala, authentique, ornée d'une vignette avec les lettres initiales en or. Il y a sept Bibles castillanes pour la plupart du XVe siècle ou antérieures à ce siècle, les unes complètes, presque toutes ornées de vignettes et d'ornements dans les frontispices et dans les lettres initiales, et d'autres qui n'en comprennent qu'une partie.

Il y a un travail exquis à la plume, représentant les antiquités de Rome, exécuté par François de Hollande sous le règne de Jean III de Portugal, et la copie des bas-reliefs de la colonne Trajane, faite par Apollodore d'Athènes. On conserve au crayon et en clair-obscur les dessins que Péregrin, Luqueto et le Muet firent pour les broderies des ornements, et une partie des cartons de la fresque de la salle prieurale basse, par François Urbin.

On garde aussi avec soin 13 grands volumes de plantes naturelles, collées sur papier. On ignore qui forma cette collection, et l'on doute si quelques-unes de ces plantes ont pu appartenir à la collection que, par ordre de Philippe II, Hernandez forma sous le nom *d'herbier*. Par la reliure, le format et même l'ancienneté, on reconnaît que ce sont deux collections distinctes.

Enfin, il y a beaucoup d'autres volumes qui contiennent des collections précieuses d'estampes, de peintures et de dessins, plus capricieux les uns que les autres; et ce qu'il y a de plus remarquable dans les manuscrits cités, c'est qu'en eux se révèlent l'enfance et le développement progressif des arts, depuis le VIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe. Les dessins capricieux dont nous parlons, appartiennent en grande partie à Raphaël, à Michel Ange, à Albert Durer, au Titien, à Lucas

et à François de Hollande ou de Leyde, à Pierre Bruegel et d'autres artistes fameux; si grandes furent les richesses que le roi son fondateur entassa dans cette bibliothèque entre toutes choisie; tant il mit de soin à ce qu'il ne manquât rien dans le somptueux Monastère, de tout ce qu'il fallait à ses habitants, et aux étrangers qui le fréquenteraient, pour l'instruction la plus complète dans les sciences et dans les arts.

Quelles que soient les raisons que certains historiens ont eues pour jeter sur la personne de Philippe II toute espèce de censures, nous devons avouer, en vue de ce que nous avons exposé, que son nom restera éternellement protégé à l'ombre de ce département, et personne ne pourra le taxer d'ennemi des lettres. Je crois, et il est certain, que son intention ne fut pas de consacrer exclusivement cette bibliothèque aux moines, puisqu'elle fut ouverte aux littérateurs, afin que lorsqu'ils voudraient, ils allassent boire à cette source inépuisable. Il est vrai d'un autre côté que la censure entravait les auteurs, enchaînant leur pensée, et ne lui laissant pas un libre essor; mais le caractère du gouvernement de Philippe II, sa politique, et surtout son siècle, étaient les causes immédiates de cette restriction. Jetons un voile sur les époques passées, respectons-en les secrets, et ne sortons pas de la sphère que nous nous sommes tracée: contentons-nous de décrire et d'admirer les beautés artistiques et littéraires que ces époques nous léguèrent dans ce monument.

Cependant, et à l'appui de ce que nous disions au commencement du paragraphe antérieur, nous ajouterons que Philippe II, non content de créer cette bibliothèque, paya de ses propres deniers la Bible polyglotte d'Arias Montano, appelée *orbis miraculum* (merveille du monde) à cause des beautés typographiques, et fit les plus grands efforts pour que la langue castillane devînt la langue universelle; gloire que la marche des événements humains est venue détruire et nous ravir. Sous ses auspices royaux furent redigés les réglements de population, et de tout ce qui se rapporte au système ou organisation politique du nouveau monde. Ces réglements forment la partie philosophique du code des Indes, de ce code célèbre et habilement conçu; c'est peut-être le plus remarquable et le mieux choisi de tous nos recueils de lois, anciens et modernes.

BIBLIOTHEQUE HAUTE OU DE MANUSCRITS.

Sur la salle que nous venons de décrire, appelée Bibliothèque principale, il y en a une autre entièrement égale en étendue, quoique beaucoup plus basse de plafond, et beaucoup plus pauvre en ornements. Le pavé est en brique; et les lambris du plafond en pin de Cuenca. Les rayons ou étagères sont du même bois, peint à l'huile de manière à imiter des bois précieux, et fermés avec des grilles en fil d'archal doré. Vers le quart de la salle il y a une grille en bois qui la partage, et forme dans l'une des divisions l'endroit destiné à garder les manuscrits. Cette partie reçoit le jour par cinq cercles ouverts du côté de l'Est, et six fenêtres pratiquées du côté du couchant. Les murs en sont blanchis, et c'est dans l'espace qui reste entre les rayons et le plafond qu'étaient placés auparavant les portraits des écrivains célèbres, qu'on transporta plus tard dans la salle de lecture.

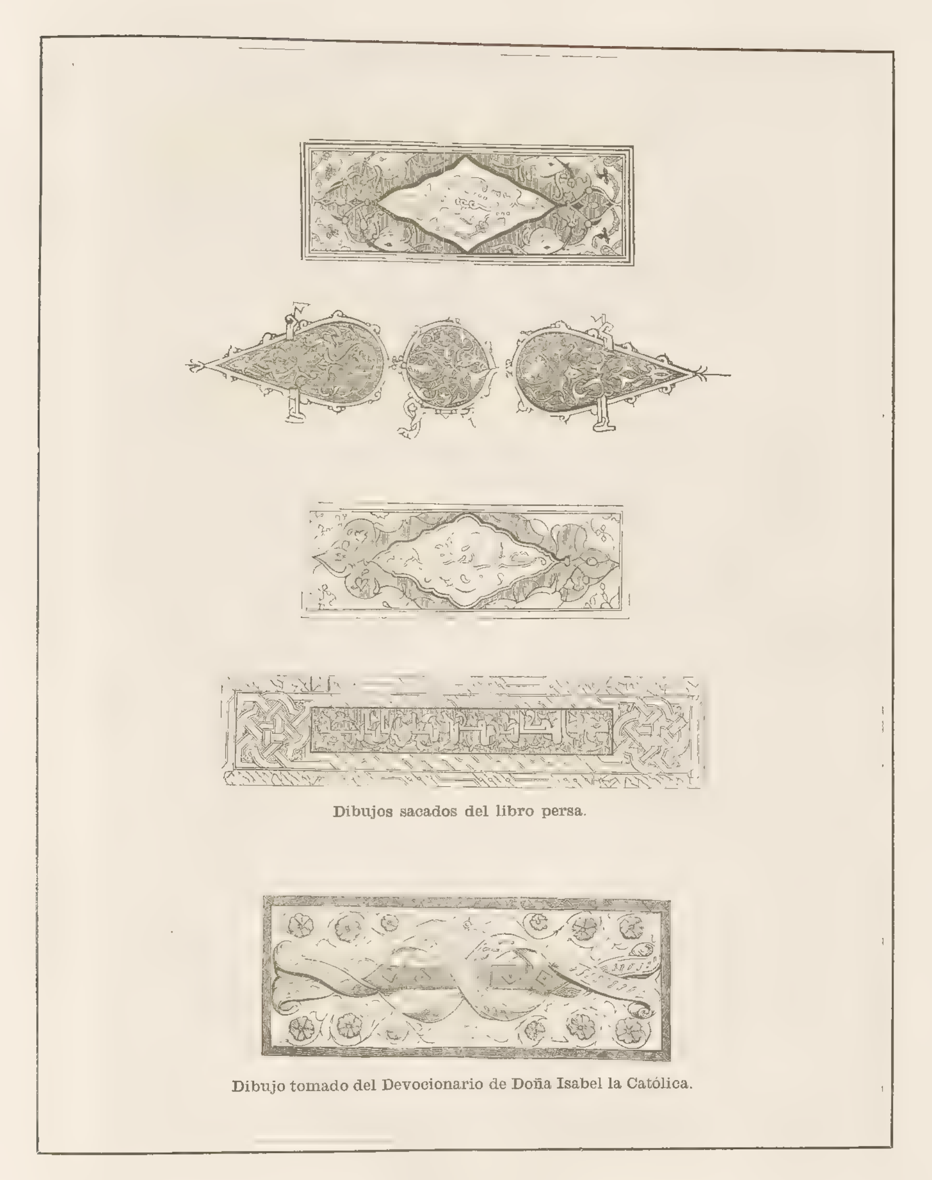
Quelques-uns des ouvrages que nous avons cités en parlant de la bibliothèque principale, se trouvent dans la bibliothèque d'en haut; et nous avons agi de la sorte, non seulement pour leur donner plus d'importance, mais parceque certains de ces ouvrages sont presque toujours dans la partie basse, où on les montre avec plus de facilité aux visiteurs sans besoin de passer à l'étage supérieur, où un très-petit nombre se donnent la peine de monter; pourtant il resterait encore beaucoup à dire relativement aux ouvrages qu'il y a dans ce dernier étage, s'il nous fallait les décrire tous.

SALLE DE LECTURE.

Il y a quelques années, on avait projeté la formation d'une salle de lecture, où avec tout le silence et le recueillement nécessaires, les hommes de lettres pussent se livrer à l'étude des livres qui existent dans cette bibliothèque, et où en même temps ils ne fussent pas interrompus dans leurs tâches par les nombreuses personnes que la curiosité attire dans la bibliothèque principale; mais cette idée si convenable et si utile, ne se serait jamais peut-être realisée sans la constante et immédiate coopération du bibliothécaire-en-chef, Mr. Mathias García.

C'est une pièce claire et spacieuse, precédée d'une autre plus petite, où est le bureau du concierge de la bibliotheque, formées l'une et l'autre de trois cellules désignées sous les n.ºs 1, 2 et 10. C'est dans cette dernière que demeurait le confesseur de la reine jusqu'à l'époque du roi D. Ferdinand VII; il y avait là un autel; et le dernier confesseur qui l'occupa, fut l'évêque de Ciudad-Rodrigo, M. Ramirez de la Piscina.

L'habitation formée de ces trois cellules, a l'avantage de se trouver très-près de la bibliothèque, et réunit toutes les conditions nécessaires à sa destination. Les murs de la salle principale, ou de lecture, sont ornés de 56 tableaux, représentant pour la plupart des personnages célèbres. S'ils ont peu de mérite comme œuvres d'art, ils ont une grande importance historique, et en outre on a mis dans la partie du fond, en face de l'entrée, deux tables chronologiques avec les portraits de tous les rois, depuis Ataulfe jusqu'à Philippe V.



Dibujos sacados del libro persa.

Dibujo tomado del Devocionario de Doña Isabel la Católica.

NUMERO 49.


بسم الله الرحمن الرحيم
الحمد لله رب العالمين الرحمن الرحيم
ملك يوم الدين اياك نعبد واياك نستعين
اهدنا الصراط المستقيم صراط الذين انعمت
عليهم غير المغضوب عليهم ولا الضالين

بسم الله الرحمن الرحيم
الم ذلك الكتاب لا ريب فيه هدى للمتقين الذين
يومنون بالغيب ويقيمون الصلوة ومما رزقناهم
ينفقون والذين يومنون بما انزل اليك وما انزل من
قبلك وبالاخرة هم يوقنون اولئك على هدى
من ربهم واولئك هم المفلحون ان الذين كفروا سواء

FACSIMILE DE LA PRIMERA PAGINA DEL CORAN

D. JUAN DE AUSTRIA

Sur même chevet on a adopté des armoires à rayons bas, avec quatre compartiments à portes en fil d'archal, dans l'intérieur desquels il y a quelques objets remarquables comme datant de la fondation du Monastère. Nous y avons vu:



L'encrier monumental dont se servait le Révérend P. Sigüenza, célèbre historien de l'ordre.—Celui de Fr. Jean des Rois, avec lequel il écrivit sans doute toutes les notices et les mesures agraires des biens et terres appartenant au Monastère de Saint-Laurent, et qui existent aujourd'hui dans les archives de l'Administration. Cet encrier a une inscription gravée qui dit: *j'appartiens aux archives du Révérendissime P. Fr. Jean des Rois.*—Gonds de portes, d'un grand travail de ciselures.—Serrures d'un rare mérite.—Loquets bien travaillés.—Poignées de bronze, clefs de fer poli et ciselé.—Ecussons; marteaux de porte.—Plusieurs encriers; poudrières.—Bénitier de forme élégante.—Un modèle de pierre orientale dans un cadre de bois.

Au milieu des balcons il y a une petite estrade, sur laquelle on voit une table de présidence et un fauteuil, siége destiné à messieurs les bibliothécaires, et au centre de la salle on a placé trois tables en bois précieux, construites dans le XVII[e] siècle, vastes, commodes, élegantes, et entourées de bons fauteuils de l'époque et de tabourets, qui font le tour de la salle. Les portraits qui couvrent les murs sont les suivants.

395. La Charité (école italienne).—266. L'Espérance (idem).—267. La Foi (idem).—268. L'Astronomie (idem).—269. L'Arithmétique (idem).—270. La Dialectique (idem).—271. Portrait du Béat Jean de Ribera, Archevêque de Valence et Patriarche d'Antioche, anonyme.—272. Portrait du Cardinal Espinosa, anonyme.—273. Portrait en pied, par *Zurbaran.*—274. Portrait de Thomas Vincent Tosca, par *Antonio de Ponz.*—275. Le Révérendissime Alonso Chacon, Patriarche d'Alexandrie.—276. Jean Ferreras, bibliothécaire royal de Madrid.—277. L'Excellentissime François Ximenès de Cisneros, Cardinal Archevêque de Tolède.—278. Joseph Pellicer, historien du roi.—279. L'Illustrissime Jean Caramuel, Evêque de Vigove, dans le duché du Milan.—280. Antoine de Mendoza.—281. L'Excellentissime Cardinal Joseph Aguirre.—282. Louis de Gongora.—283. Fr. Melchor Cano, Evêque des Canaries.—284. François de Quévédo y Villégas.—285. L'Excellentissime Gil d'Alvarez, Cardinal Archevêque de Tolède.—286. Pierre Caldéron de la Barca.—287. Le Révérendissime Rodrigue Ximénès, Archevêque de Tolède.—288. Antoine Solis.—289. Le Révérendissime Garcia de Loaisa, Archevêque de Tolède.—290. Lope de Vega Carpio.—291. L'Illustrissime Alphonso Tostado Madrigal, Evêque d'Avila.—292. Fr. Martin de la Vera, 15[e] Prieur de l'Escurial.—293. Fr. Joseph Sigüenza, 10[e] Prieur du même.—294. Fr. Lucas de Alaéjos, 16[e] Prieur de idem.—295. Fr. François des Saints, 27[e] Prieur de idem.—296. Sœur Jeanne de la Cruz, mexicaine, professe de l'ordre de Saint-Augustin.—297. Saint-Thomas de Villanueva, Archevêque de Valence.—298. L'Excellentissime Jean de Torquémada, Cardinal.—299. L'Illustrissime Antoine Augustin, Archevêque de Tarragone.—300. L'Illustrissime Diego Ramirez de Haro, Evêque d'Oviedo.—301. Illustrissime Barthélemy Carranza, Evêque de Tolède.—302. Martin Azpilcueta.—303. L'Illustrissime Jean Palafox, Evêque d'Osma.—304. Fr. Diègue de Covarrubias, Archevêque de Ségovie.—305. L'Excellentissime Jean Siliceo, Cardinal Archevêque de Tolède.—306. François Vallés (appelé le Divin), premier médecin de Philippe II.—307. L'Excellentissime Pierre Gonzalez de Mendoza, Cardinal Archevêque de Tolède.—308. V. P. M. Jean d'Avila.—309. Jean Louis Vivés.—310. Le P. Lémos, Dominicain.—311. Pierre Jacob Tolède.—312. Jérôme Zurita.—313. Nicolas Antonio.—314. Antoine Nébrija.—315. Alphonse de Villégas.—316. Antoine Covarrubias de Leiva.—317. Antoine Perez, secrétaire de Philippe II.—318. Jean de Sepúlveda.—319. L'Illustrissime Jean Baptiste Pérez, Evêque de Ségovie.—320. Sénéque.

COLLEGE, COMPAÑA, SEMINAIRE ET PALAIS.

COLLÉGE.

Des trois parties dont se compose ce grand parallélogramme, nous en avons déjà parcouru deux: visitons celle qu'il nous reste encore à voir: c'est celle qui est située du côté du Nord.

L'entrée principale de cette partie est par le vestibule du temple à gauche, au sommet des sept marches qu'il y a dans la cour des Rois. Elle donne en face de la grande porte du couvent, porte que nous connaissons déjà.

La première chose qu'on rencontre est un vestibule dans la voûte qui occupe la cavité de la tour, vestibule appelé

Salle des secrets, parce que la disposition acoustique de la voûte fait que même lors qu'on parle tout bas dans l'un des angles, la voix est parfaitement entendue de la personne qui écoute dans l'angle opposé, et sans que les autres assistants puissent savoir ce qui se dit. Nous ne savons pas pourquoi l'on devrait donner exclusivement ce nom à cette salle, puisque celle d'en face, c'est-à-dire, l'habitation du concierge, qui a la même configuration, posséde un écho pareil, et produit un phénomène physique tout semblable. A la suite de ce vestibule, il y a quatre cloîtres égaux aux petits cloîtres du couvent

De ce côté la cuisine est beaucoup plus spacieuse, mieux éclairée que la principale cuisine du couvent, et abondamment pourvue d'eaux. Le réfectoire a 60 pieds de long sur 28 de large, et une chaire à gauche.

Promenade du collége.—Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette partie est un parvis ou promenade, qui semble fait à dessein et qui a servi pour des solennités publiques ou des représentations. Cette promenade s'étend dans une longueur de 112 pieds du Midi au Nord, et dans une largeur de 26 de l'Est à l'Ouest. Elle est ornée de 19 arceaux bien travaillés, et ouverts en symétrie avec ceux qui forment les petits cloîtres des côtés. Entre les uns et les autres il reste une galerie de 13 pieds de large. Sur ces arceaux il y a au second étage un nombre égal de balcons à balustres de fer, qui contribuent beaucoup à son embellissement. Le pavé est en pierre granitique, et le plafond est peint à l'huile par François Llamas (1).

Chapelle du collége.—A ce même étage, par une porte qu'il y a à l'angle du Sud et Nord, on entre dans la chapelle, où les moines collégiaux récitaient l'Office divin; juste en face de cette porte, il en est une autre par laquelle le couvent communique à cette partie de l'édifice, et qui donne sur l'avant-chœur. Cette chapelle a 28 pieds de large, et 67 pieds de longueur du Nord au Midi. Dans le chevet de cette partie est placé un autel doré et sculpté en relief. On voit sur cet autel un Crucifix de bronze, œuvre de Laurent Bernini, et qui jadis était placé sur l'autel du caveau. Autour des murailles il y a des bancs à dossiers, et en face de l'autel un fauteuil tout sculpté en noyer et en pin de Cuenca.

SEMINAIRE.

Il occupe toutes les dépendances d'une cour située près de la tour qui réunit les façades de l'Ouest et du Nord. Il est en un tout égal à ceux du couvent et du collége, sans autre différence que le manque de fenêtres et de vitraux. Comme c'était une communauté séparée des deux autres, elle a toutes les commodités indispensables, ses salles, son réfectoire, sa salle d'étude, son dortoir commun, le tout avec beaucoup d'aisance et d'étendue, des cellules pour le recteur et les boursiers, une infirmerie et un oratoire pour que les convalescents y entendissent la Messe. Du reste il n'y a pas autre chose qui mérite d'être rapporté sans qu'on s'expose à d'ennuyeuses répétitions.

COMPAÑA.

On donne ce nom à un édifice separé du monastère, quoiqu'il y communique par la galerie des Convalescents, qui, avons-nous dit, règne sur les jardins, à l'extremité de la façade du Midi. En sortant de cette galerie, on trouve une petite cour, qui forme une belle façade au-dessus de l'étang du côté du Midi, et regarde le potager. Dans les premiers temps on établit en ce lieu la pharmacie et ses bureaux. On trouve á la partie basse un escalier à jour fait en pierre granitique, lequel a 20 pieds d'étendue, sans autre appui que les deux points extrêmes (2). Autour de ce préau il y a plusieurs autres pièces, et dans l'une d'elles une grande baignerie, exécutée en marbre gris, avec des marches pour s'enfoncer dans l'eau chacun à son goût, pouvant recevoir trois ou quatre personnes, et excessivement commode. De ce préau, au niveau du second étage, part une vaste passerelle de 100 pieds avec sept fenêtres de chaque côté, et qui se termine à sept arceaux ouverts sous lesquels passe la route de las Navas del Marqués. Du côté de la ville, elle présente un beau coup-d'œil. On découvre à droite le Monastère avec sa façade principale et son magnifique parvis; à la gauche la grande demeure des Infants; en face l'hôtel des Ministères, auquel on peut donner le nom de palais; et par dessus de cet édifice une bonne partie de la ville, qui se montre comme un panorama, que couronne les côteaux voisins.

Au-de là de cette de cour il y en a plusieurs autres où étaient la boulangerie, les fours, les greniers à blé, les tanneries, la boucherie, les écuries, les forges, les bûchers, la fabrique de chandelles et le moulin, le tout disposé avec beaucoup de commodité, de proportion et d'intelligence.

Par la description faite jusqu'à présent nous avons parcouru les parties principales et les plus remarquables de l'édifice; mais à peine en avons-nous, quant à l'étendue, embrassé la moitié, parce que nous avons parlé peu ou pas du tout des immenses galeries souterraines, des caves, des caveaux cachés dans la partie basse, et qui ne sont pas moins admirables si on

(1) C'est une composition de mauvais goût qui a la prétention d'imiter le style de Giordano.

(2) Il est regrettable que cette beauté artistique et beaucoup d'autres qui existent a l'Escurial soint cachées au public, qui a un droit incontestable de tout visiter.

les considère sous le point de vue architectonique. Ce qui ne mérite pas moins de fixer notre attention, ce sont les conduits qui distribuent les eaux à 76 fontaines ou citernes réparties dans l'ensemble du bâtiment, et qui donnent issue à l'excédant. Ces conduits furent conçus avec tant d'intelligence et d'habileté même, avant le tracé des fondements, que depuis le caveau le plus profond jusqu'à une hauteur de 30 pieds, il n'y a pas un bureau, si petit et si méprisable qu'il paraisse, où l'on peut avoir besoin d'eau, qui n'ait une ou deux fontaines. Tout le talent, tout le génie de Tolède est là enseveli sous les fondements, mais il n'est pas caché; il se montre assez à notre vue, et dans des proportions imposantes et colossales.

La partie élevée n'est pas conçue avec moins d'intelligence; car bien que la charpente et la toiture soient en bois, elles ont toute la solidité que permet cette matière, et couvrent des habitations très-aisées et parfaitement entendues.

Une description minutieuse de tout ce labyrinthe de pièces que renferment le Monastère et le Couvent, ainsi que de tous leurs détails, serait une tâche assez ennuyeuse pour nos lecteurs, et nos dirons en outre qu'elle serait confuse et inutile. Que les visiteurs promènent donc leur vue sur cette grande mer (*mare magnum*) de pierre, et mieux que par nos descriptions, ils comprendront, à l'aide de leur perspicacité, toute la gloire qu'obtinrent, toute l'immortalité que s'acquirent, Philippe II à concevoir ce monument, Jean-Baptiste de Tolède à en dresser les plans et à le commencer, Jean de Herrera à le terminer, et le frère lai Villacastin à contribuer à l'heureux succès de l'entreprise, par son zèle, son ardeur au travail et son talent.

PALAIS.

Le palais, situé à l'angle Est et Nord de tout l'édifice, et qui occupe environ un quart de l'édifice, en ne comptant pas l'église et la cour des Rois, a son entrée principale par les deux premières portes qu'on trouve dans la façade du Nord, en arrivant de Madrid. L'escalier principal fut construit au commencement du règne de Charles IV, sous la direction de l'architecte Ventura Rodriguez, qui malgré le peu d'espace de l'emplacement, sut en tirer tout le parti possible. Vers la même époque on fit une nouvelle distribution d'appartements, et pour faire cet escalier, l'architecte eut à surmonter beaucoup de difficultés; il lui fallut laisser un libre passage aux conduits généraux qui traversent ces fondements, abaisser une partie de la voûte des caves qui se trouvent en cet endroit, changer le portail extérieur, afin que leurs Majestés pussent arriver en voiture jusqu'à l'escalier, et transporter aussi l'autre vers la tour du séminaire, pour que la bonne symétrie de l'édifice ne se perdît pas. Au premier arceau, près de l'arrachement de cet escalier, il y a une chose digne d'être remarque: c'est que la clef de voûte est une petite pierre qui a à peine 8 doigts de largeur. La pose de cet escalier qui, à première vue, semble une chose insignifiante, est d'un mérite singulier; elle suffirait seule à établir la réputation d'un artiste. En traçant et en dirigeant l'œuvre grandiose de l'Escurial, assurément Jean de Herrera fit une grande chose, mais la grandeur même de l'œuvre se prêtait au libre accomplissement de son exécution; tandis que la construction de cet escalier, sur un espace donné, sans nuire à ce qu'il y avait de fait, et devant garder le même caractère, est une entreprise un peu plus difficile qu'il ne semble. En disant que cet escalier est une retouche faite à l'édifice, et que personne ne pourrait le soupçonner, nous croyons que ce sera l'éloge le plus juste que nous puissions faire de l'auteur (1). Le palais fut malheureux dès le principe en fait d'escaliers: l'ancien escalier principal, placé à l'angle Nord, dont la porte rachitique est loin de nous révéler qu'elle fut une entrée royale, présentait les mêmes défauts.

Sur la façade du Midi il n'y a pas d'habitations, parce que le mur intérieur touche immédiatement au temple. A 30 pieds de hauteur, après trois repos, l'escalier forme un nouveau palier à l'étage principal. Par le côté du Nord le palier s'étend jusqu'à sa jonction avec le côté de l'Ouest, et forme un corridor à rampes de fer. De ce côté, qui pénètre dans les ateliers du roi, une autre plus grande dans la partie de l'Est conduit aux salles des Gardes, et celle qui est au Midi mène aux appartements royaux, dans l'ordre suivant: d'abord les appartements du roi; ensuite les appartements de la reine; et dans les étages inférieurs ceux des Infants.

Dans la galerie basse du palais, donnant au Midi avec retour à l'Ouest, furent placés en 1855 plusieurs tableaux, ayant tous rapport à quelques faits d'armes de l'époque du fondateur. Quelques-uns de ces tableaux (les n.os 489 à 510, 517 et 518) furent transportés à l'Escurial cette année-là par ordre de Martin de los Heros, qui était alors intendant de la Maison Royale, du dépôt du Musée Royal, où ils se trouvaient; les autres appartenaient de temps immémorial au Monastère, ils furent restaurés dans ce but. Ces tableaux sont les suivants:

489. Bataille de Saint-Quentin, copie des frères Fabrice Castello et Nicolas Granelio. Ce tableau, et ceux qui suivent jusqu'au n.° 598, sont une copie des fresques de la salle des Batailles du palais de l'Escurial.—490. Arrivée des troupes espagnoles à la ville de Ham, après la prise de la place de Saint-Quentin.—491. Parade et revue des troupes espagnoles devant Amiens.—492. Incendie de la ville de Ham, baignée par la Somme et prise de son château, qui se rendit le 11 septembre 1557.—493. Capitulation du fort de Châtelet, le 6 septembre 1557.—494. Prise de Maestricht par les troupes espagnoles sous les ordres du Prince de Parme (école flamande).—495. Siége de Maestricht.—496. Vue de la ville d'Anvers.—497. Vue d'Anvers. Au dernier plan, sur les bords de l'Escaut, on distingue le combat de quelques navires

(1) Quelques auteurs ont imprimé que l'auteur de cet escalier fut Jean Villanueva.

contre de l'infanterie.—498. Siége de Paris par les troupes du prince de Béarn.—499. Siége de Grave par les Espagnols commandés par le Prince de Parme.—500. Siége et prise d'Ardres.—501. Secours de Paris par les Espagnols sous les ordres du Prince de Parme.—502. Bataille de Newport.—503. Choc de cavalerie et d'infanterie dans les environs de Nimègue.—504. Siége et prise de la ville de Calais par les Espagnols sous les ordres du gouverneur de Hander, le Cardinal Alberto.—505. Bataille livrée dans les environs d'Ivri.—506. Siége de Cambrai par les Espagnols commandés par le Comte de Fuentes.—507. Siége de Calais par les Espagnols sous les ordres du gouverneur Cardinal Alberto.—508. Choc de cavalerie dans les environs de Bolduc.—509. Assaut et prise de la ville de Grolla.—510. Siége de la place de l'Ecluse par le Prince de Parme.—511. Sortie du port de Messine de la flotte alliée sous les ordres de D. Juan d'Autriche.—512. La flotte chrétienne s'avance à la rencontre du Turc.—513. Les deux flottes en ligne de bataille commencent le combat.—514. L'abordage.—515. Retraite des débris de la flotte turque favorisée par l'obscurité de la nuit.—516. Rentrée de la flotte victorieuse au port de Messine.—517. Bataille livrée dans les environs d'Amiens par les troupes de l'Archiduc Albert (école flamande).—518. Réception faite à Bruxelles à l'Archiduc Alberto et à la princesse Isabelle (école flamande).

Faire le description détaillée de chacune des habitations royales serait un travail peu utile et assez ennuyeux pour le lecteur. C'est pourquoi nous nous bornerons à décrire les objets précieux qu'elles renferment.

Tous les murs de ces habitations, tant de celles d'en bas que de celles d'en haut, sont couverts de riches tentures, au nombre de 338, dont 152 furent faites dans l'ancienne manufacture de Madrid en dehors de la porte de Bilbao, d'après des dessins de Goya, de Maella et d'autres; 161 en Flandre, d'après des dessins, pour la majeure partie de David Teniers; 20 en France; et 5 en Italie. Elles représentent presque toutes des paysages, des scènes villageoises, des jeux d'enfants, des coutumes espagnoles, des vues de Madrid, l'histoire de D. Quichotte, celle de Marc Antoine, et quelques ornements. Quant au reste des appartements, ils sont tapissés et meublés avec la convenance et le luxe en rapport avec le rang des augustes personnages qui doivent les occuper.

Dans le but de mieux éclairer nos lecteurs, nous suivrons dans cette analyse la marche qu'on fait suivre géneralement à ceux qui visitent le palais, puisque au lieu de monter par l'escalier principal, ils montent par un escalier étroit qui de la grande galerie conduit à l'habitation du fondateur, et plus haut à la salle des Batailles. La première chose qu'on rencontre, en laissant à la droite la tribune ou oratoire du côté de l'Evangile, est

APPARTEMENT DES INFANTS.

Le rez-de-chaussée de la partie du palais que nous décrivons, et qui occupe l'emplacement derrière l'église, fut dans ces derniers temps destiné à servir de logement aux Infants. Il n'y a rien là de remarquable, sauf les tableaux qui ornent quelques-unes des pièces, et que nous mentionnerons au complet.

Cette habitation contient les pièces ci-après:

Petite salle: tapisserie flamande ancienne.

Salle à manger: dans cette pièce sont placés les tableaux ci-dessous désignés:

1. La charité romaine (école italienne).—2. La Vierge avec l'Enfant-Jésus dans les bras (id.)—3. Le même sujet, copie de Raphael.—4. La Sainte-Famille, sur bois (école italienne).—5. Portrait d'un jeune homme (id.)—6. Un fruitier (école flamande).—7. Portrait d'une personne royale, ayant à sa gauche une couronne.—8. Un tableau avec plusieurs oiseaux (école italienne).—9. La Vierge avec l'Enfant-Jésus et Saint Jean; les deux derniers ont leurs petites mains jointes.

APPARTEMENT DES INFANTES.

1. Une Vierge avec l'Enfant-Jésus endormi dans ses bras, par *Alonso Cano*.—2. Crucifiement du Seigneur entre les deux larrons, auteur inconnu.—3. Dessous: portrait en petit de Philippe II, excellent, sur bois, par *Pantoja*.—4. La Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint-Jean, beau tableau de l'école italienne.—5. Un marché.—6. L'Annonciation de Notre-Dame (sur bois).—7. Un paysage qui représente une cascade.—8. L'Adoration des Rois.—9. Tableau avec des bergers et des troupeaux en marche.—10. Un paysage.—11. Autre paysage (école flamande).

CHAMBRE A COUCHER.

1. Une Vierge avec les Saints Jean (sur bois).—2. Sainte-Famille, sur bois (école italienne).—3. La fuite en Egypte.—4. La Vierge et l'Enfant-Jésus.—5. La tête du Sauveur, par *Guido Reni*.

Cabinet de toilette: tapisserie espagnole.

Autre chambre à coucher: tapisserie flamande.

CABINET DE TRAVAIL.

1. Agar et son fils exilés par Abraham du sein de la famille (école italienne).—2. Charles III, avec armure, manteau et sceptre, par *Mengs*.—3. Une Vierge, sur bois.—4. Vue de Venise, par *le Canaletto*.—5. Jésus au milieu des bourreaux



TEATRO DEL ESCORIAL



BATALLA DE LA HIGUERUELA.
De la Sala de Batallas

qui se moquent de lui, (sur bois).—6. Saint André, par *Ribera*.—7. Marie-Josephine, fille de Charles III, par *Mengs*.—



8. Marie-Louise, id., épouse de Léopold, Grand Duc d'Autriche, par le *même*.

SALLE DE LA CEREMONIE.

1. Portrait d'Innocent X, copie du portrait célèbre que fit Velazquez, lors de son second voyage à Rome.—2. La Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint Jean.—3. Au-dessous du précédent: un petit portrait (école espagnole) —4. Id.: le Duc d'Olivarès, petite figure en buste, par *Velazquez* (*D. Diego*).—5. Id.: autre portrait de mêmes dimensions.—6. Au-dessous des portraits: un fruitier flamand.—7. Id. id.—8. Le Sauveur et la Samaritaine.—9. Un paysage (école italienne).—10 Au-dessous: autre petit paysage (id.)—11. Isabelle, troisième femme de Philippe II, fille de Henri II, roi de France, et de Cathérine de Médicis, son épouse.—12. Autre petit paysage (école italienne).—13. Un portrait de famille.—14. Un paysage, par *Reinhar*.—15. Au-dessous: un autre, id. (sur bois).—16. Une tête qui semble être du Baptiste.—17. Noé (école flamande). —18. Un vase à fleurs (cuivre).—19. Au-dessous du précédent: un buste de la Vierge.—20. Au-dessous: plusieurs oiseaux morts.—21. Au-dessous: un petit paysage.—22. La Descente de la Croix, grand tableau, avec personnages au naturel et d'une composition passable.—23. Au-dessous du précédent: un paysage.—24. Au-dessous: le Riche avare.—25. Au-dessous: un paysage.—26. L'Ange annonçant aux bergers la naissance du Seigneur.—27. Au-dessous: un paysage.—28. Au-dessous: un vase à fleurs (cuivre).—29. Au-dessous: une tête copiée du Titien par *Madrazo*.—30. Au-dessous: plusieurs oiseaux morts.—31. Au-dessous: un paysage.—32. Rébecca donnant à boire au messager envoyé par Abraham en Mésopotamie pour y chercher la femme que Dieu destinait à son fils Isaac.—33. Au-dessous: un paysage.—34. L'Adoration des Rois (sur bois).—35. Au-dessous: un paysage (école italienne).—36. Noé et ses trois fils, dont deux couvrent respectueusement sa nudité, tandis que l'autre se moque de son état (école italienne).—37. Une Vierge (école flamande).

Pièce d'entrée de l'appartement de Philippe II: tapisserie flamande.

COUR DES CARIATIDES.

Par une porte dans la galerie basse du palais, au chevet de l'Est, se trouve un long corridor, qui tourne derrière le maître-autel et conduit à une cour formée au centre de ce petit palais, dite cour des Cariatides; c'est celle que l'on dit former l'ouverture dans le manche du gril que représente tout l'édifice. Elle a 46 ½ pieds de long sur à peu-près autant de large, et ses faces se composent de trois corps d'architecture dorique: celui du bas sur trois de ses côtés a des colonnes entières formantdes arceaux ouverts avec des fenêtres et des châssis vitrées, et le quatrième, qui est celui de l'Est, n'a que des pilastres avec des arceaux fermés. Là sont deux fontaines, placées dans des niches remplies chacune par une cariatide qui jette l'eau dans une coquille, d'où elle retombe dans un bassin en forme de coupe; le tout est en marbre gris, à l'exception des cariatides, qui sont en marbre blanc.

Dans la partie du Midi est l'appartement de Philippe II. A l'extérieur de l'édifice on remarque une saillie: c'est l'arrachement de la tour qu'il devait y avoir là, d'après le plan de Jean-Baptiste de Toledo: à l'intérieur est

L'APPARTEMENT DE PHILIPPE II.

On donne ce nom à la pièce qu'habitait le fondateur toutes les fois qu'il se rendait au monastère: c'est la même dans laquelle il mourut à la suite de la plus affreuse maladie.

Cellule simple et pauvre plutôt que palais de roi, et d'un roi si puissant, elle conserve encore objets dignes d'être gardés avec un soin éternel, l'alcôve qu'il se fit faire, contigüe, à l'oratoire royal, et attenant par conséquent au temple, l'écritoire et l'humble casier à livres, quelques-uns des siéges à son usage, et deux petits tabourets sur lesquels il avait l'habitude de reposer sa jambe tourmentée par la goutte. Le plafond est uni et sans ornements, les murailles blanchies et le sol pavé en briques: télle était la modestie dont le magnifique fondateur de l'Escurial revêtait tout ce qui le concernait que, d'après le dire de Sigüenza, un de ses contemporains, répété plus tard par Santos, il ne se rendait pas dans *cette résidence pour y être monarque, mais moine*. De cette chambre à coucher on voit le maître-autel par deux portes qui mènent aux tribunes, même lorsque les portes qui donnent sur le presbytère, sont fermées; car de son lit placé dans une encoignure à gauche, lorsque l'on entre dans l'oratoire royal, et en ouvrant les guichets de ces portes, le fondateur pouvait suivre tous les mouvements du prêtre officiant. De cette manière Philippe II put mourir, comme il mourut, en contemplant l'image sacrée du Rédempteur.

Après avoir visité l'appartement du fondateur, on reprend le même escalier pour monter à

LA SALLE DES BATAILLES

Entre les pièces les plus curieuses sous le rapport artistique que renferme le palais est cette salle ou galerie, qui prend au Midi.

Elle doit son nom aux batailles qui y ont été peintes par Granelius et Fabricius, artistes italiens.

La fresque principale occupe toute l'étendue de la paroi intérieure qui touche à l'église; on y voit représentée sur deux tapisseries avec franges et bordures qui sont figurées suspendues à deux crochets, la bataille de la *Higueruela*, et la victoire remportée sur les arabes par D. Juan II dans la plaine même de Grenade.

Le motif, certes fort singulier, qui fit peindre ces faits d'armes dans cette galerie est le suivant, au dire du P. Sigüenza, que copient tous les auteurs. En ouvrant de vieux caissons relégués dans le château de Ségovie, le hasard fit qu'on y rencontra une toile de 130 pieds de long, où était représentée au clair-obscur, et avec assez de goût, vû l'époque, la fameuse bataille que D. Juan II livra aux maures de Grenade en l'an 1431, dite de la Higuéruéla, point sur lequel elle commença. Bien que la toile fût mangée en plusieurs endroits, et perdue par la négligence et l'abandon de ceux qui avaient été chargés d'en avoir soin, elle s'était assez bien conservée dans son ensemble, et frappa à tel point l'attention de Philippe II, qu'il arrêta sur le champ de la faire copier dans cette galerie avec la plus grande fidélité possible par Granelius et Fabricius. Ils le firent en effet, en corrigeant et en donnant aux figures un peu plus de hauteur sans altérer en rien, à cela près, la vérité et le caractère de l'original.

Le fondateur mérite en cela un éloge parfait: son instinct et sa passion, tant pour l'éclat des armes espagnoles que pour tout ce qui touche à la gloire des arts, lui inspira cette belle pensée, qui a conservé à nos peintres un objet d'imitation et d'étude, si non pour la composition du tableau et le coloris, au moins pour les costumes, les armes et l'ordonnance militaire du temps.

Sur les chevets sont représentées les deux expéditions que fit avec de si heureux résultats la flotte de Philippe II.

Dans la partie du Nord, sur les trumeaux qui sont au nombre de 9, quelques victoires de Philippe II, entre autres celles qu'il remporta dans l'expédition en Picardie. Dans le 1[er] sont les préparatifs du siège que l'on mit devant la place de Saint-Quentin; dans le 2[e] la bataille que livra le 10 août 1557 le Duc Philibert, commandant l'armée espagnole, et le général français, le Connétable de Montmorency, fait prisonnier; dans le 3[e] l'assaut et la prise de la place de Saint-Quentin; dans le 4[e] la reddition du fort du Châtelet, qui eut lieu le 6 septembre de la même année; dans le 5[e] le mouvement des troupes après leur sortie de Saint-Quentin; 6[e] l'incendie de la belle ville du Ham et de ses riches environs, baignés par les eaux de la Somme, et la prise de son château le 11 septembre de la même année; 7[e] la prise de Noyon; 8[e] la bataille que donna près de Lisbonne le fameux Duc d'Albe, et dans laquelle il défit D. Antonio, Prieur d'Ocrato; 9[e] la revue générale que Philippe II passa dans la plaine de Cantillana le 13 juin 1580 à ses troupes commandées par le vieux Duc d'Albe, capitaine-général.

Les jolis grotesques de la voûte sont si bien restaurés que les retouches ne se connaissent pas: ils contiennent une admirable variété de figures et de caprices mêlés de petits temples, de niches, de piédestaux, d'oiseaux, de monstres, de fruits, de fleurs, de tentures et de tapisseries, le tout d'un dessin fantastique et gracieux, exécuté avec beaucoup de légèreté et de goût.

On passe de cette galerie aux appartemens affectés à LL. MM., qui sont, comme nous l'avons déjà indiqué, ceux qui donnent au Midi, avec retour et fenêtres au levant: les autres pièces sont occupées par les personnes attachées à la maison royale. On les montre dans l'ordre suivant:

APPARTEMENT DE LA REINE.

Antichambre: tapisserie flamande.—Salle d'Huissier: id.—Passage au salon de réception.—Salon de réception: tapisserie espagnole et flamande: sièges et tentures en soie jaune.

Dans cet appartement est l'oratoire de la reine: sur l'autel est un tableau, sur bois, de Juan de Juanes, qui figure Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus dans ses bras.

Cabinet de toilette: tapisserie espagnole: plafond de D. Felippe Lopez: sièges et tentures en soie bleue.

Chambre-à-coucher de la Reine: tapisserie espagnole: plafond du même: sièges et tentures couleur paille.

APPARTEMENT DE LA PRINCESSE.

Pièce d'entrée: tapisserie espagnole: sièges et tentures en vert.

Chambre des nourrices: tapisserie chinoise: au-dessus de la cheminée est figurée un joli médaillon qui parait en relief; sièges et tentures bleu-de-ciel.

Chambre-à-coucher: tapisserie espagnole.

Salle de jeux: tapisserie ancienne: sièges et tentures couleur cramoisie.

Cabinet d'aisances: tapisserie espagnole: siège et tentures cramoisis.

APPARTEMENT DU ROI.

Cabinet de travail antique: tapisserie espagnole. Sur une table un bas-relief en stuc bien fini, figurant une chasse: sièges et tentures en vert.

Cabinet ovale: tapisserie espagnole: sièges et tentures couleur rose-sèche.

Cabinet de toilette: tapisserie espagnole: plafond de D. Felipe Lopez; sièges gothiques; tentures jaunes.

PIECES EN BOIS DES ILES.

Ces pièces, qui sont au nombre de quatre, méritent d'arrêter notre attention, car elles sont remarquables tant par leur richesse et le prix qu'elles ont coûté, que par la délicatesse et le bon goût de la main-d'œuvre.

Ce sont quatre petites chambres, prises sur le carré de la tour où se réunissent les murs du levant et du Nord et connue sous le nom de *tour des dames*: elles forment le cabinet de travail, la pièce d'avant le reclinatoire, le reclinatoire, et le cabinet d'aisances de S. M. On calcule que l'ornementation de ces quatre pièces a coûté 28 millions; somme énorme si on la compare avec ce que coûta tout l'édifice.

On les appelle pièces en bois des îles, parceque les planchers, la frise, les fenêtres, les contrevents, les portes et les moulures sont tous du travail de marquetterie ou d'ébénisterie le plus délicat, avec des incrustations admirables de légèreté, de beauté, de profusion et de bon goût: on y voit des paysages, des vases avec des fleurs, des nœuds de rubans de toutes espèces exécutés en bois avec une délicatesse qui rivalise avec le pinceau. Ce travail, véritablement digne de la royauté, fut commencé du temps du roi Charles IV, qui avait coutume de passer quelques instants dans l'innocente distraction de travailler le bois, tant avec les outils du menuisier qu'avec les instruments du tourneur, et il fut continué plus tard sous la direction des ébénistes de la couronne, entre autres de D. Angel Maeso, qui fut celui qui y mit la dernière main en 1831.

Les ferrures des portes et des fenêtres sortirent toutes aussi des ateliers de la Couronne, sous la direction de Mr. Ignace Millan. Elles sont en fer poli brillanté, avec des incrustations en or; mais d'un travail si diversifié et si parfait qu'il ne laisse rien à désirer, et fait le plus grand honneur à l'artiste espagnol.

Cabinet de la Reine: plancher de bois des îles: il a au centre une jolie rosace dans des grecques, des carrés, des encadrements de feuilles et de filets de diverses couleurs. La frise des parois est aussi de la même matière, mais avec des fleurs et des bordures plus délicates et plus finies et rehaussées par des moulures d'un beau doré. Il y a là plusieurs paysages sur cuivre de Barthélemy Montalbo: les sièges et les tentures de la salle sont couleur bleu-de-ciel très-clair, le plafond est peint par Maella. Le bureau que l'on voit dans cette jolie pièce est dans le même goût, d'un admirable travail avec de beaux dessins nuancés et des bronzes dorés, représentant des sujets historiques qui contribuent à lui donner beaucoup d'éclat.

Cabinet d'aisances: dans le même goût et du même travail que la pièce précédente, avec un dessin différent.

Pièce d'entrée avant le réclinatoire: comme les précédentes. Les petites paysages incrustés sur bois sont délicieux: on en remarque surtout deux un peu plus grands dans le genre chinois, dans l'enfoncement d'une fenêtre: tabourets du même genre à sièges brodés sur fond jaune: les murs sont tendus de soie de même couleur; plafond de Galvez.

Réclinatoire: c'est la première chambre où l'on mit des incrustations: elle est ornée de magnifiques vases, de grecques et de bordures: les sièges sont analogues, et garnis, comme les parois, d'un tissu blanc brodé d'or et de vert, figurant une treille: plafond de Maella.

Dans le réclinatoire il y a un Crucifix en marbre, et aux deux côtés sont les tableaux suivants:

1. Le Christ agonisant (aquarelle).—2. La Sacrée-Famille (miniature).—3. La Vierge dite *à la chaise*, copie de Guido Reni, exécutée sur ardoise par *Cisneros*.—4. Bas-relief en ivoire, représentant le baptême du Sauveur dans le Jourdain.

Vis-à-vis de l'entrée il y a une grande glace avec des chandeliers, et portant le chiffre de Charles IV et de Marie-Louise.

Oratoire: tapisserie espagnole: tabourets et tentures de damas rouge: sur le rétable est un tableau de Sainte Anne, Saint Joachim et la Vierge, par *Giordano*.

Salon de réception: tapisserie espagnole, plafond de Lopez (D. Felipe); sièges et tentures de damas rouge.

Antichambre: tapisserie espagnole: sièges et tentures comme la précédente.

Crédence: tapisserie espagnole et flamande.

Salle de billard: tapisserie espagnole.

Ici terminent les appartemens royaux, et l'on descend à la grande cour par l'escalier nouveau dont nous avons parlé au commencement.

TABLE DES MATIÉRES.

PARTIE DESCRIPTIVE.

